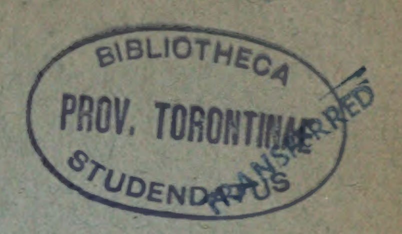
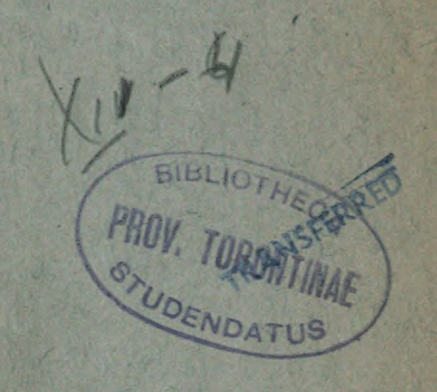

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 04048 8652


TRANSFERRED
BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED


BIBLIOTHECA
PROV. TORONTINAE
STUDENDATUS
TRANSFERRED

VISIONS

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

SUR LA VIE

DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TOME DEUXIÈME

VISIONS

D'ANNE-CATHERINE EMMERICH

SUR LA VIE DE

NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

ET DE LA TRÈS SAINTE VIERGE

La douloureuse Passion et l'établissement de l'Église par les Apôtres

COORDONNÉES EN UN SEUL TOUT, SELON L'ORDRE DES FAITS

Par le R. P. Fr. Joseph-Alvare DULEY

DES FRÈRES PRÊCHEURS

TRADUCTION ENTIÈREMENT NOUVELLE DU TEXTE ALLEMAND

Par M. Charles d'ÉBELING

TOME DEUXIÈME

Cinquième Édition

PARIS-6e
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82

1922


UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO

VISIONS
D'ANNE-CATHERINE EMMERICH
sur la Vie de Notre-Seigneur Jésus-Christ

CHAPITRE XXXII

Jésus prêche à Ainon. — Miséricorde et bonté du Seigneur envers Marie de Suphan, la pécheresse possédée.

Ainon, où Jean avait baptisé, se voyait, à quelques lieues de là, sur une colline au bord du Jourdain. Jésus y arriva vers midi et y trouva rassemblée une multitude immense. Les pharisiens, parmi lesquels était le fils de Simon le lépreux, vinrent au-devant de Jésus et de ses disciples, qu'ils accueillirent avec respect et bienveillance : ils les conduisirent sous une tente, où ils lui lavèrent les pieds, nettoyèrent ses habits et lui offrirent du pain et du miel ; ils rendirent les mêmes devoirs à ses disciples. Jésus leur dit qu'il regrettait que des gens si serviables appartinssent à une telle secte. Il les suivit dans la ville et pénétra bientôt dans une cour remplie de malades ; les uns étaient de ce lieu même, les autres étrangers. Il les guérit tous en leur imposant les mains, et il leur donna des conseils salutaires.

Comme il y avait des justes parmi les pharisiens de cette ville, et que tous l'avaient accueilli avec une bienveillance sincère, Jésus garda beaucoup de ménagements à leur égard, en comparaison de ses procédés

dans les autres villes ; il voulait ainsi réfuter le reproche qu'on lui faisait de n'avoir de relations qu'avec des publicains, des pécheurs et des mendiants ; il voulait leur montrer qu'il avait des égards pour eux ; lorsqu'ils étaient bien disposés et qu'ils gardaient les convenances de leur côté. Ils offrirent leur concours pour maintenir l'ordre parmi la foule ; Jésus les laissa faire.

Pendant que Jésus guérissait auprès de la porte de derrière de la grande salle, je vis entrer une belle femme dans la force de l'âge, et vêtue d'un costume étranger. Elle avait la tête couverte d'un voile transparent brodé de perles. Sa robe, de fine laine blanche, était semée de fleurs de couleurs variées. Elle s'était en outre enveloppée dans un grand manteau blanc.

Elle entra timidement, pleine de honte, de douleur et d'angoisse, le visage baigné de larmes. Elle voulait s'approcher de Jésus ; mais la foule était si grande, qu'elle ne pouvait la percer. Les pharisiens, qui faisaient les empressés, étant allés à sa rencontre, elle leur dit : « Conduisez-moi au prophète, qu'il me pardonne mes péchés et me guérisse. » Mais eux lui répondirent : « Femme, retournez chez vous ! Pourquoi venez-vous ici ? Il ne vous parlera pas ; comment pourrait-il vous remettre vos péchés ? Il ne voudra pas avoir de rapport avec vous qui êtes une adultère. » A ces cruelles paroles, son visage se couvrit d'une pâleur mortelle ; elle déchira son manteau, arracha son voile, et se jeta par terre, en s'écriant : « Ah ! je suis donc perdue ! Les voilà ! ils me saisissent ! ils me déchirent ! » Et, se débattant, elle nomma cinq démons qui entraient en elle ; le démon de son mari et ceux de quatre amants qui l'avaient entraînée dans le péché. C'était terrible à voir. Quelques femmes qui se tenaient tout près d'elle la soulevèrent et la ramenèrent chez elle, toujours sanglotant et poussant des cris déchirants. Rien de tout cela n'échappait à Jésus, mais il ne voulait pas confondre les pharisiens ; il laissa donc faire et continua

de guérir les malades ; l'heure de cette malheureuse femme n'était pas encore arrivée.

Ensuite, accompagné de ses disciples, des pharisiens et d'une foule de peuple, il sortit de la ville et monta sur la hauteur où Jean avait autrefois enseigné ; elle était déjà couverte de personnes qui désiraient l'entendre. Jésus se plaça dans la chaire de Jean, au-dessus de laquelle on avait dressé une tente ouverte de tous les côtés. Dans sa longue instruction, Jésus, parcourant toute l'Ecriture, parla de la miséricorde de Dieu envers les hommes et surtout envers son peuple ; de la manière dont l'avait dirigé sa providence, des promesses qu'il lui avait faites ; il montra qu'à cette heure tout était accompli. Puis il parla de Jean-Baptiste, et demanda à plusieurs pourquoi ils désiraient maintenant recevoir le baptême, pourquoi ils avaient attendu jusqu'alors, et ce qu'ils entendaient par le baptême. L'un de ceux auxquels il s'adressait répondit que Jean avait toujours enseigné qu'un plus grand que lui devait venir après lui, et qu'ils avaient attendu celui-là pour recevoir des grâces plus abondantes. A ces mots, beaucoup levèrent la main pour indiquer que telle était leur opinion, et Jésus leur donna quelques instructions particulières sur la préparation au baptême et sur le temps où ils devaient le recevoir.

Il était environ trois heures de l'après-midi lorsque Jésus cessa de parler ; il redescendit à la ville avec ses disciples et les pharisiens. Ces derniers lui avaient fait préparer un grand festin sous le portique d'une hôtellerie ; mais, arrivé devant la maison, Jésus dit : « J'ai faim d'une autre nourriture ; » et il demanda, quoiqu'il le sût bien, où demeurait la femme qui avait été renvoyée le matin. On lui montra sa demeure, qui était voisine de l'hôtellerie. Jésus quitta ceux qui l'accompagnaient, et entra bientôt dans la cour antérieure.

Dans le moment même où le Sauveur venait à elle, je la vis saisie de terreur et dans des angoisses mor-

telles. Le démon dont elle était possédée la chassait d'un lieu à l'autre ; elle était comme un animal effrayé qui cherche à se cacher. Lorsque Jésus s'approcha de l'appartement où elle était, elle s'enfuit par un corridor dans une cave, et se blottit dans un énorme vase de terre, qui à l'instant même, se brisa avec grand fracas. Jésus, qui l'avait suivie, s'écria alors : « Mara de Suphan, femme de... (il dit le nom de son mari, que je n'ai pas retenu), je t'ordonne au nom de Dieu, de venir à moi. » Alors, enveloppée de la tête aux pieds dans son manteau comme si le démon la forçait encore de se voiler, elle se traîna par terre jusqu'aux pieds de Jésus, comme un chien qui craint d'être battu. Jésus lui dit : « Levez-vous ! » Et elle se leva, mais serra avec force son manteau contre sa figure et autour de son cou, comme si elle voulait s'étrangler. Le Seigneur alors lui dit : « Découvrez votre visage ! » et elle le fit. Son visage livide exprimait la terreur ; elle baissait et détournait les yeux, comme si une puissance intérieure voulait l'écarter de Jésus. Mais il pencha la tête vers elle et dit : « Regardez-moi, » et elle le fit. Il souffla sur elle : alors elle trembla de tous ses membres, et je vis une vapeur noire sortir d'elle et se répandre de tous côtés, puis elle s'affaissa sur ses genoux devant Jésus. Ses servantes, qui étaient accourues au bruit du vaisseau qui se brisait, se tenaient à distance. Jésus leur ordonna de porter la femme dans son appartement et de la mettre sur un lit. Il la suivit, et, comme elle versait un torrent de larmes, il lui imposa la main sur la tête, et lui dit : « Vos péchés vous sont remis. » Elle continua de pleurer amèrement, et se leva. Sur ces entrefaites, ses trois enfants entrèrent dans la chambre ; un garçon de douze ans et deux petites filles dont une de neuf ans, l'autre de sept ans. Jésus adressa quelques paroles affectueuses et instructives à ces enfants. La mère dit : « Remerciez le Prophète, il m'a guérie. » Les enfants se prosternèrent devant le Seigneur, qui, après les avoir bénis,

les conduisit à leur mère l'un après l'autre, suivant leur âge ; après quoi il mit leurs mains dans celles de leur mère. Il me semblait que par là il effaçait la tache de ses enfants, nés de l'adultère, et qu'il les légitimait en quelque sorte. Jésus consola la pauvre pécheresse, lui disant qu'elle pourrait encore se réconcilier avec son mari. Enfin, l'ayant exhortée à persévérer dans le repentir et la pénitence et à mener une vie irréprochable, il se rendit avec ses disciples au repas que les pharisiens lui avaient offert.

Cette femme était de Supha, ville du pays des Moabites, et elle descendait d'Orpha (*Ruth*, I, 1-14), veuve de Chélion et belle-fille de Noémi. Les paroles sévères de Jean-Baptiste contre l'adultère, à l'occasion de l'union illicite d'Hérode, l'avaient profondément affectée. Elle était souvent possédée par cinq démons, mais ils se saisirent d'elle avec une violence extraordinaire, au moment où elle vint trouver Jésus dans la cour où il opérait ses guérisons. Il était sa dernière espérance. Aussi, quand elle fut repoussée par les pharisiens, se crut-elle rebutée à tout jamais, et le désespoir s'empara de son âme.

J'appris que cette femme, par sa descendance d'Orpha, belle-sœur de Ruth, avait un rapport de parenté avec Jésus, à cause de David, issu de Ruth, et que cette parenté, déchue et déshonorée en elle par tant de crimes, ayant été purifiée enfin par la grâce de Jésus, elle-même rentrait ainsi dans le sein de l'Eglise.

Les pharisiens s'étaient dépités contre le Sauveur parce qu'il les avait quittés pour se rendre auprès de la femme qu'ils avaient repoussée avec tant de dureté devant tout le monde, mais ils ne se plaignirent pas, de peur d'être réprimandés. Pendant le repas, Jésus les traita encore avec beaucoup d'égards, et les enseigna en paraboles. Vers le milieu du banquet, les trois enfants de la Suphanite arrivèrent, revêtus de leurs habits de fête : la plus petite fille portait une petite urne

blanche remplie d'une eau de senteur, et sa sœur, une urne semblable, pleine d'huile de nard ; le petit garçon avait aussi un vase à la main. Ils vinrent s'agenouiller devant Jésus, et posèrent leurs présents devant lui. Marie suivit ses enfants, accompagnée de ses servantes, mais elle n'osa pas s'approcher du Seigneur. Elle était voilée et apportait une coupe de cristal marbré et brillant, dans laquelle il y avait des aromates exquis d'un prix considérable, entourés de plantes délicates.

Les pharisiens témoignèrent du déplaisir à la vue de cette femme et de ses enfants. Jésus lui dit : « Approchez-vous, Marie, » et elle se plaça humblement derrière lui, tandis que les enfants, auxquels elle avait remis son présent, le déposèrent sur la table avec les autres ; Jésus la remercia. Les pharisiens murmurèrent comme firent plus tard d'autres pharisiens à l'occasion du présent de Madeleine : ils se disaient que c'était une folle prodigalité qui blessait les principes de la charité envers le prochain. Evidemment ils en voulaient à cette pauvre femme. Jésus lui parla avec beaucoup de bonté ainsi qu'à ses enfants ; il donna quelques fruits à ces derniers avant de les congédier. La Suphanite se tenait humblement couverte de son voile derrière le Sauveur, qui dit aux pharisiens que tous les dons viennent de Dieu ; qu'un cœur reconnaissant donne, en retour d'un bienfait, ce qu'il a de plus précieux, et que cela ne mérite pas le nom de prodigalité. Il ajouta que les gens qui recueillaient et préparaient ces aromates devaient aussi gagner leur vie. Puis il ordonna à un de ses disciples d'en donner le prix aux pauvres. Il loua la conversion et le repentir de la pécheresse, releva sa réputation devant tout le monde, et recommanda aux habitants d'Ainon de la traiter avec charité. La pauvre femme cacha ses pleurs sous son voile ; enfin, elle se prosterna, toujours en silence, aux pieds de Jésus, et quitta la salle.

Jésus fit une instruction profonde aux convives sur l'adultère. Il demanda quel était celui d'entre eux qui se sentait pur de l'adultère spirituel? Il dit que Jean n'avait pas converti Hérode, mais que cette femme s'était convertie. Il parla de la brebis perdue et retrouvée, etc. Lors de la visite de Mara, il l'avait elle-même consolée en lui disant que ses enfants se conduiraient bien, et lui avait fait espérer qu'elle serait reçue parmi les femmes qui travaillaient auprès de Marthe pour ses disciples et pour lui.

CHAPITRE XXXIII

Jésus célèbre à Ramoth-Galaad la fête commémorative du sacrifice de la fille de Jephté. — A Betharamptha-Juliade, il console Abigaïl, femme répudiée du tétrarque Philippe.

A l'orient de la forêt d'Ephraïm, sur le penchant d'une montagne, je vois Ramoth-Galaad. C'est une belle ville, très propre et régulièrement bâtie, dont les païens occupent quelques rues et où ils possèdent même un temple. Le service divin se fait dans cette ville par des lévites. Un disciple ayant précédé le Sauveur pour annoncer son arrivée, les lévites et plusieurs personnes distinguées l'attendaient sous une tente en deçà de la ville, près d'un puits. Ils lavèrent les pieds aux arrivants, leur servirent à manger et à boire, et les conduisirent dans la ville où déjà beaucoup de malades étaient rassemblés sur une place et imploraient l'assistance de Jésus. Il en guérit plusieurs.

En ce jour tous les habitants de Ramoth-Galaad célébraient une fête, en souvenir de l'immolation de la fille de Jephté. Je vis Jésus se diriger, avec ses disciples et les lévites, vers une belle esplanade qui s'étendait à l'orient de la ville, et où l'on avait tout disposé pour la

solennité. Toute la population de Ramoth-Galaad s'y était rassemblée. L'autel sur lequel la fille de Jephté avait été immolée se trouvait encore sur la colline : en face étaient placés des sièges pour les juges, pour les lévites et pour les jeunes filles. On s'y rendit processionnellement. Toutes les jeunes filles et toutes celles qui étaient venues des villes voisines portaient des habits de deuil. L'une d'entre elles, habillée de blanc et couverte d'un voile, représentait la fille de Jephté. Un chœur de jeunes vierges vêtues de noir et voilées jusqu'au menton représentaient les compagnes de la victime, qui pleuraient sur elle. De petites filles semaient des fleurs devant le cortège ; d'autres avaient en main des flûtes dont elles tiraient des sons plaintifs : trois agneaux suivaient les jeunes filles. La fête fut très émouvante et très longue ; on y chanta des psaumes, on y fit des instructions, on y représenta des scènes du lugubre sacrifice. Les jeunes filles chantaient des chœurs par lesquels elles cherchaient à consoler la victime, ou se lamentaient sur elle, pendant qu'elle-même demandait à se sacrifier. Des lévites formaient une sorte de conseil et se prononçaient pour ou contre la demande qu'elle faisait d'accomplir le vœu de son père. Pour toutes ces scènes on avait des rôles écrits qui étaient lus ou récités par cœur.

Jésus daigna y prendre une part active : il représenta le juge supérieur ou le prince des prêtres. Il prononça non seulement le discours d'usage, mais il fit aussi de longues instructions avant et pendant la fête. Trois agneaux furent immolés, en mémoire de la fille de Jephté ; l'autel fut aspergé de leur sang, et leurs chairs distribuées aux pauvres.

Jésus blâma, dans son enseignement, la vanité des jeunes filles. et je crois qu'il dit que la fille de Jephté aurait pu éviter la mort, si elle n'avait pas été trop vaine. « Fille de Jephté, dit-il, tu aurais dû remercier Dieu chez toi de la victoire qu'il avait accordée à ton

peuple ; mais, pleine de vanité, tu voulus aller au-devant de ton père, avec des parures mondaines et dans la pompe d'une fête, pour te glorifier devant les filles d'Israël et pour jouir de la vaine gloire d'être la fille d'un héros. » La fête finie, on se rendit dans un jardin de plaisance où un repas était préparé sous des tentes. Jésus se plaça à une table où mangeaient les pauvres, et il leur raconta une parabole.

Il se rendit ensuite avec ses disciples dans un quartier de Ramoth-Galaad habité par les païens, qui le reçurent avec un grand respect. Ils lui amenèrent, près de leur temple, beaucoup de malades et de vieillards infirmes, qu'il guérit. Ceux qui l'avaient prié de visiter cette partie de la ville semblaient être des savants, des prêtres et des philosophes qui avaient entendu parler du voyage des trois rois et de l'étoile qui leur avait révélé la naissance d'un roi des Juifs ; ils possédaient eux-mêmes des traditions de ce genre, et, comme les Mages, ils observaient les astres. Leur observatoire, pareil à celui que j'avais remarqué dans le pays des trois rois, se voyait sur une colline à quelque distance. Depuis longtemps ils désiraient la lumière, et, à ce moment, c'était Jésus lui-même qui venait les éclairer. Il leur exposa des doctrines profondes sur la très sainte Trinité, et je fus très frappée de lui entendre dire en particulier ces paroles : « Il y en a trois qui rendent témoignage, l'eau, le sang et l'esprit, et ces trois ne font qu'un. » Il parla aussi de la chute originelle et du Rédempteur promis, et leur donna beaucoup d'explications sur les voies de Dieu pour la conduite des hommes, sur le déluge, sur le passage de la mer Rouge et sur celui du Jourdain, figures du baptême. Il leur dit que les Juifs n'avaient jamais occupé la terre promise tout entière, et qu'il y était resté beaucoup de païens : maintenant il venait, lui, prendre possession de ce qui avait été laissé aux étrangers et le réunir à son royaume, non point avec l'épée mais avec la grâce et

la charité. Plusieurs de ses auditeurs furent profondément touchés, et il les envoya à Ainon recevoir le baptême. Cependant il fit baptiser ici par ses disciples sept vieillards incapables de faire tant de chemin.

Ce peuple était d'une propreté remarquable, et ses vêtements d'une grande blancheur. Jésus lui donna encore des instructions générales sur la chasteté et sur le mariage. Il recommanda spécialement aux femmes l'obéissance, l'humilité et la bonne éducation des enfants. Ces gens étaient très bons, et, lorsqu'il se retira, ils l'accompagnèrent, en lui témoignant beaucoup d'affection.

De retour dans la ville juive, Jésus guérit encore des malades devant la synagogue. Les lévites avaient vu avec déplaisir sa visite aux païens : aussi, dans la synagogue où se continuaient les fêtes de la fille de Jephté, Jésus enseigna-t-il sur la vocation des gentils. Il dit qu'un grand nombre d'entre eux prendraient place dans son royaume avant les enfants d'Israël, et qu'il venait réunir au peuple élu, par la grâce, la foi et le baptême, ceux des païens que les Israélites n'avaient pas pu soumettre, etc.

Jésus se rendit ensuite avec ses disciples à Betharamphtha-Júliade ; c'était une belle ville, bâtie sur le sommet d'une colline. Au point culminant de la montagne se trouvait un château flanqué de tours et entouré de jardins. C'était la demeure de la femme répudiée du tétrarque Philippe. Elle avait avec elle ses cinq filles, déjà grandes. Les revénus de cette contrée étaient affectés à son entretien. Elle descendait des rois de Gessur, et était païenne et jébuséenne. Elle s'appelait Abigaïl ; elle était déjà d'un certain âge, mais forte et belle. On l'aimait à cause de sa bonté et de sa bienfaisance.

Jésus fut bien accueilli à Betharamphtha. Le lendemain, dès le matin, il guérit plusieurs Juifs malades, et le soir il prêcha dans la synagogue. Abigaïl envoya des

présents aux Juifs pour les aider à recevoir Jésus et ses disciples. Le premier jour du mois de Tisri, on célébrait le commencement de la nouvelle année. On faisait de la musique sur le toit de la synagogue. Toutes les maisons étaient ornées de fleurs et de fruits, et je vis divers usages dans les différentes classes de la population : plusieurs personnes, et surtout des femmes, vinrent, durant la nuit, enveloppées de longs manteaux et portant des lumières couvertes d'un boisseau, se prosterner et prier auprès des sépulcres. Je vis aussi tout le monde se baigner, les femmes dans leurs maisons et les hommes, dans les bains publics.

Pendant la fête, Jésus alla visiter les païens. Abigaïl l'avait sollicité de venir chez elle, et les Juifs, envers lesquels elle se montrait très généreuse, prièrent aussi le Seigneur de s'y rendre. Elle était depuis peu tombée en langueur et dans une grande mélancolie. Il lui tardait d'être éclairée et de trouver un remède à ses maux, mais elle était contrariée par la surveillance de diverses personnes chargées de l'espionner. Elle s'agenouilla devant Jésus, qui la releva et l'enseigna ainsi que sa suite, tout en se promenant avec elle. Il parla de l'accomplissement des prophéties, de la vocation des païens et du baptême.

Abigaïl avait fait venir des serviteurs juifs pour laver les pieds du Sauveur, et pour lui offrir un repas de bienvenue. Elle le pria très humblement de lui pardonner d'avoir sollicité sa visite, disant qu'il y avait déjà longtemps qu'elle désirait entendre son enseignement; puis elle l'invita à prendre part à une fête qu'elle avait préparée en son honneur. Jésus témoigna beaucoup de bienveillance à tout le monde, mais surtout à elle : ses paroles et son aspect firent une profonde impression sur cette femme, qui était peu instruite et accablée de chagrins. Jésus continua à enseigner les païens jusqu'après midi.

Le soir je vis Jésus gravir la montagne, à la lueur

les flambeaux, et s'entretenir de nouveau avec Abigaïl, dans le vestibule de son château, qui donnait sur le jardin. Il y avait près d'elle des gens aux gages de Philippe, qui la surveillaient constamment. Elle en était fort gênée, et elle chercha, par un regard jeté furtivement sur ces hommes, à le faire entendre au Seigneur. Jésus, qui lisait dans son âme et connaissait la contrainte à laquelle elle était assujettie, en fut touché de compassion. Elle lui demanda si elle pouvait être réconciliée avec Dieu ; une chose surtout alarmait sa conscience : c'était la violation de la foi conjugale envers son légitime époux, et la mort de celui-ci. Jésus la consola, et lui dit que, à cause de son profond repentir, ses péchés lui étaient pardonnés ; il ajouta qu'elle devait continuer à être charitable, espérer en Dieu et prier.

CHAPITRE XXXIV

Guérisons de sourds-muets, d'aveugles et de possédés, à Abila.

Jésus, accompagné de ses disciples et de quelques lévites, se dirigea vers le nord-ouest. Après deux ou trois heures de marche, il entra dans une gorge à travers laquelle le ruisseau de Chrit allait se jeter dans le Hiéromax. Au fond de la vallée et près de la source du ruisseau, était bâtie la jolie ville d'Abila. Il était environ trois heures de l'après-midi, lorsque Jésus arriva devant cette ville. Il fut reçu par des lévites et par plusieurs Réchabites, qui le conduisirent aussitôt auprès d'une belle fontaine, placée au milieu de la ville. C'était la source du ruisseau de Chrit. Au-dessus de la fontaine s'élevait un bel édifice, soutenu par des colonnes et environné de péristyles qui rattachaient à ce point central la synagogue et plusieurs autres bâtiments pu-

blics. La ville, qui s'élevait en pente douce sur les deux flancs de la colline, avait ses rues disposées en forme d'étoiles, en sorte que de chacune d'elles on pouvait voir la fontaine.

Ce jour-là on célébrait dans la ville une fête en mémoire d'Elie, parce qu'il était arrivé, auprès du ruisseau dont nous avons parlé, un fait que je ne puis me rappeler que confusément. Après l'instruction, Jésus fut conduit par les lévites dans une grande cour entourée de cellules. C'était un hospice où l'on nourrissait une vingtaine de sourds-muets de naissance et d'aveugles-nés, dont plusieurs étaient déjà avancés en âge. Il y avait près d'eux plusieurs gardiens et deux personnages qui paraissaient être des médecins. Les sourds-muets étaient tout à fait comme des enfants ; chacun avait un petit jardin qu'il s'amusait à cultiver. Tous vinrent bientôt entourer Jésus : ils riaient et lui montraient leur bouche du doigt. Jésus traça avec le doigt toutes sortes de signes sur le sable ; ils les regardèrent attentivement, et, à chaque signe qu'il traçait, ils montraient tel ou tel objet autour d'eux. Je crois qu'il leur fit aussi comprendre quelque chose qui se rapportait à Dieu. Je ne saurais dire s'il traça des lettres ou des figures, je ne sais pas non plus s'ils avaient été instruits de cette façon. Puis Jésus leur mit les doigts dans les oreilles et les toucha sous la langue avec le pouce et l'index. On les vit alors violemment agités ; puis ils regardèrent autour d'eux, et se prirent à pleurer ; ils entendaient, ils balbutiaient, ils parlaient ; ils se prosternèrent aussitôt devant Jésus, et finirent par entonner un cantique qui, bien que monotone et composé seulement de quelques paroles, était fort touchant. Il avait du rapport avec les chants si pleins d'onction que firent entendre les trois rois lorsqu'ils se rendirent à la crèche du Sauveur.

Jésus s'approcha aussi des aveugles, qui se tenaient immobiles, rangés sur une ligne. Il pria, et leur mit les

deux pouces sur les yeux : ils les ouvrirent, virent leur Sauveur et leur Rédempteur, et mêlèrent leur chant d'action de grâces à celui des sourds-muets, qui maintenant pouvaient louer le Seigneur et entendre sa parole. L'aspect de cette scène émouvante me causa une joie indicible. Toute la ville accourut en poussant des cris d'allégresse, lorsque Jésus s'avança suivi des malheureux qu'il avait guéris.

Le Seigneur se rendit, à travers la ville, à la chaire d'Elie, accompagné de ses disciples et des lévites. Il régnait dans tous les quartiers une grande agitation. A la nouvelle du prodige que venait d'opérer Jésus, beaucoup de possédés furent mis en liberté. A un coin de rue, plusieurs femmes idiotes coururent vers le Seigneur, criant toutes à la fois et répétant avec une grande vivacité : « Jésus de Nazareth, Prophète ! Tu es Prophète ! Tu es Jésus, Tu est le Christ ! le Prophète ! etc. » C'étaient des folles, mais d'un caractère doux. Jésus leur ordonna de se taire, et elles obéirent. Il leur mit la main sur la tête : alors elles tombèrent à genoux en versant des larmes ; après quoi honteuses et silencieuses, elles se laissèrent tranquillement reconduire chez elles par leurs parents. Plusieurs possédés furieux percèrent la foule pour se jeter sur le Seigneur. Il ne fit que les regarder, et aussitôt ils se traînèrent à ses pieds comme des chiens, en poussant des cris plaintifs. Il ordonna aux démons de sortir d'eux : alors ils s'affaissèrent sur eux-mêmes, et je vis sortir de leur corps une vapeur noirâtre : ils étaient guéris. Après avoir remercié le Sauveur les yeux baignés de larmes, ils furent reconduits chez eux par leurs parents. Jésus fit une instruction, dans la chaire, auprès du ruisseau. Il parla d'Elie, de Moïse et de la sortie d'Egypte, ensuite des prophéties qui annonçaient qu'au temps du Messie, les muets parleraient, et les aveugles verraient. Il dit aussi qu'ils avaient vu ces signes, mais qu'ils ne voulaient pas les comprendre, etc.

CHAPITRE XXXV

Jésus à Gadara ressuscite un enfant, et démasque le paganisme. — Diverses guérisons.

Enfin le Sauveur quitta les Abiléniens et se rendit à Gadara, où il arriva vers le soir, par le côté du midi, près du quartier des Juifs. Il était séparé de celui des païens, qui avait beaucoup plus d'étendue, et où l'on comptait quatre temples d'idoles. En voyant la statue de Baal sur un grand arbre, je compris tout de suite que c'était une ville païenne. Les pharisiens et les saducéens de l'endroit accueillirent très bien le Seigneur. Le sanhédrin de la contrée se trouvait là, bien que la ville ne comptât guère plus de trois cents Israélites.

Jésus alla tout d'abord à la synagogue, pour enseigner. Il trouva rassemblée, près du bâtiment, une grande foule de malades, parmi lesquels on voyait plusieurs possédés furieux. Les pharisiens et les saducéens voulaient, par déférence, renvoyer ces malheureux, disant qu'ils ne devaient pas être si importuns, que le moment n'était pas convenable, etc. Mais Jésus leur dit, avec beaucoup de bonté, qu'ils pouvaient rester, car c'était pour eux qu'il était venu, et il en guérit un certain nombre.

Il prêcha longuement et avec force sur plusieurs passages d'Isaïe, qu'il s'appliqua à lui-même de la manière la plus évidente ; il parla aussi, avec beaucoup de profondeur, de ses souffrances, et de la victoire qu'il remporterait sur le monde.

Vers midi, une femme païenne s'approcha timidement des apôtres pour prier Jésus de venir chez elle guérir son enfant. Le Seigneur s'y rendit l'après-midi, avec plusieurs disciples. Le mari de cette femme le reçut à la

porte et l'introduisit dans la maison. Alors la pauvre mère se prosterna devant lui et dit : « Seigneur, j'ai entendu parler de vos prodiges, et l'on dit que vous faites de plus grandes choses qu'Elie. Mon fils unique se meurt, et notre devineresse ne peut pas le sauver. Ayez pitié de nous. » L'enfant, à peine âgé de trois ans, était couché dans un petit coffre. Sa maladie datait de la veille ; il avait accompagné son père à la vigne, y avait mangé quelques grains de raisin, et il avait été rapporté gémissant et sanglotant. Depuis lors, la mère le tenait continuellement dans les bras, essayant vainement de divers remèdes. Il était mourant et semblait même réellement mort, lorsqu'après l'avoir couché elle courut au quartier juif pour implorer le secours de Jésus. Dès que le Sauveur fut près de lui, il dit à sa mère : « Laissez-moi seul avec l'enfant, et envoyez-moi deux de mes disciples. » Jude et Nathanaël le fiancé vinrent aussitôt. Jésus prit le petit malade dans ses bras ; puis, le tenant en travers, il le serra contre sa poitrine, approcha de ses joues son visage et souffla sur lui. Aussitôt l'enfant ouvrit les yeux et commença à remuer ; et Jésus, le levant en l'air, ordonna à ses disciples de lui imposer les mains sur la tête et de le bénir. Ils le firent : l'enfant était guéri (1). Le Seigneur l'apporta à ses parents, qui, après l'avoir embrassé, se prosternèrent en pleurant aux pieds de Jésus. La mère s'écria alors : « Le Dieu d'Israël est grand ; il est au-dessus de tous les dieux ! Mon mari me l'a déjà dit, et désormais je ne veux plus servir d'autre dieu. » Il y eut bientôt un rassemblement considérable autour du Sau-

(1) Cette guérison est toute symbolique, comme celle de l'enfant ressuscité par Elisée (IV Rois, ch IV, v. 32-35). Jésus, pour rendre la vie à l'humanité, s'est abaissé jusqu'à elle. Il s'est fait enfant ; il a approché son cœur du nôtre pour y verser sa charité; ses lèvres de nos lèvres, pour nous rendre la parole de vie et le souffle de la grâce. Les deux disciples qui bénissent l'enfant avec lui semblent désigner les ministres des deux Testaments, qui ont coopéré avec Jésus-Christ à la résurrection de l'humanité.

veur, et on lui amena encore plusieurs des enfants. Il guérit un petit garçon en lui imposant les mains. Un autre, âgé de sept ans, avait des convulsions ; il était paralytique, idiot, muet et démoniaque, mais sans accès violents. Le Seigneur le bénit, et ordonna de le mettre dans un bain composé des eaux de la source chaude d'Amathus, située au nord de la montagne de Gadara, des eaux du ruisseau de Chrit qui coule auprès d'Abila et de celles du Jourdain. Les Juifs de cette contrée gardaient dans des outres de l'eau du Jourdain, prise à l'endroit où Elie avait passé le fleuve ; ils s'en servaient pour les lépreux.

Les mères idolâtres se plaignirent de ce que leurs enfants tombaient souvent malades, et de ce que la devineresse ne les guérissait pas toujours. Jésus leur ordonna de faire venir cette femme. Elle vint à contre-cœur, hésitant à entrer ; sa figure était couverte d'un voile. Le Sauveur lui dit d'approcher ; elle s'approcha sans le regarder, détournant même son visage comme font les possédés qu'une puissance intérieure contraint à éviter le regard de Jésus, mais qui cependant s'avancent vers lui quand il le leur ordonne. Jésus dit aux païens et à leurs femmes rassemblées là : « Je vais vous montrer ce que c'est que la sagesse que vous vénérez dans cette devineresse et dans son art. » Puis il ordonna à ses esprits de la quitter. A sa parole, il sortit d'elle une vapeur noire, dans laquelle on vit des figures de serpents, de crapauds, de rats, de dragons et d'autres animaux malfaisants, qui s'éloignaient comme des ombres. C'était horrible à considérer. Alors Jésus dit : « Voilà l'enseignement que vous suivez. » Mais la femme tomba sur les genoux, versant des larmes et sanglotant. Elle était devenue douce et docile. Jésus lui ordonna de faire connaître comment elle s'y prenait pour guérir les enfants ; et, toujours pleurant, elle avoua, avec une grande confusion et à contre-cœur, les artifices qu'on lui avait enseignés : elle avait rendu les enfants mala-

des par des maléfices, afin de faire honneur à ses dieux de leur guérison. Quand elle eut achevé, Jésus lui prescrivit de le suivre au lieu où se trouvait l'idole de Moloch, et fit appeler plusieurs prêtres païens. Le peuple se rassembla aussitôt, car le bruit de la guérison des enfants s'était déjà répandu. Il n'y avait pas là de temple ; c'était une colline entourée de sépulcres, au milieu desquels l'idole était renfermée dans un souterrain, avec un couvercle par-dessus. Jésus pria les prêtres de faire paraître leur dieu ; et, comme ils le montaient avec une machine, Jésus les plaignait d'avoir un dieu qui ne pouvait pas s'aider lui-même.

Il ordonna à la prêtresse de faire l'éloge de leur dieu et de raconter comment on le servait et comment il payait ses adorateurs. Cette femme fit ce qu'avait fait autrefois le prophète Balaam, elle raconta ouvertement, devant tout le peuple, les abominations du culte de Moloch et les merveilles du Dieu d'Israël. Jésus ordonna à ses disciples de renverser l'idole et de la rouler par terre ; cela fait, il dit : « Voyez quelle divinité vous servez ! voyez les esprits que vous adorez ! » En effet, il sortit de l'idole, à la vue de tous les assistants, une foule de figures diaboliques qui tremblaient et rampaient ; elles finirent par disparaître sous terre au milieu des tombeaux. Les païens étaient consternés et épouvantés. Jésus dit : « Si nous rejetons votre dieu dans sa fosse, il pourra bien se briser. » Les prêtres le prièrent de ne pas casser l'idole, et il leur permit de la redresser, puis de la descendre de nouveau dans la fosse. La plupart des païens étaient vivement affectés et tout confus, surtout les prêtres. Plusieurs paraissaient très irrités, mais le peuple entier se déclarait en faveur de Jésus. Il leur fit une belle instruction, et plusieurs se convertirent.

Les païens dont Jésus avait guéri les enfants à Gadara lui demandèrent à quel dieu ils devaient s'adresser, car ils voulaient renoncer au culte des idoles. Jésus

leur parla du baptême, il dit qu'ils devaient attendre leur heure ; puis il les entretint de Dieu comme d'un père auquel nous devons sacrifier nos mauvais désirs, et qui ne demande de nous d'autre hommage que celui de notre cœur, etc.

Il disait plus clairement aux païens qu'aux Juifs que Dieu n'a pas besoin de nos sacrifices. Il les exhorta à se convertir, à faire pénitence, à se montrer reconnaissants pour les bienfaits, et charitables envers les malheureux.

Le jour suivant, Jésus prêcha encore à Gadara dans la matinée ; il quitta la ville après midi. Les pères des enfants guéris le remercièrent de nouveau (1). Après les avoir bénis, il descendit, avec douze disciples, dans la vallée qui s'étend au midi de Gadara, et arriva devant Dium, ville située à deux lieues à l'est de Scythopolis.

Il alla aussitôt visiter une foule de malades qui s'étaient installés sous des berceaux de verdure, en deçà de la ville, les uns couchés, les autres debout. Les disciples l'aidaient et maintenaient l'ordre. Il y avait là des infirmes de toute espèce : boiteux, muets, aveugles, hydropiques, paralytiques. Il en guérit un grand nombre, et les exhorta à se bien conduire. Il leur parla avec beaucoup de bonté ; et, les ayant guéris l'un après l'autre, il leur ordonna d'accomplir les purifications légales, et leur indiqua ce qu'ils avaient à faire pour expier leurs péchés, pour éviter d'en commettre encore et pour réparer leurs torts. Il guérit et bénit aussi plusieurs enfants que leurs mères avaient amenés. Il continua ses guérisons jusque dans l'après-midi.

Bientôt l'allégresse devint générale. Tous les malades guéris entrèrent dans la ville, la joie dans le cœur,

(1) Le séjour de Jésus-Christ dans cette ville où il évangélise les Juifs d'abord, et ensuite les païens, paraît offrir un symbole de l'établissement de l'Eglise, qui, formée d'abord au sein des Juifs, se répandit ensuite chez les gentils.

chantant des cantiques, et emportant leurs lits et leurs béquilles ; ils étaient accompagnés de leurs parents, amis et serviteurs, aussi joyeux qu'eux-mêmes. Ils s'avançaient dans l'ordre suivant lequel ils avaient été guéris, ayant au milieu d'eux Jésus, entouré de ses disciples et des lévites. L'humilité et la gravité de Jésus en pareille circonstance sont impossibles à décrire. Les enfants et les femmes marchaient en avant, et tous chantaient le quarantième psaume de David : « Heureux celui qui applique son âme au soulagement du pauvre ! » Ils allèrent à la synagogue pour y rendre grâces à Dieu.

CHAPITRE XXXVI

La fête de l'Expiation à Dion et à Jérusalem.

Avec le sabbat, dixième jour de Tisri, commençait la fête des Expiations. La journée entière fut consacrée par les Juifs de Dion à la célébrer. Jésus prêcha dans leur synagogue ; il les exhorta à la pénitence, et déclara vaines les ablutions corporelles, si elles n'étaient accompagnées de la purification de l'âme. J'aperçus, au même moment, des Juifs qui se flagellaient les reins sous leurs larges manteaux.

Je fus aussi témoin de plusieurs cérémonies de la fête des Expiations à Jérusalem, des purifications du grand prêtre, d'abstinence et de diverses préparations pénibles, d'immolations et d'aspersions sanglantes pendant que brûlait l'encens. Je vis comment on tirait au sort entre deux boucs ; l'un était sacrifié, l'autre chassé dans le désert : celui-ci était le bouc émissaire. Le grand prêtre aujourd'hui parut très triste et tout bouleversé. Il aurait voulu qu'un autre pût officier à sa place. Il n'entra dans le Saint des saints qu'en tremblant et après avoir demandé instamment au peuple de prier

pour lui. Les Juifs craignaient qu'il n'eût commis quelque péché grave et qu'il ne lui arrivât malheur dans le Saint des saints. Il était tourmenté de remords, parce qu'il avait pris part à l'assassinat de Zacharie, père de Jean. Son péché se transmit en quelque sorte à son beau-fils Caïphe, qui condamna Jésus.

Durant cette fête, je vis beaucoup de choses de la vie des prophètes, et un grand nombre d'exemples des abominations de l'idolâtrie en Israël. Comme la vision me reportait aux hommes des premiers siècles, qui adoraient des animaux et des images, me rappelant en outre les infidélités sans nombre des Israélites envers le Seigneur, dont la miséricorde s'était tant de fois manifestée par les prophètes, je m'étonnais extrêmement qu'on eût jamais pu se livrer à un culte si abominable. Mais j'eus des visions qui me montraient que de nos jours ces abominations persistent encore d'une manière spirituelle. Des tableaux innombrables me convainquirent que l'idolâtrie se pratique, au sein du christianisme, et dans le monde entier, presque sous autant de formes que jadis. Je vis, par exemple, des prêtres adorer des reptiles à côté du saint Sacrement; car leurs passions diverses ressemblaient à autant d'espèces de serpents. Je vis aussi de grands personnages et des savants adorer toutes sortes de bêtes immondes, se croyant eux-mêmes au-dessus de toute religion. Je vis, parmi les objets de leur vénération, des crapauds et d'autres animaux plus hideux encore.

Cependant des gens simples et pieux, comme les prophètes, étaient l'objet de la raillerie et du mépris de ces êtres détestables.

Je compris alors qu'il y a encore autant d'abominations que jamais, et que, si maintenant l'impiété et l'idolâtrie prenaient une forme sensible, on reverrait bientôt les idoles d'autrefois.

CHAPITRE XXXVII

Jésus reçu à Ainon par Mara la Suphanite.

Jésus traversa ensuite la rivière du Jabok pour se rendre à Ainon, à une lieue de Sukkoth. Le chemin était fort agréable ; il était entouré de champs couverts de verdure et continuellement animé par des caravanes et des voyageurs se rendant au baptême. Il était, à ce moment, garni d'une longue rangée de berceaux de verdure, parce que la fête des Tabernacles commençait à la clôture du sabbat. Jésus enseigna et guérit tout le long du chemin.

En deçà d'Ainon, Marie la Suphanite, que le Sauveur venait de guérir, avait fait dresser une tente magnifique, afin de lui faire une réception solennelle. Les prêtres et les gens les plus considérables de la ville s'étaient rendus auprès d'elle, de ses enfants et de ses amies. A l'arrivée de Jésus, les hommes lui lavèrent les pieds ainsi qu'à ses disciples, et on leur offrit des rafraîchissements plus recherchés que de coutume. Les enfants de Marie et d'autres aidaient à la réception. Les femmes, couvertes de leurs voiles, se prosternèrent devant Jésus, la face contre terre. Il salua et bénit avec bonté tous ceux qui se présentèrent à lui. Marie pleurait de joie et de reconnaissance ; elle pria le Sauveur de venir chez elle. Quand il entra dans la ville, les deux filles de la Suphanite et son fils, accompagnés de quelques autres enfants, s'avancèrent, portant devant et derrière lui des guirlandes de fleurs avec des bandelettes de laine. Jésus s'arrêta, sous un berceau de verdure, dans la cour de la maison de Marie ; là elle se prosterna à ses pieds et lui rendit grâces encore une fois, les yeux baignés de larmes ; ses enfants remer-

cièrent et pleurèrent avec elle pendant qu'il les caressait.

Marie raconta au Seigneur que Dina la Samaritaine l'avait visitée, et que l'homme avec lequel elle avait vécu jusqu'alors était allé au baptême. Elle connaissait Dina et avait célébré avec elle les louanges de Jésus. Enfin Marie, dans sa joie, montra au Sauveur une mitre, et des vêtements sacerdotaux précieux, ouvrages de ses mains, qu'elle voulait offrir au Temple, car elle était aussi habile que riche. Jésus témoigna beaucoup de bonté pour elle ; il lui parla de son mari, disant que son devoir était de le rejoindre et de ne plus le quitter, parce qu'elle avait là du bien à faire ; quant à ses enfants illégitimes, ils devaient être placés ailleurs.

De la maison de la Suphanite, Jésus se rendit au lieu où l'on baptisait et où se trouvait la chaire ; il y enseigna. Le jour du Sabbat, Lazare, Joseph d'Arimathie, Véronique, les fils de Siméon et d'autres disciples de Jérusalem survinrent. André, Jean et quelques disciples de Jean-Baptiste étaient arrivés auparavant. L'ardent Précurseur fit encore prier Jésus de ne point tarder à se rendre à Jérusalem, et de dire publiquement qui il était. Il brûlait d'impatience ; car, s'il ne pouvait plus lui-même annoncer Jésus, il était cependant tourmenté du désir de le faire.

Après le sabbat, il y eut encore, dans un lieu public, un banquet que Marie la Suphanite avait préparé : la table et toute la maison étaient parées avec de la verdure, des fleurs et des lampes. Parmi les nombreux convives, il y en avait plusieurs que Jésus avait guéris. Pendant le repas, Marie vint, avec ses enfants, placer sur la table des parfums précieux ; elle versa sur la tête du Seigneur un flacon de baume et se prosterna devant lui. Il la reçut avec bienveillance et raconta plusieurs paraboles ; personne ne blâma Marie, que tout le monde aimait à cause de sa générosité.

Dans la matinée Jésus, après avoir guéri plusieurs

malades, prêcha dans la synagogue sur l'enfant prodigue Il parla devant le peuple assemblé, avec une expression aussi vive et aussi naturelle que s'il eût été lui-même le père retrouvant son fils perdu. Il étendit les bras et s'écria : « Voici mon fils qui revient, faisons-lui bonne chère ». Il prononça ces paroles d'un ton si paternel, que les assistants cherchèrent des yeux celui dont il parlait, comme s'il eût été réellement présent. Au sujet du veau gras que le père avait fait tuer pour le fils retrouvé, il dit plusieurs choses très mystérieuses. Je ne saurais répéter ses propres expressions ; en voici le sens : « Combien est grand l'amour du Père céleste qui, pour sauver ses enfants perdus, livre comme victime son propre fils ! » Son instruction était particulièrement adressée aux pénitents, aux baptisés, et aux païens, qu'il présenta comme des enfants perdus, mais retrouvés ; tous les assistants étaient pleins de joie et de tendresse mutuelle. Grâce à cette instruction, les païens furent bien traités ici pendant la fête des Tabernacles.

Après le repas, Jésus alla se promener entre Ainon et le Jourdain avec ses disciples et plusieurs habitants de la ville ; les païens avaient dressé leurs tentes dans des prairies en fleurs. Tous continuaient à parler du fils perdu ; ils étaient heureux et se montraient très affectueux les uns envers les autres.

CHAPITRE XXXVIII

Vision sur l'enfant prodigue.

J'ai eu plusieurs fois des visions sur la parabole de l'enfant prodigue. Je vis une famille israélite de l'antiquité avec sa maison, ses serviteurs et ses troupeaux. Je vis un vieux père et deux fils ; le plus jeune désa-

gréable et audacieux, l'aîné insinuant et en bonne intelligence avec son père. Toutefois l'aîné ne me plaisait guère : il avait l'air suffisant et semblait trop assuré de la faveur paternelle. Je vis le plus jeune demander avec insolence sa portion de l'héritage ; lorsqu'il l'eût reçue, il partit aussitôt pour un pays lointain. Le père était très affligé, mais le frère content. Je vis l'enfant prodigue suivre un chemin qui allait en pente. Il n'avait pas reçu la bénédiction de son père ; je le vis suivre la pente à pas rapides, jusqu'à ce qu'il se perdît dans les brouillards d'un pays marécageux, où l'on ne rencontrait partout que des maisons de jeu et des salles de danse, remplies de femmes de mauvaise vie. Je le vis aller d'une maison à l'autre, et toujours descendre de plus en plus jusqu'aux bas-fonds les plus ténébreux. Enfin je vis qu'on le chassait d'une maison, dépouillé de tout, et je le vis se réfugier dans une forêt pleine de fondrières, et se repaître des cosses que mangeaient les pourceaux. Là je le vis assis sur un tronc d'arbre, la tête tristement appuyée dans ses deux mains. Enfin je l'aperçus regardant avec effroi autour de lui ; puis, ayant levé les yeux au ciel, il tomba à genoux. Je me dis à ce moment : « Dieu soit loué, il est à genoux, il prie ! » Je le vis après cela retourner en toute hâte vers son père ; le père, qui désirait ardemment le revoir, accourut au-devant de lui dès qu'il l'eût aperçu. Il embrassa son enfant agenouillé devant lui, et dit à ses serviteurs d'apporter une robe, un anneau et des sandales. Ils s'empressèrent d'obéir, et ils étaient pleins d'allégresse. On tua un veau ; il vint des convives, et il y eut un festin à la mode juive. Les convives, couchés autour de la table, chantèrent des cantiques au son de la flûte : tous montraient une grande joie.

Je vis le fils aîné dans les champs recueillir le bruit, écouter, retourner à la maison, interroger un serviteur, et demeurer à la porte. Je vis le père sortir, et répondre au fils, qui était tout pâle de colère et d'envie. Je vis

les convives manger l'agneau debout autour de la table. Il fut servi tout entier, et il avait la tête inclinée sur ses pattes de devant, comme par humilité.

Après cette vison, il me fut montré que l'enfant prodigue, ainsi que son frère aîné, avaient sur la terre beaucoup de frères. Je vis plusieurs tableaux particuliers ou généraux représentant la destinée des personnes de notre temps qui leur ressemblaient, et dont je connaissais plusieurs. Je vis des hommes se targuant de leur fortune ou de la faveur dont ils jouissaient auprès des grands, passer leurs jours dans les délices du corps ou de l'esprit, se vautrer dans tous les vices jusqu'à ce qu'enfin, ne trouvant plus de satisfaction nulle part, ils eussent faim de la grâce, et se décidassent à la demander, dussent-ils tomber au rang des serviteurs. Je vis ceux qui menaient une vie paisible se montrer peu charitables à leur égard, et même s'en faire un scandale. Je vis aussi des pasteurs des âmes abandonner leurs brebis pour de plus riches emplois. Je les vis s'avancer dans un pays qui brillait de loin, mais dont l'éclat s'affaiblissait de plus en plus; puis je vis les tables somptueuses où ils étaient assis se changer en auges à pourceaux, et je les vis manger avec les pourceaux ; c'est-à-dire qu'au lieu de se nourrir de la divine grâce, ils s'adonnèrent aux vanités et aux voluptés du siècle. Dans quelques visions, il me semblait que cela signifiait qu'ils s'approchaient des apostats et se mêlaient aux impurs. Parmi les enfants prodigues, j'en vis plusieurs égarés par imprudence ou légèreté, et d'autres qui s'étaient éloignés de l'Eglise par l'orgueil de la science, etc. Ceux qui, amendés par l'adversité, se ressouvenaient de la maison paternelle et y revenaient, étaient souvent meilleurs, et par suite mieux traités que leurs frères demeurés fidèles, qui, oubliant qu'ils n'avaient pas cessé d'être assistés par la grâce, se montraient dédaigneux et pleins d'envie. Dans ces visions variées, je vis sous la forme d'enfants prodigues

une foule d'hommes tombés dans le vice, dans l'incrédulité, dans l'hérésie.

En même temps que je vis s'égarer ainsi des ecclésiastiques qui convoitaient de plus riches dignités, et des laïques séduits par de fausses doctrines et par la perspective d'une vie plus facile, j'eus une vision explicative de la séparation de Loth et d'Abraham. Je vis Loth partir enveloppé de ténèbres, mais Abraham le bénit, et cette bénédiction lui communiqua un peu de lumière, désormais son seul bien. Je vis Abraham qui restait tout resplendissant. Je vis que le pays vers lequel Loth se dirigeait brillait de loin ; mais je vis Loth cheminer dans le brouillard ; sa voie allait toujours en pente comme celle d'Adam au sortir du paradis. Je le vis s'avancer de plus en plus dans l'obscurité avec sa femme et ses filles, avec ses nombreux serviteurs, ses chameaux, ses moutons et ses bœufs ; je vis enfin que cette voie menait partout à la perdition éternelle (1).

Lorsque j'eus ces visions sur les enfants prodigues de notre temps, je vis dans d'autres visions une épuration générale et comme un jugement universel. Je vis des armées nombreuses se rencontrer et livrer de sanglantes batailles. Je vis des curés scandaleux chassés de leurs maisons ; des saints vinrent prendre leurs places jusqu'à ce que d'autres prêtres pussent les remplacer. C'était une grande épuration ; les rangs des hommes furent fort éclaircis, et je vis avec étonnement beaucoup d'hommes forts et vigoureux renversés et emportés, tandis que des vieillards débiles et estropiés étaient épargnés. Mais je vis dans le lointain grandir une jeune génération qui devait combler les vides : tout cela se rapportait particulièrement à la charge pastorale. Je vis aussi plusieurs fils amendés par les adversités retourner à leur père. Je vis revenir à leur mère l'Eglise beaucoup d'enfants prodigues, qui lui causèrent

(1) Divers traits de ce tableau semblent se rapporter au triomphe de l'Eglise attendu à notre époque.

plus de joie que les fils aînés, dont plusieurs, éveillés du sommeil de leur vaine complaisance, furent enfin rejetés. Dans cette vision, je vis plutôt le châtiment infligé par le fléau de la guerre que le détail des événements. C'était un triste spectacle, mais il se termina par une fête où l'on célébra la rénovation générale et l'entrée dans l'Eglise.

CHAPITRE XXXIX

Le Sauveur à Sukkoth. — Il réconcilie une femme adultère.

Jésus, accompagné de ses disciples et de plusieurs habitants d'Ainon, se rendit ensuite à Sukkoth, jolie ville située à une lieue de là ; elle avait une synagogue remarquable. On y célébrait ce jour-là, outre la fête des Tabernacles, une autre fête en mémoire de la réconciliation de Jacob et d'Esaü. Des gens de tous les environs s'étaient rassemblés dans la ville ; cette fête, qui se prolongea tout un jour, était une sorte de réconciliation entre Dieu et les hommes ; il y avait une confession des péchés publique ou secrète, au gré de chacun. Tous se présentaient devant un autel destiné à l'encens pour y offrir des dons en signe de réconciliation ; une pénitence leur était imposée, et ils faisaient eux-mêmes des vœux solennels. Cette cérémonie ressemblait beaucoup à notre confession. La synagogue, une des plus belles que j'aie jamais vues, était plus magnifique encore, avec sa grande parure de fête, les innombrables couronnes et guirlandes de feuillage dont elle était ornée et les belles lampes qui y brillaient. Elle était élevée et reposait sur huit colonnes.

Un prêtre raconta, du haut de la chaire, comment, à pareil jour, Jacob et Esaü s'étaient réconciliés entre eux et avec le Seigneur ; il parla aussi de la réconcilia-

tion de Laban et de Jacob, et des sacrifices qu'ils avaient offerts à Dieu. Enfin il exhorta ses auditeurs à la pénitence. Plusieurs déjà profondément touchés, d'abord des enseignements de Jean, puis de la prédication de Jésus, avaient remis leur conversion à ce jour solennel. Ceux qui se sentaient la conscience chargée allèrent derrière l'autel et déposèrent sur des tables leurs offrandes, qu'un prêtre reçut. Puis ils se présentèrent aux prêtres, derrière les coffres qui renfermaient les livres de la loi, soit pour se confesser publiquement devant tous, soit pour choisir l'un d'eux, se retirer avec lui sous le rideau auprès de la table, et se confesser en secret. Cependant on brûlait de l'encens sur l'autel, et à la manière dont s'élevait la fumée, le peuple jugeait si le repentir du pécheur était sincère, et si ses péchés lui étaient pardonnés. Pendant ce temps-là, les autres Juifs chantaient et priaient. Les pécheurs faisaient une espèce de profession de foi, promettant de rester fidèles à la loi et de ne pas se séparer d'Israël ni du Saint des saints. Puis ils confessaient à genoux leurs fautes, souvent en versant des larmes.

Les femmes pénitentes venaient ensuite présenter leurs offrandes aux prêtres. Elles les faisaient appeler à un grillage derrière lequel elles se confessaient. Les Juifs s'accusaient de leurs péchés contre les dix commandements de Dieu, et aussi de leurs manquements aux observances légales.

Je fus alors témoin d'un spectace touchant. Tandis que es femmes se confessaient et offraient leurs dons, une dame de haut rang, qui occupait seule une place tout près du lieu destiné aux pénitents, était en proie à une vive émotion et à une grande inquiétude. Sa servante se tenait auprès d'elle, et avait placé sur un escabeau la corbeille contenant ses offrandes. Elle souffrait beaucoup d'attendre son tour. Enfin, accablée de chagrin et cédant à son désir de se réconcilier avec Dieu, elle s'enveloppe de son voile ; précédée de la ser-

vante, qui porte les offrandes, elle passe la grille et pénètre dans la partie du Temple réservée aux prêtres et où les femmes n'entraient pas habituellement. Les gardiens s'efforcent de les repousser ; mais la servante ne se laissse pas retenir, elle continue d'avancer en criant : « Place ! faites place à ma maîtresse ! elle veut offrir ses dons, elle veut faire pénitence. Faites-lui place ! elle veut purifier son âme ! » La femme, tout émue et pleine de repentir, arriva ainsi jusqu'aux prêtres ; quelques-uns allèrent au-devant d'elle. Alors, se jetant à genoux, elle demanda à être réconciliée avec Dieu. Mais ils lui ordonnèrent de se retirer d'un endroit où elle ne devait pas se montrer. Un jeune prêtre cependant la prit par la main, et dit : « Je veux vous réconcilier. Si votre corps n'est pas ici à sa place, votre âme y est, puisque vous voulez faire pénitence ; » et, se tournant vers Jésus, il dit : « Maître, décidez. » Alors la femme se prosterna devant Jésus la face contre terre, et il dit : « Oui, son âme est à sa place, laissez la fille des hommes faire pénitence ; » et le prêtre entra avec elle sous le voile. Bientôt elle en sortit, se jeta la face contre terre, et dit en versant un torrent de larmes « Essuyez vos pieds sur moi ; je suis une adultère ! » Aussitôt les prêtres la touchèrent avec les pieds, et l'on envoya chercher son mari, qui ne savait rien de ce qui s'était passé ; celui-ci accourut profondément ému des paroles de Jésus, qui prêchait à ce moment dans la chaire. Sa femme s'étendit à terre devant lui, et se cachant sous son voile, succombant sous le poids de la honte, elle confessa sa faute, le visage baigné de larmes.

Jésus lui dit alors : « Vos péchés vous sont remis. Levez-vous enfant de Dieu ! » Et le mari, touché jusqu'aux larmes, tendit la main à sa femme. Leurs mains furent liées ensemble sous le voile de la femme et la longue cravate de l'homme, et ils reçurent une bénédiction. C'était comme un renouvellement de leur alliance. Après cette réconciliation, la femme fut trans-

portée de joie. En faisant son offrande elle s'écriait : « Priez, encensez, sacrifiez pour que mes péchés me soient remis ! » Pendant que le prêtre la reconduisait de l'autre côté de la grille, elle ne cessait de balbutier et de réciter des passages des psaumes. Elle fit brûler les riches vêtements de soie avec lesquels elle avait cherché à plaire à son amant.

C'était une femme grande, bien faite, d'un esprit vif et ardent. A cause de son profond repentir et de son aveu spontané, son mari lui pardonna et se réconcilia sincèrement avec elle. Sa faute était restée secrète, et il n'était point né d'enfants de cette union illégitime. Elle-même l'avait rompue en déterminant son complice à faire pénitence. Elle n'était pas tenue de dire son nom au prêtre ; celui-ci défendit à son mari de le demander, et à elle de le dire. Le mari était pieux, il oublia et pardonna de bon cœur. Le peuple n'avait pas saisi les circonstances particulières de cette scène ; mais, aux cris de la femme quand elle avait demandé des prêtres et des sacrifices, il avait compris que quelque chose d'extraordinaire s'était passé. Tous prièrent du fond du cœur et avec joie parce qu'elle faisait pénitence. Il y avait beaucoup de gens de bien en cet endroit, comme en général sur toute la rive orientale du Jourdain, où l'on conservait, en grande partie du moins, les mœurs des anciens patriarches.

Jésus fit encore une belle et très touchante instruction. Il parla des péchés des ancêtres et de leur influence sur nous, et rectifia quelques-unes des idées de ses auditeurs.

Les maîtres d'école furent aussi interrogés sur les défauts de leurs élèves. Ces derniers reçurent des réprimandes ; puis, selon qu'ils s'accusaient eux-mêmes et témoignaient du repentir, ils étaient pardonnés.

Une foule de pauvres s'étaient rassemblés devant la synagogue, et, quoiqu'il ne fût pas d'usage d'admettre les malades à la fête des Tabernacles, Jésus ordonna à

ses disciples d'amener ceux-ci dans les passages qui allaient de la synagogue aux logements des maîtres d'école. A la fin de la fête, lorsque déjà depuis longtemps tout l'édifice sacré brillait de l'éclat des lampes, il s'y rendit et en guérit beaucoup.

Comme il entrait dans un de ces passages, la femme qu'il venait de réconcilier avec Dieu lui fit demander la permission de lui dire quelques mots ; il alla aussitôt vers elle, et l'entretint à l'écart. Alors, se jetant à genoux devant lui, elle dit : « Maître, l'homme avec qui j'ai péché vous prie instamment de le réconcilier avec Dieu. » Jésus lui répondit : « Après le repas, je le recevrai en ce lieu même. »

La guérison des malades fut suivie du repas de la fête des Tabernacles, qui eut lieu sur une des places publiques. Jésus, les disciples, les lévites et les personnages les plus distingués de la ville étaient assis sous un grand et magnifique berceau de verdure, entouré des autres convives, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. On donna à manger aux pauvres, et chacun leur envoya des mets les meilleurs. Jésus passa tour à tour auprès de toutes les tables. Les femmes ne furent pas oubliées. L'adultère réconciliée était ravie de joie, ayant auprès d'elle ses amies toutes radieuses, qui la félicitaient du fond du cœur. Pendant que Jésus visitait les tables, elle était très préoccupée, et le suivait toujours des yeux, se disant : « Dieu veuille qu'il n'oublie pas d'admettre à la pénitence ce pauvre homme qui doit aller le trouver à la place indiquée ! » Enfin Jésus, s'approchant d'elle, la consola, et lui dit qu'il n'ignorait pas la cause de son inquiétude, et que tout se ferait en son temps.

Quelques instants après, les convives se séparèrent, et le Seigneur se rendit à son logement près de la synagogue. L'homme qui l'attendait s'agenouilla devant lui et confessa son péché. Jésus le consola, l'exhorta à ne plus tomber en faute, et lui imposa une pénitence. Il

devait, pendant quelque temps, donner toutes les semaines une somme d'argent aux prêtres pour une œuvre de charité ; mais, de peur d'envenimer la blessure de celui qu'il avait offensé, il n'avait pas fait de vœu ni d'offrandes publiques, et il avait eu soin de cacher son repentir et ses larmes.

Je crois que ce fut à Sukkoth que Jacob, se rendant en Mésopotamie, eut une vision prophétique. Il aperçut près de Mahanaïm deux armées campées, qu'il revit à son retour ; la figure eut son accomplissement, soit dans le partage qu'il fit de ses troupeaux et de sa famille, soit dans le partage de son armée et de celle d'Esaü (1).

De Sukkoth Jésus revint à Ainon, d'où il partit le dix-sept du mois de Tisri avec plusieurs disciples, après avoir fait une dernière prédication. Auparavant il se rendit chez Marie la Suphanite, et s'entretint avec elle ; il la consola et lui fit une exhortation. Je vis cette femme toute transformée ; elle est à présent pleine de charité, de zèle, d'humilité et de reconnaissance ; les malades et les pauvres sont sa seule occupation. Je me rappelle que Jésus, lors de son voyage à Basan, avait envoyé un disciple à Béthanie pour annoncer aux saintes femmes la guérison de la Suphanite et sa réconciliation avec Dieu, et pour les prier d'aller la visiter. Je vis en effet chez elle Véronique, Jeanne Chusa et Marthe ; elle était très heureuse d'être ainsi étroitement unie à ces pieuses femmes.

Avant son départ, Jésus reçut de riches présents de Marie et de plusieurs autres personnes ; il les fit aussitôt distribuer tous aux pauvres. Lorsqu'il sortit d'Ainon, toutes les maisons sur son passage étaient ornées de feuillage et de guirlandes de fleurs. Partout on le saluait et on chantait ses louanges. Au delà de la ville, la Suphanite et ses enfants, auxquels s'étaient jointes

(1) L'Eglise aussi est composée de deux troupes : le peuple de l'ancien et celui du nouveau Testament.

diverses familles, lui présentèrent des couronnes de fleurs : je crois que tel était l'usage à la fête des Tabernacles. Enfin on lui fit cortège quand il quitta la ville.

CHAPITRE XL

La fête des Tabernacles à Silo.

Jésus arriva à Silo. C'est une ville déserte et dépeuplée. Elle est assise sur une hauteur, et l'on y jouit d'une vue très étendue. L'arche d'alliance avait autrefois reposé sur l'éminence qui domine la ville ; on y voit encore çà et là les restes d'une ancienne splendeur.

Jésus prêcha en plein air dans une belle chaire en pierre. Sur cette éminence on avait dressé des berceaux de verdure. Dans les auberges des alentours, on faisait en commun tous les préparatifs pour la fête des Tabernacles.

Ce jour-là, il était permis à un docteur de faire, du haut de la chaire, des remontrances sévères, sans que personne pût le trouver mauvais, et Jésus était principalement venu pour faire cette admonition. Le matin, je vis tous les Juifs, hommes, femmes, jeunes gens, jeunes filles et enfants, se rendre en procession, de toutes les cabanes de feuillage, sur la hauteur ; la séparation entre chaque famille ou chaque classe était marquée par des guirlandes de verdure. On avait dressé une tente au-dessus de la chaire, qui était aussi ornée dans le même genre. Jésus enseigna jusqu'à midi ; il parla de la miséricorde de Dieu envers son peuple, de la corruption et des iniquités de celui-ci, de la ruine de Jérusalem, de la destruction du Temple et de ces derniers temps de grâce, ajoutant que, si les Juifs ne vou-

laient point accepter la grâce à cette heure, ils ne la trouveraient plus, en tant que peuple, jusqu'aux derniers jours du monde ; et que la destruction de Jérusalem serait beaucoup plus complète que les précédentes, etc. Sa parole fit une impression profonde, tous l'écoutèrent silencieusement et avec effroi ; car, en appliquant au temps présent toutes les prophéties, il leur fit clairement comprendre que c'était lui qui apportait le salut. Les pharisiens de la ville l'avaient accueilli avec une déférence hypocrite ; ils ne dirent rien, malgré leur étonnement et leur irritation ; mais le peuple exprimait sa joie en chantant les louanges du Seigneur.

Le soir, Jésus devait prendre un repas sous les berceaux de verdure avec les pharisiens ; mais il se déroba à leur compagnie, et se rendit auprès du peuple pour l'enseigner et le consoler ; il se retira dans un lieu écarté, où les pharisiens ne pouvaient pas l'épier. Plusieurs personnes vinrent à lui, se jetèrent à ses pieds pour lui rendre hommage, pour lui découvrir leurs chagrins et leurs péchés, enfin pour recevoir ses consolations et ses conseils. C'était un spectacle émouvant, au milieu de la nuit et parmi ces berceaux de verdure tout illuminés. Les lampes étant protégées par des écrans contre les courants d'air, on n'en voyait pas la flamme, mais une douce lueur dorée était répandue sur la verdure, les fleurs et les personnes. De la hauteur de Silo, la vue s'étendait sur plusieurs villes des alentours ; on voyait partout des berceaux de verdure éclairés pour la fête, et l'on entendait des chants de près et de loin. Jésus ne fit point de guérisons ; les pharisiens tinrent les malades écartés de lui, et le peuple en général les redoutait.

CHAPITRE XLI

Guérison d'un aveugle-né à Koréa.

Le matin, Jésus descendit pour se rendre à Koréa, qu'on aperçoit de Silo et qui en est à une lieue et demie au sud-est. En deçà de la ville, les pharisiens vinrent au-devant de lui, lui amenant un aveugle-né, leur concitoyen. Ils saisissaient une occasion de le tenter. Lorsque Jésus s'approcha, l'aveugle, homme grand et beau, à la stupéfaction de tous les assistants se dirigea vers lui et se prosterna à ses pieds. Jésus, l'ayant relevé, lui fit plusieurs questions touchant la religion, les dix commandements, la loi et les prophéties. L'aveugle répondit comme par inspiration, avec une sagesse qui surpassait toute attente. Il parla aussi des persécutions que Jésus avait à endurer, et dit qu'il ne devait pas aller à Jérusalem, où l'on voulait le faire périr. Tous les assistants en furent saisis de frayeur. Il y avait là beaucoup de monde. Jésus dit : « Désires-tu voir les berceaux de verdure d'Israël, les montagnes, le Jourdain, tes parents, tes amis, le Temple, la ville sainte, moi-même, qui suis devant toi ? » L'aveugle répondit qu'il voyait le Seigneur, puis il décrivit sa personne et ses vêtements. « Je vous ai vu dès votre arrivée, ajouta-t-il ; je désire vivement voir tout le reste ; et je sais, Seigneur, que vous pouvez me rendre la vue si vous le voulez. » Alors Jésus le toucha au front, pria et fit une croix sur ses paupières fermées, qu'il ouvrit ensuite avec le pouce. Aussitôt l'aveugle regarda autour de lui, plein d'étonnement et de joie, et s'écria : « Qu'elles sont grandes les œuvres du Tout-Puissant ! » Puis il se jeta à genoux devant Jésus, qui le bénit. Les pharisiens gardèrent le silence ; les parents de l'aveugle l'entou-

rèrent, le peuple entonna des psaumes, et l'aveugle se mit à tenir des discours et à faire entendre des chants inspirés sur Jésus, sur l'accomplissement de la promesse, etc. Dans son enthousiasme prophétique, il dit par quel chemin Jésus était arrivé ; il parla aussi du Jourdain, du Saint-Esprit, qui était descendu sur lui, et de la voix qui était venue du ciel. Il parcourut ainsi toute la ville, louant Dieu, chantant des psaumes et prophétisant. Je crois que plus tard il s'est joint aux disciples.

Jésus alla visiter ses parents, comme ils l'en avaient prié. C'étaient des Esséniens, de ceux qui se mariaient. Ils reçurent le Sauveur devant leur maison, avec reconnaissance et respect, et lui offrirent un léger repas. Le père mit son fils à sa disposition. « Employez-le, je vous prie, dit-il, comme le dernier des serviteurs et des messagers de vos disciples ; qu'il vous précède pour retenir vos logements. » Jésus l'accepta, et l'envoya aussitôt à Béthanie avec Silas et un des disciples d'Hébron. Il voulait sans doute procurer à Lazare la satisfaction de voir cet aveugle, qu'il avait connu avant sa guérison.

Cet aveugle avait été baptisé par Jean ; il avait assisté à ses prédications, et était doué du don de prophétie. A Koréa, il avait souvent rassemblé autour de lui plusieurs jeunes gens ; il les instruisait prophétiquement touchant la venue de Jésus, dont il parlait avec enthousiasme. Ses parents l'aimaient beaucoup à cause de sa piété et de son zèle ; ils prenaient plaisir à le bien vêtir. Jésus, en le guérissant, lui dit : « Je te donne une double lumière, la vue extérieure et la vue intérieure. » Je me rappelle maintenant qu'il s'appelait Manahem, comme l'Essénien qui prédit à Hérode qu'il deviendrait roi. Les pharisiens de la ville se moquaient de ce bon jeune homme à cause de ses prophéties, qu'ils regardaient comme des rêveries chimériques, et ils prétendaient même qu'il tirait vanité de ses beaux habits. Ils

l'avaient amené à Jésus, parce qu'ils étaient convaincus qu'il ne pourrait le guérir, car on n'avait jamais vu la prunelle de ses yeux. Après cette guérison si merveilleuse, beaucoup de méchantes gens disaient : « Il n'a jamais été privé de la vue ; c'est un Essénien, il a probablement fait vœu de feindre d'être aveugle, etc. »

CHAPITRE XLII

Enseignements sévères de Jésus à Aruma. — Guérisons à Thanath.

Le 27 du mois de Tisri, Jésus se rendit à Aruma, qui était à deux lieues de Salem. Les pharisiens le traitèrent avec une politesse obséquieuse ; ils le prièrent d'enseigner dans leur ville, mais ils lui dirent, ou du moins lui firent entendre d'éviter toute cause d'agitation parmi le peuple. Jésus leur répondit avec franchise et fermeté qu'il enseignerait ce qui est dans l'Ecriture : la vérité.

Le soir, il prêcha dans la synagogue ; il parla de la vocation d'Abraham et de son voyage en Egypte, de la langue hébraïque, de Noé, d'Héber, de Phaleg, de Job, etc. : je vis plusieurs tableaux qui se rapportaient à cet enseignement. Il dit que Dieu avait séparé les Israélites de tous les autres peuples, lorsqu'il avait donné à Héber une langue n'ayant aucne affinité avec celles qui existaient alors, je veux dire la langue hébraïque. Héber en effet, avait parlé jadis comme Adam, Seth et Noé, comme on avait parlé jusqu'à la tour de Babel. C'était la langue primitive, que Dieu avait alors confondue en plusieurs langues différentes. Plus tard, pour séparer Héber de ses contemporains, il avait rendu à celui-ci la langue sainte, la vieille langue hébraïque, sans laquelle les Juifs ne seraient point restés purs, formant un peuple à part parmi les autres peuples.

Jésus s'assit ensuite à un grand festin qui dura jusqu'au sabbat. Je ne vois jamais Jésus manger beaucoup dans ces sortes de banquets : il va d'une table à l'autre, enseignant et racontant presque toujours. Le soir, après le sabbat, continuait et se clôturait la fête de la Dédicace du temple de Salomon (1). La synagogue était brillante de lumières : une pyramide de lampes se voyait au milieu. Jésus prêcha sur la Dédicace : il rappela comment Dieu apparut à Salomon pendant la nuit, et lui dit qu'il voulait conserver Israël, et, si les Juifs lui restaient fidèles, demeurer dans le Temple au milieu d'eux ; mais que, s'ils se séparaient de lui, il détruirait le Temple. Jésus appliqua ces faits à leur temps ; il dit que les choses étaient allées si loin, que, s'ils ne se convertissaient pas, le Temple serait ruiné. Il parla avec beaucoup de sévérité. Les pharisiens se mirent à discuter avec lui et prétendirent que Dieu n'avait pas tenu ce langage à Salomon, mais que tout cela n'était qu'une création poétique de son imagination. La dispute fut très vive, et je vis Jésus parler avec beaucoup d'ardeur. La dignité de toute sa personne les ébranla tellement, qu'ils n'osaient pas le regarder. Il allégua des textes qui faisaient partie de la lecture du jour ; il parla des altérations et des falsifications des vérités éternelles, de l'histoire et de la chronologie des anciens peuples païens, des Egyptiens, par exemple ; il demanda comment ils osaient faire des reproches à ces païens, quand eux-mêmes étaient dégénérés au point de rejeter ce qui leur avait été transmis par une tradition sainte et immédiate, la parole du Tout-Puissant, sur laquelle était fondée son alliance avec leur saint temple, et de l'interpréter comme une fiction, une fable, selon leurs commodités et leurs caprices. Il répéta et confirma la parole de Dieu à Salomon, et leur

(1) Cette fête succédait immédiatement à celle des Tabernacles et durait sept jours. (Voir II *Paralipomènes*, ch. V, v. 3 et suiv. ; et ch. VII, v. 8 et suiv.).

dit que leurs falsifications et altérations criminelles commençaient à vérifier les menaces de Jéhovah : car où chancelle la foi en ses promesses, là aussi les fondements de son temps sont ébranlés. Il dit encore : Oui ! le Temple sera renversé et détruit, parce que vous ne croyez pas aux promesses, parce que vous ne savez ni discerner, ni honorer les choses saintes ! Vous travaillerez vous-mêmes à sa destruction ; il n'en restera pas pierre sur pierre ; il sera réduit en poussière à cause de vos péchés ! » Jésus s'exprima de telle sorte qu'il semblait parler de lui-même en parlant du Temple, ainsi qu'il le fit plus clairement avant sa Passion, lorsqu'il dit : « Je le rebâtirai en trois jours. » Il ne s'exprima pas si ouvertement cette fois ; cependant ils comprirent avec colère et effroi ce qu'il y avait de mystérieux, de merveilleux dans ses paroles. Ils manifestèrent leur mécontentement par des murmures ; mais Jésus n'y fit nulle attention, et continua à prêcher d'une manière si convaincante qu'ils ne pouvaient plus le contredire, et que malgré eux ils subissaient intérieurement l'ascendant de sa puissante parole. Au sortir de la synagogue, les pharisiens lui donnèrent la main, s'excusèrent de leur opposition et lui offrirent la paix, du moins en apparence. Jésus leur fit encore quelques réprimandes, mais avec beaucoup de douceur, puis il quitta l'école, dont les portes furent fermées.

A Aruma, Jésus ne fit aucune guérison en public, pour ne pas scandaliser les pharisiens : d'ailleurs les malades, gênés par leur présence, ne s'adressèrent pas au Sauveur pendant le jour. Je fus extrêmement touchée de voir, la nuit venue, Jésus, accompagné de deux disciples seulement, parcourir les rues, éclairées par la lune, entrer par de petites portes dans les cours où il était humblement attendu, et guérir en secret plusieurs malades, tous gens pieux, croyant en lui et ayant sollicité son assistance par l'intermédiaire de ses disciples. Les rues étaient silencieuses ; les fenêtres des

maisons donnaient toutes sur les cours et les jardins, tellement que durant ces deux nuits personne ne vit le Sauveur ; d'ailleurs il ne demeurait pas longtemps auprès des malades. Pour réveiller leur foi, il leur demandait s'ils croyaient que Dieu pouvait les guérir, et s'il y avait sur la terre quelqu'un à qui il eut donné ce pouvoir.

Le matin, j'entendis Jésus réprimander encore très sévèrement les pharisiens ; il leur dit : « Vous avez perdu l'esprit de la religion. Vous n'avez souci que de coutumes, que de traditions conservées par vous comme des cosses vides dont vous avez laissé périr le fruit. » Ils insistèrent sur la sainteté de ces formes ; mais Jésus les réduisit au silence en leur opposant l'exemple des païens, pour qui Satan avait fini par remplir des formes de culte qui ne contenait plus rien.

Jésus se rendit ensuite, à trois lieues du nord, dans une ville du val de Samarie où Abraham s'était établi d'abord. Elle s'appellait Thanath-Silo. En avant de la ville, une hôtellerie avait été préparée par les soins de Lazare pour recevoir Jésus avec les apôtres, et confiée à une famille de Nazareth, alliée de loin à celle du Seigneur. Jésus y passa la nuit, et guérit le lendemain beaucoup de malades de toute espèce. Cette affluence n'a rien d'extraordinaire ; car, à peine sa présence en un lieu est-elle connue, qu'on y transporte tous les infirmes des villages et des hameaux environnants.

Ici le Seigneur guérit de plusieurs manières : les uns de loin, par un regard ou par une parole ; les autres en les touchant, d'autres en leur imposant les mains ; d'autres enfin en soufflant sur eux ou en les bénissant ; à quelques-uns je le vis frotter les yeux avec de la salive. Plusieurs furent guéris pour l'avoir seulement touché ; d'autres le furent même à distnce. sans qu'il se tournât vers eux. Il me semble qu'il allait plus vite dans ces derniers temps qu'au commencement de sa

vie publique. Je suppose qu'Il guérissait de tant de manières différentes pour montrer qu'il était parfaitement maître d'agir comme bon lui semblait. Il a dit, en effet, que les démons ne doivent pas tous être chassés pareillement. Evidemment il guérissait chaque malade de la façon la mieux appropriée à son mal, au degré de sa foi et à sa nature, de même que maintenant encore il châtie et convertit les pécheurs par des moyens divers. Jésus ne détruisait pas l'ordre de la nature, mais il la dégageait de ses liens. Il ne coupait point les nœuds, il savait les dénouer, car il avait la connaissance de tous les secrets, et en tant qu'Homme-Dieu il opérait selon les formes humaines, qu'il sanctifiait. Auparavant déjà, j'avais appris qu'il employait tous ces modes variés dans ses guérisons, afin qu'ils pussent servir à ses disciples comme de types dans toutes leurs œuvres. En effet, on y trouve préfigurées les diverses formes des bénédictions, des consécrations et des sacrements de l'Eglise.

Sur son chemin, Jésus rencontra un village composé seulement d'une longue rangée de maisons, et qui portait le nom d'Aser-Michmethath ; il y entra vers le soir. Les habitants étaient de braves gens, et chacun désirait le recevoir chez soi ; mais il préféra une famille patriarcale qui demeurait en deçà de la ville, et dont le chef s'appelait Obed : il fut très affectueusement reçu, ainsi que ses disciples.

Obed avait conservé les anciennes mœurs des Israélites, et il avait pris Job pour modèle ; il dotait richement ses fils et ses filles ; le jour de leur mariage, il distribuait d'abondantes aumônes aux pauvres et faisait de riches offrandes au Temple.

Il avait un petit garçon d'environ sept ans qui demeurait aux champs, auprès d'un frère plus âgé ; Jésus bénit ce petit garçon, et lui parla avec beaucoup d'affection. Il était très pieux, et s'agenouillait souvent la nuit dans les champs pour prier. Cela ne plaisait guère

au frère aîné, et Obed était affligé de son déplaisir : Jésus se prononça là-dessus. Après la mort du Seigneur, cet enfant, si je ne me trompe, se joignit à ses disciples.

Jésus enseigna dans les champs, chez des bergers, et aussi près du puits d'Abraham. Il parla du royaume de Dieu, annonçant qu'il serait ôté aux Juifs, et donné de préférence aux païens. Obed, après cette prédication, dit au Seigneur que les païens, s'ils l'entendaient ainsi parler, pourraient bien en devenir orgueilleux. Jésus lui expliqua avec bonté que c'était précisément à cause de leur humilité qu'ils seraient préférés. Il avertit aussi Obed et toute sa famille de se tenir en garde contre une certaine tendance qu'ils avaient à se croire justes, à être contents d'eux-mêmes. Ils se séparaient des autres hommes, et se sentaient heureux et satisfaits des heureux fruits de leur vie simple, modeste et bien ordonnée : mais cette satisfaction pouvait facilement dégénérer en orgueil. Le Seigneur leur raconta à ce sujet la parabole des talents.

CHAPITRE XLIII

Enseignements et guérisons à Méroz. Jésus reçoit Judas au nombre de ses disciples.

De là Jésus, tirant vers la montagne au nord-est, se rendit à Méroz, à l'est de Samarie. C'est en cette ville que s'étaient établis certains descendants de Gad et d'Aser, tous deux fils de Zelpha, servante de Lia. Outre leurs enfants légitimes, les deux frères en avaient eu d'autres de servantes païennes de Sichem. Ce furent ceux-ci qui peuplèrent Méroz. Comme on ne voulait pas les admettre dans les tribus, les habitants de Méroz se montrèrent lâches et infidèles dans la guerre des Israélites contre Sisara. Par suite de leur isolement, ils

n'avaient pas participé à beaucoup de choses bonnes et utiles, mais ils en avaient aussi évité beaucoup de mauvaises ; ils étaient toutefois en décadence.

Informés de l'arrivée du Seigneur, les pauvres habitants de Méroz l'accueillirent avec beaucoup de joie en deçà de la ville. Ils voulurent nettoyer ses vêtements et lui en offrir d'autres qu'ils avaient apportés avec des sandales. Jésus les remercia, et se rendit, accompagné de ses disciples, à une hôtellerie où on lui lava les pieds, et où il prit un léger repas. Les pharisiens vinrent le voir, et le soir il prêcha dans la synagogue devant une nombreuse assemblée. Son discours eut pour sujet le serviteur paresseux, et le talent enfoui dans la terre. Il compara à cet homme les habitants de la ville. Comme fils de servantes, ils n'avaient reçu qu'un talent, qu'ils avaient caché dans la terre, au lieu de le faire valoir ; mais le maître allait venir, et ils devaient se presser de gagner quelque chose. Il les réprimanda aussi sur leur manque de charité envers leurs voisins, et sur leur haine pour les Samaritains. Les pharisiens, qui en ce lieu oublié étaient les maîtres, et en abusaient, ne furent pas satisfaits de ce discours, mais il contenta d'autant plus le peuple.

Après l'instruction, Jésus alla devant la porte orientale de la ville, à une hôtellerie voisine d'un domaine rural de Lazare ; celui-ci l'avait préparée pour le recevoir. Barthélemy, Simon le Zélateur, Jude Thaddée et Philippe, qui s'étaient déjà entretenus avec les disciples, vinrent l'y trouver ; il les reçut avec bonté.

Judas Iscariote les avait accompagnés à Méroz, mais il s'était arrêté dans une maison de la ville où il logeait souvent. Barthélemy et Simon parlèrent de lui au Seigneur, disant qu'ils le connaissaient, que c'était un homme instruit, habile et serviable, et qu'il désirait beaucoup d'être admis au nombre de ses disciples. Jésus, après les avoir ouïs, se prit à soupirer et parut tout attristé. Comme ils lui en demandaient la cause,

Jésus répondit : « Il n'est pas encore temps d'en parler, mais il faut réfléchir. »

Judas Iscariote, âgé alors d'environ vingt-cinq ans, était de taille moyenne et d'assez bonne mine ; il avait les cheveux très noirs et la barbe roussâtre, s'habillait avec soin et avec plus d'élégance que le commun des Juifs ; il était grand parleur, serviable et se donnant des airs d'importance. Dans ses entretiens, il s'appliquait à faire croire qu'il avait des rapports intimes avec de grands et de saints personnages, et parlait avec outrecuidance là où il n'était pas connu. Mais si des personnes mieux informées venaient à le démentir, il se retirait tout confus. Ambitieux, avide d'honneurs et d'argent, il avait toujours cherché à faire fortune, aspirant vaguement et sans trop se l'avouer à quelque dignité, aux distinctions, à la richesse. La vie publique de Jésus avait fait une grande impression sur lui : il voyait les disciples nourris, et le riche Lazare dévoué à Jésus ; on croyait que le Sauveur établirait un royaume. Tout le monde parlait du roi d'Israël, du Messie, du Prophète de Nazareth ; les miracles et la sagesse de Jésus étaient dans toutes les bouches. Judas avait donc grande envie d'être appelé son disciple et de participer un jour à sa gloire, qu'il pensait devoir être de ce monde. Depuis longtemps déjà il était allé partout prendre des renseignements sur lui, et répandre de ses nouvelles. Etant allé récemment dans l'île de Chypre, il y avait fait des récits multipliés sur Jésus et sur ses miracles, ce qui avait rendu les Juifs et les païens de ce pays très désireux de le voir. Plus tard, il avait fait la connaissance de plusieurs disciples ; et enfin il se trouvait tout près de lui. Il désirait particulièrement être de sa suite, à cause de sa position précaire et de ses connaissances, bien imparfaites cependant. Il s'était occupé de commerce, mais il y avait presque épuisé sa fortune paternelle. Dans ces derniers temps, il s'occupait de toute espèce de commissions,

d'affaires et de courtages pour nombre de personnes, montrant beaucoup de zèle et d'habileté. Son père était mort, et son oncle Siméon était cultivateur à Iscariot, village d'environ vingt maisons, situé à peu de distance, au-devant de la ville de Méroz. Ses parents, qui menaient une vie errante, y avaient demeuré quelque temps ; il y était resté longtemps après leur mort, et c'est de là que lui venait le nom d'Iscariote. Sa mère, qui avait été danseuse et chanteuse, était de la famille de Jephté, du pays de Tob. Elle s'était aussi adonnée à la poésie, composant des chansons et des contes qu'elle chantait en s'accompagnant de la harpe. Elle avait donné des leçons de danse à des jeunes filles et colporté de ville en ville des modes et des parures de femme. Son mari était absent lorsqu'elle conçut, dans le voisinage de Damas, ce malheureux enfant, fruit d'une liaison coupable. Après être accouchée de Judas à Ascalon, elle s'en débarrassa. Judas fut exposé comme Moïse au bord d'une rivière, peu de temps après sa naissance, et l'on s'y prit si bien, qu'il fut recueilli par de riches gens sans enfants, qui lui donnèrent une bonne éducation. Plus tard, il tourna mal, et par suite d'une supercherie, il fut mis en pension chez sa propre mère. J'ai une idée confuse que le mari de sa mère, un Juif de Pella, le maudit en apprenant de qui il tenait le jour. Il n'était pas encore complètement corrompu, mais il parlait trop et manquait de caractère. Il n'était ni libertin, ni impie ; au contraire, il observait exactement toutes les cérémonies prescrites par la loi. Je vis en lui un homme qui pouvait aussi facilement tourner au bien qu'au mal. Malgré son adresse, sa prévenance et son obligeance rares, sa figure avait une expression triste et sombre qui provenait de son avidité, de ses désirs désordonnés et de l'envie secrète que lui inspiraient les vertus des autres.

Il y avait, dans cette ville délaissée, un grand nombre de personnes atteintes depuis de longues années de

graves maladies : des vieillards hydropiques, des paralytiques et d'autres infirmes de toute espèce. Jésus en guérit plusieurs, en présence des pharisiens de la ville et de quelques étrangers. Ils furent aussi étonnés que dépités de ses miracles. C'étaient pour la plupart de vieilles gens opiniâtres qui n'avaient jamais voulu croire ce qu'on en racontait, et qui l'avaient écouté en hochant la tête et en levant les épaules avec un sourire dédaigneux. Après avoir espéré que Jésus échouerait contre les maux incurables des malades de leur ville, ils furent déconcertés de voir ceux-ci recouvrer la santé et remporter chez eux leurs lits en entonnant des cantiques. Jésus se mit à enseigner, à exhorter et à consoler ces malades, sans se soucier des pharisiens. Toute la ville exprimait sa joie en chantant les louanges du Seigneur ; cela dura jusqu'à midi.

Judas Iscariote s'étant joint aux disciples, Barthélemy et Simon le Zélateur le présentèrent à Jésus, en lui disant : « Maître, voici Judas dont nous vous avons parlé ». Jésus le regarda avec bonté, mais avec une mélancolie inexprimable, et Judas, s'inclinant, lui dit : « Maître, je vous en prie, permettez-moi de participer à votre enseignement ». Jésus répondit avec douceur et d'une manière prophétique : « Tu peux le faire, si tu ne veux pas laisser ta place à un autre ». Les expressions dont le Seigneur se servit étaient plus significatives, et je compris qu'il prophétisait que Mathias devait prendre sa place, et que lui-même trahirait son Maître.

Puis Jésus se mit à enseigner, tout en gravissant avec les disciples la pente de la montagne au sommet de laquelle était rassemblée une grande foule de peuple venue de Méroz, d'Atharoth et de tous les environs, ainsi que beaucoup de pharisiens de ces divers endroits. Les jours précédents, Jésus avait fait annoncer par les disciples qu'il devait prêcher en ce lieu, et je crois même que c'est Judas qui y avait appelé les disciples de

Galilée. Jésus parla avec beaucoup de sévérité du royaume des cieux, de la pénitence et de l'état de dégradation de ce peuple, disant qu'ils devaient s'arracher à leur indolence.

Vers la fin, il enseigna de nouveau sur le talent unique qu'ils avaient reçu comme enfants des servantes, et qu'ils avaient enfoui dans la terre, et il réprimanda sévèrement les pharisiens de traiter si durement ce pauvre peuple, qu'ils laissaient plongé dans l'ignorance et le péché. Il y avait là des Samaritains convertis, et Jésus demanda aux pharisiens pourquoi ils haïssaient ces malheureux, et pourquoi ils ne les avaient pas depuis longtemps ramenés à la vraie doctrine. Les pharisiens, tout dépités, commencèrent à disputer contre lui, lui reprochant particulièrement de laisser à ses disciples une liberté trop grande, de sorte qu'ils n'observaient pas exactement les prescriptions sur les jeûnes, les ablutions, les purifications, le sabbat, et le soin qu'on doit avoir d'éviter les publicains, etc. ; qu'enfin ils ne se conduisaient nullement comme les disciples des prophètes et des docteurs de la loi.

Jésus leur répondit : « Rappelez-vous le commandement de l'amour du prochain : Tu aimeras Dieu par-dessus toutes choses, et ton prochain comme toi-même; c'est le premier de tous. » Il fit entendre qu'il demandait de ses disciples qu'ils apprissent à l'observer plutôt qu'à voiler les vices de leurs cœurs sous des observances extérieures. Comme il avait parlé allégoriquement, Philippe et Thaddée lui dirent : « Maître, ils ne vous ont pas compris. » Alors Jésus répéta clairement ce qu'il avait dit, plaignit le pauvre peuple ignorant et pécheur, qu'en dépit de toutes leurs observances extérieures ils avaient laissé se pervertir si profondément, et déclara hautement que ceux qui agissaient ainsi n'auraient pas de part à son royaume.

CHAPITRE XLIV

Une veuve païenne obtient la guérison de ses deux filles.

Jésus descendit de la montagne et revint à son hôtellerie, située à une demi-lieue de l'endroit où il avait enseigné et à une égale distance de la ville. Sur son chemin l'attendaient, abrités sous des tentes, un grand nombre de malades de toute espèce, qu'on avait apportés sur des litières de tous les environs. Il les consola, les exhorta et les guérit.

Une veuve païenne nommée Laïs était aussi venue de Naïm pour implorer le secours de Jésus en faveur de ses deux filles, Sabia et Athalie ; elles les tenait enfermées dans des chambres de sa maison, parce qu'elles étaient possédées du démon de la manière la plus affreuse. J'ai vu ces pauvres créatures : elles se débattaient comme des forcenées, mordaient et frappaient tout le monde : personne n'osait en approcher. Souvent elles gisaient sur la terre, pâles comme la mort, et en proie à d'horribles convulsions. Leur mère avait amené des serviteurs et des servantes montés sur des ânes. Elle attendait à quelque distance avec beaucoup d'impatience que Jésus l'abordât ; mais toujours il se tournait d'un autre côté. Enfin elle ne put se contenir, et profita d'un moment où il se trouva près d'elle pour crier à plusieurs reprises : « O Seigneur, ayez pitié de moi ! » Mais Jésus semblait ne pas l'entendre. Les femmes qui l'accompagnaient lui dirent qu'elle devait crier : « Ayez pitié de mes filles, » puisqu'elle-même n'était point malade ; elle leur répondit : « Elles sont ma chair, et s'il a pitié de moi, il aura aussi pitié d'elles ! » Et elle poussa de nouveau le même cri. Alors Jésus lui dit : « Il convient que je rompe le pain aux gens

de ma maison avant de le rompre aux étrangers. » Elle lui répondit : « C'est juste, Seigneur, j'attendrai volontiers, et je serai même heureuse de revenir si vous ne voulez pas me sauver aujourd'hui, car je ne suis pas digne de votre secours ! » Cependant Jésus avait achevé ses guérisons et les personnes guéries s'en allaient en chantant les louanges du Seigneur. Quant à lui, sans faire attention à cette malheureuse femme, il eut l'air de vouloir se retirer. Alors elle s'affligea et elle dit : « Il ne veut point m'assister. » Au même instant, Jésus se tourna vers elle et dit : « Femme, que demandes-tu de moi ? » Elle se jeta à ses pieds, le visage voilé, et répondit : « Seigneur, sauvez-moi : mes deux filles à Naïm sont possédées du démon ; je sais que vous pouvez les délivrer si vous le voulez, car toutes choses sont en votre pouvoir. » Jésus lui répondit : « Retourne en ta maison, tes filles viennent à ta rencontre. Mais purifie-toi, car ces enfants portent les péchés de leurs parents. » Il dit ceci à l'écart, et elle repartit : « Seigneur, depuis longtemps je pleure mes égarements : que m'ordonnez-vous de faire ? » Il lui dit de restituer le bien mal acquis, de se mortifier, de jeûner, de prier, de faire l'aumône et de soigner les malades. Elle versa beaucoup de larmes, promit de faire tout ce qu'il lui avait ordonné, et le quitta le cœur rempli de joie. Ses deux filles étaient le fruit de l'adultère ; ses trois fils légitimes vivaient loin d'elle, et elle avait retenu plusieurs choses qui leur appartenaient. Elle était très riche, et, suivant les habitudes des gens de qualité, le repentir ne l'empêchait pas de passer ses jours dans les délices. En même temps, je vis à Naïm les jeunes filles enfermées séparément dans des chambres : au moment où Jésus parlait à leur mère, je les vis tomber en défaillance, et Satan sortir d'elles sous la forme d'un sombre nuage. Elles pleurèrent abondamment et appelèrent leurs gardiennes, pour leur annoncer qu'elles étaient délivrées. Ayant appris que leur mère était

partie pour voir le Prophète de Nazareth, elles allèrent au-devant d'elle, accompagnées d'un grand nombre de leurs connaissances. A une lieue de Naïm, elles rejoignirent leur mère, et lui racontèrent tout ce qui leur était arrivé. La mère retourna à Naïm, et ses deux filles se rendirent avec leurs gardiennes et leurs serviteurs à Méroz, pour se présenter à Jésus ; elles avaient appris qu'il voulait y enseigner encore le lendemain. Ce fut une scène touchante que cette rencontre de la mère et des filles.

Les pharisiens, ayant invité Jésus à un repas, lui demandèrent s'il voulait amener avec lui ses disciples, jeunes gens sans expérience, et qui n'étaient guère à leur place dans une réunions d'hommes doctes. Jésus répondit : « Certainement oui ; car celui qui m'invite invite aussi ma maison, et celui qui ne veut pas d'elle ne veut pas non plus de moi ! » Ils le prièrent alors d'amener ses disciples, et tous se rendirent à la ville dans une hôtellerie. Là Jésus enseigna encore et raconta des paraboles.

Le lendemain, Jésus alla de nouveau sur la montagne et fit une instruction à la fin de laquelle il expliqua encore la parabole du talent caché dans la terre. Il y avait des gens campés là depuis trois jours ; les disciples distribuèrent des aliments et d'autres choses à ceux qui en avaient besoin.

Plusieurs malades étaient venus pour que Jésus les rencontrât à sa descente de la montagne, et il les guérit. A l'endroit même où la mère d'Athalie et de Sabia s'était prosternée devant le Seigneur et avait imploré son secours pour ses filles, celles-ci l'attendirent, en compagnie de leurs serviteurs et servantes. Elles s'agenouillèrent devant lui ainsi que toute leur suite, et lui dirent : « Seigneur, nous ne nous sommes pas jugées dignes d'entendre votre enseignement ; mais nous nous tenions ici pour vous rendre grâces, au lieu même où vous nous avez délivrées de la puissance de l'ennemi. »

Jésus leur ordonna de se lever, et il loua la foi, l'humilité de leur mère et la patience avec laquelle, étrangère, elle avait attendu qu'il eût rompu le pain aux gens de sa maison. Mais à présent, elle appartenait aussi à sa maison, car elle avait reconnu le Dieu d'Israël dans sa miséricorde, et celui que le Père céleste avait envoyé pour rompre le pain à tous ceux qui voudraient croire en lui et faire pénitence. Puis, ayant fait apporter des aliments pour ses disciples, il distribua aux jeunes filles et à toutes les personnes qui les accompagnaient du pain et du poisson, et il leur fit là-dessus une belle et profonde instruction que j'ai malheureusement oubliée (1). Ensuite il retourna à l'hôtellerie avec ses disciples. L'une des jeunes filles avait vingt ans, l'autre vingt-cinq. Leur maladie et leur vie renfermée les avaient rendues tout étiolées.

CHAPITRE XLV

Guérison d'un malade et prédication à Dothan.

Jésus alla ensuite à Dothan, ville ancienne, adossée à une chaîne de montagnes, et qui voit s'étendre devant elle la belle plaine d'Esdrelon. Nathanaël de Cana se trouvait là, dans une maison magnifique, entourée de cours et de galeries, qui appartenait à un homme malade appelé Issachar. Nathanaël avait prié Jésus de le visiter, et le Seigneur alla le voir vers midi. Cet homme était riche, âgé d'environ cinquante ans et hydropique. Peu de jours auparavant il avait épousé une jeune veuve de vingt-cinq ans, appelée Salomé : mais

(1) Cette réfection offerte par Jésus était un symbole de la réfection spirituelle qu'il venait d'apporter à ces âmes, en les incorporant à son Eglise, ainsi que du banquet des sacrements auquel elles allaient être bientôt conviées.

le mariage n'était pas encore consommé. Cette union avait eu pour motif un précepte de la loi : il existait entre eux une parenté semblable à celle de Ruth et de Booz ; la grande fortune d'Issachar devait passer à Salomé. Les méchantes langues de la ville, les pharisiens surtout, se scandalisaient de ce mariage, et c'était le sujet de toutes les conversations. Mais Issachar et Salomé, dès qu'ils eurent appris que Jésus passait dans le voisinage, avaient mis leur confiance en lui.

Lorsque Marie, pendant sa grossesse, s'était rendue de Nazareth à Hébron avec saint Joseph pour visiter Elisabeth, elle avait fait une station dans cette demeure. Jésus, dans le sein de sa mère, y avait donc reçu l'hospitalité, et il y venait à présent, trente et un ans plus tard, comme Sauveur, pour récompenser dans la personne du fils malade cette œuvre de charité des parents.

Salomé était l'enfant de la maison et veuve du frère d'Issachar, lequel à son tour était veuf de la sœur de Salomé. Tous deux sans enfants de leur premier mariage, ils étaient les derniers rejetons d'une tige illustre et s'étaient mariés espérant que Jésus, prenant pitié d'Issachar, le guérirait. Salomé fondait son espoir sur sa parenté avec saint Joseph ; elle était originaire de Bethléem, et le père de Joseph donnait le nom de frère à son grand-père, bien qu'il ne fussent point véritablement frères. Elle comptait parmi ses ancêtres un descendant de David qui, je crois, avait été roi aussi. Ces liens de parenté avaient décidé autrefois Joseph à entrer dans cette demeure avec la sainte Vierge.

Salomé reçut Jésus devant la maison, avec ses suivantes et ses serviteurs : elle se jeta à ses genoux, et le pria de guérir son mari. Jésus l'accompagna dans la chambre du malade, qui était au lit, enveloppé de linges, paralysé de la moitié du corps. Le Seigneur le salua et lui parla avec bonté. Le pauvre homme en fut très ému : il voulait exprimer toute sa gratitude, mais

il ne pouvait se redresser. Jésus pria, le toucha, et lui donna la main. Aussitôt il se mit sur son séant, se leva de son lit, et s'habilla ; ensuite le mari et la femme se prosternèrent devant Jésus. Le Seigneur les exhorta, les bénit, et leur promit qu'ils ne mourraient pas sans laisser de postérité. Les gens de la maison manifestèrent une grande joie, lorsque Jésus se montra au milieu d'eux avec les deux époux. Cependant cette guérison ne s'ébruita pas ce jour-là.

Jésus et les disciples prirent quelques rafraîchissements. Issachar l'invita à passer la nuit chez lui avec tous ses disciples, ainsi qu'à y prendre un repas après la synagogue ; et le Seigneur accepta son invitation. Il se rendit alors dans la synagogue, où il prêcha. A la fin les pharisiens et les saducéens se mirent à disputer contre lui. En parlant de l'alliance d'Abraham avec Cétura, il en était venu à parler du mariage en général. Les pharisiens prirent de là occasion de blâmer l'union d'Issachar avec Salomé, disant qu'il était contraire au bon sens qu'un homme de cet âge et infirme épousât une femme aussi jeune. Jésus répondit que ces gens s'étaient mariés pour suivre les prescriptions de la loi. et qu'eux, qui tenaient si fort à la loi, ne pouvaient pas les en blâmer. Ils s'étonnèrent qu'il insistât sur l'accomplissement de la loi dans un tel cas. Ils disaient qu'un homme si âgé et si malade ne pouvait pas accomplir la loi, n'étant pas capable d'avoir de postérité, et qu'en conséquence ce mariage n'était qu'un scandale. Jésus leur répondit que la foi d'Issachar lui avait obtenu une postérité. « Prétendez-vous, ajouta-t-il, mettre des bornes à la toute-puissance de Dieu ? Le malade s'est-il marié pour satisfaire sa concupiscence, ou pour obéir à la loi ? S'il a eu confiance en Dieu, et cru qu'il pouvait le secourir, il a bien fait. Mais votre indignation a une autre cause : vous espériez que cette famille s'éteindrait sans héritiers, et que vous pourriez prendre possession de ses biens. » Puis il cita plusieurs hommes

pieux dont Dieu avait récompensé la foi en leur donnant une postérité dans un âge avancé, et termina par plusieurs autres choses touchant le mariage. Les pharisiens étaient pleins de dépit, mais il n'osèrent plus rien dire.

Le jour suivant, comme Jésus se promenait dans les jardins dont la ville était entourée, Thomas s'approcha de lui, et sollicita la faveur d'être reçu au nombre de ses disciples : il voulait le suivre et faire tout ce qu'il ordonnerait : son enseignement et ses miracles, dont il avait été témoin, l'avaient convaincu de la vérité de ce qu'avait dit de lui Jean et plusieurs de ses disciples. Il le priait donc de lui donner une place dans son royaume. Jésus lui répondit qu'il le connaissait, et qu'il savait qu'il viendrait à lui. Thomas, hésitant à croire, affirma que lui-même n'y avait jamais pensé ; qu'il n'était d'abord nullement enclin à quitter le monde, mais que, convaincu par les miracles de Jésus, il avait tout récemment pris cette résolution. Jésus lui répondit : « Tu parles comme Nathanaël ; tu te crois sage, et tu tiens des discours insensés. Le jardinier ne doit-il pas connaître de tout temps ses arbres, et le vigneron ses ceps ? celui-ci peut-il cultiver sa vigne sans connaître les serviteurs qu'il veut y employer ? »

Deux disciples de Jean, envoyés par lui au Seigneur, ayant assisté à sa prédication sur la montagne de Méroz et vu ses miracles, eurent avec lui en cet endroit un entretien, après lequel ils retournèrent aussitôt à Machérunte : ils étaient du nombre de ces disciples pleins de dévouement qui séjournaient auprès de la prison de Jean pour recevoir ses instructions ; et, comme ils n'avaient pas encore été témoins des miracles de Jésus, Jean les avait envoyés à Méroz pour qu'ils reconnussent la vérité de ce qu'il avait dit de lui. Le Précurseur les avait chargés de prier Jésus de déclarer publiquement et clairement qui il était, et de fonder son royaume sur la terre. « Nous sommes convaincus, lui

dirent-ils, de tout ce que Jean a annoncé de vous ; mais ne viendrez-vous pas bientôt le délivrer de sa prison ? Il désire et il attend de vous sa délivrance : nous vous supplions donc de fonder votre royaume et de mettre Jean-Baptiste en liberté ; selon nous ce miracle serait plus utile que la guérison de quelques malades. » « Je sais, leur répliqua Jésus, que Jean espère et désire être délivré de cette prison : il en sera délivré en effet ; mais lui-même, qui m'a préparé la voie, ne croit pas que j'aille à Machérunte pour le mettre en liberté. Annoncez à Jean ce que vous avez vu, et dites-lui que j'accomplirai ma mission. »

Je ne puis dire si Jean savait que Jésus serait crucifié, et que son royaume n'était pas de ce monde ; je crois plutôt qu'il pensait, lui aussi, que Jésus convertirait le peuple, le délivrerait, et fonderait sur la terre un royaume de saints.

Vers midi, Jésus retourna à la ville, dans la maison d'Issachar, où Salomé et tous ses domestiques étaient occupés aux apprêts du festin. Derrière la demeure d'Issachar on sortait sur une jolie place où se trouvait une magnifique fontaine publique, entourée de divers bâtiments. Cette fontaine était considérée comme sainte, parce qu'Elie l'avait bénite. Il y avait aussi là une belle chaire en pierre, entourée d'une haie ; tout autour s'élevaient des arbres touffus, à l'ombre desquels un grand nombre de personnes pouvaient commodément assister aux instructions qui se donnaient en ce lieu plusieurs fois dans l'année, spécialement à la Pentecôte.

Une grande foule s'y était rassemblée, sur l'invitation de Jésus et d'Issachar ; et le Seigneur, du haut de la chaire, enseigna le peuple touchant l'accomplissement de la promesse, l'approche du royaume des cieux, la conversion et la pénitence, la manière d'implorer la miséricorde de Dieu et d'accueillir soit les grâces, soit les miracles. Il parla aussi d'Elisée, qui avait enseigné là, et raconta comment les Syriens qui voulaient s'em-

parer de lui, furent frappés de cécité, comment Elisée les fit tomber entre les mains de leurs ennemis à Samarie, enfin comment, au lieu de les faire tuer, il les fit bien traiter, leur rendit la vue et les renvoya à leur roi. Il appliqua tous ces souvenirs au Fils de l'homme et aux pharisiens qui le persécutaient. Il s'étendit ensuite sur la prière et les bonnes œuvres, sur le pharisien et le publicain qui étaient montés au Temple pour prier ; puis il dit que, quand on jeûne, on doit se parfumer et se bien vêtir, au lieu de faire parade de son austérité devant les hommes, etc. L'enseignement de Jésus fut une grande consolation pour ces pauvres gens qui étaient très maltraités par les pharisiens et les saducéens. Ceux-ci, au contraire, en furent courroucés, non moins que de la joie de la foule. Mais lorsqu'ils virent Issachar, rendu à la santé et plein d'allégresse, s'occuper avec les gens de sa maison et les disciples de Jésus à distribuer des aliments au peuple, dans leur exaspération ils se précipitèrent avec véhémence vers Jésus, comme s'ils eussent voulu s'emparer de sa personne ; en même temps ils se mirent à blâmer les guérisons opérées le jour du sabbat. Jésus les pria de l'écouter sans l'interrompre ; puis il leur fit prendre place autour de lui, et, se servant, selon son habitude, d'une comparaison, il dit aux plus outrecuidants : « Si le jour du sabbat vous étiez tombés dans ce puits, ne demanderiez-vous pas qu'on vous en retirât ? » Il continua sur ce ton jusqu'à ce qu'il les eût tellement confondus, qu'ils se retirèrent les uns après les autres. Alors il quitta Dothan avec plusieurs de ses disciples, et descendit dans la vallée qui s'ouvre à l'ouest de la ville et s'étend du nord au midi.

Issachar répandit à Dothan de grandes largesses. Il envoya aux hôtelleries établies pour pourvoir aux besoins de Jésus et de ses disciples, dix ânes chargés de toute sorte de provisions fraîches, et fit reprendre les anciennes.

En distribuant ses aumônes, Issachar disait continuellement : « Prenez, s'il vous plaît, prenez ! Cela n'est pas à moi. Cela appartient au Père céleste. C'est lui qu'il faut remercier ; il me l'a seulement prêté ! »

Lorsque Jésus fut parti, les médisances et les injures des pharisiens recommencèrent de plus belle. Ils dirent à la foule : « On voit bien qui il est ; il a pris à pleines mains les dons d'Issachar. Ses disciples sont des vagabonds, des fainéants ; il les nourrit et leur fait mener, aux dépens d'autrui, une vie dissipée. Si c'était un honnête homme, il resterait chez lui pour subvenir à la subsistance de sa mère ; son père était un pauvre charpentier ; mais il ne lui convient point d'exercer un métier honnête ; il lui faut courir le monde et troubler tout le pays. »

CHAPITRE XLVI

Jésus instruit les siens. — Il rassure et éclaire sur sa mission des gens de sa famille.

Après avoir fait cinq lieues dans la vallée avec ses disciples, comme la nuit approchait, le Sauveur arriva à une auberge solitaire qui n'avait autre chose à lui offrir que son toit, son foyer et des places pour dormir. Tout près de la maison était un puits qui datait du temps de Jacob. Les disciples ramassèrent des fruits et des branches d'arbres sur des hauteurs situées du côté de l'orient, et firent du feu. Chemin faisant, Jésus avait eu de longs et fréquents entretiens avec les disciples, dans le but spécialement d'instruire Thomas, Simon, Manahem, le petit Cléophas et tous les nouveaux disciples. Il leur dit que, pour le suivre, il fallait abandonner tout ce qu'on avait, sans regret, sans regarder en arrière et avec un profond sentiment de la vanité des biens terrestres ; mais que celui qui aurait quitté

ses biens à cause de lui recevrait le centuple dans son royaume. Il ajouta qu'avant de renoncer à tout, ils devaient s'éprouver eux-mêmes, pour savoir s'ils en étaient capables. Judas Iscariote ne plaisait guère à plusieurs disciples, particulièrement à Thomas, qui s'expliqua franchement avec Jésus sur ce Judas, fils de Simon. « C'est, dit-il, un homme qui dit trop facilement oui et non ; quant à moi, je ne comprends point pourquoi vous, qui vous êtes montré plus difficile pour d'autres, vous l'avez accueilli. » Jésus répondit d'une manière générale que tous, et lui-même par conséquent, étaient soumis aux décrets éternels de Dieu.

Lorsque les disciples se furent retirés pour dormir, Jésus se rendit seul sur la montagne et y passa la nuit en prière.

Au sortir de cette auberge solitaire, Jésus se dirigea vers le nord, à quelques lieues de là, vers la ville d'Endor. Au lieu d'y entrer, il s'arrêta dans une hôtellerie faisant partie d'un groupe de maisons disséminées depuis Endor jusqu'à la montagne. Bientôt un grand nombre de personnes appelées par les disciples se rassemblèrent autour de lui, et il les enseigna. Sur la demande de plusieurs, il entra chez eux, et guérit leurs malades dont quelques-uns étaient des païens qu'on avait amenés d'Endor. L'un de ces derniers était un petit garçon de sept ans, possédé d'un démon muet qui souvent le rendait indomptable. Son père, le tenant par la main, s'approcha de Jésus ; aussitôt l'enfant entra en fureur, s'échappa, et courut se cacher dans une caverne de la montagne. Le malheureux père s'avança vers Jésus, se jeta à ses pieds et lui confia son chagrin. Alors Jésus se rendit à la caverne, et dit à l'enfant de paraître devant son Seigneur. Le petit garçon obéit et vint humblement se prosterner devant Jésus, qui lui imposa les mains et commanda à Satan de le quitter : l'enfant tomba en défaillance, et une sombre vapeur sortit de lui. Quelques instants après il se releva, cou-

rut à son père et lui parla affectueusement. Celui-embrassa son enfant, et s'agenouilla avec lui devan Jésus pour le remercier. Jésus fit une exhortation a père, et lui ordonna d'aller se faire baptiser à Ainon

Jésus se rendit d'Endor à environ deux lieues a nord-est, jusqu'à l'entrée d'une vallée qui s'étendait d la plaine d'Esdrelon au Jourdain, le long de la côt septentrionale de la montagne de Gelboë. Au milie de cette vallée se trouvait située, sur une hauteur iso lée comme une île, Abez, ville de moyenne grandeur entourée de jardins et d'avenues. Jésus n'y entra pa non plus ; mais, se détournant du côté du midi, et cô toyant la partie septentrionale de la montagne de Ge boë, il se dirigea vers une rangée de maisons séparée par des jardins et des champs. Là il entra dans un hôtellerie où l'attendaient plusieurs personnes âgées hommes et femmes, alliées à sa famille. Ils lui lavèren les pieds et lui donnèrent des marques sincères de leu estime et de leur dévouement. Ils étaient au nombre d quinze, neuf hommes et six femmes, qui l'avaient fai prier de venir les voir en ce lieu. Plusieurs d'entre eu étaient accompagnés de leurs enfants et de leurs servi teurs. C'étaient des parents de sainte Anne, de sain Joseph et de saint Joachim. Parmi eux se trouvaien un demi-frère de Joseph plus jeune que lui, le père d la fiancée de Cana, ainsi que la parente de sainte Anne qui était du voisinage de Séphoris et chez laquelle Jé sus avait guéri un enfant aveugle, lors de son dernie voyage à Nazareth. Ils s'étaient concertés et réuni pour exprimer à Jésus leur désir de le voir en quelqu demeure fixe et non plus courant toujours le pays ; il s'offrirent donc de lui chercher un domicile où il pû enseigner paisiblement, sans être troublé par les pha risiens, lui remontrant le grand danger auquel il s'ex posait, à cause de l'exaspération de ces derniers et de autres sectes. « Nous savons bien, lui dirent-ils, qu vous faites beaucoup de miracles et d'œuvres de misé

ricorde ; mais choisissez un séjour où vous puissiez enseigner avec sécurité, afin que nous ne soyons pas continuellement dévorés d'inquiétudes à votre sujet. » Puis ils lui proposèrent différents endroits.

En faisant cette proposition à Jésus, ces vieilles gens, simples et pieux, étaient poussés par leur grande affection ; ils étaient très indignés des railleries que de méchantes gens s'étaient permises sur son compte, en leur présence. Jésus les entretint longtemps avec effusion, et d'une tout autre manière que celle dont il usait avec le peuple et avec ses disciples. Il s'exprima plus clairement : il leur expliqua le sens de la promesse : il leur dit qu'il devait accomplir la volonté de son Père céleste ; qu'il n'était pas venu pour vivre tranquille, ni pour ses parents ou pour quelques personnes seulement, mais pour tous les hommes, car tous les hommes étaient ses frères et ses parents ; que la charité ne souffre pas de repos ; que celui qui est envoyé pour secourir doit visiter les pauvres : que, quant à lui, il devait renoncer aux commodités de la vie, son royaume n'étant pas de ce monde, etc. Il se donna beaucoup de peine avec ces bonnes vieilles gens ; ils s'étonnèrent de plus en plus de ce qu'il leur disait, et le comprirent de mieux en mieux. Leur attachement à sa personne et leur attention à son enseignement augmentaient sans cesse. Il alla se promener avec eux, à l'ombre, sur la montagne : il les instruisit et les consola chacun en particulier ; puis il parla encore à tous en général. Il passa ainsi la journée, et ils prirent ensemble un frugal repas composé de pain, de miel et de fruits secs qu'ils avaient apportés.

Le soir, les disciples amenèrent à Jésus le fils d'un maître d'école de la ville. Il avait étudié, et désirait être nommé maître aussi. Il pria le Seigneur de l'accepter au nombre de ses disciples ; comme il avait étudié, Jésus, selon lui, pouvait l'employer sans délai ; il le priait donc de lui accorder une place, etc. Jésus lui répondit :

« Cela ne se peut, ta science n'est pas la même que la mienne, tu n'as en vue que les biens de la terre, etc. ; » et il le renvoya.

Le lendemain, Jésus instruisit encore ses parents. Vers midi il les quitta, et ils s'en allèrent vers le mont Thabor, d'où ils se dispersèrent dans différentes directions. Il avait entièrement éclairé, consolé et soulagé ces bonnes vieilles gens, et, bien qu'ils n'eussent pas tout compris, leurs inquiétudes étaient apaisées, et ils retournèrent chez eux pleinement convaincus que ses paroles lui étaient inspirées par Dieu, qu'il accomplissait sa mission, et qu'il savait mieux qu'eux les voies qu'il avait à suivre. Rien de plus touchant que leur séparation. Ils prirent congé de lui avec un profond et affectueux respect, les yeux mouillés de larmes ; puis, lui adressant des sourires et des gestes d'amitié, ils remontèrent la vallée, vêtus avec une simplicité extrême, les uns montés sur des ânes, les autres à pied s'appuyant sur de longs bâtons. Jésus et ses disciples les accompagnèrent quelque temps, après les avoir aidés à charger leurs ânes et à s'y placer.

CHAPITRE XLVII

Jésus à Abez et à Dabrath. — Sa bonté envers les cœurs droits et simples. — Sa sévérité envers les pharisiens hypocrites.

Jésus se rendit ensuite avec ses disciples à un puits d'eau vive situé dans la vallée, à un quart de lieue d'Abez. Plusieurs femmes de la ville y était venues puiser ; lorsqu'elles le virent arriver, quelques-unes s'empressèrent d'aller dans les maisons qui se trouvaient devant Abez, et elles amenèrent bientôt avec elles un grand nombre d'hommes et de femmes. Ils apportaient

des bassins, des linges, du pain et des fruits ; ils lavèrent les pieds des saints voyageurs et leur offrirent des rafraichissements. Bientôt la foule augmentant de plus en plus, Jésus se mit à enseigner. On le conduisit ensuite dans la ville ; dès qu'il eut franchi la porte, un grand nombre de jeunes garçons et de jeunes filles sortirent de toutes les maisons, de toutes les rues, et allèrent à sa rencontre avec des couronnes et des guirlandes de fleurs. Les disciples trouvant que la presse était trop grande, entourèrent le Seigneur et voulurent repousser les enfants. Mais Jésus leur dit : « Retirez-vous et laissez-les approcher. » Alors les enfants se pressèrent autour de lui ; il les embrassa, les pressa contre son cœur et les bénit. Les pères et les mères se tenaient à leurs portes et aux galeries des vestibules. Jésus se rendit à la synagogue et enseigna la foule qui s'y rassembla.

Je vis quelques femmes sujettes à des pertes de sang se glisser, voilées, au milieu de la foule, jusque derrière lui, et baiser le bord de sa robe ; elles furent aussitôt guéries.

Alors un messager de Cana vint le trouver pour le prier, au nom du premier magistrat de cette ville, de venir voir son fils, dangereusement malade. Jésus le rassura, et lui dit d'attendre. Peu après, deux Juifs de Capharnaüm se présentèrent devant lui ; ils étaient envoyés par un païen qui déjà avait fait prier Jésus, par l'intermédiaire de ses disciples, de venir secourir son serviteur malade. Ils le sollicitèrent avec instance de faire hâte et d'aller avec eux à Capharnaüm avant que le serviteur mourût. Mais Jésus leur répondit qu'il irait en son temps, et que le serviteur ne mourrait pas encore. Les messagers assistèrent ensuite à sa prédication.

La ville de Dabrath était située dans un vallon, au pied du mont Thabor, du côté de l'est ; de ce lieu la vue s'étend sur la plaine de Saron, jusqu'à l'endroit où

le Jourdain sort du lac. La ville était magnifiquement bâtie. Je me rappelle encore une belle maison avec une avant-cour entourée de péristyles. Je vis Jésus y entrer et plusieurs personnes se presser de descendre l'escalier pour le recevoir ; l'un de ses parents, fils d'Elia, frère aîné de saint Joseph, y demeurait.

Il s'appelait Jessé, était déjà âgé, et avait eu quatre frères. Sa femme vivait encore, et ils avaient trois fils et trois filles. Aaron, l'aîné de ses fils, avait vingt ans; Caleb, le second, en avait dix-huit. Leur père pria Jésus de les recevoir au nombre de ses disciples ; il le promit, et l'on convint qu'ils le suivraient à son retour dans leur pays. Jessé et toute sa famille étaient des gens pieux ; ses enfants allaient tous les jours prier au Thabor, et il les accompagnait souvent. Jésus séjourna chez lui avec ses disciples ; il guérit plusieurs personnes dans la ville, et il enseigna dans la synagogue.

Il y avait dans cette ville des pharisiens et des saducéens. Ils se réunirent en conseil, pour délibérer sur la manière dont ils pourraient contredire Jésus. Le soir, Jésus se rendit avec les disciples sur le mont Thabor, où l'on avait convoqué beaucoup de monde; il les enseigna à la clarté de la lune jusque bien avant dans la nuit.

Le matin du jour suivant, Jésus fit une instruction dans la maison de son parent, et guérit plusieurs malades de la ville. L'après-midi il prêcha sur une place devant la synagogue. Un grand nombre de malades étaient venus des environs, et les pharisiens s'en montraient exaspérés. Il existait à Dabrath une femme riche nommée Noémi. Après avoir trompé son mari, qui était mort du chagrin que lui causaient ses infidélités, elle s'était attachée à un intendant, auquel elle avait promis de l'épouser ; mais elle le trompait également et continuait sa vie déréglée. Cette femme assista à la prédication de Jésus à Dothan, et l'enseignement du Seigneur la changea complètement. Elle conçut un

profond repentir et désira ardemment demander au Sauveur la rémission et une pénitence de ses péchés. Elle chercha donc de toute manière à s'approcher de lui ; mais il se tournait toujours d'un autre côté. C'était une femme de qualité et qui n'était pas encore tombée dans le mépris public. Comme elle s'efforçait de percer la foule, les pharisiens s'interposèrent ; ils lui demandèrent si elle n'avait pas honte de se montrer, et l'engagèrent à retourner chez elle. Mais elle ne les écouta point ; son désir de recevoir son pardon la mettait hors d'elle-même, et elle finit par se frayer un passage. Elle se prosterna devant Jésus, et s'écria : « Seigneur, puis-je encore espérer d'obtenir la grâce et le pardon de Dieu? Seigneur, je ne puis continuer à vivre ainsi ! » Jésus l'ayant rassurée, elle lui dit : « J'ai mortellement péché contre mon mari, et j'ai trompé l'homme qui actuellement est intendant de ma maison ». Elle avoua ainsi ses fautes devant tout le monde. Tous cependant ne pouvaient l'entendre, car Jésus s'était éloigné de la foule, et les pharisiens, qui se pressaient pour avancer, faisaient grand bruit tout autour de lui. Alors Jésus lui dit : « Levez-vous, vos péchés vous sont remis ». Et elle lui demanda une pénitence. Mais Jésus l'ayant renvoyée pour cela à un autre moment, elle ôta toutes ses parures : les perles de sa coiffure, ses bagues, ses agrafes, ses colliers et ses bracelets, et elle remit toutes ces choses aux pharisiens pour qu'ils les distribuassent aux pauvres ; puis elle se voila le visage.

Jésus se rendit à la synagogue, car le sabbat allait commencer ; et les pharisiens, les saducéens, qui étaient fort exaspérés, l'y suivirent. La lecture de ce soir traitait de Jacob et d'Esaü (*Genèse*, XXV, 19-34 ; *Malachie*, I et II). Jésus appliqua au temps présent les circonstances de la naissance de Jacob et d'Essaü. Les deux frères luttaient dans le sein de leur mère : ainsi faisaient la synagogue et la communion des saints. La loi est rude et dure ; elle est née la première comme

Esaü, mais elle vend son droit d'aînesse pour un plat de lentilles, pour la bonne odeur de toutes sortes d'observances et de pratiques extérieures ; elle le vend à Jacob, qui reçoit la bénédiction et devient un grand peuple, qu'Esaü doit servir, etc. L'explication du Seigneur fut admirable, et les pharisiens n'y purent rien trouver à redire ; ils se mirent cependant à disputer contre lui. J'ai entendu tout le discours, mais je ne saurais le rendre.

Les pharisiens lui reprochèrent de se faire des partisans, d'établir dans tout le pays des hôtelleries, et de s'approprier les biens et l'argent des riches veuves, qui auraient dû profiter à la synagogue et aux docteurs de la loi. Ils ne doutaient pas qu'il n'en fût de même pour Noémi ; toutefois ils auraient bien voulu savoir comment il avait pu lui remettre ses péchés.

La veuve convertie se présenta de nouveau à Jésus avec son intendant. Le Seigneur parla d'abord à chacun d'eux en particulier, puis à tous les deux ensemble. La femme, avec ses sentiments actuels, ne devait pas se marier, d'autant plus que l'homme était d'une condition inférieure. Elle lui céda une partie de son bien, et distribua le reste aux pauvres, se réservant seulement ce qui était strictement nécessaire à sa subsistance. Le jour du sabbat, les Juifs avaient l'habitude d'aller à la promenade ; à cette heure, Noémi et plusieurs autres femmes juives vinrent voir la femme de Jessé. Jésus les fit jouer à un jeu instructif et qui convenait au sabbat. Tout ce que j'en ai retenu, c'est qu'il consistait en une série d'énigmes et de paraboles à mots couverts, qui s'adressaient à chacune en particulier, et qui les touchaient vivement. Ainsi l'on demandait où chacune d'elles avait son trésor, si elle le faisait profiter, si elle le célait, si elle le partageait avec son mari, si elle le confiait aux domestiques, si elle l'avait sur elle à la synagogue, enfin si c'était là qu'était son cœur ? On demandait encore comment elle

élevait ses enfants et traitait ses domestiques, etc. Jésus parla aussi de l'huile et de la lampe, dans le sens spirituel, disant que la lampe brûle mieux lorsqu'elle est remplie, mais qu'il ne faut pas répandre l'huile inutilement. Alors, une femme, interrogée sur ce sujet, répondit toute joyeuse : « Oui, Maître, j'entretiens toujours avec grand soin la lampe du sabbat » ; ce qui fit rire ses voisines ; car elle n'avait pas du tout compris le sens de la parabole. Jésus expliquait toutes les paraboles de la manière la plus saisissante, et celles qui avaient mal répondu devaient donner une aumône aux pauvres ; cette femme donna une pièce d'étoffe. Toutes avaient d'avance fait apporter leurs présents.

Jésus écrivit ensuite sur le sable, devant chacune d'elles, une énigme à laquelle toutes devaient répondre chacune à son tour. Puis il enseigna sur les énigmes, révélant à chacune ses mauvais penchants et ses défauts d'une manière qui fit une profonde impression sur toutes, sans qu'elles eussent pourtant à rougir l'une devant l'autre. Ces avertissements concernaient surtout les fautes qu'elles avaient commises à l'occasion de la fête des Tabernacles, où les réjouissances et les libres rapports avec les hommes les exposaient beaucoup à faillir. Plusieurs de ces femmes parlèrent ensuite en particulier avec Jésus, confessant leurs péchés, et lui en demandant le pardon et une pénitence ; il les consola et les réconcilia avec Dieu.

Toutes ces femmes avaient apporté des aromates, des fruits confits et des parfums ; elles les offrirent à Jésus, qui les remit aux disciples pour les distribuer aux malades pauvres, ordinairement privés de ces douceurs.

Avant que Jésus allât à la synagogue pour la clôture du sabbat, des hérodiens le firent inviter à se rendre à un certain endroit de la ville, où ils voulaient discuter avec lui. Jésus dit à leurs messagers d'un ton

sévère : « Dites à ces hypocrites qu'ils peuvent venir à la synagogue étaler leur duplicité ; là je leur répondrai, ainsi qu'aux autres. » Après les avoir ainsi caractérisés, il entra dans l'école.

Tout ce que je me rappelle de l'instruction du sabbat, c'est qu'elle traita de Jacob et d'Esaü, de la grâce et de la loi, des enfants et des serviteurs de Dieu, et que Jésus réprimanda si vertement les pharisiens, les saducéens et les hérodiens, qu'ils furent de plus en plus exaspérés. Il fit un rapprochement entre la vie ambulante d'Isaac, pendant une disette, et sa prédication, et entre la malveillance des Philistins, qui comblaient ses puits, et la persécution des pharisiens ; il ajouta que maintenant s'accomplissait la prédiction du prophète Malachie : « Mon nom sera grand dans tout le royaume d'Israël ; mon nom sera grand du levant au couchant parmi les nations ». Puis il dit qu'il avait poursuivi son chemin en deçà et au delà du Jourdain pour glorifier le nom du Seigneur, et qu'il continuerait jusqu'à ce que son heure fût venue ; enfin il cita ces paroles : « Le Fils doit honorer son Père, et le serviteur son maître » (*Malach.*, I, 5, 6, 11) ; et il en tira contre eux de sévères réprimandes. Ils demeurèrent confus, et ne trouvèrent rien à lui répondre.

Mais lorsque le peuple quitta la synagogue, et que Jésus aussi voulut se retirer avec ses disciples, ils lui barrèrent le chemin dans une avant-cour, l'entourèrent et demandèrent qu'il leur rendît compte de ses paroles, disant qu'il n'était pas à propos de s'expliquer sur ces choses devant le bas peuple. Alors ils lui adressèrent plusieurs questions insidieuses, particulièrement sur leurs rapports avec les Romains ; je ne me souviens pas de quoi il s'agissait. Il leur répondit de façon à les réduire au silence. Ils voulurent enfin exiger de lui, tantôt en le menaçant, tantôt en le flattant, qu'il cessât de parcourir le pays avec ses disciples, d'enseigner et d'opérer des guérisons, « sinon, dirent-

fils, nous vous accuserons, nous vous poursuivrons comme des agitateurs et des perturbateurs du repos public ». Alors il leur répondit : « Jusqu'à la fin vous trouverez auprès de moi les disciples, les ignorants, les pauvres, les malades, les pécheurs, que vous laissez dans l'ignorance, dans la pauvreté, dans la maladie et dans le péché ». Ne sachant que lui répondre, ils quittèrent avec lui la synagogue, le traitant encore avec un semblant de politesse, mais intérieurement remplis de confusion et de ressentiment.

Le soir, Jésus se rendit, avec ses disciples et plusieurs personnages qui l'attendaient devant la synagogue, du côté du nord et sur le mont Thabor. Là, s'étaient déjà rassemblées plusieurs autres personnes, parmi lesquelles se trouvaient ses cousins. Il s'assit sur le versant de la montagne ; ses auditeurs s'assirent à ses pieds. La nuit était belle ; on voyait briller les étoiles et la lune était presque dans son plein. Il enseigna jusque bien avant dans la nuit. Souvent il instruisait ainsi de braves gens, lorsqu'ils avaient terminé leur rude labeur de la journée. Tout est silencieux alors, rien ne distrait les auditeurs ; le ciel semé d'étoiles, la grandeur vague des perspectives, la fraîcheur agréable et la paix profonde de la nature portent les hommes au recueillement ; ils entendent mieux la voix qui les rappelle au bien, sont plus disposés à confesser leurs fautes, et ressentent moins la fausse honte ; enfin, rentrés chez eux, ils méditent, dans un calme qui n'est troublé par rien, les instructions qu'ils ont reçues. Toutes ces circonstances favorables se trouvaient réunies d'une manière toute particulière dans les alentours ravissants et les vastes perspectives qu'on aperçoit du haut du mont Thabor. Les habitants du pays le tenaient pour une montagne sainte, à cause du séjour des prophètes Elie et Malachie.

Comme Jésus s'en retournait à son logis, accompagné d'une grande foule, un marchand païen de l'île de

Chypre, qui avait entendu son instruction, s'approcha de lui. Il demeurait chez Jessé, avec lequel il avait des rapports de commerce ; mais jusqu'alors il s'était tenu à l'écart par modestie. Maintenant il suivit le Seigneur dans une salle de la maison, où, seul à seul avec lui, il fut enseigné, comme l'avait été Nicodème, sur toutes les questions qu'il fit, avec autant d'humilité que de désir d'apprendre.

Ce païen était un homme probe et intelligent ; il s'appelait Cyrinus ; il parlait de toutes choses avec un grand sens, et écoutait l'instruction de Jésus avec beaucoup de modestie et avec une joie extrême. Il dit au Seigneur que depuis longtemps il avait compris le néant de l'idolâtrie et qu'il désirait devenir Juif ; mais il y avait une chose qui lui inspirait une répugnance extraordinaire ; c'était la circoncision. Ne pouvait-on pas arriver au salut sans cette pratique ? Jésus lui parla sans réserve et avec profondeur sur ce mystère: il lui dit qu'il devait d'abord circoncire son cœur et sa langue, et surtout ses sens, en se dépouillant des désirs charnels ; qu'ensuite il pourrait aller à Capharnaüm pour y recevoir le baptême. Cyrinus demanda à Jésus pourquoi il n'enseignait pas publiquement ces choses ; selon lui, beaucoup de païens qui languissaient dans l'attente se convertiraient, s'ils les savaient. Jésus répondit que s'il disait cela au peuple aveuglé, le peuple le ferait mourir ; il fallait éviter de scandaliser les faibles et de faire naître des sectes ; pour beaucoup de païens, d'ailleurs, ce précepte était encore nécessaire comme une épreuve et un sacrifice. Mais, maintenant que le royaume des cieux était proche, l'alliance contractée par la circoncision corporelle avait fait son temps et devait être remplacée par la circoncision de l'esprit et du cœur.

Cyrinus à son tour lui dit qu'à Chypre bien des gens désiraient ardemment le voir, et il se plaignit que ses deux fils, dont il loua d'abord la vertu, étaient enne-

mis jurés du judaïsme. Jésus le consola, lui promettant que ses fils deviendraient dans la vigne de zélés travailleurs, lorsqu'il aurait accompli sa mission. Ils s'appelaient, si je ne me trompe, Aristarque et Trophime, et devinrent plus tard disciples des apôtres. Jésus continua de s'entretenir avec ce païen jusqu'au matin de la manière la plus profonde et la plus touchante.

CHAPITRE XLVIII

Guérison d'un enfant païen à Giscala, dans la maison paternelle de saint Paul.

Dans la matinée, Jésus, se dirigeant vers le nord-est, se mit en route avec ses disciples pour Giscala, ville située à trois lieues de là et à une lieue de Béthulie. Il en parla prophétiquement à ses disciples, et dit : « Giscala aura produit trois zélateurs : le premier a été fondateur de la secte saducéenne, dont les Juifs célèbrent aujourd'hui la fête ; le second sera un grand scélérat ». Il voulait parler de Jean de Giscala, qui souleva toute la Galilée et commit des crimes atroces, lors du siège de Jérusalem. « Le troisième, ajouta-t-il, est notre contemporain ; chez lui la fureur se changera en amour ; il enseignera dans cet endroit même, pour répandre la vérité et réparer ainsi ses torts ». Ce troisième était Paul, déjà né en cette ville, mais dont les parents étaient allés s'établir à Tarse (1). Lorsque, après sa conversion, saint Paul se rendit à Jérusalem, je le vis prêcher l'Evangile dans cette ville avec beaucoup de zèle. Les parents de Paul avaient possédé là, si je ne me trompe, une fabrique de toile. Actuellement leur maison était louée par un officier païen du nom d'Achias, qui y demeurait.

(1) Une ancienne tradition confirmée par saint Jérôme, atteste ce fait.

Il avait un fils malade, âgé de sept ans, auquel il avait donné le nom du héros juif Jephté. Achias était un excellent homme et il désirait avec ardeur obtenir le secours de Jésus ; mis aucun des habitants ne voulait le présenter à lui, et les disciples étaient, les uns auprès de lui, les autres auprès des moissonneurs auxquels ils parlaient du Sauveur, en leur répétant quelques-unes de ses instructions. D'autres encore étaient allés porter ses messages à Capharnaüm et dans les alentours de cette ville. Les habitants n'aimaient pas Achias, ils étaient offusqués de l'avoir si près d'eux ; gens, d'ailleurs peu bienveillants, qui ne se souciaient même pas de Jésus. Ils écoutaient ses prédications, mais ils continuaient tranquillement leur travail, sans témoigner un vif intérêts. Le père, affligé, s'était donc mis à suivre Jésus de loin, quand, le Seigneur s'étant tourné vers lui, il s'avança, inclina la tête et dit : « Maître, ne dédaignez pas votre serviteur, et ayez pitié de mon petit enfant, qui reste malade et alité chez moi ». Jésus répondit : « Il convient de distribuer le pain aux enfants de la maison avant de le donner à ceux du dehors ». Achias reprit : « Maître, je crois que vous êtes l'envoyé de Dieu pour l'accomplissement de la promesse ; je crois que vous pouvez me secourir, et je sais que vous avez dit que ceux qui croient cela sont des enfants et non des étrangers. Seigneur, prenez pitié de mon fils ! » Alors Jésus lui dit : « Votre foi vous a sauvé » ; et il se rendit avec quelques disciples dans la maison où était né Paul, et où Achias demeurait.

C'était une maison plus distinguée que les maisons juives ordinaires. Achias conduisit Jésus au milieu de la maison, et ses serviteurs apportèrent l'enfant dans son lit et le placèrent devant le Seigneur. La femme d'Achias arriva aussi ; elle salua Jésus, mais se tint timidement en arrière, dévorée d'angoisses. Cependant Achias, tout joyeux, appela les serviteurs et les ser-

vantes que la curiosité avait attirés, et qui n'osaient toutefois approcher. Le petit garçon était muet et paralytique, mais c'était un bel enfant ; il avait l'air intelligent et aimable, et il regarda Jésus avec une vive émotion.

Jésus enseigna d'abord les parents et tous les assistants sur la vocation des gentils, sur la proximité du royaume des cieux, sur la pénitence, sur l'entrée dans la maison du Père par le baptême. Puis il pria, prit l'enfant dans ses bras, le pressa contre son cœur, se baissa vers lui et lui passa les doigts sous la langue ; ensuite il le posa debout à terre, et le conduisit à l'officier, qui s'élança vers lui avec la mère tremblante de joie. Tous les deux l'embrassèrent, les yeux baignés de larmes, et lui, leur jetant les bras au cou, s'écria : « Ah ! mon père, ah ! ma mère, je marche, je parle ! » Alors Jésus dit : « Recevez votre enfant, vous ne savez pas quel trésor vous a été donné en lui. Il vous est rendu, mais il vous sera redemandé ». Les parents ayant ramené l'enfant vers Jésus, tous les trois s'agenouillèrent devant lui et lui rendirent grâces en pleurant. Il bénit l'enfant et lui parla avec bonté. L'officier alors pria Jésus d'entrer dans la salle pour prendre quelques rafraîchissements avec ses disciples. Jésus accepta, s'entretint encore avec Achias, et lui dit de se rendre à Capharnaüm, où il recevrait le baptême, après s'être adressé à Zorobabel. Peu après Achias se fit baptiser, et les gens de sa maison suivirent son exemple. Jephté devint plus tard un disciple zélé de saint Thomas.

Jésus quitta aussitôt la demeure de l'heureux Achias, disant à ses disciples que cet enfant porterait des fruits en son temps et il ajouta que de cette maison était déjà sorti un enfant qui ferait de grandes choses dans son royaume.

CHAPITRE XLIX

Prédication de Jésus à Gabara, et conversion de Madeleine.

En quittant Giscala, Jésus, au lieu d'aller à Béthulie, qui en était tout près, se dirigea vers Gabara, ville assez considérable, située au pied d'une montagne qui se dressait à pic derrière elle comme une haute muraille.

Marthe, Véronique, Jeanne Chusa et Anne, fille de Cléophas, venaient de faire le voyage de Béthanie à Capharnaüm. Sur le chemin, Dina la Samaritaine et Marie la Suphanite d'Ainon s'étaient jointes à elles. Puis Marthe les avait quittées pour aller voir Madeleine à Magdalum, qui n'était qu'à une lieue de là.

Marthe s'était rendue chez Madeleine pour la décider à assister, avec Dina la Samaritaine et Marie la Suphanite, à une prédication que Jésus devait faire le surlendemain, sur la montagne de Gabara. Madeleine l'accueillit d'une manière assez bienveillante, dans une aile délabrée du château et la conduisit à une pièce voisine de ses somptueux appartements. Il y avait en elle un mélange de vraie et de fausse honte ; d'une part elle rougissait de sa sœur, pieuse, simple, mal mise, qui s'était associée aux amis de Jésus, dédaignés de ses compagnons de plaisir ; d'autre part, elle rougissait de sa conduite en présence de sa sœur, et elle n'osait pas l'introduire dans les appartements qui étaient le théâtre de ses folies et de ses désordres. Madeleine avait l'âme brisée, mais elle n'avait pas la force de s'affranchir de son joug honteux ; elle était pâle et consumée par le chagrin. Sa position, d'ailleurs, était moins brillante et moins indépendante qu'autrefois. L'homme avec qui elle vivait dans le pé-

ché lui était à charge, principalement parce que c'était un homme très peu élevé de sentiments. De plus et surtout elle avait déjà été touchée une fois par l'enseignement du Seigneur.

Marthe la traita avec autant de discernement que d'affection. Elle lui dit : « Dina la Samaritaine et Marie la Suphanite, deux femmes aimables et spirituelles que tu connais, t'invitent à aller avec elles entendre l'enseignement de Jésus sur la montagne. C'est tout près de toi, et elles seraient charmées de jouir de ta compagnie. Tu n'auras pas à rougir d'elles devant le peuple : tu sais que leur mise est convenable et de bon goût et leurs manières distinguées. La foule innombrable, l'éloquence merveilleuse du Prophète, les guérisons qu'il opère, la hardiesse avec laquelle il attaque les pharisiens, tout cela sera pour nous le plus beau des spectacles. Véronique, Jeanne Chusa et la mère de Jésus, qui te veut tant de bien, moi-même enfin, nous sommes toutes persuadées que tu ne te repentiras point d'avoir accepté notre invitation. Je pense que cette diversion pourra t'égayer un peu ; tu parais maintenant trop isolée, il n'y a personne auprès de toi qui sache apprécier ton cœur et tes talents. Oh ! si tu voulais passer quelque temps avec nous à Béthanie ! Nous entendons des choses si admirables et nous avons tant de bien à faire ! et toi tu as toujours eu le cœur tendre et charitable ! mais au moins viens demain avec nous à Damna ; nous autres femmes nous sommes à l'hôtellerie ; mais tu pourras avoir un appartement à part, et tu ne seras obligée de recevoir que les personnes que tu connais, etc. » Ainsi parla Marthe à sa sœur, évitant avec le plus grand soin tout ce qui pouvait la froisser. La mélancolie de Madeleine la disposait à accepter la proposition ; cependant elle fit d'abord quelques difficultés, mais elle céda bientôt, et promit à Marthe d'aller avec elle à Damna le lendemain. Elles dînèrent ensemble, et dans la soirée Ma-

deleine vint plusieurs fois voir Marthe. Le même soir, Marthe et Anne de Cléophas prièrent Dieu de rendre ce voyage salutaire à Madeleine.

La prédication qui devait avoir lieu sur la montagne de Gabara avait été annoncée plusieurs jours d'avance : des troupes nombreuses d'hommes et de femmes s'y rendirent de tous les environs, à plusieurs lieues à la ronde, et campèrent tout autour de la montagne. Au milieu d'une enceinte, on apercevait une chaire en pierre dont on ne s'était point servi depuis longtemps. Il arriva aussi des païens de Cydessa et des environs d'Adama, ville située au bord du lac Mérom. Tous ces gens amenaient leurs malades, et ils apportaient avec eux d'abondantes provisions. Pierre, André, Jacques, Jean et tous les autres disciples, avaient déjà rejoint Jésus à Cabara. Le nombre des disciples, amis et parents du Sauveur, s'élevait jusqu'à soixante personnes. Il eut, le jour même où Marthe était chez sa sœur, plusieurs entretiens avec des pharisiens et des hérodiens ; il enseigna et opéra des guérisons dans plusieurs quartiers de la ville ; il passa le reste de la journée en promenades et en entretiens avec les amis qui survenaient. Il recevait les disciples qui étaient ses parents ou ses amis intimes en leur prenant les deux mains et en appuyant leurs joues contre les siennes pour leur donner un baiser fraternel (1).

(1) *Note de la sœur Emmerich :* Pierre avait un caractère surprenant : il était excessivement zélé et ardent pour ce qui était bien et juste ; mais, quand il lui était échappé de parler ou d'agir déraisonnablement, il devenait, au premier avertissement, confus, timide et humble. André était calme, ferme et infatigable, sans souci ni inquiétude.

L'Evangile ne raconte aucune particularité, sinon quand il s'agit des disciples ou des personnes dont l'individualité représente certains types dans l'Eglise. Il omet les superfluités et évite les répétitions. Ainsi les histoires de toutes les pécheresses sont représentées par l'histoire de la seule Madeleine. On n'y trouve des paroles des apôtres que les plus significatives. C'est comme lorsqu'on dit d'un homme : « C'est une excellente tête ; il a un cœur tendre, c'est un homme à toutes mains ; il a des pieds agiles ; il est aisé d'émouvoir sa bile ». On ne croit pas né-

Le lendemain donc, Marie Madeleine se rendit à Damna, accompagnée de Marthe, d'Anne de Cléophas et d'une servante. Elle fit le voyage sur un âne, n'ayant pas l'habitude des longues promenades à pied. Elle était élégamment mise, mais non avec le luxe exagéré qu'elle étala plus tard, lorsqu'elle se convertit pour la seconde fois. Elle descendit dans l'hôtellerie où étaient les saintes femmes, mais elle prit un appartement à part et n'alla voir ni Marie, ni Véronique. Elle reçut l'une après l'autre la visite de la Suphanite et de la Samaritaine. Elles s'entretinrent courtoisement et familièrement ensemble ; cependant la familiarité de ces pécheresses converties n'était pas sans une certaine réserve ; il me semblait voir d'anciens camarades rencontrant un officier qui s'est fait prêtre. Mais cet embarras se dissipa bien vite au milieu des larmes et autres témoignages de sympathie féminine.

Le jour suivant, Madeleine avec sa servante, Marie la Suphanite, Dina et Anne de Cléophas arrivèrent de grand matin sur la montagne. Une foule innombrable de peuple s'était rassemblée tout autour. On amenait un grand nombre de malades, qu'on classait suivant les espèces de maladies, les uns près, les autres loin. On avait aussi dressé, pour les mettre à l'abri, des tentes et des berceaux de verdure. Au sommet de la

cessaire de parler de ses genoux, de ses épaules, de ses oreilles, de son estomac, de sa poitrine, etc., à moins qu'on ne veuille indiquer les vertus ou les vices dont ces organes sont les instruments. L'Evangile par les mêmes motifs parle peu de Marie, un peu plus de Madeleine et de Marthe ; tout y est combiné pour le profit et le plus grand bien des hommes de tous les temps, et non pour le profit et le bien d'une certaine époque ; l'Evangile omet ce qui aurait pu édifier un peuple, une époque, mais être occasion de scandale pour d'autres hommes et d'autres temps. Des prédications de Jésus qui duraient souvent plusieurs heures, l'Evangile nous communique seulement les enseignements principaux, les sentences les plus instructives : ce sont les résumés de ses doctrines, de ses exhortations, de ses tendances : car il enseignait ce qui était nécessaire aux différentes individualités, et comme il revenait souvent dans les mêmes endroits, il répétait ses instructions en les développant et en les éclaircissant.

montagne, les disciples de Jésus rangeaient amicalement les gens et les aidaient de diverses manières. Une couverture était étendue au-dessus de la chaire, et plusieurs pavillons abritaient les auditeurs ; Madeleine et ses quatre compagnes occupaient des places commodes, non loin de la chaire : les femmes se tenaient ensemble.

Vers dix heures, Jésus arriva au sommet de la montagne avec ses disciples ; il était suivi des pharisiens, des hérodiens et des saducéens. Il monta aussitôt en chaire ; les disciples se tenaient d'un côté, les pharisiens de l'autre, tous rangés en cercle. Pendant la prédication, Jésus fit plusieurs pauses, afin que les auditeurs pussent céder la place à d'autres et aller prendre quelques rafraîchissements ; lui-même en prit une fois. Cette instruction fut une des plus sévères et des plus véhémentes qu'il eût jamais données. Avant la prière, il dit à ses auditeurs qu'ils ne devaient pas se scandaliser s'il appelait Dieu son père, car celui qui fait la volonté du Père céleste est son fils, et il leur montra qu'il faisait la volonté du Père. Puis il pria son Père à haute voix, et commença à prêcher la pénitence avec la sévérité des prophètes. Il embrassa tout ce qui s'était passé depuis le temps de la promesse ; il représenta les menaces des prophètes et leur accomplissement, comme des figures du temps présent et du prochain avenir. Il prouva l'avènement du Messie par l'accomplissement des prophéties. Il parla du précurseur Jean, qui avait préparé la voie ; il avait fidèlement rempli sa mission, mais eux étaient restés endurcis. Il releva leurs vices, leur hypocrisie et leur idolâtrie de la chair. Il peignit des plus vives couleurs les pharisiens, les saducéens et les hérodiens. Il parla avec beaucoup d'ardeur de la colère de Dieu, du jugement qui était proche, de la ruine de Jérusalem et du Temple, et des calamités qui frapperaient leur pays. Il parla du second avènement du Messie au dernier jour, de la confiance que devaient

avoir ceux qui craignaient Dieu, et des consolations qui leur étaient réservées. Enfin il parla de la grâce, disant qu'elle leur serait ôtée pour être donnée aux païens.

S'adressant ensuite aux disciples, il les exhorta à la fidélité et à la persévérance, et leur dit qu'il les enverrait partout pour enseigner à tous la voie du salut. Il leur ordonna de ne point s'attacher aux pharisiens, ni aux saducéens, ni aux hérodiens, indiquant ces derniers par des comparaisons frappantes, et même tout à fait claires. Cela excita d'autant plus leur dépit que la plupart n'étaient liés que secrètement avec cette secte, et ne voulaient point porter le nom d'hérodiens (1).

Dans cette prédication, Jésus avait souvent cité les prophètes. Il dit aussi que s'ils n'acceptaient pas le salut, il leur arriverait pis qu'à Sodome et à Gomorrhe. A ce mot, les pharisiens crurent le trouver en défaut ; et, pendant une pause, ils lui demandèrent si cette montagne, cette ville, toute cette contrée, devaient être abîmées avec eux tous, et comment il pouvait leur arriver quelque chose de pire. Jésus répondit qu'à Sodome les pierres avaient été précipitées dans l'abîme, mais non pas toutes les âmes ; car ils n'avaient pas connu la promesse, ils n'avaient pas eu la loi ni les prophètes ; il ajouta d'autres paroles qui me semblèrent se rapporter à sa descente aux limbes et à la délivrance de plusieurs habitants de Sodome. Les Juifs ne le comprirent pas ; mais moi, je me réjouis comme un enfant d'apprendre que toutes ces âmes n'étaient pas perdues (2). Jésus dit ensuite aux Juifs d'alors, que

(1) On pourrait opposer cette conduite de Jésus aux ménagements que certaines âmes, bien intentionnées sans doute, mais abusées par l'esprit du siècle, croient devoir accorder aux fauteurs de systèmes ou d'idées anti-catholiques. La vraie charité met avant tout les intérêts de la vérité, qui est le Christ. Quand l'erreur est scandaleuse, il importe avant tout qu'elle soit démasquée.

(2) Il est assez probable, en effet, que le terrible châtiment du Seigneur dut en amener un certain nombre au repentir. Saint Pierre, dans sa première épître (Ch. III, v. 19 et 20), enseigne positivement la même chose, par rapport au déluge universel.

tout leur avait été donné, qu'ils avaient été choisis de Dieu pour être son peuple, qu'ils avaient tous reçu l'enseignement et les remontrances, la promesse et son accomplissement ; mais que, s'ils repoussaient tout cela et persistaient dans leur incrédulité, ce ne seraient pas les pierres et les montagnes qui seraient précipitées dans l'abîme, car elles obéissaient à leur Seigneur, mais leurs âmes infidèles et leurs cœurs endurcis. C'était là quelque chose de pire que ce qui était arrivé à Sodome.

Après avoir si sévèrement exhorté les pécheurs à la pénitence et prédit le châtiment inévitable des obstinés, Jésus montra de nouveau toute la tendresse de son cœur ; les yeux mouillés de larmes de compassion, il appela à lui tous les pécheurs. Il pria son Père de toucher les cœurs, afin que les pécheurs revinssent enfin à lui, ne fût-ce que quelquns-uns, ne fût-ce qu'un seul, quand même il serait chargé des plus grands crimes ! S'il pouvait seulement gagner une âme il voulait tout partager avec elle ; il voulait tout donner pour elle et sacrifier pour elle jusqu'à sa vie. Il s'écria, en étendant les bras vers tous : « Venez à moi vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés ; venez pécheurs, faites pénitence, croyez et partagez le royaume des cieux avec moi ! » Il tendit aussi les bras vers les pharisiens et vers tous ses ennemis, afin que quelqu'un d'eux, au moins un seul, vînt à lui.

Quoique Madeleine eût pris place au milieu des autres femmes avec des airs de belle et grande dame qui sait se maîtriser, elle avait cependant, dès le commencement, éprouvé de la honte et une émotion très vive. D'abord elle promena ses regards sur la foule qui l'entourait ; mais lorsque Jésus parut et se mit à enseigner, ses yeux et son âme s'attachèrent de plus en plus à lui. Elle fut vivement impressionnée de son exhortation à la pénitence, de la peinture qu'il fit du vice, de ses menaces de châtiment : elle ne put y tenir, et se

mit à trembler et à pleurer sous son voile. Quand il sollicita les pécheurs avec tant de bonté et avec de si vives instances de venir à lui, les auditeurs furent saisis ; il y eut un mouvement dans l'assemblée, et la foule se porta en avant. Mais lorsqu'il dit : « Oh ! si une seule âme voulait venir à moi ! » Madeleine se sentit tellement entraînée, qu'elle voulut aller jusqu'à lui. Elle fit même un pas ; mais les autres femmes la retinrent pour ne point causer de désordre, et lui dirent: « Plus tard, plus tard ! » Son agitation fut à peine remarquée de ses voisins, parce que tous étaient suspendus aux lèvres du Seigneur. Mais Jésus, qui lisait dans le cœur de Madeleine, lui adressa aussitôt des paroles de consolation ; il ajouta « que si seulement une étincelle de pénitence, de repentir, de foi, d'espérance, d'amour était tombée avec ses paroles dans un pauvre cœur égaré, elle ne s'éteindrait pas, elle se ranimerait et allumerait un feu que lui-même voulait nourrir, attiser et faire monter jusqu'au Père céleste ». Ces paroles consolèrent Madeleine ; la paix rentra dans son âme, et elle se rassit à sa place parmi les autres femmes.

Il était environ six heures, et le soleil commençait à descendre derrière la montagne. Jésus pendant sa prédication s'était tenu tourné vers l'occident (1) ; car de la chaire on faisait face à ce côté, et il n'y avait personne derrière lui. Le Seigneur fit alors une prière, bénit l'assemblée et la congédia. Puis il ordonna aux disciples d'acheter des aliments aux gens qui en avaient apporté et de les distribuer aux pauvres et aux nécessiteux, de telle sorte que chacun pût emporter quelque chose chez lui. Une partie des disciples se mit aussitôt à l'œuvre ; la plupart des assistants donnèrent gratuitement des vivres ; les autres en vendirent volontiers ; car ces disciples étaient bien connus dans le

(1) L'occident païen devait être le principal théâtre des conversions opérées par Jésus et son Eglise.

pays, et ils faisaient leurs demandes du ton le plus affectueux ; ainsi les pauvres furent bien pourvus, et rendirent grâces à la charité du Seigneur. Pendant ce temps, les autres disciples se rendirent avec Jésus auprès des nombreux malades qu'on avait placés au bord du chemin, dans un repli de la montagne. Avant son départ, Simon Zabulon, le chef de la synagogue, rappela à Jésus qu'il l'avait invité à souper chez lui, et le Seigneur lui répondit qu'il irait. Les pharisiens et les autres ennemis du Sauveur retournèrent à Gabara, dépités, émus, surpris, exaspérés. Mais, comme chacun avait honte de laisser voir son émotion aux autres, ils se mirent, chemin faisant, à critiquer et à censurer Jésus, son enseignement et sa conduite, si bien qu'arrivés à la ville, ils étaient, comme auparavant, remplis de complaisance en eux-mêmes.

Madeleine et ses quatre compagnes suivirent Jésus auprès des femmes malades, et se montrèrent prêtes à les secourir autant qu'elles pourraient. Madeleine était très émue, et les misères dont elle était témoin l'ébranlèrent encore davantage. Jésus s'occupa d'abord assez longtemps des hommes ; il en guérit un très grand nombre, et les hymnes chantés par eux et par leurs compagnons, qui s'en retournaient, remplissaient les airs. Lorsqu'il s'approcha des femmes malades avec ses disciples au travers de la foule, le peuple, en se pressant, se retira pour lui faire place, de sorte que Madeleine et ses compagnes furent contraintes de s'effacer un peu. Cependant Madeleine épiait l'occasion et cherchait le moyen de s'approcher du Seigneur ; mais il se dirigeait toujours du côté opposé.

Jésus guérit plusieurs femmes sujettes à des pertes de sang et qui se tenaient à l'écart. Mais quelle ne fut pas l'émotion de la délicate Madeleine, si peu accoutumée au spectacle des souffrances humaines, et quels souvenirs, quels sentiments de reconnaissance se réveillèrent, au cœur de Marie la Suphanite, lorsque six

femmes, attachées ensemble trois par trois, furent amenées de force à Jésus par des filles robustes qui les traînaient avec de longues courroies. Elles étaient possédées par d'horribles esprits impurs. C'étaient les premières possédées que je voyais ainsi entraînées publiquement devant le Sauveur. D'ordinaire ces démoniaques étaient douces et paisibles, et elles ne se faisaient aucun mal les unes aux autres; mais, quand elles se trouvaient près des hommes, elles devenaient furieuses, s'élançaient vers eux, criaient et se roulaient par terre dans les convulsions les plus affreuses. C'était un spectacle horrible! On les avait liées et tenues à l'écart pendant que Jésus prêchait; maintenant on les lui amenait. Dès qu'on s'était mis en marche, elles avaient opposé une vigoureuse résistance: Satan, qui redoutait le Seigneur, les tourmentait cruellement. Elles poussaient des cris terribles, et leurs membres se tordaient d'une manière effrayante. Jésus, à leur approche, se tourna vers elles, leur ordonna de se taire et de rester tranquilles: aussitôt elles devinrent silencieuses et immobiles. Alors il s'avança vers elle, les fit délier et leur commanda de s'agenouiller; puis il pria et leur imposa les mains. Elles tombèrent aussitôt dans une courte défaillance pendant laquelle l'ennemi sortit d'elles comme une sombre vapeur. Leurs parents les relevèrent, et, versant des larmes, elles se tinrent voilées devant Jésus: ensuite elles se prosternèrent à ses pieds pour lui rendre grâces. Le Seigneur les exhorta à se convertir, à se purifier et à faire pénitence, si elles ne voulaient pas retomber au pouvoir des esprits impurs.

Vers le soir, Jésus avec ses disciples descendit à Gabara. Un grand nombre de personnes, parmi lesquelles plusieurs pharisiens, l'accompagnaient, marchant les uns devant, les autres derrière lui. Madeleine, cédant à une impulsion irrésistible et ne songeant plus à sa réserve mondaine, suivit de près le

Seigneur et se mêla à la foule des disciples. Ses compagnes, qui ne voulaient pas la quitter, en firent autant. Comme elles s'efforçaient d'être aussi près que possible du Sauveur, contrairement aux usages, les disciples lui en parlèrent. Mais, se tournant vers eux, il dit : « Laissez-les, ce qu'elles font ne vous regarde pas ». Arrivé à la ville, il trouva, dans l'avant-cour de l'auberge où Simon Zabulon avait disposé le festin, une grande foule de malades et de pauvres qui s'y étaient introduits pendant qu'il s'y rendait ; ils implorèrent son secours et il vint aussitôt auprès d'eux, les exhorta, les consola et les guérit. Sur ces entrefaites, Simon Zabulon parut accompagné de quelques autres pharisiens ; il le pria de vouloir bien ne pas différer plus longtemps de venir au festin où tous les convives l'attendaient ; il ajouta qu'il avait fait assez de choses aujourd'hui, et que ces gens pouvaient bien être ajournés pour cette fois. Mais Jésus lui répondit : « Ce sont mes hôtes, à moi ; je les ai invités, et je dois avant tout leur donner mes soins ; en m'invitant, tu as invité ceux-ci ; je n'irai à ton festin qu'après les avoir secourus, et je les amènerai avec moi ». Les pharisiens furent donc obligés de se retirer et de faire dresser des tables dans les portiques de l'avant-cour pour ces nouveaux conviés. Jésus, après avoir guéri tous les malades, les fit conduire, ainsi que les pauvres, par ses disciples, aux tables qu'on venait de dresser pour eux.

Madeleine et les quatre femmes avaient suivi Jésus jusqu'à l'hôtellerie, et elles se tenaient sous l'un des portiques de l'avant-cour, devant la salle à manger. Cependant Jésus se mit à table avec une partie de ses disciples. Le repas était magnifique, et Jésus ordonna souvent à ses disciples de porter des mets aux tables des pauvres, de les servir et de manger avec eux. Il enseigna pendant le repas, et les pharisiens disputèrent vivement contre lui ; je ne me souviens plus sur quoi, car je regardais toujours Madeleine, qui s'était

approchée de l'entrée de la salle, avec ses compagnes. Elle avançait toujours, et les quatre femmes la suivaient à quelque distance.

Tout à coup elle entra, la tête voilée et humblement inclinée, tenant à la main un petit flacon de couleur blanche, qui était bouché avec un bouquet d'herbes. Elle s'approcha rapidement de Jésus par derrière et lui répandit le flacon sur la tête ; puis elle prit des deux mains l'extrémité de son voile et le passa sur la tête du Seigneur, comme si elle eût voulu lui lisser les cheveux et essuyer le parfum qui s'écoulait. Elle fit tout cela avec célérité, et se retira aussitôt quelques pas en arrière. La discussion animée s'arrêta tout à coup. Tous se taisaient, regardant Jésus et cette femme. Le parfum exhalait son odeur. Jésus était serein ; mais plusieurs des convives secouaient la tête, regardant Madeleine avec mécontentement, et chuchotaient entre eux. Simon Zabulon semblait particulièrement dépité, et Jésus lui dit : « Je sais bien ce que tu penses, Simon ; tu te dis en toi-même qu'il n'est pas convenable que j'aie permis à cette femme de m'oindre la tête. Tu te dis que c'est une pécheresse ; mais tu as tort, car, aimant beaucoup, elle a fait une chose que tu avais négligée. Tu ne m'avais pas rendu tous les honneurs qu'on doit à son hôte ». Puis se tournant vers Madeleine, qui se tenait encore derrière lui, il lui dit : « Allez en paix ! beaucoup de péchés vous sont remis ». Alors Madeleine retourna vers les autres femmes, et elles quittèrent la maison. Jésus parla d'elle aux convives, disant qu'elle avait un cœur bon et compatissant ; il parla de la sévérité avec laquelle on juge les fautes connues et publiques, tandis que souvent on en cache de beaucoup plus grandes au fond de son cœur. Il continua encore longtemps à enseigner ; puis il retourna avec les disciples à l'hôtellerie où il était descendu.

Madeleine était profondément touchée et ébranlée de tout ce qu'elle avait vu et entendu. Son âme dévouée et

généreuse avait voulu honorer Jésus et lui donner un témoignage de ses sentiments. Elle avait vu avec douleur que les pharisiens ne lui avaient rendu, ni à son arrivée ni pendant le repas, aucun hommage particulier, à lui le plus admirable, le plus saint, le plus éloquent des docteurs, le plus charitable et le plus puissant des thaumaturges : aussi se sentit-elle poussée, par une impulsion intérieure, à l'honorer à la place de tous ; car elle n'avait pas oublié les paroles de Jésus: « Si une seule âme voulait venir à moi ! » Elle portait toujours sur elle, comme le font habituellement les grandes dames du pays, un petit flacon long comme la main. Elle était vêtue d'une robe blanche semée de grandes fleurs rouges et de petites feuilles. Son grand voile, habituellement roulé autour du cou, l'enveloppait tout entière. De taille au-dessus de l'ordinaire, elle était grasse, mais cependant svelte, avait de beaux doigts effilés, de petits pieds mignons, une démarche distinguée et de beaux cheveux longs et abondants.

Toutes ses amies la prièrent de rester avec elles, ou du moins de venir passer quelque temps à Béthanie ; mais elle répondit qu'elle avait besoin auparavant de retourner à Magdalum, pour régler ses affaires. Elles en furent désolées. Du reste, Madeleine ne cessait de parler des émotions qu'avaient excitées en elle la majesté de Jésus, la puissance de sa parole, sa douceur et ses miracles. « Je sens, se disait-elle, que je dois le suivre, je mène une vie indigne de moi ; je viendrai rester auprès de ses amies. » Recueillie et pensive, elle versait souvent des larmes ; son cœur se sentait soulagé. Toutefois elle persistait dans sa résolution de retourner à Magdalum. Marthe l'accompagna quelque temps, puis elle rejoignit les saintes femmes et se rendit avec elles à Capharnaüm.

Madeleine était plus belle que ses amies. Dina la Samaritaine, moins belle, mais plus active et plus adroite, était vive, affectueuse, toujours prête à rendre service,

charitable, intelligente et humble. Cependant la sainte Vierge les surpassait toutes en merveilleuse beauté. Quant à la forme même des traits, d'autres pouvaient lui être comparées ; Madeleine avait même quelque chose de plus frappant ; mais Marie brillait entre toutes les autres par une expression sublime de candeur, de simplicité, de naïveté, de gravité, de douceur et de sérénité. Toutes les perfections se réunissaient en elle avec une telle harmonie, qu'elle apparaissait comme l'image même de Dieu dans la nature humaine. Personne n'a eu de ressemblance avec elle, si ce n'est son fils. Sa beauté efface celle de toutes les femmes qui l'entourent et de toutes celles que j'ai jamais vues. Tout en elle est pureté, innocence, gravité, sagesse, recueillement ; tout y est d'un charme qu'aucune parole ne peut rendre. A une majesté incomparable elle unit l'aimable simplicité d'un enfant. Elle est sérieuse, calme, souvent triste, mais jamais désespérée ni hors d'elle même ; les larmes coulent doucement sur son visage toujours plein de sérénité.

CHAPITRE L

Prédication et miracles de Jésus à Capharnaüm. — Il guérit le serviteur du Centurion Cornélius, et délivre un possédé. — Sagesse de Jésus dans ses guérisons.

Jésus se rendit ensuite dans la vallée de Capharnaüm, à la maison de sa mère ; ses disciples l'avaient quitté pour aller voir leurs familles. Toutes les saintes femmes étaient réunies, et son arrivée causa une grande joie. Pierre et les parents de Jésus assistèrent au repas. Cette fois encore Marie et les saintes femmes prièrent Jésus de passer le lendemain de l'autre côté du lac, à cause de l'exaspération des pharisiens. Il leur dit qu'el-

les pouvaient être sans inquiétude. Marie lui recommanda le serviteur malade du centurion Cornélius ; elle dit que Cornélius était un excellent homme ; qu'il avait montré, quoique païen, sa bienveillance pour les Juifs, en leur faisant bâtir une synagogue.

Le lendemain matin, Jésus partit pour Capharnaüm avec plusieurs disciples, dans le dessein d'aller chez le centurion Cornélius. Comme il arrivait à la maison de Pierre, située devant la ville, il rencontra les deux Juifs que Cornélius lui avait récemment envoyés. Ils le prièrent de nouveau d'avoir pitié du serviteur du centurion, « car, dirent-ils, il le mérite bien : il est ami des Juifs, il nous a fait bâtir une école, et il s'est même trouvé honoré de pouvoir faire cela pour nous ». Jésus leur répondit qu'ils pouvaient lui annoncer sa venue, et ils dépêchèrent un messager pour lui en porter l'assurance. Le centurion demeurait au nord de Capharnaüm, à peu de distance de la ville, sur le versant de la hauteur qui la dominait. A droite de la porte, Jésus prit le chemin de ronde le long des murailles de la cité, et il passa devant le logement d'un lépreux, à qui l'on avait permis de se creuser une chambre dans l'épaisseur du rempart. A quelques pas plus loin, Jésus pouvait apercevoir la maison de Cornélius ; celui-ci, dans son humilité, s'était agenouillé en avant de sa maison, et avait envoyé son messager au-devant de Jésus pour lui porter ces paroles : « Le centurion vous fait dire : Seigneur, ne vous donnez point tant de peine, car je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites un mot, et mon serviteur sera guéri ; car moi qui suis un homme soumis à la puissance d'autrui, ayant sous moi des soldats, je dis à celui-ci : Va, et il va ; à un autre : Viens, et il vient ; et à mon serviteur : Fais cela, et il le fait. Combien doit-il vous être plus facile d'ordonner à votre serviteur de guérir, et de faire qu'il soit en effet guéri ! » Ce qu'ayant ouï, Jésus fut dans l'admiration, et se tournant vers la foule, il dit : « En

vérité, je vous le dis, je n'ai trouvé, même en Israël, une aussi grande foi. Je vous le dis, beaucoup viendront de l'Orient et de l'Occident, et auront place dans le royaume des cieux avec Abraham, Isaac et Jacob, tandis que les enfants du royaume seront jetés dans les ténèbres extérieures ; là il y aura des pleurs et des grincements de dents. » Il se tourna ensuite vers le centurion en disant : « Va, et qu'il te soit fait selon ta foi. » Le messager se hâta de reporter ces paroles au centurion agenouillé. Cornélius s'inclina jusqu'à terre, se releva et s'empressa de retourner chez lui ; mais à quelques pas de la maison, son serviteur vint au-devant de lui, enveloppé dans un drap de la tête aux pieds.

Jésus retourna aussitôt au logement du lépreux, devant lequel il fallait passer pour venir à la ville. Le lépreux sortit et se jeta à ses pieds en disant : « Seigneur, si vous voulez, vous pouvez me guérir. » Jésus lui répondit : « Etends les mains » ; puis il le toucha et lui dit : « Je le veux, sois guéri. » La lèpre se détacha alors et tomba, et Jésus ordonna à cet homme de se montrer aux prêtres, et d'offrir le don prescrit par Moïse en témoignage pour eux et de ne parler du miracle à personne. Le lépreux, qui était bien connu dans la ville, se rendit chez les pharisiens pour qu'ils examinassent s'il était véritablement guéri. Ceux-ci, tout exaspérés, lui firent subir un examen rigoureux ; mais ils furent obligés de constater sa guérison. Ils lui cherchèrent pourtant querelle, et le renvoyèrent avec dédain.

Après avoir guéri le lépreux, Jésus prit une rue qui conduisait au milieu de la ville. On y avait amené beaucoup de malades et de possédés, et il passa une heure entière à les guérir. Les malades étaient placés dans des cabanes qui se trouvaient autour d'un puits.

La veuve Maroni vint alors solliciter Jésus de se rendre auprès de son fils Martial, âgé de douze ans ; il était si malade, qu'elle craignait de ne pas le retrouver en vie en rentrant chez elle. Jésus lui dit de retourner

sans inquiétude auprès de son enfant, qu'il irait le voir; mais il ne dit pas quand il le ferait. Elle apportait des dons pour subvenir aux besoins de Jésus et de ses disciples. Toute consolée, elle se hâta de regagner sa maison, accompagnée de son serviteur. Cette femme, aussi bonne que riche, était la mère de tous les enfants pauvres de Naïm. Elle était, je crois, nièce du beau-père de Pierre.

Jésus se rendit à la synagogue, où se trouvaient réunis les futurs apôtres et un grand nombre de ses disciples et de ses amis, ainsi que plusieurs femmes ses parentes ou attachées à sa personne. Les pharisiens et les saducéens avaient résolu de lui faire ce jour-là une vive opposition. Ils avaient soudoyé des gens pour exciter un tumulte, à la faveur duquel ils le chasseraient de l'assemblée ou même se saisiraient de lui ; mais il arriva tout autre chose. Jésus commença par une harangue forte et véhémente ; il parla sans ménagement aucun, comme quelqu'un qui a pouvoir et autorité. L'exaspération des pharisiens en vint au point qu'ils allaient faire éclater leur colère, lorsque tout à coup il s'éleva dans la synagogue une grande rumeur : un habitant de la ville qui était possédé d'un démon impur, et qu'on tenait enchaîné à cause de ses fureurs, avait brisé ses liens tandis que ses gardiens assistaient à la prédication. Il se précipita comme une furie au milieu de l'assemblée, en poussant des cris affreux et, s'étant frayé un passage à travers la foule qui mêlait ses cris aux siens, il pénétra jusqu'à la place d'où prêchait le Seigneur, et s'écria : « Qu'y a-t-il entre nous et vous, Jésus de Nazareth ? Etes-vous venu pour nous chasser ? Je sais que vous êtes le Saint de Dieu. » Jésus, sans s'émouvoir et se tournant à peine vers lui du haut de la chaire, le menaça en disant : « Tais-toi et sors de cet homme ». Aussitôt l'homme se calma ; et le démon, après l'avoir déchiré et jeté à terre, sortit de lui comme une épaisse vapeur. Cet homme, tout pâle, quoique

tranquille, se prosterna la face contre terre en pleurant. Tous avaient été témoins de cette scène terrible, manifestation merveilleuse de la puissance de Jésus. L'épouvante des assistants fit bientôt place à des murmures d'admiration ; les pharisiens eux-mêmes avaient perdu toute leur hardiesse et se parlaient entre eux. « Qu'est-ce que ceci ? disaient-ils ; il commande avec force et puissance aux esprits impurs, et ils sortent ». Jésus continua à enseigner sans la moindre interruption. Le possédé délivré, dont la faiblesse et la maigreur étaient extrêmes, fut ramené chez lui par sa femme et par quelques-uns de ses parents qui se trouvaient là. Les exercices de la synagogue terminés, il vint à Jésus qui sortait, le remercia et lui demanda ce qu'il devait faire. Le Sauveur l'exhorta à se corriger de ses défauts, de peur qu'il ne lui arrivât quelque chose de pire, et l'engagea à faire pénitence et à recevoir le baptême. Il reprit son travail, ayant recouvré la santé et la paix. Des esprits impurs de cette espèce s'emparaient souvent des hommes qui se livraient sans frein à la satisfaction de leurs appétits charnels.

Les pharisiens s'étaient dit les uns aux autres : « Nous ne pouvons rien contre lui pour le moment; il a trop de partisans ; nous nous bornerons à le contredire de temps en temps, nous manderons tout ce qui se passe à Jérusalem, et nous attendrons qu'il se rende au Temple pour la fête de Pâques ».

Cependant un grand nombre de malades s'étaient rassemblés dans les rues; les uns étaient venus la veille, un peu avant le sabbat ; les autres, incrédules jusqu'alors, arrivaient de tous les coins de la ville, au bruit des guérisons opérées par Jésus. Quelques-uns d'entre eux déjà venus plusieurs fois, mais n'ayant reçu qu'un soulagement passager, revenaient le trouver encore. Je reçus à ce sujet l'explication suivante : ces malades étaient de ces âmes tièdes, faibles, paresseuses, qui changent plus difficilement de vie que les grands pé-

cheurs à passions ardentes. Madeleine ne se convertit qu'à force de combats et après plusieurs chutes ; mais sa transformation fut entière. Le retour de Dina fut subit. Marie la Suphanite, qui languissait depuis longtemps, ressuscita tout d'un coup. La conversion de toutes les grandes pécheresses fut rapide et complète. Le vigoureux Paul fut frappé comme par un coup de foudre. Judas, qui fut au contraire toujours flottant, finit par se perdre. De même Jésus, dans sa sagesse, délivrait immédiatement des maux graves et violents, parce que, chez ceux qui en souffraient, la volonté était ou entièrement anéantie comme chez les possédés, ou paralysée par la douleur comme dans les cas de maladies mortelles. Quant aux gens maladifs, que leurs souffrances empêchaient seulement de pécher et qui n'étaient pas véritablement convertis, il les renvoyait souvent en les exhortant à changer de vie, ou se bornait à les soulager afin de maîtriser leur âme par les chaînes qui les enveloppaient. Jésus aurait pu les guérir tous sur-le-champ, mais il ne guérissait que ceux qui croyaient et faisaient pénitence ; souvent il les mettait en garde contre les rechutes. Plusieurs fois cependant il guérissait immédiatement des personnes légèrement malades, quand cela était salutaire à leur âme. Il n'était pas venu pour guérir les corps en facilitant le péché, mais pour sauver et délivrer les âmes.

Je vois toujours, dans chaque espèce de maladie, un dessein de Dieu, et comme le symbole d'une dette personnelle ou étrangère que l'homme, qu'il connaisse ou non sa culpabilité, doit payer ; ou bien j'y vois des épreuves, des voies de Dieu, des indulgences accordées par le Seigneur et dont le malade doit faire son profit ; personne ne souffre sans l'avoir mérité. Si nous disons que nous n'avons pas de péché, nous nous trompons nous-mêmes, car le Fils de Dieu a dû prendre sur lui les péchés du monde pour les effacer, et celui qui veut être son disciple doit le suivre et porter sa croix. La

patience et la joie dans les afflictions et l'union de nos souffrances à celles de Jésus-Christ faisant essentiellement partie de la perfection, le désir de ne pas souffrir est déjà lui-même une imperfection notable. L'homme a été créé parfait, et nous devons renaître parfaits aussi. Toute guérison est une pure grâce, une grande miséricorde de Dieu envers les pauvres pécheurs qui ont mérité plus que la maladie : la mort, dont le Sauveur a délivré par la sienne tous ceux qui croient en lui et mènent une vie conforme à leur foi.

Ce jour-là, je vis Jésus guérir ainsi beaucoup de possédés, de paralytiques, d'hydropiques, de goutteux, de muets, d'aveugles et d'autres personnes gravement malades, tandis qu'il passa outre devant d'autres qui pouvaient encore se tenir debout. Il y en avait parmi eux qui avaient été soulagés plusieurs fois par Jésus, mais qui, ne s'étant pas convertis sérieusement, étaient retombés dans leurs misères morales et physiques. Comme Jésus passait devant eux, ils s'écrièrent : « Seigneur, Seigneur, vous guérissez de toutes les maladies graves, et vous ne me guérissez pas ! Seigneur, ayez pitié de moi, je suis redevenu malade ! » Alors Jésus dit : « Pourquoi ne tendez-vous pas les mains vers moi ! » Tous alors tendirent les mains vers lui en disant : « Seigneur, voici nos mains ! » Mais il dit : « Vous n'étendez que les mains du corps ; mais je ne puis point saisir en vous celles du cœur : vous les fermez et ne me les donnez pas, car vous êtes remplis de ténèbres ». Il continua à enseigner sur ce sujet, puis il en guérit plusieurs qui se convertirent ; il en soulagea quelques autres ; devant un certain nombre enfin, il passa sans s'arrêter.

Dans l'après-midi il alla se promener sur les bords du lac avec tous ses disciples et ses parents, et il les enseigna de nouveau. La sainte vierge, Dina, Marie la Suphanite, Laïs, Athalie, Sabia, Marthe et quelques autres femmes étaient aussi allées en promenade aux

environs de Bethsaïde, au-dessus de la maison des lépreux. Une caravane de païens, dont un grand nombre avaient amené leurs femmes, se tenait en cet endroit sous leurs tentes. C'étaient, je crois, des habitants de la haute Galilée. La sainte Vierge alla voir leurs femmes, qui s'étaient assises en cercle ; et tantôt debout, tantôt assise au milieu d'elles, elle les consola et les instruisit. Elles lui adressèrent des questions sur beaucoup de choses qu'elles ignoraient. Marie les leur expliqua et leur parla des patriarches, des prophètes et de Jésus.

Le Seigneur enseigna une foule de peuple sur la hauteur où était situé le jardin de Zorobabel. Il leur raconta plusieurs paraboles. Comme les disciples ne le comprenaient pas encore, il se retira avec les futurs apôtres et, s'étant mis à leur expliquer la parabole du semeur, il leur montra le danger d'arracher le froment avec l'ivraie. C'était Jacques le Majeur, qui lui avait dit que ses propres disciples ne le comprenaient pas, et qu'ils avaient demandé pourquoi il ne parlait pas plus clairement. Jésus répondit qu'il leur expliquerait tout, mais qu'à cause des faibles et des étrangers les mystères du royaume de Dieu devaient être exposés en paraboles : car ils s'en effrayaient, parce que dans l'état déplorable où ils se trouvaient, les mystères leur paraissaient un lourd fardeau. Il était donc nécessaire de les leur montrer sous le voile de paraboles, afin que cette connaissance pût germer et croître en eux ; c'est ainsi qu'on cache dans le sein de la terre la semence qui renferme l'épi. Il leur dit comment il fallait se préparer à le suivre, et ajouta que bientôt ils ne le quitteraient plus, et qu'il ne laisserait rien d'obscur pour eux. Je me rappelle encore que Jacques le Majeur lui dit : « Maître, pourquoi donc est-ce à nous que vous expliquez ces mystères, et pourquoi voulez-vous que nous, ignorants, nous les annonçions aux autres ? Dites plutôt à Jean-Baptiste, cet homme d'une si grande foi, qui

vous êtes en réalité? il pourrait mieux le divulguer ». J'ai oublié la réponse de Jésus.

Vers le soir, Jésus retourna à la synagogue pour y terminer l'instruction du sabbat. Les pharisiens, qui s'étaient enhardis de nouveau, recommencèrent à lui faire opposition au sujet de la rémission des péchés qu'il s'arrogeait. Quelques-uns d'entre eux, qui avaient assisté au festin donné à Gabara lui reprochèrent d'avoir dit à Marie-Madeleine que ses péchés lui étaient remis. D'où le savait-il? Qui lui avait donné ce pouvoir? C'était un blasphème. Jésus sut constamment les réduire au silence par ses réponses. Ils voulaient ensuite le pousser à dire qu'il n'était pas un homme, mais un Dieu. Jésus tourna de nouveau leurs paroles à leur confusion. Cela se passa dans l'avant-cour de la synagogue. Comme à la fin ils se mirent à exciter un grand tumulte par leurs clameurs, Jésus se déroba à leurs regards au milieu de la foule, de sorte qu'ils ne purent savoir où il était passé. Il se rendit par le ravin qui était derrière la synagogue au jardin de Zorobabel, et de là il prit des sentiers détournés pour venir à la maison de sa mère. Il y passa une partie de la nuit, s'entretenant avec elle et avec les autres saintes femmes.

CHAPITRE LI

Résurrection du fils de la veuve de Naïm.

Le lendemain de bonne heure, Jésus, accompagné des futurs apôtres, de plusieurs disciples et d'une multitude d'autres personnes qui étaient venues de Gabara à Capharnaüm, se dirigea vers la plaine d'Esdrelon pour se rendre à Naïm. Les uns marchaient en avant, les autres en arrière : Jésus se tenait la plupart du temps entre les deux troupes, avec quelques-uns de ses

disciples. Il enseigna de temps en temps dans les champs, lorsqu'ils se reposaient, ou qu'ils rencontraient des gens rassemblés.

Naïm était une jolie ville, située sur une charmante colline au bord du Cison. J'appris que Jésus s'était abstenu, dans un voyage précédent, de se rendre à Naïm, bien qu'il en fût tout près, parce qu'il savait que le jeune Martial était malade, et qu'il voulait l'arracher à la mort, et par là propager la foi en lui. Au moment où les apôtres, qui suivaient un étroit sentier, s'approchaient de la porte, j'en vis sortir une troupe de Juifs en manteaux de deuil, et portant le corps de Martial. J'ai toujours ouï dire que les Juifs courent tumultueusement quand ils enterrent leurs morts ; il en était ainsi en cette occasion : ils faisaient réellement beaucoup de bruit. Quatre hommes portaient le corps dans une bière, placée sur des perches recourbées au milieu. Jésus, passant au milieu de ses disciples, qui s'étaient rangés sur deux lignes, s'approcha des porteurs et leur dit : « Arrêtez-vous » ; puis, mettant la main sur la bière, il ajouta : « Déposez cette bière ». Ils le firent, et ils se tinrent à l'écart pendant que les disciples se plaçaient des deux côtés. La mère, qui avait suivi le corps avec plusieurs femmes, venait de passer la porte ; toutes se tenaient voilées à quelques pas de Jésus, accablées de douleur. La mère, placée un peu en avant, pleurait amèrement et pensait sans doute : « Hélas ! il est venu trop tard ! » Jésus lui dit avec bonté, mais d'un ton grave : « Femme, ne pleurez point ! » Il était touché de la douleur de tous les assistants, car les habitants de la ville aimaient beaucoup la veuve, à cause de sa grande charité envers les orphelins et les pauvres. Cependant il y avait aussi dans la foule plusieurs méchants, et il en survenait d'autres encore. Jésus demanda de l'eau et un rameau : on apporta à un de ses disciples une cruche d'eau et une petite branche d'hysope qu'on cueillit dans un jardin.

Le disciple remit ces choses à Jésus, qui dit aux porteurs : « Ouvrez la bière et détachez les bandelettes ». Pendant qu'ils étaient à l'œuvre, le Sauveur leva les yeux au ciel et dit : « Mon Père, Seigneur du ciel et de la terre, je vous rends gloire de ce que vous avez caché aux sages et aux prudents ce que vous voulez révéler aux humbles. Oui, mon Père, il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père. Et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père ; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. Venez à moi, vous tous qui prenez de la peine et qui êtes chargés, et je vous soulagerai. Prenez mon joug sur vous, et apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur, et vous trouverez du repos pour vos âmes. Car mon joug est doux et mon fardeau léger ». Lorsqu'ils eurent levé le couvercle, je vis le corps étendu dans la bière, enveloppé de bandelettes et comme emmaillotté. Ils délièrent en les déroulant les bandelettes, et découvrirent le visage et les mains, ne laissant sur le corps que le seul suaire. Jésus bénit l'eau, y trempa la branche d'hysope et aspergea les assistants. A ce moment, je vis une multitude de petites figures ténébreuses, semblables aux insectes, aux scarabées, aux crapauds, aux serpents, aux oiseaux funèbres, sortir de plusieurs des assistants. Personne cependant ne sembla s'en apercevoir, mais tous parurent émus et recueillis, plus purs et plus sereins (1). Jésus ensuite aspergea le jeune homme et fit sur lui un signe de croix avec la main. Alors une forme noire semblable à un épais nuage sortit du corps ; et Jésus dit : « Jeune homme, je te le commande, lève-toi. » Le jeune homme se mit sur son séant et regarda avec étonnement ceux qui

(1) Ce miracle du Sauveur était un symbole de la résurrection des âmes. L'eau et l'hysope amère rappellent le baptême et la pénitence qui, au commandement du Sauveur, chassent de l'âme Satan et le péché, qui la retenaient dans les liens de la mort.

l'entouraient. Le Seigneur dit : « Donnez-lui un vêtement » ; et on l'enveloppa d'un manteau. Aussitôt il se leva tout à fait et dit : « Qu'est-ce que ceci ? Pourquoi suis-je ici ? » On lui mit des chaussures ; et il marcha ; puis Jésus, le prenant par la main, le conduisit dans les bras de sa mère, qui s'élançait au-devant de lui. « Je vous rends votre fils, lui dit le Seigneur ; mais je vous le redemanderai quand il aura été régénéré par le baptême ». La mère était si remplie de joie, d'étonnement, de crainte respectueuse, et tellement hors d'elle-même, que, sans remercier Jésus, elle ne faisait que pleurer et serrer son fils contre son cœur. On le reconduisit chez lui, le peuple chantant des cantiques de louange. Le Sauveur les suivit avec les disciples jusqu'à la maison de la veuve, qui était très vaste et entourée de cours et de jardins. De toutes parts accouraient les amis de la famille : il y avait foule pour voir le ressuscité. Il prit un bain et fut revêtu d'une robe blanche. On lava les pieds à Jésus et à ses disciples, et on leur servit des rafraîchissements. Les heureux parents firent distribuer d'abondantes aumônes aux pauvres, qui s'étaient rassemblés autour de la maison pour exprimer leur joie de la résurrection de Martial. Ceux-ci reçurent des vêtements, du drap, du blé, des agneaux, des oiseaux et aussi de l'argent. Pendant ce temps, Jésus enseignait la multitude qui remplissait la cour de la veuve.

Le jeune homme, vêtu d'une robe blanche, courait tout joyeux de côté et d'autre, se montrait à tout le monde et distribuait des aumônes. C'était une vraie fête de voir les manifestations de sa joie, quand ses camarades d'école furent amenés dans la cour par leurs maîtres. Lorsqu'il s'approcha d'eux, plusieurs furent effrayés, craignant que ce ne fût un esprit ; et il courut sur eux et augmenta leur terreur en forçant sa voix. Comme ils prenaient la fuite, d'autres se moquèrent d'eux, et firent les braves ; ils donnèrent la main à Martial en regardant les timides avec dédain.

On prépara, dans la maison et dans les cours, un festin auquel tout le monde devait prendre part. Pierre, en qualité de parent de la veuve, qui était nièce de son beau-père, exprima son bonheur de la manière la plus vive, et remplit en quelque sorte les fonctions de père de famille. Jésus parla plusieurs fois au jeune homme en présence de la foule rassemblée, et je vis qu'elle put entendre ce qu'il disait, et qu'elle en fut très émue. Il ne parla jamais de ce jeune homme comme d'un mort ; mais il semblait vouloir exprimer que la mort, entrée dans le monde par le péché, l'avait lié et enchaîné pour l'achever dans le tombeau ; qu'il serait tombé aveuglé dans les ténèbres, et qu'il aurait ouvert les yeux trop tard, là où il n'y a plus ni miséricorde ni salut ; mais à la porte de l'enfer, la clémence de Dieu avait brisé ses chaînes, en considération de la piété de ses parents et de quelques-uns de ses ancêtres ; que maintenant il devait se faire délivrer de la maladie du péché, pour ne pas subir une captivité plus redoutable. Il enseigna sur les vertus des parents, qui profitent plus tard aux enfants, disant que Dieu, à cause de la sainteté des patriarches, avait jusqu'alors conduit et épargné Israël ; mais que, lié et enchaîné par la mort du péché, Israël se trouvait à cette heure, comme ce jeune homme, sur le bord du tombeau. C'était pour la dernière fois que la miséricorde de Dieu venait visiter son peuple. Jean avait préparé la voie par sa prédication puissante ; il avait cherché à réveiller les cœurs du sommeil de la mort, et Dieu, dans sa miséricorde, ouvrait pour la dernière fois à la lumière les yeux de ceux qui ne s'obstinaient pas à les tenir fermés. Il compara le peuple, dans son aveuglement, à ce jeune homme enveloppé dans le linceul et renfermé dans la bière, et auquel le salut s'était offert près du tombeau, lorsqu'il avait déjà passé la porte de la ville. « Comprenez, dit-il, ce qui serait arrivé d'horrible et d'épouvantable, si ceux qui portaient le mort n'avaient pas écouté ma voix, s'ils

n'avaient ni déposé ni ouvert la bière, s'ils n'avaient pas délié les bandes du corps ; si enfin, par obstination, ils avaient achevé d'enterrer vivant celui qui n'était que fortement enchaîné par la mort ! N'est-ce pas la conduite des faux docteurs, des pharisiens qui détournent le peuple de la voie de pénitence, qui l'étranglent avec les liens de leurs lois, l'enferment dans la bière de leurs observances, et le jettent ainsi dans le tombeau éternel ? » Il conjura enfin les assistants de ne pas repousser les offres miséricordieuses de son Père céleste, mais de se hâter de faire pénitence et de recevoir le baptême et la vie éternelle.

Il est à remarquer que Jésus, en cette occasion, se servit de l'eau bénite : je crois que ce fut pour chasser les mauvais esprits. Plusieurs d'entre eux exerçaient leur empire sur quelques-uns des assistants qui, pleins de dépit, d'envie ou de maligne joie, pensaient que Jésus ne pourrait pas ressusciter le jeune homme. Je vis ces mauvais sentiments sortir d'eux sous la forme d'insectes de toute espèce. Lorsque le jeune homme fut ressuscité, je vis aussi au moment de l'aspersion un petit nuage d'insectes et de sales animaux de diverses grandeurs sortir du corps et disparaître dans le sein de la terre. J'ai pensé alors à ce qui s'était passé lorsque Jésus avait ressuscité d'autres morts. Pour ceux-là, il rappelait l'âme du mort, que je voyais séparée et éloignée de lui, enchaînée par ses fautes ; et elle venait au-dessus du corps et y rentrait : après quoi, le mort se relevait aussitôt. Mais pour le jeune homme de Naïm, il n'en fut pas ainsi : je ne vis point l'âme se séparer du corps ni rentrer en lui ; je vis la mort se soulever et se retirer du corps comme un fardeau dont le poids auparavant l'étouffait.

Après le repas, qui se prolongea jusque vers le soir, Jésus se rendit avec ses disciples dans un beau jardin que Maroni possédait à l'extrémité méridionale de la ville. Sur tout le chemin qu'il fit à travers la cité, il

trouva des estropiés et d'autres malades, qu'il guérit. La ville entière était sur pied. Le jour commençait à disparaître, lorsque Jésus arriva au jardin. Maroni, les trois veuves, les amis de Maroni, les gens de sa maison et quelques docteurs de la synagogue s'y étaient rassemblés ; le jeune homme était aussi là avec quelques autres adolescents. Il y avait dans le jardin plusieurs berceaux ; devant le plus beau, dont le toit reposait sur des colonnes, on avait placé, sous des palmiers, un grand flambeau qui en éclairait l'intérieur. La lumière se reflétait d'une manière charmante sur les longues feuilles vertes et sur les arbres d'alentour ; les fruits se détachaient plus distinctement qu'en plein jour. Jésus enseigna d'abord en se promenant ; puis, après avoir mangé quelques fruits dans le berceau, il y fit encore une belle instruction. Il parla plusieurs fois avec le jeune homme qu'il avait ressuscité, de manière à être entendu des autres : ce fut une soirée ravissante. A une heure assez avancée de la nuit on retourna à la demeure de la veuve, où il y eut place pour tous dans les ailes de la maison.

A la nouvelle du séjour de Jésus à Naïm et de la résurrection du jeune homme, beaucoup de malades et d'autres personnes arrivèrent, pendant la nuit, de tous les environs, et remplirent la rue entière devant la maison de Maroni. Le jour suivant, Jésus en guérit un grand nombre. Il rétablit aussi la paix dans plusieurs familles : quelques femmes vinrent lui demander s'il ne pouvait pas leur donner des lettres de divorce, se plaignant beaucoup de leurs maris, et disant qu'elles ne pouvaient plus vivre avec eux. C'était une machination des pharisiens, qui, confondus par ses miracles, ne savaient comment trouver prise sur lui. Exaspérés au fond du cœur par ses succès, ils voulaient l'induire en tentation et l'amener à se prononcer contre la loi sur le divorce, pour pouvoir l'accuser d'hérésie. Jésus dit aux femmes qui se plaignaient : « Apportez-moi un vase de

lait et un vase d'eau, et je vous répondrai ». Elles allèrent dans une maison voisine, et en rapportèrent les deux vases demandés ; Jésus alors mêla le lait avec l'eau et dit : « Séparez-moi maintenant le lait et l'eau, ensuite je vous séparerai ». Comme elles répondirent qu'elles ne le pouvaient pas, il parla de l'indissolubilité du mariage : Moïse n'avait permis de répudier les femmes qu'à cause de la dureté des cœurs ; mais les époux ne pouvaient pas être complètement séparés, parce qu'ils n'étaient plus deux, mais une seule chair ; dussent-ils ne plus vivre ensemble, le mari n'en était pas moins tenu de nourrir sa femme et ses enfants et de ne point se remarier. Il se rendit ensuite avec ces femmes dans leurs maisons, et parla en particulier aux maris, puis aux hommes et aux femmes ensemble. Il réprimanda les deux parties, mais surtout les femmes, puis il les réconcilia ; les maris versèrent des larmes ainsi que leurs épouses, et les uns et les autres furent désormais très unis. Les pharisiens en furent réduits à se dépiter davantage de voir leurs tentatives échouer encore une fois.

Lorsque le Sauveur quitta Naïm, Maroni, son fils, tous les gens de sa maison et beaucoup d'habitants l'accompagnèrent ; d'autres l'attendaient devant la porte de la ville avec des branches vertes à la main, ils l'accueillirent en chantant des psaumes à sa louange.

CHAPITRE LII

Réponse de Jésus aux deux disciples envoyés par Jean-Baptiste.

Jésus, suivi de ses disciples, se dirigea du côté de l'ouest sur la rive septentrionale du Cison, vers Mageddo, ville située au pied d'une montagne à l'occident de laquelle se trouvait la vallée de Zabulon.

Pendant qu'il allait à travers champs, enseignant en paraboles les gens occupés aux semailles, je vis arriver quatre disciples de Jean ; ils saluèrent les disciples et s'arrêtèrent auprès d'eux pour écouter le Sauveur. Ils ne venaient point de la part de Jean, bien qu'ils eussent eu des rapports avec lui et les siens ; après avoir été ses disciples, ils avaient dévié ; liés secrètement avec les hérodiens, ils s'étaient chargés pour eux d'espionner en particulier ce que Jésus enseignait de son royaume. Ils se montraient plus austères et plus obséquieux que les disciples de Jésus ; ils avaient remplacé la peau de mouton de Jean par une espèce d'étole de peau, et à sa doctrine ils avaient substitué les observances d'une secte rigide. Vers le soir, survinrent encore douze autres disciples de Jean, dont deux envoyés par lui ; les autres s'étaient joints à ceux-ci comme témoins.

Au moment où ils parurent, Jésus vint à Mageddo, et ils le suivirent. Quelques-uns d'entre eux, ayant vu les derniers miracles de Jésus, en avaient informé Jean ; et d'autres, après la résurrection de Martial, s'étaient empressés pareillement d'aller de Naïm à Machérunte, disant à leur maître : « Que signifie cela, et que devons-nous en penser ? Voilà ce que nous l'avons vu faire, voilà ce que nous lui avons ouï dire ! Cependant ses disciples sont beaucoup plus libres que nous en ce qui touche le jeûne et les observances légales. Qui devons-nous suivre ? Qui est-il ? Pourquoi guérit-il, console-t-il et secourt-il tout le monde, même les étrangers, tandis qu'il ne fait rien pour vous délivrer vous-même ? »

Jean avait toujours fort à faire avec ses disciples ; ils ne voulaient point le quitter, et, s'il les envoyait si souvent à Jésus, c'était afin qu'ils apprissent à le connaître et qu'ils se décidassent à le suivre. Cependant ils avaient peine à prendre ce parti, parce qu'ils tiraient vanité de se dire disciples de Jean. C'était aussi un de ses motifs pour faire à tout moment prier Jésus de dé-

clarer publiquement qui il était, afin que, l'ayant appris, ils se convertissent à lui, et entraînassent avec eux tout le peuple. Après le retour des messagers qui doutaient encore, il résolut de dépêcher de nouveau deux disciples pour lui faire derechef la même question, et le presser avec instance de confesser hautement qu'il était le Messie, le Fils de Dieu.

En entrant dans la ville, Jésus alla droit à la place circulaire où étaient rassemblés tous les malades des environs. Il y en avait là de toute espèce : des paralytiques, des aveugles, des sours, des muets, des possédés, et avec eux des gens de Nazareth qui le connaissaient. Il parcourut leurs rangs et guérit les possédés de diverses manières. Ceux-ci n'étaient pas précisément furieux, bien qu'ils eussent parfois des convulsions et fissent des contorsions terribles. Jésus les guérit de loin, en passant devant eux ; ils s'évanouirent, et, quand ils revinrent à eux, ils se trouvèrent en santé et paisibles.

A peine Jésus avait-il commencé de parcourir les rangs des malades, que les disciples envoyés par Jean se placèrent sur son chemin en affectant beaucoup de zèle et voulurent lui adresser la parole ; mais Jésus, sans y faire attention, continua de guérir. Ils en furent mortifiés, ignorant ses motifs. D'ailleurs, nombre de diciples de Jean étaient des esprits étroits et avaient une sorte de jalousie de métier. Jean ne faisait pas de miracles, Jésus en faisait. Jean parlait de Jésus d'une manière significative, et lui ne faisait rien pour le tirer de prison. Quoique émerveillés de ses miracles et de ses enseignements, ils se laissaient influencer par ce que tout le monde disait : « Qui est donc cet homme ? Ne connaissons-nous pas tous ses pauvres parents ? » Puis ils ne concevaient rien à ce qu'il disait de son royaume : ils ne voyaient ni royaume, ni préparatifs pour en établir un. La considération et le respect dont Jean jouissait, jusque dans sa prison, de la part de la

foule leur donnaient à penser que si Jésus l'y laissait languir, c'était pour favoriser sa propre renommée. Ils étaient en outre mécontents de la liberté qu'il accordait à ses disciples. Ils attribuaient à l'humilité excessive de Jean les louanges qu'il prodiguait à Jésus et les messages qu'il leur avait fait faire pour le prier de se déclarer et de se faire connaître publiquement. Comme Jésus éludait toujours la question, et qu'ils ne se doutaient pas que Jean les envoyât vers Jésus pour qu'ils le reconnussent, ils éprouvaient à cela plus de difficultés que l'enfant le plus simple, à cause de l'idée qu'ils avaient d'eux-mêmes.

En parcourant les rangs des malades qu'il guérissait, Jésus rencontra un homme de Nazareth, et celui-ci lui rappela qu'ils étaient d'anciennes connaissances, lui demandant s'il se souvenait que dans sa vingt-cinquième année, à l'époque de la mort de son grand-père, ils s'étaient souvent trouvés ensemble. Je ne sais plus s'il voulait parler du second ou du troisième mari de sainte Anne. Jésus, sans entrer dans ces détails, répondit qu'il le reconnaissait, et se mit aussitôt à lui parler de ses péchés et de ses douleurs ; puis, voyant qu'il se repentait et croyait, il le guérit, le consola et passa aussitôt au malade suivant. Quand il les eut visités tous, les disciples de Jean, stupéfaits de tant de miracles qu'ils avaient vus s'accomplir, s'approchèrent de lui et lui dirent : « Jean-Baptiste nous envoie vers vous et vous fait cette question : Etes-vous celui qui doit venir, ou est-ce un autre que nous attendons ? » Jésus répondit : « Allez rapporter à Jean ce que vous avez vu et entendu : les aveugles voient, les boîteux marchent, les lépreux sont purifiés, les sourds entendent, les morts ressuscitent, les pauvres sont évangélisés ; ce qui est tordu est redressé, et bienheureux est celui qui ne se scandalise point de moi. » Ayant dit cela, Jésus se détourna d'eux, et ils partirent à l'instant.

Jésus ne pouvait pas parler plus clairement de lui-

même, car personne ne l'aurait compris. Ses disciples étaient des gens simples et bons, des âmes nobles et pieuses ; mais ils n'étaient pas encore préparés à entendre ce mystère. Plusieurs étaient ses parents selon la chair, et ils se seraient scandalisés, ou auraient mal interprété ses paroles. Le peuple n'était pas assez mûr pour apprendre la vérité, et le Seigneur était entouré d'espions. Les pharisiens et les hérodiens avaient des affidés jusque parmi les disciples du Précurseur.

Après le départ des envoyés de Jean, Jésus se mit à enseigner les malades qu'il avait guéris. Une foule nombreuse, parmi laquelle, outre ses disciples, on comptait plusieurs scribes et cinq publicains de cette ville, assistait à sa prédication. Il enseigna longtemps à la lueur des flambeaux qu'on avait déjà allumés pendant qu'il opérait ses dernières guérisons. Il prit pour sujet de son instruction la réponse qu'il avait faite aux disciples de Jean. Il parla de la manière dont on doit user des bienfaits de Dieu, les exhorta à se convertir et à faire pénitence. Les pharisiens qui se trouvaient là, il le savait bien, avaient pris occasion de la manière générale dont il avait répondu aux envoyés de Jean pour dire au peuple qu'il ne se souciait pas de lui, et le laissait périr pour devenir plus célèbre lui-même ; c'est pourquoi il voulut éclaircir sa réponse en renvoyant ses détracteurs aux témoignages que Jean avait rendus de lui, et qui leur étaient bien connus. Il leur demanda pourquoi ils doutaient toujours. Puis il ajouta : « Qu'êtes-vous allés voir dans le désert auprès de Jean ? Un roseau agité par le vent ? Mais encore, qu'êtes-vous allés voir ? Un homme vêtu mollement ? Ceux qui sont mollement vêtus se trouvent dans les maisons des rois. Qu'êtes-vous donc allés voir ? un prophète ? Oui, je vous le dis, et plus qu'un prophète, car c'est de lui qu'il est écrit : Voici que j'envoie mon ange devant votre face, lequel préparera votre voie devant vous. En vérité je vous le dis, il ne s'est pas élevé en-

tre les enfants des femmes de plus grand que Jean-Baptiste ; mais celui qui est plus petit dans le royaume des cieux est plus grand que lui. Or, depuis les jours de Jean-Baptiste jusqu'à présent, le royaume des cieux souffre violence et ce sont les violents qui s'en emparent. Car tous les prophètes et la loi ont prophétisé jusqu'à Jean. Et si vous voulez le comprendre, il est lui-même Elie qui doit venir. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende. »

Les assistants furent très émus ; ils approuvaient tout ce qu'avait dit Jésus, et voulaient se faire baptiser. Cependant il se trouvait là des docteurs de la loi qui murmuraient encore ; ils étaient surtout scandalisés des rapports que le Seigneur avait eus avec des publicains qui venaient d'assister à sa prédication. Alors Jésus enseigna de nouveau sur ses rapports avec les publicains et les pécheurs, et parla de toutes les accusations qu'on avait dirigées contre lui et contre Jean-Baptiste.

CHAPITRE LIII

Voyage vers Capharnaüm. — Jésus instruit ses disciples et guérit un lépreux.

Peu après, Jésus retourna à Capharnaüm, accompagné de vingt-quatre disciples, auxquels s'étaient joints les quatre faux disciples de Jean et quelques publicains de Mageddo qui désiraient recevoir le baptême. Ils marchaient lentement, et s'arrêtaient souvent en quelque site agréable, car Jésus enseigna pendant tout le chemin. Il semblait vouloir préparer les apôtres à leur vocation définitive et à leur mission prochaine. Il les exhorta à se défaire de toute sollicitude terrestre et à renoncer à tous les biens de ce monde. Rien de plus touchant que les discours qu'il tint ; sa parole

avait un charme inexprimable. Il cueillit une fleur sur le chemin et dit : « Cette fleur n'a rien ! Cependant voyez sa couleur, ses filaments délicats ; le sage Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été si magnifiquement vêtu. »

Dans ces divers entretiens d'alors, chacun des apôtres aurait pu se trouver caractérisé d'une manière assez frappante ; et j'entendis quelque chose que j'ai oublié, mais qui me fit dire en moi-même : « Judas doit certainement prendre cela pour lui. » Il leur parla aussi de son royaume, disant qu'ils ne devaient pas croire que ce fût un royaume terrestre dont ils pussent ambitionner les dignités. Il insista là-dessus, parce que les quatre disciples de Jean, qui étaient des partisans secrets des hérodiens, devaient particulièrement épier ce qu'il dirait sur ce sujet. Il indiqua à ses disciples les gens dont ils devaient se défier, et décrivit ces hérodiens si clairement qu'on ne pouvait pas s'y méprendre. Il dit, entre autres choses, qu'ils devaient se garder de certaines gens qui portaient des peaux de mouton et de longues ceintures, désignant ainsi les partisans des hérodiens cachés parmi les disciples de Jean, et qui, à leur imitation, avaient autour du cou et sur la poitrine une sorte d'étole en peau de mouton. Il dit aussi qu'on pouvait les reconnaître à ce qu'ils ne regardaient personne en face, ou bien encore à ce que, si on leur faisait une communication propre à remplir les disciples de joie et de zèle, leurs cœurs se détournaient en s'agitant, et cherchaient à s'échapper comme un animal enfermé furète pour trouver une issue. Puis il saisit un buisson d'épines et dit : « Voyez si vous y verrez des fruits. » Quelques disciples regardaient bonnement. Alors Jésus dit : Cueille-t-on des raisins sur des épines, ou des figues sur des ronces ? »

Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent, vers le soir, à un hameau composé d'une vingtaine de maisons et situé au pied du Thabor à trois lieues environ de Mageddo.

Les habitants étaient assez bons ; ils connaissaient Jésus depuis le temps de sa jeunesse, car il se promenait souvent alors avec ses camarades aux environs de Nazareth. C'étaient pour la plupart des bergers occupés à recueillir du coton, tout en gardant leurs troupeaux. Lorsqu'ils virent Jésus venir à eux, ils s'empressèrent, leurs bonnets grossiers de peau de mouton à la main, d'accourir au-devant de lui. Il n'y avait pas de synagogue dans ce hameau, mais une école et un maître. Jésus s'y rendit et enseigna les habitants.

Ce hameau appartenait à un homme riche qui demeurait avec sa femme dans une grande maison isolée. Cet homme avait été un grand pécheur ; il était frappé de la lèpre, et à cause de cette maladie séparé de sa femme : celle-ci habitait l'étage supérieur, et lui une aile de la maison. Il avait caché son mal, pour ne pas subir les inconvénients de la séquestration. Bien qu'on sût dans le hameau ce qui en était, on feignait de l'ignorer ; mais pas un habitant ne passait devant sa maison, qui était cependant bâtie près de la route ; on avait toujours soin de faire un détour. Dans la soirée, on en parla aux disciples. Depuis longtemps ce lépreux était touché d'un repentir sincère, et soupirait après l'arrivée de Jésus. Il appela donc un esclave, garçon de huit ans qui le soignait, et lui dit : « Va vers Jésus de Nazareth et épie le moment où il se trouvera éloigné de ses disciples ; alors jette-toi à ses pieds et dis-lui : « Seigneur, mon maître est malade, et croit que vous pouvez le sauver, si vous voulez seulement passer devant notre maison par le chemin que tout le monde évite ; il vous sollicite humblement d'avoir pitié de sa misère et de prendre ce chemin ; cela suffira pour le guérir. » Le petit garçon s'approcha de Jésus et s'acquitta très bien de sa commission ; Jésus lui dit : « Dis à ton maître que j'irai demain » ; puis il le prit par la main et lui imposa son autre main sur la tête, en lui donnant des éloges. Il allait en ce moment de l'école

à l'hôtellerie, et, sachant bien que l'enfant devait venir, il s'était tenu à dessein un peu en arrière des disciples.

Le lendemain, à l'aube du jour, Jésus sortit de l'hôtellerie avec ses disciples. Comme il s'engageait dans le chemin qui passait devant la maison du lépreux, ils le prièrent de ne pas le prendre ; on leur avait recommandé de ne point passer par là. Mais Jésus continua de marcher et leur ordonna de le suivre. Ils lui obéirent, non sans répugnance, car ils craignaient qu'on n'en parlât jusqu'à Capharnaüm.

Le petit garçon ayant épié la sortie de Jésus, signala son approche à son maître. Celui-ci descendit par un sentier qui menait du chemin à sa maison, et là il se tint à quelque distance de la route. Lorsque Jésus approcha, il cria : « Seigneur, ne venez pas à moi ! si vous voulez que je sois guéri, je le serai. » Les disciples s'arrêtèrent, et Jésus lui dit : « Je le veux ; » puis il alla à lui, le toucha et s'entretint avec lui. Le lépreux se prosterna à ses genoux : il était guéri ; sa lèpre avait disparu. Il exposa à Jésus sa situation, et le Seigneur lui dit de reprendre sa femme et de reparaître peu à peu dans le monde. Il l'exhorta aussi à ne pas retomber dans ses péchés, et lui prescrivit le baptême de pénitence et des aumônes. Puis il retourna aux disciples et leur dit : Celui qui croit et qui a le cœur pur, peut, pour les secourir, toucher même des lépreux. »

Le lépreux guéri, après avoir pris un bain, s'habilla convenablement et se rendit auprès de la sa femme. Il lui raconta le miracle de Jésus. Le même jour, des gens malveillants du hameau allèrent annoncer ce qui s'était passé aux pharisiens et aux prêtres de la ville de Thabor, située à une demi-lieue du côté de l'est. Ceux-ci, ayant formé une commission d'enquête, vinrent tourmenter ce pauvre homme, l'examinèrent, minutieusement pour savoir s'il était réellement guéri, et lui reprochèrent d'avoir caché sa maladie. Poussés par leur

envie contre Jésus, ils affectaient de faire grand bruit d'une dissimulation qu'ils avaient notoirement tolérée jusqu'alors.

Je vis Jésus marcher très vite, durant toute cette journée, avec les disciples. Pendant ce voyage, il les enseigna sur le renoncement aux biens terrestres et sur le royaume de Dieu, disant qu'il ne pouvait en ce moment rendre les choses intelligibles pour eux, mais qu'un jour viendrait où ils comprendraient tout ce qu'il leur avait dit. Il ajouta qu'ils ne devaient pas s'inquiéter, comme les païens, de ce qu'ils mangereaient et de quoi ils pourraient se vêtir : que bientôt ils verraient devant eux plus d'affamés que d'aliments ; qu'eux-mêmes diraient : « Où trouver assez de pain pour les rassasier ? » et que pourtant il y aurait surabondance. « Bâtissez, ajouta-t-il, vos maisons sur la pierre. » Par les maisons il entendait les places, les dignités dans son royaume, et il voulait leur faire comprendre qu'ils les obtiendraient par la lutte et les sacrifices. Mais ils comprirent cela humainement. Judas, surtout, était satisfait ; il dit avec outrecuidance qu'il prétendait se mettre à l'œuvre et qu'il ferait son possible. Jésus alors s'arrêta et dit : « Nous ne sommes pas encore au bout ; il n'en sera pas toujours comme maintenant ; on vous accueille bien, on vous nourrit, et vous avez tout en abondance : un temps viendra où vous serez persécutés et chassés, où vous n'aurez ni abri, ni pain, ni vêtement, ni chaussure. » Il dit encore qu'ils devaient tout considérer, se préparer sérieusement à tout abandonner, car il avait de grands desseins à leur égard. Il parla ensuite de deux royaumes opposés l'un à l'autre, disant : « Nul serviteur ne peut servir deux maîtres. Quiconque veut servir dans un royaume doit abandonner l'autre. » Il s'exprima sur les pharisiens et leurs suppôts, disant qu'ils insistaient sur l'observation des œuvres mortes et extérieures, tandis qu'ils négligeaient les œuvres intérieures et essentielles : la charité, le par-

don et la miséricorde ; que, quant à lui, il faisait le contraire ; qu'il enseignait que la pulpe de l'amande sans le noyau était chose morte et stérile ; la piété devait précéder les œuvres de la loi ; la chair de l'amande devait croître avec le noyau. Il instruisit encore sur la prière, disant qu'il fallait prier en secret, et non de manière à être vu des hommes, etc.

Quand le Sauveur se promenait avec ses disciples, il les enseignait et les préparait afin qu'ils comprissent mieux ce qu'il avait dit dans ses prédications publiques, et qu'ils pussent ensuite l'expliquer au peuple. Il répétait souvent les mêmes choses, seulement en d'autres termes et dans un ordre différent. Parmi les disciples qui l'accompagnaient, ceux qui l'interrogeaient le plus souvent étaient Jacques le Majeur, Jude Barsabas, et aussi Pierre. Judas Iscariote parle souvent avec outrecuidance ; André ne s'étonne de rien ; Thomas observe et réfléchit ; Jean témoigne toujours une tendresse filiale au Sauveur. Les disciples les plus instruits se taisent, soit par modestie, soit parce qu'ils ne veulent pas toujours avouer qu'ils ne l'ont pas compris.

Peu avant l'ouverture du sabbat, Jésus et les siens arrivèrent dans la vallée qui se trouve à l'est de Magdalum ; là ils rencontrèrent le païen Cyrinus de Dabrath et le centurion Achias de Giscala, qui se rendaient à Capharnaüm pour se faire baptiser.

Avant d'entrer dans Capharnaüm, Jésus enseigna ses disciples sur l'obligation qu'il y avait pour eux de s'exercer à l'obéissance et sur la conduite qu'ils devraient tenir quand il les enverrait enseigner le peuple. Il leur donna aussi quelques règles générales sur l'attitude à prendre vis-à-vis de certains compagnons de voyage : je compris bien qu'il disait cela à l'intention des quatre hérodiens qui l'avaient suivi, car il parlait à haute voix, et c'était un peu avant qu'ils prissent congé de lui. « Quand des profanes, dit-il, viendront se joindre à vous sur votre chemin, vous les reconnaîtrez

facilement à leur ton doucereux, à leur air souriant, à la multitude de leurs questions ; ces hommes-là ne se laissent point éconduire, mais tantôt approuvant, tantôt contredisant doucement, ils ne cessent pas de parler pour provoquer vos épanchements. Chassez-les, débarrassez-vous d'eux de toute manière, parce que vous êtes encore trop faibles et trop confiants, et que vous tomberiez facilement dans les filets de ces espions. Quant à moi, je ne les évite point, car je les connais, et je désire qu'ils entendent mon enseignement. »

CHAPITRE LIV

Guérison de deux jeunes gens atteints d'une maladie impure.

Jésus passa près du hameau qui appartenait au centurion Zorobabel, comme il avait déjà fait lors de son départ. Le sabbat allait commencer, et il marchait vite. Or il y avait dans le jardin du château, grâce à la miséricorde de Zorobabel, deux docteurs de la loi d'environ vingt-cinq ans, qui par suite de leurs débauches avaient été frappés d'une lèpre hideuse et auxquels il avait permis de demeurer là. Ils étaient entièrement perdus de réputation, et leur état misérable excitait le mépris universel. Enveloppés dans des manteaux rouges, couverts d'ulcères et enflés d'une manière dégoûtante, ils subissaient la peine de leurs dérèglements : après avoir fréquenté d'abord la société de gens d'esprit que Madeleine réunissait à Magdalum, ils étaient descendus et descendus plus bas encore. Dernièrement, lors de la venue de Jésus, ils avaient eu honte de paraître devant lui ; mais maintenant, convaincus par tant de preuves de son pouvoir merveilleux et de sa miséricorde, ils se firent conduire près du chemin qu'il devait prendre, résolus à implorer son secours. Cepen-

dant Jésus passa outre, et, deux serviteurs de Zorobabel s'étant approchés de lui pour le solliciter en faveur de ces malheureux, il leur dit : « Amenez-les à la synagogue de Capharnaüm ; faites-les monter aux galeries attenantes qui sont à la hauteur du premier étage, afin qu'ils entendent de là mon enseignement. Ils auront ensuite à prier et à faire des actes de contrition jusqu'à ce que je les fasse appeler. » Les serviteurs retournèrent aussitôt, amenèrent les lépreux à Capharnaüm, et les firent monter avec beaucoup de peine sur la terrasse des galeries, où, seuls et en plein air, ils purent, par les fenêtres de la synagogue, entendre l'enseignement de Jésus et faire des actes de contrition jusqu'à ce que leur Sauveur les fît mander.

Jésus et ses disciples se rendirent à la synagogue, après s'être lavé les pieds et avoir détroussé leurs robes. Le Seigneur alla aussitôt au pupitre, où un docteur était assis faisant la lecture du jour. Celui-ci se leva et céda sa place à Jésus, qui prit le livre et se mit à enseigner. Lorsqu'il accepta la place et lut, les pharisiens ricanèrent pour lui faire entendre qu'il blessait les bienséances. Ils étaient exaspérés de le voir apparaître encore, car la nouvelle de la résurrection du jeune homme de Naïm s'était déjà répandue dans Capharnaüm, ainsi que le bruit des nombreuses guérisons qu'il avait opérées à Mageddo. Ils attendaient avec une vive impatience ce qu'il allait faire parmi eux. La plupart des parents de Jésus se trouvaient à la synagogue, ainsi que toutes les saintes femmes.

Lorsque Jésus et les disciples sortirent de la synagogue à la suite du peuple, les pharisiens voulurent discuter avec lui dans l'avant-cour. Mais ils ne purent y parvenir ; car, contre leur attente, Jésus se dirigea de la porte sous le portique au-dessus duquel se tenaient les deux lépreux, et leur ordonna à haute voix de descendre : leur honte et la crainte que leur inspiraient les pharisiens furent si grandes, qu'il n'arrivèrent pas tout

de suite ; Jésus dut derechef leur commander de venir en invoquant un nom que j'ai oublié. Alors, à leur grand étonnement, ils purent descendre seuls l'escalier. L'avant-cour était éclairée pour la sortie de la foule. Quelle ne fut pas la rage des pharisiens lorsque, malgré la nuit, ils reconnurent à leurs manteaux rouges les deux pécheurs si méprisés. Ceux-ci se jetèrent, tout tremblants, à genoux devant Jésus. Il leur imposa les mains, leur souffla au visage, et leur dit : « Vos péchés vous sont remis ; » puis il les exhorta à vivre chastement et à recevoir le baptême de pénitence. Il leur prescrivit aussi de renoncer à interpréter la loi, promettant de leur apprendre la voie de la vérité. Lorsqu'ils se relevèrent, ils n'avaient déjà plus leur aspect hideux ; leurs ulcères se séchèrent bientôt et les croûtes de la lèpre tombèrent. Après avoir remercié Jésus, les yeux baignés de larmes, ils se retirèrent avec les serviteurs de Zorobabel. Beaucoup de gens de bien les entourèrent et les félicitèrent de leur pénitence et de leur guérison.

Cpendant les pharisiens étaient pleins de rage ; ils invectivèrent contre Jésus : « Tu guéris le jour du sabbat et tu remets les péchés ! Comment peux-tu remettre les péchés ? Il a un démon qui lui vient en aide. Il est fou, cela se voit bien : il ne fait que courir. A peine a-t-il donné du scandale ici qu'on le voit à Naïm, où il réveille les morts, puis à Mageddo, puis encore au milieu de nous. Ce ne peut pas être un homme juste ni sensé. Il a un mauvais esprit puissant qui l'assiste. Quand Hérode en aura fini avec Jean, ce sera le tour de celui-ci, s'il ne se sauve pas auparavant. » Le Seigneur se retira en passant au milieu d'eux, et j'entendis les saintes femmes, parentes ou amies, pleurer et se lamenter en voyant la fureur des pharisiens : elles étaient restées dans le voisinage pour attendre le Sauveur.

Jésus sortit de la ville et suivit le chemin qui se voyait au nord-est sur la hauteur, au delà de la vallée où était la maison de Marie. Il s'y trouvait des bosquets

et des grottes où il pria. Je le vis plus tard arriver chez sa mère. Après avoir consolé et enseigné les saintes femmes, il les quitta pour passer la nuit en prière.

CHAPITRE LV

Résurrection de la fille de Jaïre à Capharnaüm.

Pierre avait sans doute appris de Marie en quel endroit se trouvait Jésus, car je le vis dès le matin se rendre auprès de lui, et lui annoncer que Jaïre, le chef de la synagogue de Capharnaüm, était dans sa maison. Jésus lui ordonna d'assurer Jaïre qu'il ne devait pas s'inquiéter ; que sa fille ne mourrait pas encore, et qu'il irait chez lui après le repas.

Après avoir pris un peu de nourriture, Jésus revint à Capharnaüm avec ses disciples, et se rendit sur la place devant la synagogue, où il guérit plusieurs malades. Pendant qu'il s'occupait d'eux, je vis arriver Jaïre, chez de la synagogue ; il se jeta à ses pieds et le supplia de venir sauver sa fille, qui se mourait. Jésus consentit à le suivre, mais les malades se récrièrent, et ne voulurent point le laisser partir ; il les calma en leur promettant de venir à eux avant la clôture du sabbat. Comme il parlait encore, quelqu'un vint dire au chef de la synagogue : « Votre fille est morte, ne tourmentez pas le Maître. » Mais Jésus, ayant entendu cette parole, dit au père de la jeune fille : « Ne crains point, crois seulement, et elle sera sauvé. » Ils se rendirent alors vers la partie septentrionale de la ville, où se trouvait la maison de Jaïre, non loin de celle de Cornélius. Lorsqu'ils furent arrivés, ils virent devant la porte des pleureuses et des joueurs de flûte. Jésus ne laissa entrer avec lui que Pierre, Jacques et Jean. Au milieu de la cour il dit à ceux qui se lamentaient : « Pourquoi ce deuil et ces

pleurs ? Retirez-vous, la jeune fille n'est pas morte, mais elle dort. » Ils se rirent de lui, sachant qu'elle était morte. Toutefois Jésus ordonna de les renvoyer, et ils durent quitter la cour, dont on ferma la porte. Il entra alors dans la salle où la mère éplorée et ses servantes étaient occupées à préparer les linceuls ; puis, avec le père, la mère et les trois disciples, il alla jusqu'à la chambre de la jeune fille et s'approcha de son chevet ; les autres restèrent au pied du lit. La mère ne me plut pas, je la vis froide et méfiante ; le père n'était pas non plus un ami solide du Sauveur ; il ne voulait nullement se brouiller avec les pharisiens ; sans son angoisse et l'urgente nécessité, il n'aurait pas eu recours à lui. Mais, pensait-il, s'il guérit ma fille, je la conserverai ; sinon ce sera un triomphe pour les pharisiens. Cependant la guérison du serviteur de Cornélius l'avait vivement impressionné, et lui avait inspiré plus de confiance. Sa fille n'était pas grande, et la maladie l'avait beaucoup exténuée : je lui donnai tout au plus onze ans, et elle était même petite pour cet âge, car dans ce pays les jeunes filles de douze ans sont très développées. Elle était couchée sur son lit, enveloppée dans une longue robe. Jésus la prit doucement dans ses bras, et l'appuyant contre sa poitrine, il souffla sur elle. Il se passa alors quelque chose d'extraordinaire. J'avais vu auprès du corps, à droite, une petite figure lumineuse dans un cercle diaphane ; au moment où Jésus souffla sur la jeune fille, je vis cette lumière, semblable à une petite figure humaine, s'approcher d'elle et entrer dans sa bouche. Jésus replaça le corps sur sa couche, le prit par l'avant bras, comme font les médecins, et dit : « Jeune fille, lève-toi. » Tout d'abord elle se mit sur son séant ; ensuite, Jésus continuant à lui tenir le poignet, elle se leva tout à fait, ouvrit les yeux et descendit de sa couche. Il la conduisit, faible encore et toute chancelante, dans les bras de ses parents. Ceux-ci avaient regardé ce qui se passait d'abord avec une froideur

inquiète, puis avec frayeur et angoisse ; maintenant ils étaient hors d'eux-mêmes de bonheur. Jésus leur commanda de donner à manger à la jeune fille et de ne dire à personne ce qui était arrivé ; il reçut les remerciements du père et s'en retourna dans la ville. L'étonnement et le trouble de la femme l'empêchèrent d'exprimer sa gratitude. Le bruit s'était subitement répandu parmi les pleureuses que la jeune fille était en vie. Elles pénétrèrent dans la maison, les unes confuses, les autres doutant et ricanant ; elles virent toutes la jeune fille manger.

Chemin faisant, Jésus s'entretint de cette guérison avec les disciples, et dit : « Ses parents n'ont ni foi vive ni sincérité, mais leur fille a été ressuscitée à cause d'elle-même et pour la gloire du royaume de Dieu ; sa mort n'a pas été une punition méritée par des fautes ; toutefois elle aura à se garder de la mort de l'âme. » De retour sur la place, il guérit plusieurs malades qui l'attendaient, puis il enseigna dans la synagogue jusqu'à la clôture du sabbat. Les pharisiens étaient si dépités et si exaspérés, qu'ils auraient sans doute mis la main sur lui, s'il était entré en discussion avec eux. Mais il se perdit dans la foule et quitta la ville en passant par le jardin de Zorobabel : les disciples durent aussi se disperser.

Le Seigneur passa encore une partie de la nuit en oraison. Ces prières qu'il faisait dans la solitude contribuaient à convertir les pécheurs, à déconcerter et à déjouer les desseins des pharisiens : car il faisait tout humainement, afin que les hommes pussent l'imiter. Ainsi, il priait son Père céleste pour l'accomplissement de son œuvre. On aurait pensé que ses ennemis allaient le mettre en pièces ; mais il leur échappa, et le jour suivant il guérit de nouveau devant la synagogue et y entra pour enseigner.

Pourquoi les pharisiens ne chassaient-ils pas les malades ? Pourquoi ne défendaient-ils pas à Jésus de prê-

cher dans la synagogue? Parce que c'était un droit acquis tant aux pharisiens qu'aux docteurs. Ils n'avaient donc sur lui d'autre pouvoir que de l'accuser de blasphème et d'hérésie, mais à cet égard ils manquaient absolument de preuves. Quant au baptême qu'il faisait administrer, ils ne s'en souciaient guère et n'y assistaient jamais.

CHAPITRE LVI

Vocation de saint Matthieu.

Aussitôt après le départ de Jésus pour Naïm, Marthe, les saintes femmes de Jérusalem, Dina et plusieurs autres de leurs compagnes étaient retournées chez elles. J'ai vu Maroni et son fils tellement importunés par les visites des personnes désireuses de voir le ressuscité, qu'il leur fallut se cacher. Je vis aussi Madeleine retomber par malheur dans ses anciens dérèglements. Ses amis des environs étaient venus chez elle ; la conversation roulait toujours sur Jésus, ses habitudes, ses rapports et ses liaisons avec toutes sortes de gens du commun ; on la raillait à cause des propos dont elle-même était le sujet. On la trouvait plus belle, plus charmante que dans ces derniers temps : car depuis quelques jours elle avait bien changé à son avantage. Hélas ! elle s'était laissé prendre à ces flatteries, et je la vis tentée de renouveler sa vie de pécheresse, et de tomber même plus bas qu'auparavant, comme il arrive dans les rechutes. Ah ! pourquoi est-elle revenue à Magdalum ! Excepté à Damna, où il y avait beaucoup de gens de bien, elle avait de tous côtés un très mauvais voisinage : à Gabara, à Jotapat, à Tibériade, on était perverti et de mœurs légères. On avait entendu parler dans ce monde corrompu, de la possibilité de sa con-

version, et par haine contre Jésus on s'efforçait de la retenir dans le mal.

Je vis aussi une fête chez le centurion Cornélius, à l'occasion de son serviteur guéri. Beaucoup de païens et une foule de pauvres s'y rendirent. Il avait fait dire à Jésus, aussitôt après la guérison, qu'il voulait offrir beaucoup de victimes de toute espèce ; mais Jésus lui fit répondre qu'il devait plutôt inviter ses ennemis pour se réconcilier avec eux, ses amis pour les porter au bien, les pauvres pour les rassasier ; car Dieu ne prenait pas plaisir aux holocaustes, etc.

La plupart des païens qui avaient assisté à la fête donnée par Cornélius se rassemblèrent ensuite au bord du lac, près de Bethsaïde ; Jésus les enseigna. Comme la foule était très grande, il monta sur une barque avec quelques disciples, et les publicains montèrent sur une autre, qui appartenait à Pierre. Du haut de la barque il fit une longue instruction aux païens et à tous ceux qui étaient restés sur le rivage, et il leur raconta la parabole du semeur et de l'ivraie. Ils traversèrent ensuite le lac : la barque de Pierre allait à la rame, remorquant celle de Jésus ; les disciples se relayaient pour ramer. Jésus, assis sur le tillac auprès du mât, en avait autour de lui quelques-uns ; les autres se tenaient sur le bord de la barque de Pierre. Ils lui demandèrent ce que signifiait cette parabole et pourquoi il leur parlait en paraboles ; il se mit à la leur expliquer.

En abordant à l'autre rive, ils trouvèrent un chemin conduisant aux maisons des publicains qui étaient dans les barques ; ceux-ci le prirent pour retourner chez eux, tandis que Jésus avec les disciples tourna à droite en longeant le lac. Il passa ainsi à quelque distance de la maison de Matthieu et du bureau où il recevait les impôts. Voyant un sentier par où on y allait, il s'y engagea ; les disciples le suivirent en hésitant. Cependant

Matthieu, ayant vu, du haut d'une colline, que Jésus et ses disciples se dirigeaient vers son bureau, devant lequel ses serviteurs et quelques publicains étaient occupés à examiner des marchandises, eut honte, et se hâta d'y entrer. Mais Jésus, qui s'était approché, laissant en arrière les disciples, l'appela de l'autre côté du chemin. A sa voix Matthieu sortit, se prosterna la face contre terre et dit : « Seigneur, je ne me croyais pas digne que vous me parliez. » Mais Jésus lui répondit : « Matthieu, lève-toi et suis-moi. » Et, se levant, il s'écria qu'il abandonnerait tout avec joie et qu'il le suivrait sur-le-champ ; puis il alla avec Jésus à l'endroit où les disciples s'étaient arrêtés. Ceux-ci le saluèrent et lui donnèrent la main. Thaddée, Simon et Jacques le Mineur manifestèrent surtout leur joie : ils étaient ses frères par leur père Alphée, qui, avant son mariage avec Marie fille de Cléophas, avait eu Matthieu d'une première femme. Il les invita tous à être ses hôtes ; mais Jésus répondit qu'ils viendraient le lendemain dîner chez lui, et ils s'en allèrent.

Matthieu se hâta de retourner de son bureau à sa maison, située à un quart de lieue du lac, dans un enfoncement de la colline. Il chargea un homme de la barque de Pierre d'exercer ses fonctions jusqu'à nouvel ordre. Puis il raconta à sa femme le bonheur qui lui était arrivé et la résolution qu'il avait prise de tout quitter pour suivre désormais Jésus ; elle partagea sa joie. Il lui dit de préparer un festin pour le lendemain, et s'occupa lui-même à faire des invitations et à donner les ordres nécessaires. Matthieu était de l'âge de Pierre. C'était un homme épais, musculeux, à la barbe et aux cheveux noirs. Depuis qu'il avait rencontré Jésus sur le chemin de Sidon, il avait été baptisé par Jean et s'était conduit de la manière la plus consciencieuse.

Le lendemain, vers midi, le Seigneur se rendit avec ses disciples chez Matthieu ; un grand nombre de pu-

blicains y étaient arrivés d'avance. Des pharisiens et des disciples de Jean s'étaient joints en route aux disciples de Jésus, aves lesquels ils se promenèrent dans le jardin, car ils n'entrèrent pas dans la maison. « Comment, dirent-ils aux disciples, pouvez-vous souffrir qu'il vive dans une si grande intimité avec des pécheurs et des publicains ? » Ceux-ci leur répondirent : « Dites-le lui vous-mêmes ! » Mais les pharisiens répliquèrent : « On ne peut pas parler à un homme qui veut toujours avoir raison. »

Matthieu accueillit Jésus et ses disciples avec autant d'humilité que de prévenance. Ses demi-frères l'embrassèrent cordialement. Il présenta sa famille au Seigneur, qui adressa quelques paroles bienveillantes à la femme et bénit les enfants. Je ne vis plus ceux-ci : je me suis souvent étonnée de voir les enfants disparaître aussitôt que le Seigneur les avait bénis. Jésus s'étant assis, Matthieu s'agenouilla devant lui ; le Seigneur lui imposa la main sur la tête, le bénit et lui adressa quelques exhortations. Ce publicain s'appelait auparavant Lévi, et ce fut alors seulement qu'il reçut le nom de Matthieu Le festin se fit dans une galerie ouverte : la table était disposée en forme de croix. Jésus était assis au milieu des publicains. De pauvres voyageurs qui passaient devant la maison, s'étant approchés, les disciples leur distribuèrent des aliments. C'est alors que les pharisiens abordèrent les disciples et qu'ils échangèrent les questions et les réponses relatées dans l'Evangile de saint Luc (ch. v, 30-39). Les pharisiens parlèrent principalement du jeûne, parce que les Juifs rigides commençaient ce soir-là un jour de jeûne, à l'occasion de la destruction des écrits de Jérémie par le roi Joachim ; ils blâmèrent aussi Jésus de ce qu'il permettait à ses disciples de cueillir des fruits sur le chemin, ce que ne faisaient pas les Juifs, particulièrement en Judée. Jésus fit sa réponse tout en restant à

table avec les publicains, pendant que les disciples allaient et venaient dans la maison.

Je vois Capharnaüm fort animé par la foule des étrangers, amis ou ennemis, qui viennent voir Jésus. Beaucoup de païens se joignent à Zorobabel et à Cornélius. La guérison de l'hémorroïsse n'a pas encore eu lieu. Je la vois depuis longtemps à Capharnaüm ; elle a déjà consulté beaucoup de médecins ; elle dépérit à vue d'œil. C'est une païenne, veuve d'un juif de Césarée (Césarée est la capitale de Philippe). Elle n'a pas encore une foi bien vive ; mais elle vient de faire la connaissance de la sainte Vierge, qui visite les malades, et Marie l'a consolée et fortifiée dans la foi (1).

CHAPITRE LVII

Vocation de Pierre et d'André. — La tempête apaisée.

Ce matin, Jésus est revenu sur le bord du lac, à un quart de lieue de la maison de Matthieu, où il a passé la nuit. Je vois Pierre et André, son frère, occupés à jeter leurs filets dans la mer. Jésus leur dit : « Venez et suivez-moi, je vous ferai devenir pêcheurs d'hommes. » Et eux aussi, quittant leurs filets, le suivent. Jésus, s'avançant de là le long de la mer, aborde deux autres frères, Jacques et Jean, qui raccommodent leurs filets avec Zébédée, leur père ; il les appelle aussi, et eux aussitôt, ayant laissé leurs filets et leur père, le suivent de même. Zébédée reste dans la barque avec les serviteurs.

Jésus les envoya dans la montagne, en leur ordonnant de conférer le baptême aux païens qui le demande-

(1) C'est Marie qui attire secrètement les âmes à Jésus.

raient. Il alla lui-même d'un autre côté avec Saturnin et les autres disciples. Ils étaient convenus de se retrouver ensemble chez Matthieu. Je vis le Sauveur leur indiquer avec la main le chemin qu'ils avaient à prendre.

Les Evangiles ne devant pas contenir le récit de tout ce qui se passa entre Jésus et ses disciples, placent au commencement l'appel qu'il fit à quelques-uns d'entre eux, pour résumer toute la vocation de Pierre, d'André, de Jean et de Jacques ; ensuite les écrivains sacrés font connaître un certain nombre de paraboles, de discours et de miracles, sans s'astreindre à l'ordre chronologique.

Je vis Jésus et une partie des disciples, parmi lesquels Saturnin avait mission de baptiser, se diriger vers Bethsaïde-Juliade, tandis que Pierre et André, chargés de donner le baptême à d'autres pécheurs, gravirent la montagne au nord-est avec plusieurs autres disciples, et descendirent dans une vallée baignée par un petit ruisseau. Dans cet endroit campaient nombre de païens, dont la plupart avaient été précédemment préparés par Jésus au baptême. Ceux-ci allèrent au-devant des disciples, demandant à être baptisés, et je vis André les baptiser en effet.

Les disciples leur racontèrent des paraboles, parlèrent de Jésus, de sa doctrine, de ses miracles, et expliquèrent aux Juifs les préceptes et les promesses divines qu'ils ne comprenaient pas. Pierre parlait avec beaucoup d'ardeur et d'action ; Jean, ainsi que Jacques, s'exprimaient d'une manière touchante. Jésus, de son côté, enseignait dans une autre vallée, et Saturnin baptisait auprès de lui.

Ils se rejoignirent le soir auprès de la maison de Matthieu. Comme la foule qui se pressait autour de Jésus était nombreuse, il monta dans la barque de Pierre avec les douze futurs apôtres et Saturnin, leur

ordonnant de passer à l'autre bord du lac, où était Tibériade. Le Seigneur, déjà très fatigué, voulait ainsi éviter la foule, et prendre quelque repos. Il se coucha sur le tillac, dans une des cabines réservées à ceux qui sont en vedette, et il s'y endormit, tant il était harassé. Quand ils partirent, la mer était calme et le temps était très beau ; mais à peine furent-ils au milieu du lac, qu'une tempête les assaillit : elle était si violente, que les vagues s'élevaient bien haut par-dessus la barque. Je vis de temps en temps une lueur voltiger sur les flots agités ; il y avait aussi, je crois, des éclairs. Dans ce péril, les disciples, saisis d'épouvante, éveillèrent Jésus, disant : « Maître, n'avez-vous point souci de nous ? nous périssons. » Aussitôt, Jésus, se levant, dit à la mer avec calme et gravité : « Silence, apaise-toi. » Et le vent cessa, et les flots s'affaissèrent. Alors, remplis de crainte, ils se disaient à voix basse, les uns aux autres : « Qui pensez-vous que soit celui-ci ? Il commande au vent et à la mer, et ils obéissent ! » Jésus leur dit : « Pourquoi avez-vous eu crainte, hommes de peu de foi ? » Puis il leur ordonna de retourner à Chorozaïn, où était le bureau des impôts de Matthieu. La barque de Zébédée les accompagna ; et une troisième barque où il y avait des passagers se dirigea vers Capharnaüm. Sur ces entrefaites, des messagers étaient venus pour prier Jésus de se rendre en toute hâte chez Marie, fille de Cléophas, qui était très malade.

CHAPITRE LVIII

Coup d'œil sur Capharnaüm et sur les apôtres.

Je vis encore Jésus enseigner en un lieu où il y avait une chaire en pierre ; il y avait fait annoncer cette prédication quelques jours auparavant. Les auditeurs se

succédaient les uns aux autres, et l'on en compta bien ce jour-là, au moins deux mille. Il guérit nombre d'aveugles, de paralytiques, de muets et de lépreux. Au commencement de sa prédication, plusieurs possédés qu'on avait entraînés se démenèrent et firent grand bruit ; mais le Seigneur leur ayant ordonné de se taire et de se coucher par terre, ils le firent avec la docilité de chiens craintifs, et ne bougèrent plus jusqu'à la fin de l'instruction. Alors Jésus alla droit à eux et les délivra.

Parmi les nombreuses guérisons qu'il opéra, je me souviens de celle d'un homme qui avait le bras desséché et la main atrophiée et contractée. Jésus lui passa la main sur le bras, lui prit la main, lui redressa les doigts en les pliant et les pressant doucement. Tout cela se passa en aussi peu de temps qu'il en faudrait pour montrer comment il fit. La main de cet homme se ranima ; il put la remuer, quoiqu'elle fût encore faible et mince, mais elle se fortifia rapidement.

Il y avait là beaucoup de femmes avec leurs enfants. Jésus se fit amener les enfants, et passant au milieu d'eux, il les bénit tous ; puis il se mit à les enseigner, de manière à être entendu des assistants. Pendant cette instruction, je le vis conduire un enfant tantôt d'un côté, et tantôt d'un autre, en disant que les hommes devaient ainsi se laisser conduire par Dieu sans résistance, avec patience et résignation. Il demeura longtemps occupé avec ces enfants. La plupart de ces gens étaient des païens ; mais il y avait aussi des Juifs de la Syrie et de la Décapole qui, ayant entendu parler du Sauveur, étaient venus avec leurs familles, leurs malades et leurs serviteurs, pour profiter de son enseignement, être guéris et recevoir le baptême. Jésus était allé les trouver en ce lieu pour éviter que la presse fût trop grande à Capharnaüm. On ne saurait exprimer le zèle, la charité persévérante et infatigable qu'il apporte dans ses travaux.

En effet, l'affluence des étrangers et des Juifs pendant ces jours était immense. Ils campaient par groupes dans les environs, et mon guide me dit que le nombre de ceux qui étaient arrivés pour voir Jésus s'élevait à douze mille personnes. Je voyais des tentes de tous côtés. Capharnaüm s'était enrichie et agrandie depuis que Jésus y séjournait : beaucoup de familles s'y étaient établies, et une foule d'étrangers y venaient dépenser leur argent. On construisait sans cesse des maisons nouvelles.

Judas, quant à présent, est encore bon et officieux. Il est très entendu et fort empressé à rendre service. C'est lui surtout qui fait les comptes et dirige les distributions.

Pierre, qui possède des champs et du bétail, éprouve plus de difficulté que les autres à quitter son ménage, d'autant plus qu'il a un vif sentiment de son indignité. Depuis le commencement de sa prédication, Jésus a déjà deux fois appelé à lui les pêcheurs, mais ils sont toujours retournés à leurs filets. Ils ont en cela d'autant moins contrarié la volonté du Seigneur, qu'ils ont rendu beaucoup de services, pendant son séjour à Capharnaüm, en transportant sur leurs barques les caravanes païennes, et en se mettant ainsi en rapports avec eux ; d'ailleurs, tant qu'ils n'enseignaient pas eux-mêmes, il n'était pas nécessaire qu'ils le suivissent toujours. André, qui avait été disciple de Jean, était moins attaché à ses affaires, et Jésus l'avait chargé, plus spécialement que Pierre, de donner le baptême. Jacques et Jean jusqu'à présent, reprenaient souvent leur profession, par obéissance pour leur vieux père, Zébédée, qui, ainsi que leur mère, Marie Salomé, était plein d'inquiétude : ils pensaient que le Seigneur établirait un royaume temporel, et espéraient qu'il y donnerait des fonctions à leurs fils. Je présume pourtant que Pierre, André, Jacques et Jean vont rester désormais

auprès de Jésus ; car si le Seigneur, après avoir complété le nombre des apôtres par l'adjonction de Matthieu, leur a fait un dernier appel, leur prescrivant de quitter la pêche pour aller baptiser, c'est que leur vocation dès lors était définitive ; cela est indiqué par l'Evangile. Dès la Pâque dernière, pendant que Jésus s'était réfugié vers Sidon et Tyr, ils avaient enseigné et même opéré des guérisons ; mais, leur foi étant encore faible, ils n'avaient eu que peu de succès. A Gennabris, on les avait enchaînés et conduits devant les pharisiens. Jésus, à cette époque, leur avait appris à bénir l'eau pour le baptême ; il leur avait conféré ce pouvoir, non par l'imposition des mains, mais seulement par une bénédiction.

CHAPITRE LIX

Dernier témoignage rendu par Jean au Sauveur.

Plusieurs des disciples les plus anciens et les plus intimes du Précurseur, envoyés par lui-même, sont venus de Machérunte à Capharnaüm. Ils ont fait appeler dans le vestibule de la synagogue les magistrats et le comité des pharisiens, et leur ont présenté un rouleau long et étroit ayant la forme d'un cornet. C'était une lettre que Jean leur adressait, et qui contenait un témoignage clair et convaincant en faveur de Jésus. Pendant qu'ils la lisaient, et qu'un peu décontenancés ils en conféraient ensemble, une foule considérable se rassembla et les messagers racontèrent à haute voix ce que Jésus avait dit dans un discours solennel, en face d'Hérode, devant ses propres disciples et une multitude d'auditeurs.

Voici ce qui avait décidé la démarche de Jean : à leur retour, les disciples qu'il avait envoyés vers Jésus à

Mageddo lui rapportèrent la réponse du Sauveur, lui firent part de ses miracles, de ses prédications, ainsi que des persécutions des pharisiens ; ils lui firent connaître aussi les plaintes qu'on faisait contre lui de ce qu'il ne délivrait pas son Précurseur. Jean, à ces nouvelles, se sentit porté à rendre encore une fois témoignage au Seigneur, puisqu'il n'avait pu le persuader, par ses instances, de se rendre témoignage à lui-même. Il fit donc demander à Hérode la permission d'adresser ses dernières paroles à ses disciples et à tous ceux qui désireraient l'entendre, disant que bientôt il se tairait pour jamais. Hérode la lui accorda de bonne grâce. En conséquence, on laissa entrer dans une cour du château les disciples et beaucoup d'habitants de la contrée ; Hérode et sa méchante femme s'assirent sur une estrade, entourés de soldats. Alors Jean sortit de sa prison et fit son discours. Hérode s'y était prêté, dans le désir de se concilier la multitude et de répandre le bruit que la captivité du Prophète était peu rigoureuse. J'entendis le Précurseur parler de Jésus avec un grand enthousiasme, disant de lui-même qu'il n'avait été envoyé que pour lui préparer la voie, et qu'il n'avait jamais annoncé que lui, mais que ce peuple obstiné ne voulait pas le reconnaître. Il demanda à ses auditeurs s'ils avaient oublié ce qu'il avait dit de Jésus, voulant, ajouta-t-il, le répéter en termes clairs, parce que sa fin approchait. Tous les assistants furent très émus de ces paroles, et la plupart de ses disciples versèrent des larmes. Hérode en fut fort troublé, car il n'avait point résolu de le faire mourir ; sa concubine dissimula de son mieux ses sentiments. Jean continua à parler avec beaucoup d'ardeur, rappelant le miracle qui avait eu lieu lors du baptême de Jésus ; enfin, il s'écria : « Oui, c'est le Fils bien-aimé de Dieu qu'ont annoncé les prophètes ; tout ce qu'il enseigne est la parole de Dieu son Père ; ce qu'il fait, c'est le Père lui-même qui le fait ;

personne ne peut aller au Père que par lui, etc. ». Il réfuta ensuite tout ce que les pharisiens reprochaient au Seigneur, et particulièrement l'accusation de ne pas sanctifier le jour du sabbat. Il dit que tout homme devait sanctifier le sabbat, mais que les pharisiens le profanaient en refusant de suivre l'enseignement de Jésus, qui était le Fils de Celui par qui le sabbat avait été établi, etc. Puis il déclara qu'il n'y avait de salut en aucun autre qu'en Jésus, et que celui qui ne croirait point en lui et ne suivrait point ses préceptes serait condamné. Enfin il exhorta tous ses disciples à rejoindre Jésus et à ne pas rester aveuglément auprès de lui sur le seuil, lorsqu'il ne tenait qu'à eux d'entrer dans le temple même.

Son discours étant fini, il envoya quelques disciples à la synagogue de Capharnaüm avec la lettre qui devait apprendre aux pharisiens que Jésus était le Fils de Dieu, l'accomplissement de la promesse : que sa doctrine et ses actions étaient justes et saintes ; ils y lurent la réfutation de leurs prétendus griefs, la menace du jugement de Dieu, et une exhortation à ne pas rejeter le salut. Les disciples de Jean avaient ordre aussi de lire au peuple une autre lettre qui n'était que la copie de la première, et de lui répéter tout ce qu'il avait dit devant Hérode. Je les ai vus remplir leur mission à Capharnaüm. Une foule nombreuse se rassembla autour d'eux, car les rues fourmillaient d'hommes, à cause du sabbat. Il s'y trouvait des Juifs de tous les environs. Ils entendirent avec enthousiasme ce que Jean disait de Jésus ; beaucoup d'entre eux, se sentant affermis dans leur foi, poussèrent des cris d'allégresse.

Les pharisiens, qui ne savaient que répondre, furent obligés de céder aux dispositions de la foule ; mais ils se regardèrent entr'eux, haussant les épaules et secouant la tête. Ils feignirent donc d'approuver la lettre, mais, pour montrer qu'ils maintenaient leur autorité,

ils dirent aux disciples de Jean qu'ils ne mettraient point d'obstacle aux prédications de Jésus, pourvu que celui-ci ne transgressât point la loi, t ne troublât pas la paix publique. « Sans doute, ajoutèrent-ils, c'est un homme heureusement doué ; mais nous devons veiller à l'ordre, et en toute chose il y a une mesure à garder. Jean est un homme de bien, mais dans sa prison il ne peut pas savoir tout ce qui se passe au dehors ; d'ailleurs il n'a pas eu beaucoup de rapports avec Jésus, etc. ».

Sur ces entrefaites, le sabbat ayant commencé, on se rendit à la synagogue. Jésus y alla aussi avec ses disciples, et toute l'assemblée l'écouta ce jour-là avec admiration. Il prit pour texte de sa prédication le passage de la Genèse (chap. XXXVII, 1-41) qui raconte comment Joseph fut vendu par ses frères, et le passage d'Amos (II, 6) qui contient des menaces contre les péchés d'Israël.

Les pharisiens ne le troublèrent pas ; ils l'écoutèrent avec une secrète envie, et il leur fallut, malgré eux l'admirer. Le témoignage de Jean proclamé devant tout le peuple les avait confondus.

Tout à coup la synagogue retentit de cris effroyables. Un possédé furieux qu'on avait amené de Capharnaüm se trouvait pris d'un accès violent, jusqu'à essayer de mordre ceux qui l'entouraient. Jésus se tourna de son côté en disant : « Tais-toi ! Emmenez-le dehors » ; et aussitôt cet homme se trouva calmé. On l'emmena, et il se coucha par terre tout intimidé devant la synagogue. La prédication du sabbat finie, Jésus vint à lui et le délivra du démon qui le tourmentait. Il se rendit ensuite avec les discipl s dans la maison de Pierre auprès du lac, afin de jouir d'un peu de tranquillité. Ils y prirent un léger repas, et le Seigneur enseigna encore. La nuit venue, il se retira comme à l'ordinaire pour prier dans la solitude.

Les pharisiens, s'étant réunis, se mirent à scruter une foule d'anciens écrits qui renfermaient la doctrine et la manière de vivre des prophètes, et spécialement les traditions concernant Malachie ; en les comparant avec l'enseignement de Jésus, ils furent contraints de reconnaître sa supériorité et d'admirer ses qualités extraordinaires ; et néanmoins ils ne purent s'empêcher de critiquer sa doctrine.

CHAPITRE LX

Guérison de Marie de Cléophas. — La pêche miraculeuse.

Le lendemain, dès le matin, Jésus enseigna dans la synagogue, devant une multitude de peuple. Pendant ce temps, Marie de Cléophas allait si mal, que la sainte Vierge envoya prier Jésus de tout quitter pour la guérir ; il partit, et vers midi, il arriva à la maison de Pierre, qui est située près de la ville, et où se trouvaient la mère de Jésus, Maroni la veuve de Naïm, ainsi que les fils et les frères de la malade, les uns disciples de Jean, les autres de Jésus. Le plus affligé était Siméon, enfant de huit ans, né du troisième mariage de la malade avec le frère cadet du beau-père de Pierre, Jonas, mort six mois auparavant. Jésus s'approcha d'elle, fit une prière et lui imposa les mains. La fièvre l'avait tout à fait exténuée. Jésus la prit par le bras et lui dit que le mal l'avait quittée. Il ordonna de lui apporter à boire et à manger. Il donnait presque toujours cet ordre après ses guérisons : il me fut révélé que c'était une allusion au très saint Sacrement ; d'ordinaire, il bénissait même les aliments. Je ne pourrais

exprimer la joie des fils de Marie, et particulièrement du petit Siméon, quand ils virent leur mère en santé se lever, et se mettre à soigner les autres malades de son sexe. Jésus se retira au même instant, et commença à guérir les malades qui s'étaient rassemblés, en grand nombre, autour de la maison. La plupart étaient des gens abandonnés depuis longtemps de leurs médecins et regardés comme incurables ; plusieurs étaient presque moribonds. Il en était venu de très loin ; quelques-uns originaires de Nazareth, avaient connu Jésus dans sa jeunesse. Je vis des gens en apporter sur leurs épaules plusieurs qu'on aurait pris pour des cadavres. Je ne l'ai jamais vu guérir tant de gens dangereusement attaqués.

Les disciples de Jean, arrivés la veille, vinrent ensuite trouver Jésus ; ils s'accusèrent de s'être en secret irrités contre lui, parce qu'il n'avait rien fait pour délivrer leur maître de sa prison, et ils dirent qu'ils s'étaient imposé des jeûnes austères pour obtenir de Dieu qu'il le décidât à le sauver. Je fus très émue en voyant ce grand attachement pour leur maître. Jésus les consola ; je ne me rappelle plus tout ce qu'il leur dit, mais il déclara encore une fois que Jean était saint entre tous les hommes. Ensuite je les entendis demander aux disciples de Jésus pourquoi le Seigneur ne baptisait pas lui-même ; leur maître ne s'était jamais lassé de le faire. Ils leur répondirent que Jean avait baptisé parce qu'il était le Baptiseur, et que Jésus guérissait parce qu'il était le Sauveur. Jean n'avait pas opéré de guérisons. Il vint aussi à Jésus des scribes de Nazareth, qui le prièrent, avec beaucoup de courtoisie, de vouloir bien accorder une nouvelle visite à la ville de Nazareth, sa patrie ; ils semblaient vouloir excuser ce qui s'y était passé. Jésus leur répondit qu'un prophète n'est jamais en honneur dans son pays.

Il prit ensuite un repas dans la maison de Pierre, et

Marie de Cléophas, qui avait parfaitement recouvré la santé, servit à table avec les autres femmes. Jésus, assisté de ses disciples, s'occupa ensuite de distribuer des aumônes aux pauvres qu'il avait guéris et aux voyageurs nécessiteux. En même temps que, de ses propres mains, il donnait ainsi à chacun selon ses besoins, il les enseignait, les consolait et les exhortait. Ses aumônes consistaient en vêtements, étoffes, couvertures, pain et argent. Les saintes femmes y ajoutèrent de leurs provisions, et des personnes riches y contribuèrent pareillement. Les disciples portaient les habits et les pains dans des corbeilles, et les répartissaient conformément aux ordres de Jésus.

Dans l'après-midi, il enseigna à la pêcherie de Pierre, devant une foule nombreuse. Les barques de Pierre et de Zébédée se trouvaient à peu de distance du rivage sur lequel les disciples pêcheurs se tenaient, non loin de la foule, occupés à nettoyer leurs filets. La nacelle de Jésus était près des barques. Lorsque la presse devint trop grande sur le rivage, étroit d'ailleurs et bordé de rochers escarpés, Jésus fit signe aux pêcheurs, et ils amenèrent sa nacelle. Cependant un scribe de Nazareth, qui était venu avec des malades guéris la veille par le Seigneur, s'approcha de lui et lui dit : « Maître, je vous suivrai partout où vous irez ». Jésus lui répondit : « Les renards ont leurs tanières, et les oiseaux du ciel leurs nids ; mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête ».

La nacelle ayant abordé, il y monta avec quelques disciples. Ceux-ci l'éloignèrent un peu de terre et la conduisirent çà et là, tandis que Jésus continuait à enseigner les auditeurs qui se tenaient sur le bord du lac : il leur raconta plusieurs paraboles touchant le royaume de Dieu, entre autres celle où il est comparé à un filet jeté dans la mer, et celle de l'ennemi semant de l'ivraie au milieu du froment.

Comme le soir approchait, Jésus dit à Pierre : « Avancez en mer et jetez vos filets pour pêcher ». Mais Pierre répondit : « Maître, nous avons travaillé toute la nuit sans rien prendre ; cependant sur votre parole je jetterai le filet ». Ils remontèrent alors sur leurs barques avec leurs filets, et gagnèrent le large. Jésus congédia le peuple, et suivit sur sa nacelle la barque de Pierre. Il leur expliqua encore plusieurs paraboles, et lorsqu'ils furent arrivés à la haute mer, il leur dit où ils devaient jeter leurs filets. Puis il dirigea sa nacelle pour aborder près de la maison de Matthieu.

Cependant la nuit était venue. Les pêcheurs avaient allumé des torches au bord des barques, du côté des filets. Ils les avaient jetés dans un endroit profond, après quoi ils voguèrent vers Chorozaïn ; mais les filets résistaient, et ils ne purent les retirer. Lorsqu'enfin à force de rames ils les eurent amenés sur un bas-fond, ils les virent remplis de tant de poissons, que les mailles, en plusieurs endroits, s'étaient rompues. Alors, montant sur des canots, ils allèrent à ces filets qu'ils ne pouvaient entraîner, prirent les poissons à la main, les mirent dans des filets plus petits et dans des caisses attachées aux barques, et appelèrent Zébédée pour qu'il vînt les aider avec sa barque.

Tous étaient effrayés de cette pêche, car ils n'avaient jamais rien vu de semblable. Pierre surtout était plongé dans la stupeur ; il comprenait qu'il n'avait pas encore suffisamment apprécié le Seigneur ; il sentait la vanité des soucis terrestres, car ils avaient travaillé en vain toute la nuit, et sur sa parole, ils avaient pris, en un instant, plus que d'habitude en des mois entiers. Après avoir allégé les filets, ils les tirèrent sur le rivage et furent de nouveau surpris, en voyant combien il y restait de poissons. Jésus se tenait là debout, et Pierre, tout consterné, se jetant à ses pieds, lui dit : « Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un pé-

cheur (1). » Mais Jésus lui dit : « Ne crains point : désormais tu seras un pêcheur d'hommes. Cependant Pierre, pénétré de son indignité, se reprochait de trop songer aux soins de la vie ; le jour à ce moment commençait à poindre, il était entre trois et quatre heures.

Les disciples, ayant mis à terre leurs poissons, dormirent quelque temps sur leurs barques ; Jésus, ne prenant avec lui que Saturnin et le fils de Véronique, se dirigea vers l'est et gravit la montagne sur le versant méridional de laquelle est placée la ville de Gamala. Il enseigna ces deux disciples sur la prière et la méditation ; puis il les quitta pour chercher la solitude. Saturnin et le fils de Véronique continuèrent leur chemin, s'entretenant et priant ensemble, et parfois se reposant. Les autres disciples passèrent la journée à transporter leur poisson. Ils en distribuèrent une grande partie aux pauvres, et racontèrent à tous leur pêche miraculeuse. Ils en vendirent aussi aux païens campés près du lac, et en amenèrent beaucoup à Capharnaüm et à Bethsaïde. Tous étaient maintenant convaincus qu'ils ne devaient point laisser leurs cœurs s'appesantir dans les soins de cette vie ; car de même que les flots et la tempête obéissaient au Seigneur, de même aussi les poissons se laissaient prendre à son commandement (2).

Il me fut révélé en ce temps-là pourquoi la fille de Jaïre devait tomber malade. Jaïre était un homme

(1) Ce miracle offrait aux apôtres un symbole de leur récente vocation de pêcheurs d'hommes. Il nous apprend que c'est à la parole de Jésus-Christ et à la toute-puissance de sa grâce qu'il faut attribuer tout succès, dans le ministère de la conversion des âmes.

(2) Cette guérison de la sœur de la sainte Vierge, immédiatement suivie de la pêche miraculeuse, semble figurer la guérison des âmes de bonne volonté du peuple juif, frère de Jésus-Christ par le sang, dont le Sauveur se servit ensuite pour prendre les âmes de la grande mer du monde païen, et pour les attirer à lui. Aussi le premier de ces prodiges a-t-il lieu dans la maison de Pierre, lequel est lui-même le ministre du second.

tiède et négligent, qui, sans être méchant, manquait néanmoins de zèle. Il avait environ trente-six ans, et sa femme vingt-cinq ; elle n'était point pieuse, mais vaine et sensuelle. La jeune fille délicate et prétentieuse, était très faible pour son âge : elle paraissait avoir à peine huit ans, quoiqu'elle en eût onze. Les parents, ayant pris très légèrement la guérison de leur fille, ne s'étaient point amendés. Leur péché principal était de manquer, en présence de leur fille, de réserve dans leurs paroles et leurs actions, et d'avoir ainsi éveillé, dans cette faible créature, des convoitises qui devaient amener sa rechute.

CHAPITRE LXI

Jésus instruit sur les béatitudes. — Guérison d'un paralytique

Le matin venu, Jésus s'embarqua sur le lac avec plusieurs disciples et descendit au nord de la maison de Matthieu. Déjà une foule considérable de païens, de personnes guéries par lui et de nouveaux baptisés, s'étaient rendus à la montagne qui s'élève à l'est de Bethsaïde-Juliade, sachant qu'il y devait prêcher.

Avant de monter en barque, il avait fait une instruction aux disciples pêcheurs, leur exposant brièvement toute sa doctrine, leur énonçant les huit béatitudes, sujet sur lequel il devait prêcher longtemps, à l'exception des jours de sabbat. Il leur avait dit : « Vous êtes le sel de la terre, choisis pour conserver et vivifier les autres ; vous ne perdrez point votre vertu. » Et il leur avait développé toutes ces choses au moyen d'exemples et de paraboles.

Il n'y avait pas de chaire sur la montagne, mais un tertre faisant saillie, surmonté d'un voile qu'on avait

tendu à cette occasion. Au couchant et au sud-ouest, la vue s'étendait sur le lac et sur les montagnes de l'autre rive, et l'on pouvait même apercevoir le sommet du Thabor. Une foule nombreuse, composée surtout de païens déjà baptisés, était campée tout autour ; cependant, il y avait aussi des Juifs qui n'étaient pas très rigoureusement séparés des païens, parce que les rapports entre eux étaient fréquents, et que ces derniers d'ailleurs, depuis la domination romaine, avaient en ce lieu là, comme dans toute la Judée, le droit de n'être point tenus à l'écart.

Après avoir enseigné en général sur les huit béatitudes, Jésus expliqua la première : « Bienheureux les pauvres d'esprit, parce qu'à eux appartient le royaume des cieux. » Il donna des exemples, raconta des paraboles et parla du Messie. Il annonça particulièrement la conversion des païens, disant que maintenant était accompli ce que le prophète Aggée avait prédit de la consolation des gentils (II, 8) : « Je mettrai en mouvement tous les gentils, car pour eux, viendra la consolation. »

Des pharisiens qui étaient arrivés l'écoutèrent avec dépit et furent dévorés d'envie. Les auditeurs avaient apporté des vivres et mangeaient pendant les pauses.

Il m'avait été révélé, touchant le sermon sur la montagne, que Jésus enseignerait pendant une quinzaine de jours sur les huit béatitudes. Les instructions principales qu'il a données aux disciples sont résumées dans le sermon de la montagne ; mais il se passa beaucoup de temps, et il se fit beaucoup de choses dans les intervalles.

Le lendemain, Jésus continua sa prédication sur la montagne, et il expliqua la seconde des huit béatitudes. La sainte Vierge, Marie de Cléophas, Maroni de Naïm et deux autres femmes étaient présentes, ainsi que tous les apôtres. Je vis le Seigneur retourner au bord

du lac, avec les apôtres et les disciples auxquels il dit au sujet de leur vocation : « Vous êtes la lumière du monde ; » il parla aussi de la ville située sur une montagne et de la lampe qu'on met sur un chandelier. Il les laissa s'embarquer, et resta lui-même en arrière avec deux disciples peu connus, qu'il enseigna ; puis il traversa le lac et s'arrêta à Bethsaïde, chez André. La Mère de Dieu devait aller le jour suivant à Cana, avec Marie de Cléophas, Maroni de Naïm et le fils de celle-ci. Avant leur départ, le Seigneur s'entretint avec sa mère et les saintes femmes ; elles lui firent part de leur tristesse au sujet de Madeleine, disant qu'elle était retombée dans ses désordres, et demandant si elles ne devaient pas lui envoyer un message. Mais Jésus leur dit de prendre patience. Je vis que la rechute de Madeleine avait donné au démon plus d'empire sur elle, et qu'elle avait plus souvent des convulsions et des crampes. Satan la tentait avec plus d'ardeur, parce qu'il voyait qu'elle pouvait lui échapper. Peut-être était-ce en cela que consistait sa possession.

Peu après Jésus se rendit dans une maison que Pierre avait louée à Capharnaüm pour le Seigneur et ses disciples. Elle se trouvait au milieu d'une grande cour, et, lorsque Jésus devait venir pour enseigner et guérir, Pierre faisait ouvrir la porte afin que les malades pussent y entrer et l'attendre. Aussitôt qu'on eut appris que Jésus était dans cette maison avec ses disciples, une foule, au milieu de laquelle on comptait des pharisiens et des scribes, envahit la cour ; et Jésus fit une instruction, assis sous le portique et entouré de ses apôtres.

Il parla, entre autres choses, des dix commandements, et accusa les pharisiens de les interpréter uniquement à la lettre, leur disant, comme dans le sermon de la montagne : « Vous avez entendu qu'il a été dit aux anciens : « Tu ne tueras point » ; puis il leur exposa sa

doctrine, qui fait un devoir de pardonner à ses ennemis et de les aimer. Ils étaient en pleine discussion, lorsqu'un grand bruit se fit entendre au-dessus de la salle : quatre hommes descendirent par l'ouverture ordinaire du toit un paralytique avec son lit, qu'ils placèrent au centre de l'assemblée, devant Jésus, en criant : « Seigneur, ayez pitié d'un pauvre malade ». Ces quatre hommes avaient depuis longtemps cherché en vain à percer la foule pour le faire entrer ; ils avaient enfin imaginé de monter sur le toit par l'escalier extérieur de la maison, et à l'aide de cordes ils avaient fait descendre le malade, après avoir élargi l'ouverture. Cet incident interrompit soudain la discussion ; tout le monde regarda le malade ; les pharisiens, indignés, virent là une intrusion très inconvenante. Mais Jésus, satisfait de la foi de ces gens, s'approcha du malade, qui ne pouvait pas se mouvoir et lui dit : « Mon fils, tes péchés te sont remis ». Les pharisiens, qui se scandalisaient toujours de ces paroles, pensèrent en leur cœur plein de fiel et de rage : « Il blasphème. Qui peut remettre les péchés, sinon Dieu seul ? » Mais Jésus, pénétrant leurs pensées, dit en face à chacun d'eux ce qu'il avait dans l'esprit, et ajouta : « Pourquoi pensez-vous ces choses en vos cœurs ? Lequel est le plus facile de dire au paralytique : Tes péchés te sont remis ; ou de lui dire : Lève-toi, emporte ton grabat et marche. Or, afin que vous sachiez que le Fils de l'homme a sur la terre le pouvoir de remettre les péchés, je dis au paralytique : C'est à toi que je parle ; lève-toi, prends ton lit et va-t-en en ta maison ». Et aussitôt, se levant devant eux, il roula son lit, fit un faisceau des bâtons qui servaient à le porter, prit le tout sous les bras et sur les épaules, puis il s'en alla en sa maison, glorifiant Dieu ; ses amis l'accompagnaient, et tout le peuple poussait des cris de joie. Cependant les pharisiens, hors d'eux-mêmes, s'étaient retirés les uns après les autres, et Jésus resta seul avec ses disciples au milieu du peuple. Il enseigna encore

quelque temps ; puis, le sabbat étant commencé, il se rendit à la synagogue accompagné de la foule.

CHAPITRE LXII

Seconde résurrection de la fille de Jaïre.

Après avoir lu à la synagogue des textes de la Genèse (XLI, 1, etc.), et du livre des Rois (III Rois, XVI, 16-28), Jésus enseigna sur les songes expliqués par Joseph dans sa prison en Egypte, et sur le jugement de Salomon. Puis il continua à exposer le sermon sur la montagne, sans être cette fois troublé.

Jaïre, chef de la synagogue, assistait à l'instruction de Jésus ; il était accablé de tristesse et tourmenté de remords. Lorsqu'il avait quitté sa maison, sa fille était agonisante, et sa mort devait être d'autant plus terrible que c'était le châtiment de ses péchés et de ceux de ses parents. Dès le sabbat précédent, la fièvre l'avait reprise. Sa mère, ainsi que sa tante et la mère de Jaïre qui demeuraient aussi dans la maison avaient, comme la jeune fille elle-même, pris à la légère sa guérison miraculeuse, sans en garder de reconnaissance, sans rien faire pour s'amender ; et Jaïre, homme pieux, mais tiède, faible et fort épris de sa femme, avait laissé les choses aller à sa volonté. Ces femmes se paraient de tous les atours des païens, et il régnait dans la maison une frivolité toute mondaine. Après la guérison de la jeune fille, sa mère et sa tante se moquèrent de Jésus, et elle-même suivit leur exemple. Elle était maintenant dans sa onzième année, et presque à l'âge nubile. Jusqu'alors elle avait gardé son innocence ; mais la conduite immodeste de ses parents, les festins donnés après sa

guérison, les parures dont on l'avait ornée, les visites des jeunes prétendants dont les familiarités excitaient chez elle de mauvais désirs avaient porté atteinte à sa pureté. Elle fut prise d'abord de violents accès de fièvre, pendant lesquels une soif ardente la tourmentait ; puis, dans la dernière semaine, elle tomba dans un délire continuel. Un jour, enfin, elle se lamenta à grands cris des peines que lui causaient ses prétendants. Ce jour-là, elle était à l'agonie. Dès le commencement de la semaine, ses parents s'étaient dit en eux-mêmes, chacun de son côté, que c'était une punition de leur conduite légère ; puis ils s'étaient communiqué l'un à l'autre cette pensée. La mère, bouleversée et pleine de confusion, dit à Jaïre : « Espères-tu que Jésus aura encore une fois pitié de nous ? » Et elle le poussa à implorer de nouveau, en toute humilité, le secours du Seigneur. Jaïre, qui avait honte de se montrer devant Jésus, attendit jusqu'après la clôture du sabbat. Il était convaincu que le Seigneur pourrait l'aider en tout temps, s'il le voulait. Peut-être, enfin, rougissait-il de le solliciter en plein jour, en face de la foule.

Au moment où Jésus sortit de la synagogue, il y avait autour de lui une grande quantité de malades et d'autres gens qui voulaient lui parler. Cependant Jaïre s'approcha, profondément affligé, se jeta à ses pieds et le supplia d'avoir encore une fois pitié de sa fille, qui était agonisante. Jésus lui promit de le suivre. Mais, comme Jaïre tardait à revenir chez lui, sa femme, qui croyait que Jésus ne voulait pas s'y rendre, lui envoya un messager pour lui annoncer que sa fille était morte. Jésus alors consola Jaïre, et lui dit d'avoir confiance en lui.

Il faisait déjà nuit ; les disciples et les amis du Seigneur, ainsi que les pharisiens qui l'épiaient, se serraient autour de lui. Je vis à cet instant l'hémorroïsse, qui habitait près de la synagogue, se glisser parmi le peuple, à la faveur des ténèbres, en s'appuyant sur le

bras de ses gardes. Des femmes sujettes à la même maladie, quoique à un moindre degré, avaient été guéries le matin même, en touchant le vêtement de Jésus, au moment où il allait traverser le lac ; leur récit avait éveillé en son cœur une vive foi. Elle espérait, à la faveur de l'obscurité et de la foule, pouvoir toucher le Sauveur sans être vue. Il connaissait son désir, et il ralentit un peu sa marche, tout en continuant de parler. Elle réussit donc à s'approcher. Se mettant à genoux, elle s'appuya sur une main et toucha de l'autre, à travers la presse, le vêtement du Seigneur : elle se sentit aussitôt guérie. Jésus, s'étant retourné, dit aux disciples : « Qui est-ce qui m'a touché ? » Pierre, ainsi que ceux qui étaient avec Jésus, lui dirent : « Maître, au milieu d'une telle foule qui vous presse, vous dites : Qui m'a touché ? » Mais Jésus repartit : « Quelqu'un m'a touché ; car j'ai connu moi-même qu'une vertu était sortie de moi ». Alors il regarda autour de lui, et, comme s'il s'était fait un peu d'espace, la femme, voyant qu'elle ne pouvait rester cachée, vint toute tremblante se jeter à ses pieds : elle déclara devant le peuple ce qu'elle avait fait, et comment elle avait été guérie à l'instant. Puis elle pria Jésus de lui pardonner ; et il lui dit : « Ma fille, ayez confiance ; votre foi vous a sauvée. Allez en paix ». Et elle s'en alla avec ses suivantes. Elle avait une trentaine d'années, était grande, mais pâle et maigre, et s'appelait Enoué.

Jésus alors se hâta d'aller à la maison de Jaïre. Il menait avec lui Pierre, Jacques, Jean, Saturnin et Matthieu. Les pleureuses se tenaient déjà dans le vestibule, mais elles ne se moquaient plus de lui. Jésus ne dit point cette fois : « Elle n'est pas morte, elle dort » ; il passa à travers ces gens ; et la mère de Jaïre, sa femme et sa belle-sœur vinrent humblement au-devant de lui, en habit de deuil et pleurant. Laissant Saturnin et Matthieu dans le vestibule, Jésus entra dans la chambre de la morte, accompagné de Pierre, de Jacques, de Jean,

du père, de la mère et de la grand'mère. Le Seigneur se fit apporter une petite branche et un bassin plein d'eau, qu'il bénit. Le corps était tout à fait roide et plus défiguré que la première fois. J'avais vu alors l'âme se tenir à côté du corps, dans un cercle lumineux ; aujourd'hui je ne la vis point. Jésus avait dit : « Elle dort » ; cette fois il ne dit rien : elle était morte. Il l'aspergea d'eau bénite, avec la petite branche dont il avait fait usage à la première résurrection, et pria ; puis il prit la morte par la main, éleva la voix et dit : « Jeune fille, lève-toi ! »

Tandis qu'il priait, je vis l'âme de l'enfant dans un globe obscur s'approcher de sa bouche et y entrer. Elle ouvrit les yeux, se redressa, comme si elle s'était sentie attirée par Celui qui la touchait, et descendit de sa couche. Ses parents la reçurent en sanglotant, et tombèrent, les yeux baignés de larmes, aux pieds de Jésus, qui la leur avait conduite. Il leur ordonna de lui servir quelque chose à manger, et ils lui apportèrent du pain et du raisin. Elle mangea et parla. Jésus, d'un ton grave, exhorta les parents à recevoir avec reconnaissance la grâce que la miséricorde divine leur avait accordée, à renoncer entièrement à la vanité et aux désirs du siècle, à recourir à la pénitence qui leur était annoncée, et à ne pas élever pour la mort leur fille une seconde fois ressuscitée. Il leur reprocha toute leur conduite, la manière légère dont ils avaient accueilli la première grâce, les actions, les propos inconvenants par lesquels ils avaient exposé leur fille à une mort bien plus terrible, à la mort de l'âme. La jeune fille, vivement touchée, pleura ; Jésus l'exhorta à se garder de la convoitise des yeux et de la chair. Tandis qu'elle mangeait du pain et du raisin qu'il avait bénis, il lui dit que dorénavant elle ne devait plus vivre selon les sens, mais se nourrir du pain de la vie, de la parole de Dieu, faire pénitence, croire, prier et pratiquer les œuvres de miséricorde. L'émotion des parents était grande, et il

s'opéra en eux un changement complet : le père promit de renoncer à tout pour suivre Jésus ; la mère et tous les autres assistants promirent aussi de s'amender. Tous rendirent grâces au Seigneur en versant des larmes. Jaïre donna sur-le-champ aux pauvres une grande partie de ses biens. La jeune fille s'appelait Salomé.

Un grand nombre de personnes s'étaient rassemblées devant la maison ; Jésus dit à Jaïre qu'il ne devait pas inutilement ébruiter ce miracle. Pour diverses raisons, il donnait souvent cet ordre aux gens qu'il avait guéris. C'était surtout parce que l'abondance des paroles, la vanité que l'on tire de la grâce accordée, détruisent l'émotion de l'âme et empêchent qu'elle ne médite sur la miséricorde de Dieu. Jésus voulait que les malades, aussitôt guéris, rentrassent en eux-mêmes et travaillassent à leur salut, au lieu de courir de côté et d'autre, pour jouir de la santé qui leur avait été rendue et de s'exposer ainsi à retomber dans le péché. Un de ses motifs aussi était de faire comprendre à ses disciples qu'ils devaient toujours éviter la vaine gloire, et faire les bonnes œuvres en vue de Dieu seul et par charité. Quelquefois son but était de ne pas augmenter le nombre des curieux et des importuns, et de ne pas attirer des malades qui ne seraient pas amenés vers lui par l'impulsion d'une foi pure, mais qui viendraient pour l'éprouver, et qui, comme la fille de Jaïre, retomberaient dans le péché et dans la maladie

CHAPITRE LXIII

Diverses guérisons à Capharnaüm. — Heureuses les entrailles qui vous ont porté !

Jésus sortit de la maison de Jaïre par une porte de derrière, afin d'éviter la foule qui se tenait dans l'avant-cour, et accompagné des cinq disciples, il se dirigea

vers le nord-ouest, du côté des remparts. Cependant deux aveugles qui le cherchaient avec leurs guides le suivirent en criant : « Fils de David, ayez pitié de nous ». Mais Jésus entra dans la maison d'un homme qui lui était dévoué. Cette maison était contiguë à la muraille de la ville, et avait une porte sur la campagne ; les disciples y séjournaient souvent. Lorsqu'il y fut arrivé, les aveugles s'approchèrent de lui, criant toujours : « Fils de David, ayez pitié de nous ». Jésus leur dit : « Croyez-vous que je puisse faire ce que vous désirez ? » Ils lui dirent : « Oui, Seigneur ». Il tira alors de son sein un flacon où il y avait du baume ou de l'huile, et en versa quelques gouttes dans une soucoupe. La tenant dans la paume de la main gauche, il y jeta un peu de terre, qu'il remua avec le pouce et l'index de la main droite, et frotta de cette boue les yeux des aveugles disant : « Qu'il vous soit fait selon votre foi ». Aussitôt leurs yeux furent ouverts, et ils virent. Comme ils étaient prosternés à ses pieds pour lui rendre grâces, Jésus les menaça, disant : « Prenez garde que personne ne le sache ». Il leur dit ces mots pour ne pas être importuné par la foule, et particulièrement pour ne pas scandaliser davantage encore les pharisiens. Mais les cris des aveugles, lorsqu'ils imploraient son secours, avaient déjà indiqué où il était, et, en retournant chez eux, ils parlèrent de leur bonheur à tout venant. Aussi accourut-on bientôt de divers côtés.

A peine Jésus eut-il pris un peu de repos, que plusieurs de ses parents qui demeuraient aux environs de Séphoris lui amenèrent un homme possédé d'un démon muet. Ils le traînaient avec des cordes passées autour de son corps ; ils lui avaient aussi lié les mains, parce qu'il entrait dans des fureurs épouvantables et qu'il voulait se découvrir de la manière la plus indécente. C'était un pharisien qui s'appelait Joas, précédemment membre de la commission chargée d'épier Jésus, et ayant disputé avec lui dans l'école isolée entre Séphoris et Na-

zareth (voir tome Ier, p. 499). Le démon s'en était emparé, il y avait environ quinze jours, à l'époque où Jésus revenait de Naïm. Contrairement à sa conviction intérieure, et seulement par une lâche complaisance pour les autres pharisiens, il s'était mis comme eux à calomnier le Sauveur, disant qu'il était démoniaque et qu'il courait le pays comme un insensé (1). L'impureté surtout le subjuguait. Lorsque Jésus entra, il était dans un accès violent ; il se précipita vers lui comme pour lui cracher au visage. Mais le Seigneur fit un signe de la main, qui l'arrêta tout court ; puis il ordonna au démon de sortir de lui. Alors cet homme tressaillit, et je vis une vapeur noire s'exhaler de ses lèvres ; il s'agenouilla devant Jésus, confessa ses péchés et en demanda le pardon. Le Seigneur lui pardonna, et lui imposa pour pénitence des jeûnes et des aumônes. Il eut ordre aussi de s'abstenir pendant quelque temps de différents aliments, par exemple d'ail, que les Juifs aiment beaucoup (2). Tout le monde fut stupéfait de cette guérison, car on regardait comme très difficile de chasser les démons muets, et les pharisiens avaient déjà cherché vainement à le guérir. Si ses compatriotes de Nazareth n'étaient pas venus l'amener à Jésus, il ne se serait point adressé à lui. Les pharisiens étaient furieux de ce qu'un des leurs eût été guéri par Jésus, et qu'il eût avoué publiquement un péché auquel ils avaient participé. Le possédé guéri étant retourné chez lui, la nouvelle de sa délivrance se répandit dans toute la ville de Capharnaüm. Le peuple disait : « Jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël ». Mais les pharisiens disaient : « C'est par le prince des démons qu'il chasse le démon ». Jésus sortit de la maison avec ses disciples.

(1) L'état de cet homme était une application frappante de cette grande loi de la justice divine : « Chacun sera puni par où il a péché. » (V. Sag. ch. XI, v. 17)

(2) Jésus-Christ nous enseigne ici que la pénitence et la mortification sont nécessaires pour la guérison de l'âme.

Il alla visiter le centurion Cornélius, instruisit sa famille et ses domestiques, et les fortifia dans la foi. Il entra aussi chez Jaïre, consola et encouragea la famille, et en particulier Salomé, la jeune fille ressuscitée. Je vis qu'il la prit par la main et la conduisit à ses parents : il lui recommanda la vie retirée, l'obéissance, et surtout la chasteté et la prière. Toute la famille s'était sincèrement convertie.

Jésus alla aussi enseigner et guérir quelques personnes, dans une maison située auprès de la porte de la ville. Il parla de Jean aux disciples ; il le loua plus encore qu'il ne l'avait fait tout récemment, en rendant témoignage de lui ; il dit qu'il était pur comme un ange, que rien de souillé n'était jamais entré dans sa bouche, et que jamais il n'en était sorti ni mensonge ni péché. Les disciples lui ayant demandé si Jean resterait encore longtemps sur la terre, Jésus dit qu'il mourrait quand son heure serait arrivée, mais que son heure était proche ; qu'une autre fois il leur en parlerait plus clairement, quand il serait seul avec eux. A ces mots, les disciples furent très affligés. Le Seigneur leur dit encore plusieurs choses qui se trouvent dans le sermon sur la montagne.

Il se rendit ensuite à la synagogue pour y prêcher. Après le départ des pharisiens, il enseigna ses disciples sur l'adultère, sur le serment et sur la réponse par oui et par non, comme il est dit dans le sermon sur la montagne.

Cependant les pharisiens tramèrent encore quelque méchanceté. Il y avait, dans un coin de la synagogue, un homme dont la main droite était desséchée ; il n'avait pas osé s'approcher du Seigneur ; car, quoique les pharisiens fussent partis, ils l'intimidaient encore. Lorsque ceux-ci avaient reproché à Jésus d'être venu chez eux en compagnie du publicain Matthieu, il leur avait répondu qu'il était venu pour consoler et convertir les pécheurs, et qu'il ne pouvait pas avoir des pha-

risiens pour disciples. Au bout de quelques heures ils revinrent à la synagogue, et lui dirent en ricanant : « Maître, il y a encore ici un malade que vous voudrez peut-être guérir ». Alors Jésus dit à l'homme qui avait la main desséchée : « Lève-toi et tiens-toi debout au milieu de l'assemblée ». Puis il lui dit : « Tes péchés te sont remis ». Les pharisiens méprisaient cet homme, qui était perdu de réputation ; ils s'écrièrent : « Sa main desséchée ne l'a pas empêché de pécher ». Mais Jésus lui prenant la main, en redressa les doigts et lui dit : « Etends ta main ». Il l'étendit, et elle se trouva saine à l'instant. Après avoir remercié Jésus, il s'en alla ; et le Seigneur, plein de compassion pour cet homme, le défendit contre leurs dénigrements, disant que, malgré ses faiblesses, c'était un bon cœur. Les pharisiens, confondus et exaspérés, répétèrent que Jésus était un profanateur du sabbat, et qu'ils porteraient plainte contre lui ; puis ils s'éloignèrent. Il y avait dans le voisinage de la synagogue des hérodiens avec lesquels ils tinrent conseil contre lui, se demandant comment ils le perdraient, lors de la fête de Pâques, à Jérusalem.

Un autre jour, Jésus enseignait encore les disciples devant tout le peuple, sur divers points qui sont mentionnés dans le sermon sur la montagne. Plusieurs femmes étaient présentes, entre autres Léa, belle-sœur de l'hémorroïsse récemment guérie. Son mari était pharisien et violent adversaire de Jésus ; quant à elle, elle avait écouté sa prédication avec une émotion profonde. Au commencement je la vis, mélancolique et silencieuse, changer fréquemment de place parmi le peuple, comme si elle eût cherché quelqu'un ; mais ce n'était que l'effet du besoin qu'éprouvait son cœur de manifester hautement sa vénération pour Jésus. En ce moment, la Mère du Sauveur, qui arrivait de voyage, accompagnée de plusieurs saintes femmes, entra dans la cour qui entourait la salle où il prêchait. Le Seigneur venait de reprocher aux pharisiens leur impureté et leur perfidie, et,

comme il mettait en regard de ses reproches les huit béatitudes, il dit : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ils verront Dieu ! » Léa, qui à ce moment voyait entrer Marie, ne put se contenir, et, toute ravie de joie, elle s'écria au milieu de la foule : « Plus heureux encore » [je suis sûre de l'avoir entendu ainsi], « plus heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles que vous avez sucées ! » Jésus la regarda tranquillement et dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent (1) ». Jésus ensuite continua tranquillement d'enseigner. Léa s'approcha de Marie et la salua : elle lui raconta, pleine de joie, la guérison d'Enoué, veuve de son frère, et lui dit qu'elle avait résolu de donner tout son bien à l'Eglise future ; puis elle sollicita Marie de prier son Fils de convertir son mari. Marie s'entretint avec elle avec beaucoup de douceur et de sérénité ; elle n'avait pas entendu son exclamation ; elle se retira bientôt avec les saintes femmes.

Marie était d'une simplicité vraiment ineffable. Le seul témoignage de distinction que lui donnât Jésus en public consistait dans une déférence respectueuse. Elle ne témoignait d'empressement qu'auprès des malades et des ignorants, et se montrait toujours pleine d'humilité, de sérénité et de tendresse. Tous l'honoraient, même les ennemis de son Fils ; elle, cependant, ne recherchait la société de personne, mais vivait en silence dans la solitude.

(1) La réponse de Jésus est une confirmation de l'exclamation de Léa ; car Jésus est le Verbe de Dieu. Le mot écouter or entendre équivaut à concevoir et à porter. Or c'est ce qu'a fait Marie. Garder la parole signifie aussi la nourrir et la développer par la pratique. *(Note du pèlerin.)*

CHAPITRE LXIV

Divers enseignements. — Rome prend des informations sur le prophète de Judée.

Jésus se rendit ensuite à la pêcherie de Pierre ; une foule de peuple l'y ayant suivi, il enseigna en paraboles sur le royaume des cieux : il le compara d'abord à un homme qui avait semé du bon grain dans son champ ; puis à un grain de sénevé, puis au levain qu'une femme met dans de la farine. Un scribe de Nazareth appelé Saraseth dit à Jésus qu'il voulait le suivre partout. Il répondit : « Les renards ont des tanières, et les oiseaux du ciel ont leurs nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer sa tête. » Ce scribe devait plus tard épouser Salomé ; et, après la mort de Jésus, tous deux se réunirent à l'Eglise.

Le Seigneur renvoya encore deux autres scribes qui l'avaient suivi quelque temps. L'un d'eux lui demanda s'il n'allait pas bientôt prendre possession de son royaume ; il avait suffisamment prouvé sa mission : ne voulait-il donc pas bientôt s'asseoir sur le trône de David ? Jésus lui ayant fait des observations à ce sujet, et lui ayant ordonné de le suivre, celui-ci dit : « Seigneur, permettez que je prenne d'abord congé de ceux qui sont dans ma maison. » Jésus lui répondit : « Quiconque, après avoir mis la main à la charrue, regarde en arrière n'est pas propre au royaume de Dieu. » L'autre scribe, qui s'était joint à Jésus auprès de Séphoris, dit au Seigneur, qui lui avait donné le même ordre : « Permettez-moi d'aller d'abord ensevelir mon père ? » Jésus lui répondit : « Laisse les morts ensevelir leurs morts. » Mais la parole du scribe avait un autre sens que celui qu'elle semble présenter, car son père n'était pas mort ;

je crois que c'était une manière de parler, pour indiquer le partage des biens et la cession au père de ce qui était nécessaire à sa subsistance.

Vers le soir Jésus traversa le lac, et un grand nombre de personnes vinrent successivement le trouver. Il les enseigna, et ordonna ensuite aux disciples de leur distribuer ce qu'ils avaient encore de pain et de poisson. Puis il se retira dans la montagne avec quelques disciples, et passa la nuit en prière dans une grotte située près de Chorozaïn.

Le lendemain matin, il rejoignit les autres disciples et se rendit sur la montagne où il prêchait habituellement. Il expliqua la quatrième béatitude et ce texte du prophète Isaïe (XLII, 1, etc.) : « Voici mon serviteur que j'ai choisi, mon bien-aimé, en qui mon âme a mis toutes ses complaisances. Je ferai reposer mon esprit sur lui, et il annoncera la justice aux nations. » Jésus guérit aussi plusieurs malades. Parmi la foule nombreuse se trouvait une troupe de soldats romains, appartenant aux différentes garnisons du pays. On les avait envoyés pour observer le Seigneur, et pour faire des rapports sur sa conduite et son enseignement. Du fond de la Gaule et de plusieurs autres provinces de l'empire romain, des lettres avaient été envoyées à Rome pour demander des renseignements sur le prophète de Judée. Les Romains s'étaient adressés aux officiers supérieurs de leurs troupes qui occupaient ce pays ; et ceux-ci avaient à cette fin envoyé à la montagne une centaine de soldats, qui s'étaient placés où ils pouvaient le mieux voir et entendre Jésus.

Dans l'après-midi, le Sauveur se rendit, avec quelques disciples, dans la vallée qui s'étend au midi de la montagne. Cependant les autres disciples, avec l'aide de Marthe, de Suzanne, de la femme de Pierre, de celle d'André et de leurs servantes, avaient préparé là un repas composé de pain et de poisson. Le peuple campait sur les coteaux ; les divers groupes envoyaient tous

chercher des aliments, hormis ceux qui en avaient apporté avec eux. Les pains et les poissons étaient placés dans des corbeilles, sur une butte couverte de gazon. Jésus bénit toutes les corbeilles, et fit lui-même la distribution avec ses disciples. Il me sembla qu'il n'y avait point là, à beaucoup près, de quoi nourrir tant de personnes : néanmoins tous ceux qui manquaient de vivres en reçurent. Aussi entendis-je dire dans le peuple : « Les aliments se multiplient entre ses mains. » Les soldats romains demandèrent aux disciples quelques pains bénis par Jésus pour les envoyer à Rome, en témoignage de ce qu'ils avaient vu et entendu. Jésus ordonna de leur distribuer ceux qui restaient ; et il s'en trouva assez pour donner à tous les officiers. Ceux-ci les emportèrent avec eux, après les avoir enveloppés avec le plus grand soin.

CHAPITRE LXV

Jésus délivre d'une foule de démons le sombre pays de Gergesa, où il précipite les pourceaux dans un lac.

Jésus quitta ce lieu, et, suivi des apôtres et de quelques autres disciples, il se dirigea vers le lac de Génésareth. Pendant les derniers jours, il avait utilisé les intervalles de ses prédications publiques et des diverses parties du sermon sur la montagne, et toutes les occasions où il se trouvait seul avec eux sur les chemins ou sur l'eau, pour les préparer à leur mission. Le jour précédent, se trouvant à Capharnaüm, il leur avait dit : « La moisson est abondante, mais il y a peu d'ouvriers dans la vigne, et je veux vous y envoyer ». Se trouvant alors en un lieu écarté, sur une belle pelouse verdoyante, il convoqua les douze apôtres dont on trouve les noms dans l'Evangile ; il donna à Simon le nom de Pierre, à Jeacques et Jean celui de Fils du ton-

nerre ; puis il leur recommanda plusieurs vertus, car dès ce moment ils devaient commencer à guérir et à chasser les démons en son nom. Il leur parla de la manière la plus touchante; pour éviter de les effrayer, il dit qu'il serait toujours avec eux et qu'il partagerait avec eux toutes choses. Il leur donna pouvoir sur les esprits impurs, pour les expulser et pour guérir toute maladie, toute infirmité ; il donna aux autres disciples présents le pouvoir de baptiser et d'imposer les mains. Il leur donna ces pouvoirs en les bénissant. Ils pleuraient tous, et Jésus lui-même était très ému. Il finit en leur disant qu'il y avait encore beaucoup de choses à faire ; qu'ensuite ils devaient aller à Jérusalem, car le temps de l'accomplissement approchait. Comme ils s'écriaient tous avec enthousiasme qu'ils étaient résolus de faire tout ce qu'il leur recommanderait, et qu'ils lui seraient fidèles en toutes choses, il répondit qu'il viendrait des jours tristes et pénibles, et que le mal germerait même parmi eux : c'était de Judas qu'il entendait parler. Tandis qu'il les enseignait ainsi, ils arrivèrent à leur barque. Le Seigneur, les douze apôtres et cinq disciples, au nombre desquels était Saturnin, y montèrent, et abordèrent près du village de Magdala, un peu au nord de la gorge sombre et brumeuse dans laquelle s'écoulent les eaux du marais de Gergesa.

Magdala était bâti sur un cap et adossé à une montagne, de sorte qu'on n'y voyait le soleil que de midi à son coucher. Les environs étaient humides et obscurs, surtout dans la gorge voisine de la montagne. Au moment où ils descendirent à terre, plusieurs possédés accoururent, demandant à grands cris ce que Jésus venait faire là ; et, quoiqu'ils fussent venus d'eux-mêmes, ils le prièrent de les laisser en repos. Il les délivra, et ils retournèrent à leur village après lui avoir rendu grâces. Bientôt on lui en amena d'autres du même village. Pierre, André, Jean, Jacques et les cousins du

Seigneur y entrèrent, et guérirent plusieurs malades et démoniaques, parmi lesquels on comptait des femmes sujettes à des convulsions. Ils chassèrent les démons et commandèrent aux maladies de disparaître, au nom de Jésus de Nazareth ; j'entendis quelques-uns d'entre eux ajouter : « Auquel la tempête et la mer obéissent », ou rappeler quelque autre de ses miracles. Plusieurs de ceux qu'ils avaient guéris se rendirent ensuite auprès de Jésus pour entendre son enseignement et profiter de ses exhortations. Il leur dit, ainsi qu'aux disciples, pourquoi il y avait tant de possédés en ce lieu : les habitants étaient esclaves de leurs passions et de leurs désirs mondains. Plusieurs de ces démoniaques étaient de Gergesa, localité située sur la montagne, à une lieue plus loin du côté de l'orient. Ils erraient dans les champs des environs, ou se cachaient dans les sépulcres et les cavernes, très nombreuses en ce pays montueux et inégal.

Durant la matinée, Jésus se rendit à l'entrée de Magdala et guérit plusieurs malades, tandis que les apôtres opéraient aussi des guérisons dans le village même. Puis il gravit la montagne située au levant ; deux démoniaques, jeunes gens de qualité, vinrent au-devant de lui. Ils n'étaient pas toujours en fureur, mais ils en avaient des accès assez fréquents Ils parcouraient la campagne dans une agitation continuelle. Ils s'étaient autrefois présentés à Jésus, demandant à devenir ses disciples ; c'était à l'époque où il avait passé près de Gergesa ; le Sauveur les avait renvoyés. Maintenant il les guérit, et ils sollicitèrent de nouveau la permission de le suivre. Ils lui dirent : « Les possédés de Gergesa qui vous priaient de venir les guérir, et que vous avez ajournés au temps opportun, ont été mis aux fers ; mais ils brisent toutes les chaînes et, toujours furieux, ils errent dans les environs, au grand effroi de tout le monde. Nous-mêmes nous ne serions point tombés dans ce malheureux état, si vous aviez daigné alors

nous prendre avec vous ». Mais il leur répondit : « Vous n'y seriez pas tombés si vous n'aviez péché, et si vous ne vous étiez livrés à l'impudicité ». Il les exhorta ensuite à se convertir, et leur dit de retourner en leur demeure et d'annoncer comment ils avaient été guéris. Là-dessus ils s'en allèrent. Pendant que Jésus continuait son chemin, enseignant devant les cabanes et les bergeries les personnes qui s'y rassemblaient, beaucoup de possédés et de maniaques se montrèrent derrière les haies et sur les hauteurs, criant et faisant signe au Sauveur de ne pas venir de ce côté et de les laisser en repos. Mais il les appela et les délivra, quelles que fussent les instances de plusieurs démons qui demandaient à grands cris de n'être point précipités dans l'abîme Quelques apôtres guérirent des maldes dans le voisinage, et invitèrent tous les habitants à se rendre sur la hauteur qui est au sud de Magdala.

Dans l'après-midi, je vis Jésus, entouré de ses disciples, enseigner devant une grande assemblée ; il les exhorta à la pénitence, parla du royaume de Dieu qui était proche, et leur reprocha leur attachement aux biens terrestres. Il dit que l'âme de l'homme a plus de valeur aux yeux de Dieu que tous les biens que les hommes peuvent posséder en ce monde. Je crois que cet avis se rapportait au troupeau de pourceaux qui devait bientôt se jeter dans le lac ; car, lorsque les habitants de Gergesa l'invitèrent à venir dans leur ville, il leur fit cette réponse : « Je ne serai pas le bienvenu pour vous ; vous trouverez que je ne suis que trop tôt arrivé ». Ils lui dirent ensuite qu'il se gardât de passer par le ravin quand il se rendrait chez eux, parce que deux possédés furieux qui avaient brisé toutes leurs chaînes, et même tué plusieurs personnes, erraient sans vêtements sur ce chemin et dans les cavernes d'alentour ; Jésus répondit que ce serait précisément à cause d'eux qu'il prendrait cette route, quand le temps

serait venu, car il avait été envoyé pour soulager les malheureux. Ce fut à cette occasion qu'il prononça les paroles qui se trouvent dans l'Evangile de saint Matthieu (XI, 21) : « Si les miracles qui ont été opérés chez vous l'avaient été à Tyr et à Sidon, il y a longtemps qu'on y aurait fait pénitence dans la cendre et le cilice ». Lorsqu'il voulut les quitter, ils le prièrent de rester, disant qu'ils n'avaient jamais entendu de prédication si touchante, que c'était comme si le soleil levant eût éclairé de ses rayons leur village brumeux et sombre (1). Ils ajoutèrent qu'il ne pouvait partir, car il allait faire nuit. Jésus répondit qu'il ne craignait pas cette nuit-là, mais qu'eux devaient craindre de demeurer dans les ténèbres éternelles, au temps où la lumière de la parole de Dieu était venue à eux.

J'appris que là ces gentils, pour se préparer à d'affreuses pratiques magiques, mangeaient d'une herbe croissant en abondance dans la gorge et sur la montagne. Elle les enivrait, les rendait fous et leur inspirait des désirs impudiques qui leur donnaient des convulsions. Il y avait là aussi une autre plante antidote de la première ; mais depuis quelque temps elle était inefficace, et dès lors ils ne pouvaient plus sortir de leur état misérable. Le pays des Gergeséniens avait cinq lieues de longueur sur une demi-lieue de largeur ; il se distinguait des cantons d'alentour par son histoire et le caractère de ses habitants, qui ne valaient pas grand'chose.

Dans toute la contrée, les Gentils, au grand scandale des Juifs leurs voisins, élevaient de nombreux troupeaux de porcs qu'on menait paître sur les hauteurs, autour d'un grand marais verdâtre, où ils étaient gardés par une centaine de porchers païens, au service de

(1) Ce que Jésus faisait dans ce sombre pays, en l'illuminant de sa doctrine et en le délivrant du démon, était la figure de ce qu'il allait faire dans le paganisme entier dont cette ténébreuse contrée, remplie de possédés, offrait une frappante image.

différents propriétaires. Les pourceaux se vautraient dans le marais, et fourmillaient, parmi les buissons, sur les versants de la montagne.

C'étaient les pratiques de la magie plutôt que l'idolâtrie elle-même qui mettaient ces malheureux à un tel degré sous la puissance du diable. Gergesa, ainsi que tout le pays d'alentour, était rempli de sorciers et de sorcières, se servant pour opérer leurs maléfices de chats, de chiens, de crapauds, de serpents et d'autres animaux immondes. Eux-mêmes, il me semble, prenaient la figure de ces animaux pour aller nuire aux hommes ou au bétail, et pour les faire mourir. Je ne puis mieux les comparer qu'à des loups-garous. Ils se vengeaient après un long espace de temps de ceux qu'ils n'aimaient pas, et faisaient sentir très loin leur funeste influence ; ils évoquaient même des tempêtes et des ouragans. Les femmes préparaient des philtres qui donnaient la mort ou excitaient des désirs infâmes, et dans lesquels elles mêlaient des choses révoltantes. J'ai toujours besoin de me faire violence pour parler de tous ces abominables maléfices et sortilèges ; aussi n'entrerai-je dans aucun détail. Ils avaient eu autrefois avec Balaam des rapports dont je ne me souviens plus bien ; mais ils furent à cette occasion châtiés si sévèrement par deux prophètes, qu'ils prirent tous les prophètes en aversion ; aussi ne voulaient-ils pas entendre parler de Jésus, ni assister à ses prédications. Depuis des siècles, Satan régnait dans ce malheureux pays, et l'on y trouvait une foule de possédés, de furieux et de convulsionnaires.

Vers dix heures, je vis Jésus, accompagné de quelques disciples, remonter le ruisseau, et entrer dans la gorge, sur une nacelle toujours préparée pour le trajet, qui était plus court par eau que par terre. Quelques disciples qui s'occupaient de guérir des malades étaient restés en arrière. Jésus, ayant abordé, gravit le versant septentrional de la montagne. Tandis qu'il s'avançait

vers le sommet, je vis deux hommes furieux courir de côté et d'autre, sans vêtements et les cheveux en désordre. Ils se lançaient l'un à l'autre de grosses pierres ; tantôt ils entraient dans les sépulcres, car il s'en trouvait plusieurs en ce lieu, tantôt ils en sortaient et se jetaient des ossements à la tête. Ils poussaient des cris affreux ; mais, retenus comme par un charme, ils ne s'enfuirent pas lorsque Jésus s'approcha d'eux. Ils étaient devant lui, à quelque distance, derrière des haies et des rochers. A sa vue, ils entrèrent en fureur et crièrent : « Puissances, dominations, venez nous secourir, car voici quelqu'un qui est plus fort que nous ! » Jésus étendit la main vers eux et leur commanda de se coucher à plat ventre. Alors ils s'étendirent la face contre terre : je compris que Jésus leur avait donné cet ordre à cause de leur nudité. Cependant ils relevèrent la tête et se mirent à crier : « Qu'il a-t-il entre nous et vous, Jésus, Fils du Dieu très haut? Etes-vous venu ici avant le temps pour nous tourmenter? Nous vous en conjurons, ne nous tourmentez point ». Jésus et les disciples étant arrivés tout près d'eux, ils tressaillirent et se mirent à trembler de tous leurs membres. Jésus ordonna aux disciples de leur donner des vêtements et aux possédés de s'en revêtir : les disciples leur jetèrent donc de ces bandes d'étoffe qu'ils portaient autour du cou et dont ils s'enveloppaient aussi la tête, et les possédés se les mirent autour des reins, mais avec une agitation et des mouvements fébriles, comme s'ils le faisaient malgré eux. S'étant levés, ils continuèrent à prier Jésus de ne pas les tourmenter ; et comme il leur dit : « Combien êtes-vous? » Ils répondirent : « Légion ». Les démons s'exprimaient ainsi par la bouche des possédés, et révélaient que ces hommes avaient eu une foule de mauvais désirs. Satan disait cette fois la vérité : depuis dix-sept ans, ces hommes pratiquaient la magie, sans cesse en rapport avec les mauvais esprits ; durant ce même temps ils

avaient eu souvent des accès de fureur ; mais depuis deux ans, ayant rompu les chaînes dont on les avait liés, ils erraient dans le désert, poussés par les démons qui les possédaient. Ils s'étaient, du reste, livrés à toutes les pratiques abominables de la sorcellerie.

Il y avait là, en plein soleil, une vigne et une grande cuve faite d'énormes pièces de bois. Elle était presque de la hauteur d'un homme et assez large pour que vingt personnes pussent y trouver place. Les Gergeséniens y foulaient des raisins mêlés avec l'herbe qui faisait perdre la raison. Ce breuvage empoisonné causait l'ivresse et même des attaques d'épilepsie et des extases diaboliques. A cause des vapeurs qui s'en dégageaient, le breuvage se préparait en plein air. En ce moment les pressureurs étant venus pour commencer leur travail, Jésus ordonna aux possédés, ou plutôt à la légion qui les dominait, de renverser la cuve pleine ; et eux ausitôt, s'élançant comme des forcenés, la saisirent et la tournèrent sans peine sur le côté, en sorte que tout le contenu se répandit, pendant que les pressureurs s'enfuyaient, jetant des cris d'effroi (1). Les possédés, toujours tressaillant et tremblant, revinrent et épouvantèrent les disciples. Les démons, qui hurlaient par leur bouche, priaient le Seigneur de ne les point précipiter dans l'abîme, de ne pas les chasser de cette contrée, et disaient : « Envoyez-nous dans ce troupeau de pourceaux ». Jésus leur répondit : « Allez ». A ces paroles, les deux malheureux tombèrent par terre avec de violentes convulsions, et il sortit de leur corps un nuage de vapeur, dans lequel je vis des figures de toute espèce d'insectes, de vers, de crapauds, et surtout de taupes-grillons. Ce nuage se répandit au loin dans les alentours, et au bout de quelques instants tout le troupeau de porcs se mit à courir avec une incroyable vitesse et de terribles grognements, tandis

(1) Dieu, à la fin, perdra le pécheur avec tous les faux biens dont il a abusé pour s'enivrer de jouissances criminelles.

que les porchers les poursuivaient avec de grands cris, et s'efforçaient de les retenir. Les pourceaux, au nombre de plusieurs milliers, sortaient de tous les recoins à travers les broussailles, et se jetaient impétueusement le long des coteaux vers le lac. On eût dit que des coups de tonnerre se mêlaient à des rugissements d'animaux furieux. Ce fracas dura non quelques minutes, mais deux heures entières ; car les porcs se débattirent longtemps, se renversèrent et se mordirent les uns les autres. Beaucoup, tombés dans le marais, ne purent lutter contre le courant d'eau, et finalement ils furent tous entraînés vers le lac (1).

Les disciples ne le virent pas sans déplaisir, croyant que les pourceaux rendraient impure l'eau de leurs pêcheries, et par conséquent aussi les poissons. Jésus, démêlant leur pensée, leur dit d'être sans inquiétude ; que les pourceaux devaient se noyer tous dans le gouffre tourbillonnant qui se trouve à l'extrémité de la gorge. L'eau du lac y pénètre à travers un banc de sable, mais le gouffre n'a pas d'écoulement dans le lac. En effet, tous les pourceaux s'y précipitèrent. Les porchers, après avoir tenté vainement de les sauver, retournèrent auprès de Jésus, et virent les deux possédés guéris. Informés de ce qui s'était passé, ils se plaignirent vivement du dommage qu'éprouvaient leurs maîtres ; mais Jésus leur répondit : « Tous les pourceaux du monde ne sont rien auprès du salut de ces âmes. Allez annoncer à vos maîtres que c'est moi qui ai

(1) Image frappante du désordre, de la haine, des abominations auxquels est livrée la société que l'esprit du mal possède et qu'il finit par entraîner avec lui dans l'abîme. Or l'esprit du mal finit trop souvent par posséder ce qui n'est pas conduit par l'esprit de Dieu. C'est Jésus-Christ lui-même qui nous l'apprend, quand il nous dit : « Celui qui n'est point avec moi est contre moi, et celui qui ne recueille point avec moi disperse. » De là les abominations et la dissolution finale dans laquelle devaient tomber les sociétés païennes. De là aussi les désordres de tout genre et les révolutions incessantes qui ébranlent la nôtre, depuis qu'elle n'est plus assez croyante pour souffrir à sa tête l'esprit de l'Eglise, qui est celui de Jésus.

chassé et envoyé dans les pourceaux les démons, qui à cause de l'impiété du pays s'était emparés de ces hommes ». Puis il ordonna aux possédés guéris de retourner chez eux pour y prendre des vêtements, et lui-même se dirigea vers Gergesa avec les disciples. Cependant plusieurs porchers s'y étaient déjà rendus, et des gens accouraient de tous les côtés.

Les hommes occupés à la préparation du vin, et dont la cuve avait été renversée, étaient aussi accourus en toute hâte à la ville, pour se plaindre du dommage que les possédés avaient occasionné, et ils y avaient excité un grand tumulte. Beaucoup d'habitants de Gergesa et des environs arrivèrent soit à la vigne, soit au pâturage des pourceaux, ces derniers dans l'espoir d'en rattraper quelques-uns. Tout ce mouvement dura jusque assez avant dans la nuit. D'un autre côté, tous les Juifs et beaucoup de païens s'étaient rassemblés autour de Jésus, qui prêcha sur une hauteur à une demi-lieue de Gergesa. Les magistrats de la ville et les prêtres des idoles cherchèrent à ramener à eux le peuple, et firent annoncer que Jésus était un puissant magicien, dont la présence les menaçait de grands malheurs. Après avoir délibéré entre eux, ils envoyèrent à Jésus une députation pour le prier de s'éloigner et de ne pas leur nuire davantage ; ils reconnaissaient en lui un grand magicien, mais ils le suppliaient de sortir de leur territoire. Ils se plaignirent beaucoup au sujet des pourceaux et du breuvage répandu ; et ils furent remplis de crainte en voyant assis à ses pieds, vêtus et sains d'esprit, les deux possédés dont les démons étaient sortis. Jésus leur répondit qu'ils pouvaient être tranquilles, qu'il ne leur serait pas longtemps à charge (1) ; qu'il était venu seulement pour délivrer les démoniaques et guérir les malades,

(1) Dieu respecte trop la liberté de l'homme pour jamais lui imposer ses bienfaits.

et qu'il savait bien que les pourceaux immondes et le breuvage abominable leur étaient plus précieux que le salut des âmes ; mais que c'était son Père céleste qui lui avait donné le pouvoir de sauver ces malheureux et de laisser périr les pourceaux. Puis il leur reprocha leur conduite infâme, leurs maléfices criminels, leurs débauches, leurs usures et leur culte des démons ; il réprimanda aussi leurs femmes, qui pratiquaient toutes ces abominations en secret. Il leur offrit le salut s'ils voulaient faire pénitence et recevoir le baptême. Mais ils ne songeaient qu'aux pertes qu'ils avaient faites, et, tout tremblants, ils le pressèrent de nouveau de s'éloigner. Là-dessus ils retournèrent à la ville (1).

Judas Iscariote, qui était bien connu dans ce pays, montra beaucoup de zèle en faveur de ces gens. Sa mère avait demeuré là quelque temps avec lui, lorsqu'il eut quitté la famille dans laquelle il avait été élevé en secret ; et les deux possédés avaient été de ses amis d'enfance.

Les Juifs de Gergesa se réjouissaient secrètement de la perte éprouvée par les païens ; car ils étaient opprimés par eux et fort scandalisés de ce qu'ils avaient tant de pourceaux. Cependant un certain nombre d'entre eux entretenaient des rapports intimes avec les païens, et prenaient part à leurs pratiques diaboliques.

Jésus enseigna et prépara au baptême ceux qu'il avait guéris, et les apôtres les baptisèrent, notamment les deux derniers possédés. Ils étaient tous très touchés et entièrement transformés ; ils le prièrent de leur permettre de rester avec lui et de devenir ses disciples. Le Sauveur écouta leur demande et dit aux deux possédés guéris, qu'il allait l[e]ur donner pour mission de parcourir les dix villes de Gergeséni[en]s, de se montrer

(1) Combien ce passage est rempli d'enseignements pour notre siècle, si rempli d'attachement à la matière et de coupable endurcissement !

partout, de raconter partout ce qui leur était arrivé et ce qu'ils avaient vu et entendu, d'exhorter les gens à la pénitence et au baptême et de les lui envoyer. S'ils accomplissaient fidèlement ses ordres, ils recevraient, ajouta-t-il, l'esprit de prophétie, se lèveraient pendant la nuit et auraient des visions. C'est ainsi qu'ils sauraient toujours où il se trouverait et où ils devraient envoyer ceux qui soupiraient après son enseignement ; il leur prescrivit aussi d'imposer les mains aux malades, au moyen de quoi ceux-ci seraient guéris. Le jour suivant ils se mirent à l'œuvre, et plus tard ils devinrent ses disciples.

Le soir, Jésus se rendit avec les disciples à Gergesa, chez le chef de la synagogue, et ils y prirent un léger repas. Les magistrats de la ville vinrent alors parler au maître de la maison pour qu'il s'efforçât de faire partir Jésus, lui déclarant qu'il répondrait des malheurs qui pouvaient plus tard frapper la population. Là-dessus, Jésus se mit en route avec les siens et ils passèrent la nuit dans une maison de bergers. J'entendis Jésus dire à ses disciples : « J'ai permis aux démons de renverser la cuve et d'entrer dans les pourceaux, afin de faire voir à ces orgueilleux païens que je suis le prophète des Juifs, qu'ils ont toujours maltraités et outragés ; j'ai voulu aussi, en leur infligeant cette perte, les rendre attentifs au danger qui menace leurs âmes, réveiller ce peuple qui sommeille plongé dans le vice, et l'exciter à se faire instruire (1). Quant à l'affreux breuvage, je l'ai fait répandre parce que c'était une des causes principales des péchés de ce peuple et de l'empire que les démons exerçaient sur lui. »

(1) C'est ainsi que, dans les desseins de la Providence, les malheurs temporels sont un avertissement souvent nécessaire pour réveiller le pécheur.

CHAPITRE LXVI

Enthousiasme produit à Capharnaüm par tant de prodiges, combattu par les pharisiens, qui sont confondus par le Seigneur.

Jésus ordonna aux disciples de monter en barque et de se rendre à Bethsaïde ; lui-même se retira dans la solitude pour prier. Je le vis côtoyer le rivage, puis passer entre des rochers escarpés, qui dans la nuit ressemblaient à de sombres géants.

Au milieu de la nuit, je vis Jésus marcher sur la mer, à peu près à la hauteur de Tibériade, vers le milieu du lac, mais plus à l'est : il me semblait vouloir devancer, à une certaine distance, la barque des disciples. Ceux-ci se fatiguaient à ramer, car le vent soufflait avec violence et leur était contraire. Dès qu'ils virent une figure humaine marchant sur les flots, ils furent épouvantés ; dans leur frayeur, ne sachant si c'était Jésus ou son esprit, ils poussèrent de grands cris. Mais Jésus leur dit aussitôt : « Rassurez-vous, c'est moi, ne craignez point ». Pierre lui répondit : « Seigneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux ». Jésus lui dit : « Viens ». Pierre descendit avec empressement de la barque par une petite échelle, et marcha quelques instants sur les vagues agitées comme s'il eût été sur la terre. Il me sembla qu'il planait au-dessus d'elles, car, en se soulevant, elles ne l'empêchaient pas de marcher. Mais comme, tout émerveillé, il pensait plus à la mer, aux flots et à la violence du vent qu'à la parole de Jésus, il eut peur ; soudain je le vis s'enfoncer, et il cria, disant : « Seigneur, sauvez-moi ! » Il avait de l'eau jusqu'à la poitrine, quand Jésus, étendant la main, le saisit et lui

dit : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté (1) ? » A l'instant, ils arrivèrent auprès de la barque et y montèrent. Jésus reprocha à Pierre et aux disciples la frayeur qu'ils avaient eue. Le vent cessa aussitôt et ils se dirigèrent vers Bethsaïde.

Lorsque Jésus mit pied à terre à Bethsaïde, deux aveugles accoururent, implorant son secours ; ils se guidaient l'un l'autre, contrairement au proverbe. Il les guérit ainsi que plusieurs boiteux et plusieurs muets. Partout où il allait le peuple se pressait autour de lui, lui amenant des malades ; et la plupart, rien qu'à toucher la frange de son vêtement, étaient guéris. On l'attendait, d'ailleurs, parce qu'on savait qu'il devait venir avant le sabbat. L'histoire des possédés et des pourceaux était répandue dans toute la ville, et tous en étaient émerveillés. Quelques disciples baptisèrent le matin, devant la maison de Pierre, un certain nombre de ceux qui avaient été guéris. Comme le Seigneur ne se donnait pas le temps de se reposer ni de manger, les disciples vinrent le trouver pour lui persuader de prendre un peu de repos et de nourriture.

Plus tard, il se dirigea vers Capharnaüm, et on lui amena un possédé qui était muet et aveugle ; il le guérit sur-le-champ, et l'on en fut d'autant plus surpris que ce malheureux, à la seule approche de Jésus, recouvra la parole et cria : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ». Ensuite le Seigneur lui frotta les yeux, et il vit à l'instant même. Cet homme avait en lui plusieurs démons, à cause de ses raports intimes avec les païens de Gergesa. Les sorciers et les magiciens de ce pays s'étaient emparés de lui, et, le traînant par une corde, ils le faisaient voir partout et l'obligeaient de faire toute espèce de tour de force ; ils montraient

(1) C'est la confiance en Dieu qui affermit seuls les pieds du chrétien sur les flots agités de la mer du monde et qui lui donne le pouvoir de les traverser en paix.

que, bien qu'aveugle et muet, il comprenait tout, faisait tout, allait tout chercher, obéissant à leurs conjurations : car c'était le diable qui opérait en lui. C'était ainsi que ces magiciens païens parcouraient le pays, se servant des démons qui possédaient ce malheureux pour gagner leur vie. Lorsqu'ils passaient le lac, ils ne lui permettaient pas de monter dans la barque ; mais le forçaient, comme un chien, de les suivre à la nage. Personne ne se souciait de lui : on le regardait comme un homme perdu. Il n'avait pas d'abri ; il couchait dans des sépulcres et des fossés, et ceux qui l'exploitaient le maltraitaient en outre sans aucune pitié. Depuis quelque temps déjà il se trouvait à Capharnaüm, mais personne n'avait voulu le conduire à Jésus. Maintenant il y vint de lui-même, et fut guéri (1).

Cependant, tandis que Jésus enseignait avant le commencement du sabbat, il y eut un grand tumulte dans la ville : il était arrivé plusieurs barques remplies de Juifs qui racontaient les miracles dont ils avaient été témoins. Mais les pharisiens disaient partout : « C'est un homme qui chasse les démons par le prince des démons ». Ce propos déplut au peuple, et il se rassembla en foule devant la synagogue. Lorsque Jésus s'était approché de la ville, le possédé aveugle et muet avait couru, tout furieux et sans guide, à travers les rues, à sa rencontre, et beaucoup de personnes, l'ayant suivi, avaient été témoins du miracle. Tout cela avait tellement impressionné les gens venus de partout, qu'ils s'irritèrent extrêmement de ce que les pharisiens se déchaînaient encore contre le Seigneur et disaient : « C'est par le prince des démons qu'il guérit ». Ils firent donc appeler les pharisiens, et exigèrent d'eux la

(1) C'est bien souvent ainsi que le monde et le démon finissent par traiter leurs intimes. Il n'y a que le miséricordieux Jésus qui en soit touché et qui puisse encore, s'ils le veulent bien, les sauver.

promesse qu'ils cesseraient d'injurier Jésus. « Vous devez avouer et reconnaître, leur dirent-ils, que jamais rien de semblable ne s'est vu en Israël et que jamais prophète n'en a fait autant. Si vous ne renoncez pas à votre résistance opiniâtre, nous serons forcés de quitter Capharnaüm, car nous ne voulons plus souffrir ni entendre vos blasphèmes, etc. »

Les pharisiens prirent la chose très poliment : l'un d'eux, homme gros et gras, se mit à pérorer devant le peuple avec une adresse perfide. Il dit qu'en effet on n'avait jamais entendu parler dans Israël de tels prodiges, d'une telle doctrine ; que jamais prophète n'avait fait rien de pareil. « Mais, dit-il, veuillez prêter l'oreille aux observations que j'ai à faire touchant les exorcismes de Gergesa et ceux d'aujourd'hui, dans notre ville, en faveur de ce possédé qui a eu des rapports si intimes avec les Gergeséniens ; car on ne saurait être trop circonspect dans l'examen de faits de ce genre. » Puis il fit une longue description de l'empire des démons. « Il y a là, continua-t-il, une hiérarchie ; les uns ont pouvoir sur les autres, et Jésus s'est associé l'un des plus puissants. En effet, pourquoi a-t-il si longtemps tardé à guérir le possédé de notre ville ? Pourquoi, s'il est le Fils de Dieu, n'a-t-il pas, sans sortir de Capharnaüm, chassé les démons du pays des Gergeséniens ? Mais il a dû se rendre dans ce pays pour faire un pacte avec le prince des démons qui y règnent ; il a dû, pour s'arranger avec lui, lui livrer en proie les pourceaux ; car, bien qu'inférieur en puissance à Béelzébub, ce démon est pourtant d'un rang assez élevé. Après avoir satisfait celui-ci, il a donc pu délivrer par Béelzébub le possédé notre concitoyen ». Il débita très habilement ce discours vide et verbeux, et pria le peuple d'attendre tranquillement la fin ; puis il ajouta que leur propre conduite montrait suffisamment quels étaient les fruits de cette prédication : les jours ou-

vrables, le peuple, au lieu de travailler, courait après le prophète et après ses miracles, et le jour du sabbat n'était plus que bruit et tumulte. Ils devaient donc se calmer et se préparer pour la fête qui approchait. Il réussit ainsi à déterminer le peuple à se disperser, et beaucoup de têtes légères furent à moitié convaincues par sa faconde (1).

Jésus vint avec ses disciples à la synagogue pour le sabbat, et, grâce à la crainte que les pharisiens avaient du peuple, il put enseigner sans interruption sur l'histoire de Joseph et sur le chapitre LVIIe d'Ezéchiel. Jésus, connaissant leurs pensées et sachant tout ce qui avait été insinué au peuple, leur dit : « Tout royaume divisé contre lui-même sera ruiné. Si Satan chasse Satan, il est divisé contre lui-même ; comment donc son royaume subsistera-t-il ? Et si, moi, je chasse les démons par Béelzébub, par qui vos enfants les chassent-ils ? »

Ainsi Jésus les réduisit au silence, et il sortit de la synagogue sans avoir rencontré de contradiction. Il passa la nuit dans la maison de Pierre.

CHAPITRE LXVII

Visites de Jésus. — Rechute de Madeleine.

Jésus, suivi de plusieurs disciples, visita Jaïre et les siens pour les instruire et pour fortifier leur courage. Ils étaient très humbles et entièrement changés : ils avaient fait de leurs biens trois parts : une pour les pauvres, une autre pour l'Église future, et la troisième pour eux-mêmes. La vieille mère de Jaïre, dont l'émo-

(1) Notre époque connaît, hélas! plus d'un de ces pharisiens hypocrites [illegible] une prétendue sagesse et une [illegible] [illegible] finissent par donner le change aux simples, en [illegible]

tion avait été profonde, était devenue très bonne. La jeune fille ne se présenta qu'après avoir été appelée : elle était voilée et se montrait fort modeste. Elle se tenait très droite, et paraissait se bien porter et avoir grandi, bien que toujours de petite taille et de complexion délicate.

Quel touchant spectacle que de voir Jésus passer par les rues, la robe tantôt flottante, tantôt un peu relevée. Sa démarche est calme et paisible, mais sans roideur : il semble plutôt planer que marcher ; sa simplicité et sa majesté surpassent celles de tous les autres hommes. Rien de choquant, pas le moindre balancement disgracieux, pas un mouvement ni un regard inutile, et pourtant rien d'affecté ni de prémédité.

Il se rendit ensuite chez le centurion païen Cornélius, dont il instruisit la famille et les serviteurs ; puis il l'accompagna chez Zorobabel, centurion de Capharnaüm, où il enseigna également. On vint à parler de Jean-Baptiste, et de la fête anniversaire de la naissance d'Hérode. Zorobabel et Cornélius dirent qu'Hérode les y avait invités, ainsi que tous les autres gens de distinction, et ils lui demandèrent s'il leur permettait d'accepter. Jésus leur répondit qu'ils pouvaient y aller, s'ils étaient sûrs de ne point prendre part au mal qui s'y ferait ; cependant il valait mieux s'excuser si cela était possible. Ils blâmèrent le commerce adultère d'Hérode et la captivité de Jean ; ils espéraient toutefois qu'Hérode lui rendrait la liberté à l'occasion du jour de sa naissance.

Jésus visita aussi sa mère, chez laquelle se trouvaient alors Suzanne, fille d'Alphée et de Marie de Cléophas, Suzanne de Jérusalem, Dina la Samaritaine et Marthe. Il leur dit qu'il repartirait le lendemain. Marthe était attristée de la rechute de Madeleine et de son état de possession diabolique. Elle demanda à Jésus s'il ne fallait pas qu'elle se rendît auprès d'elle. Mais le Seigneur lui dit d'attendre encore.

Je vis, en effet, Madeleine au pouvoir du démon : souvent tout à fait folle, superbe et emportée par la colère, elle frappait et injuriait tout son entourage, tourmentait surtout ses servantes, et s'habillait avec un luxe extravagant. Je la vis frapper l'homme qui vivait en maître dans sa maison ; celui-ci à son tour la maltraita. Souvent elle tombait dans une affreuse tristesse : elle parcourait toute sa vaste demeure, sanglotant et se lamentant ; elle cherchait Jésus et criait : « Où est le Maître, où est-il ? Il m'a abandonnée ! » Puis quelques jours après elle redevenait dissolue et effrontée, donnait des festins et se livrait au péché ; car la curiosité et la perversité lui amenaient toujours de nouveaux adorateurs, et elle se laissait tout à fait dominer par l'être méprisable qui demeurait avec elle et qui recevait de l'argent de ses amants.

Je crois que Lazare, pour limiter ses prodigalités, lui avait assigné un certain revenu. Elle était dans l'état le plus déplorable : l'orgueil, la vanité, la colère et les désirs mauvais la dominaient à un degré qui ne permettait pas de douter que Satan ne la possédât. De plus elle avait des convulsions et des attaques d'épilepsie. On concevra la peine qu'éprouvaient ses saints parents, en voyant dans un tel état de dégradation une personne si admirablement douée.

CHAPITRE LXVIII

Jésus instruit ses disciples avant de les envoyer en mission. — Prédication à la synagogue d'Hukoke et guérisons d'aveugles.

Je vis le Seigneur enseigner les disciples en particulier ; il leur dit qu'il les enverrait en mission le lendemain. « Six des apôtres me suivront, leur dit-il, les six

autres se rendront dans la haute Galilée : ceux-ci seront accompagnés de dix-huit disciples, et moi-même de douze ; je vous donnerai ma bénédiction, après quoi vous aurez pour devoir d'enseigner, de guérir, et de chasser les démons, etc. ». Il prenait ces dispositions pour éviter la trop grande affluence de peuple dans un même endroit et pour répartir le mouvement sur plusieurs points : car il ne pouvait plus rester à Capharnaüm ; la multitude était trop excitée, trop nombreuse, et elle le pressait trop de tous les côtés. Enfin il renvoya chez eux plusieurs disciples qui auraient pourtant préféré le suivre.

Beaucoup de Gergeséniens, surtout des pauvres, voulaient l'escorter ; sans moyens d'existence et accoutumés à une vie errante, ils espéraient vivre avec lui dans l'abondance. Ils parlaient souvent entre eux du royaume qu'il devait bientôt établir ; ils s'imaginaient qu'il allait se faire oindre comme Saül et David, prendre possession du pays d'Israël et monter sur le trône à Jérusalem ; alors eux et tous ses partisans seraient bien récompensés. Jésus leur dit de retourner chez eux, de faire pénitence, d'observer les commandements et de mettre en pratique ce qu'ils avaient appris de lui. Il leur déclara que les pécheurs ne seraient point admis dans son royaume, qui était tout autre chose que ce qu'ils croyaient. Il congédia ainsi une grande foule de peuple.

De Capharnaüm Jésus se dirigea vers le nord, accompagné des douze apôtres et de trente disciples. Il fut suivi en chemin par de nombreux groupes, et s'arrêta souvent pour les enseigner tour à tour, au moment où ils allaient se séparer de lui pour retourner chez eux.

Arrivés au pied d'une belle montagne où cinq chemins se croisaient, à trois lieues de Capharnaüm et un peu plus près du Jourdain, il congédia le peuple qui l'avait suivi jusque-là, et il monta avec les apôtres et

les autres disciples au sommet, où il y avait une chaire. Il leur fit une instruction touchant leur mission ; il leur dit : « Ce que je vous ai révélé en particulier, enseignez-le désormais publiquement ; annoncez que le royaume des cieux est proche, que le dernier temps laissé à la pénitence est venu, et que la fin de Jean-Baptiste arrive. Baptisez, imposez les mains, chassez les démons ». Il leur dit ensuite comment ils devaient se conduire dans les disputes, et comment ils pouvaient reconnaître et éviter les adhérents intéressés et les faux amis. « Pour le moment, ajouta-t-il, aucun de vous n'est plus que les autres. Dans tous les endroits où vous entrerez, demeurez chez les gens pieux, vivez de peu et pauvrement, évitez d'être à charge à personne, etc. ». Il leur dit aussi comment ils auraient à se séparer et à se réunir ensuite : les apôtres devaient aller deux à deux, prendre avec eux quelques disciples et se faire précéder par d'autres qui annonceraient leur arrivée et convoqueraient les habitants, etc. Les apôtres portaient avec eux de petits flacons d'huile ; il leur apprit à la consacrer et à s'en servir pour guérir les malades (*Marc*, VI, 13). Ce jour-là, il leur donna sur leur mission toutes les instructions qui se trouvent dans l'Evangile ; mais il ne parla pas encore des persécutions qui les menaçaient ; il dit seulement : « Maintenant vous serez les bienvenus partout, mais il viendra un temps où l'on vous persécutera ». Ils s'agenouillèrent autour de lui ; il pria et leur imposa les mains : quant aux disciples, il les bénit seulement. Enfin ils s'embrassèrent et se séparèrent.

Jésus descendit la montagne et se rendit à Hukoke (Hukaka), où une foule de peuple vint au-devant de lui et l'accueillit avec une grande joie, ainsi que ses disciples.

Tout auprès de la ville se trouvait un puits autour duquel un aveugle et plusieurs boiteux l'attendaient pour implorer son secours. L'aveugle avait les yeux

malpropres. Jésus lui ordonna de se laver la figure à la fontaine. Cela fait, il lui oignit les yeux avec de l'huile, puis il cueillit une petite branche d'un arbuste, la lui mit devant les yeux, et lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle répondit : « Oui, je vois un grand arbre ». Alors Jésus lui frotta de nouveau les paupières, et lui demanda encore une fois s'il voyait ; l'aveugle se jeta plein de joie à ses pieds et lui dit : « Seigneur, je vois des montagnes, des arbres, des hommes, je vois tout ! » La foule reconduisit l'aveugle à la ville, en poussant des cris d'allégresse. Jésus guérit encore tous les boiteux et les paralytiques qui se trouvaient là.

L'aveugle ayant annoncé son bonheur à Hukoke, beaucoup de monde en sortit, entre autres les chefs de la synagogue et les maîtres d'école avec une troupe d'enfants. Jésus, suivi de la foule, se rendit à l'école, où il raconta plusieurs paraboles et prêcha sur les huit béatitudes. Il exhorta tous ceux qui l'écoutaient à faire pénitence, car le royaume de Dieu était proche, etc. Il donna d'amples explications sur les paraboles. Il avait recommandé aux disciples de faire bien attention à ce qu'il dirait, afin de pouvoir reproduire avec exactitude son enseignement dans les villages et les maisons isolées d'alentour. Les apôtres, suivis de plusieurs disciples, se répandaient d'ordinaire dans les endroits voisins pour enseigner et guérir, et le soir ils se réunissaient dans la localité où Jésus était allé, pour recevoir de nouveau ses instructions.

Dans la synagogue, Jésus enseigna sur la prière et sur le Messie. Le Messie était déjà dans le monde ; les auditeurs étaient ses contemporains, et lui-même enseignait sa doctrine. Il parla de l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, et je compris que cela voulait dire l'adoration en esprit et en Jésus-Christ, car il était la vérité, le vrai Dieu, le Dieu vivant qui s'est incarné, le Fils conçu du Saint-Esprit. Là-dessus les docteurs le

prièrent de la manière la plus bienveillante de leur dire qui il était réellement, d'où il venait, et si ceux qu'on croyait ses parents ne l'étaient pas en effet. Ils le prièrent de leur dire ouvertement s'il était bien le Messie, le Fils de Dieu ; car il était désirable que les docteurs de la loi sussent à quoi s'en tenir et qu'ils le reconnussent, puisqu'ils avaient autorité sur le peuple, etc. Jésus, parlant d'une manière évasive, leur répondit : « Si je dis : Je le suis, moi qui vous parle, vous ne me croirez point ; vous direz : Mais non, c'est le fils de gens que nous connaissons bien. Du reste, vous ne devez pas scruter mon origine, mais considérer mon enseignement et mes œuvres : celui qui fait la volonté du Père est le Fils du Père, car le Fils est dans le Père, et le Père dans le Fils ; et quiconque fait la volonté du Fils fait la volonté du Père ». Il parla sur ce sujet et sur la prière d'une manière si persuasive, que plusieurs s'écrièrent : « Seigneur, vous êtes le Christ ! vous êtes la vérité ! » Et se prosternant devant lui, ils voulurent l'adorer. Alors il reprit : « Adorez le Père en esprit et en vérité ». Ensuite il se rendit de la ville dans le faubourg avec le chef de la synagogue, chez lequel il prit un repas et passa la nuit avec les disciples.

Le lendemain matin, Jésus répondit encore à leur question, s'il était le Messie, et expliqua la parabole du semeur et les différentes manières dont la semence est reçue. Puis il parla du bon Pasteur qui était venu pour chercher les brebis égarées. Il dit que le bon pasteur accomplirait sa mission jusqu'au jour où ses ennemis le mettraient à mort. Il dit avec un accent qui pénétrait l'âme, que l'amour mettrait sa joie à sauver, ne fût-ce qu'une seule brebis.

Comme il était à une demi-lieue de Béthanath, un aveugle vint au-devant de lui, conduit par deux jolis enfants. Ils portaient des robes courtes de couleur jaune, et des chapeaux d'écorce tressée ; c'étaient des enfants de lévites. L'aveugle, vieillard de distinction,

espérait depuis longtemps en Jésus. Lorsque ses jeunes guides lui signalèrent son arrivée, il courut vers lui, criant de loin : « Jésus, fils de David, ayez pitié de moi ! venez à mon secours ! » Lorsqu'il l'eut abordé, il se jeta à ses pieds et dit : « Seigneur, vous me rendrez certainement la vue ! Il y a longtemps que je vous attends ! Il y a longtemps aussi que j'avais la certitude intérieure que vous viendriez me guérir ! » Jésus répondit : « Vous croyez ; qu'il vous soit fait selon votre foi ! » Puis il entra avec lui dans un bois où il y avait une fontaine, et lui dit de se laver les yeux. Les yeux de l'aveugle, ainsi que le front, étaient couverts d'ulcères et de croûtes, qui se détachèrent quand il fut lavé. Ensuite Jésus lui oignit les yeux, le front et les tempes, et l'aveugle recouvra aussitôt la vue. Il rendit grâces à Jésus, qui bénit aussi les deux enfants, disant qu'ils annonceraient un jour la parole de Dieu.

Ils se rendirent enfin à la ville, devant laquelle les apôtres et les autres disciples les rejoignirent. Beaucoup de monde s'était rassemblé en cet endroit, et grande fut leur joie lorsqu'ils virent que l'aveugle avait recouvré la vue.

CHAPITRE LXIX

Contestations des pharisiens de Saphet à qui Jésus révèle leurs péchés.

Jésus dit alors à ses disciples qu'il voulait aller en Judée. Je remarquai que Thomas se réjouissait beaucoup de ce voyage, parce qu'il supposait que les pharisiens de ce pays contrediraient Jésus avec plus de véhémence, et qu'il espérait trouver ainsi l'occasion de disputer contre eux. Il en parla aux autres disciples, qui n'en éprouvèrent pas la même joie. Mais Jésus le réprimanda de ce zèle excessif, et lui dit : « Un jour

viendra où toi-même tu refuseras de croire » ; ce que Thomas ne voulut pas admettre.

Devant la ville de Saphet, où Jésus se rendit ensuite, beaucoup de gens de bien le reçurent avec solennité : ils portaient des branches d'arbres à la main et chantaient des psaumes. On lui lava les pieds ainsi qu'aux disciples, et on leur servit un léger repas. Il alla aussitôt à la synagogue, où beaucoup de monde s'était rassemblé, parce qu'on célébrait non seulement le sabbat, mais aussi la fête des Lumières et celle de la nouvelle lune ; on savait en outre que Jésus et ses disciples devaient arriver.

Il y avait à Saphet beaucoup de pharisiens, de saducéens, de scribes et de lévites. La ville possédait une école de la loi, où un grand nombre de jeunes gens étudiaient les arts libéraux et la théologie judaïque. Thomas avait étudié dans cette école deux ans auparavant, et il alla visiter l'un de ses anciens professeurs, pharisien, qui s'étonna de le trouver dans une telle compagnie. Mais Thomas parla avec tant d'ardeur de la doctrine et des œuvres de Jésus, qu'il le réduisit au silence. Des pharisiens et des saducéens de Jérusalem s'étaient introduits dans cette école, et ils agissaient si arbitrairement, qu'ils importunaient même leurs collègues de l'endroit. Quelques-uns étaient de ceux qui étaient allés chercher le Seigneur. Ils parlèrent à Jésus d'un ton flatteur de sa grande réputation et de ses miracles, mais ils dirent qu'il devait éviter de causer du désordre et du tumulte ; car ils s'étaient déjà scandalisés de la réception solennelle qu'on lui avait faite. Jésus leur répondit en présence du peuple et dans le vestibule, car le sabbat n'était pas encore commencé. Il parla sévèrement de l'agitation et du scandale qu'ils faisaient naître dans le pays, et les somma de démontrer en quel point il avait violé la loi, lui qui avait été envoyé par son Père pour l'accomplir. Pendant qu'il disputait ainsi contre eux, sept ou huit lépreux qu'il

avait guéris la veille à Elkèse vinrent, suivant son ordre, se présenter devant les prêtres ; et Jésus leur dit : « Vous voyez que j'accomplis la loi ! J'ai ordonné à ces gens de se présenter devant vous, quoiqu'ils n'y soient pas obligés, puisqu'ils ont été guéris en un instant par l'ordre de Dieu et non par la médecine humaine ». Cette coïncidence dépita beaucoup les pharisiens ; ils leur firent cependant subir l'examen ; on regardait la poitrine ; si l'on n'y vroyait plus de lèpre, l'homme était guéri. Les pharisiens, aussi étonnés qu'exaspérés, furent obligés de déclarer ceux-là délivrés de leur mal.

Dans la matinée, on avait amené, avec beaucoup de peine, dans la cour de la maison où était logé Jésus, une foule de gens gravement malades, dont plusieurs étaient très âgés. Il s'y trouvait des sourds, des aveugles, des paralytiques, des boiteux, des malades de toute espèce. Jésus les guérit les uns après les autres par la prière, par l'imposition des mains, et par des onctions d'huile bénite. Il fit ces guérisons avec plus de cérémonies qu'à l'ordinaire, et apprit aux disciples comment ils devraient reproduire ces diverses manières de procéder ; puis il exhorta les maladies, chacun selon son état.

Les pharisiens et les saducéens de Jérusalem se scandalisèrent beaucoup de ces guérisons ; ils voulaient renvoyer les malades qui continuaient d'arriver ; ils se mirent à crier qu'ils ne tolèreraient point ces violations du sabbat. Ils firent tant de bruit, que Jésus se tourna vers eux et leur demanda ce qu'ils voulaient. Alors ils se mirent à disputer contre lui, lui reprochant de parler toujours dans son enseignement du père et du fils, tandis qu'on savait bien de qui il était fils. Jésus répondit à sa manière ordinaire : « Celui qui fait la volonté du Père est le Fils du Père, tandis que celui qui n'observe pas les commandements n'a pas le droit de juger, et doit s'estimer heureux de ne pas être chassé

de la maison comme un étranger et un intrus ». Comme ils continuaient à blâmer ses guérisons, lui reprochant de ne pas s'être lavé la veille avant le repas, et ne voulant point admettre qu'ils eussent eux-mêmes violé la loi, Jésus, à leur grand effroi, écrivit sur la muraille leurs prévarications et leurs péchés secrets, en caractères qu'eux seuls pouvaient lire. Puis il demanda aux pharisiens s'ils voulaient que cela restât écrit et fût publié partout, où s'ils aimaient mieux effacer ces mots et le laisser, lui, tranquillement guérir les malades. Saisis de frayeur, ils effacèrent ce qu'il avait écrit, et s'en allèrent, tandis qu'il se remit à opérer ses guérisons. Ils avaient malversé avec des fonds affectés aux fondations pour les orphelins et les veuves, et les avaient employés à des constructions de toute espèce.

CHAPITRE LXX

Jésus à Abram règle plusieurs différends.

Jésus se rendit ensuite à Abram, ville située dans l'angle qui terminait au nord-est le territoire de la tribu d'Aser, et tout près de l'extrémité nord-ouest de celui de Zabulon. Le soir, il resta dans l'hôtellerie qui est devant la ville, et enseigna la foule qui s'y était rassemblée. Au matin, le maître de l'hôtellerie soumit à sa décision une contestation sur un puits, dont lui et ses voisins se servaient pour abreuver leurs bestiaux. Les pâturages nombreux qui se trouvaient sur la hauteur, entre les deux tribus, occasionnaient des querelles continuelles au sujet des eaux. Le maître d'hôtel dit à Jésus : « Seigneur, nous ne vous laisserons pas nous quitter sans avoir décidé sur notre différend. » Je ne me rappelle que vaguement la décision que le Seigneur rendit. On devait, je crois, laisser libre de part et d'au-

tre un nombre égal de bestiaux, et le droit de se servir du puits devait être cédé aux maîtres des troupeaux qui s'y dirigeraient d'eux-mêmes en plus grand nombre. Jésus tira de cette décision un enseignement profond sur l'eau vive qu'il voulait leur donner, et qui devait appartenir à ceux qui la rechercheraient avec le plus d'ardeur. Cet enseignement surpassait en profondeur celui qu'il avait donné à Dina, auprès du puits de Jacob. Après avoir prêché jusqu'à dix heures devant la ville, il y entra. Abram était divisé en deux gros bourgs, situés sur deux chemins ; les maisons y étaient séparées par des jardins. Les habitants et les maîtres d'école vinrent au-devant de Jésus ; ils lui lavèrent les pieds, lui offrirent des rafraîchissements, et le conduisirent à l'école, où il expliqua une des béatitudes.

Il y avait en cet endroit des pharisiens, des saducéens et deux synagogues. Les saducéens avaient leur synagogue particulière, mais le Seigneur n'y enseigna pas. Les pharisiens se montrèrent bienveillants à son égard.

Le lendemain matin, beaucoup de malades et de gens qui désiraient recevoir de lui des instructions et des consolations vinrent à l'hôtellerie où il était logé. C'étaient pour la plupart des boiteux avec des membres tordus, des gens âgés tout décharnés, des démoniaques qui murmuraient sourdement ; il y avait aussi des femmes qui se tenaient à l'écart. Les paralytiques guéris la veille par Jésus voulaient l'assister auprès des autres malades ; mais il les remercia, en disant qu'il était venu pour servir et non pour être servi. Après avoir enseigné et guéri toute la matinée, il eut encore à juger un différend sur un puits. Comme les frontières des trois tribus d'Aser, de Nephthali et de Zabulon se touchaient en cet endroit, les pâtres, qui s'y trouvaient en grand nombre, avaient continuellement des querelles. L'un d'eux se plaignit de ce que ses voisins se servaient d'un puits creusé par ses pères ; il voulait, di-

sait-il, se soumettre à la décision de Jésus, et cependant il réservait les droits de ses descendants. Jésus trancha la question en l'engageant à creuser un puits dans un autre endroit qu'il lui désigna, et où il devait trouver de meilleure eau et en plus grande abondance.

A la synagogue, les pharisiens se montrèrent très polis envers Jésus ; ils lui cédèrent la première place, firent ranger les disciples autour de lui et lui présentèrent un rouleau des saintes Ecritures. Il enseigna sur une des béatitudes ; puis il parla des grandes persécutions que lui-même et ses disciples auraient à souffrir, ainsi que des cruels châtiments et de la ruine entière qui menaçait Jérusalem et tout le pays. Les pharisiens, selon leur habitude, l'interrompirent souvent pour le prier de leur expliquer ce qu'il venait de dire.

Jésus et les apôtres visitèrent chez eux les habitants du quartier méridional de la ville ; ils les enseignèrent, les consolèrent, les réconcilièrent et les exhortèrent à la paix, à la concorde, à la charité, etc. Quand la famille était nombreuse, le Sauveur lui accordait une instruction spéciale ; mais le plus souvent les disciples appelaient à venir l'entendre, les voisins de la maison où il se trouvait. Il mettait fin à toutes les contestations. Il entrait de préférence dans les habitations qui renfermaient de vieilles gens alités, et hors d'état d'aller l'entendre à la synagogue.

CHAPITRE LXXI

Jésus enseigne sur le mariage et assiste à des noces.

Dès le premier jour de son arrivée à Abram, Jésus instruisit deux jeunes couples et voulut bien assister à leurs fiançailles. Un autre jour, trois couples se réunirent dans une maison avec les pères, mères et proches

parents ; plusieurs pharisiens étaient présents à la cérémonie, et Jésus fit une instruction sur le mariage. Il parla de la soumission de la femme prescrite par le précepte donné après la chute de nos premiers parents; mais il dit que les hommes devaient honorer dans leurs femmes la promesse « que la semence de la femme écraserait la tête du serpert. » Maintenant surtout, que le temps de l'accomplissement était proche, et que la grâce allait être substituée à la loi, les femmes devaient obéir avec respect et humilité, et les hommes commander avec une affectueuse modération. Il dit aussi, dans son instruction, que le péché était entré dans le monde par la désobéissance, comme le salut par l'obéissance et la foi. Il parla en outre du divorce, disant que l'homme et la femme étaient une seule chair, et qu'on ne devait pas les séparer ; qu'ils pouvaient cependant vivre séparés, si la cohabitation donnait lieu à de grands péchés, mais non pas se remarier. Il dit encore que les lois avaient été faites pour l'état d'enfance des peuples ; mais qu'ils étaient maintenant sortis de cette enfance, et que la plénitude des temps était arrivée ; qu'en conséquence les époux divorcés ne pourraient se remarier sans violer les lois éternelles de la nature, et que la séparation même ne devait être accordée qu'après une épreuve sérieuse. Il fit cette exhortation dans une magnifique maison qui appartenait aux parents de l'un des couples de fiancés. Il y avait entre les hommes et les femmes un rideau, près duquel Jésus se tenait pour enseigner. Les pères et les mères étaient rangés derrière leurs enfants ; les disciples et les pharisiens étaient debout à côté de Jésus.

Dans la synagogue, les pharisiens commencèrent à attaquer son instruction sur le mariage. Par rapport à la soumission de la femme, ils le trouvaient trop doux, et, quant au divorce, trop sévère. Ils avaient compulsé une foule d'écrits, et, malgré les explications ultérieures qu'il leur donna, ils ne voulurent pas adhérer à sa

doctrine. Leur contradiction, bien qu'assez vive, resta toutefois dans les limites des convenances.

Jésus assista ensuite, en qualité de témoin, au mariage des jeunes couples, avec plusieurs disciples. On les maria devant le coffre qui renfermait les livres de la loi ; la coupole de la synagogue était enlevée. Je vis les époux faire couler quelques gouttes du sang du doigt annulaire, puis échanger leurs anneaux. Au sortir de la synagogue, les noces commencèrent par des danses, des jeux et un festin : on y avait invité le Seigneur et ses disciples. La fête eut lieu dans une hôtellerie, belle maison entourée de colonnes. Les époux n'étaient pas tous de la ville et quelques-uns étaient pauvres ; mais, ayant appris l'arrivée du Seigneur, ils avaient voulu célébrer leurs noces ensemble devant lui. Plusieurs des jeunes mariés avaient assisté avec leurs pères aux prédications de Jésus à Capharnaüm. Les habitants de cet endroit étaient généralement bons ; en permettant aux pauvres de célébrer leurs noces avec les riches, ils leur épargnaient de grands frais, tout en rendant la cérémonie plus solennelle.

Les convives apportèrent des cadeaux, et Jésus fit aussi un présent en argent pour lui et ses disciples ; mais on le lui renvoya à son hôtellerie avec quelques corbeilles remplies de pains d'une qualité supérieure : il fit tout distribuer aux indigents.

La fête commença par une danse nuptiale, modeste et grave ; les épouses étaient voilées ; les couples se tenaient en face l'un de l'autre, et tour à tour chaque époux dansait avec sa femme sans la toucher, prenant seulement le bout de l'écharpe que tous avaient à la main. Après la danse des époux, tous les assistants dansèrent ensemble. Puis les hommes et les femmes se séparèrent pour aller au festin. Les musiciens, jeunes garçons ou jeunes filles, avaient aux bras et sur la tête des couronnes de laine. Leurs instruments étaient des fifres et des cors recourbés. etc. Les tables étaient dis-

posées de façon que les hommes et les femmes pouvaient s'entendre, mais non se voir. Jésus s'approcha de la table des jeunes mariées, et leur raconta une parabole du genre de celle des vierges sages et des vierges folles, et il l'expliqua dans le sens naturel et dans le sens spirituel. Il leur dit comment elles devaient se pourvoir en leurs maisons des choses nécessaires au ménage ; mais tout ce qu'il disait avait aussi des rapports avec le caractère et les défauts de chacune ; le symbole de la lampe y avait sa place.

CHAPITRE LXXII

Conversion définitive de Madeleine, qui est délivrée de sept démons par Jésus.

L'état de Madeleine devenait de plus en plus déplorable. Depuis la rechute qui avait suivi sa conversion au mont de Gabara, elle était possédée de sept démons. Elle se trouvait d'ailleurs plus mal entourée que jamais. Cependant les saintes femmes, et particulièrement la sainte Vierge, ne cessaient de prier pour elle avec beaucoup d'ardeur. Enfin, Marthe, accompagnée de sa suivante, l'alla voir à Magdalum. Elle fut fort mal reçue, et on la fit attendre. Au même moment, une troupe de mondains et de femmes galantes de Tibériade venait d'arriver pour prendre part à un festin auquel Madeleine les avait conviés. Celle-ci était à sa toilette, et fit dire à Marthe qu'elle ne pouvait venir lui parler. Marthe, se mettant à prier, patienta de la manière la plus touchante, jusqu'à ce que son infortunée sœur arrivât, hautaine, dédaigneuse et embarrassée ; elle rougissait de la mise simple de sa sœur, et, craignant que ses hôtes ne la vissent, elle osa l'engager à se retirer. Marthe lui demanda seulement un coin pour se reposer :

alors on la conduisit avec sa suivante à une chambre délabrée du bâtiment attenant au château, où on la laissa longtemps sans lui rien offrir. C'était dans l'après-midi. Tandis que Marthe et sa servante priaient, accablées de tristesse, Madeleine acheva de se parer ; puis elle alla s'asseoir au festin sur un siège magnifique. Après le repas, elle revint auprès de sa sœur et lui apporta quelques mets. Elle lui parla d'un ton méprisant et emporté ; néanmoins l'orgueil et l'impudicité étaient combattus en elle par la peur et les remords dont elle était déchirée. Marthe la supplia du ton le plus affectueux et le plus humble d'aller entendre la prédication que Jésus ferait publiquement dans le voisinage. Elle lui dit qu'elle y trouverait les personnes qui lui avaient plu et avec lesquelles elle s'était liée dans une occasion semblable ; que toutes seraient très heureuses de la voir ; qu'elle-même avait déjà témoigné combien elle honorait Jésus et qu'elle devait accorder à sa sœur et à son frère le plaisir de la compter au nombre de ses auditeurs ; d'autant plus qu'elle n'aurait pas de sitôt l'occasion d'entendre, dans un lieu si rapproché, l'admirable prophète, en même temps que de voir tous ceux qui tenaient à elle. Marthe ajouta que dernièrement, en parfumant la tête du Sauveur pendant le repas de Gabara, Madeleine avait prouvé qu'elle savait glorifier les qualités grandes et sublimes partout où elle les rencontrait, et qu'elle devait, cette fois encore, honorer de sa présence, la prédication de celui à qui elle avait rendu publiquement hommage avec une hardiesse si magnanime, etc. Je ne saurais rendre les paroles touchantes de Marthe, ni exprimer avec quelle résignation elle supporta les manières arrogantes de sa sœur. Madeleine finit par lui répondre : « J'irai, mais non pas avec toi. Tu peux t'y rendre de ton côté ; je ne veux pas y aller si mal vêtue : je veux me parer selon mon rang et être accompagnée de mes amies. » Là-dessus [illegible]. Il était déjà tard.

Le lendemain matin, je vis Madeleine à sa toilette. Elle fit appeler Marthe, à laquelle elle continua de parler sèchement comme à une inférieure. Marthe l'écouta avec beaucoup d'humilité, priant Dieu en secret de lui inspirer la résolution d'aller avec elle, afin qu'elle s'amendât. Je vis Madeleine se faire laver et parfumer par ses deux suivantes. Pendant qu'on l'habillait, elle tenait à la main un miroir rond de métal et à manche. Sa poitrine était couverte d'une pièce d'étoffe d'or brodée de perles et de pierres taillées à facettes. Par-dessus sa robe à manches étroites, elle en portait une autre à manches larges et courtes, et qui traînait par derrière ; elle était de soie violette brodée de grandes fleurs de couleur et d'or. Sur sa tête, ses tresses étaient entrelacées de roses de soie brute, de fils de perles et d'une espèce de dentelle, si bien qu'on voyait à peine sa chevelure. Au-dessus elle avait une riche coiffe fine et transparente, qui se dressait par devant et retombait par derrière jusqu'aux épaules. Après avoir fini de se parer, elle se montra à Marthe, qui fut obligée de l'admirer.

Le démon la tourmentait cruellement pour l'empêcher de se rendre à la prédication de Jésus, et elle n'y serait pas allée si l'envie n'avait pris aux pécheresses qui étaient chez elle d'assister à ce qu'elles appelaient le spectacle (1). Elles firent donc leurs préparatifs pour le voyage, se vêtirent plus simplement, et partirent montées sur des ânes, suivies de leurs domestiques et de bêtes de somme chargées des bagages. Madeleine emportait des tapis, des coussins, et le siège magnifique

(1) Il y a bien longtemps que la prédication est un spectacle pour un certain monde avide d'émotions et de jouissances. Il oublie qu'un jour la parole sainte qu'il aura entendue sera la loi de son jugement. Les émotions et la scène auront changé. Dieu veuille qu'alors, au lieu de dire, selon sa coutume, aux prédicateurs : « Dites-nous des choses qui plaisent » (*Is.*, XXX, v. 10), il n'ait pas à s'écrier : « Montagnes, tombez sur nous et dérobez-nous à la colère du Verbe éternel ! »

dont elle se servait habituellement ; les autres femmes en avaient du même genre.

Elles entrèrent d'abord dans un hôtel, où elles remirent leurs plus riches atours, puis elles allèrent à l'endroit où la prédication devait avoir lieu. En arrivant, elles attirèrent l'attention de tout le monde par leurs conversations bruyantes et par les regards impertinents qu'elles jetaient autour d'elles. Elles se placèrent à part, bien en avant des saintes femmes, ayant à côté d'elles des hommes de leur société. Ces femmes mondaines, ces pécheresses élégantes avaient fait dresser une tente, et elles étaient assises sur leurs sièges, leurs coussins et leurs tapis moelleux, de manière à être vues de tous. Madeleine, hardie, effrontée et dédaigneuse, était au premier rang. Sa présence provoqua un chuchotement et un murmure général ; car elle était encore plus détestée et plus méprisée dans cette contrée qu'à Gabara. Les pharisiens et d'autres personnes qui savaient qu'après sa conversion si frappante au repas de Gabara, elle était de nouveau retombée, se scandalisèrent beaucoup de ce qu'elle osait se montrer en cet endroit.

Après avoir guéri plusieurs malades, Jésus commença une instruction longue et sévère. J'en ai oublié les détails ; je me rappelle cependant qu'il s'écria : « Malheur à toi Capharnaüm, à toi Bethsaïde, à toi Chorozaïn ! » Je crois aussi qu'il dit que la reine de Saba était venue des extrémités de la terre entendre la sagesse de Salomon, ajoutant : « Il y a ici plus que Salomon. » Pendant son discours, de petits enfants portés à bras par leurs mères et ne parlant pas encore, s'écrièrent plusieurs fois à haute voix : « Jésus de Nazareth, très saint prophète, fils de David, fils de Dieu. » Beaucoup de personnes, et Madeleine elle-même, en furent stupéfaites. Je me rappelle à présent que Jésus, à son intention, dit : « Lorsque l'esprit impur a été chassé de la maison purifiée, il revient avec six autres esprits, et le mal est

plus grave que jamais. » Ces paroles effrayèrent beaucoup Madeleine. Après avoir touché le cœur d'un grand nombre de ses auditeurs, Jésus ordonna au démon, en se tournant de tous côtés, de sortir de ceux qui soupiraient après leur délivrance. Quant à ceux qui voulaient rester dans ses liens, ils n'avaient qu'à se retirer et à l'emmener avec eux. Sur ce commandement, les possédés s'écrièrent tout autour de lui : « Jésus, fils de Dieu, » etc., et plusieurs personnes s'évanouirent.

Madeleine, qui du siège magnifique où elle était assise, avait attiré tous les regards sur elle, tomba par terre en proie à de violentes convulsions ; les autres pécheresses qui l'entouraient la frottèrent avec des essences et voulurent l'emporter, pensant profiter de cette occasion pour se retirer sans faire de scandale, car elles n'entendaient pas se détacher du démon. Cependant, leurs voisins criaient : « Arrêtez, Maître ! arrêtez, cette femme se meurt ! » Jésus interrompit son discours et dit : « Placez-la sur son siège. La mort dont elle meurt maintenant est une mort salutaire qui lui rendra la vie ! » Quelques instants après, une autre parole de Jésus l'impressionna tellement qu'elle eut de nouvelles convulsions, et je vis de sombres figures sortir de son corps et des corps des autres possédés. Il y eut aussitôt un grand bruit et une grande confusion, car son entourage s'empressa tumultueusement de lui donner des soins ; elle reprit ses sens et se remit sur son magnifique siège, disant : « Ce n'est rien, je me suis évanouie. » Mais la sensation fut bien plus forte, lorsque derrière elle d'autres possédés tombèrent pareillement en défaillance et furent délivrés. Pour la troisième fois, elle fut saisie d'horribles convulsions, et la confusion fut à son comble. Marthe courut à sa sœur, qui, après être revenue à elle, était comme anéantie et désespérée, versait d'abondantes larmes et voulait aller s'asseoir à côté des saintes femmes. Ses compagnes, lui disant de ne pas faire de folies, la retinrent de force

et l'entraînèrent dehors. Mais Lazare, Marthe et quelques autres personnes la suivirent et l'emmenèrent à l'hôtellerie des saintes femmes, qui étaient toutes réunies. Ses faux amis ne tardèrent pas à disparaître. De son côté, Jésus, après avoir guéri plusieurs malades, retourna à son logis.

Peu après, il enseigna dans l'école : Madeleine était présente, non encore complètement guérie, mais du moins tout à fait ébranlée. Elle n'était plus mise avec tant de luxe ; elle portait un voile et avait ôté ses ornements superflus, qui consistaient surtout en guipures d'une étoffe très fine, imitant la dentelle, et si délicates, qu'on pouvait à peine s'en servir plus d'une fois. Jésus prononça plusieurs paroles à l'intention de Madeleine; et, comme il jetait sur elle un regard pénétrant, elle s'évanouit de nouveau, et il sortit d'elle encore un mauvais esprit. Alors ses servantes l'emportèrent à l'entrée de la synagogue, où Marthe et Marie la reçurent et la reconduisirent à l'hôtellerie. Elle semblait égarée, et s'en allait par les rues, pleurant et criant : « Je suis une pécheresse, une femme perdue, le rebut du genre humain. » Les saintes femmes faisaient de grands efforts pour la calmer ; elles ne purent l'empêcher de déchirer ses parures, de s'arracher les cheveux ; enfin elle s'enveloppa dans ses draperies, de manière à se cacher à tous les regards. Lorsque plus tard Jésus fut rentré à son hôtellerie, où il prit debout un léger repas avec ses disciples et quelques pharisiens, Madeleine, s'étant soustraite aux soins des saintes femmes, s'en alla, les cheveux épars, et éclatant en sanglots, se jeter à ses pieds et lui demander si elle pouvait encore être sauvée. Les pharisiens et les disciples se scandalisèrent, et dirent à Jésus qu'il ne devait pas souffrir plus longtemps que cette malheureuse apportât le trouble partout ; ils le prièrent de la renvoyer une fois pour toutes. Mais Jésus leur dit : « Laissez-la pleurer et gémir ; vous ne savez pas ce qui se passe en elle. » Puis il se tourna

vers elle et la consola, disant qu'elle devait se repentir, croire et espérer de tout son cœur; qu'elle trouverait bientôt le repos, et que maintenant elle pouvait s'en aller avec confiance.

A ce moment, les servantes de Madeleine et sa sœur étaient arrivées; elles la ramenèrent au lieu qu'elles habitaient. La pauvre pécheresse ne cessait de se tordre les mains et de sangloter, le démon la déchirait et la tourmentait par des remords terribles pour la pousser au désespoir, de sorte que, ne pouvant trouver de repos, elle se croyait perdue.

Sur la demande de Madeleine, Lazare se rendit sur-le-champ à Magdalum pour en prendre possession et pour rompre toutes les liaisons qu'elle y avait. Précédemment et par prudence, Lazare avait mis sous le séquestre les champs et les vignes qu'elle possédait aux environs d'Azanoth.

L'affluence du peuple autour de Jésus fut si grande ce jour-là, qu'il s'en alla secrètement pendant la nuit, et se rendit avec ses disciples à une lieue et demie au nord-est, sur une montagne où il continua sa prédication. Le lendemain matin de bonne heure, les saintes femmes y arrivèrent avec Madeleine, et elles trouvèrent le Sauveur entouré d'une foule considérable qui implorait son secours. Dès que son départ avait été connu, beaucoup de personnes s'étaient empressées de le suivre; celles qui avaient eu l'intention d'aller l'entendre à Azanoth y vinrent aussi, et pendant toute sa prédication l'assemblée fut de plus en plus nombreuse.

Madeleine était assise au milieu des saintes femmes; elle était dans un anéantissement qui inspirait la pitié. Le Seigneur enseigna sévèrement sur les péchés d'impureté, disant que chez ceux qui en faisaient habitude, l'on trouvait tous les vices et toutes les abominations en punition desquels le feu du ciel était descendu sur Sodome et Gomorrhe. Il parla aussi de la miséricorde de Dieu et du temps actuel de grâce, suppliant tous les

hommes d'accueillir cette grâce. Pendant son enseignement, il regarda trois fois Madeleine, qui trois fois tomba par terre, tandis que de sombres vapeurs s'exhalaient de son corps. La troisième fois, les saintes femmes l'emportèrent ; elle était pâle, défaite et à peine reconnaissable. Ses larmes coulaient incessamment, sa conversion était entière ; elle désirait ardemment confesser ses péchés et en recevoir le pardon. Jésus se rendit auprès d'elle dans en endroit écarté, où Marie et Marthe l'avaient conduite. Elle se jeta à ses pieds, la face contre terre, les yeux baignés de larmes et les cheveux épars. Le Seigneur la consola. Les saintes femmes s'étant retirées, elle confessa ses nombreux péchés et en implora le pardon, criant toujours : « Seigneur, puis-je encore être sauvée ? » Jésus lui remit ses péchés. Alors elle le supplia de lui accorder la grâce de ne plus retomber. Jésus la lui promit, lui donna sa bénédiction et lui parla de la vertu de pureté. Il l'entretint ensuite de la sainte Vierge, qui était immaculée : il loua sa sainte Mère et l'exalta dans des termes que je n'avais jamais entendu sortir de sa bouche, recommandant à la pécheresse convertie de s'attacher entièrement à elle, et de lui demander les conseils et les consolations dont elle aurait besoin (1). Puis, la reconduisant auprès des saintes femmes, il leur dit : « Madeleine a été une grande pécheresse, mais elle sera pour tous les siècles, le plus parfait modèle des pénitentes. »

Epuisée par tant de secousses terribles, par la violence de son repentir et l'abondance de ses larmes, la pauvre Madeleine n'était plus que l'ombre d'elle-même. Cependant elle était calme, bien qu'elle versât toujours des pleurs. Elle reçut de nombreux témoignages de sympathie ; pour elle, elle demandait à tous

(1) Touchante leçon pour le pauvre pécheur, qui apprend ainsi de la bouche de Jésus lui-même, que c'est à Marie la Vierge des vierges, la patronne de la pureté, qu'il doit recourir sans cesse, s'il veut reconquérir cette aimable et précieuse vertu !

ceux qu'elle voyait de lui pardonner. Les saintes femmes se rendant à Naïm, comme elle était trop faible pour les suivre, elle alla avec Marthe, Anne de Cléophas et Marie la Suphanite, à Damna, où elles se reposèrent, afin de pouvoir rejoindre le lendemain leurs compagnes.

CHAPITRE LXXIII

Jésus à Gatepher, acclamé par une foule d'enfants qu'il enseigne et bénit.

Vers trois heures, après avoir fait encore une instruction et guéri plusieurs malades, Jésus, accompagné de ses disciples, prenant la direction du sud-ouest, passa par la vallée du lac des bains et arriva à Gatepher, grande ville située sur une colline entre Cana et Séphoris : ils avaient fait quatre ou cinq lieues.

Les chefs des écoles et les pharisiens allèrent au-devant de lui pour le recevoir. Ils lui firent des représentations de toute sorte, le priant, entre autres choses, de ne pas troubler l'ordre dans leur ville, et surtout de ne pas permettre aux femmes et aux enfants de s'attrouper autour de lui. Il pouvait, dirent-ils, enseigner tranquillement dans la synagogue, mais ils verraient avec peine qu'il agitât le peuple. Jésus repoussa avec gravité et sévérité leurs observations hypocrites, et dit qu'il venait à ceux qui soupiraient après son secours et qui le demandaient à grands cris. Sur la nouvelle de l'arrivée du Sauveur, ces pharisiens avaient fait défendre aux femmes de paraître dans les rues avec leurs enfants, et d'acclamer Jésus comme Fils de Dieu, comme le Christ, etc. De telles acclamations étaient, ajoutaient-ils, tout à fait scandaleuses et ridicules, puisqu'on savait bien d'où provenait le Prophète, et qui étaient ses parents, ses frères et ses sœurs. Il fut permis aux ma-

lades de se rassembler devant la synagogue pour se faire guérir ; mais il fallait que ce fût sans bruit ni confusion. Les pharisiens les avaient rangés à leur fantaisie autour de la synagogue, comme s'ils eussent eu à régler ce que Jésus allait faire. En entrant avec lui dans la ville, ils virent avec dépit que les femmes remplissaient les rues ; elles portaient dans leurs bras leurs plus jeunes enfants, les autres les entouraient et tendaient les mains vers le Sauveur, criant : « Jésus de Nazareth, fils de David ! Fils de Dieu ! très saint Prophète (1) ! » Les pharisiens voulurent chasser ces femmes et leurs enfants, mais ce fut en vain ; d'ailleurs on en apercevait qui arrivaient en foule de toutes parts ; aussi se retirèrent-ils du cortège tout scandalisés.

Les disciples étaient confus et inquiets ; ils auraient voulu éviter tout bruit de nature à les compromettre ; ils cherchèrent à écarter les enfants, et firent des représentations à leur Maître. Mais il blâma cette pusillanimité, et, les éloignant, il fit approcher les enfants, auxquels ils parla avec douceur et bienveillance. Il arriva ainsi sur la place voisine de la synagogue, au milieu des enfants qui criaient continuellement : « Jésus de Nazareth ! très saint Prophète ! etc. ». On entendit même des nourrissons à la mamelle l'acclamer : une telle merveille était bien propre à émouvoir et à convaincre le peuple. Sur la place de la synagogue, l'ordre s'établit : les garçons se rangèrent d'un côté, et les filles de l'autre : les mères avec des enfants sur les bras se placèrent derrière eux. Alors Jésus bénit les enfants et se mit à les enseigner. Il fit aussi une instruction aux mères et aux domestiques, appelant « mes enfants » tous ses auditeurs, sans distinction. Il fit connaître à ses disciples combien les enfants ont de prix

(1) Ainsi s'accomplissait la parole du Psalmiste : « Vous avez su tirer la louange de la bouche des enfants à la mamelle pour confondre vos ennemis. » (Ps. VIII, v. 3.)

aux yeux de Dieu. Il dit beaucoup d'autres choses analogues à celles que nous trouvons dans l'Evangile, mais rapportées en d'autres circonstances. La conduite du Sauveur déplut extrêmement aux pharisiens. Il se rendit ensuite auprès des malades qui avaient dû l'attendre et il en guérit plusieurs. Enfin il prêcha dans la synagogue touchant la dignité des enfants, parce que les pharisiens s'étaient mis de nouveau à parler du tumulte que ceux-ci avaient occasionné.

Lorsqu'il sortit de la synagogue, trois femmes vinrent à lui, désirant l'entretenir en particulier. Il les emmena à l'écart ; alors elles se jetèrent à ses pieds et le sollicitèrent de les secourir : leurs maris étaient possédés par des esprits impurs, et quand elles s'approchaient d'eux, ces démons les tourmentaient aussi. « Nous avons appris, dirent-elles, que vous avez guéri Madeleine ; nous vous supplions d'avoir également pitié de nous. » Jésus les renvoya en leur promettant une prochaine visite. Il alla ensuite avec ses disciples dans la maison d'un Essénien marié ; c'était un homme simple et droit, qui s'appelait Siméon ; il était fils d'un pharisien de Dabrath. Le Sauveur et ses disciples prirent chez lui un léger repas, sans s'asseoir. Siméon dit à Jésus qu'il voulait donner son bien à l'Eglise future.

Après cela, le Seigneur se rendit chez les trois femmes et eut avec elles un entretien ainsi qu'avec leurs maris. En rejetant la faute sur ceux-ci, elles avaient dissimulé la vérité ; elles-mêmes étaient tentées par des esprits impurs. Jésus les exhorta tous à vivre unis, à prier, à jeûner et à faire l'aumône.

CHAPITRE LXXIV

Jésus, à Nazareth, mécontente les pharisiens pas son refus de guérir les malades.

Le lendemain, des pharisiens de Nazareth vinrent trouver Jésus pour le prier de revenir dans sa patrie. Ceux qui naguère avaient voulu le précipiter du haut de la montagne n'étaient plus là ; mais il y en avait plusieurs d'une grande ville où cette secte avait de nombreux partisans. Ils dirent au Sauveur qu'on espérait qu'il viendrait à Nazareth, sa patrie, et qu'il y ferait aussi des miracles ; que tous les habitants souhaitaient entendre son enseignement ; qu'il pourrait aussi guérir ses compatriotes malades ; cependant ils lui demandèrent, une fois pour toutes, de ne pas guérir le jour du sabbat. Jésus leur répondit qu'il irait chez eux célébrer le sabbat, mais qu'ils se scandaliseraient de lui ; que, quant aux guérisons, ce serait à leur détriment qu'il les opérerait. Alors ils retournèrent à Nazareth ; Jésus s'y rendit vers midi ; le long du chemin il instruisit ses disciples.

Plusieurs gens de bien et beaucoup de curieux vinrent au-devant de lui ; on lava les pieds aux arrivants et on leur offrit une légère réfection. Jésus alla aussitôt visiter quelques malades qui l'avaient fait prier de les secourir, et il les guérit parce qu'il les savait croyants. Sur le chemin, il passa devant plusieurs personnes sollicitant aussi leur guérison, mais dans le dessein de les éprouver, et il ne les guérit pas.

Jésus enseigna dans la synagogue ; il n'y fit aucun miracle. Je le vis vers midi faire la promenade d'usage le jour du sabbat ; il fut accosté par les deux jeunes gens, qui à plusieurs reprises l'avaient prié de les

prendre pour disciples. Il leur demanda de nouveau s'ils voulaient quitter leur maison et leurs parents, distribuer leurs biens aux pauvres, obéir aveuglément et souffrir la persécution ; à ces questions ils se retirèrent en haussant les épaules.

Le Seigneur entra dans la maison de ses parents à Nazareth ; elle était inhabitée, mais tenue en bon ordre par la sœur aînée de Marie, mère de Marie de Cléophas. Le Sauveur la visita, puis il retourna à la synagogue, où il enseigna avec force et sévérité. Il appela Dieu son Père céleste, et prédit les châtiments qui devaient frapper Jérusalem et tous ceux qui ne l'écouteraient pas. Il s'adressa ensuite aux disciples, leur parla des persécutions qu'ils auraient à subir, les exhorta à être persévérants et à demeurer fidèles, etc. Les pharisiens, ayant appris qu'il se disposait à quitter Nazareth sans avoir guéri personne, se mirent à exhaler leur dépit, en disant : « Qui est-il donc ? Que prétend-il être ? Où a-t-il pris sa doctrine ? Il est pourtant d'ici, son père était charpentier, et ses frères et ses sœurs sont tous parmi nous ! » Ils entendaient par là Marie d'Héli, fille aînée de sainte Anne, ses enfants, Iacob, Eliacim et Sadoch, leur sœur, Marie de Cléophas, ainsi que ses fils et ses filles (*Matth.*, XIII, 57. *Marc.*, VI, 3). Jésus, sans répondre, continua d'enseigner ses disciples. Un pharisien des environs de Séphoris se montra plus insolent encore ; il l'interpella en ces termes : « Qui es-tu donc ? As-tu oublié qu'il y a quelques années, un peu avant la mort de ton père, tu as avec lui travaillé à faire en ma maison des cloisons en bois ? » Comme Jésus gardait le silence, ils lui crièrent : « Parle donc ! Est-il bienséant de ne pas répondre à des hommes honorables ? » Alors Jésus dit à l'insolent provocateur : « Oui, j'ai travaillé jadis ton bois ; je t'ai regardé, et j'ai gémi de ne pouvoir te délivrer dès lors de la dureté de cœur dont tu fais preuve en ce moment. Tu n'auras point de part à mon royaume, quoique je t'aie aidé à

bâtir ta maison sur la terre ». Jésus ajouta encore. « Un prophète n'est pas sans honneur, si ce n'est dans sa patrie, dans sa maison et dans sa famille. »

Les pharisiens se scandalisèrent plus que jamais quand ils entendirent certains enseignements que Jésus donna à ses disciples, et dont voici les principaux : « Je vous envoie comme des brebis au milieu des loups. — Il y aura moins à souffrir pour Sodome et Gomorrhe au jour du jugement, que pour ceux qui ne voudront pas vous recevoir. — Je ne suis pas venu vous apporter la paix, mais le glaive ».

Après le sabbat, il y avait encore beaucoup de personnes qui désiraient être guéries ; mais Jésus n'en guérit aucune, au grand dépit des pharisiens. Quelques individus, imitant l'insolent pharisien de la synagogue, lui dirent d'un ton grossier : « Te rappelles-tu tel ou tel lieu ? » Et ils nommaient les endroits où ils l'avaient vu autrefois. Les pharisiens lui firent remarquer aussi qu'il avait cette fois une suite moins nombreuse que lors de son premier voyage, et ils lui demandèrent s'il n'irait pas visiter les Esséniens : on sait qu'ils ne pouvaient les souffrir. Les Esséniens n'assistaient que rarement aux prédications publiques de Jésus qui, de son côté, ne parlait pas d'eux. Les plus instruits d'entre eux entrèrent plus tard dans l'Eglise. Ils reconnaissaient Jésus comme le Fils de Dieu ; aussi ne le contredisaient-ils jamais.

CHAPITRE LXXV

Guérisons de divers malades coupables mais repentants, et des enfants du pêcheur de Sunam.

Jésus et ses disciples quittèrent Nazareth vers une heure de la nuit ; ils allèrent à deux lieues de là, au village situé à côté du Thabor. C'est là que le Seigneur

avait récemment guéri un lépreux, en se rendant à Capharnaüm, après avoir ressuscité le jeune homme de Naïm. L'homme que Jésus avait guéri de la lèpre vint le voir, et lui exprima de nouveau sa reconnaissance. Il le supplia de vouloir bien guérir plusieurs lépreux auxquels il avait fait construire une cabane de toile devant le village. Il lui offrit aussi de donner une partie de sa fortune pour fournir aux frais de voyages.

Le jour commençait seulement à poindre, quand Jésus sortit de la maison où il avait passé la nuit. Il savait que quelques pécheurs honteux l'attendaient au passage. Ils étaient cinq, hommes et femmes, implorant son secours. Jésus s'approcha ; alors ils se jetèrent à ses pieds, et une femme lui dit : « Seigneur, nous sommes de Tibériade, nous n'avions pas osé jusqu'à présent recourir à vous. Les pharisiens nous disaient que vous étiez sévère et dur à l'égard des pécheurs, mais nous avons appris que vous avez eu pitié même de Madeleine, que vous l'avez délivrée, et que vous lui avez pardonné ses péchés ; nous avons donc pris courage, et nous sommes venus jusqu'ici, Seigneur, ayez pitié de nous ! Vous pouvez nous guérir et nous purifier ; vous pouvez nous remettre, à nous aussi, nos péchés ! » Les hommes et les femmes se tenaient séparés les uns des autres. Ils avaient été frappés de la lèpre et d'autres maladies par suite de leurs débauches : l'une des femmes, possédée par un esprit impur, était sujette à des convulsions.

Jésus les rassura, et emmena à l'écart quelques-uns de ces malheureux pour entendre leurs aveux détaillés ; c'est ainsi qu'il en use quand il est besoin d'augmenter le repentir, et de rendre la contrition plus vive. Ensuite il les guérit et leur remit leurs péchés : ils fondirent en larmes, tout pénétrés qu'ils étaient de reconnaissance ; puis ils lui demandèrent ce qu'ils devaient faire. Le Sauveur leur dit de ne pas retourner à Tibériade, ville où il n'alla jamais, mais de se rendre dans

un autre endroit. Je les vis assister plus tard à la prédication qu'il fit sur la montagne.

Jésus visita ensuite la tente des lépreux, qui étaient au nombre de quatre ou cinq. Après les avoir guéris, il les exhorta et leur ordonna d'aller à Nazareth pour se montrer aux prêtres.

Ces guérisons se faisaient rapidement, mais sans précipitation ; le Sauveur procédait avec dignité, mesure et précision, sans paroles inutiles ; tout ce qu'il opérait produisait son effet. Consolations et exhortations, douceur et sévérité, tout était dans les justes limites ; la patience et la charité, quoique surabondantes, allaient néanmoins droit au but. Parfois on le voyait même venir au-devant des malheureux ; s'écartant de son chemin, il courait à eux, comme un homme charitable qui veut sauver son frère. D'autres fois il se détournait, les laissant attendre et solliciter plus longtemps sa venue.

A midi, je vis Jésus rassembler les apôtres et les disciples autour de lui, au bas de la montagne. Il les envoya en avant, à l'exception de Pierre, de Jean et de quelques disciples, qui restèrent auprès de sa personne. Ils devaient aller deux à deux, suivant trois directions différentes : les uns dans la vallée du Jourdain, les autres dans la vallée voisine de Dothan ; d'autres enfin, dans la partie occidentale du pays jusqu'à Jérusalem. C'est ici que j'ai entendu Jésus recommander à ses disciples de ne porter ni bourse, ni sac pour la route, ni deux tuniques, ni bâton ; de ne pas aller vers les gentils, mais plutôt vers les brebis perdues de la maison d'Israël ; enfin il leur apprit comment ils devaient se comporter chez ceux qui les recevraient, et chez ceux qui ne voulaient pas les recevoir (*Matth.*, X ; *Marc.*, VI ; *Luc.*, X). « En quittant ces derniers, leur dit-il, secouez la poussière de vos souliers, et à tous prêchez la pénitence. » Il leur donna ces instructions, parce que la contrée où il les envoyait était plus hostile qu'aucune

autre, et parce qu'après la mort de Jean, mort toute prochaine, on était menacé d'une persécution. Le Seigneur savait que ses apôtres n'avaient pas besoin d'argent, parce que des hôtelleries étaient préparées pour eux dans les pays qu'ils allaient parcourir. Ceux qui avaient parcouru précédemment la haute Galilée et la rive gauche du Jourdain, étaient munis d'un peu d'argent. Maintenant, autres étaient les temps et les contrées.

Avant leur départ, Jésus les bénit ; il leur donna encore quelques instructions sur la manière de guérir les malades et de chasser les démons, et il bénit l'huile dont ils devaient se servir pour opérer des guérisons. Il dit aussi à quelques-uns d'entre eux en quel endroit ils devaient le rejoindre.

Le Sauveur se rendit ensuite à trois lieues de là, à Sunam, avec Pierre, Jean et plusieurs disciples. Il y arriva au coucher du soleil, et il entra avec Pierre et Jean chez un homme qui l'avait appelé pour ses enfants malades. Tous étaient dans un triste état. Un des fils, âgé de seize ans, et déjà de grande taille, était sourd-muet. Il restait étendu par terre et avait souvent des convulsions épouvantables, pendant lesquelles il se courbait tellement en arrière, que la tête touchait les talons ; en outre il était paralytique, et ne pouvait pas marcher. Un autre, né idiot, s'effrayait de tout ; l'état des deux filles n'était guère plus heureux. Jésus, dès ce soir, guérit le sourd-muet, pendant que Pierre et Jean étaient à la ville. Il entra dans la chambre du jeune homme, accompagné seulement de ses parents. Il s'agenouilla auprès de son lit, fit une prière, et, s'appuyant sur le coude, il se pencha sur son visage comme s'il lui eût soufflé dans la bouche ; puis, le prenant par la main, il se releva ; à l'instant le malade se dressa sur ses pieds. Le Seigneur lui fit faire quelques pas en avant et en arrière, puis il le conduisit dans une autre chambre où il fit avec sa salive de la boue, dont il lui frotta

l'intérieur des oreilles ; enfin il passa sous sa langue muette les deux premiers doigts de la main droite, et le jeune homme cria d'une voix étrange : « J'entends, je puis parler ». Les parents et les serviteurs se précipitèrent dans la chambre, et l'embrassèrent en pleurant et en poussant des cris de joie. Le père et la mère se jetèrent avec leur enfant aux pieds du Sauveur ; leur bonheur s'exprimait par des sanglots. Jésus dit en particulier au chef de la famille qu'une faute commise par son père pesait sur lui. Cet homme demanda à Jésus si le châtiment s'étendrait jusqu'à la quatrième génération. Jésus lui répondit : « Il ne tient qu'à toi que cette faute soit effacée ; tu n'as qu'à faire pénitence ».

Le lendemain, Jésus délivra de leur idiotisme, par l'imposition des mains, l'autre fils et les deux filles de son hôte. Quand ils furent guéris, ils manifestèrent un grand étonnement ; on eût dit qu'ils sortaient d'un songe. Le Sauveur dit à l'aîné, contrairement à son habitude, d'aller annoncer à tout le monde ce qui lui était arrivé. Le peuple accourut en foule ; les malades affluèrent, et je vis Jésus, dans la rue, enseigner, guérir et bénir beaucoup de grandes personnes et aussi des enfants.

Le jour et la nuit suivante, le Sauveur, accompagné de Pierre et de Jean, traversa rapidement la plaine d'Esdrelon, dans la direction de Ginnim ; il se reposa à peine. Sur le chemin, il dit aux disciples que la fin de Jean approchait, et que bientôt on lui tendrait aussi des embûches. Il voulait, si je ne me trompe, aller à Hébron pour consoler les parents de Jean et pour empêcher tout soulèvement.

Dans ce voyage, je vis Jésus enseigner auprès d'un puits les paysans qui travaillaient dans les champs voisins. Il leur raconta la parabole du trésor caché et celle de la drachme perdue. Quand il dit que la femme balaya toute la maison pour retrouver la drachme perdue, plusieurs de ses auditeurs se mirent à rire, parce

qu'ils avaient souvent perdu plus que cèla sans se donner tant de peine. Mais lorsque Jésus les reprit de leur étourderie et leur expliqua ce que signifiaient cette drachme et cette recherche, ils eurent honte et cessèrent de rire.

CHAPITRE LXXVI

Vision sur la drachme perdue.

Je vis une maison, apparemment de la terre promise. Une femme juive était assise ; l'obscurité régnait autour d'elle et en elle. Comme elle se tenait là, triste et inquiète, un homme ouvrit la porte et entra ; la femme, se levant, alla au-devant de lui, et à peine lui eût-il adressé la parole, que je lui vis à la main une lampe allumée.

Il me parut qu'il lui avait apporté la lumière, et qu'il était le même pasteur que j'avais vu retrouver la brebis, c'est-à-dire une figure de Jésus. Quand il se fut retiré, la femme mit la lampe sur un chandelier, au milieu de la maison. Alors il fit clair, et la femme elle-même fut éclairée et devint comme plus pure et plus transparente. Elle prit un balai d'herbes longues et fines et se mit à balayer toute la maison, ramenant la poussière vers la lumière de la lampe. Puis elle fouilla avec les doigts dans l'amas de balayures et y trouva la drachme, qui était lumineuse.

En même temps, la drachme lumineuse me parut au dedans de son cœur, elle-même fut illuminée ; puis la lumière de la lampe, celle de la pièce d'argent et la lumière intérieure se confondirent en une seule ; alors elle était toute pleine de clarté, et sa maison l'était aussi. Je vis ensuite venir à elle une autre femme, qui fut aussi illuminée de sa lumière, puis plusieurs autres,

et toutes furent lumineuses ; et elles glorifièrent Dieu, pleines de joie.

Je vis ensuite de bons prêtres et même des laïques (j'en connaissais plusieurs), qui, dans une conversation, ou au tribunal de la pénitence, parlaient tellement à la conscience des personnes de mon temps, qu'elles reconnaissaient leurs fautes, se corrigeaient, et, en communiquant à d'autres leur conversion, les touchaient à leur tour. Cette vision me paraissait comme le type de la régénération par une bonne direction spirituelle.

CHAPITRE LXXVII

Fête somptueuse donnée par Hérode à Machérunte.

Depuis une quinzaine de jours, un grand nombre de personnes, faisant pour la plupart partie de la haute société de Tibériade, se rendirent à Machérunte sur l'invitation d'Hérode. Cette société était aussi corrompue qu'élégante. Je remarquai une foule de femmes qui vinrent visiter Hérodiade. Alors ce ne fut plus que fêtes et orgies. Zorobabel et Cornélius, de Capharnaüm, alléguèrent quelque prétexte, et ne se rendirent pas à l'invitation d'Hérode. Il y avait près du château un édifice circulaire et découvert, entouré de sièges d'où l'on regardait des combats livrés par des athlètes à des bêtes féroces.

Dans ces derniers temps, on avait permis à Jean de se promener librement dans l'intérieur du château, et à ses disciples de communiquer avec lui. Quelquefois même il avait enseigné publiquement en présence du roi. On lui avait promis la liberté s'il voulait approuver le mariage d'Hérode ou du moins s'abstenir d'en parler ; malgré cette promesse, il ne cessait de blâmer

sévèrement cette union. Hérode néanmoins se proposait de le mettre en liberté à l'occasion du jour de sa naissance ; mais sa femme nourrissait secrètement des pensées bien différentes. Le roi désirait que Jean se fît voir en public pendant la fête, afin de se justifier aux yeux de ses hôtes en leur prouvant qu'il traitait doucement son captif. Mais dès que les banquets et les jeux eurent commencé et que le vice se déploya sous toutes ses formes à Machérunte, Jean ne voulut plus quitter sa prison ; il ordonna même à ses disciples de se retirer. La plupart se rendirent aux environs d'Hébron, qui était le lieu natal de plusieurs d'entre eux.

Pendant ces fêtes et en d'autres occasions encore, je vis auprès de l'infâme Hérodiade un homme, qui pendant la nuit s'approchait familièrement de son lit : je crois que c'était le démon sous la figure d'Hérode ou de quelque autre. J'ai toujours vu cette femme se livrant à toutes sortes de vices, de débauches et de machinations secrètes.

Sa fille, formée à son école, quoique toute jeune, était déjà corrompue ; elle secondait sa mère en toutes choses. Douée d'une beauté qui était dans toute sa fleur, la sensualité se manifestait en toutes ses attitudes ; sa mise, sa personne entière dénotaient une dépravation précoce. Depuis longtemps déjà Hérode jetait sur elle des regards de convoitise, et sa mère épiait l'occasion d'en tirer profit.

Hérodiade possédait dans tout son être ce qu'il faut pour séduire et subjuguer ; elle y ajoutait l'art et toutes les ressources de la coquetterie. L'éclat de la première jeunesse était déjà flétri, mais sa figure avait un attrait diabolique. Elle m'inspirait un sentiment de répugnance et de dégoût semblable à celui qu'eût produit en moi l'horrible beauté d'un serpent.

Bientôt vint la fête du jour anniversaire de la naissance d'Hérode. On avait dressé dans la cour un ma-

gnifique arc de triomphe auquel on montait par un escalier, et sous lequel on passait pour entrer dans la salle principale, salle vaste et profonde où l'on voyait partout resplendir des miroirs, des dorures, des fleurs et des arbrisseaux verdoyants. La salle et tous les couloirs voisins étaient inondés de la lumière éblouissante que répandaient une foule innombrable de flambeaux, de lampes, de transparents ornés d'inscriptions ou présentant la forme de vases et de statues.

Hérodiade, entourée de ses femmes, toutes pompeusement parées, vint se placer pour assister à la fête au-dessus de la galerie supérieure du palais. Bientôt Hérode, accompagné de ses hôtes magnifiquement vêtus, traversa la cour sur des tapis et se dirigea vers l'arc triomphal, au-dessus duquel des chœurs de jeunes garçons et de jeunes filles presque sans vêtements et couronnés de fleurs, se tenaient chantant et jouant de divers instruments de musique. Au moment où le roi monta les degrés de l'arc triomphal, Salomé, entourée d'une troupe de jeunes garçons et de jeunes filles, alla à sa rencontre en dansant, et lui offrit une couronne placée au milieu d'ornements brillants et portée sous un voile diaphane par quelques-unes de ses compagnes. Tous ces enfants avaient des robes et des draperies si collantes, qu'ils semblaient sans vêtements ; je leur vis des ailes attachées aux épaules. Salomé était vêtue de même, si ce n'est que sa robe était tout à fait transparente et retenue par des agrafes étincelantes. Elle dansa pendant quelque temps devant Hérode, qui, ravi et ébloui, lui exprima son admiration, ainsi que tous ses hôtes : il la pria de lui faire le même plaisir le lendemain. Ensuite le festin commença ; les femmes mangèrent dans le palais de la reine.

Pendant ce temps, j'aperçus Jean dans sa prison ; il priait à genoux, les bras étendus et les yeux tournés vers le ciel. Tout était lumineux autour de lui, mais

d'une lumière bien différente de celle qui éclairait les fêtes d'Hérode, laquelle ressemblait aux flammes troubles et rougeâtres de l'enfer. Machérunte aussi était illuminé, et par tant de flambeaux, qu'on eût dit un incendie reflétant au loin ses lueurs jusque sur les montagnes.

Ce même jour, Jésus avait prêché dans la synagogue sur la parabole du roi qui donne un festin. Alors des gens qui venaient de Jérusalem lui racontèrent un grand malheur arrivé en cette ville à l'occasion des constructions que Pilate faisait élever : elles s'étaient écroulées, et un grand nombre d'ouvriers, ainsi que dix-huit architectes d'Hérode, venaient d'y trouver la mort. Jésus plaignit ceux qui avaient péri sans qu'il y eût faute de leur part, avec ce sentiment qui nous fait déplorer la mort d'enfants innocents ; et il dit que les dix-huit architectes d'Hérode n'étaient pas plus grands pécheurs que les pharisiens, les saducéens et tous ceux qui se déclaraient contre le royaume de Dieu. Il ajouta que ceux-ci seraient aussi écrasés par la chute de l'édifice de leur fausse doctrine. Il raconta ensuite la parabole du figuier.

Hérode avait offert à Pilate pour ses constructions, dans le but perfide de le rendre odieux, des pierres et du ciment d'une excellente qualité, et aussi des architectes de son pays, et Pilate les avait acceptés. Les dix-huit architectes étaient tous hérodiens ou membres d'une société secrète. Ils avaient à faire sur le penchant septentrional de la montagne du temple, près de la porte Probatique, un aqueduc par lequel devaient s'écouler les immondices du temple. Mais à dessein, ils dirigeaient si mal la bâtisse, qu'un éboulement était inévitable ; il entrait dans les vues d'Hérode de faire périr les trois cents ouvriers qu'on y employait. Il haïssait ces pauvres gens parce que la plupart étaient du parti de Jean-Baptiste, et que plusieurs d'entre eux

avaient été guéris par Jésus. La construction, légère et large à sa base, devenait, en s'élevant, de plus en plus étroite et lourde ; elle dominait sur le coteau une rue habitée par de pauvres ouvriers. Je vis les dix-huit architectes d'Hérode se tenir sur une terrasse. Tout à coup l'édifice s'écroula sur les ouvriers, mais les dix-huit hérodiens périrent aussi, car la terrasse où ils se tenaient fut entraînée et les ensevelit sous les décombres. Les murs énormes se fendirent et tombèrent avec un fracas épouvantable ; aussitôt des cris de douleur, des gémissements se firent entendre de tous côtés ; tout le monde prit la fuite. L'air fut obscurci au loin par des nuages de poussière. Il y eut bien une centaine de victimes. Ce malheur arriva au commencement des fêtes de Machérunte. Pilate s'irrita extrêmement contre Hérode, et ce fut une des causes de leur inimitié.

CHAPITRE LXXVIII

Décollation de saint Jean-Baptiste.

Je vis en ce temps même un grand festin dans une salle du palais de Machérunte ; on avait enlevé la cloison qui la séparait de l'appartement supérieur où les femmes, dans leurs plus beaux atours, mangeaient, jouaient et se récréaient ; ce tableau se réflétait en bas sur une surface polie ; c'était peut-être une nappe d'eau, car de toutes parts l'eau de senteur jaillissait en gerbes, au milieu de pyramides de fleurs et d'arbres verdoyants. Après le repas, où l'on avait bu avec excès, les convives prièrent Hérode de faire danser de nouveau Salomé ; et en un clin d'œil on disposa la salle à cet effet.

Hérode se plaça sur son trône, et autour de lui s'as-

sirent sur une estrade ses amis intimes, tous hérodiens : je crois que le tétrarque Philippe était là. Salomé parut alors suivie de quelques danseuses, avec un air effronté et très indécemment vêtue ; ses cheveux, entrelacés de perles et de pierres précieuses, flottaient en boucles sur ses épaules, et sa tête était parée d'une couronne. Sa danse n'était ni aussi rapide ni aussi impétueuse que celle de nos paysans ; elle consistait à se balancer, se plier, se replier, se tordre le corps avec la souplesse du serpent ; on passait sans cesse d'une attitude à une autre. Les danseuses avaient à la main des guirlandes et des bandes d'étoffes qu'elles agitaient autour d'elles. J'ai vu maintes danses païennes ou juives qui me plurent beaucoup, à cause de leur décence et de leur grâce ; mais celle-ci était tout à fait inconvenante et exprimait les passions les plus honteuses. Salomé l'emportait en immodestie sur toutes ses compagnes, et je vis à ses côtés le démon plier et tordre ses membres pour augmenter l'effet qu'elle cherchait à produire. Hérode était charmé par ces attitudes exécrables. Après avoir donné un si triste spectacle, Salomé vint se présenter devant son trône. Comme les autres danseuses continuaient à attirer l'attention des convives, quelques-uns seulement entendirent Hérode dire à la jeune fille : « Demandez-moi ce que vous voudrez, et je vous le donnerai, je vous le jure : fût-ce la moitié de mon royaume ». Salomé lui répondit : « Je désire avant tout consulter ma mère ». Elle sortit aussitôt, se rendit à la salle des femmes, où Hérodiade lui ordonna de demander la tête de Jean-Baptiste. Salomé descendit en toute hâte auprès du roi et lui dit : « Je veux que vous me fassiez apporter à l'instant sur un bassin la tête de Jean ». Hérode fut atterré et comme pétrifié ; mais Salomé lui rappela son serment. Alors il fit appeler son bourreau par un hérodien, et lui ordonna d'apporter la tête de Jean dans un bassin et de

la donner à Salomé. Le bourreau partit, et Salomé ne tarda pas à le suivre. Hérode quitta aussitôt la salle avec le peu de personnes au fait ce qui s'était passé : comme il était accablé de tristesse, je les entendis lui dire qu'il n'était nullement obligé d'accéder à la demande de Salomé, lui promettant, du reste, le plus grand secret pour ne pas troubler la fête. Mais Hérode, tout hors de lui, errait comme un insensé dans les appartements les plus reculés du palais, tandis que ses hôtes se livraient au plaisir.

Pendant cette scène, Jean était en prière. Le bourreau et son valet firent entrer dans la prison les deux soldats préposés à sa garde. Je vis Jean entouré de tant de lumière que la lueur des torches tenues par les soldats me sembla s'évanouir, comme si c'eût été en plein jour. Dans le vestibule de la prison, je vis Salomé qui attendait avec une servante ; cette dernière avait remis au bourreau un bassin couvert d'un drap rouge.

Le bourreau dit à Jean : « Le roi Hérode m'a chargé d'apporter ta tête dans ce bassin à sa fille Salomé ». Jean, à genoux, ne lui en laissa pas dire davantage, tourna la tête vers lui et dit : « Je sais pourquoi tu viens ; il y a longtemps que j'attends ta visite. Si tu savais ce que tu fais, tu ne voudrais pas le faire. Je suis prêt ». Puis il se retourna vers la pierre devant laquelle il avait coutume d'entrer en oraison, et se remit à prier. Alors le bourreau le décapita. La tête du saint Précurseur tomba par terre, mais son corps resta agenouillé ; un triple jet de sang jaillit sur sa tête et sur son corps, tellement qu'il fut baptisé dans son propre sang. Le valet saisit la tête par les cheveux, et, après l'avoir outragée, il la déposa dans le bassin, que le bourreau prit et porta à Salomé. Elle la reçut avec joie, et cependant non sans l'horreur secrète et la répugnance que les personnes adonnées à la volupté éprouvent à la vue du sang. Accompagnée de sa ser-

vante, qui l'éclairait avec une torche, elle emporta la tête du saint à travers les corridors souterrains, tenant le bassin aussi loin d'elle que possible et en détournant avec aversion sa tête ornée de perles et de pierres précieuses. Elle arriva enfin à une cuisine voûtée située au-dessous du palais d'Hérodiade. Sa mère vint aussitôt à sa rencontre, enleva le drap rouge qui couvrait la tête du saint et l'accabla d'injures et d'outrages. Puis elle prit une lardoire suspendue à la muraille, et perça la langue, les joues et les yeux ; enfin, plus semblable à un démon qu'à une créature humaine, elle jeta cette sainte tête par terre et la poussa du pied jusqu'à un trou par lequel elle tomba dans un fossé où l'on déposait toutes les immondices de la cuisine. L'abominable Hérodiade retourna ensuite à la salle avec sa fille, et prit part aux plaisirs et aux scandales de la fête comme si rien d'extroardinaire ne fût arrivé. En même temps, je vis les deux soldats, gardiens de la prison, déposer le corps de Jean sur sa couche de pierre : ils le couvrirent de la peau de mouton dont il était habituellement vêtu. Je les vis très émus, mais on les éloigna bientôt de Maréchunte, et, pour les empêcher de parler, on les tint enfermés. Les convives d'Hérode ne pensaient pas à Jean ; car on avait imposé silence à tous ceux qui savaient l'événement.

Les fêtes continuèrent, mais Hérode y demeura étranger. Je le vis, tout bouleversé et fort triste, errer dans un jardin écarté avec ses amis intimes. Les convives se divertissaient tous les jours de différentes manières ; ils s'enivraient au point de perdre toute retenue, mais non pas tout sentiment comme chez nous : je n'ai vu personne ivre-mort. Les femmes buvaient aussi, mais séparées des hommes, selon la coutume de leur pays, et cette séquestration produisait plus de mal que n'en aurait fait leur réunion ; car, obéissant à leurs convoitises, elles donnaient sous des déguisements

des rendez-vous à qui leur plaisait et se livraient à toutes sortes d'abominations et d'infamies.

CHAPITRE LXXIX

Guérison d'une jeune paralytique à Antipatris.

Peu après, Jésus, accompagné de Pierre, de Jean et de quelques autres personnes, arriva à Antipatris, grande et jolie ville, récemment bâtie par Hérode en l'honneur d'Antipater. Elle était située sur une rivière et tout entourée de grands arbres verdoyants ; il y avait là beaucoup de jardins et des allées magnifiques. Elle était bâtie à la mode païenne, et des arcades régnaient devant la plupart des maisons. Jésus entra chez un des magistrats de la ville appelé Ozias : il était venu dans ce lieu principalement à cause de cet homme, dont il connaissait l'affliction et à qui il avait promis sa visite : car, dès la veille au soir, Ozias lui avait envoyé un messager à l'hôtellerie où il était, en deça d'Antipatris, et il l'avait prié de se rendre chez lui : sa fille était très malade. Ozias le reçut avec beaucoup de respect ; il lui lava les pieds, ainsi qu'aux deux apôtres qui l'accompagnaient, et leur proposa de prendre quelques aliments ; mais Jésus monta aussitôt voir la malade, pendant que les deux apôtres allèrent par la ville annoncer que leur maître prêcherait dans la synagogue. Ozias était un homme de quarante ans ; sa fille, qui s'appelait Michol, comme une des filles de Saül, pouvait en avoir quatorze. Elle était étendue sur son lit, extrêmement pâle et maigre, et tellement paralysée, qu'elle ne pouvait mouvoir aucun de ses membres, ni même lever ou remuer la tête. La mère, qui se tenait là voilée, s'inclina profondément devant le Seigneur

quand il s'approcha du lit de sa fille. Elle passait la nuit auprès d'elle sur un matelas, pour être sans cesse à même de la secourir. Lorsque Jésus s'agenouilla à côté du lit, qui était fort bas, elle demeura respectueusement debout de l'autre côté ; le père se tint au pied du lit.

Le Sauveur parla à la malade, pria et lui souffla sur le visage ; puis il fit signe à la mère de s'agenouiller en face de lui, ce qu'elle fit. Alors il versa dans le creux de sa main quelques gouttes d'une huile qu'il portait toujours, et oignit les tempes et le front de la paralytique, ainsi que les articulations de ses mains, sur lesquelles il appuya sa propre main pendant quelques instants. Il dit ensuite à la mère, d'abord d'ouvrir la longue robe de sa fille vers la région de l'estomac, où il fit encore une onction ; puis de découvrir les pieds, qu'il oignit pareillement. Après cela, il dit : « Michol, donnez-moi votre main droite, et donnez la gauche à votre mère ! » Aussitôt elle leva pour la première fois ses deux mains et les donna au Seigneur et à sa mère. Il dit encore : « Michol, levez-vous ! » Et il se leva lui-même, ainsi que la mère : en meme temps l'enfant, maigre et pâle, s'assit sur son séant ; puis elle se dressa sur ses pieds, mais en chancelant. Jésus et sa mère la conduisirent au père, qui la pressa dans ses bras (1). La mère l'embrassa aussi, et, versant des larmes, ils se jetèrent tous les trois aux pieds de Jésus. Les serviteurs et les servantes qui arrivaient exprimèrent leur joie et louèrent le Seigneur. Jésus ordonna qu'on lui apportât du pain et du jus de raisin. Il bénit cette nourriture, et dit à la jeune fille d'en manger un peu et d'en boire à plusieurs reprises.

(1) Toutes les guérisons de Jésus sont symboliques. L'humanité aussi était paralysée, quant à la vie de la grâce. L'ancienne loi, qui fut sa mère dans l'ordre surnaturel, et Jésus, l'ont prise chacun par une main ; et, fortifiée par l'onction nouvelle des sacrements, ils l'ont fait se lever de son engourdissement, la conduisant à son Père des cieux.

Lorsque la jeune fille se fut levée, sa mère l'enveloppa d'un grand voile d'étoffe légère ; elle avait encore la longue tunique de fine laine écrue qu'elle portait étant au lit. D'abord elle marcha d'un pas chancelant, comme une personne qui a perdu l'habitude de se servir de ses membres et de se tenir debout. Elle se remit bientôt au lit et prit de nouveau quelque nourriture. Mais ses jeunes compagnes étant venues pour s'assurer de leurs propres yeux de sa guérison, dont la nouvelle se répandait de toute part, elle se leva et alla à leur rencontre. Sa mère la conduisait avec amour, comme si elle eût été petite enfant. Ses amies, tout heureuses, l'embrassaient et la guidaient. Ozias ayant demandé à Jésus si sa chère enfant avait été frappée de cette maladie par suite des péchés de ses parents ; si je ne me trompe, Jésus répondit : « C'est par une permission de Dieu ! » Toutes les compagnes de la jeune fille guérie rendirent aussi grâces au Seigneur, qui, après avoir fait une exhortation aux personnes rassemblées, se rendit au vestibule où étaient Pierre et Jean, et où l'on avait amené beaucoup de malades.

Jésus en guérit un grand nombre, puis il se rendit à la synagogue, où les pharisiens et une foule de peuple s'étaient déjà réunis. Il raconta, entre autres choses, la parabole d'un pasteur qui cherchait ses brebis perdues : il dit que le pasteur avait envoyé ses serviteurs à leur poursuite, et qu'il voulait même donner sa vie pour elles. Il ajouta qu'il avait sur sa montagne un troupeau de brebis qui était en sûreté, et que si le loup en dévorait une, ce serait cette brebis elle-même qui serait la cause de son malheur. Il raconta ensuite une autre parabole, où, parlant de sa mission, il dit : « Mon père a une vigne. » Alors les pharisiens se regardèrent en ricanant, et quand il eut raconté la parabole tout entière et exprimé à quel point les serviteurs de son

Père avaient été maltraités par les méchants vignerons, et comment il leur envoyait maintenant son fils, qu'ils devaient repousser et mettre à mort, ils se mirent à rire aux éclats, se demandant entre eux : « Qui est-il ? Que veut-il ? Où son père a-t-il une vigne ? Il a perdu le sens ! il est fou, on le voit bien ! » Et ils continuèrent à le railler et à l'outrager. Lorsque Jésus quitta la synagogue avec Pierre et Jean, ils le poursuivirent encore de leurs injures, attribuant ses prodiges à la magie et au démon. Jésus se rendit dans la maison d'Ozias où il prit un léger repas, après avoir guéri plusieurs malades.

Il m'a été de nouveau révélé intérieurement que les divers procédés employés par le Seigneur dans ses guérisons avaient tous une signification mystérieuse ; mais je ne saurais exprimer exactement tout ce que j'ai appris. Ces divers moyens se rapportaient à la nature, à la cause secrète de la maladie et aux besoins spirituels du malade. Ainsi ceux qu'il oignait avec de l'huile recevaient la force et la vigueur dont le chrême est le symbole. De plus, il instituait par là les usages que les saints et les prêtres investis du pouvoir de guérir devaient suivre en invoquant son nom, et qui leur furent transmis par la tradition ou révélés par l'Esprit-Saint. De même que le Fils de Dieu avait choisi pour s'incarner le sein de la plus pure des créatures, et n'avait pas voulu paraître sur la terre en dehors des conditions naturelles de l'humanité, de même le Sauveur employait souvent comme remède les créatures les plus simples, l'huile par exemple, qui recevait une vertu de bénédiction ; puis, après avoir guéri les malades, il leur donnait, pour les fortifier, du pain et du jus de raisin. D'autres fois il chassait le mal de loin par un commandement, car il était venu pour guérir les divers maux par des moyens divers ; et la satisfaction qu'il devait offrir pour tous ceux qui croyaient en lui, celle de sa mort sur la croix, contenait toutes les peines et toutes

les douleurs, toute pénitence et toute satisfaction. Avec les clefs de la charité, il ouvrit d'abord en enseignant, secourant et guérissant, la prison où l'homme était enchaîné sous le coup des misères et des châtiments temporels ; puis il ouvrit avec la clef toute puissante de la croix la porte de l'expiation, celle du purgatoire, et enfin celle du ciel.

Michol, la fille d'Ozias, était paralysée dès ses plus tendres années : mais c'était par une grâce de Dieu qu'elle se trouvait depuis si longtemps dans cet état de faiblesse. Pendant le temps où elle aurait été le plus exposée à pécher, elle avait été protégée par sa maladie, et ses parents avaient trouvé dans cette épreuve une occasion de pratiquer la charité et la patience. Si elle fût restée en bonne santé, qui sait ce qu'elle serait devenue, ce que seraient devenus ses parents ? Ils n'auraient pas soupiré après Jésus, et il ne serait pas venu leur apporter le bonheur, ils n'auraient pas cru en lui ; la jeune fille n'aurait pas été guérie et ointe par lui, et ainsi elle n'aurait pas reçu cette force et cette vigueur, si salutaires pour son corps et son âme. Sa maladie était une épreuve, une suite du péché originel, ou une correction utile et un moyen de salut pour elle et pour ses parents. Tous trois coopérèrent à la grâce par leur patience et leur persévérance, et acquirent, dans le combat qui leur était imposé, la couronne du vainqueur, c'est-à-dire la guérison de l'âme, opérée en même temps que celle du corps par le Seigneur. Quelle grâce, que d'avoir les mains liées pour le mal et d'avoir l'esprit libre pour le bien, jusqu'à ce que le Seigneur vienne délivrer à la fois le corps et l'âme !

Jésus s'entretint encore avec Ozias. Celui-ci lui parla de la chute de la tour de Siloé et des malheureux qui y avaient trouvé la mort ; il manifesta son horreur pour Hérode, contre lequel quelques-uns avaient des soupçons secrets. Jésus lui répondit qu'il y avait des traîtres

et des architectes perfides qui recevraient des châtiments plus sévères, et que si Jérusalem n'acceptait pas le salut, le temple serait détruit comme l'avait été la tour de Siloé.

CHAPITRE LXXX

Jésus confond en passant les pharisiens de Béthoron et vient à Béthanie.

Dans l'après-midi, Jésus quitta Antipatris, et, se dirigeant au sud-ouest, il arriva à Béthoron. Après avoir guéri quelques malades, il entra à la synagogue, où il expliqua la lecture du sabbat ; il fut interrompu plusieurs fois par les objections des pharisiens. L'instruction terminée, il alla dans une maison où un grand nombre de malades l'attendaient ; il en guérit plusieurs, autre autres des femmes sujettes à des pertes de sang ; il bénit aussi des enfants malades. Les pharisiens l'avaient invité à un repas. Comme il tardait à arriver, ils vinrent le chercher, et lui dirent que chaque chose a son temps, que le sabbat appartenait à Dieu, et qu'il avait opéré assez de guérisons. Jésus leur dit : « Je n'ai pas d'autre temps et d'autre mesure que la volonté du Père céleste. » Il ne se rendit à leur invitation qu'après avoir terminé.

Pendant le repas, les pharisiens firent au Seigneur plusieurs observations : ayant entendu parler de Madeleine, de Marie la Suphanite et de la Samaritaine, ils lui dirent, entre autres choses, que l'opinion publique l'accusait de conduire à sa suite des femmes de mauvaise vie. Jésus répondit que, s'ils le connaissaient, ils s'exprimeraient autrement, qu'il était venu pour avoir pitié des pécheurs, etc. Il parla ensuite des plaies visibles dont la guérison purifie le malade, et des plaies inté-

rieures et secrètes qui souillent l'homme, tout en lui laissant l'apparence de la pureté. Les pharisiens se plaignirent encore de ce que ses disciples ne se lavaient point avant le repas. Jésus répliqua en termes sévères et saisissants, condamnant leur hypocrisie et leurs airs de sainteté. Au sujet des femmes de mauvaise vie, il énonça une parabole dans laquelle on demande quel est le meilleur débiteur, de celui qui, ayant une grande dette, en sollicite humblement la remise, et pourtant veut travailler à la payer fidèlement, ou de celui qui, en ayant une non moins forte, continue sa vie dissipée et injurie même le débiteur qui songe à s'acquitter. Il raconta en outre la parabole du bon pasteur et celle de la vigne ; mais les pharisiens l'écoutèrent avec froideur et indifférence.

La distance de Béthoron à Jérusalem était de six lieues. Jésus fit le tour de toutes les villes et de tous les villages jusqu'à Analtoth, dans le voisinage de Béthanie. Là il s'arrêta, guérit et enseigna.

Lazare était déjà de retour à Béthanie. Il avait tout réglé à Magdalum ; il avait confié l'administration du château et du domaine à un intendant qu'il avait amené avec lui. L'homme qui en dernier lieu avait compromis Madeleine se convertira probablement, car je remarquai que Lazare ne le chassa pas ; mais, après l'avoir exhorté fortement à changer de vie, il lui assigna un logement et une pension sur la propriété située près de Ginnim. Aussitôt que Madeleine fut arrivée à Béthanie, elle s'installa dans l'appartement de sa sœur défunte, Marie la Silencieuse, qui l'avait tant aimée. Elle passa toute la nuit à pleurer, et quand Marthe vint la voir le matin, elle la trouva les cheveux flottants et les yeux baignés de larmes, prosternée sur la tombe de sa sœur ; or elle y était depuis longtemps.

Les saintes femmes de Jérusalem l'avaient accompagnée. Elles avaient toutes fait le voyage à pied, et quel-

qu'affaiblie que fût Madeleine par sa maladie et par les émotions violentes qu'elle avait éprouvées, quelque peu habituée qu'elle fût à la marche, elle avait pourtant voulu faire comme les autres ; aussi ses pieds étaient-ils tout en sang. Les saintes femmes, qui depuis sa conversion l'aimaient tendrement, avaient souvent été obligées de la soutenir. Elle était pâle et consumée de douleur ; mais elle ne put résister à son ardent désir de rendre grâces à Jésus. Elle sortit secrètement avec sa servante, alla à sa rencontre à plus d'une lieue, se jeta à ses pieds, qu'elle baigna des larmes de son repentir et de sa reconnaissance. Jésus lui tendit la main, la releva et lui parla avec bonté ; il lui dit, entre autres choses, qu'elle devait suivre les traces de sa sœur défunte, Marie la Silencieuse, et faire pénitence comme celle-ci l'avait fait, bien qu'elle fût restée pure. Madeleine s'en retourna chez elle avec sa servante par un autre chemin.

Devant Béthanie, Jésus se sépara d'une partie de ses disciples qui se rendaient à Jérusalem, tandis qu'il entra lui-même avec Pierre et Jean dans le jardin de Lazare, qui vint les recevoir, leur lava les pieds comme à l'ordinaire et leur offrit des rafraîchissements dans le vestibule. Joseph d'Arimathie accompagnait Lazare, mais non pas Nicodème, qui se tenait davantage sur la réserve. Jésus n'alla pas au dehors ; il ne s'entretint qu'avec les saintes femmes et les personnes de la maison. Je l'entendis parler, mais à Marie seulement, de la mort de Jean, dont elle était instruite par une révélation intérieure. Le Sauveur lui dit de retourner en Galilée avant huit jours, pour ne pas être dérangée sur son chemin par les hôtes d'Hérode, qui vers cette époque devaient revenir de Machérunte.

Je me rappelle maintenant avoir oublié de raconter que les disciples de Jésus, qui l'accompagnaient dans son voyage en Judée, se séparaient souvent de lui, par-

couraient les environs, entraient dans toutes les maisons et dans toutes les cabanes, et demandaient : « N'y a-t-il pas des malades ici, pour que nous les guérissions au nom de Jésus notre maître, et que nous leur donnions gratuitement ce qu'il nous a donné gratuitement ? » Et ils oignaient les malades avec de l'huile, et ceux-ci étaient délivrés de leurs maux. Je les ai vus guérir ainsi beaucoup de personnes, car le Seigneur leur avait aussi donné de l'huile avec le pouvoir de s'en servir.

CHAPITRE LXXXI

Jésus console et guérit les pauvres ouvriers blessés par la chute de la tour de Siloé. — Visite à de pieux bergers.

Je vis Jésus gravir le mont des Oliviers, puis se diriger vers le sud et s'arrêter au pied de la montagne, dans un hameau habité par des ouvriers, des maçons et des esclaves : il les enseigna, les consola et en guérit plusieurs. C'était là que demeuraient la plupart des journaliers et des maçons qu'on employait aux constructions qui se faisaient autour de la montagne du Temple, ainsi qu'aux autres travaux publics. Ils déplorèrent devant lui le grand malheur arrivé quinze jours auparavant, à l'occasion de la chute de l'aqueduc, et ils le prièrent d'aller voir plusieurs personnes qui avaient eu la vie sauve, malgré de graves blessures. Quatre-vingt-treize hommes avaient péri, sans compter les dix-huit architectes. Jésus se rendit chez les blessés, les consola et les guérit. Il guérit ceux qui avaient des contusions à la tête en les oignant avec de l'huile et en pressant les plaies avec ses mains ; ceux qui avaient les mains écrasées, en rapprochant les os brisés, et en les frottant avec de l'huile. Il traita à peu près de la même manière ceux qui avaient des bras fracturés ; enfin

il ferma les plaies de ceux qui avaient perdu des membres, etc.

J'entendis le Sauveur dire aux gens rassemblés autour de lui, qu'ils auraient encore à pleurer davantage, quand l'épée frapperait les Galiléens. Il les engagea à payer à l'empereur sans murmurer les impôts qui lui étaient dus, et il dit à quelques-uns que, s'ils ne pouvaient pas s'acquitter envers le prince, il leur en donnerait les moyens ; qu'il leur suffirait de s'adresser de sa part à Lazare ; qu'aussitôt il leur viendrait en aide : il leur parla de la manière la plus touchante. J'entendis ces gens se plaindre de ce qu'on ne pouvait plus trouver assistance à la piscine de Béthesda ; les pauvres malheureux devaient maintenant languir toujours ; car il y avait longtemps qu'on n'avait entendu dire qu'une guérison s'y fût opérée.

Je vis Jésus pleurer en passant sur le mont des Oliviers, et il dit alors aux lévites : « Si cette ville n'accueille pas le salut, le Temple sera détruit, comme les constructions qui viennent de s'écrouler, et une foule de peuple sera ensevelie sous ses ruines ». L'accident qui a eu lieu récemment doit, ajouta-t-il, leur servir d'avertissement ; il renferme pour eux une figure prophétique.

Vers midi, je vis Jésus avec son cortège à un quart de lieue de la porte de Jérusalem, par laquelle on allait à Bethléem ; il était dans la maison où Joseph et Marie s'arrêtèrent avec lui le quarantième jour après sa naissance, lorsqu'ils allèrent le présenter au Temple. C'est là aussi que le Sauveur avait logé dans sa douzième année, lorsqu'il avait quitté ses parents à Machmas, pour retourner au Temple. Cette petite hôtellerie était tenue par des gens simples et religieux, et était fréquentée habituellement par des Esséniens et par des personnes pieuses. Jésus ne retrouva plus les hôtes qui l'avaient reçu aux deux époques dont nous avons parlé, si ce n'est un vieillard, qui se souvenait fort

bien de tout ce qui s'était passé alors. Les maîtres actuels étaient leurs enfants. Ces braves gens ne surent qui il était ; ils pensèrent, en le voyant, que ce pouvait être Jean-Baptiste, qui, disait-on, avait été mis en liberté.

Je fus témoin d'un spectacle bien touchant ; ils conduisirent le Sauveur dans un lieu retiré de leur maison ; ils lui montrèrent l'image d'un petit enfant emmaillotté, comme il l'était lui-même, quand Marie le porta au Temple, et couché dans une crèche semblable à la sienne ; devant la crèche brûlaient des lampes et des flambeaux. Ils lui dirent que Jésus de Nazareth, le grand prophète, né à Bethléem trente-trois ans auparavant, avait séjourné chez eux avec sa mère ; qu'on devait honorer ce qui venait de Dieu, et que c'était pour cela qu'ils fêtaient le jour de sa naissance pendant six semaines, de même qu'on fêtait l'anniversaire de la naissance d'Hérode, qui cependant n'était pas un prophète.

Par suite de leurs rapports avec sainte Anne, avec tous les amis intimes de la sainte famille, et avec les bergers qui séjournaient chez eux, lorsqu'ils se rendaient à Jérusalem, les hôtes de Jésus avaient conservé leur foi en lui, et leur vénération pour les saints parents. Aussi éprouvèrent-ils une joie inexprimable lorsqu'il se fit connaître. Ils lui montrèrent, et dans la maison et dans le jardin, tous les endroits que Marie, Joseph et Anne avaient sanctifiés par leur présence. Le Sauveur les instruisit et les consola. Il leur fit présent de quelques pièces de monnaie qu'il leur fit remettre par un de ses disciples, et ils lui donnèrent en échange du pain, du miel et des fruits ; ils l'accompagnèrent ensuite pendant quelque temps. Ces bonnes gens descendaient des bergers de Bethléem, et ils s'étaient mariés avec les filles du maître de l'hôtellerie.

CHAPITRE LXXXII

Jésus vint à Hébron pour annoncer lui-même la mort de Jean-Baptiste à ses parents et pour les consoler.

Jésus et sa suite passèrent près de Bethléem et de plusieurs autres villes en se rendant à Juta, lieu de naissance de Jean-Baptiste, situé à cinq lieues de Bethléem, et à une lieue d'Hébron, Marie, Véronique, Suzanne, Jeanne Chuza, Marie mère de Marc, Lazare, Joseph d'Arimathie et plusieurs disciples y étaient arrivés séparément, les uns après les autres ; ils ne s'étaient pas arrêtés en route, et avaient traversé directement Jérusalem, ce qui leur donnait quelques heures d'avance sur Jésus.

La maison de Zacharie, métairie isolée, était bâtie sur une colline en deçà de Juta. Cette maison et les terres qui en dépendaient, et qui consistaient surtout en vignes, étaient l'héritage de Jean-Baptiste ; un des fils d'un frère de son père, nommé aussi Zacharie, en prenait soin. Il était lévite. Lié d'amitié avec saint Luc, il avait reçu tout récemment sa visite à Jérusalem, et lui avait, à cette occasion, raconté beaucoup de choses touchant la sainte Famille. C'était un homme très instruit, célibataire, appartenant à une classe de lévites qui avaient quelque ressemblance avec les Esséniens, et qui, ayant reçu de leurs ancêtres la tradition de divers mystères, attendaient avec une ferme confiance l'avènement du Messie. Il lava les pieds de Jésus et des siens, et il leur offrit des rafraîchissements. Le Seigneur, après avoir reçu les salutations de toutes les personnes qui se trouvaient là, se rendit à Juta, et il entra aussitôt dans la synagogue.

C'était un jour de jeûne, et le soir, on commençait à célébrer, dans la ville ainsi qu'à Hébron, une fête locale,

en mémoire de la victoire de David sur Absalon. C'est à Hébron, lieu de sa naissance, que celui-ci avait levé l'étendard de la révolte contre son père. Pendant toute la fête, même en plein jour, un grand nombre de lampes brûlaient dans la synagogue et dans les maisons. Les habitants remerciaient Dieu de les avoir éclairés pour soutenir la bonne cause, et ils le priaient de leur continuer sa lumière, afin qu'ils persévérassent dans la droite voie.

Jésus prêcha dans la synagogue devant une foule de peuple ; puis il prit un repas avec les lévites, qui lui donnèrent de touchants témoignages de respect et d'affection.

Marie raconta aux saintes femmes, en se rendant à Juta, bien des faits relatifs à la visite qu'elle fit à Elisabeth ; elle leur montra l'endroit où elle avait quitté Joseph, après qu'il l'eut conduite chez sa cousine, et leur parla des soucis dont elle avait été dévorée, en pensant au doute qui tourmenterait son époux lorsqu'à son retour il s'apercevrait de son état. Elle leur raconta tous les mystères qui s'étaient accomplis en ces lieux, lors de la visitation et de la naissance de Jean. Elle parla du tressaillement de ce dernier dans le sein de sa mère, de la salutation d'Elisabeth, et du *Magnificat* que Dieu lui avait inspiré, et qu'elle avait ensuite récité tous les jours avec Elisabeth. Elle leur raconta aussi comment Zacharie était devenu muet, et comment Dieu lui avait rendu la parole, lorsqu'il avait donné le nom de Jean à son fils. En révélant ces grandes choses aux saintes femmes, qui versaient des larmes de joie, Marie pleurait : son émotion n'était pas seulement produite par le souvenir de tant de merveilles, mais aussi par la mort de Jean, que ses compagnes ignoraient encore. Elle leur montra la source qui avait jailli à sa prière dans le voisinage de la maison, et elles s'y désaltérèrent.

Le soir du même jour, je fus témoin d'un repas pendant lequel le Seigneur enseigna. Les femmes étaient

asises à part, mais elles pouvaient entendre sa parole. Plus tard, je vis Jésus, la sainte Vierge, Pierre, Jean et les trois disciples de Jean-Baptiste, Jacob, Eliacin et Sadoch, se rendre dans la chambre où le Précurseur était né. Une grande couverture d'un aspect singulier était étendue par terre ; ils s'agenouillèrent et s'assirent autour. Jésus resta debout, et se mit à parler de la sainteté et de la soumission de Jean. La sainte Vierge raconta que, lors de sa visite à Elisabeth, elle lui avait aidé à achever cette couverture, qui lui servait de couche lorsqu'elle mit Jean au monde. Elle était de laine jaunâtre et brochée de fleurs ; la salutation d'Elisabeth et le *Magnificat* avaient été brodés sur l'un des bords. Marie, qui tenait relevé le bord supérieur de la couverture, expliqua aussi aux assistants les passages de l'Ecriture et les prophéties qui s'y lisaient. Elle ajouta qu'elle avait prédit à Elisabeth que Jean ne verrait Jésus que trois fois, et que cette prophétie avait été accomplie à la lettre, voici dans quel ordre : la première fois lors de la fuite en Egypte, il vit Jésus tout petit enfant passer devant lui dans le désert, à quelque distance du lieu où il se tenait ; la seconde fois il le vit à son baptême ; et la troisième, tandis qu'il côtoyait le Jourdain : c'est là qu'il rendit témoignage de lui. Après qu'ils se furent ainsi entretenus de Jean, Jésus leur apprit qu'il avait été mis à mort par Hérode. Tous en furent profondément affligés ; ils mouillèrent la couverture de leurs larmes ; je vis particulièrement Jean l'Evangéliste se prosterner par terre et pleurer amèrement. Leur douleur offrait un spectacle déchirant ; Jésus et Marie étaient debout aux deux extrémités de la couverture sur laquelle les disciples étaient inclinés. Le Seigneur les consola par des paroles graves, les préparant à de plus pénibles épreuves ; puis il leur ordonna le plus grand secret sur ce douloureux événement, que personne ne savait, sinon ceux qui en avaient été les auteurs

Jésus enseigna ensuite dans la chesnaie de Mambré, au sur d'Hébron, auprès de la grotte de Machpelah, où se trouvaient les tombeaux d'Abraham et des autres patriarches. Il entra dans la grotte avec ses disciples. On ouvrit plusieurs tombeaux ; dans quelques-uns il n'y avait plus que de la poussière, mais le squelette d'Abraham était bien conservé et n'avait pas été dérangé. Jésus et ceux qui l'accompagnaient se déchaussèrent par respect à l'entrée de la caverne. Jésus y enseigna, parlant de la promesse et de son accomplissement (1).

De la chesnaie de Mambré, Jésus se rendit à Hébron. La synagogue était ouverte de tous les côtés ; il y avait à l'entrée une chaire élevée, dans laquelle le Seigneur se tenait debout, entouré de tous les habitants de la ville et d'une grand nombre de personnes des environs. Beaucoup de malades étaient couchés sur des lits ou assis sur des nattes ; la place en était remplie. C'était un touchant spectacle : tous les auditeurs de Jésus étaient émus et édifiés, et personne ne le contredit.

Il expliqua la lecture du sabbat de la manière la plus profonde. Elle traitait des ténèbres d'Egypte, de l'institution de la Pâque et du rachat des premiers-nés. Les explications que le Sauveur donna sur ce dernier point surtout étaient d'une profondeur merveilleuse. Je me rappelle qu'il dit une fois : « Quand le soleil et la lune s'obscurcissent, la mère porte son fils au temple pour le racheter ». Il se servit à plusieurs reprises de cette expression « l'obscurcissement du soleil et de la lune ». Il parla de la conception, de la naissance, de la circoncision et de la présentation au temple, qu'il compara au règne des ténèbres et au triomphe de la lumière. Je compris tout cela, mais je ne saurais le reproduire exactement : cependant je saisis parfaitement qu'il établissait des rapports mystérieux entre la

(1) Cette visite de Jésus au tombeau des patriarches en cette circonstance signifiait, sans doute, qu'avec Jean-Baptiste la loi ancienne avait accompli sa carrière et était désormais ensevelie.

sortie d'Egypte et la naissance de l'homme ; il parla aussi de la circoncision comme d'un symbole qui devait être un jour aboli, avec le précepte du rachat des premiers-nés. Personne ne lui fit d'opposition ; tous étaient silencieux et attentifs. Il entretint aussi son auditoire d'Hébron et d'Abraham, et en vint enfin à Zacharie et à Jean. Il développa d'une manière plus claire et plus explicite que jamais toute l'importance de la mission de Jean, sa naissance, sa vie dans le désert, son appel à la pénitence, son baptême, son dévouement à préparer la voie, et enfin son emprisonnement. Il parla de la destinée des prophètes et des persécutions qu'ils avaient eues à souffrir, et il cita comme exemple les angoisses de Jérémie dans la fosse de Jérusalem. Enfin il dit que le grand prêtre Zacharie avait été mis à mort entre le sanctuaire et l'autel. A ces mots, dans l'auditoire, les parents de Jean pensèrent à la triste fin de son père Zacharie, qu'Hérode avait attiré à Jérusalem pour le faire tuer dans une maison du voisinage. Cependant le Seigneur ne mentionna pas ce meurtre .

Pendant que Jésus discourait d'une manière émouvante sur Jean et sur la mort des prophètes, le silence qui régnait dans la synagogue devint plus profond encore. Tous les assistants étaient ébranlés ; beaucoup de personnes pleuraient, les pharisiens eux-mêmes étaient émus. Cependant plusieurs de ses parents et des amis de Jean, ayant appris par une révélation intérieure qu'il avait été décapité, furent si affligés, qu'ils s'évanouirent. Il s'en suivit une grande confusion dans la synagogue. Alors Jésus dit qu'il suffisait de soutenir ceux qui étaient tombés en défaillance, et qu'ils recouvreraient bientôt l'usage de leurs sens ; leurs amis les tinrent quelques instants dans leurs bras, et Jésus continua sa prédication.

Je sentis que les mots « entre le temple et l'autel » n'indiquaient pas seulement le lieu du meurtre du premier Zacharie, mais se rapportaient mystérieuse-

ment à la mort de Jean, comme si cette mort, considérée dans ses rapports avec la vie de Jésus, avait eu lieu entre le temple et l'autel, le Précurseur étant mort entre la naissance du Seigneur et son crucifiement ; les assistants ne pouvaient comprendre de semblables rapprochements. La prédication terminée, on reconduisit chez eux les personnes qui s'étaient évanouies. Parmi les plus affligés, on remarqua Zacharie, le cousin de Jean, et une nièce d'Elisabeth, mariée à Hébron, mère de douze enfants. Jésus, accompagné de Zacharie et de ses disciples, se rendit dans la maison de cette mère ; il ne l'avait pas encore visitée, mais les saintes femmes y étaient allées plusieurs fois avant leur départ d'Hébron. Le soir il y prit un repas, mais ce fut un repas bien triste.

Je vis Jésus avec Pierre, Jean, Jacques fils de Cléophas, Eliacin, Sadoch et Zacharie, la nièce d'Elisabeth, son mari et quelques autres, dans une chambre dont la porte était fermée, en sorte que personne ne pouvait venir troubler leur réunion. Les parents de Jean dirent timidement à Jésus : « Seigneur, ne reverrons-nous plus Jean ? » Jésus répondit en pleurant : « Non, jamais ! » Puis il parla de sa mort de la manière la plus touchante et la plus consolante. Comme ils exprimaient la crainte que son corps ne fût outragé, il leur donna l'assurance que le corps était intact, et que la tête, qui avait été profanée et jetée dans un fossé, serait néanmoins conservée et reparaîtrait un jour. Il ajouta qu'Hérode devait quitter Machérunte très prochainement ; que le bruit de la mort de Jean se répandrait ; qu'alors ses disciples pourraient enlever son corps. Il mêla ses larmes à celles des assistants. Le silence et la gravité qui régnaient dans ce repas, et particulièrement l'émotion et l'attendrissement du Seigneur, me firent penser à la sainte Cène.

Cependant on commençait à Juta à parler de la mort de Jean. La [illegible] de ses parents, ainsi que

les discours tenus publiquement par Jésus, donnaient à penser qu'il n'était plus.

Jésus, accompagné de ses disciples et du cousin du Précurseur, alla visiter le tombeau du premier Zacharie, qui se trouvait près de sa maison et même en partie au-dessus. Il ne ressemblait pas aux sépultures ordinaires. C'était une cavité souterraine dont la voûte était soutenue par des piliers, comme dans les catacombes. Cette sépulture était très vénérée, et les prêtres et les prophètes avaient seuls le droit d'y pénétrer. On avait décidé d'aller chercher à Machérunte le corps de Jean et de l'enterrer dans ce caveau. On en débarrassa donc le sol, et l'on creusa une fosse. Il était touchant de voir Jésus lui-même aider à préparer un tombeau à son Précurseur. Il rendit aussi hommage aux restes de Zacharie.

Elisabeth était enterrée dans le désert, sur une montagne voisine de la grotte que Jean avait habitée dès son enfance.

CHAPITRE LXXXIII

Enlèvement du corps de Jean-Baptiste à Machérunte par les disciples.

Jésus quitta la maison de Zacharie avec une vingtaine de disciples et d'amis, et se dirigea du côté du bois de Mambré. Les femmes faisant partie de la famille de Jean se joignirent au Seigneur au delà de la ville et le suivirent. Elles l'accompagnèrent jusqu'à une lieue et demie de Juta, puis elles prirent congé de lui. Elles s'agenouillèrent et voulurent baiser ses pieds, mais il ne le leur permit pas. Il les bénit, et elles s'en retournèrent en pleurant amèrement.

Je vis bientôt les disciples charger sur un âne des

linceuls, des bandelettes, des aromates et une sorte de civière de cuir pour emporter le corps de Jean-Baptiste. Je voyais ce saint corps couché à la même place ; un ange se tenait auprès, une épée à la main, inondant de lumière tout ce qui était autour de lui.

Après quelques jours de marche, ils arrivèrent le soir devant Machérunte, au nombre de dix : Saturnin, Jude Barsabas, Jacques de Cléophas, Eliacin, Sadoch, les deux cousins de Joseph d'Arimathie, le fils de Jeanne Chusa, le fils de Véronique et le second Zacharie. Ils laissèrent l'âne chez un métayer, prirent avec eux les objets dont ils l'avaient chargé et gravirent la montagne du château. Les cousins de Jésus, ayant fait partie des plus anciens disciples de Jean, étaient bien connus dans cette résidence, où ils avaient eu jadis un libre accès ; ils prièrent les soldats qui la gardaient de les laisser entrer. Ceux-ci répondirent que, malgré leur bon vouloir, ils ne le pouvaient. Alors ils se retirèrent, firent le tour du rempart, et, en face de la prison de Jean, ils franchirent, en montant sur les épaules les uns des autres, trois murailles et deux fossés. Il semblait que Dieu leur vint en aide, car ils réussirent promptement et sans rencontrer d'obstacles. Ils descendirent ensuite dans la prison par une ouverture pratiquée au milieu du toit ; là deux sentinelles les virent et s'avancèrent vers eux avec des torches. Sans perdre contenance, ils allèrent de leur côté au-devant des gardes et leur dirent : « Nous sommes les disciples de Jean-Baptiste, et nous venons chercher le corps de notre maître, qu'Hérode a fait mourir. » Les soldats n'opposèrent pas de résistance, et ouvrirent la porte du cachot, soit parce qu'ils leur étaient inférieurs en nombre, soit parce qu'ils étaient indignés qu'Hérode eût fait mourir Jean, et qu'ils voulaient participer à la bonne œuvre de ses disciples ; d'ailleurs, depuis quelques jours, plusieurs soldats avaient déjà pris la fuite.

A peine entrés dans le cachot, les torches s'éteignirent, et je vis toute la prison remplie de lumière. Je ne sais pas si tous aperçurent cette lumière, mais je le suppose, car ils agirent avec autant de promptitude et d'aisance que s'ils eusent été en plein jour. Ils se précipitèrent vers le corps de Jean, sur lequel ils s'inclinèrent en versant des larmes. Je vis encore apparaître auprès d'eux une figure de femme brillante de lumière ; elle ressemblait à la Mère de Dieu au moment de sa mort, et ce ne fut que plus tard que je reconnus que c'était sainte Elisabeth ; mais de prime abord, lui voyant prendre part à tout ce qui se faisait, elle me sembla un être corporel, et je me demandai qui elle pouvait être et comment elle avait pénétré dans la forteresse.

Le corps de Jean était encore couvert de sa peau de mouton ; les disciples se disposèrent avec une extrême promptitude à l'ensevelir. Ils étendirent des draps sur lesquels ils le déposèrent, puis ils le lavèrent. Ils avaient apporté de l'eau dans des outres, et les soldats leur fournirent quelques vases de couleur brune. Jude Barsabas, Jacques et Eliacin firent les principaux préparatifs, les autres les secondèrent. Je vis toujours l'apparition prendre une part active au travail ; elle semblait se multiplier ; elle découvrait, recouvrait, posait, retournait, enveloppait ; enfin elle paraissait être l'âme et le principal moteur de tout ce qui se faisait. Les disciples ouvrirent le corps de Jean et retirèrent ses entrailles, qu'ils mirent dans une outre, puis ils entourèrent d'aromates et enveloppèrent de bandelettes ce corps exténué, devenu excessivement mince et comme desséché.

En même temps, quelques disciples recueillirent le sang qui avait coulé en abondance à l'endroit où la tête du saint Précurseur était tombée, et ils le mirent dans les boîtes vides qui avaient contenu les aromates. En-

suite ils placèrent le corps dans un sac de cuir qu'ils couvrirent de la peau de mouton dont il se revêtait, et deux d'entre eux l'emportèrent. D'autres se chargèrent de l'outre où étaient les entrailles et des boîtes remplies du sang. Les deux soldats qui leur avaient ouvert le cachot quittèrent Machérunte avec eux, et leur firent prendre, pour sortir du château, le passage étroit et souterrain par lequel Jean y avait été introduit. Tout s'exécuta avec une rapidité extraordinaire, et tous étaient saisis d'une émotion indicible.

Je les vis d'abord descendre la montagne, dans une complète obscurité et à grands pas ; plus tard, je remarquai qu'ils avaient une torche ; deux d'entre eux portaient le corps à l'aide de bâtons qu'ils plaçaient sur leurs épaules, et les autres marchaient par derrière. C'était un touchant spectacle que la marche de ce convoi s'avançant rapidement et silencieusement, à la lueur d'une torche, au milieu des ombres de la nuit. Je me suis jointe à lui à plusieurs reprises et en divers lieux. Lorsque, à l'aube du jour, ils arrivèrent au delà du Jourdain, à l'endroit où Jean avait commencé à baptiser et où ses disciples s'étaient attachés à lui, les larmes coulèrent de nouveau et avec abondance de leurs yeux. Ils longèrent ensuite la mer Morte, en suivant des sentiers isolés ou en traversant le désert.

CHAPITRE LXXXIV

Jésus guérit à la piscine de Béthesda, un homme paralysé depuis trente-huit ans.

Jésus, après être allé à Béthanie, se rendit avec quelques-uns des siens à la piscine de Béthesda. Il se dirigea vers une porte latérale qu'on tenait toujours fer-

mée et dont on ne se servait plus. C'était de ce côté qu'étaient confinés les plus pauvres et les plus délaissés d'entre les malades. A l'angle extrême se tenait un homme paralysé depuis trente-huit ans.

Jésus, étant arrivé dans ce lieu, frappa à la porte condamnée, et elle s'ouvrit aussitôt. Il passa sans s'arrêter, devant les malades, et se dirigea vers les galeries les plus rapprochées de la piscine, où des infirmes de toute espèce étaient assis ou couchés. Il fit une instruction à ces pauvres gens, et les disciples distribuèrent aux plus nécessiteux du pain, des vêtements, du linge et des couvertures que les saintes femmes leur avaient donnés. Les malades, laissés aux soins des serviteurs ou même abandonnés, furent très touchés de ces consolations et de ces attentions charitables, que personne jusqu'alors ne leur avait accordées. Jésus, après s'être dirigé de divers côtés pour les instruire, demanda à plusieurs s'ils croyaient que Dieu pouvait les aider, s'ils désiraient être guéris, s'ils voulaient se repentir de leurs péchés, faire pénitence et recevoir le baptême. Puis il dit à quelques-uns les péchés qu'ils avaient commis ; ceux-ci en furent bouleversés et s'écrièrent : « Maître, vous êtes un prophète ! Sans doute vous êtes Jean-Baptiste ! » Car sa mort n'était pas encore généralement connue, et dans plusieurs endroits le bruit s'était même répandu qu'il avait été mis en liberté. Jésus leur dit qui il était, mais seulement en termes généraux. Il guérit ensuite un certain nombre d'entre eux, et surtout des aveugles. Il leur ordonna de se laver les yeux avec de l'eau de la piscine, à laquelle il mêla de l'huile (1). Il les engagea à retourner tranquillement chez eux, et leur défendit de parler avant la fin du sabbat du miracle qu'il venait d'opérer. Les disciples firent de leur côté des guérisons dans les

(1) L'eau du baptême, mêlée à l'huile de la grâce, nous ouvre les yeux à la lumière de la foi.

utres galeries, et ils enjoignirent aussi aux malades e se laver à la piscine.

Ceux-ci, en s'y rendant de tous côtés avec un empressement extrême, produisirent une sensation générale. ésus retourna avec Jean à la porte condamnée. 'homme qui y était couché souffrait depuis trente-huit ns. Jardinier autrefois, il avait travaillé aux haies et t cultivé des baumiers. Mais sa longue maladie le éduisait à recourir à la bienfaisance publique et à se ourrir des restes des autres indigents, car il ne receait aucun secours de sa famille ; et il y avait tant l'années qu'on le voyait là gisant, qu'on lui donnait le om de malade incurable. Jésus lui dit : « Veux-tu être uéri ? » Mais cet homme n'osait espérer que le Seineur voulût lui venir en aide ; il crut donc que cette uestion tendait à lui faire dire pourquoi il restait ouché là, et il répondit : « Seigneur, je n'ai personne ui, lorsque l'eau est agitée, me jette dans la piscine ; t, tandis que je cherche à m'y traîner, un autre desend avant moi. Jésus, prolongeant l'entretien, lui mit es péchés devant les yeux, excita son repentir, et lui it qu'il devait cesser de vivre dans l'impureté et de lasphémer contre le temple ; car c'était ainsi qu'il 'était attiré d'interminables maux. Il ajouta que Dieu ccueille et aide tous ceux qui l'implorent avec une ontrition sincère. Ce pauvre homme, abandonné de ous et qui avait souvent murmuré de son délaissement, ıt profondément touché de la miséricorde du Seigneur. ésus alors lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et arche ! » Ces mots ne sont que le résumé de tout ce u'il prononça. Il lui ordonna aussi d'aller à la piscine t de s'y laver, puis il chargea un disciple de le conuire dans une des petites habitations que ses amis vaient fait construire pour les pauvres, près du céacle de la montagne de Sion, à l'endroit même où oseph d'Arimathie avait son atelier de sculpteur.

Cet infortuné, qui peu d'instants avant était paraly-

tique et affligé d'une dartre au visage, se rendit à la piscine pour se laver, si joyeux, si empressé, qu'il faillit oublier de prendre son misérable grabat. Or le jour du sabbat était commencé. Le Seigneur sortit par la porte condamnée avec Jean et sans être aperçu. Le disciple, qui devait conduire le malade, le devança dans la petite cabane à lui indiquée. Lorsque le paralytique fut lavé, plusieurs Juifs virent qu'il était guéri ; ils pensèrent que cette guérison était due à la vertu de la piscine, et ils lui dirent : « C'est un jour de sabbat, il ne t'est pas permis d'emporter ton grabat. » Il leur répondit : « Celui qui m'a guéri m'a dit lui-même : « Prends ton grabat et marche ! » Alors ils lui demandèrent : « Qui t'a dit : « Prends ton grabat et marche ? » Mais il ne savait pas qui était Jésus ; il ne le connaissait point, car le Seigneur, ainsi que ses disciples, s'était retiré de la foule rassemblée en ce lieu.

L'évangéliste ajoute que cet homme, après avoir vu Jésus dans le Temple, déclara aux Juifs que c'était lui qui l'avait guéri, et que le Seigneur eut alors un différend avec les pharisiens au sujet des guérisons qu'il opérait le jour du sabbat : mais il m'a été expressément montré que ce fait se passa à une autre fête.

Lorsque Jésus demanda au paralytique : « Veux-tu être guéri ? » Cela signifiait : « Veux-tu te réconcilier avec Dieu et t'amender ? veux-tu avouer que tu es un pécheur ? » Cet homme répondit qu'il n'avait personne pour le descendre dans la piscine ; cela signifiait que personne ne prenait soin de son âme, qu'il n'avait pas de guide, pas de directeur. Quand il dit : « Tandis que j'y vais, un autre descend avant moi ; » cela voulait dire que ses œuvres étaient paralysées et n'étaient pas suffisantes pour le conduire à la piscine de la grâce, car il était pécheur, sans guide, sans ressources et sans foi.

Je vis aussi qu'en disant : « Je n'ai pas de guide, et malgré mes efforts j'arrive toujours trop tard, » il sem

tait bien que son excuse ne pouvait satisfaire le Sauveur ; car je vis qu'il lui dit quelque chose à l'oreille, qu'il se reconnut coupable ; alors seulement le Seigneur lui dit : « Lève-toi, prends ton grabat et marche ! » Ce qui voulait dire : « Tes péchés te sont remis, fais pénitence. Depuis trente-huit ans, tu es sans guide ; tes œuvres, qui ont été paralysées, n'ont pas pu te faire parvenir à la piscine et obtenir la guérison, car tu ne te reconnaissais pas pécheur, tu ne croyais pas. Maintenant tu confesses, tu crois, et la santé t'est rendue. »

Je le vis, quand Jésus l'eut envoyé à la piscine, se tenir sur le pont où les gens qui étaient là pour cet office firent couler de l'eau sur lui et le purifièrent ; ce qui signifiait : « Maintenant que tu as été guéri par la foi, fais des bonnes œuvres, laisse-toi purifier par le baptême, fais usage des saints sacrements ! »

Après le départ du Sauveur, la nouvelle de la guérison de cet infirme, réputé incurable, fut répandue par les Juifs qui lui avaient reproché de porter son lit le jour du sabbat. Ce miracle produisit une grande sensation dans Jérusalem ; tandis que les autres guérisons que Jésus et ses disciples opérèrent auprès de la piscine, passèrent presque inaperçues, soit qu'on les attribuât à la vertu des eaux, soit parce qu'elles n'avaient pas eu lieu le jour du sabbat ; d'ailleurs les gardiens et les surveillants de la piscine n'avaient vu Jésus ni entrer ni sortir par les portes ordinaires. En outre, sauf les malades qui étaient couchés dans les cellules pratiquées dans les murs, peu de personnes se trouvaient alors dans l'enceinte de la piscine. Les gens riches s'étaient déjà fait reconduire chez eux ; car, à cette époque, l'eau ne s'agitait guère qu'au lever du soleil et assez rarement ; ce n'était donc que le matin qu'ils se faisaient porter là par leurs serviteurs. L'établissement, au reste, était dans un mauvais état et n'était guère fréquenté que par des fidèles fermes dans la foi, comme ceux qui chez nous visitent les lieux de pèlerinage.

C'était dans cette piscine que Néhémie avait caché le feu sacré ; une des poutres qui avaient servi à le recouvrir avait été conservée et forma une partie de la croix de Jésus-Christ. La vertu miraculeuse de la piscine se manifesta dès que le feu sacré y eut reposé. Dans les premiers temps, plusieurs malades pieux et doués de l'esprit prophétique voyaient un ange descendre et agiter l'eau. Plus tard il n'y avait que peu de personnes qui aperçussent ce prodige, et les temps étaient devenus si mauvais, que ceux-ci même n'osaient en parler ; néanmoins l'agitation de l'eau était encore sensible pour la plupart. Après la descente du Saint-Esprit, les apôtres baptisèrent dans cet étang. La piscine avec l'ange qui la remuait étaient un type mystérieux du saint baptême, de même que l'agneau pascal était la figure de Jésus-Christ, qui devait nous racheter par sa mort (1).

CHAPITRE LXXXV

Funérailles de Jean-Baptiste à Hébron

Je vis en ces jours-là les disciples avec le corps de Jean dans une grotte près de Bethléem. A la nuit tombante, ils le transportèrent dans la direction de Juta ; plusieurs fois Elisabeth apparut auprès d'eux. Le lendemain, à l'aube du jour, le corps fut introduit dans une autre grotte, non loin des cellules des Esséniens et du tombeau d'Abraham. Des Esséniens vinrent et le gardèrent toute la journée.

Vers le soir (c'était un vendredi, à l'heure même où

(1) Cet accord des faits de l'Ancien Testament avec ceux du Nouveau est rempli d'enseignements précieux. Le feu du Saint-Esprit s'unit à l'eau sainte pour régénérer le chrétien ; et cette eau tire toute sa vertu des mérites et de la croix du Rédempteur.

plus tard Notre-Seigneur fut embaumé et mis au tombeau), ils portèrent le corps dans la sépulture que Jésus venait de faire préparer, et où gisaient Zacharie et d'autres prophètes. Les membres de la famille de Jean-Baptiste, accablés de douleur, étaient réunis dans le souterrain avec les disciples porteurs du corps, les deux soldats venus avec eux de Machérunte et beaucoup d'Esséniens. Plusieurs de ces derniers étaient très âgés et avaient de longs vêtements blancs ; quelques-uns avaient porté des vivres à Jean, lors de son premier séjour dans le désert. Les femmes étaient voilées et revêtues de longs manteaux blancs ; les hommes en portaient de couleur noire. Dans le souterrain brûlaient plusieurs lampes.

Le corps fut placé sur un tapis ; on en développa les bandelettes et on l'embauma, en versant des larmes abondantes, avec de l'onguent, des aromates et de la myrrhe. Quel triste et douloureux spectacle que ce corps décapité ! Quels regrets de ne pouvoir contempler ce visage chéri, dont les traits étaient gravés dans tous les cœurs ! Chacun des assistants mit sur le corps un bouquet de myrrhe ou d'autres aromates. Enfin ses disciples, après l'avoir enveloppé de nouveau, le déposèrent dans le sépulcre taillé pour lui dans le roc, au-dessus de celui de son père, dont les ossements étaient enveloppés dans un nouveau linceul.

Alors un service funèbre fut célébré par les Esséniens, qui regardaient Jean-Baptiste comme un des leurs, ou plutôt comme un prophète qui leur avait été promis. Ils se placèrent sur deux rangs, de chacun des côtés d'un autel portatif, et l'un d'eux fit la cérémonie avec deux assistants. Tous faisaient une offrande de petits pains sur l'autel, au milieu duquel se trouvait l'image d'un agneau pascal ; puis ils jetèrent des herbes et de petites branches sur cet agneau. L'autel était couvert d'une nappe rouge et d'une nappe blanche par-dessus. Je ne sais comment il se fit que l'image de l'agneau me

parut d'abord rouge et ensuite blanche; peut-être était-il éclairé en dessous par des lampes dont la lueur passait alternativement à travers la partie rouge et la partie blanche de la couverture (1). Le prêtre lut dans des rouleaux des passages de l'Ecriture, encensa, bénit et aspergea avec de l'eau. Puis les Esséniens, ainsi que les parents et les disciples de Jean, rangés autour de l'autel, chantèrent en chœur. Le prêtre fit ensuite un discours sur l'accomplissement des prophéties, et s'étendit de la manière la plus surprenante sur la mission de Jean et ses rapports avec Jésus-Christ. Il parla aussi de la mort du grand prêtre Zacharie, tué entre le temple et l'autel; il ajouta que Zacharie, père de Jean, avait péri de même, en prenant au figuré et dans le sens le plus profond les mots temple et autel; que Jean cependant était le véritable martyr immolé entre le temple et l'autel. Il indiquait par ces figures la naissance et la mort du Christ. Je ne saurais rendre exactement ses paroles. La cérémonie de l'agneau tenait à une vision prophétique que Jean avait eue dans le désert, et qu'il avait communiquée à un Essénien : cette vision se rapportait à l'agneau pascal, à l'Agneau de Dieu, à la sainte Cène, à la Passion et à la mort de Jésus-Christ, qui s'est offert en sacrifice. Je ne crois pas qu'ils comprissent cela tout à fait; ils le faisaient symboliquement et par une sorte d'inspiration prophétique dont ils étaient souvent les instruments.

Après la cérémonie, le prêtre distribua aux Esséniens les petits pains qui avaient été offerts sur l'autel, et donna à chacun une des branches qu'on avait placées sur l'agneau. Les parents de Jean reçurent aussi des rameaux, mais non de ceux-là. Les Esséniens mangèrent les petits pains. Enfin, après avoir fermé le

(1) Ces deux couleurs sont le symbole des deux états de l'agneau de Dieu : l'état de victime, auquel a succédé l'état glorieux. Telles sont encore aujourd'hui les deux couleurs que revêtent tour à tour les ministres de l'Eglise, dans les jours de fête.

sépulcre, tous se retirèrent, et allèrent célébrer le sabbat.

Certains Esséniens, très avancés dans les voies de la sainteté, avaient des connaissances profondes et des lumières prophétiques touchant le Messie futur, et le sens symbolique des cérémonies de l'ancienne loi ; ils étaient de même initiés aux rapports que ces cérémonies avaient avec le Rédempteur. Dès la quatrième génération, avant la naissance de la sainte Vierge, ils cessèrent d'offrir des victimes sanglantes, parce qu'ils pressentirent l'avènement prochain de l'Agneau de Dieu. La chasteté et la continence étaient aussi chez eux un culte qu'ils rendaient au Sauveur à venir. Ils voyaient dans l'humanité son temple où il allait entrer, et ils ne reculaient devant aucun sacrifice pour rendre ce temple pur et sans tache. Ils savaient que l'avènement du salut avait été retardé par les iniquités des hommes, et ils voulaient, par leur pureté et leur chasteté, satisfaire pour les péchés du genre humain.

Tout cela avait été établi chez eux d'une façon mystérieuse, par l'intermédiaire de divers prophètes ; néanmoins, du temps de Jésus, les Esséniens, pris dans leur ensemble, n'avaient pas une connaissance bien claire du Messie. Ils étaient toutefois, quant aux mœurs et au culte divin, des précurseurs de l'Eglise future. Les ancêtres de Marie et d'autres saints avaient trouvé des guides spirituels dans cette pieuse race. Le soin qu'ils avaient pris de Jean dans sa jeunesse fut leur dernière œuvre importante. Lorsque le Sauveur parut, ceux d'entre eux qu'éclairaient des lumières particulières se joignirent à ses disciples, ou plus tard firent partie de l'Eglise. Ils contribuèrent, grâce à leurs habitudes antérieures, à y former l'esprit de renoncement, d'obéissance, et à fonder la vie érémitique ou cénobitique parmi les premiers chrétiens. Cependant un assez grand nombre de ces Esséniens n'appartenaient pas aux fruits de l'arbre ; ils étaient un vrai bois mort ; ils s'obsti-

nèrent à garder leurs observances, et finirent par former une secte qui adopta de véritables rêveries païennes et engendra ainsi plusieurs hérésies, dès les premiers temps de l'Eglise.

Jésus n'eut jamais de liaisons étroites avec les Esséniens, et sa conduite ne ressemblait en aucune façon à la leur. Les rapports qu'il eut avec quelques-uns d'entre eux ne furent pas plus intimes que ceux qu'il entretint avec beaucoup d'autres personnes pieuses et qui lui étaient dévouées. Il connaissait plus particulièrement quelques Esséniens mariés, de tout temps amis de la sainte famille. Il n'est pas fait mention des Esséniens dans l'Evangile, parce que le Sauveur n'eut jamais à lutter contre eux, et qu'il n'avait rien de particulier à leur reprocher. On n'y fait pas non plus leur éloge, pour éviter, ce qui n'aurait pas manqué d'arriver, que les pharisiens ne dissent : « Jésus est de cette secte, » etc.

CHAPITRE LXXXVI

Jésus à Jérusalem. — Effet qu'il produit au Temple, et dans la ville, en particulier sur Pilate.

Cependant Jésus était à Jérusalem. On célébrait alors la fête d'Ennoroum, fête d'actions de grâces qui terminait l'année ecclésiastique. Il se rendit avec quelques disciples au Temple, où il ne se trouvait que peu de monde. Les lévites allaient et venaient, versaient de l'huile dans les lampes et mettaient tout en ordre pour le lendemain. Jésus les suivit dans des endroits réservés aux prêtres, et même dans le parvis du sanctuaire où était la grande chaire. Il parla aux lévites des choses les plus profondes, et ils l'écoutèrent d'abord un moment ; puis quelques-uns lui reprochèrent sa hardiesse à parcourir, à une heure indue, des endroits ré-

servés aux prêtres ; ils l'appelèrent d'un ton méprisant, Galiléen, etc. Il leur répondit avec gravité qu'il avait le droit d'être dans la maison de son Père ; après quoi il se retira. Ces paroles excitèrent leurs railleries, et cependant sa présence leur inspirait un saisissement secret.

Une autre fois il monta dans la chaire et demanda les rouleaux des Ecritures, disant qu'il voulait enseigner. On les lui donna sans difficulté ; il fit la lecture du sabbat et expliqua les versets de l'Ecriture qui parlent du passage de la mer rouge et de Débora. Puis on chanta un cantique qui se rapportait à la fête ; il portait en tête cette indication : « A chanter le matin ou la veille au soir. » L'enseignement de Jésus étonna tous ses auditeurs. Personne n'osa le contredire. Cependant, à la fin du sabbat, quelques pharisiens s'approchèrent de lui et lui demandèrent où il avait étudié, qui lui avait donné le droit d'enseigner, et comment il osait prendre cette liberté. Jésus répondit avec tant de dignité et de gravité, qu'ils ne trouvèrent rien à répliquer. Alors il sortit du Temple, et se rendit à Béthanie avec ses amis et ses disciples.

Le séjour du Sauveur à Jérusalem fut peu remarqué cette fois, grâce à l'absence des plus violents d'entre ses ennemis. On ne sut qui il était que lorsque, du haut de la grande chaire, il termina l'instruction du sabbat. On commença dès lors à parler de divers côtés du Galiléen. A cette époque, l'écroulement de l'aqueduc, l'inimitié d'Hérode et de Pilate, et le voyage de ce dernier à Rome, occupaient tous les esprits. La mort de Jean elle-même passa presque inaperçue. Quelques personnes disaient : « Il paraît que Jésus de Nazareth est maintenant ici. » D'autres répondaient : « S'il n'a pas avec lui plusieurs milliers d'hommes, il ne pourra rien faire à Jérusalem. »

Pilate eut avant son départ pour Rome, un entretien avec ses fonctionnaires. C'était au sujet de Jésus le

Galiléen qui faisait de si grands prodiges: le bruit courait qu'il était dans le voisinage de Jérusalem. Pilate demanda: « A-t-il une suite nombreuse? Ses gens sont-ils armés?» Les fonctionnaires lui répondirent: « Non, il n'a avec lui qu'un petit nombre de disciples, gens paisibles et de peu de considération; fréquemment même il est tout seul. Il prêche sur les montagnes et dans les synagogues; il guérit les malades et fait des aumônes; souvent plusieurs milliers d'hommes assistent à ses prédications. » — « Ne parle-t-il pas contre l'empereur? » demanda Pilate. « Non, dirent-ils, il prêche la pénitence et la miséricorde. Il affirme expressément qu'il faut rendre à César ce qui est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu. Cependant on dit qu'il parle de son royaume, et qu'il annonce qu'il est proche. » Pilate s'arrêta à cette conclusion: « Tant qu'il se contente de faire ses miracles, sans traîner à sa suite des gens de guerre ou une foule de peuple armé, il n'y a pas à s'occuper de lui. A peine aura-t-il quitté une localité qu'on l'oubliera et le calomniera. J'apprends que les prêtres juifs l'injurient déjà. Il n'est donc pas à craindre; mais, s'il rassemblait autour de lui des gens armés, j'y mettrais bon ordre. »

Quant à Hérode, il commença à se préoccuper de Jésus dès le retour de ce dernier en Galilée; il chercha à le voir et il dit: « C'est Jean-Baptiste qui est ressuscité d'entre les morts. »

A une heure avancée de la nuit, les disciples revinrent de Juta, qu'ils avaient quitté à la fin du sabbat. Ils racontèrent à Jésus comment ils étaient allés chercher à Machérunte le corps de leur maître, et comment ils l'avaient inhumé à côté de son père Zacharie. Le Sauveur parla aux deux soldats qui les avaient accompagnés; Lazare les cacha chez lui, et promit d'avoir soin d'eux. Jésus dit à ses disciples: « Venez à l'écart, en un lieu désert; nous prendrons quelque repos et nous pleurerons, non sur la mort de Jean, mais de ce qu'il

a fallu que les choses en vinssent là. » Je me demandai alors comment ils trouveraient moyen de se reposer ; car j'avais vu que les apôtres et les autres disciples s'étaient rendus ce même jour chez Marie, à Capharnaüm, qu'il s'y était rassemblé une immense foule de peuple de tous les endroit qu'ils avaient visités, et même de contrées plus éloignées encore, comme la Syrie, le pays de Basan, et que la montagne des Béatitudes, aux environs de Chorozaïn, était couverte de gens qui attendaient Jésus.

CHAPITRE LXXXVII

Jésus délivre à Thirza de pauvres prisonniers pour dettes

Le Sauveur quitta Béthanie de bon matin, avec six apôtres et une vingtaine de disciples. Ils marchèrent sans séjourner nulle part, se reposant rarement et évitant les villes et les villages. Ils arrivèrent ainsi à Thirza, ville située dans un site ravissant, à une demi-lieue du Jourdain, et à deux lieues d'Abelmehola. Elle est en partie bâtie sur des piliers au-dessus d'une vallée, et une route passe par-dessous, comme sous un pont. Cette route est charmante ; de ce lieu la vue se perd dans le lointain, à travers une vallée remplie d'arbres verdoyants dont l'ombrage est impénétrable.

En face de Thirza, on voit la ville de Joghcha, dans une direction un peu plus septentrionale. Au milieu d'un bois, à droite, s'étend la Pérée, et par delà la mer Morte, on aperçoit Machérunte et ses environs. L'aspect du Jourdain est très varié ; ses eaux brillent, dans leur cours, comme de longs rubans argentés, entre des rives tapissées de verdure. Au couchant, Thirza est séparée de Dothan par de hautes montagnes. De tous les côtés de magnifiques jardins, des bocages remplis d'ar-

bres fruitiers, et des baumiers dressés en espalier l'environnent.

Au centre de Thirza, sur une grande place déserte, se trouve un bâtiment élevé et d'une étendue considérable, avec des murs épais, des tours et plusieurs cours intérieures. Ce sont les ruines de l'ancien château des rois d'Israël : la partie qui reste debout sert d'hôpital et de prison. Jésus entra avec ses disciples dans le château, et demanda au directeur d'être introduit auprès des malades. Sa demande fut agréée : il parcourut les cours et les salles, visita les cellules, et partout il enseigna, consola et guérit. Quelques-uns des disciples se tenaient près de lui, l'aidant à lever, à porter et à conduire les malades, tandis que d'autres étaient dans diverses chambres où ils guérissaient eux-mêmes les malades ou les préparaient à sa visite. Il y avait, dans une cour, plusieurs possédés enchaînés qui crièrent et firent grand bruit lorsque Jésus entra dans la maison ; il leur ordonna de rester tranquilles. Il se rendit plus tard auprès d'eux et les guérit en chassant les démons.

Il y avait aussi des lépreux dans la partie la plus reculée de l'édifice : il y alla seul et les rendit purs. Les gens de Thirza reçurent chez eux leurs parents guéris ; quant aux étrangers qui avaient recouvré la santé, Jésus leur fit donner à manger ; il distribua aux pauvres des vêtements et des couvertures que les disciples avaient apportés de Bézech. Le Sauveur alla ensuite à la tour habitée par les femmes. C'était un édifice circulaire et d'une grande élévation, au centre duquel il y avait une cour. Les pauvres malades qui s'y trouvaient étaient affligés de maux de toute espèce. Le Seigneur en guérit un grand nombre. Dans les chambres qui donnaient sur la cour intérieure étaient les femmes détenues, les unes à cause de leur vie dissolue, les autres pour des motifs politiques ; quelques-unes sans l'avoir mérité. Le bâtiment contenait aussi, dans des cachots noirs, des hommes condamnés pour dette ou pour ten-

tative de révolte. Mais il y en avait plusieurs que leurs ennemis avaient fait jeter en prison par vengeance ou pour se débarrasser d'eux, et qui y dépérissaient ; ils semblaient être tout à fait oubliés. Les malades guéris et d'autres personnes se répandirent à ce sujet en plaintes amères devant Jésus. Il connaissait bien toutes ces misères, et c'était principalement pour y remédier qu'il était venu dans ce lugubre séjour.

Les prisons étaient gardées par des soldats romains commandés par un romain comme eux. Sur la demande du Seigneur, les soldats le conduisirent auprès des prisonniers avec lesquels il était permis de communiquer. Après avoir écouté leurs plaintes et leurs doléances, il leur fit donner des rafraîchissements, les enseigna, les consola, et remit les péchés à ceux qui en firent l'aveu. Il promit aux détenus pour dettes et à beaucoup d'autres qu'ils seraient délivrés ; il dit à quelques-uns que leurs souffrances seraient allégées.

Le commandant n'était pas un homme méchant ; Jésus alla le trouver, lui parla des prisonniers en termes graves et touchants, et s'engagea à payer leurs dettes, à prouver l'innocence de plusieurs et à se porter garant de l'amendement des autres. Il demanda aussi à parler aux prisonniers enfermés depuis longtemps dans les cachots noirs. Le commandant écouta Jésus avec beaucoup de respect ; mais il lui fit remarquer que tous ces prisonniers étaient juifs, et que par conséquent il devait s'entendre avec les magistrats juifs et les pharisiens, avant de pouvoir accepter ses offres et lui permettre de pénétrer dans les cachots. Le Seigneur dit alors qu'il reviendrait avec les magistrats, lorsqu'il aurait prêché dans la synagogue. Puis il retourna vers les femmes détenues, les consola, les exhorta, et remit les péchés à celles qui, après en avoir fait l'aveu, manifestèrent du repentir. Enfin il leur promit de les réconcilier avec leurs familles, et leur fit distribuer des présents.

Jésus avait travaillé depuis neuf heures du matin jusqu'à quatre heures de l'après-midi, dans cette maison pleine de souffrances et de misères ; il y apporta la joie et la consolation, dans un moment où la ville entière était dans l'allégresse, car c'était le premier jour des réjouissances que Salomon avait ajoutées à la fête d'Ennoroum, célébrée à l'occasion des présents envoyés par la reine de Saba. Dans le quartier le plus habité de la ville, on avait dressé des arcs de triomphe, organisé des jeux et des combats de toutes sortes ; on y faisait même des distributions de blé, tandis qu'aux alentours de la demeure des malades et des prisonniers régnait le silence des tombeaux. Jésus seul avait pensé à eux ; il était venu leur apporter la joie véritable. Le Sauveur prit, avec les disciples, un léger repas composé de pain, de fruits et de miel ; il envoya ensuite quelques-uns des siens à la prison avec des provisions et des rafraîchissements, tandis qu'il se rendait avec les autres à la synagogue.

Le bruit des bienfaits du Seigneur s'était déjà répandu de toute part. Beaucoup de ceux qu'il avait guéris étaient à la synagogue, d'autres malades l'attendaient rassemblés devant ce bâtiment ; et Jésus, ainsi que ses apôtres, y opérèrent de nouvelles guérisons. Il y avait dans la synagogue des pharisiens, des saducéens et des hérodiens, quelques-uns venus de Jérusalem pour se divertir ; tous étaient pleins de fiel et de haine contre le Sauveur, parce que ses actes étaient la censure de leur propre conduite. La synagogue regorgeait d'auditeurs. Jésus leur parla de la fête instituée dans le but de procurer à chacun l'occasion de se récréer soi-même, et de réjouir les autres en faisant le bien. Il enseigna aussi sur les huit béatitudes, entre autres sur celle-ci : « Bienheureux les miséricordieux ; » puis il raconta la parabole de l'enfant prodigue, et parla de la misère des prisonniers et des malades de l'hospice, qui étaient négligés et oubliés, tandis que

d'autres s'enrichissaient de ce qui était destiné à leur entretien. Il blâma sévèrement les administrateurs de cet établissement. Plusieurs d'entre eux qui étaient présents l'écoutèrent avec une fureur silencieuse. Il appliqua la parabole de l'enfant prodigue aux prisonniers repentants de leurs méfaits, afin de les faire rentrer en grâce avec ceux de leurs proches qui se trouvaient dans la synagogue ; tous les assistants furent profondément émus. Il raconta aussi la parabole du roi miséricordieux et du serviteur impitoyable, et il l'appliqua à ceux qui laissaient languir des malheureux en prison pour des fautes légères, tandis que Dieu leur en avait pardonné de si grandes à eux-mêmes. C'étaient précisément des hérodiens présents à l'enseignement de Jésus, qui par leurs machinations avaient fait mettre en prison une partie des malheureux dont il parlait. Le Sauveur les désigna indirectement, lorsqu'en réprimant les pharisiens il dit : « Il y en a plusieurs parmi vous qui savent ce qu'est devenu Jean ». Ces derniers, déchaînés contre le Seigneur, disaient entre eux : « Il fait la guerre à l'aide de femmes qu'il traîne partout avec lui ; avec une telle armée, toutefois, il ne fera pas la conquête d'un grand royaume ! »

Sur ces entrefaites, Jésus obligea les magistrats à se rendre avec lui chez le commandant romain, en leur déclarant qu'il voulait payer les dettes des plus délaissés d'entre les prisonniers. Comme il exprima cette volonté devant tout le peuple, les pharisiens ne purent y mettre obstacle. Jésus, en effet, alla aussitôt trouver le commandant romain, et une foule de peuple le suivit en chantant ses louanges. Celui-ci se montra beaucoup plus accommodant que les pharisiens, qui par méchanceté exagérèrent tellement les dettes, que Jésus fut obligé de payer, pour plusieurs du moins, quatre fois plus qu'ils ne devaient réellement. Comme il n'avait pas la somme nécessaire, il remit en gage une pièce de monnaie rectangulaire, à laquelle était attaché un

morceau de parchemin, et il écrivit sur le parchemin quelques mots par lesquels il s'engagea à payer le tout avec le prix de Magdalum que Lazare allait vendre. Madeleine et Lazare avaient destiné le produit de la vente de cette terre, à secourir des pauvres, des prisonniers pour dettes et des pécheurs.

Quand cela fut fait, le commandant fit élargir les prisonniers ; Jésus et ses disciples allèrent eux-mêmes les chercher. Plusieurs de ceux qu'on retira des cachots noirs n'avaient pour tout vêtement que leurs longs cheveux et quelques haillons. Les pharisiens se retirèrent le cœur plein de rage. Plusieurs prisonniers étaient malades et pouvaient à peine se soutenir ; ils se prosternèrent en pleurant aux pieds de Jésus, qui les consola et les exhorta. Il leur fit prendre un bain, puis leur fit donner des vêtements et des aliments ; il s'occupa aussi de leur procurer des logements dans l'enceinte de la prison ; car, quoique libres, ils devaient être soumis à une certaine surveillance, jusqu'à ce que leurs dettes fussent payées. Il en fut de même pour les femmes qu'il délivra. Les disciples et Jésus lui-même les servirent à table. Il leur raconta de nouveau la parabole de l'enfant prodigue.

Ainsi la joie régnait tout à coup dans cette triste maison ; tout ce qui s'y passa paraît être une figure prophétique de la délivrance des patriarches détenus dans les limbes où Jean, après sa mort, annonça l'approche du Rédempteur (1).

Hérode, ayant appris ce qui avait eu lieu à Thirza, s'écria : « C'est Jean-Baptiste lui-même qui est ressuscité d'entre les morts. » Et il chercha à le voir. Auparavant il connaissait Jésus, soit par la rumeur publique, soit par la prédication de Jean ; toutefois il ne s'était pas soucié de lui ; mais à présent que sa conscience le tourmentait, il se préoccupait de tout.

(1) Jésus seul a pu payer le prix de nos âmes, et les délivrer des liens du péché et de la prison éternelle.

CHAPITRE LXXXVIII

Arrivée de Jésus à Capharnaüm. — Il prêche dans la synagogue et y confond les pharisiens.

Jésus revint alors en Galilée. Arrivé à Damna, il entra, vers l'heure de midi, dans l'hôtellerie qui était établie en deçà de cette ville. Il y trouva sa mère, plusieurs des saintes femmes, six apôtres et quelques disciples. Ils éprouvèrent un grand bonheur de se revoir, et tous s'embrassèrent tendrement. Mais leur joie fit bientôt place à la tristesse la plus profonde, lorsqu'ils entendirent raconter les circonstances de la mort de Jean-Baptiste : tous répandirent des larmes amères.

Bientôt les amis du Sauveur lui parlèrent avec inquiétude de l'immense affluence du peuple rassemblé à Capharnaüm ; ils lui rapportèrent les menaces et les diverses menées des pharisiens. Les vacances avaient amené dans cette ville environ soixante-quatre pharisiens arrivés de tous les côtés. Pendant le cours de leur voyage, ils avaient fait une enquête sur les guérisons les plus merveilleuses du Seigneur ; ils avaient mandé à Capharnaüm la veuve de Naïm avec son fils et des témoins, ainsi que le fils du centurion Achias de Giscala. Ils avaient fait subir un sévère interrogatoire à Zorobabel et à son fils, à Cornélius et à son serviteur, à Jaïre et à sa fille, à beaucoup d'aveugles et de paralytiques, enfin à tous les malades des environs guéris par Jésus. Ils avaient aussi entendu des témoins, et ils étaient d'autant plus exaspérés que tous leurs efforts n'avaient servi qu'à les convaincre de la réalité des miracles de Jésus. En désespoir de cause, ils dirent qu'il était en relation avec le diable. Ils affirmèrent aussi qu'il courait le pays avec des femmes de mau-

vaise vie, qu'il soulevait le peuple, qu'il soustrayait les aumônes à la synagogue, qu'il profanait le sabbat, etc., et ils se faisaient forts, ajoutaient-ils, d'en finir cette fois avec lui.

Effrayés de ces menaces et de la grande affluence de peuple, plus épouvantés encore par la décollation de Jean, tous les parents et amis de Jésus lui demandèrent avec instance de ne pas se rendre à Capharnaüm, et de se fixer en quelque autre lieu ; ils lui proposèrent Naïm, Hébron, les villes au delà du Jourdain, etc. Mais Jésus les engagea à se tranquilliser, et déclara qu'il irait à Capharnaüm pour prêcher et guérir les malades, ajoutant que, lorsqu'il serait devant eux, tous ses ennemis garderaient le silence.

Le soir, après avoir pris un léger repas, Jésus, sa mère, ses parents et les saintes femmes se rendirent, par groupes séparés, à la maison de Marie, dans la vallée de Capharnaüm. Les apôtres et les disciples suivirent d'autres chemins. Pendant la nuit, Jaïre vint trouver Jésus et lui raconta toutes les persécutions qu'on avait faites à ses partisans. On avait enlevé à Jaïre son emploi, et il était maintenant tout à fait dévoué à la personne du Sauveur. Jésus le rassura.

Cependant Capharnaüm était rempli d'étrangers, juifs et païens, malades et bien portants. Leurs tentes couvraient les vallées et les collines des environs. Des chameaux et des ânes paissaient dans les friches et dans les recoins des montagnes ; les coteaux de l'autre bord du lac étaient eux-mêmes envahis. Tous attendaient Jésus. Il y avait, parmi cette foule, des gens de toutes les contrées de la Judée, et même de la Syrie, de l'Arabie, de la Phénicie et de l'île de Chypre.

Le lendemain matin, Jésus visita Zorobabel, Cornélius et Jaïre. La famille de ce dernier était complètement convertie. Sa fille, d'une santé maintenant parfaite, était devenue très modeste et très pieuse. Jésus se rendit ensuite à l'hôpital de la ville, qui était rempli

de malades juifs et païens, ce qu'on n'avait jamais vu auparavant. Leur nombre était si considérable, que les disciples les avaient placés les uns au-dessus des autres sur des gradins. On ne se contenta pas de se presser autour de Jésus, on appela aussi de tous les côtés les apôtres ; on leur cria : « N'êtes-vous pas disciples du Prophète ? Ayez pitié de moi ! secourez-moi ! conduisez-moi à lui ! » Jésus, les apôtres et vingt-quatre disciples enseignèrent et guérirent pendant toute la matinée.

Le Sauveur alla ensuite dans le vestibule, où il instruisit. Beaucoup de malades guéris et d'autres personnes le suivirent. Il prêcha sur divers sujets, mais spécialement sur la prière, disant qu'il faut toujours prier et ne se lasser jamais ; il raconta et développa la parabole du juge inique qui, pour se délivrer des instances incessantes de la veuve, finit par lui rendre justice. Si un juge déloyal agit ainsi, combien plus le Père céleste se montrera-t-il miséricordieux pour ceux qui invoquent son secours !

Jésus enseigna aussi à son auditoire comment on doit prier ; il récita les sept demandes du *Pater* et se mit à expliquer la première : « Notre Père, qui êtes aux cieux. » Précédemment il avait, dans son voyage, donné quelques explications à ses disciples sur cette oraison et sur les béatitudes ; mais maintenant il développait publiquement ces sujets. Les disciples firent de même dans leurs prédications. Le Sauveur termina par cette comparaison touchante : « Si quelqu'un d'entre vous demande du pain à son père, lui donnera-t-il une pierre ; ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un scorpion ou un serpent ? »

Il était déjà trois heures de l'après-midi ; Marie, ses demi-sœurs, les autres saintes femmes et les neveux de saint Joseph, venus de Dabrath, de Nazareth et de la vallée de Zabulon, se trouvaient dans une maison contiguë à l'hôpital ; ils y avaient préparé un repas

pour Jésus et ses disciples, car ceux-ci se nourrissaien à peine depuis quelques jours. La salle à manger n'étai séparée de celle où le Seigneur enseignait que par un cour, dans laquelle se pressait une foule de gens qu écoutaient sa prédication à travers une colonnade ou verte. Comme il ne cessait point, ses parents éprouvèrent de l'inquiétude pour lui et ses disciples ; et Marie qui s'était fait accompagner de plusieurs membres de sa famille, afin de ne pas pénétrer seule dans l'assemblée, demanda à parler à Jésus pour l'engager à prendre un peu de nourriture. Il lui fut impossible d'arriver jusqu'à lui ; il fallut donc que la requête passât de bouche en bouche jusqu'à un homme qui se trouvait de son côté, et qui était un des espions des pharisiens. Comme Jésus venait de parler à plusieurs reprises de son Père céleste, cet homme lui dit d'un ton ironique : « Voilà votre mère et vos frères qui sont dehors et qui vous cherchent ! » Jésus le regarda et dit : « Qui est ma mère et qui sont mes frères ? » Ensuite il indiqua de la main, d'abord les douze apôtres formant un groupe, puis les disciples rangés auprès de lui, et il dit des premiers : « Voici ma mère (1) ; » et des seconds : « Voici mes frères qui écoutent et observent la parole de Dieu ; car quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur et ma mère ! » Jésus continua à prêcher sans relâche, mais il envoya successivement ses disciples prendre quelque nourriture.

Je le vis ensuite retourner à la synagogue avec eux. Là plusieurs malades qui pouvaient encore marcher implorèrent son secours, et il les guérit. Au moment où le sabbat commençait, un homme s'approcha de lui dans le vestibule, lui montra sa main rapetissée, desséchée et contournée, et le pria de la guérir ; mais Jésus lui dit d'attendre. Il fut aussi invoqué par des gens qui

(1) Les douze apôtres représentaient l'Eglise enseignante, mère des fidèles, qui sont le corps mystique de Jésus.

conduisaient un possédé maintenu par des cordes ; ce malheureux s'agitait horriblement. Jésus lui ordonna de s'asseoir sans bruit et de l'attendre à l'entrée de la synagogue. Le possédé s'assit aussitôt, les jambes croisées, la tête appuyée sur les genoux ; il regardait toujours Jésus de côté, et, sauf quelques mouvements convulsifs, il demeura tranquille pendant toute la prédication.

La synagogue était remplie de monde, et il y avait même une grande multitude au dehors ; les portes et les fenêtres étaient ouvertes, et beaucoup de gens avaient vue des maisons voisines dans l'intérieur de l'édifice. Des pharisiens et des hérodiens, en nombre considérable, assistaient à la prédication du Sauveur ; ils étaient pleins d'aigreur et de haine ; cependant la majorité de son auditoire se composait de personnes qu'il avait guéries ; il y avait en outre ses parents et ses disciples. Les habitants de Capharnaüm, aussi bien que les nombreux étrangers, étaient saisis d'admiration et de respect. Pour tous ces motifs, les pharisiens n'osaient pas attaquer le Sauveur sans un prétexte spécieux. Du reste, ils étaient là plutôt pour s'en être en quelque sorte porté le défi les uns aux autres, que dans le dessein de faire une opposition sérieuse, et ils n'avaient plus envie de le contredire publiquement, parce que ses réponses les couvraient de honte en présence du peuple. Mais aussitôt que Jésus s'éloignait, ils cherchaient par tous les moyens possibles à lui aliéner les cœurs et à répandre des calomnies contre lui.

Cependant ils savaient que l'homme à la main desséchée était là, et ils observaient Jésus, pour voir s'il guérirait le jour du sabbat, afin de pouvoir l'accuser. Les pharisiens de Jérusalem surtout désiraient avoir quelque chose à rapporter devant le sanhédrin, et, à défaut d'autre grief, ils répétaient qu'il guérissait le jour du sabbat. Jésus, avec une patience infinie, leur faisait continuellement les mêmes réponses. Plusieurs

d'entre eux demandèrent donc s'il était permis de guérir le jour du sabbat. Jésus, qui connaissait leurs pensées, appela l'homme à la main desséchée, et, quand il se fut approché, il le plaça au milieu et dit : « Je vous le demande, est-il permis de faire du bien ou du mal le jour du sabbat ? de sauver un homme ou de le perdre ? » Mais ils gardaient le silence. Alors Jésus répéta la comparaison dont il se servait habituellement en pareil cas : « Quel est celui de vous qui, voyant sa brebis tomber dans une fosse le jour du sabbat, ne l'en retirerait point ? Or un homme est plus précieux qu'une brebis. Il est donc permis de faire le bien le jour du sabbat. » Le Sauveur était contristé de l'entêtement de ces gens ; il leur lança un regard plein de colère qui pénétra jusqu'au fond de leur conscience ; puis, prenant avec la main gauche le bras du pauvre estropié, il y promena sa main droite, sépara ses doigts crochus et lui dit : « Etends ta main ! » Il l'étendit et la remua, et elle était aussi saine que l'autre. Ce fut l'affaire d'un instant. Cet homme se prosterna devant Jésus pour lui rendre grâces ; le peuple poussa des cris d'allégresse, et les pharisiens, remplis de dépit, se consultèrent à l'entrée de la synagogue, sur ce qu'ils avaient à faire. Le Seigneur chassa ensuite le démon du possédé qui était assis : il recouvra l'ouïe et la parole. Le peuple ayant manifesté de nouveau sa joie, les pharisiens dirent encore : « Il est possédé du démon, il chasse les démons par le prince des démons. » Mais Jésus se tourna vers eux et leur dit : « Qui de vous me convaincra de péché ? Un arbre n'est pas bon s'il produit de mauvais fruits, et un arbre n'est pas mauvais s'il produit de bons fruits ; car c'est par le fruit qu'on connaît l'arbre. Race de vipères, comment pouvez-vous dire de bonnes choses, puisque vous êtes mauvais ? C'est de l'abondance du cœur que la bouche parle, etc. »

Alors les pharisiens osèrent l'interrompre par ces cla-

meurs : « Restons-en là ! c'est assez. » Et l'un d'eux eut l'insolence de lui demander s'il ne savait pas qu'ils pouvaient l'expulser de la synagogue. J'ai oublié la réponse de Jésus. Je sais seulement qu'après un tel désordre, lui et ses disciples se perdirent dans la foule, favorisés par l'ombre du crépuscule.

Ils se rendirent par une voie détournée à la maison de Marie et à celle de Pierre, située au bord du lac. Jésus mangea chez sa mère avec ses parents ; il enseigna et consola les saintes femmes. Puis il alla passer la nuit dans la maison de Pierre, où se trouvaient les apôtres avec vingt-quatre disciples.

CHAPITRE LXXXIX

Notre-Seigneur instruit les apôtres et les disciples, et donne aux premiers autorité sur les seconds.

Toute la journée suivante, Jésus se tint renfermé avec les apôtres et les disciples, dans la maison de Pierre, voisine de la fontaine baptismale. Le peuple, qui l'attendait, le chercha vainement en différents endroits. C'est là que Jésus se fit rendre compte pour la première fois, par ses apôtres et ses disciples, de ce qui leur était arrivé pendant leurs missions ; ils vinrent pour cela le trouver deux par deux, dans l'ordre qu'ils avaient suivi durant leurs voyages. Il résolut les questions qui les avaient embarrassés, et leur apprit comment ils devaient se conduire à l'avenir. Il ajouta que le lendemain il leur donnerait une nouvelle mission à remplir.

Les six apôtres, qui avaient travaillé dans la haute Galilée, avaient trouvé un très bon accueil et beaucoup de bon vouloir ; aussi avaient-ils baptisé un grand nombre de personnes. Ceux qui étaient allés dans la Judée

n'avaient pas baptisé, et ils avaient même rencontré de la résistance dans quelques endroits. Ils passèrent le jour du sabbat à raconter tout ce qu'ils avaient fait, à écouter les instructions de Jésus et à prier ; puis ils prirent un léger repas. Lorsque le sabbat fut terminé, une multitude de gens se rassembla autour de la maison où Jésus se trouvait avec les siens, mais elle demeura fermée.

La nuit vint, et le peuple assiégea de plus belle cette maison, après s'être assuré qu'il y était. Il s'éloigna secrètement avec ses disciples, et ils montèrent tous sur la barque de Pierre. Le temps était serein, et l'on voyait briller les étoiles. A terre, il avait fallu se séparer et prendre des chemins détournés, de peur de tomber entre les mains de ceux qui les tenaient comme investis. Leur départ ne fut pas longtemps ignoré ; aussitôt chacun se mit en mesure de gagner l'autre rive. Tous ceux qui étaient sous des tentes, ou campés auprès de Bethsaïde, s'embarquèrent ou tournèrent le lac pour passer le pont du Jourdain. La plupart devancèrent la barque de Pierre, et au point du jour ils la virent aborder. Le Sauveur en descendit : son dessein était de se retirer à l'écart, dans un lieu désert, pour instruire ses disciples ; mais il fut aussitôt tellement entouré, qu'il s'arrêta sur la montagne, sur un versant qui convenait à la prédication (1). Les disciples ayant rangé le peuple, il fit une instruction sur les béatitudes et sur la prière, et il expliqua de nouveau le commencement du *Pater*. A peine quelques heures s'étaient-elles écoulées, qu'il survint des gens de toutes les villes voisines, en particulier de Juliade, de Chorozaïn, de Gergesa, ils amenaient des malades et des possédés : Jésus et les disciples en guérirent un grand nombre. Vers midi, les disciples restés à Capharnaüm, ceux qui n'y

(1) C'est ainsi que souvent Jésus semble nous fuir et se faire chercher par notre âme, afin de la préparer, par la fidelité et la vigilance, à ses divines communications

étaient arrivés qu'après le sabbat, et quelques-uns qui s'étaient employés à faire passer le lac au peuple, vinrent rejoindre Jésus.

Dans l'après-midi, le Sauveur renvoya le peuple, disant qu'il prêcherait le lendemain au lieu même où il avait donné le sermon sur la montagne ; puis il alla plus haut chercher une solitude tout ombragée, où il emmena les douze apôtres et les soixante-douze disciples.

Là Jésus leur fit connaître plus clairement les souffrances qui les attendaient ; il ne leur annonça pas encore néanmoins à quel point ils seraient persécutés. Il leur dit aussi bien des choses qu'il ne leur avait pas dites lors de leur première mission, entre autres, qu'ils ne devaient porter en route ni sac, ni pain, ni argent, ni deux tuniques, ni chaussures ; qu'ils devaient secouer la poussière de leurs pieds en signe de protestation dans les villes qui ne les recevraient pas, etc. Il ne leur donna à ce moment aucune mission particulière ; ses instructions étaient en vue de l'avenir. Il leur répéta plusieurs enseignements contenus dans le sermon sur la montagne, entre autres celui-ci : « Vous êtes le sel de la terre ; on n'allume point une lampe pour la mettre sous le boisseau ; une ville située sur une montagne ne peut être cachée, etc. »

L'acte le plus important qu'il accomplit ce jour-là fut d'assigner aux apôtres la prééminence sur les disciples ; il leur dit qu'ils auraient le pouvoir d'appeler et d'envoyer ceux-ci, comme il les appelait et les envoyait eux-mêmes, c'est-à-dire en vertu de leur mission particulière. Il établit aussi plusieurs classes parmi les disciples, et subordonna les plus jeunes ou les nouveaux venus aux plus anciens et aux plus instruits. Il les plaça tous ainsi : d'abord les apôtres, deux par deux ; Pierre et Jean furent mis à leur tête ; les disciples les plus anciens se tinrent en cercle autour des apôtres, et derrière eux se placèrent les autres suivant

leur degré. Après les avoir ainsi rangés, le Seigneur enseigna de la manière la plus grave et la plus touchante ; puis il imposa de nouveau les mains aux apôtres, pour leur conférer le pouvoir dont il avait parlé. Quant aux disciples, il se borna à les bénir. Ces choses se firent dans le plus grand calme : tous étaient profondément émus, et nulle objection ne s'éleva.

A la fin du jour Jésus, accompagné d'André, de Philippe, de Jean et de Jacques le Mineur, s'enfonça plus avant dans la montagne ; il y passa la nuit, et prit à peine un peu de repos. Il pria presque sans relâche les bras étendus et les yeux levés vers le ciel. A minuit, tous, apôtres et disciples, se réunirent et prièrent ensemble ; Jésus fit une courte instruction aux disciples. Puis ils se séparèrent de nouveau, et chacun chercha quelque place pour dormir, soit sur les barques, soit dans les berceaux des jardins.

CHAPITRE XC

Jésus enseigne sur les béatitudes et multiplie les pains sur la montagne.

Le jour parut, et Jésus se rendit de bonne heure au lieu de la montagne où il avait plusieurs fois enseigné sur les béatitudes. Une grande foule de peuple l'y attendait déjà ; les apôtres et les disciples avaient placé beaucoup de malades dans un endroit convenablement disposé et abrité. Jésus et ses apôtres se mirent aussitôt à guérir et à enseigner. Le baptême fut conféré par aspersion à ceux qui, dans ces jours-là, étaient venus à Capharnaüm pour la première fois ; on se servit d'eau qu'on avait apportée dans des outres ; les néophytes étaient agenouillés en cercle, et on les baptisait trois par trois.

La mère de Jésus, ses demi-sœurs et plusieurs autres saintes femmes se trouvaient sur la montagne; elles aidèrent à soigner les femmes et les enfants malades; mais elles ne parlèrent pas à Jésus, et elles retournèrent à Capharnaüm de bonne heure dans l'après-midi.

Jésus enseigna encore sur les huit béatitudes, et il expliqua ce jour-là jusqu'à la sixième. Il reprit aussi son enseignement sur la prière commencé dans l'hôpital de Capharnaüm; puis il commenta les diverses demandes du *Pater*.

Cependant il était plus de quatre heures, et la multitude assemblée pour l'entendre n'avait rien à manger. Ils étaient partis dès la veille pour le suivre, et le peu de provisions que chacun avait emporté se trouvait épuisé. Nombre de ces gens tombaient de faiblesse; et les femmes et les enfants surtout, soupiraient après la nourriture. Les apôtres, ayant appris cela, s'approchèrent de Jésus et le prièrent de cesser son instruction, afin que ceux qui l'écoutaient pussent trouver avant la nuit, dans les villages d'alentour, de quoi vivre et se loger, car ils mouraient de faim et de fatigue. Mais Jésus leur dit : « Il n'est pas nécessaire qu'ils s'en aillent ; donnez-leur vous-mêmes à manger. » A ces mots, Philippe s'écria : « Irons-nous donc acheter pour deux cents deniers de pain, afin de leur donner à manger ? » Il s'exprima avec une sorte de mécontentement, pensant que Jésus voulait leur imposer la tâche pénible d'aller aux environs acheter du pain pour toute cette multitude. Pour toute réponse, Jésus leur demanda : « Combien avez-vous de pains ? allez et voyez ». Puis il continua d'enseigner.

Il y avait là un jeune garçon qui avait apporté aux apôtres cinq pains et deux poissons de la part de son maître ; André le dit à Jésus, en ajoutant : « Mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? » Jésus leur ordonna d'apporter ces pains et ces poissons, et quand

tout eût été déposé auprès de lui sur le gazon, il reprit l'enseignement sur le *Pater* et particulièrement sur le pain quotidien. Cependant beaucoup de personnes défaillaient, et les petits enfants pleuraient en demandant du pain. Alors Jésus dit à Philippe : « Où achèterons-nous du pain pour fournir aux besoins de ces gens ? » Or il disait cela afin de l'éprouver, connaissant l'inquiétude qui le dominait. Philippe répondit : « Deux cents deniers de pain ne suffiraient pas pour que chacun d'eux en eût même un petit morceau. » Mais Jésus reprit : « Faites asseoir tous ces gens ; réunissez les plus pressés par cinquantaine, et les autres par centaines, et apportez-moi les corbeilles à pain. » Il dit, et on lui apporta plusieurs corbeilles plates faites d'écorce tressée. Les disciples se répandirent parmi le peuple, et le firent asseoir tout autour de la montagne, qui s'élevait en amphithéâtre et était couverte d'un beau gazon. Tous étaient placés sur les versants, au-dessous du lieu où se tenait Jésus. Là même, se trouvait un banc de gazon coupé par plusieurs brèches. Le Seigneur y fit étendre une nappe ; on y plaça les cinq pains et les deux poissons. Les pains étaient posés les uns sur les autres ; ils étaient divisés par des raies, ce qui les rendait faciles à rompre. Les poissons, de la longueur du bras, étaient grillés, apprêtés et déposés sur de larges feuilles. Il y avait auprès, sur la nappe, deux rayons de miel enveloppés de feuilles.

Pendant que les disciples comptaient les assistants, en les faisant asseoir par cinquantaines et par centaines, Jésus rompait les cinq pains et découpait les poissons, dont la chair était déjà détachée dans toute sa longueur. Cela fait, il éleva l'un des pains sur ses mains en faisant une prière ; il offrit de même un des poissons, trois disciples se tenant à ses côtés. Ensuite il bénit les pains, les poissons et le miel, et se mit à rompre sans s'arrêter et à rompre encore les morceaux de pain en morceaux plus petits. Chaque mor-

ceau grandissait sous sa main et était rayé comme l'étaient d'abord les cinq pains ; et chacun suffisait au repas d'un homme, et à chacun Jésus ajoutait une part de poisson. Saturnin, qui se tenait à côté de lui, était chargé de placer le poisson sur le pain, et un jeune disciple de Jean-Baptiste, un fils de berger qui devint plus tard évêque, posait par-dessus un peu de miel : les poissons ne diminuèrent pas sensiblement, et les rayons de miel semblaient s'accroître. Thaddée mit ensuite les portions de pain et de poisson dans des corbeilles, qu'on porta d'abord aux plus affamés, rangés par cinquantaines. A peine les corbeilles étaient-elles rapportées, qu'on les remplaçait par des corbeilles pleines ; cette distribution dura deux heures ; enfin tous furent rassasiés. Ceux qui avaient femme et enfants (lesquels étaient assis à part des hommes) reçurent une portion suffisante pour tous. On but de l'eau des outres qu'on avait apportées.

Tout cela se fit avec autant d'ordre que de rapidité. Les apôtres et les disciples furent pour la plupart occupés à porter, à rapporter et à distribuer ; l'assemblée entière était muette d'étonnement, en voyant se produire une telle abondance (1).

(1) Il fut difficile à Anne-Catherine, à cause de ses grandes souffrances, de décrire exactement sous quelle forme visible la multiplication eut lieu ; toutefois il semble résulter de ce qu'elle dit, que ce fut plutôt un accroissement intérieur de la substance qu'une augmentation du nombre des pains et des poissons, et que cet accroissement même ne se fit pas subitement, mais successivement à mesure que la distribution avait lieu. (Note du pèlerin.)

Cette belle scène est manifestement symbolique. Jésus-Christ se tient au sommet de la montagne sainte, qui est l'Eglise. Le peuple, placé à ses pieds, attend de lui la nourriture de l'âme. Jésus la produit pour tous par sa parole toute-puissante. Il nourrit tout son peuple du pain eucharistique, qui ne s'épuise jamais et dont ses prêtres sont les ministres. Aussi voyons-nous qu'après cette scène le peuple veut le proclamer roi. C'est dans le sacrement de l'autel, en effet, que Jésus est vraiment notre roi, qu'il nous admet à son royal banquet, qu'il nous fait tous rois et prêtres en nous unissant à lui.

Lorsque le peuple fut rassasié, Jésus dit à ses disciples : « Recueillez les restes, pour que rien ne soit perdu. » Ils les ramassèrent donc, et en remplirent douze corbeilles. Mais beaucoup de personnes demandèrent à garder quelques-uns de ces morceaux, qu'ils emportèrent avec eux comme souvenir. Je vis alors que déjà, dans ce temps-là, on conservait des objets bénits, comme nous le faisons à présent pour les rameaux de la semaine sainte et autres choses de ce genre.

Cette grande multitude s'étant levée, elle se divisa de nouveau en groupes. Le miracle que Jésus venait d'opérer causait une admiration si grande, qu'on entendait de tous côtés ces mots ou d'autres semblables : « Celui-ci est vraiment le prophète qui doit venir dans le monde ! »

Cependant la nuit approchait ; Jésus dit aux disciples de retourner à leurs barques et de le précéder de l'autre côté de la mer, à Bethsaïde ; qu'ils les y rejoindrait lorsqu'il aurait congédié le peuple. Ils obéirent, et se rendirent la plupart à Bethsaïde, emportant les restes de pain pour les distribuer aux pauvres de cette contrée.

Jésus parla au peuple rassemblé de nouveau autour de lui du miracle que Dieu venait d'opérer en sa faveur ; puis, après avoir fait une prière en action de grâces, il le congédia. L'émotion était générale et profonde, et aussitôt que le Seigneur se fut éloigné des cris s'élevèrent de toutes parts : « Il nous a donné du pain ! il est notre roi ! nous voulons qu'il devienne notre roi ! » La foule s'empressa de courir après lui. Mais ce fut en vain : Jésus, sachant qu'on le cherchait pour le faire roi, s'enfuit sur une montagne dans le désert, et s'y mit en prière.

CHAPITRE XCI

Jésus échappe à la foule en marchant sur les eaux. — Retrouvé par elle à Capharnaüm, il l'enseigne sur le pain de vie.

Je vis, sur la barque de Pierre, les apôtres et plusieurs disciples arrêtés, pendant la nuit, par un vent contraire. Ils avaient beau louvoyer et faire force de rames, leur barque n'avançait pas. Cependant, de deux en deux heures, des nacelles, portant des falots, partaient des deux rives du lac, pour amener aux grandes barques les attardés et les guider dans cette obscurité profonde ; on appelle ces canots gardes de nuit.

Ce fut alors que Jésus marcha sur les vagues, allant du nord-est au sud-est. Il était entouré de lumière, et son image se reflétait dans l'eau à ses pieds. Comme il se dirigeait de Bethsaïde-Juliade vers Tibériade, en face de laquelle se trouvait la barque de Pierre, il passa entre les deux nacelles de garde qui s'étaient avancées au milieu du lac des deux rives opposées. Les gens de ces nacelles, le voyant marcher sur la mer, le prirent pour un fantôme, jetèrent des cris d'effroi et sonnèrent du cor. Les apôtres qui poussaient la barque de Pierre vers la lumière des canots pour reprendre leur route, levèrent les yeux et virent, à travers la brume, le Sauveur venir à eux. Il leur semblait planer sur les flots, et aller plus vite qu'on ne marche ordinairement ; à son approche, la mer se calmait ; et il était déjà tout près de la barque, car le brouillard le leur avait caché jusque-là. Bien qu'ils l'eussent déjà vu marcher sur l'eau, cet aspect étrange et surnaturel les épouvanta, et ils jetèrent de grands cris.

Cependant Pierre voulut derechef faire preuve de foi, et il cria encore, dans l'ardeur de son zèle : « Sei-

gneur, si c'est vous, ordonnez-moi de venir à vous sur les eaux. » Et Jésus lui dit : « Viens. » Pierre marcha alors plus longtemps sur l'eau qu'il ne l'avait fait jadis ; mais sa foi ne se maintint pas. Sur le point d'atteindre Jésus, il pensa de nouveau au danger, et, commençant à s'enfoncer, il étendit la main en criant : « Seigneur, sauvez-moi ! » Toutefois il se maintint mieux qu'alors, et Jésus lui dit encore : « Homme de peu de foi, pourquoi as-tu douté ? » Lorsque Jésus fut monté dans la barque, tous ceux qui y étaient vinrent et l'adorèrent, disant : « Vous êtes vraiment le Fils de Dieu ! » Mais Jésus leur reprocha leur manque de foi et leur pusillanimité ; puis il les enseigna sur le *Pater* (1).

Jésus laisse une seconde fois Pierre venir à lui sur l'eau, afin de l'humilier à ses propres yeux et aux yeux des autres, car il sait bien qu'il enfoncera. Pierre est plein de zèle ; sa foi est vive, et dans son ardeur, il désire en faire preuve devant Jésus et devant les disciples ; cependant il fléchit, et cette faiblesse le préserve de l'orgueil (2). Les autres, qui n'osent pas marcher ainsi, admirent la foi de Pierre ; mais ils reconnaissent que cette foi, quoique supérieure à la leur, n'est pas encore suffisante.

Jésus, ayant débarqué dans un lieu solitaire, enseigna à peu de distance du rivage une centaine de personnes seulement. Le peuple qui avait assisté à la

(1) En marchant ainsi sur les flots, Jésus semble vouloir donner aux siens l'image et l'idée véritable de sa royauté toute divine. Le peuple avait voulu le faire roi. Jésus répond en se cachant et en marchant triomphalement sur cette mer, bien digne par son inconstance et ses orages, de figurer le monde et ses faux biens. Jésus seul est le roi de ce monde, et la foi apprend au fidèle à en triompher avec lui. Partout où le Sauveur passe, il réfléchit son image sur les flots du siècle, qui s'affermissent sous ses pas : l'Eglise c'est le monde régénéré à l'image de Jésus et triomphant de l'inconstance et de l'opposition des choses humaines à jamais.

(2) C'est ainsi que Dieu se sert souvent de l'expérience réitérée de notre misère, pour nous préserver de l'orgueil et nous donner la véritable humilité.

multiplication des pains et qui, dans le dessein de le faire roi, s'était mis à le chercher, ne pouvait comprendre comment il ne le trouvait pas, sachant qu'il n'y avait là qu'une seule barque et que Jésus n'y était point entré avec ses disciples. Le soir venu, cette multitude se retira, et un grand nombre avaient passé le lac pour aller à Capharnaüm.

Jésus n'avait donc autour de lui que ses disciples, et il désirait prendre quelque repos pour laisser se calmer un peu l'effervescence du peuple, qui voulait le faire roi. A midi environ, il se rembarqua pour Capharnaüm, et mit pied à terre sans être vu. Il trouva, dans la maison de Pierre, Lazare, venant d'Hébron avec le fils de Véronique.

Dans l'après-midi, Jésus se rendit sur la colline, derrière la maison de Pierre, où beaucoup d'étrangers avaient dressé leurs tentes. Il s'établit, avec les apôtres et plusieurs disciples, dans un lieu qui convenait à la prédication, et tout le peuple le suivit. Plusieurs témoins de la multiplication des pains, qui la veille l'avaient vainement cherché, lui dirent : « Maître, comment êtes-vous venu ici? nous vous avons cherché là-bas et ici. » Jésus leur répondit en commençant à les instruire : « En vérité, en vérité, je vous le dis, vous me cherchez, non parce que vous avez vu des miracles, mais parce que vous avez mangé des pains et que vous avez été rassasiés. Travaillez, non pas en vue de la nourriture qui périt, mais en vue de celle qui demeure pour la vie éternelle et que le Fils de l'homme vous donnera ; car Dieu le Père l'a scellé de son sceau. » Il donna à cet enseignement un développement que nous ne trouvons pas dans l'Evangile, où sont seulement les points principaux. Les auditeurs de Jésus lui firent diverses questions ; cependant ils disaient tout bas entre eux : « Que veut-il dire avec son Fils de l'homme? Nous aussi nous sommes des enfants des hommes ! »

Jésus leur dit encore qu'ils devaient faire les œuvres de Dieu, et ceux-ci lui ayant demandé ce qu'il y avait à faire pour cela, il leur répondit : « L'œuvre de Dieu, c'est que vous croyiez en celui qu'il a envoyé ; » puis il se mit à enseigner sur la foi. Ils reprirent, disant : « Quel miracle voulez-vous faire pour que nous croyions en vous ? Nos pères ont mangé dans le désert la manne, le pain du ciel que Moïse leur avait donné pour qu'ils crussent en lui. Qu'allez-vous nous donner ? » Jésus leur répondit alors : « En vérité, en vérité, je vous le dis : Moïse ne vous a pas donné le pain du ciel ; mais c'est mon Père qui vous donne le vrai pain du ciel. Car le pain de Dieu est celui qui descend du ciel et donne la vie au monde. »

Le Sauveur enseigna longuement sur ce sujet, et quelques-uns, insistant, lui dirent : « Seigneur, donnez-nous toujours de ce pain. » Mais d'autres murmuraient en répétant : « Son père nous donne le pain du ciel ! qu'est-ce que cela veut dire ? Son père Joseph n'est-il pas mort ? » Jésus les entendit et commenta clairement ce qu'il avait enseigné ; mais un petit nombre le comprit parce qu'ils se croyaient éclairés et savants. Il prêcha ensuite sur le *Pater* et sur les béatitudes ; ce jour-là, il ne dit pas qu'il était le pain de la vie. Les apôtres et les plus anciens disciples ne l'interrogèrent point ; ils méditaient ses paroles ; ils en saisirent en partie le sens ; plus tard ils se firent donner l'explication de ce qui pour eux était resté obscur.

Le soir, Jésus prit un repas chez Zorobabel avec les apôtres, Lazare, le centurion Cornélius et Jaïre. On s'entretint de Jean.

Le lendemain, je vis encore le Seigneur prêcher sur la colline, derrière la maison de Pierre ; il continua d'enseigner sur le même sujet. Il y avait bien deux mille hommes, qui se succédaient pour mieux entendre. Jésus lui-même allait quelquefois d'un endroit à un autre, et répétait ce qu'il avait enseigné avec une bonté

et une patience extrêmes ; souvent même il répondait à diverses reprises aux mêmes objections. Les pharisiens allaient et venaient, faisant des questions et cherchant à insinuer leurs doutes parmi le peuple.

Jésus, après être brièvement revenu sur l'enseignement de la veille, dit : « C'est moi qui suis le pain de vie : qui vient à moi n'aura pas faim, et qui croit en moi n'aura jamais soif ! Tous ceux que me donne mon Père peuvent venir à moi, je ne les repousserai pas ; parce que je suis descendu du ciel, non pour faire ma volonté, mais la volonté de Celui qui m'a envoyé. Or la volonté de mon Père, qui m'a envoyé, est que rien de ce qu'il m'a donné ne soit perdu, et que je ressuscite au dernier jour tout ce qu'il m'a donné. La volonté du Père est que quiconque voit le Fils et croit en lui ait la vie éternelle ; celui-là sera ressuscité au dernier jour. »

J'ai vu aujourd'hui un grand nombre de personnes qui, ne comprenant pas Jésus, chuchotaient et murmuraient ; et les pharisiens s'approchaient souvent pour l'interroger, puis se retiraient avec un sourire moqueur, haussant les épaules et lançant aux faibles des regards pleins d'un orgueilleux mépris. Beaucoup d'entre eux se disaient les uns aux autres : « Comment peut-il dire qu'il est le pain vivant qui est descendu du ciel ? n'est-ce pas là Jésus, le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère ? sa mère et ses cousins ne sont-ils pas parmi nous ? Il dit aujourd'hui que Dieu est son père, et il dit pourtant aussi qu'il est le Fils de l'homme. » Ensuite ils l'interrogèrent en murmurant. Jésus leur répondit : « Ne murmurez point entre vous. Nul ne peut venir à moi si le Père, qui m'a envoyé, ne l'attire ! » Mais ils ne pouvaient pas non plus comprendre ces paroles ; ils demandaient ce que cela voulait dire, et le prenaient dans un sens matériel. Alors il dit : « Il est écrit dans les prophètes : Ils seront enseignés de Dieu. Quiconque entend la voix du Père et reçoit sa parole vient à moi. »

Mais plusieurs dirent encore : « Ne sommes-nous pas auprès de lui, et cependant nous n'avons ni entendu la voix du Père, ni reçu son enseignement ? » Jésus ajouta : « Personne n'a vu le Père, si ce n'est celui qui est de Dieu. Qui croit en moi a la vie éternelle. C'est moi qui suis le pain de vie, le pain descendu du ciel. » Alors ils déclarèrent à l'envi qu'ils ne connaissaient d'autre pain descendu du ciel que la manne. Le Sauveur leur répondit que ce n'était pas là le pain de vie, puisque leurs pères en avaient mangé, et étaient morts : mais qu'il était ici question du pain descendu du ciel, qui empêche ceux qui en mangent de mourir. Il était, ajouta-t-il, ce pain vivant, et quiconque en mangerait vivrait éternellement.

Il expliqua longuement ces choses, et appuya son enseignement de citations tirées de la loi et des prophètes ; mais ses auditeurs, le plus grand nombre du moins, ne voulurent point le comprendre ; ils donnèrent à ses paroles un sens matériel et charnel. Ils demandèrent de nouveau ce qu'il entendait exprimer en disant qu'on devait le manger, et qu'alors on vivrait éternellement ? Qui peut vivre éternellement ? qui peut manger de sa chair ? Hénoch et Elie avaient été, disaient-ils, enlevés de la terre, et d'après les traditions, n'étaient pas morts ; on ne savait pas non plus ce qu'était devenu Malachie : on n'avait rien appris de sa fin ; mais tous les autres hommes devaient mourir. Jésus leur demanda s'ils savaient où étaient Hénoch, Elie et Malachie ? s'ils savaient ce qu'Hénoch avait cru ? ce qu'Elie et Malachie avaient prophétisé ? Il leur dit que pour lui il connaissait toutes ces choses ; enfin il termina son enseignement en expliquant plusieurs prophéties.

Les paroles du Sauveur avaient produit la plus grande sensation : elles donnèrent lieu aux réflexions et aux discussions les plus diverses. Tous les auditeurs étaient vivement préoccupés de ce que serait la conclu-

sion de cette instruction de Jésus. Plusieurs nouveaux disciples, surtout ceux de Jean, se laissèrent aller au doute et à l'erreur; c'était, il est vrai, des esprits superficiels, bornés et dominés par un faux zèle.

Le soir, Jésus enseigna dans la synagogue sur la lecture du sabbat; elle était tirée de l'Exode, et contenait des préceptes sur les esclaves, les meurtriers, les voleurs, les jours de fêtes, outre le récit du séjour de Moïse sur le mont Sinaï.

A peine Jésus avait-il commencé son instruction, qu'on l'interrompit pour l'interroger de nouveau sur sa prédication de la veille. « Comment pouvait-il, disait-on, s'appeler le pain vivant qui est descendu du ciel, lorsqu'on savait si bien d'où il était? » Alors il répéta tout ce qu'il avait déjà dit sur ce sujet, et, comme les pharisiens reproduisaient les mêmes objections, parlant de leur père Abraham et de Moïse, et demandant comment il pouvait appeler Dieu son père, il leur dit: « Comment pouvez-vous appeler Abraham votre père et Moïse votre maître, vous qui ne faites pas les œuvres d'Abraham et qui ne suivez pas les préceptes de Moïse? » Puis il leur reprocha leur hypocrisie, leur méchanceté et leurs mœurs perverses; ils en furent confondus et plus que jamais exaspérés.

Jésus continua ensuite son enseignement sur le pain de vie et répéta: « Le pain que je donnerai, c'est ma chair pour la vie du monde. » On entendit à ces mots des murmures et des chuchotements. « Comment celui-ci peut-il nous donner sa chair à manger? » se disaient les Juifs entre eux. Jésus, sans paraître les entendre, poursuivit, et donna plus de développements que nous n'en trouvons dans l'Evangile, disant: « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle; et, moi, je le ressusciterai au dernier jour. Car ma chair est une vraie nourriture, et mon sang un vrai breuvage. Qui

mange ma chair et boit mon sang demeure en moi, et moi en lui. Comme mon Père, qui est vivant, m'a envoyé, et que moi je vis par mon Père, ainsi celui qui mange ma chair vivra aussi par moi. Voici le pain qui est descendu du ciel. Ce n'est pas comme vos pères, qui ont mangé la manne, et qui sont morts. Celui qui mange ce pain vivra éternellement. » Il commenta son enseignement à l'aide de citations des prophètes et particulièrement de Malachie ; il montra que les prédictions de celui-ci s'étaient accomplies dans Jean-Baptiste, dont il parla longuement. Enfin ses auditeurs lui demandèrent quand il leur donnerait cette nourriture ; il leur répondit : « En son temps ! » Il désigna d'une certaine manière une époque, qui, d'après mon calcul, équivalait à un an six semaines et quelques jours. Les esprits étaient très agités, et les pharisiens cherchaient à les exciter davantage.

Le matin et le soir du jour suivant, le Sauveur enseigna dans la synagogue sur deux demandes du *Pater* et sur la béatitude : « Bienheureux les pauvres d'esprit. » Il ne condamna point par là la science ; il dit seulement que ceux qui étaient savants devaient l'ignorer ; de même que les riches ne devaient pas savoir qu'ils étaient riches. A ces mots, l'assemblée murmura derechef, disant qu'on ne pouvait jouir d'un avantage que l'on ignorait. Jésus répondit en répétant : « Bienheureux les pauvres d'esprit ! » et en ajoutant : « Il faut se sentir pauvre et s'humilier devant Dieu, duquel émane toute science et devant lequel la sagesse du siècle est folie. »

Après cela, les questions revinrent sur son enseignement touchant le pain de vie et l'obligation de manger sa chair et de boire son sang. Il maintint ce qu'il avait dit, et s'exprima sur ce sujet avec une netteté et une fermeté remarquables. Plusieurs de ses disciples murmurèrent et s'écrièrent : « Ces paroles sont dures : qui peut les écouter ? » Mais il leur dit qu'ils

ne devaient pas se scandaliser, qu'il arriverait bien autre chose. Il leur prédit qu'on le persécuterait, et que les plus fidèles l'abandonneraient et prendraient la fuite. Que, quant à lui, il se jetterait dans les bras de son ennemi ; qu'on le ferait mourir ; qu'il n'abandonnerait pas néanmoins ceux qui auraient pris la fuite ; que son esprit demeurerait au milieu d'eux. Il ne dit pas exactement qu'il se jetterait dans les bras de son ennemi, mais qu'il l'embrasserait en quelque sorte ou serait embrassé par lui : mes souvenirs sont confus. Ces paroles faisaient, je crois, allusion au baiser de Judas et à sa trahison.

Ils se montrèrent de plus en plus scandalisés ; et Jésus dit encore : « Et si vous voyiez le Fils de l'homme monter où il était auparavant ? C'est l'esprit qui vivifie ; la chair ne sert de rien : or les paroles que je vous ai dites sont esprit et vie. Mais il en est parmi vous quelques-uns qui ne croient point. C'est pourquoi je vous ai déclaré que nul ne peut venir à moi si mon Père ne lui a donné d'y venir. »

Tandis qu'il prêchait ainsi dans la synagogue, il s'éleva contre lui des murmures et des invectives. Trente environ des plus nouveaux parmi ses disciples et ses adhérents (pour la plupart disciples de Jean), tous hommes bornés et superficiels, se rapprochèrent des pharisiens et chuchotèrent avec eux ; mais les apôtres et les anciens disciples se rapprochèrent de lui. Il leur dit qu'il était bon que ces gens-là montrassent à quel esprit ils appartenaient, avant de causer de plus grands maux.

Lorsque le Sauveur voulut quitter la synagogue, les pharisiens et les disciples infidèles, qui s'étaient concertés ensemble, firent cercle autour de lui et cherchèrent à le retenir : il fallait, disaient-ils, qu'il continuât la discussion : ils avaient plusieurs explications à lui demander. Mais ses apôtres, ses disciples et ses amis l'entourèrent, et il échappa à leur importunité

au milieu d'un grand tumulte. On vociférait, on poussait des clameurs comme on le ferait de nos jours : « Nous y voilà ! nous ne demandons rien de plus ! Il est maintenant clair pour tout homme intelligent qu'il a perdu le sens. Il nous tient des discours insensés et propose des choses inouïes et révoltantes : « Il faut, dit-il, manger sa chair et boire son sang ! Il est du ciel ! il montera au ciel ! »

Cependant Jésus et les siens, s'étant séparés, s'en allèrent par des chemins différents le long des collines qui dominaient la ville du côté du nord ; après quoi ils se rejoignirent à un endroit désigné d'avance. Il leur parla encore des scandales de la soirée et dit aux apôtres : « Et vous, voulez-vous aussi me quitter ? » Alors Pierre lui répondit au nom de tous : « Seigneur, à qui irions-nous ? vous avez les paroles de la vie éternelle. Pour nous, nous avons cru et nous avons connu que vous êtes le Christ, le Fils de Dieu ! » Jésus leur répondit entre autres choses : « N'est-ce pas moi qui vous ai choisis tous les douze ? Cependant l'un de vous est un démon. »

Ils se rendirent ensuite à la maison de Pierre, située près du lac, où ils prirent un peu de nourriture. Jésus visita encore Marie.

J'eus alors une vision que je ne saurais complètement reproduire. Je vis la mère de Jésus ainsi que les autres saintes femmes ; elles avaient assisté aux dernières prédications du Seigneur sur la colline et à la synagogue. Bien que Marie eût eu de bonne heure une révélation intime de tous les mystères que le Sauveur exposait, elle n'en avait jamais si clairement compris le sens profond. De même que la seconde personne de la Trinité, s'étant incarnée en elle, était devenue homme et son fils, de même aussi toutes ces sublimes connaissances étaient restées comme enveloppées dans l'amour humble et respectueux qu'elle éprouvait pour Jésus. Mais dès qu'il eut ce jour-là développé clairement, au

grand scandale des hommes aveuglés, les mystères de son origine, de sa venue sur la terre et de son retour au ciel, les méditations de Marie se portèrent particulièrement sur ces mystères. La nuit suivante, je la contemplai en prière dans sa chambre ; elle y eut une vision, une intuition intérieure touchant la salutation angélique, la naissance, l'enfance de Jésus, la réalité de sa maternité, qui lui permettait de traiter comme son fils Celui qui était le Fils de Dieu. Elle reconnut que son fils était véritablement le Fils de Dieu ; elle reçut la révélation des mystères les plus impénétrables, et elle fut tellement accablée par ses sentiments d'humilité, de respect et de vénération, qu'elle fondit en larmes ; puis toutes ces intuitions s'enveloppèrent de nouveau dans son amour maternel pour son divin fils, de même que le Dieu vivant se cache sous les apparences du pain au sacrement de l'autel.

Au moment où les disciples infidèles se séparèrent de Jésus, j'eus encore une vision explicative ; mais je suis trop malade pour en rendre compte. Je vis, dans deux sphères opposées, le royaume de Jésus et le royaume de Satan. Je vis la cité de Satan et une femme, la prostituée de Babylone, avec les prophètes et les prophétesses, les thaumaturges et les apôtres du démon. Son royaume était plus riche, plus brillant, plus magnifique et plus rempli que celui de Jésus : je vis des rois, des empereurs et même beaucoup de prêtres y accourir, montés sur des chars superbes. Satan avait un trône magnifique.

Je vis aussi le royaume du Christ sur la terre, pauvre, sans apparence, rempli de peines et de souffrances : je vis Marie figurant l'Eglise, et le Christ sur la croix la représentant aussi, avec une entrée latérale, celle de la blessure de son côté.

CHAPITRE XCII

Jésus en voyage instruit ses disciples.

Jésus s'étant remis en route, je l'entendis dire aux apôtres et aux disciples, que dorénavant ils ne devaient, en opérant des guérisons et en chassant les démons, employer d'autres moyens que ceux dont ils le verraient se servir. Il leur donna la vertu de faire, par l'imposition des mains et par l'onction, tout ce qu'il ferait lui-même. Cette communication de vertu se fit sans imposition des mains, et pourtant c'était une transmission substantielle. Les apôtres et les disciples se tenaient autour de Jésus, et je vis des rayons de couleurs différentes pénétrer en eux, selon la diversité des dons et la disposition particulière de chacun. Alors ils s'écrièrent : « Seigneur, nous sentons en nous une vertu nouvelle ; vos paroles sont vérité et vie. » Et désormais chacun d'eux sut à l'instant et sans préméditation ce qu'il avait à faire, dans chaque circonstance, pour opérer des guérisons.

Jésus s'arrêta avec les disciples dans Elcèse, ville située à une lieue et demie au nord de Capharnaüm. Il alla avec eux à la synagogue, et y fit le soir l'instruction du sabbat ; il parla, entre autres choses, du temple de Salomon. Je me rappelle encore qu'il compara les apôtres et les disciples aux ouvriers qui, sur la montagne, abattaient et façonnaient des cèdres pour la construction de cet édifice ; il s'étendit aussi sur sa décoration intérieure : on ne lui fit pas d'objections. Lorsqu'il sortit de la synagogue, où se trouvaient un grand nombre de pharisiens, il fut invité à un repas donné dans la galerie d'un hôtel où l'on se réunissait pour les fêtes. Beaucoup de personnes se tenaient à l'entour

pour entendre ce qu'il disait ; les pauvres ne furent point oubliés pendant le festin.

Les pharisiens remarquèrent que les disciples ne lavaient pas leurs mains avant de manger ; ils demandèrent à Jésus pourquoi ils ne se conformaient point à la tradition des anciens et ne faisaient pas les ablutions accoutumées. Mais le Sauveur leur demanda à son tour pourquoi eux-mêmes ne se conformaient point à la loi ; il leur reprocha l'hypocrisie avec laquelle ils s'attachaient à de simples formalités, telles que des purifications extérieures, tandis qu'ils négligeaient d'accomplir le précepte qui les obligeait à honorer leurs pères et mères. Le repas terminé, Jésus sortit ; il appela le peuple qui accourait en foule autour de lui, et dit : « Ecoutez et comprenez ! Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais bien ce qui vient de son intérieur. Que celui qui a des oreilles pour entendre, entende ! » A son retour à l'hôtellerie, les disciples lui dirent que ces paroles avaient scandalisé les pharisiens. Jésus leur répondit : « Toute plante que mon Père céleste n'a point plantée sera arrachée. Laissez-les ; ils sont aveugles et conducteurs d'aveugles ; or, si un aveugle conduit un aveugle, ils tombent tous deux dans la fosse. » Pierre lui dit alors : « Expliquez-nous cette parabole. » Jésus répondit : « Et vous aussi, êtes-vous sans intelligence ! »

Le lendemain, Jésus continua l'instruction du sabbat dans la synagogue. Dès qu'elle fut terminée, les pharisiens revinrent sur ce que les disciples n'observaient pas le jeûne, et lui en firent le reproche. Jésus répondit en leur reprochant à son tour leur avarice et leur manque de compassion : il leur dit, entre autres choses, que ses disciples mangeaient pour réparer leurs forces épuisées par un pénible travail, et que cependant ils se privaient de nourriture pour la donner à ceux qui avaient faim, ce qui attirait sur eux la bénédiction de Dieu. Il leur rappela la multiplication des

pains ; les siens avaient donné sans hésiter leur poisson et leur pain : il leur demanda s'ils en faisaient autant.

Après la clôture du sabbat, Jésus quitta la ville avec les siens. Il se dirigea vers le nord-ouest, laissant Saphet sur sa gauche, et, après avoir fait trois lieues, il passa la nuit dans des tentes que des païens avaient abandonnées. Chemin faisant, il enseigna sur la prière, et il leur expliqua spécialement le sens spirituel de l'Oraison dominicale. « Jusqu'ici vous n'avez pas su, dit-il aux apôtres et aux disciples, ce que vous devez demander par la prière. » Et comme ils cherchaient à s'excuser, il reprit : « Vous demandez à Dieu, comme Esaü, la graisse de la terre, et vous devez, comme Jacob, demander la rosée du ciel ; vous ne demandez point, conformément à la volonté de Dieu, les biens spirituels, la grâce et le royaume des cieux ; vous demandez, conformément à vos idées, les biens terrestres. »

En parlant ainsi, ils s'avançaient rapidement un à un par les étroits sentiers de la montagne, le corps penché en avant : on eût cru voir un serpent qui se déroulait à travers les chemins. Jésus, dans cette instruction, dit encore que les païens eux-mêmes estimaient peu les prières dans lesquelles on demande des biens temporels, et qu'ils sollicitaient des biens éternels. C'est ce que je n'avais pas su jusqu'alors.

CHAPITRE XCIII

Jésus guérit à Laïs la fille possédée de la Chananéenne. — Réception que lui fait cette femme à Ornithopolis.

Jésus et ses disciples arrivèrent sur le soir à Dan ou Laïs, appelée aussi Leschem. Cete ville est située au pied d'une haute montagne. On y a fait passer les eaux

d'une rivière qui coulait dans le voisinage. Je remarquai que les maisons de Dan étaient disséminées et séparées par des collines, des terrasses et des murs d'espalier. Cette ville présente l'aspect d'un assemblage de maisons de campagne avec leurs dépendances, et des jardins contigus les uns aux autres. Tout le monde s'occupe ici de jardinage. On y cultive des fruits et des plantes de toute espèce, tels que le calamus, la myrrhe, le baume, le citronnier, et toutes sortes d'herbes aromatiques. Les habitants en font le commerce avec Tyr et Sidon. Ils en remplissent des paniers de jonc ou d'écorce, qu'ils portent sur le dos ou dont ils chargent des chameaux ou des ânes. La manière dont la ville est disposée fait que les Juifs sont ici mêlés plus qu'ailleurs avec les païens. Le pays, malgré sa beauté et sa fertilité, doit être malsain : l'atmosphère y est souvent chargée de brouillards qui descendent des montagnes ; les malades y sont nombreux.

Jésus, suivi des siens, au nombre de trente environ, entra dans une hôtellerie située au centre de la ville, et il y enseigna. Elle avait été disposée pour son usage par les apôtres qui étaient venus ici lors de leur dernière mission.

Je le vis ensuite entrer dans plusieurs maisons : il y guérit des hydropiques, des hypocondres, des possédés, des lépreux et surtout beaucoup d'aveugles et de gens qui avaient des tumeurs au visage ou en d'autres parties du corps. Les jardiniers et les journaliers étaient particulièrement exposés à ces diverses maladies. Il y avait dans le pays un grand nombre de moucherons qui, en piquant les ouvriers aux yeux, les rendaient promptement aveugles. Jésus leur montra une plante dont les feuilles étaient douces au toucher : elle ne croît pas dans notre pays ; il leur ordonna de se frotter les yeux avec le suc de cette plante, et les assura qu'alors les moucherons ne les piqueraient pas. Des tumeurs

qui se gangrenaient et amenaient la mort étaient aussi causées par de petits insectes d'un noir grisâtre, que le vent faisait tomber des arbres comme la nielle des blés. Ils fourmillaient et pullulaient, au point que l'air en était obscurci comme par un épais nuage. Ces insectes s'insinuaient dans la peau, et causaient ensuite une forte enflure. Jésus désigna aux habitants un autre insecte qu'il suffisait d'appliquer sur la tumeur pour la réduire aussitôt.

Pendant que Jésus opérait toutes ces guérisons, une foule de personnes se rassemblaient devant chaque maison, et, quand il était passé, l'accompagnaient. De ce nombre et dès le commencement, se trouvait une femme âgée, toute courbée d'un côté. C'était une païenne d'Ornithopolis, ville située près de Sarepta sur la mer ; elle se tenait humblement à une certaine distance et implorait souvent son secours. Le Sauveur ne parut pas la remarquer, et même s'éloigna d'elle, car à ce moment il ne guérissait que les malades juifs. Elle avait avec elle un serviteur portant son bagage. On la reconnaissait pour une étrangère à sa mise, à sa robe d'étoffe rayée avec des rubans aux bras et au cou, à son bonnet pointu autour duquel était roulée une étoffe de couleur ; un voile complétait cette coiffure. Sa fille était possédée d'un esprit impur, et depuis longtemps elle avait mis sa confiance en Jésus. Elle l'attendait déjà à Dan, lorsque tout récemment les apôtres y étaient venus. Plusieurs fois les apôtres parlèrent d'elle au Sauveur ; mais il leur dit qu'il n'était pas encore temps, et qu'il ne voulait pas donner de scandale en guérissant les païens avant les Juifs.

Vers trois heures de l'après-midi, le Seigneur se rendit avec Pierre, Jacques et Jean, chez un des anciens de la communauté juive. C'était un homme riche et bien intentionné, mais tout à fait impotent. Il était lié d'amitié avec Lazare et avec Nicodème, et secrètement dévoué à Jésus et à ses partisans. Il fournissait

des sommes considérables pour les aumônes que le Seigneur faisait distribuer, et pour les hôtelleries établies par les saintes femmes. Sa famille se composait de deux fils et de trois filles d'un âge mûr ; aucun d'eux n'était marié ; c'étaient des Nazaréens liés par une espèce de vœu ; ils portaient les cheveux longs et séparés en deux par une raie ; les fils laissaient croître leur barbe. Tous étaient habillés de blanc. Le vieux père, dont la longue barbe était toute blanche et qui ne pouvait plus marcher seul, fut amené au Seigneur par ses enfants, qui le soutenaient sous les bras. Il lui exprima sa profonde vénération, et versa des larmes de joie. Les fils lavèrent les pieds à Jésus ainsi qu'aux apôtres, et leur offrirent des fruits et des petits pains. Jésus se montra très bienveillant et très affectueux envers ces gens ; il parla de son prochain voyage, et dit qu'il se rendrait à Jérusalem pour la fête de Pâques, mais non pas publiquement. Il ne demeura pas longtemps dans cette maison, car le peuple, ayant appris qu'il était là, s'était rassemblé dans l'avant-cour et dans le voisinage.

Il était un peu plus de trois heures quand Jésus traversa l'avant-cour et les jardins de la maison, où il y avait une foule de malades. Il guérit et enseigna pendant plusieurs heures, au milieu des jardins, entourés de terrasses en maçonnerie. Depuis longtemps la femme païenne l'attendait à une distance respectueuse. Mais Jésus n'allait pas du côté où elle se trouvait, et elle n'osait s'approcher. Cependant elle cria à plusieurs reprises, comme elle l'avait déjà fait précédemment : « Seigneur, fils de David, ayez pitié de moi ! Ma fille est cruellement tourmentée par le démon. » Et les disciples prièrent de nouveau Jésus de la secourir. Mais le Sauveur répondit : « Je n'ai été envoyé qu'aux brebis perdues de la maison d'Israël. » Cependant elle vint et l'adora, disant : « Seigneur ! secourez-moi. » Jésus lui répondit : « Laissez d'abord rassasier les en-

fants ; car il n'est pas bien de prendre le pain des fils et de le jeter aux chiens. » Elle repartit : « Il est vrai, Seigneur ; mais les petits chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. » A ces mots, le Seigneur lui dit : « O femme, grande est votre foi ; à cause de cette parole, que votre fille soit guérie ! »

Jésus lui demanda ensuite si elle ne voulait pas être guérie elle-même, car elle était toute courbée d'un côté : elle ne s'en jugeait pas digne, la guérison de sa fille lui suffisait. Cependant Jésus lui mit une main sur la tête, l'autre sur le côté, et lui dit : « Redressez-vous ! qu'il vous soit fait comme vous le désirez ; le démon est sorti de votre fille. » Alors elle se redressa de toute sa hauteur : elle était d'une taille grande et svelte. Elle demeura quelques instants silencieuse ; puis, levant les mains au ciel, elle s'écria : « Seigneur, je vois ma fille couchée dans son lit, guérie et heureuse. » La pauvre femme, transportée de joie, était hors d'elle-même. Jésus se retira avec ses disciples.

Le jour suivant, je le vis opérer des guérisons sous un portique où se tenait ordinairement le marché. La femme qu'il avait guérie la veille était présente à quelque distance, avec une suite nombreuse. Beaucoup de personnes étaient venues avec elle d'Ornithopolis, entre autres un de ses parents, homme âgé, paralysé du bras droit, et de plus sourd-muet. Elle implora pour lui le secours du Seigneur, et le pria de venir dans son pays, afin qu'elle pût lui témoigner sa gratitude.

Jésus prit l'homme à l'écart, posa la main sur son bras paralysé, fit une prière, et rendit à ce bras le mouvement ; ensuite il oignit de salive l'intérieur des oreilles, et dit : « Porte à ta langue ta main guérie ». Le malade l'ouït parfaitement et obéit ; puis Jésus, levant les yeux au ciel, pria de nouveau : l'homme aussitôt parla distinctement et lui rendit grâces ; et, comme Jésus était retourné avec lui vers le peuple, qui affluait,

il se mit à discourir d'une manière mystérieuse et prophétique. Prosterné devant Jésus en signe de gratitude, et se tournant vers l'auditoire, il proféra des menaces contre Israël, cita tous les miracles que Jésus avait faits en divers lieux, reprocha aux Juifs leur endurcissement, disant : « La nourriture que vous dédaignez, vous enfants de la maison, nous autres qui étions rejetés nous la recueillons, nous en ferons avec reconnaissance notre aliment, et nous ajouterons aux miettes que nous ramassons tout ce que vous laissez perdre du pain céleste ». Il parla avec tant d'enthousiasme et dit des choses si merveilleuses, qu'il y eut une grande émotion parmi le peuple.

Jésus quitta la ville, non sans difficultés, et rejoignit les apôtres et les disciples sur la montagne, à l'ouest de Leschem. Ils montèrent péniblement jusqu'à une crête isolée et presque inaccessible où il y avait une caverne spacieuse, propre à l'intérieur et garnie de bancs taillés dans le roc.

Là Jésus instruisit de nouveau les apôtres et les disciples sur les différentes manières de procéder pour opérer des guérisons ; car ils lui avaient demandé pourquoi il avait mené le muet à l'écart, et pourquoi il lui avait fait mettre sa main dans sa bouche. Après leur avoir donné les explications qu'ils désiraient, il enseigna sur la prière, et loua la femme païenne d'avoir toujours prié pour connaître la vérité, et sans se préoccuper de demander des biens temporels. Plusieurs fois durant la nuit, ils se relevèrent pour prier.

De cette grotte où Jésus était venu se reposer avec ses disciples, on jouissait d'une vue ravissante sur la vallée : on apercevait des villes nombreuses, de petites rivières et le lac Mérom dans le lointain. Jésus donna aux apôtres et aux disciples toutes ses instructions pour leur mission prochaine. Parmi ces enseignements se trouvent quelques-uns des préceptes que rapportent les Evangiles relativement à la mission des apôtres.

tels que ceux d'aller deux par deux, de ne rien emporter, attendu que chaque jour l'ouvrier reçoit son salaire, de répandre les instructions par eux reçues, de traiter tous en même temps le même sujet, de se réunir souvent pour se communiquer ce qui leur serait arrivé, d'inculquer aux disciples ce que, de concert avec eux, ceux-ci auraient prochainement à enseigner, de ne s'entretenir durant leurs voyages que de ce qui aurait rapport à leurs prédications, et de faire la prière en commun. Enfin le Sauveur annonça à ses apôtres et à ses disciples qu'il voulait se rendre secrètement à Jérusalem pour la Pâque, et qu'ils devaient l'y rejoindre. Cette fête inspirait quelques craintes aux disciples.

Jésus se dirigea ensuite vers Ornithopolis, ville située à environ trois quarts de lieue de la mer, pas très grande, mais ornée de beaux édifices. Elle se composait de deux rangées de maisons placées de chaque côté de la route ; à l'est, on apercevait sur une colline un beau temple païen.

Jésus fut accueilli en cette ville avec beaucoup d'affection. La Syrophénicienne, femme riche et distinguée, s'était mise en frais pour le recevoir dignement ; par humilité, elle avait chargé quelques pauvres familles juives qui demeuraient en cet endroit de tous les préparatifs (1). La délivrance de la jeune fille, le redressement de la mère et particulièrement la guérison de leur parent sourd-muet étaient connus de toute la ville. Là aussi le sourd-muet, en racontant tout, avait parlé de Jésus d'une manière prophétique. La population entière se tenait devant les maisons, au passage du Sauveur, les païens à une distance respectueuse ; et ils présentaient au cortège des rameaux verts.

(1) Ce furent aussi les Juifs qui préparèrent la bonne réception de Jésus dans le monde du paganisme. Ces grâces merveilleuses, accordées à des païens après celles faites aux Juifs, figuraient la conversion des gentils, qui allaient bientôt suivre l'annonce de la bonne nouvelle faite à la Judée.

Les Juifs, au nombre de vingt environ, vinrent au-devant de Jésus, ainsi que le maître d'école avec tous les enfants. Il y avait, parmi ces Juifs, des vieillards qu'il fallait conduire. Les femmes et les jeunes filles les suivaient couvertes de longs voiles. On avait préparé pour Jésus et ses disciples, dans le voisinage de l'école, une maison que la Syrophénicienne avait fait orner de riches tapis, de vases et de lampes magnifiques. Les Juifs leur lavèrent très humblement les pieds ; on leur offrit ensuite des mets exquis ; on leur donna des vêtements et des chausures, jusqu'à ce que les leurs fussent nettoyés. Jésus fit une instruction aux Juifs, et s'entretint avec les maîtres de l'école.

Plus tard, la Syrophénicienne offrit un grand festin sous un portique : on voyait à la vaisselle, aux mets, aux apprêts, à tout l'arrangement, qu'on était chez une païenne. Les tables étaient beaucoup plus hautes que celles dont se servaient les Juifs ; il en était de même des lits sur lesquels étaient étendus les convives. Les plats étaient ornés de figures singulières, représentant des animaux, des arbres, des montagnes et des pyramides. Beaucoup de mets avaient une forme toute différente de leur nature : ainsi des poissons qui simulaient des oiseaux, des viandes figurant des poissons, des agneaux composés de fruits et d'épices, de farine et de miel, des pâtisseries présentant la forme de fleurs, etc...

Pendant le repas, la Syrophénicienne vint, avec sa fille et son parent, remercier Jésus de leur guérison. Elle était suivie de plusieurs serviteurs qui portaient, sur des tapis, des présents renfermés dans de jolis coffres. La jeune fille se présenta couverte de son voile, et se plaça derrière Jésus ; elle répandit sur sa tête un vase plein d'un parfum de grand prix ; puis elle se retira modestement auprès de sa mère. Les serviteurs remirent les présents aux disciples : c'étaient les dons de la jeune fille. Jésus remercia. La mère lui témoigna vivement qu'il était le bienvenu dans son pays, et lui

dit qu'elle serait heureuse de pouvoir, malgré son indi gnité, lui donner des preuves de la bonne volonté qu'ell avait de réparer quelque peu les nombreux torts don s'étaient rendus coupables envers lui les gens de s nation. Elle s'exprima en peu de mots, avec beaucou d'humilité, et en se tenant toujours à une distance res pectueuse du Sauveur. J'ai oublié la réponse de Jésus mais je vis qu'il fit aussitôt distribuer aux pauvres sous ses yeux, une grande partie de l'argent qui se trou vait parmi les présents, et aussi quantité de mets qu avaient été servis. La Syrophénicienne et sa fille s'étan retirées, Jésus fit une instruction aux convives et leu raconta des paraboles.

Cette femme, veuve et très riche, jouissait d'un grande considération dans sa ville. Les Juifs pauvre vivaient presque uniquement de ses aumônes. Trè intelligente, très bienfaisante, d'un esprit éclairé bie que païenne, son âme était naturellement pieuse. L jeune fille avait environ vingt-quatre ans ; grande, bell et bien faite, beaucoup de prétendants la recherchaien à cause de sa richesse, quand elle fut possédée d'un es prit impur. Elle fut alors sujette à des convulsions hor ribles ; dans son délire elle s'élançait hors de son li et cherchait à s'échapper. Il fallait, dans ces crises, l surveiller de très près et même l'attacher. Mais, aussitô l'accès passé, elle redevenait bonne et vertueuse. U si pénible état causait un chagrin mortel et une pro fonde humiliation à la mère comme à la fille ; on fu obligé de tenir celle-ci toujours cachée pendant plusieur années. Mais, lorsque la mère revint chez elle, sa fill accourue à sa rencontre, lui fit connaître à quelle heur elle avait été guérie : c'était précisément l'heure à la quelle le Sauveur avait parlé. Quelle joie pour la jeun fille, quand elle vit sa mère, qui l'avait quittée tout courbée, rentrer chez elle grande et svelte, et quand ell entendit son parent, le sourd-muet paralytique, la sa luer d'une voix distincte et joyeuse ! Pleine de reco

naissance et de vénération pour Jésus, elle aida à faire tous les préparatifs pour le recevoir.

Le jour du sabbat, Jésus visita toutes les familles juives de la ville. Il distribua des aumônes et guérit plusieurs malades. Ces Juifs étaient très pauvres et très délaissés ; il les réunit dans la synagogue, les consola, et s'entretint avec eux de la manière la plus touchante ; car ils se regardaient comme le rebut de leur nation, et comme indignes de porter le nom d'enfants d'Israël. Il prépara plusieurs d'entre eux au baptême. Après le dîner, une vingtaine d'hommes furent baptisés dans un jardin où les Juifs prenaient des bains : parmi ceux-ci était le sourd-muet guéri par Jésus.

Vers midi, Jésus se rendit avec ses disciples chez la Syrophénicienne. Elle demeurait dans une belle maison entourée de cours et de jardins. Jésus fut reçu très solennellement ; tous les domestiques étaient en habits de fête ; des tapis étaient étendus partout sur son passage. A l'entrée d'une belle salle à colonnes donnant sur le jardin, la veuve et la jeune fille vinrent au-devant de lui, couvertes de longs voiles ; elles se prosternèrent à ses pieds et le remercièrent, ainsi que le sourd-muet. Dans la salle, on lui offrit, sur des bassins d'un grand prix, des rafraîchissements recherchés consistant en pâtisseries singulières et en fruits de toute espèce. Dans une partie séparée de la salle se tenaient beaucoup de jeunes filles païennes, soit amies de la fille de la maison, soit servantes. Jésus s'approcha d'elles et leur parla. La veuve le sollicita vivement d'aller visiter les pauvres gens de Sarepta et de plusieurs autres villes voisines. Elle s'exprimait avec grâce et esprit. Voici à peu près ce qu'elle dit : « Sarepta, où une pauvre veuve partagea ses vivres avec Elie, est elle-même une pauvre veuve menacée de mourir de faim ; ayez-en pitié, vous le plus grand des Prophètes ! et pardonnez à une pauvre veuve aussi à qui vous avez tout rendu, si elle ose intercéder auprès de vous en faveur de Sarepta ». Jésus promit de

la satisfaire. Elle ajouta qu'elle voulait faire bâtir une synagogue, et le pria de lui en indiquer la place. J'ai oublié la réponse.

Avant le sabbat, Jésus enseigna encore plusieurs groupes de païens dans la cour de cette femme ; puis il célébra le sabbat dans l'école juive, qui avait été aussi magnifiquement ornée. Il fit une instruction extrêmement touchante, et tous ces braves gens versèrent d'abondantes larmes ; ils étaient heureux et consolés. Ils appartenaient à la tribu d'Aser. Je ne saurais dire pour quelle faute de leurs ancêtres ils avaient été obligés d'émigrer en ce pays. Mais ils en étaient tout honteux et se regardaient comme rejetés et perdus.

Jésus lut, dans les rouleaux sacrés, un passage d'Ezéchiel touchant l'autel du nouveau temple, et les chapitres de l'Exode où Moïse parle des vêtements sacerdotaux, de la consécration des prêtres et des sacrifices. (*Ezech.*, XLIII, 10-27 ; *Exod.*, ch. XXVII-XXX). De plus, pour consoler ces pauvres gens, il leur déclara que désormais serait aboli dans Israël le proverbe : « Nos pères ont mangé des raisins verts, et leurs enfants ont eu les dents agacées » ; et que quiconque accueillait la parole de Dieu, faisait pénitence et recevait le baptême, n'était plus chargé des fautes de ses pères. Ces assurances les remplirent de joie et de satisfaction.

Lorsque Jésus voulut prendre congé de la Syrophénicienne, elle, sa fille et leur parent lui offrirent encore des figurines d'or grandes comme la main. Il ne les quitta pas sans leur faire des exhortations, leur recommandant surtout les pauvres Juifs et le soin de leur propre salut. Quand il sortit de la maison, tous pleurèrent et s'inclinèrent humblement devant lui. La veuve était très avide de lumières et cherchait la vérité : elle résolut de ne plus aller au temple païen, de s'attacher aux enseignements de Jésus et d'embrasser le judaïsme ; et dès lors elle s'efforça d'amener ses gens à suivre son exemple.

Jésus enseigna encore, à plusieurs reprises, les disciples sur la conduite qu'ils devaient tenir, et sur les devoirs qu'ils avaient à remplir dans leur mission actuelle. Thomas, Thaddée, Jacques le Mineur et un grand nombre de disciples se dirigèrent au sud, vers la tribu d'Aser. Ils ne devaient rien prendre avec eux. Le Seigneur lui-même avec les autres apôtres, Saturnin, Jude Barsabas et un troisième, partit après le sabbat, et se rendit au nord vers Sarepta ; tous les Juifs et beaucoup de païens l'accompagnèrent pendant une partie du chemin.

Sarepta était située à deux lieues et demie d'Ornithopolis, et à trois lieues de la mer. Le Sauveur n'y entra pas, mais il s'arrêta à une rangée de maisons qui se trouvaient à une certaine distance de la ville, à l'endroit même où la veuve du temps d'Elie ramassait du bois, lorsque le prophète vint la trouver. Les Juifs de cette ville étaient encore plus misérables que ceux d'Ornithopolis, auxquels venait en aide la généreuse Syrophénicienne. Celle-ci avait d'avance fait préparer une hôtellerie pour le Seigneur et ses disciples, et lui avait envoyé des présents pour les pauvres. Les habitants, vivement émus et ravis de joie, vinrent audevant de lui avec leurs femmes et leurs enfants, et lui lavèrent les pieds. Jésus les enseigna et les consola, puis il fit distribuer des secours d'argent et de vivres.

CHAPITRE XCIV

Jésus reçu à Césarée de Philippe, par Enoué l'hémorroïsse.

Jésus se rendit ensuite avec ses disciples à Césarée de Philippe, ville bâtie en style païen, avec des arcades et des colonnes, dans un site ravissant entre cinq collines ; des jardins et des allées d'arbres l'entourent, et

d'un côté la vue s'étend sur la chaîne des montagnes. Jésus y fut très bien accueilli ; on l'attendait, car une caravane avait annoncé son arrivée. De braves gens, parmi lesquels étaient des parents de l'hémorroïsse qu'il avait guérie, vinrent au-devant de lui, lui lavèrent les pieds et lui offrirent des rafraîchissements.

Il enseigna sur une colline le peuple qui s'y était réuni en grand nombre ; puis il opéra plusieurs guérisons, et ses disciples firent de même. On distribua aussi aux pauvres beaucoup d'argent, d'aliments et de vêtements. Enoué l'hémorroïsse, qui demeurait en cette ville, et son oncle, encore païen, avaient mis les disciples à même de faire toutes ces libéralités.

Les trois apôtres et presque tous les disciples que Jésus avait envoyés d'Ornithopolis à Tyr, en Khaboul et dans le pays d'Aser, vinrent ce jour-là le rejoindre devant la ville. Il est toujours très touchant de les voir au moment du retour : ils se prennent les mains et s'embrassent affectueusement. Les autres disciples et quelques personnes qui se trouvaient là leur lavèrent les pieds, puis tous s'unirent pour distribuer des aliments et des aumônes aux pauvres, et pour guérir les malades.

Vers midi, Jésus se rendit chez l'oncle d'Enoué avec les apôtres et tous les disciples, au nombre de soixante. Il y fut reçu solennellement, à la manière païenne ; on avait étendu des tapis par terre et orné la maison de branches d'arbres et de guirlandes. L'oncle vint au-devant de Jésus ; Enoué et sa fille l'accompagnaient. Les deux femmes se jetèrent aux pieds du Sauveur. On lui présenta des rafraîchissements très délicats. C'était en partie sur la demande de ce vieillard que Jésus était venu à Césarée de Philippe ; il voulait se faire baptiser, mais la circoncision l'embarrassait ; il s'en expliqua avec le Seigneur. Jésus ne traita jamais publiquement cette question ; en pareil cas il n'ordonnait pas la circoncision, mais il ne disait pas non plus

qu'on dût l'omettre. Cependant, lorsque de pieux vieillards païens se faisaient baptiser et lui communiquaient leurs inquiétudes à ce sujet, il leur disait qu'ils pouvaient s'en passer, et qu'il suffirait pour eux de croire et de pratiquer ce qu'il leur avait enseigné. Ces gens vivaient alors en dehors du culte païen ; ils priaient, faisaient l'aumône, et devenaient chrétiens sans passer par le judaïsme. Jésus ne se prononça pas sur ce point devant les disciples, de peur de les scandaliser ; je n'ai pas souvenir que les pharisiens, qui épiaient tout, l'aient jamais accusé, même au moment de la Passion, d'avoir dispensé de la circoncision.

Dans l'intérieur de la maison du vieillard, il y avait une cour pavée de belles dalles ; c'est là qu'était dressée, pour qu'il y reçût le baptême avec d'autres néophytes, au milieu des arbres et des guirlandes de fleurs, une tente de riche étoffe blanche, ayant en haut une ouverture où l'on voyait suspendue une élégante couronne. Jésus fit d'abord pour tous une instruction ; puis il s'entretint avec chacun en particulier. Ils lui ouvrirent leurs cœurs, confessèrent leurs fautes et firent une profession de foi ; ensuite il leur remit leurs péchés. Ils furent baptisés par Saturnin, avec de l'eau qu'on apporta dans un bassin et que Jésus bénit auparavant. Les cérémonies terminées, on donna un grand festin, auquel tous les disciples prirent part, ainsi que les amis de la maison.

Enoué était tout autre depuis sa guérison ; elle avait très bonne mine et jouissait d'une santé parfaite. Elle prit place à table à côté de son oncle, ainsi que sa fille, belle personne de vingt et un ans. Cependant au milieu du repas elles s'éloignèrent ; mais elles revinrent bientôt, la jeune fille couverte d'un beau voile et portant à la main un petit vase blanc remplit de parfums. Tandis que la mère se tenait un peu en arrière, la fille s'approcha de Jésus par derrière et brisa le vase audessus de sa tête, puis elle passa les deux mains à

droite et à gauche sur ses cheveux, qu'elle ramassa derrière ses oreilles ; enfin, prenant les extrémités de son long voile, elle en essuya la tête du Seigneur et se retira. A la fin du repas, on fit d'abondantes distributions aux pauvres réunis devant la maison.

Les pharisiens contraignirent en quelque sorte Jésus, quoique avec politesse, d'entrer avec eux à la synagogue pour leur expliquer diverses choses. Les apôtres l'accompagnèrent, ainsi que quelques autres personnes. Les pharisiens avaient préparé plusieurs questions insidieuses touchant le divorce ; car il y avait dans la ville des querelles d'intérieur fort compliquées. Jésus avait même déjà réconcilié plusieurs époux et les avait instruits de leurs devoirs réciproques. Ils se mirent donc à disputer avec lui sur ce sujet ; ils le firent d'une façon maligne et insolente. Puis ils lui demandèrent pourquoi il exigeait de ses disciples des choses déraisonnables. Un jeune homme s'était en effet plaint de lui. Il était riche et instruit, et avait voulu précédemment, ainsi que plusieurs autres, s'imposer comme disciple ; mais Jésus lui avait prescrit diverses conditions qu'il n'admettait pas, entre autres, celle de quitter son père et sa mère, et de donner aux pauvres tout ce qu'il avait. A Césarée, il avait répété sa demande, voulant cependant garder et administrer ses biens : le Seigneur l'avait rejeté de nouveau. Ce jeune homme accompagnait les pharisiens à la synagogue, et citait différents passages du discours de Jésus qu'il avait mal compris ; il invoqua le témoignage des apôtres, disant qu'ils les avaient entendus aussi bien que lui. Les apôtres furent tout déconcertés, car ils n'étaient pas préparés à une telle interpellation ; aussi ne surent-ils que répondre. Leur silence enhardit les pharisiens ; ils reprochèrent encore à Jésus de n'amener avec lui que des ignorants, et lui dirent que s'il avait repoussé ce jeune homme, c'était parce qu'il le trouvait trop savant. Ses dernières paroles furent accueillies par des injures.

CHAPITRE XCV

Jésus confond les pharisiens à Argob et à Chorozaïn, où il guérit un sourd-muet.

Jésus, accompagné seulement de deux disciples, se rendit de Césarée de Philippe à Argob. Cette ville est située à une grande hauteur, et l'on y manque d'eau. Argob domine la haute Galilée ; on a devant soi la montagne des Béatitudes et la ville de Bethsaïde-Juliade : le point de vue est d'une beauté remarquable.

Jésus se rendit à la synagogue, qui était tellement remplie, qu'on fut forcé de se tenir debout. C'était le jour du sabbat ; il enseigna sur la construction du palais de Salomon et sur la consécration des vêtements sacerdotaux. Il prêcha aussi sur un passage de Jérémie qui se trouve dans les Lamentations, si je ne me trompe ; il dit que maintenant on le recherchait, qu'on se pressait autour de lui ; mais que bientôt tous l'abandonneraient, le railleraient et le maltraiteraient.

J'ai entendu entre les pharisiens et Jésus une vive discussion ; j'en ai oublié le sujet, mais je sais qu'il était neuf et important. Plus tard, pendant le repas, elle se ranima de plus belle. Les pharisiens reprochèrent de nouveau à Jésus de chasser les démons par Béelzébub. Il leur répondit qu'ils avaient pour père le père du mensonge. Il dit aussi que Dieu ne demandait pas de sacrifices sanglants ; je l'entendis parler du sang des agneaux et des génisses, et du sang innocent qu'ils devaient verser, et dire qu'après cela leur culte aurait son terme. Ils furent fort exaspérés de son langage, et renouvelèrent leurs anciens griefs. Ils dirent encore qu'il n'avait pas voulu admettre ce jeune homme

de Césarée de Philippe parce qu'il était trop savant pour lui. J'ai oublié les détails de cette dispute ; mais les pharisiens devinrent tellement furieux, que Jésus, suivi de ses disciples, s'éloigna et s'enfuit dans le désert. Je vis qu'ils le firent guetter par des gens armés de gros bâtons. Une de leurs injures que j'entendis fut le nom de Samaritain. A cette occasion, Jésus raconta la parabole du bon Samaritain et celle des grains qui tombent sur un terrain pierreux. Il prévint publiquement ses disciples de tout ce qu'ils avaient à craindre de la part des pharisiens. Il dit que dorénavant ils n'offriraient point le sang des veaux, mais le sang de l'homme ; que ceux qui croiraient en l'agneau immolé seraient réconciliés par ce sacrifice, et que les meurtriers seraient condamnés. Jamais il ne les avait attaqués avec tant de véhémence.

Je vis, après cette scène, Jésus se retirer au sud de Regaba, dans le désert, où il passa la nuit. Il y avait aux environs beaucoup de vallons avec des pâturages, des retraites sûres et des plantations d'oliviers sur les coteaux exposés au soleil. Le jour suivant, Jésus revint à Chorozaïn ; chemin faisant, il expliqua aux disciples pourquoi il n'avait pas voulu agréer le jeune homme de Césarée, car eux-mêmes n'avaient pas pénétré ses motifs. Ils arrivèrent de bonne heure à Chorozaïn.

Là aussi une foule de peuple s'était attachée aux pas du Seigneur, et l'on avait exposé sur des grabats beaucoup de malades, dans les rues qu'il devait traverser ; en se rendant à la synagogue, il guérit plusieurs hydropiques, des paralytiques et des aveugles.

Il annonça, en termes prophétiques, bien que les pharisiens l'interrompissent sans cesse, ses souffrances futures. Il dit que, malgré leurs sacrifices et leurs expiations continuelles, ils resteraient chargés de péchés et d'abominations ; puis il parla du bouc émissaire qu'à la fête de la réconciliation ils chassaient de Jérusalem dans le désert avec tant de bruit, le livrant à la mort

après l'avoir chargé de leurs péchés (1). Il les accusa d'être altérés de sang, et leur dit en termes figurés, qu'ils ne comprirent point, que le temps approchait où ils chasseraient et mettraient à mort, avec un scandaleux éclat, un innocent qui les aimait, qui avait tout fait pour eux et qui portait réellement leurs péchés. Là-dessus les pharisiens firent un grand vacarme et l'accablèrent d'outrages ; il quitta la synagogue, mais ils sortirent sur ses pas, et le sommèrent d'expliquer plus clairement sa pensée. Il leur répondit qu'ils ne pouvaient pas le comprendre en ce moment.

Pendant que les pharisiens se pressaient autour de Jésus, on lui amena un sourd-muet pour qu'il le guérit ; saint Marc en parle. C'était un berger des environs, homme bon et pieux ; ses parents, en le conduisant à Jésus, le prièrent de lui imposer les mains. Le Seigneur le fit sortir du milieu de la foule ; mais les pharisiens le suivrent, et il le guérit en leur présence, afin de leur faire voir qu'il opérait ses guérisons par la vertu de la prière et de la foi en son Père céleste, et non par la puissance du démon. Il lui mit les doigts dans les oreilles, et toucha sa langue avec de la salive ; puis, levant les yeux au ciel, il soupira et dit : « Ouvre-toi ». Et aussitôt ses oreilles s'ouvrirent, le lien de sa langue fut brisé, et l'homme parla distinctement. Il remercia le Seigneur, et poussa des cris de joie, ainsi que ses parents. Jésus leur recommanda de s'en aller sans rien dire, parce qu'il arrivait souvent que les personnes guéries faisaient un mauvais usage de l'organe qui leur avait été rendu, et retombaient dans leurs péchés.

Cependant la foule autour de Jésus augmentait de moment en moment, et de plus, une caravane venait

(1) C'était une figure évidente de Jésus-Christ chargé des péchés des hommes et immolé hors de Jérusalem. On remarquera ici la loi de progression constamment observée par Jésus dans son enseignement. Maintenant qu'il touche à la dernière année de sa vie mortelle, il parle beaucoup plus clairement de son sacrifice sanglant.

d'arriver ; je le vis alors, avec ses disciples, se rendre au bureau des impôts de Matthieu, situé à deux ou trois lieues de là. Mais, comme la multitude ne tarda pas à s'y rassembler, il laissa auprès d'elle deux disciples, et s'embarqua avec les autres pour Bethsaïde-Juliade. Ils abordèrent dans les environs de cette ville, et restèrent jusqu'à la nuit en un lieu solitaire, au bas de la montagne des Béatitudes.

CHAPITRE XCVI

Fin du sermon sur la montagne et nouvelle multiplication des pains.

Avant le jour, Jésus et les siens passèrent de nouveau le lac et revinrent pour enseigner sur la montagne qui dominait le bureau de Matthieu. L'assemblée était nombreuse : on y voyait beaucoup de païens et les gens de la caravane. Il y avait aussi un grand nombre de malades qu'on avait apportés sur des ânes et sur des civières ; Jésus les guérit. Il prêcha ensuite sur la prière, parla du lieu où l'on devait la faire, et dit qu'il fallait prier avec instance. Il dit entre autres choses : « Si un enfant demande du pain à son père, celui-ci lui donnera-t-il une pierre ? ou, s'il lui demande un poisson, lui donnera-t-il un serpent ? ou, s'il lui demande un œuf, lui présentera-t-il un scorpion ? » Il ajouta qu'il connaissait des païens qui avaient une telle confiance en Dieu, qu'ils ne lui demandaient absolument rien, mais se contentaient de le remercier pour tout ce qu'ils avaient reçu ; et il s'écria ensuite : « Si des esclaves et des étrangers ont une telle confiance, quelle confiance ne doivent pas avoir les enfants du Père ! » Il parla de la reconnaissance qu'on devait rendre à Dieu pour la guérison et qui se manifestait surtout par l'amende-

ment de la conduite, ainsi que des châtiments réservés à ceux qui retombaient ; l'état de leur âme est pire qu'auparavant. J'ai oublié les détails de cette instruction. Cependant la presse augmenta tellement, que le Sauveur fut obligé de s'éloigner ; mais auparavant il annonça une grande prédication sur une haute montagne. Il passa la nuit dans l'ancienne demeure de Matthieu.

Le lendemain, Jésus gravit, avec les siens, une montagne située derrière celle où avait eu lieu la première multiplication des pains, et qui était encore plus élevée. Il s'y trouvait déjà beaucoup de personnes, et l'on y arrivait de tous les côtés. Jésus termina ses instructions sur les huit béatitudes, et compléta le sermon nommé communément sermon de la montagne. Il enseigna de la manière la plus touchante, et ses paroles firent une profonde impression. Les assistants étaient au nombre de quatre mille hommes, sans compter les enfants et les femmes ; il y avait parmi eux beaucoup d'étrangers et de païens. Vers le soir, le Sauveur fit une pause, et dit à Jean que depuis trois jours ce peuple était constamment avec lui, et que, sur le point de le quitter pour longtemps il ne pouvait pas le renvoyer à jeun. Jean répondit : « Nous sommes en plein désert, il faudrait aller bien loin pour se procurer du pain, devons-nous recueillir pour eux les baies et les fruits qui sont restés sur les arbres aux environs ? » Jésus lui dit de demander aux autres disciples combien de pains ils avaient. Ils répondirent : « Sept pains et sept petits poissons. » Ces poissons, toutefois, étaient de la longueur du bras. Alors Jésus leur ordonna d'aller chercher des corbeilles vides, et de placer sur le banc de pierre les pains et les poissons.

Pendant qu'ils faisaient ces préparatifs, Jésus reprit sa prédication, qui dura encore une demi-heure. Il déclara expressément qu'il était le Messie. Il parla aussi des persécutions qui l'attendaient, et de son ascension

prochaine. « Ce jour-là, ajouta-t-il, ces montagnes s'ébranleront, et cette pierre (il montra le banc de pierre) se brisera, parce qu'on n'a pas voulu recevoir la vérité que j'ai annoncée en cet endroit. Oh ! malheur à Capharnaüm ! malheur à Chorozaïn ! » Après cette exclamation, il indiqua diverses autres villes du voisinage, disant : « Elles comprendront, le jour où je quitterai la terre, qu'elles ont repoussé le salut que je leur offrais. » Il parla des grâces accordées à ce pays, pour lequel il avait rompu le pain de la vie ; « mais, continua-t-il, ce sont des étrangers, des passants, qui recueillent ces grâces. Tandis que les enfants de la maison jettent le pain sous la table, des gentils, des petits chiens, comme dit la Syrophénicienne, ramassent les miettes ; ils s'en serviront pour soulager et ranimer des villages et des bourgs entiers. » Avant de prendre congé de ses auditeurs, Jésus les supplia encore une fois de faire pénitence et de s'amender : il redoubla ses menaces, en disant qu'il ne prêcherait plus en cet endroit. Les assistants pleuraient et s'étonnaient, car ils ne le comprenaient qu'à demi.

Il leur ordonna ensuite de se placer sur le versant de la montagne, où les apôtres et les disciples devaient les ranger et les faire asseoir comme il avait fait la première fois. Jésus distribua les pains et les poissons, que les disciples portèrent à tous dans des corbeilles. Après que la distribution fut faite et que chacun fut rassasié, il resta sept corbeilles pleines de morceaux, qu'on répartit entre les plus pauvres parmi les assistants.

Jésus renvoya le peuple, qui pleurait, le remerciait et le glorifiait à haute voix. Ce ne fut pas sans peine qu'il put s'arracher du milieu d'eux. Il se dirigea vers le lac, avec ses disciples, pour se rendre sur les confins de Magdala et de Dalmanutha. Mais à une demi-lieue du lac sur lequel Jésus devait s'embarquer, et au pied même de la montagne où s'était faite la première mul-

tiplication des pains, les pharisiens vinrent le trouver. Sachant qu'il avait annoncé des tremblements de terre et des signes dans la nature, ils lui barrèrent impertinemment le passage pour disputer avec lui, et lui demandèrent un prodige dans le ciel. Il leur donna la réponse que nous pouvons lire dans l'Evangile. Je l'entendis aussi leur indiquer un certain nombre de semaines après lesquelles le signe du prophète Jonas devait être donné, et ce nombre se rapportait précisément à l'époque de son crucifiement et de sa résurrection. Après quoi il les quitta et alla avec ses disciples au bord du lac à la barque de Pierre, que d'autres disciples avaient déjà préparée ; ils prirent d'abord le large, puis ils se laissèrent porter par le courant du Jourdain. Enfin, et toujours dans les ténèbres, ils quittèrent l'eau courante, et ramèrent en se dirigeant un peu à l'est. La plupart dormirent sur la barque, qui s'arrêta près des confins de Magdala et de Dalmanutha.

CHAPITRE XCVII

Jésus enseigne successivement ses disciples et le peuple à Bethsaïde-Juliade.

Le lendemain, Jésus avec ses disciples remonta lentement le lac, leur faisant des instructions sur différents sujets. Il parla de sa passion, de sa glorification et des persécutions qui les attendaient. Il leur dit plus clairement que jamais qu'il était le Messie. Ils écoutaient, et croyaient ; mais ils oubliaient bientôt ses paroles, parce qu'ils ne pouvaient pas les concilier avec leurs idées étroites et bornées, et qu'ils en revenaient toujours à leurs premiers sentiments. Ils mettaient les discours de Jésus au nombre des discours pro-

phétiques et mystérieux qu'ils n'osaient pas scruter. Il leur parla aussi de son voyage à Jérusalem et des souffrances qu'il devait y endurer : on devait, ajoutait-il, se scandaliser à son sujet, et les choses en viendraient au point qu'on lui jetterait des pierres. Il dit aussi que celui qui ne renonçait pas à ses biens et à ses proches, et ne le suivait pas avec confiance dans la voie douloureuse, ne pouvait être son disciple. Il parla des œuvres et des travaux qu'il avait à accomplir avant son ascension. Il annonça que plusieurs de ceux qui l'avaient abandonné reviendraient à lui. Ses disciples lui demandèrent alors s'il en serait ainsi de celui qui avait demandé à aller d'abord ensevelir son père, et s'il ne le recevrait pas à son retour, car il leur semblait qu'il méritait d'être des leurs. Mais Jésus leur fit connaître que le cœur de cet homme était attaché aux biens terrestres. J'appris à ce moment que les mots : « ensevelir son père, » étaient une expression figurée signifiant régler avec son vieux père l'affaire de l'héritage, et faire ses conventions avec lui pour pouvoir s'en séparer et entrer en possession de ses biens.

Lorsque Jésus blâma l'attachement de cet homme aux choses terrestres, Pierre, toujours véhément, s'écria : « Grâces à Dieu, je n'ai pas eu de semblables pensées quand je vous ai suivi ! » Mais Jésus le reprit, et lui dit qu'il aurait dû laisser à son maître le soin de le glorifier, et ne pas se vanter lui-même.

Dans l'après-midi, ils mirent pied à terre à Bethsaïde, et entrèrent dans la maison d'André pour se reposer un peu et pour chercher du pain et des aliments. Ils ne furent pas troublés par l'affluence du peuple, car la foule, qui ne savait ce qu'était devenu le Seigneur, s'était dispersée de différents côtés. Il y avait à Bethsaïde un vieillard aveugle de naissance que jusqu'à ce jour Jésus n'avait pas voulu guérir. Maintenant on le lui amena de nouveau, implorant son secours, au moment où il allait retourner à la barque. Il prit la main

le l'aveugle, le conduisit hors du bourg ; et là, au milieu de ses apôtres et de ses disciples, il mit de la salive sur ses yeux ; et, lui ayant imposé les mains, il lui demanda s'il voyait quelque chose. Celui-ci répondit : Je vois des hommes qui marchent ; ils sont grands comme des arbres. » Jésus lui remit les mains sur les yeux, et il fut alors complètement guéri, de sorte qu'il voyait clairement toutes choses. Jésus ensuite le renvoya à sa maison, disant : « Va-t'en chez toi, et ne cours pas les rues pour causer de ta guérison et t'en glorifier. »

Vers trois heures, Jésus traversa le lac avec ses apôtres ; ils abordèrent un peu au-dessus de l'embouchure du Jourdain, et, longeant la rive gauche, ils se dirigèrent vers Bethsaïde-Juliade. Jésus parla encore de son assomption prochaine (1) et aussi des dangers imminents qui le menaçaient. Les apôtres le supplièrent de ne plus les envoyer en mission, afin qu'ils pussent être auprès de lui au moment du péril.

Le jour du sabbat, ils arrivèrent à Bethsaïde-Juliade, où l'on avait disposé une hôtellerie pour les recevoir. Lorsqu'ils s'approchèrent de la ville, où leur arrivée avait été annoncée par des gens qui se rendaient au sabbat, on alla au-devant d'eux et on leur fit un bon accueil ; dans l'hôtellerie on leur offrit des rafraîchissements et on leur lava les pieds. Les nombreux païens qui demeuraient à Bethsaïde-Juliade saluèrent le Seigneur à une distance respectueuse.

Il enseigna dans la synagogue ; l'affluence était grande : on remarquait surtout beaucoup de scribes et de pharisiens, car au collège de Bethsaïde-Juliade on enseignait toutes les sciences religieuses et profanes. Tout le monde se réjouissait de la visite inattendue de Jésus, les gens du peuple sans arrière-pensée, les scribes par vanité, trouvant ainsi l'occasion d'entendre

(1) Il s'agit ici de la prochaine glorification de Jésus élevé dans les airs au-dessus du Thabor.

et de juger le docteur dont on avait tant parlé dans l
pays, et particulièrement à Capharnaüm. Ils se mon
trèrent très polis, mais froids et guindés comme de
pédagogues. Ils discutèrent avec Jésus en lui proposan
différentes questions touchant la loi et les prophète
mais sans méchanceté, et plutôt par curiosité et pa
gloriole, pour étaler leur science aux yeux du peuple
Jésus fit la lecture du sabbat, dont il donna l'explication

Il fit ensuite une belle instruction sur le quatrièm
commandement : « Honore ton père et ta mère, afi
que tu vives longtemps sur la terre. » A propos de ce
dernières paroles, il eut des explications d'une profon
deur admirable. Il dit, entre autres choses, qu'un fleuv
devait de toute nécessité se tarir si l'on obstruait s
source ; je ne puis plus bien me rappeler les détails
Il y eut après cela un festin solennel, auquel assistè
rent les enfants, assis à une table séparée. Jésus ra
conta et expliqua la parabole des ouvriers de la vigne

Bethsaïde-Juliade, ville nouvellement bâtie et encor
inachevée, est très belle et construite dans le styl
païen, avec des arcades et des colonnes. Elle s'éten
le long du Jourdain, du côté du levant, où elle touch
aux hauteurs qui la dominent ; beaucoup de maison
sont adossées à la montagne et même enfoncées dan
le roc.

Jésus visita les écoles ; puis il fit une promenade
Les habitants, l'ayant suivi, s'approchèrent de lui
l'interrogèrent touchant la vraie doctrine, et le prièren
de les instruire sur ce qu'ils avaient à faire. Il leur di
qu'ils ne suivraient pas sa doctrine, quand même il l
leur exposerait, et qu'ils n'étaient poussés que par l
curiosité ; que, du reste, ils l'avaient déjà entendu en
seigner dans ce pays. Il leur demanda à quel but il
tendaient par leurs interrogations. Pensaient-ils qu'i
eût une autre doctrine à leur exposer ? N'avait-il pa
enseigné dès hier et aujourd'hui même ? Cependant il
l'escortèrent jusqu'à un grand emplacement où se trou

vaient des pierres et du bois de construction, et se mirent à vanter la beauté de leur architecture moderne. Alors Jésus enseigna en paraboles ; il parla de l'homme insensé qui bâtit sa maison sur le sable, et de l'homme sage qui bâtit la sienne sur la pierre. Il parla de la pierre angulaire que les architectes rejetteraient, et de la chute de leurs édifices.

CHAPITRE XCVIII

La divinité de Jésus-Christ confessée par Pierre, qui reçoit le pouvoir des clefs.

Le lendemain dans la matinée, Jésus quitta Betnsaïde-Juliade, accompagné des douze apôtres et d'une trentaine de disciples. Pendant tout le chemin, il les instruisit ; il s'arrêta souvent pour mieux se faire entendre. Le soir, il arriva sur une montagne ou plutôt sur un plateau où s'élevaient des collines bordées de précipices. Les apôtres et les disciples l'entretinrent de tout ce qu'ils avaient vu, entendu et fait dans leur dernier voyage ; d'abord de l'impression qui était restée de beaucoup d'explications, leur adressa diverses remontrances et leur intima des ordres. Puis il les exhorta à prier et à se préparer, car il avait à leur communiquer des choses graves et importantes. Lui-même, couché ou debout, passa la plus grande partie de la nuit en prière, ainsi qu'il avait coutume de faire avant ses actes solennels.

Le lendemain avant le jour, le Sauveur et les siens se réunirent et prièrent ensemble ; après quoi, comme on était revenu sur quelques détails des récits de la veille, Jésus interrogea les apôtres et d'anciens disciples, en son enseignement et de ses œuvres, partout où ils avaient passé en instruisant et en opérant des guérisons. Le Sauveur, après les avoir écoutés, leur donna

ces termes : « Qui dit-on que je suis ? » Les apôtres se tenaient en cercle autour de lui : Jean était à sa droite, puis Jacques, le frère de Jean ; Pierre était le troisième ; les disciples demeuraient en dehors du cercle. Alors les apôtres et les disciples firent connaître les différentes opinions qu'on émettait sur Jésus en divers lieux : ils dirent que les uns le prenaient pour Jean-Baptiste, les autres pour Flie, quelques-uns pour Jérémie ressuscité d'entre les morts, ou enfin pour quelque autre prophète qu'ils nommaient.

Lorsqu'ils eurent cessé de parler, Jésus garda le silence jusqu'à ce qu'ils fussent redevenus parfaitement calmes. Lui-même était extrêmement grave, et son air annonçait quelque chose d'important : tous les siens avaient les yeux fixés sur lui dans l'impatience de l'attente. Enfin, il leur dit : « Et vous, qui dites-vous que je suis ? » Personne ne paraissait disposé à répondre : mais Pierre fut tout à coup rempli de force et de zèle ; il fit avec vivacité un pas en avant dans le cercle, et, levant solennellement la main, il dit d'une voix haute et forte, comme parlant au nom de tous : « Vous êtes le Christ, le Fils du Dieu vivant. » Jésus répondit à Pierre avec solennité ; sa voix était pleine de vie et de puissance ; l'esprit prophétique se dévoila en lui ; il paraissait lumineux et élevé au-dessus de terre. Il dit : « Tu es heureux, Simon, fils de Jean ; car ni la chair ni le sang ne t'ont révélé ceci, mais mon Père qui est dans les cieux. Aussi moi, je te dis que tu es Pierre, et que sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. Je te donnerai les clefs du royaume des cieux ; et tout ce que tu lieras sur la terre sera aussi lié dans les cieux, et tout ce que tu délieras sur la terre sera aussi délié dans les cieux. »

Je vis que Pierre comprit les paroles prophétiques de Jésus, grâce aux inspirations du même esprit qui lui avait fait confesser la divinité du Seigneur, et dont il

fut entièrement pénétré. Mais les autres apôtres paraissaient bouleversés : ils se regardèrent les uns les autres avec étonnement. Ils regardaient aussi avec frayeur Jésus et Pierre, qui venait de s'écrier avec tant de force : « Vous êtes le Christ, le Fils de Dieu. » Jean lui-même manifesta si ostensiblement son effroi, que plus tard sur le chemin Jésus, marchant seul avec lui, le lui reprocha sévèrement.

Au moment même où Jésus parla le soleil se levait. Ses paroles produisirent une impression d'autant plus profonde et solennelle, qu'il s'était retiré à l'écart dans la montagne, et qu'il avait ordonné à ses apôtres et à ses disciples de se préparer par la prière. Pierre fut le seul qui comprit le vrai sens de la prophétie de Jésus. Les autres l'interprétèrent d'une façon terrestre ; ils supposaient que Jésus voulait donner à Pierre la charge de grand prêtre dans son royaume. Plus tard, j'entendis sur le chemin Jacques dire à Jean qu'eux auraient vraisemblablement les premières places après Pierre.

Jésus ensuite dit clairement aux apôtres qu'il était le Messie promis ; il s'appliqua à lui-même tous les passages des prophéties, et il ajouta que maintenant ils devaient se rendre à Jérusalem pour la fête. Pierre était encore tout préoccupé des paroles du Sauveur sur le pouvoir des clefs. Chemin faisant, il s'approcha de lui, et lui demanda des instructions et des explications sur différentes choses encore obscures dans son esprit ; car, plein de foi et de zèle, il croyait qu'il devait exercer immédiatement ce pouvoir, et il ignorait que pour l'en investir il ne fallait rien moins que la Passion du Christ et la descente de l'Esprit Saint. Il demanda donc au Seigneur si dans tel ou tel cas il pouvait délier les péchés. Je me rappelle qu'il parla des publicains et de l'adultère public, et que Jésus le tranquillisa en lui disant : « Plus tard tu seras instruit clairement sur tous ces points ; il adviendra tout autre chose que ce que tu attends, une loi nouvelle sera donnée. »

Sur le chemin, Jésus qui tantôt marchait, tantôt s'arrêtait au milieu de ses disciples rangés en cercle autour de lui, commença à leur découvrir les événements près de s'accomplir. Il leur annonça d'abord qu'ils iraient à Jérusalem et mangeraient l'agneau pascal chez Lazare ; puis qu'ils auraient à endurer bien des travaux, des peines et des persécutions. Il prédit en termes généraux beaucoup d'événements et plusieurs de ses œuvres ; ainsi il annonça qu'il ressusciterait d'entre les morts un de leurs meilleurs amis, et que ce miracle exciterait à un tel point la haine de ses ennemis, qu'il serait obligé de se dérober à leurs poursuites. Il dit encore que dans un an il retournerait avec eux à Jérusalem pour la Pâque, et que l'un d'eux le trahirait ; qu'il serait insulté, raillé, flagellé et mis à mort ; qu'il mourrait pour les péchés des hommes et ressusciterait le troisième jour. Il exposa tout cela avec détails, et le prouva par les prédictions des prophètes. Sa parole était à la fois grave et affectueuse. Lorsque le Sauveur annonça qu'il serait ainsi maltraité et mis à mort, Pierre fut tellement affligé, que, le prenant à part, il déclara qu'il n'en pouvait être ainsi ; qu'il ne l'admettrait jamais, et qu'il aimerait mieux mourir que de voir pareille chose. « A Dieu ne plaise, Seigneur, lui dit-il, que cela ne vous arrive » ! Mais Jésus, se retournant avec véhémence, dit à Pierre : « Retire-toi de moi, Satan ; tu es un scandale pour moi, parce que tu ne goûtes pas ce qui est de Dieu, mais ce qui est des hommes » ! Après avoir prononcé ces mots, Jésus passa outre, et Pierre resta consterné. Il réfléchit à ce que Jésus lui avait dit auparavant, que s'il avait confessé la divinité du Christ, ce n'était ni par la chair ni par le sang, mais par une révélation de Dieu ; il rapprocha ces paroles de celles d'à présent, l'appelant Satan, le traitant comme un homme qui ne parle pas selon Dieu, mais selon les sentiments et les désirs qu'inspire la chair, et qui veut mettre obstacle à la Passion du Messie.

Cette comparaison fit naître en lui une grande humilité : il considéra dès lors le Sauveur avec des sentiments plus vifs de foi et d'admiration. Cependant son affliction était grande, parce qu'il ne pouvait plus douter de la nécessité de la Passion.

Je vis ensuite le Seigneur avec les apôtres et les disciples, qui étaient divisés en groupes séparés, et qui l'entouraient successivement. Ils se dirigèrent vers le sud-ouest, à l'extrémité occidentale de la vallée de Capharnaüm. Ils écoutaient les instructions de Jésus, et de temps en temps faisaient une halte pour prendre un peu de nourriture ; leur course était généralement précipitée ; elle se prolongea jusqu'à la nuit. Ils ne s'arrêtèrent longtemps nulle part, et évitèrent même autant que possible les villes et les villages. Ils arrivèrent ainsi à l'hôtellerie située près du lac de Béthulie, où Lazare attendait le Seigneur avec quelques disciples de Jérusalem.

CHAPITRE XCIX

Arrivée de Jésus-Christ à Béthanie. — Etat de Jérusalem.

Lazare, averti d'avance que Jésus voulait manger l'agneau pascal chez lui avec ses disciples, à Béthanie, s'en était entendu avec lui à Capharnaüm. Il venait maintenant à sa rencontre pour l'avertir des dangers qui le menaçaient à cette fête de Pâque, et l'engagea à ne pas s'y rendre. Il lui dit qu'on craignait une révolte pendant la fête. Je ne me rappelle qu'en partie quelles pouvaient en être les causes ; voici du moins ce que j'ai retenu. Pilate avait résolu de lever un tribut sur le Temple, afin d'ériger une statue à l'empereur. Il exigeait de plus qu'on fit certains sacrifices en l'honneur de ce prince, et qu'on lui décernât publiquement di-

verses dénominations très respectueuses. Les Juifs cher chèrent à exciter une révolte pour empêcher l'exécution de ces projets ; un grand nombre de Galiléens devaient se soulever. Le chef du complot, un certain Judas de Gaulon, s'était fait un parti considérable ; il attaquait avec véhémence la domination étrangère, et les tributs que déjà la Judée payait aux Romains. Le Seigneur répondit à Lazare que son temps n'était pas venu et qu'il ne lui arriverait rien à cette fête ; que cette révolte ne serait que la figure prophétique d'une révolte beaucoup plus grande, qui aurait lieu un an après, lorsque serait arrivée l'heure du Fils de l'homme, et au moment où il serait livré entre les mains des pécheurs.

Le lendemain matin, Jésus partit pour Béthanie avec quatre disciples, par la voie du désert. A trois lieues de la ville se trouvait une maison isolée qu'habitaient des bergers vivant en grande partie des bienfaits de Lazare. Madeleine et Marie Salomé s'y étaient rendues toutes seules, et avaient préparé un léger repas. A l'approche du Sauveur, Madeleine courut lui embrasser les pieds. Il prit à peine quelques instants de repos dans ce lieu ; puis, après s'être entretenu avec Madeleine et Marie Salomé, il se rendit à l'hôtellerie de Lazare, à une lieue de Béthanie. Les deux femmes retournèrent chez elles par un autre chemin.

Jésus trouva à l'hôtellerie une partie des disciples qu'il avait envoyés en mission ; d'autres vinrent ensuite, et tous se rencontrèrent à Béthanie. Pour éviter de passer par la ville, il fit un détour et arriva chez Lazare. On se pressa d'aller le recevoir dans la cour, où Lazare lui lava les pieds ; puis on traversa les jardins. Les femmes le saluèrent, toutes étant voilées. Je fus très touchée de voir qu'au moment même où entrait le Sauveur, on amena quatre agneaux qu'on avait séparés du troupeau pour les mettre dans un parc à part.

La très sainte Vierge, qui était aussi chez Lazare, et Madeleine, avaient fait de petites guirlandes de fleurs, qu'on leur passa autour du cou. Ces agneaux étaient destinés à la Pâque.

Peu après commença le sabbat ; Jésus le célébra dans une salle avec tous les siens. Il était très grave, et prononça des paroles très touchantes ; puis il fit la lecture du sabbat et l'expliqua. Au repas du soir, il parla encore de l'agneau pascal et de ses souffrances futures.

Je vois que les troubles ont commencé cette après-midi à Jérusalem, mais on n'en est pas encore venu aux mains. Pilate est assis sur une terrasse de la forteresse Antonia, entouré de soldats. Une foule de peuple s'assemble sur le marché. On fait à haute voix la lecture des nouveaux édits de Pilate, prescrivant la levée d'un tribut sur le Temple et l'emploi du produit à la construction d'un aqueduc passant par le Temple et allant jusqu'au grand marché. Les mêmes édits ordonnent de décerner à l'empereur certains titres honorifiques, et de faire des sacrifices en son honneur. Il s'élève un grand tumulte : on entend surtout beaucoup de cris et de murmures du côté où se tiennent les Galiléens. Cependant la révolte n'éclate pas encore. Pilate accorde un délai au peuple pour qu'il ait le temps de la réflexion, mais il le menace de châtiments en cas de désobéissance ; tous se séparent en murmurant. C'étaient les hérodiens, qui par des manœuvres secrètes cherchaient à pousser la nation à la révolte : mais on ne pouvait les prendre sur le fait. Ils disposaient de Judas de Gaulon, et celui-ci avait, parmi les Galiléens, des partisans nombreux qu'il excitait à refuser le tribut, mettant la religion en jeu pour enflammer leur patriotisme. Il en était des hérodiens comme des francs-maçons et des autres sociétés secrètes de nos jours.

TROISIÈME PARTIE

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST

TROISIÈME ANNÉE

CHAPITRE PREMIER

Jésus enseigne au Temple de Jérusalem.

Jésus passa tout le jour du sabbat à Béthanie dans la maison de Lazare, où il enseigna : il fit quelques promenades dans les jardins avec ses disciples. Je le vis plus grave qu'auparavant, parlant souvent de ses souffrances futures, et disant plus clairement qu'il était le Christ. Le respect et la vénération qu'il inspirait augmentaient de jour en jour.

Chez Madeleine, le repentir et l'amour étaient à leur comble. Elle suivait partout le Seigneur, s'asseyait à ses pieds, n'espérait qu'en lui, ne pensait qu'à lui, son Rédempteur, et à ses propres péchés. Elle était très changée : toute sa personne était encore pleine de distinction et de noblesse, mais sa beauté était altérée par les mortifications et les larmes. Elle se tenait presque toujours seule dans sa cellule de pénitence, ou bien elle rendait aux pauvres et aux malades les plus humbles services.

Dès le matin du jour suivant, Jésus alla au Temple avec tous ses disciples. Sa présence à Jérusalem était connue, et un grand nombre de malades l'attendaient

dans le vestibule. Comme il gravissait la montagne, un hydropique lui ayant été apporté, il le guérit. Il guérit aussi plusieurs goutteux et autres malades à l'entrée du Temple ; bientôt une foule de personnes s'attachèrent à ses pas.

Lorsqu'il y pénétra, on était occupé à tout disposer pour l'immolation du lendemain ; il passa à côté de l'homme qu'il avait guéri à la piscine de Béthesda, et qui maintenant travaillait comme journalier. Jésus se tourna vers lui et lui dit : « Voilà que tu es guéri, ne pèche plus, de peur qu'il ne t'arrive quelque chose de pire ». On avait souvent demandé à cet homme qui l'avait guéri le jour du sabbat ; mais il n'avait pu répondre jusqu'à ce moment, ne connaissant pas Jésus. Il s'empressa donc de dire aux pharisiens qui entrèrent bientôt au Temple, que c'était ce même Jésus qui venait d'opérer des guérisons qui l'avait délivré de son infirmité. Comme ce miracle avait fait grand bruit et que les pharisiens avaient déclamé vivement contre la violation du sabbat, ils y virent un nouveau grief contre le Sauveur. Ils se rassemblèrent autour de sa chaire, et l'accusèrent de nouveau d'avoir profané le sabbat. Néanmoins, bien qu'ils fissent grand bruit, ce ne fut pas ce jour-là que leur haine éclata tout entière.

Jésus enseigna dans le Temple devant une foule nombreuse ; il prêcha pendant deux heures sur le sacrifice. Il dit que son Père céleste ne demandait pas d'eux des holocaustes sanglants, mais un cœur contrit. Il dit que l'Agneau pascal était le type d'un sacrifice suprême qui devait s'accomplir prochainement. Plusieurs de ses ennemis les plus acharnés parmi les pharisiens vinrent l'insulter ; ils lui demandèrent d'un ton railleur si le prophète leur ferait l'honneur de manger la pâque avec eux. Jésus leur répondit entre autres choses : « Le Fils de l'homme est lui-même une hostie pour vos péchés. »

Le jeune homme qui avait dit au Seigneur qu'il

voulait aller ensevelir son père et auquel Jésus avait répondu : « Laissez les morts ensevelir leurs morts, » se trouvait alors à Jérusalem. Il rapporta la réponse du Sauveur aux pharisiens : ceux-ci la blâmèrent hautement, et lui demandèrent ce qu'il avait voulu dire par là, et comment un mort pouvait ensevelir un autre mort. Jésus leur répondit que quiconque ne suivait pas sa doctrine, ne croyait pas à sa mission et ne faisait pas pénitence, n'avait pas la vie en lui ; il était mort : or celui qui tenait plus à ses biens terrestres qu'à son salut ne suivait pas sa doctrine, ne croyait point en lui, et n'avait par conséquent pas en lui-même la vie, mais la mort. Telles étaient les dispositions de ce jeune homme ; il avait formé le projet de retourner auprès de son vieux père pour l'engager à lui céder son bien, moyennant une pension qu'il lui ferait. Il était donc resté attaché à un héritage périssable, et par conséquent il ne pouvait être héritier du royaume de Jésus et de la vie : c'était pour cela qu'il lui avait dit : « Laissez les morts ensevelir les morts, cherchez la vie ». Jésus reprit son instruction, reprocha vivement aux pharisiens leur avidité ; puis il engagea ses disciples à se garder de leur levain, et enfin il raconta la parabole du mauvais riche et du pauvre Lazare. Alors, la colère des pharisiens ne connut plus de bornes, ils excitèrent un grand tumulte ; et si Jésus ne se fut dérobé à leurs regards, il se seraient emparés de sa personne.

CHAPITRE II

Jésus célèbre à Béthanie la deuxième fête de Pâque.

Les quatre jeunes agneaux qui devaient être mangés chez Lazare à Béthanie pour la célébration de la Pâque, et qu'on avait chaque jour lavés dans une fontaine et

ornés de guirlandes fraîches, furent enfin conduits à Jérusalem. Chacun d'eux portait suspendue au cou une étiquette, avec le nom et la marque du père de famille. On les lava de nouveau ; puis on les parqua sur une belle pelouse voisine du Temple.

Les agneaux de Pâque ne furent cette fois immolés au Temple qu'à partir de trois heures de l'après-midi, tandis que le jour du crucifiement du Seigneur l'immolation eut lieu dès midi et demi, au moment même où il était attaché à la croix : la Pâque tombant alors un vendredi ; il fallut se hâter pour que tout fût fini avant le sabbat. Quand tout fut préparé, la trompette se fit entendre, et le peuple entra dans le Temple par groupes séparés. Tout se passa avec un ordre et avec une rapidité remarquables. Bien que la presse fût grande, il n'y eut pas de confusion ; chacun vint à son tour immoler son agneau, puis se retira paisiblement.

Les quatre agneaux destinés à la maison de Lazare furent immolés par les quatre personnes qui représentaient les pères de famille. C'étaient Lazare, Héli d'Hébron, Jude Barsabas et Eliachim, fils de Marie d'Héli et frère de Marie de Cléophas. Les agneaux furent étendus sur une broche en bois à laquelle était ajustée une traverse, de façon qu'ils semblaient être en croix ; puis on les mit ainsi au four, après avoir replacé dans le corps de chacun les intestins, le cœur et le foie. On pouvait manger la Pâque à Béthanie et à Bethphagé, parce qu'elles étaient considérées comme des dépendances de Jérusalem.

Le soir, 15 du mois de nisan, les Juifs réunis chez Lazare mangèrent l'agneau pascal. Tous avaient leurs robes relevées, les reins ceints, des sandales neuves et un bâton à la main. Ils chantèrent d'abord les cantiques : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël. » et : « Louez le Seigneur. » Ils s'avancèrent ensuite deux à deux, les mains levées vers le ciel. Héli d'Hébron, cou-

sin du Sauveur, présidait comme représentant le chef de famille la table où se trouvait Jésus et ses apôtres. Lazare présidait celle de ses amis ; Eliachim présidait la troisième table, où les disciples se trouvaient placés ; enfin Judas Barsabas présidait la quatrième. Trente-six disciples mangèrent la Pâque chez Lazare.

Après la prière, on apporta à chacun des présidents une coupe de vin ; ils la bénirent, y burent, et la firent passer à chaque convive ; puis, s'étant lavé les mains, ils découpèrent l'agneau pascal et le distribuèrent. Les convives le mangèrent très précipitamment ; ils y joignirent de l'herbe verte qu'ils trempaient dans une sauce. Le représentant de la famille rompit ensuite un des gâteaux de Pâque ; il en mit un morceau sous la nappe. Tout cela se fit avec une grande rapidité ; les convives étaient accoudés sur leurs sièges et prononçaient, de temps à autre, des prières et des passages de l'Ecriture. Finalement les présidents des tables firent de nouveau passer une coupe à la ronde, se lavèrent encore les mains, mirent une poignée d'herbes amères sur une tranche de pain, la trempèrent dans la sauce et la mangèrent ; ce qui fut imité par tous les convives.

L'agneau pascal fut mangé en entier ; les os furent complètement dépouillés avec des couteaux en os, puis lavés et brûlés. Après qu'on eût chanté de nouveaux cantiques, chacun se remit à table. Un repas en règle fut servi. Les convives témoignaient une grande gaieté.

Jésus ne cessa d'enseigner ; il leur raconta des paraboles : il fit une très belle instruction sur la vigne, sur l'amélioration des ceps, sur l'extirpation des mauvais plants, sur la culture des bons, sur la taille des sarments. Il dit aux apôtres et aux disciples qu'ils étaient les sarments, et que le Fils de l'homme était la vigne, qu'ils devaient demeurer en lui, et que, quand il aurait été mis sous le pressoir, ils ne devaient pas cesser de propager la vigne véritable qui était lui-même, et de

la planter dans tous les vignobles. Jésus et les siens restèrent réunis jusqu'à une heure avancée de la nuit : tous étaient remplis de joie et émus jusqu'au fond de l'âme.

CHAPITRE III

Prédication solennelle de Jésus dans le Temple.

Le lendemain la fête commença de très bonne heure, et le Temple fut ouvert dès minuit. Des lampes brillaient partout. Une foule de Juifs vinrent avant le jour y porter leurs offrandes d'actions de grâces : c'étaient des animaux et des oiseaux de toute espèce qui se vendaient sur place, de l'argent, des étoffes, de la farine, de l'huile, etc. A l'aube du jour, Jésus s'y rendit avec les apôtres, les disciples, Lazare et ses commensaux ; ils se tinrent au milieu du peuple. Les saintes femmes y vinrent aussi. On chanta des psaumes, on joua des instruments, on sacrifia et l'on donna une bénédiction, que tous reçurent à genoux. On ne laissait entrer à la fois qu'un petit nombre de personnes, qui devaient se retirer après leur sacrifice. Dans les intervalles, on fermait les portes pour éviter l'encombrement. Après la bénédiction, un grand nombre de personnes, et surtout d'étrangers, se rendirent dans les synagogues de la ville ; on y chanta des psaumes et l'on y fit la lecture de la loi.

Dès que les sacrifices eurent cessé et que toutes les entrées du Temple furent ouvertes, le Seigneur se rendit à la grande chaire placée dans le parvis du sanctuaire. Un grand nombre de personnes se rassemblèrent autour de lui ; il y avait aussi plusieurs pharisiens. L'homme guéri à la piscine de Béthesda se trouvait constamment dans la foule ; tous les jours il avait répété les grandes choses que Jésus avait opérées en sa faveur ; il avait

dit, même, et à plusieurs reprises, que celui qui faisait de telles œuvres devait être le fils de Dieu. En vain les pharisiens lui avaient-ils ordonné de se taire. Ces derniers, se rappelant que l'avant-veille Jésus avait enseigné dans le Temple avec beaucoup de hardiesse, craignirent qu'il ne les humiliât devant le peuple ; ils résolurent alors de profiter de la première occasion pour le serrer de près, se saisir de lui et le mettre en jugement. Ils furent confirmés dans cette résolution par les accusations et les calomnies que leurs confrères, venus de toutes parts pour la fête, avaient accumulées contre Jésus. En conséquence, dès que le Seigneur commença à enseigner, ils l'entourèrent et l'interrompirent par des objections et des reproches. Ils lui demandèrent pourquoi il n'avait pas mangé l'agneau pascal avec eux dans le temple, et s'il avait fait une offrande d'action de grâces. Jésus les renvoya aux pères de famille qui avaient accompli la loi pour lui. Ils répétèrent encore que ses disciples ne se conformaient point à la tradition des anciens, qu'ils mangeaient sans se laver les mains, qu'ils cueillaient des épis le jour du sabbat, qu'on ne les voyait jamais offrir de sacrifices ; qu'il y avait six jours consacrés au travail, et un jour, le septième, consacré au repos, et que cependant il avait guéri un homme le jour du sabbat. Jésus s'éleva aussitôt contre eux avec sévérité à l'occasion des victimes : il dit de nouveau que le Fils de l'homme était lui-même une victime ; qu'ils profanaient leurs sacrifices par leur avarice et leurs diffamations contre le prochain ; que Dieu ne demandait pas des holocaustes, mais des cœurs pénitents ; que leurs sacrifices devaient avoir un terme ; que le sabbat devait néanmoins subsister ; mais il avait été fait pour l'homme et pour sa sanctification, et non pas l'homme pour le sabbat.

Les pharisiens l'interrogèrent aussi sur la parabole du pauvre Lazare qu'il avait récemment racontée : ils la tournèrent en ridicule. Ils lui demandèrent d'où il

savait si bien ce que Lazare, Abraham et l'homme riche avaient dit ; s'il s'était trouvé avec eux dans le sein d'Abraham et dans l'enfer, et s'il n'avait pas honte de conter au peuple de telles absurdités. Jésus se servit de cette parabole même pour leur reprocher leur avarice, leur dureté envers les pauvres, et la confiance présomptueuse qu'ils mettaient dans l'observance de doctrines et d'ordonnances humaines, tout en laissant de côté la charité. Il leur appliqua l histoire du mauvais riche, qui est très véritable : car sa mort et celle du pauvre Lazare ont fait grand bruit dans le pays.

Ce fait s'était passé durant la jeunesse de Jésus ; on en parlait beaucoup à cette époque dans les familles pieuses. La ville où habitaient le mauvais riche et Lazare s'appelait, je crois, Aram ou Amthar ; elle était située dans les montagnes, à l'ouest de la mer de Galilée. Voici ce que j'ai retenu de l'histoire du mauvais riche. Il possédait de grands biens et vivait dans les délices. C'était un pharisien estimé des Juifs, car il observait la loi avec rigueur, mais il était dur et impitoyable envers les pauvres. Il était le premier magistrat de la ville, et à ce titre les malheureux lui demandaient des secours ; mais il les renvoyait avec rudesse. Il y avait à Aram un mendiant nommé Lazare, tout couvert d'ulcères, pieux, humble, et très patient. Comme il souffrait cruellement de la faim, il se fit porter à la maison du riche pour chercher à l'émouvoir en sa faveur, et en faveur des pauvres qu'il repoussait toujours. Le riche était à table faisant bonne chère ; il fit renvoyer rudement le sollicitant comme étant impur. Celui-ci resta alors couché à la porte du mauvais riche, demandant seulement à se rassasier des miettes qui tombaient de sa table, et personne ne lui en donnait ; les hommes le rebutaient ; mais les chiens en passant par là, léchaient ses ulcères : ce qui signifie que les païens sont plus charitables que les Juifs. Or il arriva que Lazare mourut, et sa mort fut très édifiante ; le riche mourut aussi,

mais d'une manière bien effrayante. On entendit même sortir une voix de son tombeau ; tout le pays s'en émut ; j'ai oublié les détails.

Le Sauveur, pour qui rien n'est caché, avait révélé à la fin de sa parabole une scène de l'autre monde, et par conséquent inconnue aux hommes. C'est pourquoi les pharisiens se moquèrent de lui, et lui demandèrent s'il s'était trouvé lui-même auprès d'Abraham pour entendre tous ses discours. Comme le mauvais riche avait gardé les observances de la loi à la manière des pharisiens, ils se scandalisèrent beaucoup de la parabole, d'autant plus qu'elle leur était appliquée, et qu'à eux aussi était adressé le reproche de n'écouter ni Moïse ni les prophètes. Jésus leur dit expressément que quiconque ne l'écoutait pas n'écoutait ni les prophètes ni Moïse, qui avaient écrit de lui ; et que, quand même les morts ressusciteraient, ils ne seraient pas crus. Il ajouta que les morts devaient sortir du tombeau pour rendre témoignage de lui (ce qui eut lieu dans le Temple même, un an plus tard, à la mort de Jésus), et que cependant eux ne croiraient pas à leurs témoignages. Ils devaient cependant ressusciter eux-mêmes et être jugés par lui. Il dit que tout ce qu'il faisait, c'était son Père qui le faisait en lui. Il parla de Jean et de son témoignage, disant qu'il n'en avait pas besoin, parce que ses œuvres rendaient témoignage de lui et de sa mission, et que son Père lui-même rendait témoignage de lui. Pour eux, dit-il, ils ne connaissaient pas Dieu ; ils voulaient se sauver par l'Ecriture, mais ils n'observaient point les commandements. Ce n'était pas lui qui les accuserait, ajouta-t-il, mais Moïse, qui avait écrit de lui et à qui ils ne croyaient pas.

Jésus continua longtemps à enseigner au milieu de nombreuses interruptions ; enfin les pharisiens furent tellement exaspérés, qu'ils se pressèrent autour de lui avec de grands cris, et envoyèrent chercher la garde pour le faire prisonnier. Cependant le soleil s'était obs-

curci, et au milieu du vacarme Jésus leva les yeux au ciel et dit : « Mon Père, rendez témoignage à votre fils ». Alors un nuage sombre s'étendit au loin ; il se fit un bruit semblable au tonnerre, et j'entendis une voix distincte qui disait : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis toutes mes complaisances ». Les ennemis de Jésus furent tout bouleversés et regardèrent avec effroi de tous côtés, tandis qu'escorté de ses disciples il se fit jour avec eux au travers de la foule, qui s'ouvrit d'elle-même et les laissa se diriger vers le côté occidental du Temple. Ils sortirent de la ville par la porte de l'Angle, près de la maison de Lazare, et se rendirent ce même jour à Rama, à trois lieues de Jérusalem.

Les disciples n'entendirent pas la voix, mais seulement le coup de tonnerre ; l'heure n'était pas encore venue pour eux. Mais plusieurs des pharisiens et des plus exaspérés l'entendirent. Lorsque reparut la lumière, ils se turent sur ce fait et se hâtèrent d'envoyer leurs émissaires à la poursuite de Jésus. Mais il fut impossible de le retrouver, et ils se dépitèrent de s'être ainsi laissé surprendre et de ne pas l'avoir empêché de sortir.

Dans les instructions que Jésus avait faites les jours précédents, soit au Temple, soit à Béthanie, il avait dit à plusieurs reprises qu'il fallait porter sa croix et le suivre, et s'était écrié : « Celui qui voudra sauver son âme la perdra ; et quiconque perdra son âme à cause de moi la sauvera. Et que sert à l'homme de gagner le monde entier en se perdant lui-même ? Celui qui aura rougi de moi et de mes paroles, au milieu de cette génération adultère et pécheresse, le Fils de l'homme rougira de lui, lorsqu'il viendra dans la gloire de son Père, pour rendre à chacun selon ses œuvres. Et je vous le dis en vérité : quelques-uns de ceux ici présents ne mourront point qu'ils n'aient vu le royaume de Dieu venant dans sa puissance ». Plusieurs des auditeurs se moquèrent de ces paroles. Pour moi, je ne puis plus bien en expliquer le sens.

L'Evangile ne nous rapporte que le sommaire des enseignements du Sauveur, Je l'entendis toujours développer longuement des textes qui se lisent en peu d'instants ; il enseigna souvent plusieurs heures sur un seul passage de la sainte Ecriture.

CHAPITRE IV

Guérison d'une femme contrefaite à Atharoth

Après avoir quitté Jérusalem, Jésus se rendit près d'Atharoth, et enseigna sur une hauteur en deçà de la ville, où beaucoup de vieillards, de malades, de femmes et d'enfants vinrent le trouver pour implorer son secours et ses consolations. Ils n'avaient pas osé se rendre à Atharoth même, à cause de l'irritation des pharisiens et des saducéens, qui récemment avaient fait fermer les portes de la ville, sachant Jésus dans le voisinage. Il les instruisit avec force, mais avec une grande charité. Il leur dit de se défier de la malice des pharisiens. Il leur parla clairement de sa mission, de son Père céleste, des persécutions qui allaient commencer, de la résurrection des morts, du jugement et de l'obligation de le suivre. Il guérit des malades de toutes sortes : paralytiques, aveugles, hydropiques, des enfants même, et des femmes sujettes à des pertes de sang.

Les disciples lui avaient préparé un logement hors de la ville, chez un maître d'école, vieillard pieux, qui demeurait dans une maison entourée de jardins. Ils s'y rendirent avec lui ; puis, après s'être lavé les pieds et avoir pris un léger repas, ils entrèrent dans Atharoth pour célébrer le sabbat dans la synagogue. Beaucoup de gens venus des environs, ainsi que tous les malades guéris par le Sauveur, s'y étaient rassemblés. Le chef de la synagogue était un vieux coquin de pharisien con-

trefait, et se donnant des airs d'importance vraiment ridicules. La lecture de ce jour parlait de l'impureté légale des femmes en couche, de la lèpre, de la multiplication du pain et du froment par Elisée, et de la guérison de Naaman.

Après avoir enseigné quelque temps, Jésus se tourna du côté où se tenaient les femmes, et appela une veuve toute courbée, que ses enfants avaient amenée à sa place ordinaire. Elle était infirme depuis dix-huit ans, et ne songeait pas à demander sa guérison. On l'eût crue pliée en deux, car ses mains touchaient la terre. Ses filles l'amenèrent devant Jésus, qui lui imposa la main sur le dos et dit : « Femme, sois délivrée de ton infirmité ». A ces mots, elle se redressa de toute sa hauteur, et glorifia Dieu en s'écriant : « Béni soit le Seigneur, Dieu d'Israël ! » Puis elle se prosterna devant Jésus, et tous les assistants glorifièrent le Seigneur.

Le vieux méchant pharisien s'indigna de voir s'opérer un tel miracle le jour du sabbat, et pendant qu'il gouvernait en quelque sorte Atharoth ; comme il n'osait pourtant s'adresser directement à Jésus, il se tourna d'un air d'autorité vers le peuple, et dit avec aigreur : « Il y a six jours pendant lesquels on doit travailler ; venez donc ces jour-là vous faire guérir, et non pas le jour du sabbat ». Le Seigneur lui répondit : « Hypocrite, chacun de vous ne délie-t-il pas son bœuf où son âne le jour du sabbat pour le mener boire ? N'était-il pas juste que cette fille d'Abraham fût délivrée le jour du sabbat des liens que Satan lui avait imposés depuis dix-huit ans ? » Alors le pharisien courbé fut couvert de confusion, et tous les assistant glorifièrent Dieu et se réjouirent du miracle.

C'était un touchant spectacle que de voir les filles de la femme guérie et quelques jeunes garçons de sa famille l'entourer, et manifester leur joie, qui était partagée par tout le monde ; car elle était riche, aimée et considérée dans la ville entière. Chacun était révolté

et trouvait odieux que ce pharisien s'irritât de la guérison d'une pieuse femme, au lieu d'implorer du secours pour lui-même. Jésus continua à enseigner sur la sanctification du sabbat, avec la même sévérité qu'il avait montrée au Temple, lorsqu'on lui avait reproché la guérison du malade de la piscine de Béthesda.

CHAPITRE V

Massacre des Galiléens dans le Temple sur l'ordre de Pilate.

Le jour qui suivit le départ de Jésus, Pilate, ayant fait défendre sous peine de mort aux Galiléens de sortir de Jérusalem, en avait emprisonné quelques-uns comme otages. Quelques jours après, il les relâcha et donna à tous la permission de faire leur offrande au Temple et de s'en aller. Lui-même fit ses dispositions pour se rendre à Césarée. Les Galiléens, aussi étonnés qu'heureux de leur délivrance, se hâtèrent de se rendre au lieu saint avec des victimes, car plusieurs d'entre eux, à cause de quelques offenses envers Dieu, avaient été empêchés d'offrir leurs sacrifices.

Il était d'usage, pendant ces fêtes, de porter au Temple toute sorte de présents et d'offrandes. Non seulement on achetait des bestiaux pour les immoler, mais beaucoup de personnes faisaient la vente de tout ce qui ne leur était pas absolument indispensable et en mettaient le produit dans le tronc du Temple. Les riches payaient pour les pauvres. Je vois beaucoup de monde dans le Temple, sans cependant que la foule soit extraordinaire ; il y a, en divers endroits, de petits groupes de Juifs penchés en avant, la tête voilée et revêtus de manteaux de pénitence : les uns se tiennent debout, les autres agenouillés ou prosternés par terre.

Judas de Gaulon est auprès du tronc avec ceux de ses

partisans que Pilate a fait arrêter, puis relâcher. Parmi ces instruments des hérodiens, quelques-uns sont leurs dupes, d'autres sont aussi méchants qu'eux. Il y a là beaucoup de personnes de Gaulon, de Thirza et autres repaires d'hérodiens. Je vois ces gens, après avoir déposé leurs offrandes en argent, absorbés dans la prière puis je vois une dizaine de scélérats, habillés comme eux, se glisser de divers côtés, s'approcher sans bruit tirer de dessous leurs manteaux de courtes épées à triple tranchant et tuer ceux qui se trouvent le plus près d'eux. J'entends des cris épouvantables; la foule sans armes, saisie d'épouvante, s'enfuit dans toutes les directions. En même temps, les hommes que j'ai vus s'agenouiller revêtus de manteaux de pénitence, et qui ne sont autres que des Romains déguisés en juifs accourent, frappent et tuent tous ceux qu'ils rencontrent. Plusieurs d'entre eux vont droit au tronc des aumônes, et enlèvent une grande partie de l'argent qui y est déposé : la confusion est si grande, qu'ils laissent tomber à terre un grand nombre de pièces d'argent. D'autres Romains courent au lieu où l'on immole les victimes, et égorgent les Galiléens qui s'y trouvent. Je ne sais d'où viennent ces meurtriers; je les vois arriver de tous côtés; quelques-uns même entrent par les fenêtres.

Comme tous ceux qui étaient dans le Temple accoururent quand ils entendirent crier au meurtre, beaucoup de personnes inoffensives de Jérusalem furent massacrées dans la mêlée, ainsi qu'un grand nombre de pauvres gens, qui vendaient divers aliments dans le parvis et dans les enfoncements des murailles du Temple. Pendant ma vision, j'ai suivi plusieurs Galiléens dans un corridor obscur où ils voulaient se sauver. Ils avaient tué quelques Romains, et leur avaient enlevé leurs armes. Dans ce corridor, ils rencontrèrent Judas de Gaulon, qui s'y était caché; ils le prirent pour un Romain et l'assommèrent, quoiqu'il leur criât qu'il

était Judas : la confusion était si grande à cause des déguisements des meurtriers, que tous ceux qui se rencontraient se précipitaient les uns sur les autres. Le massacre dura environ une heure. Alors le peuple, ayant pris les armes, se porta au Temple, et les Romains se retirèrent dans la forteresse Antonia, qu'ils fermèrent derrière eux. Pilate avait déjà qutité la ville, et la garnison romaine, qui s'était mise sur la défensive, avait occupé toutes les avenues pour empêcher tout ralliement.

Comme j'étais sur une des pentes les plus escarpées de la montagne du Temple, je regardai dans les rues étroites de la ville, et je vis des femmes et des enfants courir en pleurant de maison en maison ; on venait de leur annoncer qu'on avait tué leurs maris ou leurs pères, ouvriers employés aux travaux du Temple, qui demeuraient dans son voisinage. La confusion était effrayante dans le Temple : chacun cherchait à se faire une issue pour en sortir. Les anciens, les magistrats s'y rendirent, accompagnés de pharisiens et d'hommes armés. Tout était plein de sang et de cadavres ; des mourants et des blessés gémissaient et se tordaient sur le sol, où beaucoup d'argent était semé.

Bientôt arrivèrent les parents des habitants de Jérusalem qui avaient été tués dans la mêlée : de tous les côtés retentirent des lamentations, des imprécations, des cris de rage et de désespoir. Les princes des prêtres et les pharisiens étaient épouvantés ; le Temple était profané ; les prêtres n'osaient pas y entrer, de peur de se souiller par le contact des morts. On ne pouvait point continuer la fête.

Le nombre des victimes fut plus grand que lors de l'écroulement de l'aqueduc. Presque tous ceux qui avaient réclamé contre les édits de Pilate avaient été massacrés. Pilate se vengea ainsi, au moment où ils se trouvaient sans défense ; il se vengea en même temps du perfide Hérode, qui avait fait écrouler l'aqueduc.

CHAPITRE VI

La transfiguration au Thabor

En ce temps-là Jésus vint à Kisloth-Thabor, ville située au pied du Thabor du côté du midi ; il envoya les disciples de divers côtés pour enseigner et pour opérer des guérisons, ne gardant auprès de lui que Pierre, Jean et Jacques, avec qui il gravit la montagne par un sentier tortueux pratiqué sur ses flancs. Ils n'atteignirent le sommet qu'après deux heures de marche, parce que Jésus les fit arrêter pour prier et enseigner, aux lieux et dans les grottes où avaient demeuré les prophètes. Les disciples n'avaient apporté aucun aliment ; le Sauveur le leur avait défendu, en leur disant qu'ils seraient abondamment rassasiés. Sur le sommet de la montagne, où l'on jouit d'une vue aussi belle qu'étendue, il y a un vaste plateau entouré de bancs de gazon et d'arbres touffus. Le sol est couvert de fleurs et d'herbes odoriférantes, et, au milieu du plateau, s'élève un rocher où est creusé un réservoir ; en tirant une cheville, on en fait jaillir une eau fraîche et limpide. Les disciples lavèrent les pieds du maître et les leurs, et se rafraîchirent ; après quoi tous entrèrent dans un enfoncement du rocher par où l'on s'introduisait sous une grotte semblable à celle du jardin des Oliviers (1).

Jésus revint sur le plateau et continua de les instruire ; il leur parla de la prière qu'on fait à genoux,

(1) Cette montagne avec ses grottes, jadis habitées par des prophètes, ses fleurs odorantes et sa source d'eau vive, semble offrir un symbole de la contemplation qui, en élevant vers Dieu notre âme, l'arrose des eaux de la grâce, l'orne des fleurs de la [illegible] l'embaume de ses parfums, et finit par la transfigurer tout entière.

et leur dit que dorénavant ils devaient prier avec une grande ferveur, les mains levées vers le ciel. Il leur enseigna l'Oraison dominicale, en y entremêlant quelques passages des Psaumes ; et ils firent cette prière à genoux, rangés en demi-cercle. Jésus se plaça en face d'eux, s'agenouilla appuyé contre une paroi du rocher, et leur fit une instruction admirable. Il leur expliqua la création et la rédemption, dans un langage plein de profondeur et de suavité. J'ai tout entendu ; mais je suis si malade, que je ne saurais rien en reproduire. Jésus parla avec une tendresse et un enthousiasme extraordinaire : les disciples étaient ravis.

En commençant son enseignement, il leur avait dit qu'il voulait leur faire connaître qui il était ; qu'ils le verraient glorifié, afin que leur foi ne fût pas ébranlée lorsqu'il serait outragé, maltraité, dépouillé de toute sa gloire et livré à la mort. Le soleil était couché à ce moment et il commençait à faire nuit ; mais ils ne s'en aperçurent pas, tant les paroles et l'aspect surhumain du Sauveur les captivaient et les transportaient d'admiration. Bientôt Jésus devint lumineux, et de plus en plus ; je vis alors apparaître autour de lui des esprits célestes. Pierre les vit aussi, car il interrompit le Seigneur et lui dit : « Maître, que signifie ceci ? » Jésus lui répondit : « Ils me servent. » Pierre, plein d'enthousiasme, s'écria en étendant les mains : « Maître, nous voici ! nous sommes prêts à vous servir en toutes choses. » J'ai oublié la réponse de Jésus, qui continua d'enseigner, Avec l'apparition des anges autour du Sauveur, des courants de parfums se répandirent dans l'air, et les disciples éprouvèrent un rassasiement surnaturel et un contentement céleste. Or le Seigneur, devenant de moment en moment plus lumineux, fut comme diaphane. Le lieu qu'il occupait était tellement éclairé au milieu des ténèbres de la nuit, qu'on pouvait distinguer, aussi bien qu'on l'eût fait en plein jour, chacune des plantes qui couvraient le sol. Les

disciples, tout hors d'eux, se voilèrent la tête, et se prosternèrent à terre, où ils demeurèrent immobiles (1).

Il était environ minuit quand cette divine lumière m'apparut dans son plus grand éclat. Une voie lumineuse s'étendait du ciel à la terre ; sur cette voie, je vis, au milieu d'un mouvement incessant, des esprits célestes revêtant les formes les plus diverses, quelques-uns ressemblant à des prêtres, d'autres à des guerriers. Avec eux venaient la consolation, la force la lumière et la béatitude (2).

Je vis Jésus élevé dans les nues, à une grande hauteur. Je vis le ciel ouvert au-dessus de sa tête, et j'aperçus, assis sur un trône, un personnage à l'air majestueux, tout éblouissant de splendeur. De son visage et de sa bouche sortaient des torrents de lumière, qui se répandaient sur Jésus. Il tenait, dans sa main droite, un sceptre qu'il penchait vers le Seigneur. Le trône était porté par des vieillards, des anges et d'autres figures : au milieu des rangs des anges, j'aperçus un grand nombre de places vides, et je ne vis pas de saints ni de patriarches.

Pendant que les apôtres étaient prosternés, la face contre terre, et comme ravis en extase, j'aperçus trois formes lumineuses auprès de Jésus ; je ne les vis que quand elles entrèrent dans la sphère lumineuse. Elles semblaient venir d'une façon toute naturelle, comme quelqu'un qui, du sein de la nuit, passe dans un lieu éclairé. Deux d'entre elles se montraient sous une forme plus distincte et plus corporelle ; elles m'apparurent comme deux patriarches planant dans la lu-

(1) Voulant prémunir ses plus fidèles disciples contre le doute à l'heure de sa passion, Jésus-Christ leur dévoila ainsi ce qu'il est : l'image resplendissante de Dieu. Sa transfiguration est aussi le modèle de la gloire à laquelle il veut nous élever, à l'aide de la grâce, de la prière et des ascensions de la vertu.

(2) C'est l'ordre de la divine sagesse, de nous envoyer par l'intermédiaire de la hiérarchie céleste, la lumière et la grâce qui doivent transfigurer nos âmes. (*Voy.* saint Denys l'Aréopag., *de la Hiérarchie céleste.*

mière, qui s'approchaient de Jésus et s'entretenaient avec lui : c'était Moïse et Elie. La troisième apparition ne parlait point ; elle était plus légère et plus incorporelle : c'était Malachie.

J'entendis Moïse et Elie saluer Jésus, et celui-ci s'entretenir avec eux de la rédemption et de sa Passion. Ils n'étaient point décrépits comme à la fin de leur vie, mais dans toute la fleur de la jeunesse. Moïse, plus grand, plus grave et plus majestueux qu'Elie, avait sur le front comme deux excroissances ; il était revêtu d'une longue robe. On retrouvait en lui l'homme énergique, le maître sévère, mais doué d'une grande droiture, d'une âme pure et pleine de simplicité. Il dit à Jésus combien il se réjouissait de le voir, lui qui l'avait tiré de l'Egypte ainsi que son peuple, ce peuple qu'il venait maintenant racheter. Il fit mention de plusieurs figures prophétiques de son temps, et parla avec une grande profondeur de l'Agneau pascal et de l'Agneau de Dieu (1). Elie avait une toute autre apparence ; il y avait en lui quelque chose de plus délicat, de plus aimable et de plus doux. Ni l'un ni l'autre n'avaient le même aspect que Malachie : on voyait, dans leurs figures et dans leur extérieur, quelque chose d'humain, de terrestre ; on reconnaissait même, dans leurs visages, des traits de famille, tandis que Malachie était plus impassible et plus immatériel que les deux autres ; il avait quelque chose de surhumain et d'angélique : c'était comme une vertu, une mission sous une forme sensible.

Jésus leur raconta tout ce qu'il avait eu à souffrir et tout ce qu'il souffrirait encore. Il leur communiqua les détails de sa Passion. Moïse et Elie manifestèrent souvent leur émotion et leur joie ; ils lui offrirent leurs consolations et leurs sentiments de compassion et de

(1) Moïse et Elie apparaissent ici à côté de Jésus, pour exprimer qu'il est la réalisation de toutes les figures, le centre, le but et la consommation de la loi et des prophètes.

vénération, tout en louant et glorifiant Dieu (1). Ils firent remarquer à plusieurs reprises, les figures symboliques qui se rapportaient à ce que Jésus disait, et ils louaient Dieu d'avoir eu pitié de son peuple de toute éternité.

Cependant les disciples, qui avaient été constamment prosternés la face contre terre et comme endormis, levèrent la tête, et virent la gloire du Seigneur, et les deux hommes qui étaient avec lui. Au moment où Jésus, dans la description de sa Passion, en vint à son crucifiement, il étendit les bras comme pour dire que c'était ainsi que le Fils de l'homme serait élevé. Sa face, tournée vers le midi, devint resplendissante comme le soleil, et son vêtement d'une éclatante blancheur ; je le vis élevé au-dessus de terre, ainsi que les prophètes et les trois apôtres (2).

Enfin les prophètes se séparèrent du Seigneur et disparurent dans les ténèbres, Elie et Moïse au levant, et Malachie au couchant. Pierre, hors de lui dans sa joie, dit à Jésus : « Maître, il nous est bon d'être ici ; faisons trois tentes, une pour vous, une pour Moïse et une pour Elie ! » Il pensait qu'il ne leur fallait pas d'autre paradis, puisqu'ils jouissaient là d'un bonheur ineffable, et en parlant de tentes il entendait des lieux de repos et de gloire, des demeures de bienheureux. Il

(1) Jésus révèle ici aux siens que c'est par la Passion douloureuse qu'il est entré dans sa gloire, et que nous devons y entrer après lui. Il nous enseigne à la méditer, à y compatir et à la partager.

(2) Ce magnifique tableau représente en résumé tout le plan de l'ordre surnaturel : Dieu, le père au sommet, source de toute lumière; le Dieu fait homme, préparé par la loi et les prophètes, nous apportant cette lumière ; les anges, dispensateurs invisibles de la grâce, qui est la semence de la gloire, selon l'expression de saint Thomas d'Aquin ; les apôtres, qui en sont les dispensateurs visibles ; l'Eglise, représentée par ses ministres, toute pénétrée de la lumière du Christ, élevée au-dessus de terre et entraînée vers la gloire éternelle ; la Passion et l'oraison, le sacrifice et la prière, les deux grands moyens qui nous font atteindre cette fin divine ; tel est le royaume de Dieu sur la terre, image fidèle du royaume des cieux.

parla ainsi dans son extase, ne sachant ce qu'il disait.

Lorsqu'ils furent revenus à eux-mêmes, j'aperçus une nuée blanche et lumineuse, qui enveloppa Jésus et les apôtres, comme la rosée du matin couvre les prairies ; puis je vis le ciel ouvert au-dessus du Sauveur, et la représentation de la très sainte Trinité, telle que je la vois souvent, où Dieu le Père apparaît sur un trône, sous la forme d'un vieillard, d'un pontife suprême, ayant à ses pieds de nombreuses troupes d'anges et de figures célestes. A ce moment un torrent de lumière se répandit sur Jésus, et une voix, pareille au doux murmure de la brise, vint de la nuée, disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances. Ecoutez-le ! » En entendant ces mots, les apôtres furent saisis d'une frayeur extrême, et ils tombèrent le visage contre terre. Ce fut alors seulement qu'ils eurent conscience du glorieux spectacle dont ils avaient été les témoins, eux qui n'étaient que des hommes faibles et misérables. Et ils tremblèrent devant Jésus, auquel ils avaient entendu rendre témoignage par son Père céleste lui-même.

Mais Jésus s'approchant, les toucha et leur dit : « Levez-vous, et ne craignez point ! » Ils se levèrent et virent Jésus seul. Il était environ trois heures du matin ; le ciel blanchissait à l'approche du jour, et des nuages chargés de rosée planaient sur la contrée au-dessous d'eux. Les apôtres étaient très timides et très pensifs. Jésus leur dit qu'il leur avait fait voir la transfiguration du Fils de l'homme pour fortifier leur foi, afin qu'ils ne fussent pas ébranlés, lorsqu'ils le verraient livré pour les péchés du monde entre les mains des impies, ni scandalisés de ses humiliations, et aussi afin qu'ils pussent soutenir les faibles. Il mentionna la foi de Pierre, à qui Dieu avait déjà révélé ce mystère, et parla du rocher sur lequel il voulait bâtir son Eglise. Ils se mirent de nouveau à prier ; quand l'aurore commença à paraître, ils descendirent par le côté nord-ouest.

Tout en marchant, Jésus leur donna diverses instructions relativement à ce qu'ils avaient vu ; il leur commanda de ne parler à personne de cette vision, jusqu'à ce que le Fils de l'homme fût ressuscité d'entre les morts. Cette défense fit naître en eux de profondes réflexions : ils étaient tout émus et plus pénétrés de vénération qu'auparavant. Depuis que la voix venue du ciel avait dit : « Ecoutez-le ! » ils se rappelaient avec douleur et crainte leurs doutes et leur incrédulité. A mesure cependant que la lumière du jour se répandait sur la terre, ils revinrent à eux, et se communiquèrent la surprise que leur avaient causée ces paroles « Jusqu'à ce que le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts ! » Cependant ils n'osaient pas encore interroger Jésus sur ce sujet.

CHAPITRE VII

Guérison d'un jeune possédé.

Le Seigneur n'était pas encore arrivé au pied de la montagne, que le peuple se pressait déjà en foule au-devant de lui, amenant beaucoup de malades, qu'il consola et guérit. Une crainte respectueuse s'empara de tous ceux qui vinrent à sa rencontre, car il y avait dans sa personne quelque chose d'extraordinaire, de surhumain et de lumineux. A quelque distance de ce premier rassemblement, Jésus aperçut un grand nombre de personnes, parmi lesquelles se trouvaient plusieurs scribes, et aussi les disciples qu'il avait envoyés la veille aux environs de la montagne. Ces personnes revenaient de la Pâque ; elles avaient rencontré les disciples, dans le lieu où ils avaient passé la nuit, et elles les avaient accompagnés jusque-là, pour y attendre Jésus. A la vue du Sauveur, tous coururent au-devant de

lui et le saluèrent ; ils furent saisis d'étonnement en le considérant, car le reflet de sa transfiguration était encore visiblement empreint sur sa physionomie. Les disciples furent aussi frappés de l'air timide et pensif des trois apôtres qui suivaient le Seigneur ; ils se doutèrent bien que quelque chose d'extraordinaire avait eu lieu.

Cependant Jésus leur demanda quel était le sujet de leur discussion ; car, au moment où ils l'avaient rejoint, ils étaient en pourparler. Alors un homme d'Amthar (ville située dans les montagnes de Galilée, et où s'était passée l'histoire du pauvre Lazare et du mauvais riche) s'approcha de Jésus, se jetant à ses pieds, et le suppliant d'avoir pitié de son fils unique, âgé de neuf à dix ans : il était lunatique, et avait en lui un esprit muet qui le jetait souvent dans le feu ou dans l'eau, et le déchirait de telle sorte, que le pauvre enfant souffrait cruellement et poussait des cris affreux. Il ajouta qu'il l'avait déjà présenté à ses disciples, lorsqu'ils avaient visité Amthar ; mais qu'ils n'avaient pu le guérir, et que c'était à ce sujet qu'ils discutaient au moment où ils l'avaient rejoint. A ce récit Jésus s'écria : « O race incrédule et perverse, jusqu'à quand serai-je avec vous ? Jusqu'à quand vous supporterai-je ? Amenez-moi votre fils », dit-il ensuite au père. Ce dernier rentra dans la foule, et alla chercher son enfant, qu'il avait porté, pendant tout le voyage, sur son dos, comme on porte une brebis. Dès que l'enfant eut vu Jésus, il fut tourmenté par l'esprit ; il fit des contorsions effroyables et tomba violemment par terre, la bouche ruisselante d'écume ; mais, sur un mot lui ordonnant de se tenir tranquille, il obéit et se calma. Alors Jésus demanda au père depuis combien de temps ces crises lui arrivaient. « Depuis son enfance », reprit le père ; puis il s'écria : « Oh ! si vous le pouvez, ayez pitié de nous et secourez-nous ! » Jésus lui répondit : « Oui, si tu crois ! Tout est possible à celui qui croit. — Je crois, Seigneur !

repartit le père en versant des larmes ; aidez mon incr dulité ».

A ces paroles prononcées à haute voix, la foule, q la crainte avait jusque-là tenue à l'écart, se rapproch Jésus leva la main sur l'enfant et menaça l'esprit in pur, lui disant : « Esprit muet et immonde, je te le com mande, sors de cet enfant et n'y rentre plus ». Un gran cri sortit de la bouche de l'enfant ; celui-ci ressentit u terrible déchirement, et l'esprit sortit. L'enfant éta très pâle ; il resta étendu sans mouvement comme u mort. Tandis qu'on cherchait vainement à le faire r venir à lui, beaucoup de gens s'écrièrent : « Il est mor il est vraiment mort ! » Mais Jésus, le prenant par main, le releva parfaitement guéri et le rendit à so père, à qui il donna des conseils. Le père lui rend grâces, en versant des larmes et en chantant des ca tiques de louanges ; tous les assistants glorifièrent grandeur de Dieu.

Jésus ne resta en cet endroit que jusqu'à neuf heur du matin. Il n'entra ni dans la ville ni nulle part a leurs ; après avoir guéri encore quelques malades, il mit en route avec les disciples. Ils passèrent deva Cana et parcoururent la vallée des bains de Béthuli jusqu'à la petite ville de Dothaïm, située à trois lieu de Capharnaüm, et près de laquelle avait eu lieu conversion de Marie-Madeleine. Ils suivirent par group séparés les chemins de traverse, pour éviter la foul qui sur les grandes routes revenait de Jérusalem ; Jés allait d'un groupe à l'autre.

Pendant ce voyage, les apôtres qui avaient été t moins de la transfiguration s'approchèrent de Jésus lui demandèrent la signification de ces paroles qu avait prononcées la nuit précédente : « Jusqu'à ce q le Fils de l'homme ressuscite d'entre les morts ». Ell les avaient occupés constamment, et ils n'avaient ces de s'en entretenir. Puis ils ajoutèrent : « Pourquoi do les scribes disent-ils qu'il faut qu'Elie vienne aupar

vant ? » Jésus leur dit : « Elie, en effet, doit venir, et rétablira toutes choses. Mais je vous le dis : Elie est déjà venu, et ils ne l'ont point connu, et ils ont fait de lui tout ce qu'ils ont voulu. C'est ainsi que le Fils de l'homme lui-même doit être traité par eux ». Il ajouta encore d'autres choses, d'où les disciples conclurent qu'il voulait leur parler de Jean-Baptiste.

Ils lui demandèrent ensuite pourquoi ils n'avaient pu chasser le démon du corps de l'enfant lunatique. Jésus leur répondit : « A cause de votre incrédulité. En vérité je vous le dis, si vous aviez de la foi comme un grain de sénevé, vous diriez à cette montagne : Retire-toi, et elle se retirerait, et rien ne vous serait impossible. Mais ce genre de démons ne se chasse que par la prière et le jeûne ». Il les instruisit encore sur ce qu'ils avaient à faire pour vaincre la résistance du démon ; il leur dit que la foi donnait force et vie à nos actions, mais que la foi elle-même était fortifiée par la prière et le jeûne ; ces bonnes œuvres, en effet, ôtent tout pouvoir sur nous-mêmes à cet ennemi qu'on veut chasser d'autrui. Il parla longuement des différentes manières de guérir les diverses espèces de possessions.

CHAPITRE VIII

Divers enseignements de Jésus, spécialement sur le renoncement, la simplicité, l'humilité, la chasteté dans le mariage.

Jésus enseigna à Dothaïm et aux environs, et plusieurs disciples vinrent le rejoindre. Les pharisiens firent un festin auquel ils l'invitèrent ainsi que ses disciples. Au moment de se mettre à table, le disciple Manahem de Koréah entra, accompagné d'un jeune savant de Jéricho, qu'il connaissait, et qui, quoique refusé

une première fois, s'était adressé à lui pour obtenir d'être reçu au nombre de ses disciples. C'était ce jeune homme possesseur de grands biens à Samarie, à qui Jésus avait dit précédemment qu'il devait d'abord renoncer à tout. Il revenait maintenant après avoir tout réglé, partagé avec ses parents, et s'être néanmoins réservé un domaine, n'ayant pu se décider à ne point garder de quoi vivre. Jésus refusa encore de l'admettre à cause de cette arrière-pensée. Il se retira très mécontent. Les pharisiens s'en scandalisèrent beaucoup, car ils affectionnaient ce jeune homme ; ils reprochèrent à Jésus de parler toujours de charité et d'en manquer lui-même ; de blâmer les pesants fardeaux qu'imposaient les pharisiens, et d'en imposer de plus difficiles à porter. Ce jeune homme était savant, mais Jésus, disaient-ils, ne voulait s'entourer que d'ignorants ; il retranchait à l'homme les choses les plus indispensables, et lui permettait de transgresser la tradition des anciens. Puis ils revinrent encore sur la violation du sabbat, ainsi que sur les purifications omises. Le Sauveur les confondit par ses réponses ordinaires.

Le lendemain, le Sauveur se trouvait avec les disciples dans la maison de Pierre, située près du lac. Ceux qui recevaient l'impôt destiné au Temple, venant à passer, demandèrent à Pierre si son maître ne payait pas les deux drachmes. Pierre, ayant répondu qu'il les paierait, rentra ; et Jésus lui dit : « Que t'en semble, Simon ? De qui les rois de la terre réclament-ils le tribut et le cens : de leurs enfants, ou des étrangers ? » Pierre répondit : « Des étrangers ». Jésus reprit : « Ainsi les enfants en sont exempts. Cependant, pour ne point scandaliser ces hommes, va à la mer, jette l'hameçon, et avec un poisson tu prendras un statère : donne-le pour moi et pour toi ». Pierre, dans la simplicité de sa foi, alla à sa pêcherie, jeta à la mer un des hameçons qui se trouvaient là, et prit un gros poisson. Il lui mit la main dans la bouche, et en retira une pièce de mon-

naie, jaunâtre et oblongue, qu'il donna aux percepteurs pour lui-même et pour Jésus. Le poisson était si gros, qu'il suffit au repas de midi.

Jésus demanda ensuite aux disciples quelle était la question qu'ils avaient discutée la veille sur le chemin de Dothaïm. Ils n'osèrent répondre, car il s'était agi de savoir quel était le plus grand d'entre eux. Mais il connaissait leurs pensées ; il s'assit donc et leur dit : « Si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier, et le serviteur de tous ». Il enseigna sur ce sujet, et leur dit pourquoi il n'avait pas voulu recevoir le jeune homme qui s'était présenté la veille.

Après le dîner, le Sauveur se rendit avec les apôtres et les disciples à Capharnaüm : on y célébrait une sorte de fête populaire en l'honneur de ceux qui revenaient de Jérusalem. Les rues et les maisons étaient parées de fleurs et de guirlandes de verdure. Les vieillards, les femmes et les enfants allaient à la rencontre des arrivants, qui traversaient les rues en procession, et visitaient leurs amis et les personnages les plus distingués. Cependant Jésus et les siens parcoururent la ville ; les pharisiens les accompagnèrent quelque temps, leur témoignant beaucoup de bienveillance.

Jésus visita des pauvres et plusieurs personnes qui lui étaient dévouées. Sur le marché, où se trouvaient l'ancienne et la nouvelle synagogue, les élèves des écoles le saluèrent, et beaucoup de mères lui amenèrent leurs enfants. Tout en marchant, le Seigneur avait enseigné ceux qui l'entouraient ; mais ici il s'arrêta, bénit les enfants, les instruisit, puis fit donner à tous, aux riches comme aux pauvres, de petites robes fournies par les bienfaitrices de la communauté, et que les saintes femmes avaient apportées de Jérusalem. Il fit aussi distribuer des fruits, des tablettes et divers autres objets. Pendant cette distribution, le Seigneur enseigna de nouveau le peuple et les disciples. Ces derniers lui ayant demandé qui était le plus grand dans le royaume

des cieux, Jésus appela à lui la femme d'un riche marchand qui se tenait à quelque distance, sous la porte d'une maison, avec son enfant âgé de quatre ans. Cett femme baissa son voile et s'avança avec son petit gar çon ; elle le remit au Sauveur, puis se retira. Le se gneur embrassa l'enfant, le plaça au milieu de ses di ciples, et, comme d'autres enfants étaient venus l'er tourer, il dit : « Si vous ne devenez comme ces petits, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui qui reçoit en mon nom un enfant me reçoit ; et celui qui me reçoit, reçoit Celui qui m'a envoyé. Quiconque se fait petit comme un enfant, celui-là est le plus grand dans le royaume des cieux. »

Comme Jésus avait parlé de recevoir en son nom, Jean, prenant la parole, dit qu'ils avaient vu un homme qui chassait les démons en son nom, et qu'ils l'en avaient empêché parce qu'il ne faisait pas partie de ses disciples. Jésus les en reprit, puis continua à les instruire.

Quand le Seigneur eut fait connaître à ses disciples le cas qu'on doit faire de la simplicité et de la candeur de l'enfance, il bénit le petit garçon, qui était charmant, puis l'embrassa, lui donna des fruits et une petite robe, et, ayant fait appeler la mère, le lui rendit, en lui adressant quelques paroles prophétiques sur la destinée de ce cher petit. Elles ne furent comprises que plus tard. Il devint disciple des apôtres, puis évêque et martyr : on lui avait donné le nom d'Ignace.

Je fus très touchée à la vue d'une femme qui, avant et pendant la prédication de Jésus, se tint constamment au milieu de la foule, couverte de son voile. Elle était sans cesse comme hors d'elle-même, tant elle ressentait d'émotion et de joie, répétant fréquemment à demi-voix ces paroles : « Heureux le sein qui vous a porté, et les mamelles qui vous ont allaité ! mais bienheureux surtout ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent ! » Les femmes qui l'entouraient en furent très

émues et très édifiées. A chaque pause que Jésus faisait dans son enseignement, elle répétait les mêmes paroles du plus profond de son cœur, les yeux baignés de larmes et les mains jointes, exprimant ainsi son amour et son admiration. La présence du Sauveur, sa vie, ses enseignements lui causaient un enthousiasme auquel elle se livrait avec la simplicité d'un enfant. Son nom était Léa ; elle était la femme d'un pharisien malveillant de Césarée de Philippe, et belle-sœur de l'hémorroïsse de Césarée. Lors de la prédication de Jésus dans cette ville, elle s'était déjà écriée : « Heureux le sein qui vous a porté, etc., » et Jésus lui avait dit : « Heureux plutôt ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la gardent. » Depuis ce temps-là, elle avait continuellement à la bouche cette exclamation, à laquelle elle ajoutait la réponse du Sauveur, et ces mots étaient devenus pour elle une prière qu'elle récitait dévotement et avec ferveur. A Capharnaüm elle avait visité les saintes femmes. et elle avait donné pour les hôtelleries une grande partie de sa fortune.

En ce temps-là je vis Jésus avec quelques apôtres et quelques disciples à Bethsaïde, où revinrent ceux qu'il avait envoyés en mission ou qui étaient restés chez eux. La plupart arrivèrent exténués et dénués de tout. Le Sauveur et les siens les reçurent très affectueusement ; les soins les plus empressés leur furent prodigués : on les conduisit dans la maison d'André, où on leur lava les pieds ; puis on leur prépara des bains, on les fit changer de vêtements et on leur apprêta un repas.

Comme le Seigneur lui-même se mit à les servir avec empressement, Pierre lui dit : « Maître, pourquoi voulez-vous aussi les servir ? Laissez-nous ce soin. » Mais Jésus dit qu'il était venu pour servir, et que ce qu'on faisait pour eux, on le faisait pour son Père. Ensuite il leur donna encore des enseignements touchant

l'humilité, répétant que celui qui était le moindre parmi eux et le serviteur de tous serait le plus grand ; mais que celui qui servait le prochain et soulageait son frère non par charité, mais pour devenir le premier à ce prix, n'était qu'un hypocrite et un faux serviteur, et qu'il avait déjà reçu sa récompense ; car c'était lui-même qu'il servait, et non son frère. Le nombre des disciples qui étaient avec Jésus en ce moment s'élevait à soixante-dix ; il y en avait en outre à Jérusalem et aux environs.

Jésus fit aux apôtres une autre instruction d'une profondeur admirable, dans laquelle il dit clairement qu'il n'avait pas été engendré par un homme, mais conçu du Saint-Esprit. Il parla aussi de sa mère avec une extrême vénération. Il l'appela le vase très pur et très saint, le vase choisi, après lequel les cœurs de tous les hommes pieux avaient soupiré, et que la bouche de tous les prophètes avait imploré depuis des milliers d'années. Il parla du témoignage que son Père lui avait rendu lors de son baptême, mais il ne mentionna pas celui qu'il venait de recevoir au Thabor. Il appela heureux et saint le temps qui l'avait vu naître, et expliqua comment était rétablie par lui l'alliance de Dieu avec les hommes. Il parla avec une grande profondeur de la chute de l'homme, de sa séparation d'avec le Père céleste, de la puissance de Satan et des mauvais esprits ; il dit que, par le fait de sa naissance de la Vierge immaculée, la vertu de Dieu, le royaume de Dieu reparaissait sur la terre, et que par lui et en lui tous les hommes recevaient l'adoption comme enfants de Dieu. Il dit ensuite qu'il était venu rétablir le lien naturel et surnaturel, le pont entre Dieu et l'homme, et que celui qui voulait passer par là devait le faire avec lui et en lui, en renonçant aux choses terrestres et aux plaisirs de ce monde. Il dit enfin que la puissance des mauvais esprits et leur empire sur le monde et sur les hommes

pouvaient être affranchis, en son nom, par l'intime union avec lui dans la foi et la charité, de la servitude à laquelle cette puissance les avait assujettis. Il s'exprima de la manière la plus grave et la plus solennelle. Les disciples ne comprirent pas tout ce qu'il dit, mais ils furent très affligés parce qu'il parla de sa Passion. Les trois apôtres qui avaient été avec le Sauveur sur le Thabor étaient depuis lors plongés dans leurs pensées et leurs méditations.

Jésus se rendit ensuite avec les disciples au nord de Capharnaüm, vers la montagne où il avait donné aux apôtres leur première mission ; il s'y promena pendant deux heures parmi les moissonneurs, enseignant tantôt ces derniers, tantôt ses disciples.

Jésus instruisit les moissonneurs pendant qu'ils se reposaient : il leur demandait combien ils avaient semé, et combien ils récoltaient ; à qui le blé appartenait, quelle était la nature du sol, comment ils le cultivaient; puis il prenait occasion de ces questions et des réponses pour leur raconter des paraboles sur les semailles, sur l'ivraie, sur le grain de froment, sur la mauvaise herbe qui serait arrachée et jetée au feu. Il apprit aussi aux disciples comment ils devaient répéter ces enseignements, et il leur expliqua la moisson dans un sens spirituel. Il les appela ses semeurs et ses moissonneurs, qui devaient à présent recueillir les semences pour pouvoir plus tard en tirer une abondante récolte, car il ne resterait pas longtemps avec eux. Les disciples lui demandèrent aussitôt avec anxiété s'il ne resterait pas avec eux jusqu'à la Pentecôte. Jésus leur répondit : « Que deviendriez-vous, si déjà je n'étais plus avec vous? »

Le Sauveur faisait aussi aux bergers des questions telles que celles-ci : « Ce troupeau est-il à vous? Ces brebis appartiennent-elles à plusieurs troupeaux? Comment les gardez-vous? Pourquoi les brebis sont-elles dispersées? etc. » Ces entretiens l'amenaient à

leur donner ses admirables enseignements sur la brebis perdue et sur le bon pasteur (1).

Jésus exposa alors à ses disciples tous les devoirs d'un bon pasteur ; et se fit à lui-même l'application de ce qu'il avait dit, ajoutant qu'il allait donner sa vie pour ses brebis. Il apprit aussi aux disciples comment ils devaient, dans leurs courses apostoliques, s'entretenir avec les hommes disséminés dans les champs, avec les délaissés, et répandre parmi eux la bonne semence. Cet enseignement, donné si charitablement et si paisiblement au milieu de la solitude, était extrêmement touchant et pénétrait tous les cœurs.

Jésus entra ensuite, et pour la première fois, avec ses disciples, dans la petite ville de Lekkum, située à une lieue du Jourdain. Les six apôtres l'avaient visitée au commencement de leur première mission. On y donnait ce jour-là une fête à ceux qui revenaient de Jérusalem, ainsi qu'on l'avait fait dernièrement à Capharnaüm. Les rues étaient pareillement ornées de fleurs et de guirlandes de verdure. Les élèves des écoles allaient à la rencontre des nouveaux arrivés, qui ne manquaient pas d'aller visiter leurs amis.

Jésus se rendit chez plusieurs vieilllards, et guérit quelques malades. Il fit sur la place publique, devant la synagogue, une instruction d'abord aux enfants, qu'il bénit, puis aux jeunes garçons et aux jeunes filles qui étaient venus là avec leurs maîtres pour prendre part à la fête. Lorsque ceux-ci se furent retirés, il donna en paraboles à plusieurs groupes d'hommes et de femmes de profondes instructions au sujet du ma-

(1) Jésus, auteur de la nature, l'avait faite pour exprimer symboliquement les choses invisibles et surnaturelles. Les deux ordres se ressemblent, parce qu'ils portent tous deux l'empreinte et l'image du Verbe créateur. Notre nature sensible a d'ailleurs besoin de ces symboles et de ces images pour s'élever plus haut. Voilà pourquoi Jésus se sert ordinairement de comparaisons et de paraboles pour expliquer sa doctrine ; voilà pourquoi l'Ecriture sainte est remplie de symboles et de figures.

riage ; mais je suis trop malade pour pouvoir répéter tout ce qu'il enseigna. Il dit, entre autres choses, qu'il y a dans la nature humaine beaucoup de mauvais penchants qu'on doit vaincre et dompter par la prière et la mortification ; que celui qui satisfait ses passions brutales sème des passions brutales ; que nos œuvres nous survivent, et s'élèveront plus tard contre nous comme nos accusateurs ; que notre corps est créé à l'image de Dieu, et que Satan veut détruire en nous cette image ; que les excès amènent à leur suite la maladie, le péché et toutes les abominations. Jésus exhorta ses auditeurs à la chasteté, à la tempérance et à la prière. C'était, disait-il, la continence, la prière et les mœurs pures des anciens qui avaient donné au monde les saints et les prophètes. Il expliqua tous ces enseignements par des comparaisons empruntées à l'ensemencement du blé, à l'enlèvement des mauvaises herbes, symbole de la sensualité, des vices et de la stérilité de l'âme ; à la terre, qu'il faut laisser reposer, et à la bénédiction que Dieu donne aux champs légitimement acquis. Il parla longuement de la culture de la vigne et du retranchement des branches gourmandes, auxquelles il compara nos penchants fougueux, qu'il faut retrancher parce qu'ils ne donnent que du bois, des feuilles et non du raisin : c'est-à-dire des enfants pervers, inutiles, qui, bien loin d'apporter aucune bénédiction, sont semblables aux mauvaises herbes, et étouffent le bon grain (1). Il entretint aussi ses auditeurs des ceps d'une

(1) Combien notre époque aurait besoin de ces saints enseignements ! Quelle vérité plus oubliée, plus obscurcie aujourd'hui que la sainteté du mariage ! Où sont les chrétiens qui révèrent dans cette institution un grand sacrement, image de l'union spirituelle de Jésus-Christ avec son Eglise, dont il sert à préparer et perpétuer la fécondité : qui respectent ce but sublime d'un état saint ; qui comprennent l'influence de la modération et de la retenue sur tout l'avenir des familles et des races, et s'en font une obligation sacrée, un rigoureux devoir ! Que d'hommes sont nés pour le malheur des temps et des races, de l'oubli coupable de ces saintes vérités !

qualité supérieure, ou des familles pieuses et des vignes améliorées, c'est-à-dire des races converties et régénérées.

Il parla de la sainteté de leur père Abraham, et de l'alliance conclue par la circoncision, disant que ses descendants étaient tous dégénérés par suite de leur désobéissance et de leurs liaisons fréquentes avec les païens. Enfin il raconta la parabole du maître de la vigne qui envoie son fils, et dit ce qui devait arriver à ce dernier.

Ses auditeurs étaient très émus, et plusieurs versaient des larmes ; la plupart ne le comprenaient pas, mais ils se sentaient portés au bien. Jésus enseigna sur ce sujet, parce qu'ils ignoraient complètement ces mystères, et qu'ils vivaient sans retenue dans le mariage. Comme pendant le temps pascal ils se tenaient généralement séparés de leurs femmes, et que cette séparation allait cesser, il les exhorta à vivre saintement et honnêtement, et il dit que l'union charnelle du mariage était pour des époux pieux un souvenir de la chute et de la dégradation de l'homme, et que le mariage devait être pour eux une œuvre de pénitence.

Il leur dit combien est efficace la bonne volonté dans la prière, et il les entretint du renoncement et de la coopération à la grâce. Il dit à ses auditeurs que, quand ils faisaient l'aumône ou qu'ils s'imposaient des privations dans le boire et le manger, ils devaient déposer ces sacrifices dans les mains de Dieu, en le priant de daigner en faire profiter les pauvres bergers du désert ou d'autres nécessiteux, et que le Père céleste, comme un économe fidèle, exaucerait leur prière, si eux-mêmes, en serviteurs fidèles, recherchaient charitablement les pauvres pour les secourir de leur surabondance. C'était ainsi, ajouta-t-il, qu'ils devaient être les zélés coopérateurs de Dieu, qui travaille avec ceux qui ont foi en lui. A cette occasion, il fit une comparaison empruntée au palmier mâle, qui communique sans le toucher au

palmier femelle, et seulement par le désir et l'amour, la vertu de la fécondité.

Vers le soir, Jésus et les disciples passèrent le Jourdain et se rendirent à Bethsaïde-Juliade et à Capharnaüm. Arrivés dans cette dernière ville, Jésus et ses disciples prirent un repas chez un pharisien dont la maison était située près de la porte, non loin de celle du centurion Cornélius.

Le pharisien n'avait invité que ses parents et d'autres pharisiens ses amis. Jésus, en voyant que ces derniers choisissaient les premières places à table, dit aux conviés : « Quand vous êtes invités à un festin, vous ne devez pas vous mettre à la première place, de peur qu'un personnage considérable n'ait été invité, et que le maître de la maison ne vous oblige, à votre grande confusion, à céder votre siège au nouveau venu. Mais vous devez vous mettre à la dernière place, afin que le maître vous dise : « Mon ami, montez plus haut ! » ce qui sera pour vous une gloire. Car quiconque s'exalte sera humilié, et quiconque s'humilie sera exalté ». Il dit aussi à son hôte : « Celui qui invite ses parents, ses amis, ses voisins riches, lesquels l'inviteront à leur tour, a reçu sa récompense ; mais celui qui invite des pauvres, des estropiés, des boiteux et des aveugles, lesquels n'ont rin à lui rendre, sera heureux, car ce qu'il a donné lui sera rendu, à la résurrection des justes ». Ce qu'ayant entendu un des conviés lui dit : « Heureux celui qui mangera du pain dans le royaume de Dieu ! » Alors Jésus se tourna vers lui, et raconta la parabole du grand souper. *(Luc*, XIV, 16-24).

Jésus avait chargé ses disciples de réunir un grand nombre de pauvres à la porte de la maison de son hôte, puis il demanda aux pharisiens si c'était pour lui qu'ils avaient fait préparer le festin. Sur leur réponse affirmative, il les remercia, et, quand tous les convives furent rassasiés, il fit distribuer tous les restes aux pauvres.

Ensuite il traversa la propriété du centurion Zorobabel, et se rendit dans une belle campagne entre Tibériade et Magdalum. Une foule de personnes l'ayant suivi, il leur dit que celui qui voulait venir à lui et être son disciple devait l'aimer plus que ses parents les plus proches, et même plus que sa propre âme, et porter sa croix après lui ; que celui qui voulait bâtir une tour devait auparavant calculer les dépenses ; qu'autrement il ne pourrait l'achever, et qu'on se moquerait de lui ; que celui qui voulait faire la guerre devait auparavant comparer son armée avec celle de l'ennemi, et, si elle était plus faible, demander la paix ; enfin que celui qui voulait être son disciple devait renoncer à tout ce qu'il possédait.

CHAPITRE IX

Grande instruction sur la montagne de Gabara.

Jésus se promenait avec les disciples aux environs de Génésareth, où il continua de les enseigner. Il envoya quarante d'entre eux inviter le peuple à une prédication de plusieurs jours qu'il voulait faire sur la montagne de Gabara. Ils devaient, dit-il aux disciples, appeler tout le monde, annoncer que leur maître n'avait plus longtemps à rester avec eux, et amener tous ceux qu'ils pourraient trouver

Le district de Génésareth est d'une beauté merveilleuse. Il commence au bord du lac, entre Tibériade et Tarichée, à quatre lieues environ de Capharnaüm. A partir du lac, il s'étend à trois lieues dans l'intérieur des terres, et confine au midi Tarichée, jusqu'à la sortie du Jourdain. La charmante vallée de Béthulie, arrosée par le ruisseau qui forme le lac des bains, et par d'autres cours d'eau qui se rendent dans la mer de Ga-

tistement ménagées, forment de tous côtés des bassins et des cascades. Ce pays de Génésareth n'est qu'une suite continuelle de maisons de plaisance, de jardins d'agrément, de vignobles et de vergers, de châteaux, de parcs et d'avenues. On y voit de tous côtés des collines de forme pyramidale, autour desquelles des sentiers montent en serpentant, des plantations gracieuses et comme des labyrinthes de verdure ; et durant toute l'année, il ne cesse d'être couvert de fleurs et de fruits. Beaucoup de riches habitants de Jérusalem y ont des maisons de campagne et des jardins ; Hérode lui-même y possède un château et un parc. Du côté de Tarichée, le lac est bordé de rochers escarpés, puis d'une chaussée en pierres noirâtres, qui s'étend jusqu'à la sortie du Jourdain. Cette chaussée fut détruite par le tremblement de terre qui eut lieu à la mort de Jésus-Christ, et les rives du lac subirent des changements considérables.

Bientôt des troupes nombreuses se dirigèrent de tous les environs vers la montagne de Gabara, et beaucoup de barques chargées d'hommes abordèrent à l'autre rive du lac. Jésus se rendit avec les apôtres et le reste des disciples à Gabara.

Sur le chemin, des pharisiens s'approchèrent de lui, et demandèrent ce que signifiait cette affluence du peuple vers la montagne. « Ne semble-t-il pas, lui dirent-ils, que tout le pays soit en révolution ? » Jésus leur répondit qu'il avait fait appeler le peuple, parce qu'il ne devait pas rester longtemps avec lui, et qu'ils pouvaient, s'ils le voulaient, venir eux-mêmes l'entendre le lendemain.

Jésus arriva le matin vers dix heures sur la montagne. Les disciples avaient rangé le peuple et réglé comment les divers groupes devaient venir successivement entendre la prédication, car il s'en fallait beaucoup que l'espace qui entourait la chaire fût suffisant pour une si nombreuse assemblée. Le peuple était campé sous

des tentes où se tenaient ensemble les gens du même pays. Chaque groupe avait décoré son campement avec les fruits de sa contrée, et élevé à l'entrée une espèce d'arc de triomphe, au haut duquel étaient suspendus une couronne ou un faisceau des produits les plus estimés de la terre natale. Pour les uns c'étaient des grappes de raisin et des épis de blé ; pour d'autres des cannes à sucre et du coton ; pour d'autres encore, des plantes aromatiques et des fruits de toute espèce. Tous ces emblèmes, artistement encadrés de fleurs, offraient un coup d'œil fort agréable. Un grand nombre de pigeons, de cailles et d'autres oiseaux s'étaient rassemblés dans le camp pour recueillir les restes des repas, et ils étaient si familiers, qu'ils venaient manger dans la main.

Beaucoup de pharisiens, de saducéens, de scribes et de magistrats assistaient à la prédication ; ils s'étaient emparés des places les plus rapprochées de la chaire, et avaient fait disposer pour eux des sièges commodes ; plusieurs étaient assis sur des chaises apportées par leurs gens. Jésus fit placer les disciples tout autour de lui, et les pharisiens se scandalisèrent de les voir placés avant eux.

Il commença par une prière ; puis il adressa au peuple une brève exhortation, pour recommander l'attention et le bon ordre. Il voulait leur enseigner des choses nécessaires à leur salut, et que jusqu'à ce jour ils n'avaient ouïes de personne. « Ce que vous ne comprendrez pas, dit-il, vous sera plus tard répété et expliqué par mes disciples, car je n'ai plus longtemps à rester parmi vous. »

Ensuite il s'adressa à haute voix à ses disciples, leur disant de se garder des pharisiens et des faux prophètes. Enfin il enseigna le peuple sur la prière, sur la confiance en la bonté de Dieu, et sur l'amour du prochain. Les disciples amenaient et reconduisaient successivement des troupes d'auditeurs.

Les pharisiens et les scribes interrompirent souvent Jésus par des objections ; il ne leur répondit point, les blâma sévèrement et mit le peuple en défiance à leur égard, ce dont ils furent exaspérés. Ils le traitèrent d'agitateur, d'excitateur de troubles ; ils n'avaient que faire de ses innovations. Ils ressassèrent contre lui et ses disciples toutes les accusations mille fois répétées, et finirent par le menacer d'Hérode, auquel ils voulaient porter plainte de ses enseignements et de ses menaces. Du reste, il avait déjà l'œil sur lui, et il ne tarderait pas à mettre fin à ses déportements. Jésus répondit avec vigueur qu'il continuerait à enseigner, sans se soucier d'Hérode, jusqu'à ce que sa mission fût accomplie. Mais les pharisiens poussèrent si loin la grossièreté et la violence, qu'il y eut un mouvement parmi le peuple, qui se porta tumultueusement en avant. Il leur fallut donc se retirer fort mécontents.

Jésus continua d'enseigner dans un langage très touchant et très entraînant. Il n'opéra pas de guérisons. Il avait fait placer, sous des tentes, auprès de sa chaire, les malades couchés sur leurs lits, afin qu'ils pussent entendre ses instructions. Il leur avait fait dire à tous de prendre patience jusqu'à la fin de sa prédication, qui dura sans interruption jusqu'au soir. Les auditeurs se retirèrent les uns après les autres pour prendre de la nourriture ; mais je n'ai pas vu que le Sauveur ait mangé. Il avait tant parlé, que le soir sa voix était fort affaiblie. Après avoir promis à ses auditeurs de leur envoyer ses disciples pour les consoler, pendant qu'il allait s'éloigner d'eux pour quelque temps, il bénit le peuple et le congédia.

CHAPITRE X

La tête du saint Précurseur est retrouvée à Machérunte, et rapportée à Hébron.

Pendant ce temps, à Machérunte on était fort occupé à déblayer et à bâtir ; je crois qu'on se préparait à la guerre. On démolissait des bâtiments qui avaient servi à Hérode quand il avait tenu sa cour dans ce lieu ; on disposait des emplacements pour loger des soldats et mettre le château en état de défense ; on curait et relevait les fossés, on réparait les murs et l'on faisait de nouveaux retranchements.

Une foule de pauvres gens s'étaient rassemblés pour ramasser les décombres ; plusieurs d'entre eux cherchaient dans les fossés du bois, des ossements et d'autres objets de toute espèce, et transportaient la vase sur leurs champs.

Parmi eux se trouvaient, sous des déguisements, six femmes de la famille du Précurseur. C'étaient les filles d'Héli, beau-frère d'Elisabeth, la servante de Jeanne Chuza, et d'autres, dont quelques-unes de Jérusalem : elles avaient avec elles deux serviteurs. Depuis plusieurs jours déjà, elles s'étaient mêlées aux travailleurs, jusqu'à ce qu'enfin on déblayât le fossé étroit et profond où elles savaient, par révélation sans doute, qu'on avait jeté la tête de Jean-Baptiste. Elles jeûnèrent, prièrent toute la nuit, demandant à Dieu la faveur de la retrouver. Le fond du fossé était incliné comme la pente de la montagne ; on en avait déjà vidé la partie inférieure. En s'aidant de pierres en saillie, on pouvait monter au côté du fossé où l'on avait jeté les immondices de la cuisine, et où se trouvait la tête de Jean : il fallait y pénétrer très avant pour parvenir

jusqu'à cet amas, grossi encore d'une énorme quantité d'os et d'ordures.

Lorsque les ouvriers furent allés prendre leur repas, quelques gardiens, gagnés à prix d'argent, firent entrer les femmes dans le fossé, restant eux-mêmes sur le bord ; on l'avait curé jusqu'au monceau des immondices de la cuisine, qui étaient tout à fait desséchées. Après avoir prié Dieu de leur faire retrouver la sainte tête, elles montèrent avec grande peine au lieu où elle avait été jetée. Bientôt plusieurs d'entre elles l'aperçurent dressée sur une pierre en saillie : elle paraissait les regarder. Elles y voyaient briller comme deux flammes ; sans cela elles auraient pu se tromper, car il y avait dans ce cloaque d'autres têtes humaines. L'aspect de la tête du Précurseur était affreux ; la face était souillée de sang, et la bouche entr'ouverte laissait voir la langue qu'Hérodiade avait percée ; les cheveux par lesquels les bourreaux et Hérodiade l'avait saisie étaient tout hérissés. Les femmes l'enveloppèrent de linges, la mirent dans une outre, et, marchant d'un pas rapide et craintif, se retirèrent avec leur trésor.

Il était temps, car, à peine sorties, elles virent un millier de soldats d'Hérode qui venaient relever deux cents hommes formant la garnison du château. Elles se cachèrent dans une caverne pour ne pas les rencontrer. Après s'être remises en route à travers les montagnes, elles trouvèrent un soldat qui, dans une chute, s'était gravement blessé aux genoux, et qui était resté évanoui sur le chemin. En même temps survinrent à leur rencontre le lévite Zacharie, cousin du père de Jean, et deux Esséniens. Les saintes femmes donnèrent les soins les plus compatissants au pauvre blessé. Comme rien ne pouvait le ranimer, elles mirent près de lui la sainte tête enfermée dans l'outre. Aussitôt il sortit de son assoupissement, se releva et leur dit « J'ai vu Jean-Baptiste ; c'est lui qui m'a secouru. » Elles en furent vivement émues ; elles lavèrent sa bles-

sure avec de l'huile et du vin ; puis elles l'emmenèrent à une hôtellerie voisine, sans lui rien dire toutefois de la tête de Jean. Je les vis ensuite s'en aller par des sentiers écartés, comme l'avaient fait ceux qui enlevèrent le corps de Jean, puis porter le jour suivant la sainte tête à Hébron, chez les Esséniens. Plusieurs de leurs malades furent guéris en la touchant. Les Esséniens la nettoyèrent, l'embaumèrent avec des aromates précieux, et la déposèrent au tombeau avec les mêmes cérémonies qu'ils avaient accomplies pour le corps.

J'ai toujours remarqué chez les Esséniens une grande vénération pour les ossements des saint. Ils conservaient dans des niches ceux des patriarches et des prophètes, enveloppés d'étoffes précieuses ; et ils eurent souvent l'occasion de constater leur vertu pour guérir. Aussi les disciples de Jésus et d'autres Juifs pieux et éclairés ne partageaient-ils pas les opinions des pharisiens touchant la souillure contractée par le contact des corps morts.

CHAPITRE XI

Jésus, après avoir envoyé en mission ses apôtres, se dirige vers les confins de Tyr.

En ces jours-là, Jésus, outre les apôtres, avait bien une centaine de disciples réunis autour de lui. Plusieurs de ceux-ci avaient servi de messagers entre les disciples dispersés et les amis du Sauveur ; d'autres étaient restés chez eux la plupart du temps. Ces disciples n'étaient pas suffisamment instruits de sa doctrine, ni de la manière de la répandre. C'est pourquoi il leur donna toute une série d'explications d'une extrême simplicité, résumant ce qu'il avait dit jusqu'alors, et particulièrement dans ces derniers temps.

Jésus se rendit avec eux tous dans la montagne, à

cinq ou six lieues au nord-ouest de Garisima, village situé à une lieue au nord de Séphoris. Ils arrivèrent sur le versant occidental de la grande chaîne de montagnes qui traverse tout le pays. On aperçoit là une foule de vallées sinueuses, imitant les contours bizarres que trace sur la terre la plante appelée griffe de loup. Le lieu était solitaire, planté de nombreux palmiers et d'autres arbres, dont les branches, pendantes et entrelacées, formaient comme des huttes, sous lesquelles s'abritaient les bergers du pays. Le soir je vis, dans divers endroits de cette contrée, des hommes isolés, debout, ayant à la main de longs bâtons armés de crochets en fer : c'étaient des gens chargés de défendre les troupeaux contre les bêtes féroces qui venaient des bords de la mer.

Jésus et ses disciples trouvèrent sous les arbres un abri pour cette nuit. Toutefois ils passèrent la plus grande partie du temps à prier, et Jésus les enseigna. Il leur prescrivit bien des choses qu'il leur avait déjà ordonnées, lors des missions précédentes. Il dit qu'ils ne devaient pas porter de bourse, mais la remettre à leur supérieur : il y en avait toujours un pour dix disciples. Il leur dit aussi à quoi ils reconnaîtraient les endroits où ils pourraient faire du bien, comment ils se défendraient quand on voudrait les arrêter, et comment ils devaient secouer la poussière de leurs chaussures, en sortant des villes où l'on ne voulait pas les écouter. Il ajouta qu'ils ne devaient point se préoccuper de ce qu'ils auraient à répondre, qu'ils en auraient l'intelligence au moment opportun. Le Sauveur leur dit encore qu'ils n'avaient rien à craindre, que leur vie ne serait point menacée.

Ensuite, le matin étant venu, Jésus envoya en mission les apôtres et les disciples. Il imposa les mains aux apôtres ainsi qu'à plusieurs des plus anciens disciples, et il se contenta de bénir les autres. Il leur communiqua par là une force et une vertu nouvelles.

Ce n'était pas encore cependant la consécration sacerdotale. Il les instruisit sur l'obéissance envers leurs supérieurs. Pierre et Jean se rendirent au midi ; Pierre vers la contrée de Joppé, Jean plus à l'est dans la Judée. Quelques disciples allèrent dans la haute Galilée, d'autres dans la Décapole. Thomas fut envoyé dans le pays des Gergéséniens. Autant qu'il m'en souvient, il leur indiqua à tous un endroit où il devait venir les rejoindre dans une trentaine de jours.

Plusieurs furent aussi envoyés dans les villes du pays de Khaboul, et Judas Iscariote avec quelques disciples à Cana, près de Sidon. Les disciples devaient donner à garder tout l'argent qu'ils avaient sur eux à l'apôtre préposé à cet effet, et celui-ci n'en devait rien dépenser. Judas fut le seul auquel Jésus donna une somme d'argent pour son propre usage. Il connaissait son avarice, et il ne voulait pas l'exposer à la tentation de toucher à l'argent des autres : il avait bien remarqué le côté faible de Judas, quoique celui-ci se vantât d'être très désintéressé, et d'observer rigoureusement le précepte de la pauvreté. En recevant l'argent, Judas demanda à Jésus combien il pouvait dépenser chaque jour. Jésus lui répondit que celui qui sait user de modération n'a pas besoin de prescriptions ; il porte sa règle en lui-même.

A ce moment, Jésus avait déjà laissé à gauche au-dessous de lui Tyr et le rivage de la mer. Le chemin s'avançait dans une gorge profonde, et de chaque côté on voyait comme une file de petites cabanes couvertes de mousse ou de gazon, et adossées aux parois des rochers. Elles étaient habitées par des païens, chargés d'entretenir la route et de la délivrer des nombreuses bêtes qui infestaient le pays. Jésus s'arrêta, à plusieurs reprises, devant ces chaumières pour enseigner et exhorter. Ces pauvres gens vinrent trouver Jésus et lui demandèrent son assistance contre ces bêtes. C'étaient de longs animaux tachetés, à larges pattes et sem-

labiés à d'énormes lézards. J'en vis courir plusieurs. Jésus bénit la contrée, et ordonna à ces animaux de se retirer dans un marais voisin dont l'eau noirâtre semblait saturée de charbon. Je les vis en effet s'y rendre de tous côtés.

Des bosquets d'orangers sauvages étaient plantés de distance en distance au bord de la route. Jésus arriva ensuite à une rivière forte et rapide, qui coulait dans un lit profond (le Léontès). Il la traversa sur un pont très élevé, d'une maçonnerie épaisse et solide comme un rempart. On voyait l'eau bouillonner au-dessous. A peu de distance était une grande hôtellerie où Jésus trouva rassemblés une centaine de membres de cette même tribu juive, à laquelle il avait adressé des paroles de consolation à Ornithopolis et à Sarepta. Ils étaient venus à sa rencontre. Quelques-uns d'entre eux habitaient ici, et ils y avaient même une synagogue. Ils étaient en habits de fête et vêtus à l'ancienne mode patriarcale. C'étaient des descendants d'un fils de la main gauche du patriarche Juda : ils étaient tout à fait délaissés. Ces gens étaient très humbles, et ne se jugeaient pas dignes de fouler la terre de Palestine. Ils reçurent Jésus avec beaucoup de joie et de respect, et lui donnèrent un beau festin pour lequel ils firent de grands frais, afin de lui témoigner leur reconnaissance de ce qu'il n'avait pas dédaigné de venir à eux, les brebis perdues d'Israël. Comme ils lui présentaient leurs généalogies, qui étaient en bon ordre, ils furent très touchés de voir qu'ils descendaient de la même race que lui. Jésus les enseigna, et leur expliqua les prophéties touchant le Messie. Il leur promit de les amener en Judée. J'ai su par avance que plus tard il les fit s'établir entre Hébron et Gaza.

Les gens de cet endroit aussi faisaient la chasse à d'affreuses bêtes tachetées, qui avaient des ailes membraneuses et un vol très raide. C'étaient comme d'énormes chauves-souris, qui suçaient le sang des

hommes et des bestiaux pendant leur sommeil. Elles venaient de fourrés marécageux et impénétrables situés au bord de la mer, et faisaient beaucoup de ravages. Elles étaient autrefois très nombreuses en Egypte. Le port où Jésus se rendait afin de s'embarquer pour Chypre, est à trois lieues au nord d'Ornithopolis. A l'exception de ce port, le rivage entre Tyr et Sidon est peu abordable, à cause des rochers, des fourrés et des marécages dont il est couvert. Le long du port s'avance un promontoire semblable à une île, et sur lequel est située une ville païenne. Les nombreux navires qui y stationnent font eux-mêmes l'effet d'une cité. La mer dans le lointain semble plus élevée que la terre, parce que son azur se confond avec celui du ciel.

Jésus, se dirigeant toujours vers le nord, arriva jusqu'à Ornithopolis, où demeurait la Syrophénicienne. Cette femme l'avait fait inviter, par son parent dernièrement guéri, à un repas qu'elle voulait lui donner, ainsi qu'à ses disciples. Il n'en avait plus que cinq avec lui et de plus deux jeunes Cypriotes. Il fut solennellement reçu dans l'avant-cour par tous les domestiques, et devant la maison par la Syrophénicienne et sa fille. Avant d'entrer dans la salle du festin il guérit plusieurs malades. Lorsqu'il se fut mis à table, la jeune fille versa sur sa tête un flacon d'onguent aromatique. Je ne le vis pas longtemps assis ; je le vis circuler d'abord parmi les convives, puis parmi les pauvres, rassemblés là en grand nombre, et à qui l'on donna à manger ; il leur fit des présents et en guérit plusieurs.

CHAPITRE XII

Jésus s'embarque pour Chypre. — Réception solennelle à Salamine.

Vers quatre heures, le Seigneur partit sans bruit avec ses compagnons ; ils tirèrent vers le nord-ouest, et après trois heures de marche ils arrivèrent au port d'Ornithopolis, assez éloigné de la ville. Je vis qu'une réception solennelle lui fut faite en ce lieu par les Juifs Cypriotes, qui s'en retournaient dans leur pays après les fêtes de Pâques, ainsi que par les Juifs de l'endroit. Jésus était très désiré à Chypre : il avait promis de s'y rendre au païen Cyrinus, qui en était originaire.

Tous l'accompagnèrent à la lueur des étoiles, jusqu'au moment où il s'embarqua avec ses compagnons. La nuit était très sereine. Les Cypriotes revenant de la fête de Pâques, Jésus avec ses compagnons, et d'autres voyageurs encore, étaient montés sur dix nacelles à rames, dont cinq remorquaient le bâtiment de transport à l'aide de cordes attachées en avant et sur les côtés. Les cinq autres marchaient de conserve. Comme la barque de Pierre sur le lac de Galilée, toutes ces nacelles avaient autour du mât des bancs élevés pour les rameurs, et sous ces bancs des cabines. Avant le départ, Jésus bénit la terre et la mer ; puis il se plaça auprès du mât de son navire, et se mit à enseigner. Je vis beaucoup de poissons suivre la flottille, se jouer à l'entour et lever la tête comme pour écouter. Le trajet, favorisé par le calme de la mer et la beauté du temps, se fit avec une rapidité si extraordinaire que les Juifs, les païens et les matelots s'écriaient : « Oh ! quelle heureuse traversée ! C'est de vous, ô Prophète, que nous tenons cette faveur ! » Jésus, se tenant sur le pont auprès du mât, leur ordonna de se taire et de n'en ren-

dre gloire qu'au Dieu tout-puissant. Ensuite il les instruisit sur le Dieu unique et tout-puissant, sur ses œuvres, sur le néant des divinités païennes, sur le temps du salut qui approchait ou plutôt qui était venu, et aussi sur la vocation des Gentils. Toute cette instruction s'adressait particulièrement aux païens.

Il y avait sur les navires plusieurs femmes, qui se tenaient séparées des hommes. Je vis beaucoup de personnes atteintes du mal de mer. La tête leur tournait ; elles se couchaient dans les coins des navires, et vomissaient avec de violents efforts ; on les eût dites près de rendre l'âme. Jésus guérit ceux de son navire ; puis, les malades des autres barques ayant imploré son secours, il les guérit de loin.

La flottille portait le plus grand nombre des Juifs venus à Jérusalem pour la Pâque. Ils avaient différé leur retour pour entendre le sermon sur la montagne de Gabara. Jésus était accompagné de Jacques le Mineur, de Barnabé, né à Chypre, de Mnason, d'Azor et de Jonas, jeune Cypriote, que les deux fils de Cyrinus, embarqués aussi, lui avaient présenté le jour de sa dernière prédication sur le mont de Gabara, et qui depuis lors était admis au nombre de ses disciples.

Les bâtiments arrivèrent vers le soir dans le port de Salamine, très vaste et très sûr, protégé par deux promontoires qui s'avançaient bien avant dans la mer, garnis de quais en pierre et de remparts élevés. La ville, située à une demi-lieue dans les terres, s'apercevait à peine, car l'intervalle était planté d'arbres et couvert de beaux jardins. Le bâtiment sur lequel se trouvait le Sauveur ne put aborder, à cause de son fort tirant d'eau et du talus de la falaise. On jeta donc l'ancre à quelque distance ; de petits bateaux amarrés au rivage vinrent prendre les passagers, et à l'aide de câbles, on les introduisit dans le port. Jésus avec ses compagnons monta dans un de ces canots, où se trouvaient quelques Juifs, qui lui souhaitèrent la bienvenue.

Sur le rivage, beaucoup d'autres Juifs les attendaient, revêtus de leurs habits de fête. Ils avaient vu de loin les navires, et c'était leur coutume de recevoir ainsi leurs coreligionnaires revenant de la fête de Pâque. Je vis principalement des vieillards, des femmes, des jeunes filles, des enfants, et en particulier ceux des écoles avec leurs maîtres. Ils avaient des couronnes, des banderolles flottant au vent, des guirlandes suspendues à des bâtons ou à des branches d'arbre, et ils faisaient entendre des chants joyeux avec accompagnement de fifres. Cyrinus, trois frères aînés de Barnabé et quelques vieux Juifs reçurent Jésus et ses compagnons, et les conduisirent sur une belle terrasse de verdure, à quelque distance du port. On y avait étendu des tapis et mis des bassins pleins d'eau ; il y avait aussi des tables avec des rafraîchissements. Ils lavèrent les pieds à Jésus et à sa suite, et leur offrirent une collation.

On amena là un vénérable vieillard ; c'était le père de Jonas le nouveau disciple. Il se jeta en pleurant au cou de son fils, et celui-ci le conduisit à Jésus, devant lequel il s'inclina profondément. Il ignorait ce que son fils était devenu, car ses compagnons de départ étaient de retour, et n'avaient pu lui donner de ses nouvelles. Les personnes présentes se demandaient avec anxiété qui était revenu, et j'en vis plusieurs percer la foule en criant : « Tel ou tel est-il ici ? » ». Puis, quand ils avaient retrouvé leurs amis ou leurs parents, ils les embrassaient et les emmenaient avec joie. On avait appris le soulèvement et le massacre du Temple, non sans les exagérations habituelles, et tous étaient pleins d'inquiétude sur le sort des leurs.

L'endroit où l'on avait conduit Jésus était ravissant à l'ouest on voyait la grande ville, ses nombreuses coupoles et ses hauts édifices, dorés par le soleil couchant ; à l'est, la vue s'étendait sur la mer jusqu'aux hautes montagnes de Syrie, qui ressemblaient à des nuages.

Salamine était située au milieu d'une vaste plaine et entourée de belles plantations, de parcs et de terrasses. Le quartier des Juifs était au nord de la ville.

A son arrivée sur la terrasse, Jésus y trouva rassemblés un grand nombre de Juifs revenus de la fête. Les plus vénérables le reçurent avec beaucoup de solennité ; ensuite, du haut de la terrasse, il adressa une exhortation au peuple assemblé ; après quoi tous retournèrent chez eux. En avant des deux rues habitées par les Juifs se trouvaient, au milieu de belles allées, une magnifique synagogue, les habitations des anciens ou des rabbins, et les écoles. Le chemin qui conduisait à la ville était couvert d'une couche de sable très fin et ombragé d'arbres. Jésus et ses compagnons furent conduits par les chefs de la synagogue à une salle voisine de leur maison, où ils passèrent la nuit.

Le lendemain, je vis un des anciens, un vieillard vénérable, accompagné d'autres rabbins, venir prendre Jésus et le conduire à l'hôpital. Il y guérit beaucoup de paralytiques, de goutteux et de ladres. Cependant le peuple s'était rassemblé sur la place publique où l'on enseignait ; Jésus s'y rendit, et prêcha sur la manne ramassée dans le désert : il dit que le temps était arrivé où l'on devait recueillir la manne céleste de l'enseignement et de la conversion ; qu'un pain nouveau un pain du ciel leur serait donné ; je compris qu'il parlait de l'Eucharistie.

Vers midi, Jésus finit cette instruction ; alors les hommes se retirèrent, et les femmes prirent leur place. Il vint aussi beaucoup de femmes païennes, mais elles se tenaient à l'écart derrière les autres. Jésus enseigna les femmes en termes plus généraux, à cause de la présence des païennes. Il parla du Dieu unique et tout puissant, du Père créateur du ciel et de la terre, de la folie du polythéisme et de l'amour de Dieu pour les hommes.

L'Ancien qui l'avait conduit à l'hôpital vint ensuit

le chercher avec plusieurs rabins, et il l'emmena à sa maison, où on lui avait préparé un repas. Cette maison était très grande et construite dans le style païen. J'y vis des avant-cours, des péristyles et des terrasses, Tout y était disposé comme pour une grande fête. Sous les portiques on avait dressé beaucoup de tables, suspendu des guirlandes et élevé des arcs de triomphe. Il me sembla qu'on donnait ce festin en l'honneur de Jésus et de toutes les personnes qui revenaient de la fête de Pâque. L'Ancien conduisit le Seigneur dans un bâtiment latéral où était sa femme avec plusieurs de ses amies ; il y vint aussi quelques docteurs. Les femmes, couvertes de leurs voiles, s'inclinèrent profondément devant Jéus, qui leur adressa quelques paroles bienveillantes. Peu après, un cortège d'enfants couronnés de fleurs, jouant de la flûte et d'autres instruments, vint chercher Jésus pour le conduire au festin. La table était ornée de bouquets de fleurs et de vaisselle magnifique. On se lava les mains ; entre autres mets qui furent servis, je vis un agneau, que Jésus découpa, et l'on en distribua les portions sur des petits pains de forme ronde.

Quelques-uns de ces enfants qui faisaient de la musique étaient aveugles, d'autres infirmes. Il vint aussi une troupe de jeunes filles de huit à dix ans élégamment parées : toutes portaient des robes d'étoffe blanche et chatoyante. Parmi elles je vis des filles ou des petites-filles du maître de la maison. Plusieurs de ces petites filles portaient ensemble une grande couronne, formée de guirlandes et d'ornements de toute espèce, qu'elles placèrent comme un dais sur des colonnes parées de la même manière, qui entouraient le siège de Jésus. D'autres apportèrent des aromates et des parfums dans de petits vases et des flacons d'albâtre qu'elles déposèrent devant lui. L'une des filles de la maison brisa un de ces petits flacons au-dessus de sa tête et essuya ses cheveux avec un linge ; ensuite elles se retirèrent.

Elles firent tout cela sans rien dire, les yeux baissés et sans regarder les convives. Jésus les laissa faire, et les remercia par quelques douces et aimables paroles, puis les enfants rentrèrent dans l'appartement des femmes. Jésus et ses disciples ne restèrent pas longtemps à table. Quelques-uns de ceux-ci, à son ordre et selon son habitude de servir les autres, portèrent aux pauvres à boire et à manger, tandis que lui-même alla d'une table à l'autre, distribuant, enseignant et racontant des paraboles.

De là ils se rendirent à la synagogue, car le sabbat commençait. Elle était très grande et très belle, bien éclairée et pleine de monde. D'abord plusieurs docteurs firent successivement la lecture du sabbat ; puis Jésus en donna l'explication, et son enseignement fut si touchant, que je les vis tous très émus. Il parla en outre de sa mission, dont la consommation approchait. Ils ne révoquaient pas en doute qu'il fût un prophète : ils pensaient même d'abord qu'il devait être quelque chose de plus ; et peut-être au moins celui qui viendrait avant le Messie. Ensuite, quand Jésus leur eut dit que Jean avait été le Précurseur, et leur indiqua tous les signes auxquels ils pouvaient reconnaître le Messie, sans toutefois leur déclarer expressément que c'était lui-même, ils le comprirent et lui témoignèrent une profonde vénération mêlée d'une crainte pieuse.

Tout le monde accueillait Jésus avec la plus grande sympathie. Tous se pressaient autour de lui et voulaient lui rendre honneur. Il n'y avait là ni sectes, ni contestations.

CHAPITRE XIII

Visites et enseignements de Jésus. — Son entrevue avec le gouverneur romain.

Suivant sa coutume, Jésus se leva à l'aube du jour et pria longtemps seul. Ses disciples firent de même. Quand les circonstances le permettaient, il allait en plein air dans quelque bois solitaire, où, appuyé soit contre un rocher, soit contre une éminence de gazon, il priait Dieu de toute son âme et de tout son cœur, les mains levées vers le ciel. J'ai souvent vu en lui combien cette prière matinale est bonne et digne d'être imitée.

Jésus se rendit ensuite à la synagogue, qui était déjà pleine de Juifs : les païens se tenaient au dehors. Il les enseigna sur le temps de grâce et sur l'accomplissement des phophéties d'une manière si touchante, que beaucoup de personnes fondirent en larmes. Il les exhorta aussi au baptême et à la pénitence. Il lut et expliqua en outre quelques passages du Lévitique et d'Ezéchiel.

Après sa prédication, qui dura bien trois ou quatre heures, Jésus, suivi de ses disciples et de quelques docteurs, ainsi que de Cyrinus et de ses fils, alla chez ce dernier, qui l'avait invité à dîner. Sa maison était située entre la ville juive et la ville païenne, à l'extrémité de celle-ci. Il y avait à Salamine huit rues, dont deux étaient habitées par les Juifs. Devant les grandes portes de la ville, ils trouvèrent rassemblés un grand nombre de païens, hommes, femmes et enfants, qui de loin saluèrent timidement et respectueusement Jésus et sa suite. Plusieurs d'entre eux l'ayant entendu enseigner à l'école, étaient allés l'attendre auprès des portes avec leurs familles.

La maison de Cyrinus, à moitié bâtie dans les murailles de la ville païenne, était un vaste édifice avec des cours et des bâtiments attenants. Aussitôt que le cortège fut en vue, la femme, les enfants et les serviteurs de Cyrinus sortirent pour saluer Jésus et ses compagnons. Cyrinus avait cinq filles, plusieurs nièces et d'autres parents ; toutes ces jeunes personnes s'inclinèrent profondément devant le Seigneur ; elles apportaient des présents, et les déposèrent à ses pieds sur des tapis qu'elles avaient étendus par terre. Il semblait qu'elles voulussent offrir à Jésus ce qu'elles avaient de plus précieux, et comme elles ne pouvaient pas toutes lui remettre directement leurs offrandes, quelques-unes d'entre elles les donnaient à ses compagnons.

La maison de Cyrinus était bâtie dans le style païen, avec des péristyles et des escaliers à l'extérieur. Sur le toit, des plantes de toute espèce conservées dans des vases présentaient l'aspect d'un véritable jardin. Tout était paré comme pour une fête.

Après le repas, on alla vers les aqueducs pour faire la promenade ordinaire du sabbat. Alors Jonas, le nouveau disciple, conduisit Jésus et ses compagnons à la maison de son père, située dans un jardin à quelque distance du quartier juif. C'était une vaste habitation de cultivateur avec plusieurs dépendances qui lui donnaient l'aspect d'un couvent. Le père de Jonas, Essénien déjà très vieux, avait recueilli chez lui, dans des habitations séparées, plusieurs femmes âgées, veuves de quelques-uns de ses parents, et, je crois, ses nièces ou ses filles. Elles étaient habillées en blanc et voilées. Le vieillard montrait une humilité et une joie d'enfant. Il se fit conduire au-devant de Jésus par sa famille. Alors ne sachant que lui offrir, car il n'avait pas de trésors, il s'indiqua lui-même, et indiqua son fils et ses filles, comme s'il eût voulu dire : « Seigneur, tout notre avoir est à vous ; nous sommes à vous nous-

mêmes ; ce que j'ai de plus cher au monde, mon fils est à vous ! » Puis il invita le Seigneur, ainsi que ses disciples, à un repas pour le lendemain.

Sur le chemin que prit Jésus, un grand nombre de Juifs et de païens s'étant rassemblés, il leur dit qu'il instruirait le lendemain ceux qui voudraient recevoir le baptême, et leur fit à l'instant une courte exhortation. Les Juifs lui parlaient beaucoup d'Elie et d'Elisée, qui, je crois, les avaient visités. Il y avait là aussi des femmes juives avec leurs petits enfants, qu'il caressa de la main ou qu'il prit dans ses bras, après les avoir bénis. Des mères païennes ou des maîtresses d'école se tenaient à quelque distance avec des jeunes filles belles et sveltes, et des petits garçons : Jésus les bénit de loin en passant devant eux.

Tout le monde le suivit à la synagogue pour la clôture du sabbat. Il fit une lecture du Lévitique et d'Ezéchiel, et enseigna sur le sacrifice. Il parla de la manière la plus touchante et la plus saisissante ; il leur montra que les lois de Moïse, dans leur vrai sens, avaient maintenant reçu leur accomplissement. Il parla du sacrifice d'un cœur pur, et il dit que désormais des milliers de victimes n'étaient d'aucune utilité, mais qu'il fallait purifier son âme et offrir ses passions en holocauste. Il ne rejeta aucun des préceptes de la loi, mais il les analysa, et, en les expliquant, il les rendit plus respectables et plus admirables. Il prépara aussi au baptême, et exhorta à la pénitence, car les temps étaient proches.

Ses paroles et le son même de sa voix ressemblaient à des rayons vivifiants, qui pénétraient et ranimaient tous les cœurs. Il s'exprimait toujours avec un calme et une énergie extraordinaires ; jamais très vite, excepté parfois quand il reprenait les pharisiens ; alors les mots qu'il lançait étaient comme des traits perçants et son accent devenait tout à fait sévère. Le timbre de sa voix, mélodieux et pur, était d'une beauté incompa-

rable. On l'entendait distinctement, au milieu du bruit de beaucoup d'autres voix, sans qu'il eût besoin de crier.

Les leçons et les prières sont psalmodiées à la synagogue d'une façon qui ressemble au plain-chant de la messe et des offices chez les chrétiens ; les Juifs aussi chantent souvent à deux chœurs. Jésus lut les leçons à leur manière.

Après Jésus, un docteur de la loi se mit à enseigner l'assemblée. Il avait la physionomie douce et pieuse, et portait une longue barbe blanche. Il n'était pas de Salamine : c'était un vieillard pieux qui allait dans l'île d'un endroit à un autre, visitant les malades, consolant les prisonniers et les veuves, recueillant des aumônes pour les pauvres, instruisant les enfants, les ignorants, et enseignant dans les synagogues. Inspiré d'en haut, ce vieillard rendit témoignage à Jésus dans un discours qu'il adressa au peuple : jamais je n'ai entendu un rabbin en tenir de semblable. Il leur rappela tous les bienfaits du Dieu tout-puissant envers leurs pères et envers eux-mêmes, et les exhorta à le remercier d'avoir envoyé de leurs jours un tel docteur, un tel prophète, qui par pitié avait daigné venir les visiter hors de la Terre-Sainte. Il mentionna la miséricorde de Dieu envers leur tribu (c'était celle d'Issachar), et les exhorta à se convertir et à faire pénitence. Je me souviens qu'il dit que Dieu ne serait pas si sévère maintenant qu'à l'époque où il avait fait périr dans le désert les adorateurs du veau d'or. J'ai oublié pourquoi il fit cette comparaison : peut-être beaucoup de ces rebelles idolâtres appartenaient-ils à la tribu d'Issachar. Il parla d'une manière étonnante de Jésus : « Je vois en lui, dit-il, plus qu'un prophète ; je n'ose pas dire qui il est ; l'accomplissement des promesses approche ; vous devez tous vous croire heureux d'avoir entendu un tel enseignement d'une telle bouche, d'avoir été témoins de la réalisation de l'espérance et de la consolation d'Israël ». Je vis une grande émotion parmi le peuple : beaucoup pleuraient

de joie. Pendant ce discours, Jésus se tenait un peu à l'écart, au milieu de ses disciples.

Il se rendit ensuite chez son hôte avec les siens pour souper. La conversation fut très animée. Les conviés le sollicitèrent de demeurer parmi eux. Ils parlèrent des persécutions et des souffrances qui, selon les prophètes, menaçaient le Messie ; ils espéraient cependant que cela ne devait pas s'appliquer à lui. Puis ils demandèrent s'il était le précurseur du Messie. Alors il leur parla de Jean-Baptiste, et leur dit qu'il ne pouvait pas rester au milieu d'eux. Un des assitants, qui avait voyagé en Palestine, en vint à parler de la haine des pharisiens contre Jésus, et à les blâmer avec sévérité. Il lui reprocha sa dureté, et atténua leurs torts.

Je me rappelai à ce sujet que, le même jour, j'avais écouté ma garde qui disait du mal du prochain, et que je l'avais reprise avec trop peu de douceur. Je me dis en entendant les paroles de Jésus : « Hélas ! cela me concerne moi-même ».

Le lendemain, je vis Jésus de très bonne heure se retirer à l'écart pour prier. Le plus souvent il était déjà sorti quand les autres dormaient encore. Je sentis profondément, cette fois encore, combien la prière matinale est agréable à Dieu.

Ce jour-là Jésus, se tenant sous une tente, enseigna longtemps une foule de peuple, qui, à cause du soleil, s'était aussi abritée sous des berceaux de feuillage, sous des tentes et des pavillons. Il enseigna sur sa mission, sur la pénitence, sur l'expiation, sur le baptême et sur la prière.

A ce moment un païen, qui me parut être un soldat ou un sergent, vint trouver les chefs de la synagogue, et leur dit que le gouverneur romain de Salamine désirait voir le docteur étranger, et l'invitait à se rendre chez lui. Il parla d'un ton rude, comme si le gouverneur se fût offensé de ce qu'on ne lui eût point amené le Seigneur dès son arrivée. Ils profitèrent d'une pause

pour en avertir par ses disciples Jésus, qui répondit : « J'irai » et continua d'enseigner. Quand il eut fini son instruction, il suivit le messager du gouverneur avec ses disciples et les anciens. Ils avaient environ une demi-lieue à faire, par le chemin du port, pour arriver à la porte principale de la ville, qui était cintrée et entourée de colonnes. Je les vis passer devant des jardins et des bâtiments en construction, où des ouvriers païens regardèrent Jésus de loin ; mais, lorsqu'il s'approchait, la plupart se cachaient derrière des buissons et des murailles. Dans la ville, je vis, aux coins des rues et sous les arcades, des femmes qui l'attendaient avec des troupes d'enfants, rangés trois par trois les uns derrière les autres. Les femmes, couvertes de leurs voiles, s'inclinaient devant lui ; quelquefois des enfants ou même des femmes s'avançaient et lui offraient, ainsi qu'à ses compagnons, de modestes présents consistant en de petites boîtes remplies d'aromates et de parfums, ou en étoiles et autres figures odorantes. C'était sans doute, suivant la coutume du pays, une manière respectueuse de souhaiter la bienvenue. Jésus s'arrêtait quelques instants près de ces groupes, et, jetant un regard plein de gravité et de bienveillance sur eux, il les bénissait de la main sans les toucher.

A mesure que Jésus s'avançait dans la ville, une foule toujours croissante de peuple se joignait à lui, et, quand il arriva sur la place publique, on accourut de tous les côtés. Au milieu de cette place, il y avait une belle fontaine jaillissante ; on y descendait par des degrés, et elle était couverte d'un toit que soutenaient des colonnes ; tout à l'entour je vis des galeries, de beaux arbres et des fleurs.

En face de la fontaine se trouvait le palais. Sur une terrasse en saillie, je vis, assis sous un portique, un homme de guerre : c'était le gouverneur qui regardait Jésus s'approchant. Derrière lui se tenaient plusieurs soldats romains sur les degrés de la terrasse. Tous les

païens s'étonnèrent du respect avec lequel il traita Jésus : il descendit jusqu'au bas de la terrasse, prit la main du Seigneur avec une bande d'étoffe qu'il tenait dans la sienne, et la pressa avec l'autre main, où était l'autre bout de la bande ; en même temps il s'inclina devant lui, et l'emmena sur la terrasse, où il commença un entretien très amical, entremêlé d'une foule de questions, tout en protestant de son profond respect pour la loi des Juifs. « J'ai appris, dit-il, que vous êtes un docteur plein de sagesse ; faites-vous en effet tous les miracles que vous attribue la renommée ? Qui vous a donné ce pouvoir ? Etes-vous le consolateur promis, le Messie des Juifs ? Etes-vous le roi qu'attend ce peuple ? Par quels moyens voulez-vous prendre possession de votre royaume ? Avez-vous quelque part une armée ? Etes-vous venu en Chypre pour enrôler des soldats parmi les Juifs ? Tarderez-vous longtemps à vous montrer dans votre puissance ? » Le gouverneur lui faisait toutes ces questions sur un ton sérieux et avec une bienveillance, un respect, et une émotion évidente. Jésus répondit d'une manière vague et générale, comme il le faisait d'ordinaire lorsque des magistrats l'interrogeaient, disant par exemple : « Vous le dites ; on est de cet avis ; le temps de la promesse s'accomplit ; les prophètes l'ont annoncé ». A la question touchant son royaume et son armée, il répondit que son royaume n'était pas de ce monde, que les rois de ce monde avaient besoin d'hommes de guerre, mais que lui il recueillait les âmes pour le royaume du Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre. Il joignit à ses réponses des enseignements pleins de profondeur, et le gouverneur s'étonna beaucoup de ses paroles et de ses manières.

Le gouverneur avait fait apporter des rafraîchissements sur la place publique auprès de la fontaine, il invita Jésus et ses compagnons à s'y rendre avec lui. Ils examinèrent d'abord la fontaine, puis ils prirent

quelques aliments qui avaient été déposés sur un banc de pierre, recouvert d'un tapis. Le gouverneur l'entretint, avec une désapprobation marquée, de Pilate, des violences qu'il avait commises au Temple, de sa conduite en général, et aussi de la chute de l'aqueduc de Siloë.

Auprès de la fontaine, Jésus lui parla de l'eau, des diverses sources troubles, limpides, amères, salées et douces, de leurs effets différents et de l'art d'utiliser et de conduire les eaux. Il amena ainsi la conversation sur la doctrine des païens et sur celle des Juifs, sur l'eau du baptême, sur la régénération des hommes par la pénitence et par la foi, grâce à laquelle ils devenaient tous les enfants de Dieu. Je l'écoutais avec admiration, et il me semblait l'entendre encore discourir avec la Samaritaine auprès du puits de Jacob. Ses paroles firent une grande impression sur le gouverneur, qui déjà était bien disposé pour les Juifs. A son retour, beaucoup de païens le saluèrent plus respectueusement qu'auparavant, à cause des égards que le gouverneur avait eus pour lui.

Jésus vint vers deux heures chez le Père de Jonas, accompagné seulement de ses disciples et de quelques docteurs de la loi. A son arrivée, on lui lava les pieds. La maison était beaucoup plus simple et plus rustique que celle de Cyrinus. Cette famille appartenait à la classe des Esséniens qui se mariaient ; mais ils menaient une vie modeste et pieuse, et gardaient la plus exacte continence. Auprès du vieillard vivaient ses filles veuves avec leurs enfants déjà adultes. Jonas était le fruit tardif de sa vieillesse, et sa mère était morte en le mettant au monde. Il l'aimait d'autant plus qu'il était son fils unique, et il souffrait depuis plus d'un an de son absence, craignant déjà de l'avoir perdu, lorsqu'il apprit par Cyrinus que les fils de celui-ci l'avaient rencontré à la fête et à Dabrath, près du Thabor. Jonas voyageait comme le font souvent les jeunes étudiants,

il avait visité les lieux saints les plus célèbres, lorsque la renommée de Jésus l'attira à l'une de ses prédications sur la montagne, celle qu'il fit avant d'entrer dans le pays des Gergeséniens ; puis, après la Pâque, il revint avec les fils de Cyrinus, de Dabrath à Gabara : il entendit la dernière instruction qu'y donna Jésus, et fut admis au nombre de ses disciples ; enfin il venait de rentrer en sa patrie.

Le repas, très frugal, eut lieu dans un jardin. sous de longues et épaisses charmilles ; un petit tertre de gazon servit de table : sur l'un des côtés il y avait des bancs de gazon couverts de nattes. Les femmes se tenaient à part ; cependant elles s'approchaient des hommes plus qu'il n'était d'usage chez les Juifs. Elles apportèrent les mets, couvertes de leurs voiles : puis elles écoutèrent, assises à quelque distance, l'enseignement du Seigneur. Le vieillard parla avec Jésus des prophètes et du meurtre de Jean-Baptiste. J'ai oublié le reste.

CHAPITRE XIV

Enseignement touchant le paganisme. — **Entrevue avec la prêtresse Mercuria.**

Un autre jour, Jésus fit une grande instruction aux Juifs et aux païens rassemblés. Il enseigna sur la moisson, sur la multiplication du blé, et sur l'ingratitude des hommes qui reçoivent les admirables bienfaits de Dieu avec tant de froideur ; il dit que les ingrats seraient jetés au feu, comme la paille et les mauvaises herbes. « Un seul grain de blé, dit-il, peut produire toute une moisson : mais tout vient d'un seul Dieu tout-puissant, Créateur du ciel et de la terre. Père de tous les hommes, qui les nourrit, les récompense et les punit. Et vous, au lieu d'implorer Dieu le Père, vous vous adressez à

des créatures et à des blocs de bois sans vie ; vous passez avec indifférence devant les merveilles de Dieu, tandis que vous vous extasiez sur les œuvres des hommes, bien misérables quoique brillantes ; vous vous engouez de tous les charlatans, de tous les sorciers ». Il en vint à leur parler des divinités du paganisme, des idées superstitieuses qu'ils s'en faisaient, de leur culte et des abominations qu'on racontait d'elles. Il parla de chacune en particulier, et s'adressa à lui-même des questions auxquelles il répondait, disant par exemple : « Qui est ce dieu-ci ? Qui est celui-là, et qui est son père ? » Il leur montra toute la confusion de leurs généalogies, et leur fit comprendre que des choses si absurdes et si exécrables ne pouvaient se trouver dans le royaume de Dieu, mais seulement dans le royaume du père du mensonge. Il signala une infinité de contradictions dans les attributs de leurs divinités, et il en donna l'application.

Quoique Jésus parlât avec sévérité et d'une manière concluante, tout cela cependant était si plein d'intérêt et faisait naître chez les auditeurs tant de pensées nouvelles, qu'ils ne pouvaient s'en offenser ; d'autant moins, qu'à Chypre il réprimandait les païens avec plus de douceur qu'en Palestine. Il parla encore de la vocation des Gentils au royaume de Dieu, et dit que beaucoup de prosélytes viendraient de l'Orient et de l'Occident, et qu'ils obtiendraient les places des enfants de la maison qui repoussaient le salut.

Jésus fit alors une pause pour prendre quelques rafraîchissements. Pendant ce temps-là, ses auditeurs discutèrent ce qu'ils avaient entendu, et des philosophes païens s'approchèrent de lui et l'interrogèrent sur plusieurs points qu'ils n'avaient pas compris, et aussi sur quelque chose que, suivant une tradition transmise par leurs ancêtres, Elie aurait dit lorsqu'il était venu chez ces derniers. J'ai oublié ce que c'était. Après leur avoir donné les explications demandées, il se remit à ensei-

gner sur le baptême et la prière, sur la moisson et le pain de chaque jour. Son instruction excita dans les âmes de plusieurs païens de bons sentiments, qui devaient les porter à faire de salutaires réflexions; d'autres auxquels elle ne plaisait pas se retirèrent.

Jésus se rendit ensuite, avec quelques disciples et quelques docteurs, à une demi-lieue de là, du côté du nord, à la ville juive séparée. Plusieurs de ses auditeurs l'y accompagnèrent, et il continua de s'entretenir avec les différents groupes. Devant la ville juive, les disciples lui lavèrent les pieds, et se les lavèrent mutuellement : puis, ayant laissé retomber leurs robes, ils y entrèrent tous et se rendirent à la maison des rabbins, auprès de la synagogue. Le plus ancien des rabbins reçut poliment le Seigneur, mais avec une réserve peu aimable ; il lui offrit les rafraîchissements accoutumés, et lui tint quelques propos insignifiants sur son voyage en cette île et sur sa grande renommée, etc. On avait appris son arrivée, et plusieurs malades sollicitaient ses secours. Il alla donc de maison en maison, avec ses disciples et les rabbins, et guérit plusieurs estropiés ou perclus. Ceux qu'il avait guéris et leurs familles le suivaient quand il sortait de chez eux, en chantant ses louanges. Mais il les renvoya et leur défendit ces manifestations. Dans les rues, les femmes se présentèrent à lui avec leurs enfants, qu'il bénit ; d'autres lui amenèrent des enfants malades, et il les guérit.

Ainsi se passa l'après-midi ; vers le soir, il se rendit à un festin que les rabbins donnaient en son honneur, mais qui en outre se rapportait à la fête de l'ouverture de la moisson. On y donna à manger aux pauvres et aux ouvriers, et Jésus loua beaucoup cette coutume. On alla les chercher par troupes dans les champs. Jésus les servit souvent avec ses disciples, et les enseigna en paraboles mêlées de courtes sentences. Il y avait un grand nombre de docteurs juifs à ce repas ; mais en général ils n'étaient ni si bien disposés ni si francs que les Juifs

de Salamine. Ils avaient quelque chose de pharisaïque, et, quand ils furent un peu échauffés, quelques-uns d'entre eux se mirent à tenir des propos blessants : « N'aurait-il pas mieux fait de rester en Palestine ? Que venait-il chercher chez eux ? Plût à Dieu qu'il n'y causât point de troubles ! Avait-il l'intention d'y rester longtemps ? » Ils attaquèrent aussi plusieurs points de sa doctrine et de sa conduite, que les pharisiens de la Palestine incriminaient continuellement. Jésus répondit comme d'ordinaire, avec sévérité ou avec douceur, selon qu'ils se montraient plus ou moins polis. Il leur dit qu'il était venu chez eux pour pratiquer les œuvres de miséricorde et pour faire ce que voulait son Père céleste. Leur discussion fut très animée, et amena de la part de Jésus un discours énergique, dans lequel, tout en louant leur charité envers les pauvres, et ce qu'il y avait de bon chez eux, il blâma tout ce qui en eux sentait l'hypocrisie. Il était déjà tard quand il se retira avec ses disciples. Les rabbins l'accompagnèrent jusqu'à la porte.

A peine était-il rentré à son logis, qu'un païen vint à lui et le pria de se rendre tout près de là, à un jardin où l'attendait une personne dans la détresse implorant son assistance. Jésus y alla avec ses disciples, et, apercevant debout contre une muraille une femme païenne qui s'inclinait devant lui, il dit à ses disciples de se retirer un peu, et demanda à cette femme ce qu'elle désirait. C'était une femme étrange, sans instruction, plongée dans les ténèbres du paganisme, et adonnée aux pratiques les plus honteuses de l'idolâtrie. La vue de Jésus avait jeté le trouble dans son âme ; elle sentait qu'elle était dans l'erreur, mais la foi simple lui manquait, et elle ne s'accusait pas franchement. Elle dit à Jésus : « J'ai appris que vous avez guéri Madeleine et aussi une hémorroïsse qui a seulement touché le bord de votre robe ; secourez-moi aussi, car je ne puis supporter plus longtemps le culte de la déesse. Je reconnais

que son culte n'est qu'une débauche impie ; je vous en supplie, daignez me guérir et m'enseigner ; mais peut-être ne pouvez-vous pas me guérir, parce que ma maladie n'est pas corporelle comme celle de l'hémorroïsse. Je suis mariée, j'ai trois enfants, et je confesse que l'un d'eux est le fruit d'un adultère dont mon mari n'a pas connaissance. J'ai aussi une liaison avec le gouverneur romain. Hier, lorsque vous l'avez visité, je vous ai regardé derrière une fenêtre, et j'ai vu une auréole autour de votre tête. Alors j'ai éprouvé une vive émotion, que d'abord j'ai prise pour un sentiment d'amour ; mais à cette pensée j'ai été saisie de transes mortelles, et je me suis évanouie. Lorsque j'eus repris mes sens, j'eus horreur de moi-même et de ma vie, et depuis lors je n'ai plus un moment de repos. Je me suis enquise de vous auprès des femmes juives ; c'est par elles que je sais la guérison de Madeleine et celle de l'hémorroïsse Enoué. Maintenant, je vous en conjure, guérissez-moi aussi, s'il est possible ». Jésus lui répondit : « L'hémorroïsse a eu une foi simple ; elle n'a pas hésité ni cherché des explications ; elle a cru fermement qu'elle serait guérie si elle pouvait seulement toucher mon vêtement ; et sa foi l'a sauvée ».

Cette femme insensée dit encore à Jésus : « Comment avez-vous pu savoir si elle vous avait touché et qu'elle était guérie ? » Elle ne se faisait aucune idée de lui ni de sa puissance ; cependant elle désirait ardemment son secours. Mais il la renvoya : il lui ordonna de renoncer à sa vie honteuse, lui parla du Dieu tout-puissant et de son commandement : Tu ne commettras point d'adultère. Il lui montra toute l'abomination de l'impudicité ; elle-même sentait la nature se révolter devant le culte impur des faux dieux. Ses paroles sévères, mais miséricordieuses, la frappèrent tellement, qu'elle s'en alla toute contrite et fondant en larmes. Elle s'appelait Mercuria ; c'était une grande femme d'environ vingt-cinq ans ; elle était enveloppée dans un manteau blanc, long et large

par derrière, un peu raccourci par devant et formant un capuchon autour de la tête. Le reste de son habillement était blanc aussi, mais avec des bordures de couleurs. Les robes de ces païennes étaient d'étoffes souples et si collantes, qu'elles dessinaient toutes les formes du corps.

CHAPITRE XV

Entretien avec des philosophes païens. — Coup d'œil sur l'antique royaume de Satan opposé au royaume de Dieu.

Le jour suivant, je vis Jésus s'entretenir avec plusieurs savants païens, dont la plupart avaient entendu sa prédication de la veille. Ils lui demandèrent des explications sur diverses choses qu'il avait dites, et tout en se promenant au milieu du site riant de l'aqueduc, ils parlèrent longtemps avec lui de leurs dieux, et en particulier d'une déesse sortie de la mer, puis d'une autre, représentée avec un corps de poisson, qu'ils appelaient Dercéto. Ils l'interrogèrent aussi sur une tradition qui s'était conservée parmi les Juifs au sujet d'Elie ; il aurait vu s'élever de la mer une nuée, dans laquelle était une vierge ; ils désiraient donc savoir où elle était descendue, car d'elle devait sortir un Roi, un Sauveur de toute la terre : et d'après leurs calculs son temps était arrivé. Ils demandaient encore si cette nuée-là n'était pas l'étoile même que leur déesse avait laissé tomber sur Tyr.

L'un d'entre eux dit qu'on parlait d'un fanatique qui avait paru en Judée, et qui, profitant de la tradition relative à la nuée d'Elie et à l'époque annoncée, prétendait être le roi promis. Jésus ne répondit pas que c'était de lui qu'il parlait ; il se borna à dire : « Cet homme n'est pas un fanatique ni un imposteur : on a

répandu beaucoup de faux bruits sur lui, et vous êtes mal renseigné ; en effet, le temps est arrivé où les prophéties doivent être accomplies ». Ce bavard mal intentionné ne soupçonnait pas qu'il parlait à Jésus lui-même en le calomniant ; il ne le connaissait que par ouï dire.

Ses interlocuteurs étaient des philosophes ; ils entrevoyaient la vérité, néanmoins ils conservaient la foi en leurs dieux, en leur attribuant une essence métaphysique. Mais, tandis qu'ils voulaient ainsi s'expliquer les faux dieux et leurs différentes personnalités, ils les confondaient les uns avec les autres, et ils cherchaient même à faire entrer dans leur système inextricable la nuée d'Elie et la Mère de Dieu, dont cependant ils ne savaient rien. Ils donnaient aussi à leur déesse (Derceto) le nom de reine du ciel. Ils disaient qu'elle avait apporté sur la terre toute sagesse et toute joie, mais que ses partisans en étaient venus à la méconnaître ; qu'alors elle avait prédit tout ce qui devait arriver, disant qu'elle descendrait au fond des eaux, que plus tard elle reviendrait sous la forme d'un poisson pour rester toujours avec eux ; ils ajoutaient que tout cela s'était en effet réalisé, etc. Sa fille, qu'elle avait conçue dans des mystères sacrés, était Sémiramis, la sage et puissante reine de Babylone.

Jésus leur démontra clairement leurs erreurs et leurs folies. Il leur raconta l'histoire de la création d'Adam et d'Eve, de la chute originelle, de Caïn et d'Abel, des enfants de Noé, de la tour de Babel, de la séparation des méchants et de leurs progrès dans l'impiété. Il dit que, pour rétablir leurs rapports avec Dieu après s'en être éloignés, les méchants avaient inventé des dieux de toute espèce, et s'étaient laissé égarer de la manière la plus funeste par le malin esprit ; que cependant la promesse relative à la semence de la femme qui devait écraser la tête du serpent dominait dans tous leurs rêves superstitieux et dans tous leurs rites magiques ;

que de ces causes provenaient tous ces prétendus personnages qui devaient apporter le salut au monde, mais qui, loin de là, l'entraînaient à de plus grandes iniquités et à de plus grandes abominations, nées de la même source qu'eux. Jésus parla de la séparation d'Abraham, de la formation d'une race de promission, de l'éducation, de la conduite et de la purification des enfants d'Israël, des prophètes, d'Elie et de ses prophéties, enfin du temps actuel, qui était le temps de l'accomplissement, Il s'exprima d'une manière si simple, si convaincante et si pénétrante, que plusieurs de ces philosophes commencèrent à ouvrir les yeux, tandis que d'autres s'égarèrent de nouveau dans leurs systèmes. Jésus s'entretint avec eux jusqu'à une heure : je pensais que quelques-uns croiraient et se convertiraient. Mais leur esprit était embarrassé dans des explications métaphysiques des choses les plus insensées et les plus obcures. Cependant Jésus avait fait pénétrer quelque lumière dans leur âme, en leur démontrant d'abord que, dans l'histoire même des races humaines déchues, on reconnaissait des traces plus ou moins marquées des desseins de Dieu sur les hommes ; ensuite que les monstruosités et les abominations de l'idolâtrie, à laquelle ils s'étaient adonnés, dans un royaume de ténèbres et d'erreurs, présentaient encore, malgré leur folie, l'apparence extérieure de la vérité perdue ; troisièmement, que Dieu, dans sa miséricorde envers les hommes, s'en était choisi quelques-uns restés purs, pour qu'il en sortît un nouveau peuple, chez lequel les promesses trouveraient leur accomplissement ; enfin en leur disant que le temps de la grâce était arrivé, et que quiconque ferait pénitence, se convertirait et recevrait le baptême, renaîtrait et deviendrait enfant de Dieu.

Pendant tout cet entretien, je vis des tableaux de l'histoire des faux dieux qu'on adorait dans cette île, et je vis qu'ils correspondaient en quelque façon à de saintes apparitions des prophètes et des patriarches,

bienfaiteurs de l'humanité. Tel l'épi stérile croît à côté du bon froment ; les divers nœuds se forment en même temps et à la même hauteur sur deux tiges bien différentes. Dès que les enfants de Noé se furent dispersés et eurent commencé à s'établir en diverses contrées, je vis touts sortes d'abominations magiques prendre naissance parmi les races dépravées. Ils s'abandonnèrent entièrement aux sollicitations de leurs sens et à leurs fantaisies ; ils s'enfoncèrent de plus en plus dans les vices et les iniquités. Je vis parmi eux quelques traces des saints mystères de Noé et de Sem, mais sous des formes monstrueuses. J'y vis des pratiques sacrilèges et impures, des cérémonies et des conjonctions magiques jointes à des sacrifices d'enfants ; ils prétendaient par là engendrer une race sainte. Je vis une grande multitude s'enfoncer entièrement dans un empire ténébreux et diabolique : ils étaient quelquefois dans un état de clairvoyance prophétique, et exerçaient ainsi de tous côtés une influence désastreuse. Je vis en particulier leurs prestiges auprès de nappes d'eau miroitantes ; en y regardant, ils avaient des visions fantastiques, brillantes et merveilleuses. Ils opéraient leurs infamies impudiques auprès de ces nappes d'eau, se fondant sur des prophéties et sur des règles déduites du cours des astres. De ces unions souvent consommées par la violence, avec des jeunes filles qu'ils enlevaient, naissaient des êtres extraordinaires, d'une puissance sensuelle effrayante, qui se consacraient, dès leur jeunesse, aux mêmes abominations. Ainsi se forma, à la suite de plusieurs générations, une race d'hommes puissants, doués d'un pouvoir magique et, pour ainsi dire, surnaturel. Au moyen de leur liaison intime avec les mauvais esprits, ils subjuguaient, dominaient et fascinaient les autres mortels. Ils vivaient dans une sorte d'ivresse, ne se possédaient plus et tombaient jusqu'à un état bestial, dans lequel ils jouissaient d'une clairvoyance diabolique.

Dans les premiers temps, cette horrible manière d'être, quoique moins violente, était très répandue ; plus tard elle n'appartint plus qu'à quelques personnes, et devînt plus formidable. Ceux qui l'éprouvaient étaient alors pour les autres des conducteurs et des dieux, et ils établissaient des cultes fondés sur leurs visions. Ils inventaient, en divers lieux, toutes sortes d'instruments et d'arts, car ils étaient remplis du malin esprit. De là sortirent des familles entières composées d'abord de prêtres et de despotes, puis de prêtres seulement. Dans les premiers temps, je vis plus de femmes que d'hommes subjuguées par le démon, et il faisait naître une identité mystérieuse dans leur intelligence, leur savoir et leur manière d'agir. Beaucoup de choses qu'on en raconte sont une reproduction plus ou moins fidèle de ce que, dans leurs états extatiques ou magnétiques, elles disaient d'elles-mêmes, de leurs origines et de leurs artifices, ou de ce qu'en rapportaient d'autres suppôts de Satan, adonnés au somnambulisme. En Egypte, les Juifs avaient aussi pratiqué les sciences occultes ; mais le voyant de Dieu, Moïse, extermina ces abominations. Cependant les rabbins en conservèrent un grand nombre comme sujet d'étude pour les savants ; plus tard, la pratique de ces sciences se réduisit à des artifices bas et impuissants ; et elle se révèle encore, en divers lieux, sous les formes de la superstition et de la sorcellerie. Ce sont là les fruits de l'arbre de perdition qui a ses racines dans le royaume infernal. Tous ces tableaux m'apparaissent contre terre et même sous terre. Il y a aussi dans le magnétisme un élément qui a la même origine.

Ces premiers idolâtres regardaient l'eau comme quelque chose de sacré ; c'était au bord de l'eau qu'ils accomplissaient leurs rites, et ils regardaient toujours dans l'eau avant d'entrer en état de clairvoyance prophétique. Ils eurent bientôt des étangs consacrés. Les magiciennes de ces temps, non seulement voyaient

dans leurs visions des peuples, des guerres, des périls menaçants comme on en voit maintenant encore, mais elles réalisaient leurs visions. Ainsi elles connaissaient ici un peuple qui pouvait être subjugué, là un royaume à attaquer à l'improviste, ailleurs une ville qui devait être bâtie. Elles voyaient en même temps des femmes et des hommes au faîte de la puissance, et les moyens qu'elles devaient employer pour les circonvenir et les faire servir à réaliser leurs desseins. Ainsi Dercéto vit d'avance qu'elle se précipiterait dans la mer pour y être changée en poisson, et elle s'y précipita. Elle avait même vu dans l'eau ses abominations avant de s'y livrer.

En Egypte, ces pratiques furent organisées d'une manière fixe, et l'on s'y adonna avec une telle ardeur, que, dans les temples et même dans les maisons particulières, une foule de ces sorcières se tenaient assises sur des sièges bizarres, devant des miroirs de différentes espèces, et que des prêtres transmettaient immédiatement leurs visions à des centaines d'ouvriers qui les sculptaient sur les parois de cavernes creusées dans le roc.

Chose étrange ! je vis ces terribles instruments de l'empire des ténèbres en communication les uns avec les autres, sans qu'ils en eussent conscience, et je vis les mêmes prestiges, ou d'autres semblables, s'opérer simultanément en divers endroits, avec la seule différence qui résultait des usages du pays et des tendances de ses habitants. Cependant quelques peuples plus rapprochés de la vérité n'étaient pas si profondément plongés dans ces pratiques odieuses, par exemple ceux desquels descendait la famille d'Abraham, celle de Job et celle des trois rois, comme aussi les adorateurs des astres que Jésus trouva en Chaldée, et auxquels appartenait la brillante étoile (Zoroastre).

Lorsque Jésus vint à nous et que la terre eut été arrosée de son sang, la [illegible] de ces pratiques

diminua considérablement, et les extases diaboliques devinrent moins intenses. Moïse, dès ses plus jeunes années, fut un voyant, mais entièrement en Dieu, et il fit toujours ce que lui inspiraient ses visions.

Dercéto, sa fille, et sa petite-fille Sémiramis, arrivèrent à un âge très avancé, ce qui était ordinaire à leur époque. C'étaient des personnes colossales, fortes et puissantes, dont la beauté produirait sur nous une impression de terreur. Elles étaient fougueuses, audacieuses et sans pudeur au-delà de tout ce qu'on peut dire ; elles agissaient avec une confiance sans bornes, car elles prévoyaient tout dans leurs visions diaboliques, et se regardaient comme des êtres à part, comme des divinités. En elles on pouvait reconnaître cette race de magiciens encore plus redoutables qui résidait sur les hautes montagnes, et qui avait péri dans le déluge.

Qu'on est ému de voir les saints patriarches suivre leur chemin au milieu de toutes ces abominations, soutenus sans doute par de nombreuses révélations de Dieu, mais ayant constamment à lutter et à souffrir ; et de voir par quelles voies pénibles et cachées le salut vint enfin sur la terre, tandis que tout réussissait à ces serviteurs du démon, et que tout semblait à leurs ordres !

Lorsque je considérai ces choses, lorsque je vis l'immense sphère d'activité de ces déesses, l'étendue du culte qu'on leur rendait sur la terre, et en regard la petite troupe de Marie, dont le type, dans la nuée d'Elie, était mêlé par ces philosophes à leurs croyances mensongères ; lorsque je vis Jésus, l'accomplissement de toutes les promesses, se présenter à eux pauvre et humble pour les enseigner, près de souffrir la mort de la croix, hélas ! je fus accablée d'une immense tristesse. Tout cela pourtant n'était autre chose que l'histoire de la vérité et de la lumière qui luit dans les ténèbres, et que les ténèbres n'ont pas comprise jusqu'au jour où nous vivons.

Cependant la miséricorde de Dieu est infinie. J'ai vu en une vision, qu'au déluge un grand nombre d'hommes se convertirent, saisis d'une frayeur salutaire, qu'ils allèrent dans le purgatoire, et que Jésus les délivra lors de sa descente aux enfers (1).

CHAPITRE XVI

Jésus enseigne en visitant l'île de Chypre.

Le gouverneur invita encore Jésus à venir le voir, mais il s'excusa, et se rendit à une demi-lieue à l'ouest de Salamine, dans une campagne riche et fertile appartenant presque toute à des Juifs, et où l'on voyait disséminées beaucoup de métairies. Le pays était très agréable, et autrement cultivé que nos contrées. On s'occupait alors partout de la moisson.

Le chemin était très beau. Dès que les moissonneurs eurent aperçu Jésus, que la plupart avaient déjà vu à la synagogue et au baptême, ils quittèrent par bandes leur travail, déposèrent leurs faucilles, descendirent rapidement dans la plaine, et vinrent s'incliner devant lui. Quelques-uns se prosternèrent la face contre terre. Il les salua et les bénit, et ils allèrent se remettre à l'ouvrage. Lorsqu'il s'approcha de l'école, le maître, auquel on avait appris son arrivée, vint à sa rencontre avec d'autres personnages honorables, et, lui ayant souhaité la bienvenue, il le conduisit auprès d'une fontaine où il lui lava les pieds, fit épousseter son manteau, et lui offrit des rafraîchissements.

Accompagné de ces hommes et de quelques autres venus de Salamine, formant en tout une douzaine de personnes, Jésus allait d'un champ à un autre, enseignant les moissonneurs, leur racontant la parabole du

(1) Saint Pierre fait entendre la même chose dans sa première épitre. (ch. III, v. XIX et XX).

semeur et celle de la séparation du bon grain d'avec l'ivraie qui est jetée au feu. Après avoir reçu son instruction, chacun des groupes reprenait son travail, et il passait à un autre.

Jésus ensuite, accompagné du maître d'école et de quelques autres personnes, alla visiter les malades dans leurs maisons, et il guérit plusieurs boiteux ou hydropiques. Ces malades se tenaient pour la plupart dans de petites cabanes attenantes aux maisons. Jésus visita ainsi une femme hydropique, dont la couche remplissait toute une cellule à toit mobile, ouverte du côté des pieds vers un petit jardin de fleurs. Des hommes et des femmes qui l'avaient suivi enlevèrent le toit, et il dit à la malade : « Femme, voulez-vous être guérie ? » Elle lui répondit humblement : « Je veux ce qu'ordonnera le prophète ». Alors Jésus reprit : « Levez-vous ! votre foi vous a guérie ». Aussitôt la femme se leva, sortit de la cabane et dit : « Seigneur, je reconnais maintenant votre puissance, car plusieurs ont voulu me guérir, mais ils ne l'ont pu ». Elle remercia et glorifia le Seigneur. Toutes les personnes qui survenaient s'étonnèrent beaucoup de sa guérison. Jésus retourna à la maison d'école ; pendant la nuit il enseigna, se reposa et pria comme de coutume.

Je vis ce même jour, à Salamine, Mercuria la pécheresse aller et venir dans ses appartements, livrée à l'angoisse et à une tristesse profonde. Elle pleurait, se tordait les mains et se jetait souvent dans un coin, le visage voilé. Son mari, qui du reste me semblait peu intelligent, et ses servantes, la croyaient folle. Elle était tourmentée de remords, et ne songeait qu'à s'échapper pour aller trouver les saintes femmes en Palestine. Elle avait deux filles, l'une de huit, l'autre de neuf ans, et aussi un petit garçon de cinq ans. Sa maison était située près du grand temple et entourée de colonnes, de terrasses et de jardins. On l'engagea à aller au temple ; mais elle refusa, se disant malade.

Il me fut dit à ce moment pourquoi Jésus était allé dans l'île de Chypre : c'était pour sauver plus de cinq cents hommes, tant juifs que païens, dont les uns devaient le suivre maintenant, d'autres plus tard ; le reste l'oublierait. Jésus enseigna les Juifs sur plusieurs points qui leur laissaient des doutes. Ils craignaient de n'avoir point part à la terre promise ; ils pensaient que Moïse n'aurait pas eu besoin de traverser la mer Rouge ni d'errer si longtemps dans le désert, car il y avait des chemins plus courts. Jésus leur répondit que la terre promise n'était pas renfermée dans le pays de Chanaan : qu'on pouvait posséder le royaume de Dieu, sans avoir besoin d'errer si longtemps dans le désert ; il les engagea, puisqu'ils blâmaient ainsi Moïse, à ne pas errer eux-mêmes dans le désert du péché, de l'incrédulité et des murmures, et à choisir le chemin le plus court par la pénitence, le baptême et la foi.

Il arriva un soir une caravane d'Arabes. Lorsqu'ils eurent débâté et abreuvé leurs bêtes et fait tous leurs arrangements, ils vinrent saluer Jésus et le prièrent de leur permettre d'assister à son enseignement. Il montrait toujours la vérité aux païens avec beaucoup de douceur et de ménagement.

C'étaient des Arabes nomades, originaires du pays où avait habité Jethro, le beau-père de Moïse. Ils avaient avec eux leurs femmes, leurs enfants et du bétail de toute espèce, chameaux chargés, bœufs, ânes, chèvres, etc. Plus bruns que les Cypriotes, ils étaient très vifs et très gais. Leurs marchandises venaient d'être échangées dans l'île contre du cuivre et d'autres métaux, et ils s'en allaient, par la grande route, à un port au sud-ouest, pour s'y embarquer.

Jésus commença à les enseigner, en louant leur activité, et en leur demandant pour qui ils faisaient tout ce travail et se donnaient tant de peine ; puis il leur parla du Créateur et conservateur de toutes choses, de la reconnaissance due à Dieu, et de sa miséricorde envers

les pécheurs et les brebis égarées qui ne reconnaissent pas leur pasteur. Il les enseigna avec beaucoup de douceur et de bonté, et ils en furent tout émus et réjouis. Ils voulurent lui faire des présents, mais il refusa, bénit leurs enfants et s'éloigna.

J'ai été très affligée de voir que tant de peines que Jésus s'était données dans l'île de Chypre avaient produit si peu de résultats, en sorte que, comme disait le Pèlerin, ce voyage n'est mentionné ni dans l'Ecriture ni ailleurs et qu'il n'est pas même dit que Paul et Barnabé y aient eu beaucoup de succès. J'ai eu à ce sujet une vision dont je me rappelle ce qui suit. J'ai vu que la pécheresse Mercuria ne tarda pas à suivre Jésus avec ses enfants et qu'elle emporta avec elle de grandes richesses. Je l'ai vue au milieu des saintes femmes et plus tard lorsque les premières communautés chrétiennes s'établirent depuis Ophel jusqu'à Béthanie, sous la direction des diacres, elle les seconda par ses largesses.

Lorsqu'après le départ de Jésus beaucoup de païens et de Juifs émigrèrent en Palestine, emportant tous leurs biens mobiliers, et aliénant peu à peu leurs biens-fonds, des parents n'ayant pas les mêmes sentiments et se regardant comme lésés, éclatèrent en plaintes. On décria Jésus comme un imposteur ; les Juifs et les païens firent cause commune ; il fut défendu de parler de lui. On emprisonna et l'on flagella un grand nombre de personnes. Les prêtres païens tourmentèrent leurs coreligionnaires et les forcèrent à sacrifier. Le gouverneur qui avait reçu Jésus fut rappelé à Rome et destitué ; des soldats romains occupèrent même tous les ports pour empêcher les embarquements. Après le crucifiement du Sauveur, son souvenir s'effaça complètement ; on parla de lui comme d'un rebelle et d'un traître ; ceux qui avaient conservé quelque foi la perdirent et rougirent bientôt de lui. Douze ans plus tard, Paul et Barnabé ne trouvèrent aucune trace de son passage ; ils ne firent pas un long séjour à Chypre,

mais ils emmenèrent plusieurs personnes avec eux.

Jésus, suivi de ses disciples, se dirigea vers Chytrus ; sur le chemin se trouvaient des mines : il visita les mineurs, et les enseigna devant quelques-unes de leurs maisons. De ces mines, les unes appartenaient à des païens, les autres étaient affermées par des Juifs. Les ouvriers étaient maigres et pâles ; ils ne possédaient pour couvrir leur nudité que de grands morceaux de cuir brun, sous lesquels ils s'abritaient comme des tortues sous leurs carapaces. Jésus enseigna sur l'orfèvre qui purifie le métal dans le feu. Les païens et les Juifs travaillaient, les uns d'un côté, les autres de l'autre, et ils se rangèrent pour l'entendre en deux groupes opposés. Il y avait là quelques obsédés ou possédés qu'on faisait travailler sous la chaîne ; à l'approche du Seigneur, ils se mirent à s'agiter et à crier, l'annonçant et demandant ce qu'il leur voulait. Il leur ordonna de se taire, et aussitôt ils se calmèrent. Puis il vint des mineurs juifs pour se plaindre des païens qui, en travaillant sous la route, avaient frauduleusement envahi leur terrain ; ils prièrent Jésus de juger leur différend. Il fit creuser aux limites du terrain des Juifs, et l'on rencontra les galeries des païens, que des couches de métal blanc, du zinc ou de l'argent, avaient attirés. Alors Jésus se mit à enseigner sur le scandale, sur le bien acquis injustement, et sur le devoir de ne pas faire à autrui ce qu'on ne voudrait pas qu'on vous fît, etc. Jésus avait convaincu les païens du tort qui leur était imputé, et il y avait assez de témoins ; mais, comme les magistrats n'étaient pas présents, le différend ne put être décidé, et les païens se retirèrent en murmurant. Jésus se rendit ensuite à Chytrus, ville très animée à cause de son industrie métallurgique ; on s'y livrait aussi, sur une grande échelle, à l'éducation des abeilles.

CHAPITRE XVII

Enseignements et guérisons à Chytrus et dans les environs.

Lorsque Jésus entra dans la ville, les anciens et les docteurs juifs vinrent à sa rencontre, ainsi que deux philosophes de Salamine que son enseignement avait touchés et qui voulaient l'entendre encore. Après lui avoir lavé les pieds et offert quelques rafraîchissements, on le pria de guérir des malades qui l'attendaient avec impatience. Il fut conduit dans le quartier des Juifs, où il en guérit une vingtaine qu'on avait couchés dans la rue devant leurs maisons. Les malades guéris et leurs parents chantèrent ses louanges, lui redisant des passages des psaumes : mais les disciples les engagèrent à se taire.

Jésus se rendit ensuite à la maison du chef de la synagogue, où étaient réunis plusieurs savants, entre autres quelques-uns de la secte des Réchabites. Ceux-ci se distinguaient des autres Juifs par le vêtement, par l'austérité des mœurs et une doctrine particulière ; mais ils s'étaient beaucoup relâchés de leur ancienne sévérité. Le chef de la synagogue convia Jésus à venir, après le sabbat, prendre un repas chez lui. Mais, comme il était attendu pour dîner chez le père de Barnabé, il invita tous les assistants à l'y accompagner, et pria le chef de la synagogue de donner aux pauvres ouvriers et aux mineurs les mets qu'il avait préparés.

La synagogue était remplie de monde, et une foule de païens écoutaient du dehors sur les terrasses. Jésus prêcha sur un texte du Lévitique (ch. XVII) touchant le sacrifice du tabernacle, et sur un autre de Jérémie (ch. XXVIII) qui traitait de la promesse. Il parla du sacrifice mort et du sacrifice vivant, et ils lui en deman-

dèrent la différence. Il enseigna aussi sur les huit béatitudes.

Il y avait dans la synagogue un vieux rabbin très pieux, atteint d'hydropisie depuis longtemps, et qui s'était fait porter à sa place accoutumée. Or, les docteurs s'étant mis à disputer contre Jésus, il s'écria : « Taisez-vous et laissez-moi parler. » Aussitôt le silence établi, il s'écria : « Seigneur, vous avez fait miséricorde aux autres, aidez-moi aussi, et ordonnez-moi de venir à vous. » Jésus lui répondit : « Si vous croyez, levez-vous et venez à moi ! » A ces mots le malade se leva et dit : « Seigneur, je crois. » Il était guéri, et il alla à Jésus pour le remercier. Les cris de joie éclatèrent de toutes parts. Le Seigneur et les autres se rendirent chez Barnabé. Le majordome convoqua les pauvres et les ouvriers au repas que Jésus leur avait abandonné.

Le père de Barnabé demeurait devant la partie occidentale de la ville, dans une des maisons qui formaient divers hameaux autour de Chytrus. La sienne était considérable. Un beau et vaste bois de haute futaie se voyait dans les environs. Les païens qui accompagnaient Jésus, ainsi que les philosophes de Salamine, ne se mirent point à table avec les Juifs, parce que c'était un repas de sabbat ; ils mangèrent en se promenant dans la galerie ouverte, et, se tenant entre les colonnes, ils écoutèrent l'enseignement de Jésus, qui parla encore du sacrifice et de la promesse annoncée par les prophètes.

Pendant le repas, il vint plusieurs groupes de pauvres enfants de quatre à cinq ans, à demi vêtus : ils portaient, dans des corbeilles grossièrement tressées, toutes sortes d'herbes bonnes à manger qu'ils avaient cueillies aux environs , et qu'ils offraient aux convives en échange d'un peu de pain ou de quelque autre aliment. Ils se rapprochaient surtout de Jésus et de ses disciples. Le Seigneur se leva, vida et remplit d'aliments les corbeilles et bénit les enfants. C'était aimable

et touchant à voir, et cela me réjouit plus que tout le reste. Quand j'étais enfant, je lui offrais toujours les plus belles plantes, les plus jolies fleurs de la prairie de mon père ; maintenant je ne puis lui ramasser autre chose que mes péchés, et souvent j'en perds la moitié en chemin. Ces repas du sabbat se terminaient toujours par des prières et des cérémonies particulières. Le Seigneur et ses compagnons passèrent la nuit en cet endroit ; les autres étrangers logèrent dans la ville.

Le jour suivant, je vis Jésus, pendant la matinée entière, enseigner une foule de personnes, sur une charmante colline qui s'élevait derrière la maison de Barnabé, et où il y avait une chaire à prêcher ; de la maison on passait, pour y arriver, sous de magnifiques berceaux de vigne. Jésus instruisit d'abord une multitude de mineurs et d'ouvriers, puis une troupe de païens, enfin un grand nombre de Juifs alliés à des familles païennes. Plusieurs malades païens lui avaient fait demander de vouloir bien leur accorder son assistance et leur permettre d'entendre son enseignement. C'étaient pour la plupart des ouvriers estropiés : ils étaient couchés sur des grabats tout près de la chaire. Il enseigna les ouvriers sur l'Oraison dominicale et sur la purification des métaux par le feu ; il parla aux païens du Dieu unique, des enfants de Dieu, du fils de la maison et du serviteur, enfin de la vocation des Gentils.

Il enseigna ensuite sur les mariages mixtes ; on ne devait pas, dit-il, les favoriser, mais seulement les tolérer par charité, dans des vues de conversion ou d'amendement ; on ne devait les permettre que si les deux époux s'unissaient avec de saintes intentions, et non point par amour sensuel. Cependant il parla plutôt contre que pour, et appela heureux ceux qui engendraient des rejetons purs dans la maison du Seigneur. Il les éclaira sur la lourde responsabilité du conjoint juif, sur l'éducation des enfants, sur la piété, sur la

nécessité de profiter du temps de la grâce, sur la pénitence et sur le baptême.

Après la prédication, ils allèrent une lieue plus loin, a l'endroit qui était le centre de l'éducation des abeilles. Là s'étendaient au loin, tournées vers le soleil levant, de longues rangées de ruches blanches, tressées de joncs ou d'écorce, et placées à hauteur d'homme. Chaque groupe de ruches avait devant soi un parterre de fleurs, et surtout de mélisse. Le principal motif qui avait amené Jésus en ce lieu était de pouvoir enseigner les Juifs et les païens avec plus de liberté, sans être troublé par une trop grande affluence. C'est pourquci il continua de les instruire tout le reste de la journée, dans les jardins et sous les berceaux des environs. Les auditeurs se tenaient debout ou étaient couchés par terre : il enseigna sur l'Oraison dominicale et sur les huit béatitudes. Après avoir montré aux païens en particulier l'origine et les abominations de leurs dieux, il traita de la séparation d'Abraham et de la conduite du peuple d'Israël. Il parla très clairement et avec beaucoup de force. Il leur fit comprendre toute la folie de leur erreurs, et combien leurs dieux devaient être méprisables, puisque, pour les trouver supportables, ils étaient obligés de les résoudre en idées métaphysiques : il les exhorta donc à renoncer à leurs rêveries, à leurs méditations et à leurs spéculations, pour croire en toute simplicité au Dieu unique et à sa révélation sainte. Ce qu'ayant entendu quelques païens qui étaient venus avec des bâtons à la main comme des savants en voyage, ils se scandalisèrent et s'en allèrent en murmurant. Jésus dit qu'il fallait les laisser aller, qu'il valait mieux pour eux partir que de rester uniquement pour se faire de nouveaux dieux des idées qu'ils auraient reçues. Il parla en termes prophétiques de la ruine de ce temple, de cette ville, de ce beau pays et du jugement de Dieu sur toutes ces contrées. Il dit que, quand l'abomination serait arrivée à son comble, le paganisme

périrait, et il s'étendit aussi sur le châtiment des Juifs et sur la destruction de Jérusalem. Les païens étaient plutôt portés à admettre ces choses que les Juifs, qui faisaient des objections en s'appuyant sur les promesses. Mais Jésus parcourut avec eux tous leurs prophètes, expliqua tous les passages qui se rapportaient au Messie, et leur dit que le temps était arrivé où il se montrerait au milieu des Juifs, lesquels ne le reconnaîtraient pas ; qu'ils l'insulteraient et le railleraient et que, quand il leur aurait dit qui il était, ils s'empareraient de lui et le mettraient à mort. Beaucoup d'entre eux ne pouvaient comprendre ces paroles ; mais il récapitula ce que les Juifs avaient fait à tous leurs prophètes : ajoutant qu'ils traiteraient le Messie comme ils avaient traité ceux qui l'avaient annoncé.

Les Réchabites s'étendirent longuement sur Malachie, pour lequel ils avaient une grande vénération. Ils dirent qu'on le regardait comme un ange du Seigneur ; que tout enfant il visitait déjà les gens pieux ; qu'ensuite il avait souvent disparu, et qu'on ne savait pas même s'il était mort. Ils parlèrent aussi beaucoup de ses prophéties touchant le Messie et le sacrifice de la nouvelle alliance ; Jésus appliquait tous ces textes au temps présent ou prochain.

Jésus quitta les ruches d'abeilles avec ses disciples et une grande foule de personnes, qui se dispersèrent successivement pour retourner chez elles. Il traversa d'abord les montagnes en continuant à enseigner ses compagnons, puis il prit le chemin des mines qui l'avait conduit à Chytrus. Enfin ils se dirigèrent un peu au nord, et arrivèrent à la maison de Barnabé. A leur arrivée, il ne restait auprès de Jésus que ses compagnons ordinaires, car la plupart des gens de sa suite étaient de jeunes Juifs, qui l'avaient quitté pour s'embarquer et aller célébrer à Jérusalem la fête de la Pentecôte.

Des femmes et des filles païennes au nombre de trente à quarante, et aussi une dizaine de jeunes Jui-

ves, s'étaient réunies là en divers groupes, devant leurs jardins et leurs maisons, pour rendre hommage à Jésus. Elles jouaient de la flûte, chantaient des cantiques de louange, portaient des guirlandes de fleurs et jetaient des nattes et des branches d'arbres sur le chemin. Elles s'inclinèrent devant Jésus, et lui offrirent des présents rustiques de toute espèce, des couronnes, des fleurs, des parfums et des aromates dans de petits flacons. Il les remercia et s'entretint avec elles. Elles le suivirent jusqu'à la cour de Barnabé, et déposèrent leurs présents au milieu de la salle de réunion. Elles avaient paré toute la maison de fleurs et de guirlandes. Cette réception ressemblait à notre fête des Rameaux, mais elle était plus simple et plus champêtre. Le soir étant venu, elles se retirèrent : il y avait plus de trois heures que ces femmes attendaient le Seigneur.

On avait préparé chez Barnabé un léger repas, on ne se mit néanmoins pas à table, mais on présenta à chacun un peu de nourriture sur une planchette, comme on le faisait dans les voyages sur mer. Plusieurs vieillards s'étaient réunis dans la maison, entre autres le vieux savant que Jésus avait guéri à la synagogue. Le père de Barnabé était un robuste vieillard aux larges épaules. On voyait bien qu'il travaillait le bois. Tous les hommes de ce temps-là étaient beaucoup plus vigoureux que ceux de nos jours.

CHAPITRE XVIII

Jésus enseigne à Mallep et y guérit des enfants aveugles.

Jésus venait de quitter Chytrus, lorsque quelques Juifs en voyage arrivèrent, la robe relevée et le bâton à la main. Je vis quelques-uns de ceux auxquels ils s'adressèrent montrer du doigt le côté du nord en di-

sant : « Le docteur, le prophète a enseigné ici toute la matinée jusqu'à midi, et ses disciples ont baptisé ; puis, après avoir pris un léger repas, il est parti de ce côté avec eux, et sept philosophes de Salamine qui ont reçu le baptême. Si vous étiez arrivés quelques heures plus tôt, vous auriez pu le trouver encore ici. Il se dirigeait vers le grand village de Mallep. Ah ! c'est assurément le Messie lui-même, ou au moins un prophète qui doit l'annoncer. Jamais on n'a prêché une doctrine si pleine de sagesse. » Les voyageurs dirent alors : « Comment n'avez-vous pas pu le retenir ! Quel dommage que nous soyons venus si tard ! » Les autres leur racontèrent encore plusieurs choses de Jésus, et les voyageurs rapportèrent ce qu'ils avaient appris dans la ville d'où ils venaient.

Je vis ensuite Jésus et ses compagnons s'avancer à une lieue de là, comme une procession de pèlerins, vers le grand village de Mallep. Ce village était situé sur le versant d'une montagne, d'où l'on voit des sites ravissants et la mer à l'horizon. Il était percé de cinq rues, se croisant à un rond-point où l'on voyait un bassin creusé dans le roc, alimenté par une conduite d'eau, puisée à la source voisine de Chytrus, et entouré de beaux sièges et d'arbres touffus. La contrée environnante me parut très fertile. Le village était ceint d'un double rempart et de fossés profonds semblables à de petits vallons, couverts au fond d'un frais gazon tout émaillé de fleurs et bordés de deux rangées d'arbres fruitiers. Une rosée abondante entretenait la fraîcheur de la verdure.

Lorsque Jésus s'en approcha, les docteurs de la synagogue, les enfants de l'école et une foule de peuple allèrent au-devant de lui jusque devant la porte. Ils étaient en habits de fête et accompagnés d'enfants qui jouaient de la flûte ; ils chantaient des cantiques et portaient à la main des branches de palmier. Les petites filles précédaient les garçons. Jésus remercia et

passa au milieu des enfants en les bénissant. La maison des docteurs s'élevait près de l'entrée du village. Ils conduisirent Jésus et sa suite, composée d'environ trente personnes, dans une grande salle où ils leur lavèrent les pieds et leur offrirent des rafraîchissements.

Cependant une vingtaine de malades, estropiés et hydropiques, avaient été amenés dans la rue devant la maison. Jésus sortit, les guérit et leur dit de le suivre à la fontaine. Ils le suivirent au milieu des cris de joie de leurs parents, et il les enseigna, ainsi que le peuple sur le pain quotidien et sur la reconnaissance due au Seigneur.

De là il se rendit à la synagogue, où il prêcha sur la seconde demande de l'Oraison dominicale : « Que votre règne arrive. » Il parla du royaume de Dieu qui est au-dedans de nous, toujours proche pour tous ceux qui veulent en prendre possession ; il dit que c'était un royaume spirituel et non temporel, et que ceux qui le repousseraient seraient rejetés eux-mêmes. Les païens qui l'avaient suivi se tenaient au dehors ; ils étaient en cet endroit plus séparés des Juifs que dans les villes païennes.

Au sortir de la synagogue, Jésus prit un repas chez les docteurs ; ensuite ils le conduisirent au logis qui, par leurs soins, avait été préparé pour lui et sa suite. Ils avaient chargé un des leurs de les pourvoir de tout. Jésus reposa avec ses compagnons dans une grande salle où il eut toutefois une place séparée. Lorsque les disciples furent endormis, il sortit pour prier.

Le jour suivant, Jésus et les disciples assistèrent à un repas chez les chefs de la synagogue. Trois enfants aveugles, de dix à douze ans, furent introduits par d'autres enfants : ils jouèrent de la flûte et d'un instrument qu'ils tenaient devant la bouche et touchaient avec les doigts. Ils chantèrent aussi très agréablement. Leurs yeux étaient ouverts : je crois qu'ils avaient la cataracte. Jésus leur demanda s'ils avaient un grand

désir de recouvrer la vue et s'ils voulaient marcher avec zèle et piété dans la voie du bien. Ils répondirent tout joyeux : « Oui, Seigneur, si vous voulez nous secourir. Seigneur, secourez-nous, nous ferons ce que vous ordonnerez. » Alors Jésus leur dit : « Déposez vos flûtes ; » puis, les ayant placés devant lui, il porta les deux pouces à sa bouche et les passa successivement sur les yeux de chacun d'eux, depuis le coin de l'œil jusqu'aux tempes ; ensuite il prit sur la table une coupe pleine de fruits, qu'il éleva devant eux en leur disant : « Voyez-vous ceci ? » Enfin il les bénit et leur donna les fruits. Transportés de bonheur, ils jetèrent autour d'eux des regards étonnés, et se prosternèrent à ses pieds en pleurant. Toute l'assemblée était émue de surprise et de joie.

Les jeunes garçons guéris se précipitèrent hors de la salle avec leurs petits camarades, en poussant des cris d'allégresse, et retournèrent en toute hâte chez leurs parents. Toute la ville fut aussitôt en mouvement, et les enfants revinrent avec leurs familles et une foule d'autres personnes dans la cour placée devant la salle, jouant et chantant des airs joyeux pour rendre grâce au Seigneur. Alors il fit une belle instruction sur la gratitude ; il dit que la reconnaissance est une prière qui attire de nouvelles grâces, tant est grande la bonté du Pères des cieux.

Après le repas, je vis Jésus, avec ses disciples et les philosophes païens, se promener à l'ombre des bocages charmants qui entouraient le village, enseignant les païens et les nouveaux disciples. Le soir, il prêcha encore dans la synagogue. Dès que les disciples furent allés se reposer, il sortit de sa cellule pour prier.

Le lendemain matin, Jésus, accompagné de ses plus anciens disciples, visita plusieurs maisons : il consola et guérit les malades, donna des conseils et fit l'aumône. Il visita aussi les parents des enfants aveugles qu'il avait guéris. C'étaient des Juifs nomades, origi-

naires d'Arabie, de l'endroit où demeurait Jethro, le beau-père de Moïse. Ils avaient été baptisés à Capharnaüm, où en passant ils avaient pu entendre les prédications de Jésus sur la montagne. Ils composaient deux familles d'une vingtaine de personnes, y compris les femmes et les enfants. C'étaient des commerçants et des fabricants qui faisaient ce que font chez nous les Italiens, les Tyroliens, les habitants de la Forêt-Noire avec leurs horloges de bois, leurs souricières, leurs figures de plâtre, s'arrêtant tantôt dans un endroit, tantôt dans un autre, pour faire leur petit trafic et se livrer à diverses industries. Leurs enfants aveugles les aidaient à gagner quelque chose en chantant et en jouant de la flûte.

Jésus les enseigna et leur donna des conseils ; tous le remercièrent de nouveau. Il recommanda aux pères de ne plus emmener avec eux ces enfants, mais de les laisser en cet endroit pour qu'ils allassent à l'école ; il leur indiqua des personnes qui consentiraient à les recevoir et à se charger de cette affaire. Les parents promirent de faire ce qu'il leur prescrivait.

CHAPITRE XIX

Enseignements donnés à des philosophes sur le paganisme, et à des fiancés sur le mariage.

Après avoir pris avec ses compagnons un léger repas à son logis, Jésus se rendit, avec ses disciples et les sept philosophes baptisés, du côté de l'ouest, à un village appelé Lanifa, situé dans une vallée fermée de tous côtés, qui charmait les yeux par sa belle verdure et ses sinuosités mystérieuses. Des métairies dépendantes de Lanifa étaient disséminées des deux côtés, depuis l'extrémité de la vallée jusqu'à Mallep. Les plus

jolies fleurs et les plus beaux fruits venaient là sans culture. Jésus, enseignant tout le long de la route, traversa la vallée jusqu'à Lanifa, où il s'entretint avec une troupe de jeune gens qui allaient s'embarquer pour Jérusalem, à l'occasion de la fête de la Pentecôte. Il leur défendit de parler de lui, hormis à Lazare ; quant à celui-ci, il les pria de le saluer en son nom.

L'enseignement, pendant le voyage, fut adressé surtout aux philosophes païens ; Jésus le fit, soit en marchant, soit en s'arrêtant dans quelque site agréable. Il leur parla de la dépravation complète des hommes avant le déluge, de la conservation de Noé, de la corruption renaissant après lui, de la vocation d'Abraham et de sa postérité, toujours dans la main de Dieu jusqu'au temps où le Consolateur promis pourrait enfin en sortir. Les païens demandèrent plusieurs éclaircissements ; puis ils citèrent les grands noms des dieux et des héros à qui l'on attribuait des bienfaits extraordinaires. Jésus leur dit que tous les hommes reçoivent de la libéralité du Seigneur plus ou moins de dons naturels, à l'aide desquels ils inventent beaucoup de choses utiles, commodes et ingénieuses ; mais que des vices et des abominations naissent trop souvent de ces mêmes inventions. Il leur fit voir la dégradation complète de la société païenne, la ruine d'une partie de ces peuples, la manière ridicule et fabuleuse dont on avait défiguré l'histoire de leurs dieux, et donné pour des vérités ce qui n'était que des oracles diaboliques et des prestiges de magiciens.

Ils lui parlèrent aussi d'un sage roi de l'antiquité qui était venu des contrées lointaines de l'Inde. Il s'appelait Djemchid, et avec un poignard d'or qu'il tenait de Dieu même, il avait su partager et peupler de vastes contrées, portant le bonheur partout : ils interrogèrent Jésus sur lui et sur les merveilles qu'on en racontait. Jésus répondit : « En effet, Djemchid a été un homme doué de beaucoup de sagesse mondaine et d'une grande

telligence naturelle ; c'était l'un des conducteurs des peuples, lors de la dispersion des hommes, à l'époque de la tour de Babel ; il a occupé, avec la race qu'il commandait, des terres qu'il lui a distribuées. Plusieurs de ces conducteurs ont agi plus mal que lui ; car, chez son peuple, la vérité a été moins obscurcie. On a forgé à son sujet nombre de fables, mais il ne faut voir en lui qu'une copie infidèle et défigurée du prêtre-roi Melchisédech. Considérez celui-ci et la race d'Abraham ; lorsque le torrent des peuples se répandit, Dieu a envoyé Melchisédech aux meilleures familles pour les conduire, les associer et leur désigner les contrées où elles devaient s'établir, afin qu'elles se conservassent pures et devinssent, selon leur mérite, plus ou moins aptes à participer à la grâce de la promesse. Je vous laisse à imaginer qui était Melchisédech, je me bornerai à vous le représenter comme un symbole de la grâce, de la promesse qui maintenant est proche : son oblation de pain et de vin va être bientôt achevée et accomplie dans une oblation qui subsistera jusqu'à la fin du monde. »

Jésus parla de Djemchid et de Melchisédech d'une manière si précise et si incontestable, que ces savants lui dirent tout étonnés : « Maître, vous êtes un grand sage ; il me semble que vous ayez vécu en ces temps-là, et que vous connaissiez ces hommes mieux qu'ils ne se connaissaient eux-mêmes. »

Le lendemain, Jésus accompagné de ses disciples, d'un grand nombre de Juifs et de quelques païens, se rendit du côté du sud, dans un jardin situé devant la ville, où les Juifs prenaient leurs bains. Il y avait là une vaste citerne entourée de bassins et alimentée par l'aqueduc de Chytrus ; on y trouvait aussi de belles promenades et de longues allées couvertes de berceaux. Tout y était déjà préparé pour administrer le baptême, et une foule de peuple suivit Jésus à une place voisine de la fontaine, et très commode pour la prédi-

cation. J'y vis spécialement sept couples d'époux ave leurs amis et leurs parents.

Jésus enseigna sur la chute originelle, sur la cor ruption des hommes, sur la promesse, sur la dégrada tion et la dépravation du genre humain, sur la sépara tion des bons et des méchants, sur le choix d'une épous pour faire passer aux enfants la grâce et les vertus de parents, sur la sanctification du mariage par l'obser vation de la loi, la tempérance et la continence. Il e vint ainsi à parler de l'époux et de l'épouse, et il leu proposa une parabole empruntée à un arbre de l'îl qui recevait sa fécondation d'autres arbres bien éloi gnés et situés même de l'autre côté de la mer ; il di qu'ainsi l'espérance, la confiance en Dieu et le dési du salut enfanteraient la promesse et la chasteté fondé sur l'humilité. Il parla ensuite de la signification mys térieuse du mariage par rapport à l'alliance du Conso lateur d'Israël avec son peuple, et il appela le mariag un grand mystère. Il dit sur ce sujet des choses s belles et si admirables, qu'il m'est impossible de le rendre. Il enseigna enfin sur la pénitence et le bap tême, qui purifient et effacent le péché, cause de la sé paration, et rendent tous les hommes capables de par ticiper à l'alliance du salut.

Jésus se retira à l'écart avec plusieurs néophyte pour entendre leur confession : il leur remit leurs pé chés, leur imposant des abstinences et des bonne œuvres. Jacques le Mineur et Barnabé baptisèrent. O baptisa surtout des vieillards et quelques païens, e aussi les trois enfants aveugles guéris par Jésus : il n'avaient pas reçu le baptême à Capharnaüm ave leurs parents.

Après un repas qui eut lieu ensuite, quelques-un des philosophes qui s'étaient approchés pour entendr demandèrent s'il avait été nécessaire que Dieu châtiâ toute la terre par le terrible déluge, et pourquoi il avai laissé les hommes attendre si longtemps leur Consola

leur : « Il aurait bien pu la corriger autrement, dirent-ils, et envoyer quelqu'un pour réparer le mal. » Jésus répondit : « Cela n'est pas entré dans les desseins de Dieu. Il a créé les anges doués d'une volonté libre et de qualités sublimes ; mais ceux-ci se sont séparés de lui par orgueil, et ont été précipités dans l'empire des ténèbres ; ensuite l'homme a été placé, doué du libre arbitre, entre l'empire des ténèbres et le royaume de la lumière ; en mangeant du fruit défendu, il s'est livré à l'empire des ténèbres ; mais actuellement il doit coopérer à la volonté que Dieu a de le secourir ; il doit faire descendre sur la terre le royaume de Dieu, afin que Dieu lui donne ce royaume. L'homme a voulu devenir semblable à Dieu en mangeant le fruit défendu ; et il ne pourrait pas être sauvé, si le Père ne lui envoyait son Fils pour le réconcilier avec Dieu. Mais les hommes ont été si profondément corrompus, que la divine miséricorde a dû prendre des voies merveilleuses pour établir sur la terre le royaume de Dieu, parce que les hommes vivaient dans l'empire des ténèbres, lequel repoussait le royaume de Dieu. Ce royaume n'est pas une souveraineté terrestre entourée de magnificence, mais la régénération de l'homme, sa réconciliation avec le Père et l'union de tous les bons en un seul corps. »

Le lendemain, Jésus enseigna de nouveau, au lieu du baptême, une foule de personnes, entre autres les époux désignés plus haut. Il y avait sept couples, parmi lesquels deux païens qui s'étaient fait circoncire pour épouser des Juives. Ils étaient accompagnés de beaucoup d'hommes et de femmes de leurs familles, ce qui m'avait fait croire d'abord que le nombre de couples était plus élevé. Les époux furent baptisés ; plusieurs païens qui étaient disposés à se faire Juifs avaient demandé la permission d'assister à la prédication de Jésus.

Le Seigneur commença par enseigner en général sur

les devoirs des époux et particulièrement sur ceux des femmes, qui ne devaient lever les yeux que pour voir leurs maris. Il parla de l'obéissance, de l'humilité, de la chasteté, de l'amour du travail et de l'éducation des enfants.

Après que les femmes se furent retirées pour faire les apprêts d'un repas à Leppé, Jésus prépara les hommes au baptême. Il parla d'Elie, de la grande sécheresse dont on avait souffert en ce temps-là, et de la nuée qui, à la prière du prophète, s'était élevée de la mer et avait versé sa rosée. Jésus dit : « Cette sécheresse était un châtiment infligé par le Seigneur à Achab, à cause de son idolâtrie. La grâce et la bénédiction s'étaient retirées, et il y avait aussi sécheresse dans les cœurs. » Il raconta comment les oiseaux portaient la nourriture à Elie, caché au fond du torrent de Chrit, et ajouta que rien n'avait manqué à la veuve de Sarepta pendant qu'il demeurait auprès d'elle. Il parla de la victoire qu'Elie avait remportée au mont Carmel sur les prêtres des idoles, et de la pluie abondante qui avait rafraîchi toute la contrée. Il compara cette pluie au baptême, et il exhorta ses auditeurs à se convertir et à ne pas demeurer, comme Achab et Jézabel, dans le péché et la sécheresse du cœur, après la pluie du baptême. Il parla enfin des efforts que les païens avaient à faire pour se sanctifier et se rendre dignes de recevoir la grâce divine. En disant ces choses, il s'adressait spécialement aux païens qui avaient entendu parler d'Elie.

Après le baptême des époux, Jésus, ses disciples et les rabbins furent invités avec eux à un festin donné à Leppé, village à l'ouest de Mallep, par un docteur juif dont la fille était fiancée à un philosophe païen de Salamine, qui avait entendu dans cette ville les enseignements de Jésus, et s'était fait circoncire. Le chemin qui conduisait à ce beau village était ombragé par de magnifiques allées d'arbres : on eût dit un jardin.

Jésus continua d'enseigner pendant et après le repas. Il parla de la sainteté du mariage, disant qu'on devait se contenter d'une seule femme. Il s'éleva avec force contre la facilité avec laquelle ils couraient au divorce et se remariaient. Il raconta aussi la parabole du festin de noce et celle de la vigne. Son instruction fut immédiatement mise en pratique : les amis et les compagnes des époux sortirent devant la maison, se tinrent sur le chemin et invitèrent les passants à entrer. Ceux qui étaient mis convenablement furent introduits ; on donna pareillement à manger aux pauvres et on les enseigna. Les trois enfants aveugles que Jésus avait guéris assistaient à la fête et jouaient de la flûte ; il y avait aussi des jeunes filles qui chantaient et faisaient de la musique.

Il était déjà nuit lorsque Jésus retourna à Mallep avec ses disciples. Du point culminant du chemin, la vue s'étendait au loin sur la mer, dont l'azur présentait à l'œil des reflets merveilleux. Pendant que Jésus et ses disciples étaient à leur logis, il vint une foule de personnes, hommes et femmes, lui demander des instructions, des conseils et des consolations ; car les rapports intimes de ces gens avec les païens faisaient souvent naître en eux des scrupules et des inquiétudes. Les époux aussi restèrent longtemps auprès de lui. Il s'entretint en particulier avec chacune des épouses : c'était comme une confession et une instruction tout ensemble. Il leur demanda pourquoi elles se mariaient, si elles pensaient à assurer le salut de leurs enfants par la crainte de Dieu, la décence et la tempérance, ou si elles avaient seulement en vue leurs passions ou leurs frivoles fantaisies. La plupart n'étaient pas instruites à ce sujet ; les paroles de Jésus les avaient rendues pensives, et elles se retirèrent très émues. Il instruisit aussi les époux de la même manière.

CHAPITRE XX

Jésus célèbre à Mallep la fête de la Pentecôte. — Coup d'œil sur le passage de la mer Rouge.

La synagogue et un grand nombre de maisons étaient ornées de rameaux et de guirlandes ; le sol fut jonché de fleurs ; on brûla des parfums dans tout l'édifice ; on couronna de fleurs les rouleaux des Ecritures. C'était la fête de la Pentecôte. Avant le sabbat, les rabbins furent conduits solennellement à la synagogue par les enfants des écoles ; les nouvelles mariées y furent amenées par les femmes, et leurs époux par les jeunes gens. Jésus s'y rendit aussi avec ses disciples. Il n'y eut pas de prédication ; on se borna à chanter, à faire des lectures et à prier. Je ne me rappelle plus les détails. On distribua de petits morceaux de pain bénit, qu'on regardait comme un préservatif contre les maladies et les sortilèges.

Beaucoup de Juifs, entre autres les sept nouveaux époux, passèrent la nuit en prières à la synagogue. Un grand nombre d'habitants allèrent, par groupes de dix à douze, dans les jardins et sur les collines voisines de la ville où ils prièrent toute la nuit éclairés par des falots qu'ils portaient au bout de bâtons. Les disciples et les païens baptisés firent de même. Le Seigneur pria seul à l'écart. Les femmes aussi prièrent ensemble dans les maisons.

Le lendemain, la matinée entière fut consacrée dans la synagogue à prier, à chanter et à faire la lecture de la loi ; il y eut aussi comme une procession. Les rabbins ayant Jésus à leur tête, et suivis d'une foule de peuple, parcoururent les galeries qui entouraient l'édi-

fice ; ils s'arrêtèrent en différents endroits, et, se tournant vers les quatre régions du monde, ils bénirent la terre, la mer et toutes les contrées. Après une interruption de deux heures, on rentra et l'on continua de lire l'Ecriture. Jésus interrompit plusieurs fois la lecture pour demander aux assistants s'ils l'avaient comprise, et il leur en expliqua divers points. On lut le récit du passage de la mer Rouge jusqu'à la promulgation de la loi sur le Sinaï. J'eus une vision relative à cette lecture, et je m'en rappelle encore ce qui suit :

Les Israélites occupaient une lieue de terrain au bord de la mer Rouge, qui était, en cet endroit, très large et coupée par plusieurs îlots d'une demi-lieue de long sur un quart ou demi-quart de lieue de large. Le Pharaon les avait d'abord cherchés plus haut avec son armée ; mais ses éclaireurs les ayant découverts, il crut les tenir, à cause de la mer qui leur barrait le passage. Les Egyptiens étaient très irrités contre eux, parce qu'ils avaient emporté leurs vases sacrés, beaucoup d'idoles et les secrets de leur religion. Lorsque les Israélites les virent approcher, ils furent saisis d'épouvante Mais Moïse se mit à prier, puis il leur dit d'avoir confiance en Dieu et de le suivre. Alors la colonne de nuée passa derrière les Israélites et répandit un brouillard tellement épais, que les Egyptiens ne pouvaient point les apercevoir. Cependant Moïse s'approcha de la mer avec sa baguette, qui avait un bouton et deux rameaux ; il pria et frappa la mer. Aussitôt parurent à droite et à gauche, en tête de l'armée, deux grandes colonnes de feu reposant sur la mer, et surmontées d'une gerbe de flamme ; en même temps un vent violent sépara les eaux et ouvrit un passage d'une lieue de large. Moïse descendit, par une pente douce, au fond le la mer, et toute l'armée le suivit rangée en une colonne d'environ cinquante hommes de front. D'abord le sol était un peu glissant, mais bientôt ils s'avancèrent sur un gazon moelleux comme un tapis. Les colonnes de feu brillaient

devant eux, et l'on voyait aussi clair qu'en plein jour
les îles paraissaient comme des jardins flottants ; elle
étaient pleines des plus beaux fruits et d'animaux d
toute espèce, que les Israélites recueillirent ou emmenè
rent avec eux, et sans lesquels ils n'auraient pas eu d
quoi se nourrir sur l'autre rivage.

L'eau de la mer ne formait pas des deux côtés un
muraille perpendiculaire, mais elle s'amoncelait plutô
comme de la gélatine. Ils s'avançaient rapidemen
comme des gens qui descendent d'une montagne au pa
de course : on eût dit qu'ils avaient des ailes. Il étai
minuit lorsqu'ils entrèrent dans le lit de la mer. L
coffre qui contenait les ossements de Joseph était a
milieu de l'armée. Les colonnes de feu qui s'élevaien
du sol, paraissaient tournoyer ; elles ne passaient pa
par-dessus les îles, mais elles en suivaient les contours
A une certaine hauteur, elle se perdaient dans une lueu
vague. Les eaux ne se retirèrent pas toutes à la fois
mais à mesure que Moïse avançait, elles laissaient de
vant lui un espace libre, en forme de coin, par où tout
l'armée passait à sa suite. Dans le voisinage des îles
on voyait encore les arbres avec leurs fruits se réfléchi
dans l'eau à la lueur des colonnes de feu. Ce merveil
leux passage s'effectua en trois heures, tandis que natu
rellement il en eût exigé neuf, au moins. A huit ou neu
lieues de là, il y avait une ville qui fut plus tard sub
mergée par les eaux.
nombre de chars superbes et toute son armée. Moïse
déjà arrivé de l'autre côté, commanda aux flots de re

Vers trois heures, le Pharaon arriva sur la plage
le brouillard l'empêcha d'abord de voir le passage
L'ayant enfin trouvé, il y descendit avec un gran
tourner à leur place ; le brouillard et le feu aveu
glèrent les soldats du Pharaon, et ils périrent tous mi
sérablement dans la mer. Le matin, les Israélites viren
qu'ils étaient sauvés, et ils chantèrent les louanges d
Dieu. Au delà de la mer, les deux colonnes de lumièr

se réunirent en une seule colonne de feu. Je ne saurais décrire toute la beauté de ce tableau sublime (1).

CHAPITRE XXI

Prédication sévère de Jésus contre l'adultère. — Réconciliations d'époux.

Après la fête, plusieurs femmes vinrent trouver Jésus, dans des maisons amies, pour lui demander des conseils ; leurs maris étaient infidèles, et il leur répugnait de les accuser, à cause du scandale public et de la sévérité du châtiment : elles désiraient se séparer d'eux, s'ils refusaient de s'amender. Jésus les consola, les exhorta à la patience, et leur dicta la conduite qu'elles avaient à tenir en ces circonstances. Il leur demanda ensuite si elles voulaient que leurs maris fussent avertis par lui ou par ses disciples étrangers, afin qu'elles ne fussent pas soupçonnées de les avoir accusés, et que l'affaire ne fût pas ébruitée dans le pays.

Il y avait, en cet endroit, beaucoup de personnes qui se montraient gaies et contentes, mais qui pleuraient en secret, au sujet de bien des péchés qui se commettaient clandestinement. Dans plus d'une maison, des enfants furent présentés à Jésus pour qu'il voulût les bénir. Il visita aussi des femmes, des pères, des mères, tourmentés d'une grande inquiétude au sujet de leurs maris et de leurs enfants qui étaient allés à Jérusalem pour la fête. Le bruit avait été répandu par quelques

(1) La Pentecôte est la grande fête de la fondation de l'Eglise, et de l'inauguration du baptême dont le passage de la mer Rouge était la figure. Le chrétien doit passer à travers l'eau du baptême, pour être délivré du joug de Satan représenté par Pharaon, et entrer dans la véritable terre promise.

voyageurs récemment arrivés, que des troubles menaçaient d'avoir lieu à Jérusalem pendant la Pentecôte, parce que Pilate, après avoir imposé aux Juifs des obligations auxquelles ils ne voulaient pas se soumettre, devait chercher un prétexte pour les attaquer. Le Seigneur les consola, disant que Pilate n'en voulait qu'aux Galiléens, et que leurs proches n'avaient rien à craindre, d'autant moins qu'ils ne se présenteraient que les derniers avec leurs offrandes, à cause de l'éloignement ; ils devaient donc se tranquilliser. Cette fois, à cause des troubles de la fête de Pâques, peu de personnes de l'île de Chypre s'étaient rendues à Jérusalem.

Jésus entra ensuite à la synagogue, où on lut des passages du Lévitique (XXVI), et de Jérémie (XVII), sur la malédiction dont Dieu menace ceux qui n'observent pas ses commandements, sur la dîme, sur l'idolâtrie, sur la profanation du sabbat, etc. Jésus expliqua tout cela dans un discours tellement saisissant et terrible, que beaucoup de personnes, pénétrées de componction, se mirent à pleurer et à sangloter. La synagogue était ouverte de toutes parts, et sa voix sonore retentissait avec un éclat que n'a aucune parole humaine. Il blâma surtout ceux qui s'attachent aux créatures, et attendent des hommes secours et bonheur. Il parla aussi des folles amours, des passions diaboliques, des adultères des deux sexes, de la malédiction des époux outragés que ces unions attirent sur les enfants qui en naissent, malédiction dont toute la responsabilité est imputée aux adultères. Il enseigna encore sur d'autres péchés et sur leurs suites.

Ses auditeurs furent tellement effrayés, que plusieurs à la fin disaient : « Il parle comme si le jour du jugement était proche ».

Il s'éleva encore contre l'attachement insensé aux biens et aux pompes de ce monde, contre l'orgueil des savants et des philosophes argutieux, et contre une

confiance exagérée dans la science humaine. Par là il voulait d'une part émouvoir le cœur de ces époux adultères, dont les femmes avaient ce même jour versé des larmes à ses pieds, et de l'autre réprouver la conduite de plusieurs jeunes gens qui étudiaient les lettres et les sciences juives dans une grande école de cette ville, et qui voyageaient ensuite pour compléter leur savoir. En terminant, il dit que ceux qui désiraient des conseils et des enseignements pouvaient venir le visiter dès le matin suivant. Il passa la nuit en prieres.

Le lendemain, pendant toute la matinée, il vint au logement de Jésus beaucoup de personnes qui, émues par son instruction de la veille, désiraient obtenir consolation et absolution ; il y avait parmi elles beaucoup de savants et de jeunes étudiants. Ceux-ci demandèrent des conseils spéciaux au sujet de leurs études. Il vint de plus des personnes dont la conscience était troublée, à cause de leurs rapports d'affaires avec les païens leurs voisins.

Les maris des femmes qui la veille s'étaient plaintes à Jésus vinrent aussi, et après eux d'autres adultères qui n'avaient pas été accusés. Ils se présentèrent tour à tour devant lui comme des pécheurs, se jetèrent à ses pieds, confessèrent leurs fautes et en demandèrent le pardon. La pensée que la malédiction de leurs femmes pouvait nuire à des enfants innocents nés de leurs adultères les tourmentait particulièrement, et ils demandèrent si cette malédiction pouvait être conjurée et annulée. Jésus s'étendit longuement sur la malédiction ; il dit qu'elle exerce une action véhémente sur la procréation, qu'elle s'incarne pour ainsi dire, et ne peut être effacée que par la charité et le pardon de celui qui l'a prononcée, et par le repentir et la pénitence de celui qui l'a provoquée ; qu'ayant une action plus forte sur la procréation que sur tout autre chose, elle

doit être retirée devant le prêtre, qui devra donner sa bénédiction. Il ajouta que les effets de la malédiction continuent pendant plusieurs générations à frapper le corps et les biens, mais qu'ils ne s'étendent pas jusqu'à l'âme, car le Père tout-puissant a dit : « Toutes les âmes sont à moi. » Cependant comme la demeure et l'instrument de l'âme c'est la chair, la malédiction qui frappe celle-ci ajoute bien des misères et des tribulations au fardeau déjà si accablant de la vie.

J'eus à cette occasion des vues sur la nature et le caractère des enfants illégitimes, adultères et maudits, et sur les effets de la malédiction non conjurée, par rapport aux enfants de la personne maudite ; mais je ne saurais les rendre avec exactitude. Les effets de la malédiction diffèrent suivant l'intention de celui qui la prononce et selon la nature des enfants. Ceux-ci sont souvent convulsionnaires ou démoniaques. Je vois en général les enfants illégitimes doués d'avantages terrestres qui portent au péché. Ils tiennent de cette race qui naquit de l'union des enfants de Dieu avec les filles des hommes. Ils sont souvent beaux, rusés, sournois, brûlants d'envie de tout attirer à eux sans vouloir l'avouer. Ils portent dans leur chair le cachet de leur origine abritée par le mensonge, ainsi que des convoitises déréglées auxquelles elle est due, et cela les entraîne souvent à perdre leur âme.

Après avoir écouté et exhorté ces pécheurs, Jésus leur ordonna de lui envoyer leurs femmes ; à celles-ci il parla tour à tour et en particulier du repentir de leurs maris, les exhortant à se réconcilier avec eux, à tout oublier et à retirer leur malédiction. Il leur dit que, si elles ne le faisaient du fond du cœur, elles auraient à répondre de la rechute d'hommes maintenant convertis. Ces femmes pleurèrent, le remercièrent et promirent tout ce qu'il leur demanda. Il réconcilia ensuite plusieurs de ces couples, qu'il fit venir devant

lui, et les interrogea comme s'ils eussent été des fiancés qu'il devait marier : il leur fit se donner la main, qu'il couvrit d'une bande d'étoffe et il les bénit.

Un de ces hommes avait eu une liaison avec une païenne ; il en était né des enfants qui avaient été recueillis dans l'orphelinat de la ville. Son épouse, qui les avait maudits, retira solennellement la malédiction qu'elle avait prononcée sur eux. En présence de Jésus, elle tendit la main à son mari par-dessus la tête de ses enfants, révoqua sa malédiction et les bénit. Jésus imposa comme pénitence aux adultères des aumônes, des jeûnes, des abstinences et des prières. Celui qui avait péché avec la païenne était entièrement transformé. Il invita humblement à un repas le Seigneur, qui s'y rendit avec ses disciples. Il avait aussi convié deux rabbins, qui en furent très étonnés, ainsi que toute la ville, car cet homme était connu comme un mondain étourdi, ne se souciant guère des prêtres ni des prophètes. Il était riche et possedait des terres qu'il faisait cultiver par ses gens. Pendant le repas, deux petites filles de la maison vinrent, et répandirent un parfum précieux sur la tête du Seigneur.

En sortant de table, il alla avec tout le peuple à la synagogue pour la clôture du sabbat. Il continua son instruction de la veille, mais avec moins de sévérité ; il leur dit que Dieu ne les abandonnerait pas s'ils avaient recours à lui. A la fin, il parla encore de leur attachement à leurs maisons et à leurs biens, et les exhorta, s'ils avaient foi en son enseignement, à quitter les occasions de pécher, que faisait naître leur contact perpétuel avec des païens, et à suivre la vérité en s'établissant dans la terre promise parmi leurs coreligionnaires. « La Judée, dit-il, est assez grande pour vous recevoir et vous nourrir, dussiez-vous commencer par vivre sous la tente. Il vaut mieux tout quitter que de perdre votre âme ; votre attachement à vos belles

maisons, à vos biens, à votre situation dangereuse, est une véritable idolâtrie. Pour que le royaume de Dieu vienne à vous, il faut que vous alliez au-devant de lui. Gardez-vous de vous enorgueillir de ces riches et solides demeures situées dans un pays riant, car la main de Dieu saura bien vous y atteindre : vous serez tous chassés et vos maisons détruites. Je n'ignore pas que votre vertu n'est au fond qu'hypocrisie, tiédeur et mollesse. Vous convoitez les biens des païens, vous tâchez de vous en emparer par l'usure, le commerce, l'industrie et les mariages ; mais un jour viendra où vous perdrez toutes ces choses. Ne contractez pas avec les païens ces mariages où les deux parties deviennent indifférentes à leur foi, et ne s'unissent qu'en vue de l'argent et pour jouir en toute licence des plaisirs sensuels. » Tous les auditeurs furent émus et bouleversés, et beaucoup d'entre eux demandèrent la permission de s'entretenir avec lui le lendemain.

Le jour suivant, Jésus entra chez plusieurs habitants pour consoler, exhorter et réconcilier, et il s'y employa jusque très avant dans la nuit. Il vint aussi à lui deux femmes qui avaient avec elles des enfants illégitimes. Elles s'accusèrent elles-mêmes : alors Jésus fit venir leurs maris, rétablit l'accord dans chaque ménage, et renouvela leur alliance. Les maris adoptèrent les enfants et les bénirent sans leur dire pourquoi ils le faisaient.

Beaucoup d'autres personnes vinrent trouver Jésus à cause du conseil qu'il leur avait donné la veille de quitter le pays des païens. Son enseignement leur plaisait beaucoup, et ils se tenaient très honorés de ce qu'il les avait visités, quoiqu'ils fussent des Juifs séparatistes ; mais il ne leur convenait pas de quitter leur pays pour le suivre. Ces juifs étaient riches et indépendants ; ils avaient une ville à eux appartenant, un commerce florissant et une industrie productive. Ils

prospéraient aux dépens des païens, sans être ni tourmentés par les pharisiens, ni opprimés par Pilate ; ils vivaient donc dans la situation matérielle la plus agréable, mais très exposés à s'unir avec les païens. Les biens et les champs de ceux-ci se trouvaient à côté des leurs, et les filles païennes se mariaient volontiers avec les Juifs, qui traitaient leurs femmes avec moins de dureté que les indigènes ; elles attiraient les jeunes Juifs par des cadeaux, des coquetteries et des séductions de toute espèce. Si elles embrassaient le judaïsme, ce n'était point par conviction, mais par des motifs ignobles, et la tiédeur et la dissolution s'introduisaient par elles dans les familles.

Les Juifs de Chypre n'étaient point aussi simples et aussi hospitaliers que ceux de la Palestine ; plus raffinés, mieux logés, ils avaient abandonné les anciennes coutumes. Comme ils faisaient difficulté de quitter leurs pays natal, Jésus leur rappela que leurs pères aussi avaient possédé des maisons et des champs en Egypte, et qu'il les avaient abandonnés de leur plein gré. Il leur déclara de nouveau que de grands malheurs les frapperaient s'ils restaient dans ce pays.

Les femmes en général ont beaucoup de répugnance à recevoir chez elles des enfants illégitimes de leurs maris ; mais les femmes de Mallep le firent de bon cœur, et ce fut pour leurs maris un motif de les aimer davantage. Plusieurs maris suivirent leur exemple, et bénirent les enfants illégitimes de leurs femmes. Il y eut ainsi des réconciliations sincères, et tout scandale fut évité.

CHAPITRE XXII

Jésus reçoit des nouvelles de la Palestine et assiste à une fête des mineurs de Chytrus.

Le lendemain de bonne heure, Jésus quitta Mallep avec ses disciples et les fils de Cyrinus, récemment arrivés de Salamine, en tout douze personnes. Il se dirigea vers un village de mineurs dans le voisinage de Chytrus, mais par un grand détour, afin de pouvoir parler avec ses disciples sans être dérangé, et de ne pas arriver à ce village avant la fête. Il fit ainsi sept lieues de chemin, se reposant en divers endroits, et s'arrêtant auprès des ouvriers qu'il rencontrait pour leur parler de la nécessité de suivre la voie du bien. La famille de Barnabé et plusieurs habitants de Chytrus l'avaient engagé à visiter ce village, parce que les mineurs juifs y devaient célébrer une fête où ils recevaient des présents de leurs maîtres avec une part de la moisson. Parmi les disciples qui accompagnaient Jésus se trouvait un cousin de la veuve de Naïm, venu récemment de la Palestine pour lui rapporter ce qui s'y passait, et lui donner des nouvelles de ses amis. Quoiqu'il n'en ignorât rien, il écouta ce que celui-ci était chargé de lui dire, car il avait coutume de ne pas montrer qu'il savait tout, pour ne pas gêner ceux qui vivaient avec lui.

La veille de la Pentecôte, ce disciple était parti de Jérusalem pour Naïm, aussitôt après le tumulte provoqué par Pilate lorsque les Juifs présentaient leurs offrandes au Temple ; de Naïm il était allé par Nazareth à Ptolémaïs, et de là en Chypre. Il dit à Jésus que sa mère et les autres saintes femmes, saint Jean et quelques autres disciples avaient tranquillement célé-

bré la Pentecôte à Nazareth, et que sa mère et ses amis, tout en se rappelant à son souvenir, le priaient de rester encore quelques semaines absent, afin de laisser aux esprits le temps de se calmer à son sujet. Les pharisiens disaient déjà qu'il s'était esquivé. Hérode avait d'abord voulut le mander à Machérunte, sous prétexte de l'interroger touchant les détenus qu'il avait fait mettre en liberté à Thirza, mais en réalité pour le jeter en prison. Sur ces entrefaites, la guerre avait éclaté, et le roi était parti. Maintenant on le savait de retour; Jésus était donc exhorté à ne point revenir encore. Mais il déclara que ce retard était impossible, et qu'il s'en irait quand le temps serait venu.

Le disciple parla ensuite du tumulte qui avait eu lieu la veille de la Pentecôte. Malheureusement deux amis de Jésus, parents de Zacharie et employés au service du Temple, avaient péri dans la mêlée. Jésus, qui le savait déjà, en était tout affligé depuis quelques jours. Le récit de cet événement renouvela sa douleur et attrista beaucoup les disciples. Pilate était sorti de la ville le soir d'auparavant pour s'enfermer avec quelques troupes, sur le chemin de Joppé, dans un château près duquel l'un des larrons du Calvaire commettait ses brigandages. Pilate voulait que tout l'argent dont on ferait offrande à la fête fût employé à construire un aqueduc; il avait fait attacher aux colonnes des entrées du Temple des tables de bronze avec l'image de l'empereur, et au-dessous une inscription prescrivant ce tribut. Ces images irritèrent beaucoup le peuple, et les agents des hérodiens soulevèrent les Galiléens, partisans de Judas de Gaulon. Hérode, qui se trouvait secrètement à Jérusalem, connaissait le complot. Le soir, cette populace se mit en mouvement; elle arracha les tables de bronze, brisa et outragea les images, et en jeta les débris devant le prétoire sur la place du marché, en criant: « Voilà l'argent de nos offrandes! »

Ils se dispersèrent sans qu'on les arrêtât. Mais le lendemain, quand après être entrés au Temple ils voulurent en sortir, ils trouvèrent toutes les issues occupées par les gardes de Pilate, et des soldats déguisés, se jetant sur eux, les massacrèrent. Alors le tumulte devint général, et les deux employés du Temple, étant accourus, furent massacrés. Cependant les Juifs se défendirent, et forcèrent les soldats à se retirer dans la forteresse Antonia.

Sur la route, Jésus parla longuement aux disciples des habitants de Mallep, de leur attachement aux biens temporels et de leur répugnance à se rendre en Palestine. Il parla aussi des philosophes païens qui l'accompagneraient, et leur dit comment ils devaient se conduire à leur égard quand ils les auraient avec eux : car ils ne paraissaient pas bien s'entendre avec ces philosophes, et ils s'en faisaient un sujet de scandale.

Vers le soir, ils arrivèrent à une demi-lieue de Chytrus au village des mineurs, situé dans un massif de roches auxquelles beaucoup de maisons étaient adossées. Au-dessus il y avait plusieurs jardins, et au milieu un tertre entouré d'arbres touffus et disposé pour la prédication. Des degrés conduisaient au plateau de ce monticule, d'où l'on dominait toutes les habitations.

Jésus s'en alla chez le surveillant des ouvriers qui leur payait leur salaire et pourvoyait à leur entretien : ces gens le reçurent avec beaucoup de joie. Toutes les entrées du village et la demeure du surveillant étaient ornées pour la fête avec des arceaux de feuillage et des guirlandes de fleurs. Ils conduisirent Jésus et ses disciples à la maison, lui lavèrent les pieds et lui offrirent des rafraîchissements. Il se rendit ensuite avec eux au sommet du monticule, et s'y assit pendant que le peuple prenait place autour de lui. Il leur parla du bonheur que procurent la pauvreté et le travail. « Vous êtes plus heureux, dit-il, que les riches Juifs de Salamine ;

il n'y a de riche devant Dieu que l'homme vertueux, et les pauvres ont moins d'occasions de pécher. Je suis venu vous visiter, pour montrer que non seulement je ne vous dédaigne pas, mais que je vous aime ». Il les instruisit jusqu'à la nuit et leur raconta des paraboles.

Le lendemain, le père et le frère de Barnabé survinrent, ainsi que plusieurs citoyens notables de Chytrus, des propriétaires de mines et quelques rabbins. Ils allèrent d'abord visiter le Seigneur, puis ils se rendirent en divers endroits du village où le peuple s'était assemblé et où l'on avait apporté les objets qui devaient être donnés aux ouvriers. On leur distribua de grandes quantités de blé, des pains de deux pieds carrés, du miel, des fruits, des cruches pleines de boisson, des vêtements de cuir pour le travail des mines, des couvertures et des ustensiles de toute espèce. Les femmes reçurent aussi leur part. Jésus, avec ses disciples, assista à la distribution, s'arrêtant de temps à autre pour enseigner et conseiller.

Il monta ensuite sur le tertre où tout le peuple s'était rassemblé : il parla des ouvriers de la vigne, du bon Samaritain, de la gratitude et de la bénédiction des pauvres, du pain quotidien et de l'Oraison dominicale. Après l'instruction, les ouvriers prirent un repas en plein air sous le feuillage. Jésus, les disciples et plusieurs personnes distinguées les servirent. Jésus guérit aussi les mineurs qui avaient des contusions ou des blessures aux mains, aux bras ou aux jambes.

Pendant le repas, de jeunes garçons et de jeunes filles chantèrent et jouèrent de la flûte. En sortant de table, les hommes et les femmes ensemble se livrèrent à des jeux d'enfants, à courir, à sauter, à se chercher les uns les autres les yeux bandés, etc. Ils dansèrent aussi, en défilant et s'inclinant les uns devant les autres, puis ils finirent par former une ronde.

Le soir, Jésus alla se promener du côté des mines

avec une dizaine de petits garçons de sept à huit ans Ces enfants n'avaient d'autres vêtements qu'un linge autour des reins. Ils étaient parés de guirlandes de laine à la ceinture ou sur la poitrine. Leur physionomie me parut très heureuse. Je les vis indiquer naivement à Jésus tous les bons gisements, et ils lui racontèrent tout ce qu'ils savaient. Jésus les enseigna avec beaucoup de bonté, leur proposa des énigmes et leur raconta des paraboles. Ce matin, je me les rappelais encore ; mais je les ai oubliées depuis, parce qu'on m'a troublée. C'était une vision charmante !

Malgré leurs travaux salissants, les ouvriers étaient d'une grande propreté dans leurs maisons et dans leurs habits de fête.

CHAPITRE XXIII

Jésus va célébrer le sabbat, enseigner, guérir et baptiser à Cerynia.

Le lendemain, Jésus quitta, avec ses disciples, le village des mineurs, et, franchissant les montagnes, il se dirigea au nord-ouest, vers le pont de Cerynia. En route, il se reposa et enseigna sur une belle colline boisée et solitaire. Vers quatre heures de l'après-midi, ils étaient à trois quarts de lieue de Cerynia, lorsqu'ils furent reçus par la famille de Mnason, et par plusieurs autres Juifs dans un jardin, caché entre deux plis de la montagne, et où l'on s'assemblait souvent pour prier. Le père de Mnason était un vieillard portant une longue barbe, maigre et voûté, mais vif et dispos. Je lui vis deux filles et trois fils, un gendre et une belle-fille, Jadis marchands ambulants, ils demeuraient tous ensemble depuis environ dix ans. Ils accueillirent Jésus avec beaucoup de joie et d'humilité, lavèrent les pieds aux voyageurs et leur offrirent des rafraîchissements.

Jésus enseigna là encore jusqu'au soir, sur le baptême, sur l'Oraison dominicale et sur les béatitudes.

Il se rendit ensuite à la maison avec les frères de Mnason et leur père, qui s'appelait Moïse ; Mnason vint à sa rencontre avec quatre enfants, qu'il bénit. La mère et les sœurs de Mnason, couvertes de leurs voiles, s'approchèrent aussi jusqu'à une certaine distance, et Jésus leur adressa la parole. Puis il y eut, sous un berceau de verdure, un repas auquel prit part toute la famille.

La sœur de Mnason qui était mariée ne parut point : sa fille était morte l'avant-veille. Assise auprès du corps, la tête couverte, elle était plongée dans le deuil. Je ne sais pour quelle raison l'enfant n'avait pu être ensevelie la veille. Ce jour-là, vers quatre heures, les rabbins de Mallep, où était le cimetière, devaient venir l'enlever. L'enfant était déjà assez grande, mais maladive ; elle ne parlait et ne marchait qu'avec peine. Mnason en entretenait quelquefois Jésus, qui lui annonçait sa mort prochaine lui indiquant comment il devait l y préparer. Mnason s'acquitta fidèlement de ce devoir, en l'absence de la mère. Il apprit à l'enfant à croire au Messie, à se repentir sincèrement de ses péchés ; il lui inspira l'espérance du salut. Il pria avec elle, et lui fit des onctions avec de l'huile bénite par Jésus ; ainsi l'enfant fit une très bonne mort.

Quand les rabbins vinrent chercher le corps, on ne cloua pas le léger couvercle de la bière ; on l'attacha seulement avec une bande. Quatre hommes le portèrent sur un brancard. Un autre tenait au bout d'un bâton une lampe allumée dans une lanterne de corne. Un cortège nombreux, où se trouvaient beaucoup d'enfants, les suivait. Jésus, les disciples et une foule nombreuse se tinrent devant la maison, pendant que le convoi passait. Le Seigneur consola la mère et les parents, et les enseigna sur la résurrection.

Tous se rendirent ensuite à Cerynia pour le sabbat. Les rabbins reçurent très respectueusement le Sei-

gneur à l'entrée de la rue, et le conduisirent à l'école ; puis, après la bienvenue accoutumée, ils l'accompagnèrent à la synagogue, où sept malades s'étaient fait porter sur des brancards pour entendre son enseignement. Une centaine de personnes environ formaient tout l'auditoire. Jésus lut des passages de l'Exode (I-IV) où il était question du dénombrement des enfants d'Israël ; il lut aussi, dans le prophète Osée (I et II), des imprécations et des menaces terribles contre l'impureté et l'idolâtrie.

Osée disait, entre autres choses, que Dieu lui avait ordonné d'épouser une femme de mauvaise vie, et de donner certains noms aux enfants qui naîtraient de ce mariage. Ils interrogèrent Jésus sur ce passage, et il leur en donna l'explication. « Le prophète, dit-il, devait représenter, dans sa personne et dans sa vie entière, l'état de l'alliance de Dieu avec la maison d'Israël; les noms de ses enfants devaient exprimer les jugements et les châtiments de Dieu. A l'exemple du prophète, les justes doivent souvent, par l'ordre de Dieu, s'allier avec les pécheurs pour arrêter la propagation de la race des méchants. Ce mariage d'Osée avec une prostituée et les noms de ses enfants témoignent de la longanimité de Dieu et de la persévérance de l'abomination ». J'ai oublié les détails. Jésus enseigna avec beaucoup de force ; il exhorta au baptême et à la pénitence ; il parla de l'approche du royaume de Dieu, du châtiment de ceux qui le repousseraient et de la ruine de Jérusalem.

Jésus fit plusieurs pauses pendant sa prédication ; les malades en profitèrent pour crier à plusieurs reprises : « Seigneur, nous croyons à votre doctrine ; Seigneur, secourez-nous ! » Puis voyant qu'il se disposait à quitter la synagogue, ils se firent porter dans l'avant-cour. Ils étaient là rangés sur deux lignes, implorant son assistance et disant : « Seigneur, faites pour nous ce que vous pouvez ! Seigneur, employez votre pouvoir en notre faveur ». Mais Jésus ne les guérit

pas encore. Cependant, les rabbins ayant intercédé pour eux, il dit aux malades : « Que puis-je faire pour vous ? — Seigneur, délivrez-nous de notre maladie; Seigneur, daignez nous guérir. — Croyez-vous que je le puisse ? » leur dit le Sauveur. Et tous les assistants de s'écrier : « Oui, Seigneur, nous croyons que vous le pouvez. » Alors Jésus dit aux rabbins d'aller chercher les rouleaux de prières et de prier avec lui sur ces malades. Ils apportèrent les rouleaux, et se mirent à prier. Jésus ordonna aux disciples d'imposer les mains aux malades, et ils leur imposèrent les mains, à celui-ci sur les yeux, à celui-là sur la poitrine, à d'autres sur diverses parties du corps. Jésus leur demanda de nouveau s'ils croyaient et s'ils voulaient être guéris. Ils répondirent : « Oui, Seigneur, nous croyons que vous nous guérissez. » Alors Jésus dit : « Levez-vous, votre foi vous a guéris ? » Et tous les sept se levèrent et remercièrent Jésus, qui leur ordonna de se baigner et de se purifier. Plusieurs d'entre eux avaient eu le corps enflé par l'hydropisie : leur maladie était passée, mais lorsqu'ils se retirèrent, ils étaient encore faibles, et s'appuyaient sur leurs bâtons.

Dans l'île de Chypre, à Chytrus, à Mallep et à Salamine, j'ai vu plusieurs fois le Seigneur guérir les malades en ordonnant aux rabbins de prier avec lui, et à ses disciples d'imposer les mains. Ces rabbins étant de bonne volonté, il les faisait participer aux guérisons comme s'ils eussent été des disciples ; il leur inspirait ainsi de la confiance. Ce nouveau mode de guérison avait pour but de les préparer au ministère des disciples, car plusieurs rabbins faisaient partie des cinq cent soixante-dix Juifs qui quittèrent l'île de Chypre pour suivre Jésus. Il retourna ensuite avec ses disciples et les rabbins chez Moïse, où ils prirent un léger repas ; et il enseigna en se promenant.

Le jour suivant, vers neuf heures, un certain nombre de Juifs, entre autres les sept vieillards que Jésus avait

guéris la veille, vinrent de Cerynia au tertre voisin de la maison de Moïse, et ils y furent baptisés. Au milieu de ce tertre destiné à la prédication, Jésus enseigna d'abord sur la pénitence et sur la purification par le baptême. Les hommes portaient de longs vêtements blancs, des manipules et des ceintures, sur lesquelles étaient brodées des lettres. Outre les sept malades guéris, on baptisa huit autres prosélytes. Le reste des assistants avait déjà reçu le baptême à Mallep. Quelques-uns parlèrent en particulier à Jésus et lui confessèrent leurs péchés. Il leur dit qu'ils devaient profiter du moment de la grâce, et accomplir la loi selon l'esprit des prophètes et non en esclaves ; car la loi leur avait été donnée et non pas eux à la loi ; elle leur avait été donnée pour les aider à mériter la grâce.

Parmi les néophytes se trouvaient les frères et le beau-frère de Mnason. Mais Moïse, son père, bien que pieux, était un vieillard entêté, et il résistait, malgré les efforts de Mnason pour le persuader. Je vis Jésus même lui parler de se faire baptiser ; le vieillard obstiné fut inébranlable. Je le vis hausser les épaules, secouer la tête et trouver toutes sortes de prétextes pour s'y refuser. Il insistait principalement sur la circoncision, à laquelle il voulait s'en tenir. Je ne me rappelle plus toutes ses raisons. Mnason en était si affligé qu'il pleurait ; mais Jésus le tranquillisa, disant que le grand âge était la cause de l'entêtement de son père ; mais que, comme il avait toujours vécu pieusement, il déplorerait son aveuglement dans un autre lieu où ses yeux s'ouvriraient.

Jésus bénit encore l'eau baptismale et y mêla de l'eau du Jourdain. Après le baptême, ce qui en resta fut recueilli avec soin et enfoui dans la terre.

Pendant le baptême, Jésus passa du tertre dans un beau jardin contigu, plein de berceaux de verdure, et où une quarantaine de Juives environ l'attendaient. Elles étaient voilées et s'inclinèrent profondément de-

vant lui. La plupart venaient lui demander des consolations ; tantôt il entra avec elles sous un berceau, tantôt il leur parla en se promenant. Quelques-unes des plus âgées étaient pleines de soucis et d'inquiétudes de ce que leurs maris voulaient les abandonner pour le suivre, ce qui les laisserait sans ressources. Elles le prièrent de dire à leurs maris de ne point partir. Il les consola en leur disant qu'elles ne seraient point délaissées, et que, si leurs maris le suivaient, elles iraient avec eux en Palestine et y trouveraient à vivre. Il leur proposa l'exemple des saintes femmes, et leur fit comprendre que ce n'était plus le temps de chercher à vivre en paix et à jouir de ses aises, mais qu'il fallait aller au-devant du royaume qui était proche et recevoir l'époux céleste. Il les enseigna aussi sur la parabole de la drachme perdue, et sur celle des vierges sages et des vierges folles.

Les plus jeunes parmi ces femmes se plaignirent en pleurant de leurs maris. Elles le prièrent de les engager à ne pas avoir de liaisons avec les filles des païens. Il devait, disaient-elles, avertir leurs maris, puisqu'il avait enseigné si sévèrement sur les menaces d'Osée contre les relations impures avec les Gentils. Quelques-unes avaient des raisons de se plaindre, mais la plupart étaient tourmentées par la jalousie. Jésus les consola et les interrogea sur leur propre conduite à l'égard de leurs maris. Il leur recommanda la douceur, l'ordre, l'humilité, la patience, l'obéissance, la bonté et l'amour du travail ; il les prémunit contre les commérages, les murmures, les taquineries et l'habitude de faire des reproches. Il les enseigna ainsi pendant deux heures.

Les néophytes et d'autres personnes prirent ensuite un repas en commun, auquel tous apportèrent leur contribution. Jésus et ses disciples servirent presque constamment à table, au lieu de s'y asseoir eux-mêmes. Puis tous se rendirent à Cerynia, à la synagogue où Jésus fit l'instruction de la clôture du sabbat ; il ensei-

gna sur des textes d'Osée, s'occupant plus de ce qui concernait la partie fidèle, que de ce qui avait rapport aux membres rejetés du peuple de Dieu. Il prit congé de ses auditeurs et les bénit tous. Enfin, après ses adieux à la maison de Moïse, il s'en alla avec ses disciples par le chemin direct de Mallep.

CHAPITRE XXIV

Adieux du Seigneur aux habitants de l'île de Chypre.

Arrivé à Mallep, Jésus fit une longue instruction auprès de la fontaine. Il répéta tout ce qu'il avait dit ; il parla de l'approche du royaume de Dieu, de l'actuelle et pressante nécessité d'aller à sa rencontre, de son propre départ, du peu de temps qu'il avait encore à rester sur la terre, de la pénible consommation de son œuvre, de l'obligation de le suivre et d'agir en union avec lui. Il parla aussi de la ruine prochaine de Jérusalem, et du châtiment de tous ceux qui rejetteraient le royaume de Dieu, et, au lieu de se convertir et de faire pénitence, resteraient attachés à leurs biens terrestres et à leurs convoitises. Il leur fit voir comment tout ce qui semblait dans le monde si agréable et si commode n'était que sépulcres, beaux par leur aspect aux yeux des hommes, mais au dedans pleins de pourriture. « Examinez, dit-il, votre intérieur ; voyez quel est l'état de votre âme au milieu de ce luxe et de cette magnificence. » Il parla de leur agiotage, de leur avarice, de leurs alliances païennes dont l'or était le mobile, de l'esclavage où les tenait leur amour des biens terrestres, de leur hypocrisie, etc. Il leur dit encore : » Considérez tout ce luxe et ce bien-être qui vous entourent ; tout cela sera détruit, et un temps viendra où il ne se trouvera plus en cette île un seul Israélite. »

Il parla très clairement de lui-même et de l'accomplissement des prophéties, cependant il ne fut compris que d'un petit nombre. Pendant cette instruction, ses auditeurs s'approchaient successivement et par classe, vieillards, hommes faits, jeunes gens, femmes, jeunes filles ; tous, profondément émus, pleuraient et sanglotaient.

Ensuite Jésus, accompagné de ses disciples et de quelques personnes de Mallep, alla à quelques lieues du côté du levant ; il s'y rendit sur l'invitation des habitants de plusieurs métairies qu'il avait visités pendant son séjour à Mallep. Il y avait là une belle colline boisée qui servait à la prédication. Il était venu aussi des gens du village des mineurs, voisin de Chytrus. Jésus y devait de plus rencontrer les disciples de Naïm, Nathanaël de Cana, et le fils de Zorobabel, qui étaient venus de Citium pour lui rendre compte des dispositions prises pour son départ de Chypre. Ils avaient rejoint en route des messagers envoyés par le gouverneur de Salamine, et les avaient amenés. Le gouverneur faisait offrir à Jésus ses respectueux hommages : il désirait le voir et demandait à être baptisé.

Jésus fit une instruction dans laquelle, comme à Mallep, il prit congé de ses auditeurs ; puis il visita quelques cabanes et guérit plusieurs malades. Comme il allait partir, un vieux paysan le sollicita de daigner entrer dans sa maison, et d'avoir pitié de son enfant aveugle. Il y avait dans cette maison trois familles, composées de douze personnes, les grands-parents, les deux fils mariés et leurs enfants. La mère, couverte de son voile, apporta dans ses bras l'enfant aveugle, qui commençait déjà à marcher et à parler. Jésus le prit dans ses bras, porta à sa bouche les doigts de sa main droite, lui frotta les yeux avec sa salive, le bénit, le posa par terre et lui mit quelque chose devant les yeux. L'enfant tendit la main pour le prendre, et tous poussèrent des cris de joie. L'enfant courut à sa mère, qui

l'appela et l'embrassa ; puis à son père, et il passa ainsi des bras de l'un dans ceux de l'autre : ils le ramenèrent à Jésus, et, se prosternant devant lui, ils le remercièrent les yeux baignés de larmes. Jésus pressa l'enfant contre son sein, et le rendit aux parents, en les exhortant à le conduire à la véritable lumière, de peur qu'après avoir recouvré la vue il ne tombât dans des ténèbres plus profondes que celles dont il était sorti. Il bénit aussi les autres enfants et la famille entière. Tous les habitants de la maison pleuraient et l'accompagnaient en chantant ses louanges.

A Mallep, il y eut un repas dans la maison destinée aux fêtes publiques ; tout le monde y prit part. On distribua aux pauvres des mets et des présents. Jésus et ses disciples servaient à table et enseignaient.

Jésus fit une longue instruction sur le mot *Amen.* Il dit que c'était le résumé de toute prière. Quiconque le dit à la légère rend sa prière inutile. La prière implore le secours de Dieu, nous élève jusqu'à lui, nous donne accès auprès de sa miséricorde ; et le mot *Amen*, si nous avons prié comme il faut, nous met pour ainsi dire, ses dons dans les mains. Il dit des choses admirables de la vertu du mot *Amen.* Il l'appela le commencement et la fin de toutes choses. Il sembla dire qu'avec ce mot Dieu avait créé le monde (1). Il dit *Amen* sur tout ce qu'il leur avait enseigné, sur les adieux qu'il leur faisait, sur l'accomplissement de toute sa mission ; et il termina par un *Amen* solennel. Cette instruction se termina assez avant dans la nuit. Il les bénit tous, et ils lui firent leurs adieux avec beaucoup de larmes.

Je vis Jésus revenir, avec ses compagnons, à la maison de Salamine, où il avait logé en arrivant à Chypre. On l'attendait, et on lui servit à manger ainsi qu'aux siens. Il y avait là plusieurs personnes qui lui

(1) *Fiat :* qu'il en soit ainsi, est la signification du mot hébreu *Amen.*

étaient dévouées ; il les enseigna pendant quelques heures. Puis il prit congé des parents du disciple Jonas, et eut un long entretien avec le gouverneur romain. Celui-ci lui présenta deux jeunes païens qui demandaient à être instruits et baptisés. Jésus parla d'abord avec tous deux ensemble, puis avec chacun en particulier. Ils lui confessèrent leurs péchés en pleurant, et il les leur remit. Le soir on les baptisa secrètement dans l'avant-cour de l'école.

Mercuria envoya prier Jésus de venir lui parler dans le jardin voisin de l'aqueduc. Il s'y rendit avec le messager, et elle s'approcha couverte de son voile, tenant par la main ses deux jeunes filles. L'aînée me parut déjà grande et formée. Leur costume était bizarre. Elles portaient des jupes tombant à peine jusqu'aux genoux, et autour du corps une belle étoffe transparente, garnie de franges et de guirlandes de laine ou de plumes. Elles avaient les bras nus, les pieds couverts, les cheveux flottants, et me rappelaient les anges de nos représentations de la crèche.

Jésus s'entretint longtemps et amicalement avec Mercuria. Je la vis tout éplorée et profondément affligée, parce qu'elle ne pouvait pas emmener son fils en Palestine, et qu'elle était obligée de laisser dans son aveuglement sa jeune sœur, que ses parents tenaient éloignée d'elle. Elle pleura aussi sur ses péchés, mais Jésus la consola en lui disant de nouveau qu'ils lui étaient remis. Les deux jeunes filles la regardaient sans rien comprendre ; elles se serraient contre leur mère et pleuraient avec elle. Mais Jésus attira à lui les enfants, les consola et les bénit. Après lui avoir encore parlé de la manière dont elle devait quitter le pays et de la question d'un nouveau domicile, il la quitta et retourna à la maison d'école.

Barnabé et Mnason revinrent de Chytrus et de Cerynia. Mnason était accompagné de ses frères, qui voulaient s'en aller aussi en Palestine. Après un repas

d'adieu, Jésus fit encore une instruction ; enfin il consola et bénit tous les assistants.

Il se rendit ensuite, avec ses compagnons, à un endroit voisin, où le gouverneur romain avait envoyé quelques-uns de ses gens avec des ânes tout sellés. Chacun se plaça sur un âne, et je vis Jésus s'asseoir de côté sur une selle à dossier. Le gouverneur partit avec eux. Ils passèrent sous les aqueducs et traversèrent le fleuve Pœdius derrière Salamine. La nuit était belle ; une troupe de douze personnes marchait en avant suivie de neuf autres, parmi lesquelles étaient Jésus et le gouverneur, un peu à l'écart ; enfin une troisième troupe de douze hommes fermait la marche. Je ne me souviens pas d'avoir vu Jésus se servir d'une monture en aucune autre occasion, sauf le dimanche des Rameaux. Lorsqu'ils furent à trois lieues de la mer, le jour ayant commencé à poindre, le gouverneur, pour ne pas attirer l'attention, prit congé de Jésus, qui lui tendit la main et le bénit. Le gouverneur descendit de sa monture et voulut lui baiser les pieds, puis il s'inclina profondément, et quelques pas plus loin il renouvela son salut ; c'était sans doute la coutume du pays ; après cela il remonta sur sa bête et s'en alla accompagné de quelques personnes. Jésus et les autres continuèrent leur chemin. A une lieue du rivage, ils mirent pied à terre et renvoyèrent les ânes avec les serviteurs.

Bientôt ils rencontrèrent les marins qui les attendaient, auprès d'un édifice très long, situé à quelques centaines de pas du rivage, en un endroit très solitaire et silencieux. Du côté de la mer, on voyait beaucoup de cabanes et de galeries ouvertes où habitaient, à l'une des extrémités, des familles juives et à l'autre des familles païennes. On attendait Jésus, et les gens des navires avaient préparé des rafraîchissements. Il prit en compassion cette population pauvre ; et passant, de maison en maison, il consola, fit des présents, et guérit quelques ouvriers qui s'étaient blessés en travaillant aux

mines de sel, ainsi que d'autres malades qui lui tendaient humblement les mains. Il leur dit : « Croyez-vous que je puisse vous guérir ? » Ils lui répondirent : « Oui, Seigneur, nous le croyons, » et il les guérit. Il visita aussi les païens qui se montraient tout intimidés. Il leur parla avec bonté, leur donna des conseils et bénit leurs enfants. Ensuite il enseigna les habitants rassemblés, et raconta une parabole où il était parlé du sel de la terre. Lorsqu'ils prirent le repas, Jésus envoya des mets aux plus pauvres.

CHAPITRE XXV

Retour en Palestine.

Au crépuscule du soir, Jésus et sa suite, composée de vingt-sept personnes, s'embarquèrent sur trois petits navires. Il monta le moindre avec seulement quatre disciples et quelques rameurs. Je les vis en avant, et, à ma grande surprise, les deux autres prirent une direction différente. Il faisait déjà nuit, quand je vis ces derniers, engravés à une demi-lieue du rivage, attacher des fanaux au mât en signe de détresse. Alors Jésus ordonna à ses matelots de revenir en arrière, et, s'étant approchés de l'un de ces navires, ils lui jetèrent une corde, l'amarrèrent, et le remorquèrent jusqu'à l'autre navire, auquel ils rendirent le même service : attachés ainsi au navire de Jésus, ils le suivirent. Jésus reprocha aux deux pilotes leur présomption, et leur parla de l'indocilité et de l'obéissance. Ils avaient été jetés par un tourbillon sur des bancs de sable.

Le lendemain, vers le soir, je vis les trois navires de Jésus près du vaste golfe que forme la mer au pied du Carmel, entre Ptolémaïde et Hapha : ils revinrent à force de rames vers la pleine mer ; car à l'entrée du

golfe un combat était engagé entre un vaisseau et plusieurs petits bâtiments. Le premier l'emporta, les autres s'enfuirent, et l'on jeta à la mer plusieurs cadavres. Au moment où la flottille de Jésus se trouva près des combattants, il étendit la main de leur côté pour bénir ; je les vis se séparer aussitôt, sans qu'ils eussent aperçu son navire, qui attendait l'issue de la lutte à quelque distance. Ce n'était pas une guerre, mais une querelle privée, qui s'était allumée dans l'île de Chypre, au sujet du chargement des navires. Les petits guettaient le grand ; ils s'y étaient accrochés, et ils s'assénèrent des coups les uns aux autres avec de longues perches : on aurait pu croire que personne ne resterait en vie ; le combat dura environ deux heures.

Lorsque ces navires se furent éloignés, Jésus entra avec les siens dans le golfe par le côté du midi, et aborda à l'est d'Hapha, ville voisine de la mer. Sur le rivage il fut reçu par une vingtaine d'apôtres et de disciples. C'était Thomas, Simon, Thaddée, Judas, Nathanaël Khased, Philippe, Jacques le Majeur, Eliacin, les fils de la sœur aînée de Marie, les disciples de Jean et ceux qui étaient de la famille de saint Joseph. Ils embrassèrent Jésus et ses compagnons avec une joie indicible. Après qu'ils eurent réglé toutes choses avec les navires, ils se retirèrent sous de frais ombrages, pour prendre quelques rafraîchissements que les apôtres avaient apportés.

Là je vis les habitants de Misaël venir en procession au-devant de Jésus. On voyait dans leurs rangs beaucoup d'enfants ; tous portaient des branches de palmier auxquelles pendaient encore des dattes, et ils le saluèrent en chantant un cantique que j'ai oublié, où était louée l'innocence. Parmi eux se trouvait aussi, avec toute sa famille, Siméon de Libnath, que Jésus avait baptisé l'année précédente. Depuis lors il s'était établi à Misaël ; car ses enfants ne lui avaient pas laissé de repos qu'il ne se fût tout à fait réuni aux Juifs ; il

avait converti plusieurs de ses amis, et c'était lui qui avait fait tous les frais de la présente réception. On lava les pieds à Jésus, et tous se purifièrent ; on entra dans une hôtellerie où neuf lévites, rangés trois par trois, vinrent de la ville lui rendre leurs hommages et s'entretenir avec lui. Dans l'après-midi, il y eut un repas auquel les lévites prirent part ; après quoi ils s'en retournèrent.

Jésus se rendit, avec ses disciples, dans un beau jardin situé sur la pente d'une colline, planté d'arbres touffus, orné de salles et de berceaux de verdure ; de là on avait une vue ravissante sur le golfe.

Jésus enseigna ou écouta les rapports des disciples, tantôt en se promenant, tantôt en se reposant avec eux. Un disciple parla du tumulte qui avait récemment eu lieu à Jérusalem, et raconta avec une maligne joie la défaite d'Hérode, qui avait voulu mettre la main sur Jésus ; le Seigneur le réprimanda à cette occasion. Il leur raconta ensuite une parabole touchant un pêcheur qui, étant allé en mer pour pêcher, avait pris cinq cent soixante-dix poissons. Il dit que le pêcheur sage purifie les sources des eaux, qu'il retire les bons poissons de la mauvaise eau où les poissons voraces les dévoreraient, et les met dans des réservoirs d'eau vive. En développant cette parabole, il fit une allusion à ceux qui l'avant-veille, par leur présomption, avaient donné contre un banc de sable, parce qu'ils n'avaient pas voulu suivre le maître pêcheur. C'était une belle et longue parabole ; mais j'en ai oublié les détails. Lorsqu'il parla des poissons transportés à grand'peine dans l'eau vive, plusieurs de ceux qui l'avaient suivi de l'île de Chypre se prirent à pleurer. Jésus dit expressément qu'il y avait cinq cent soixante-dix bons poissons ainsi sauvés, et que la peine était largement récompensée.

CHAPITRE XXVI

Jésus guérit un pharisien autrefois ennemi. — Il confond les pharisiens de Naïm.

Jésus vint ensuite par Séphoris à Thanach, qui se trouvait à une lieue au sud-ouest de Mageddo. Les pharisiens de cette ville ne lui étaient pas ouvertement hostiles ; toutefois ils l'épiaient et parlaient de lui d'une façon ironique et très équivoque. Ils lui témoignèrent l'espérance de le voir visiter plusieurs de leurs malades, et le prièrent particulièrement d'aller chez un de leurs confrères qui avait autrefois demeuré à Capharnaüm, et qui était dans un état déplorable. Ils supposaient qu'il allait s'y refuser, parce que ce pharisien, jadis membre du comité qui surveillait Jésus à Capharnaüm, s'était montré très hostile. En punition des injures qu'il avait prodiguées au Seigneur, lors de son refus de recevoir certains jeunes gens au nombre de ses disciples, il était tombé dans une étrange maladie. Il poussait de continuels sanglots, était pris de tremblements et de vomissements, et il dépérissait à vue d'œil. Jésus alla le trouver, et vit un père de famille de trente à quarante ans, alité et souffrant beaucoup. Il lui demanda s'il désirait être guéri et s'il lui croyait le pouvoir de l'aider. Cet homme, tout abattu et confus, dit : « Oui, Seigneur, je le crois. » Alors Jésus lui mit une main sur la tête et l'autre sur la poitrine, pria, et lui ordonna de se lever et de prendre de la nourriture. Le pharisien se leva tout en larmes et remercia Jésus, avec sa femme et ses enfants. Le Seigneur leur parla avec bonté et les consola, sans faire aucune allusion à sa mauvaise conduite d'autrefois.

Ensuite il entra dans plusieurs maisons, et rendit des

malades à la santé. Lorsqu'au soir du même jour les pharisiens virent paraître à la synagogue leur confrère guéri, ils perdirent toute envie de contredire Jésus. Il enseigna sur l'accomplissement des prophéties, sur Jean-Baptiste, le précurseur du Messie, et sur le Messie lui-même, et il s'exprima si clairement, qu'ils purent facilement deviner qu'il entendait se désigner.

Il partit de ce lieu, et, tirant vers l'est, se rendit à trois lieues plus loin, jusqu'à une vieille et détestable bourgade appelée Sion. Elle se composait d'un château ceint de murailles épaisses et de quelques maisons qui l'entouraient. Elle était située à deux lieues à l'ouest du Thabor.

Jésus s'était rendu à Sion pour consoler ses malheureux habitants, qu'il savait fort opprimés. C'était une ville dévastée et tombée en ruines. Du reste, les Juifs de cette époque, devenus très négligents, ne se souciaient guère de tenir quoi que ce fût en bon état. Dans l'île de Chypre, toutes choses présentaient un bien meilleur aspect. Jésus descendit dans la partie basse de la ville, quartier misérable, où les pharisiens envoyaient tous les malades, et où les cabanes étaient si étroitement serrées les unes contre les autres, que l'on pouvait à peine respirer. Il y guérit surtout des paralytiques et des goutteux ; lui et ses disciples donnèrent à ces pauvres gens tout ce qu'ils possédaient en argent, en linge et en étoffes, car eux-mêmes n'avaient besoin d'aucune chose, puisqu'ils allaient se pourvoir de tout à Naïm.

En une heure et demie ils firent le trajet de Sion à Naïm. Lorsqu'ils furent arrivés auprès d'un puits, devant cette dernière ville, plusieurs disciples et d'autres personnes vinrent à leur rencontre. Jésus y enseigna encore : on lui lava les pieds et on lui offrit des rafraîchissements. Les disciples de Jérusalem étaient là avec plusieurs des saintes femmes ; quelques-uns avaient célébré la Pentecôte à Nazareth avec Marie, et, en s'en

retournant chez eux, ils s'étaient arrêtés à Naïm pour y attendre Jésus. Le Seigneur se rendit d'abord au logement qu'on avait préparé pour lui, dans une maison qui appartenait à la veuve, mère du ressuscité ; puis il alla avec ses disciples visiter la veuve elle-même. Les saintes femmes, couvertes de leurs voiles, vinrent au-devant de lui dans le vestibule de la cour intérieure, et se prosternèrent à ses pieds. Il les salua et entra dans la salle avec elles. Elles étaient, sans compter la veuve, au nombre de cinq. C'était Marthe, Madeleine, Véronique, Jeanne Chusa et la Suphanite. Elles s'assirent, mais ne dirent mot avant que Jésus leur eût adressé la parole ; alors chacune répondit à son tour. Elles lui parlèrent de Jérusalem, d'Hérode et des tentatives de ce prince pour s'emparer de lui. A ces nouvelles, il leva le doigt et les réprimanda de leurs préoccupations mondaines, et de la facilité avec laquelle elles jugeaient le prochain. J'avais à ce moment des motifs pour m'appliquer à moi-même cet avertissement.

Jésus leur parla de l'île de Chypre et de ceux qui avaient reconnu la vérité. Il parla aussi avec prédilection du gouverneur romain de Salamine, et comme les femmes s'écrièrent : « Il ferait bien de quitter ce pays, » Jésus leur répondit : « Au contraire, il doit rester là pour rendre service à beaucoup de personnes, jusqu'à ce que, mon œuvre achevée, il soit remplacé par un autre gouverneur qui sera aussi l'ami de l'Eglise future. » Je supposai que Jésus entendait parler de Sergius Paulus, qui fut converti par saint Paul *(Act.* XIII, 7-12). Les saintes femmes versèrent plusieurs fois des larmes, et je pleurai avec elles.

Madeleine et la Suphanite ne brillaient plus par leur beauté ; pâles et amaigries, les yeux rougis par les larmes, elles se montraient humbles et modestes. Marthe avait toujours la même activité, la même aptitude aux affaires. Jeanne Chusa était pâle et grave ; mais grande, robuste et vigoureuse. Véronique avait

dans sa personne quelque chose de sainte Catherine. elle était d'ailleurs résolue, franche et hardie.

Jésus prit un repas dans son logis : puis il se rendit pour le sabbat à la synagogue, où il se tint avec ses disciples à la place réservée aux docteurs en voyage. Cependant les rabbins, après avoir récité les prières et lui avoir souhaité la bienvenue, le conduisirent à la chaire et l'invitèrent à y monter pour faire la lecture. Il lut des passages des Nombres (VIII, 1 ; XIII, 1) où il était question des lévites et des murmures du peuple, et des textes de Zacharie (II, 10 ; IV, 8) concernant la vocation des Gentils et le Messie. Il parla avec beaucoup de véhémence, et dit que les païens prendraient, dans le royaume du Messie, la place des Juifs endurcis. Il dit aussi que ces derniers ne reconnaîtraient pas le Messie, qui se montrerait tout autre qu'ils se le figuraient. Les rabbins furent scandalisés, et le contredirent avec aigreur, mais il les réduisit au silence. Les plus insolents furent trois gros hommes qui avaient fait partie de la commission de Capharnaüm. Ils étaient très mécontents de la guérison du pharisien de Thanach, et disaient qu'en le guérissant Jésus avait pour but de capter la faveur des pharisiens de cette ville. « Tenez-vous en repos, dirent-ils, ne troublez pas le sabbat par des guérisons ; retirez-vous plutôt et évitez d'exciter des tumultes. » Il leur répondit : « Je ferai ce que demande ma mission ; je continuerai d'enseigner et de guérir, jusqu'à ce que mon temps soit accompli. » Ils ne l'invitèrent pas à manger avec eux : ils étaient fort dépités de ce que son enseignement et sa charité attiraient à lui les pauvres, les malheureux et les simples, d'autant plus qu'eux-mêmes les aliénaient par leur dureté.

Ce jour-là le temps fut admirablement beau à Naïm ; le matin je vis Jésus faire le tour de la ville avec ses disciples. Il y avait là de belles esplanades et des lieux de plaisance avec des terrasses où les habitants se reposaient à l'ombre dans leurs promenades du sabbat

Tous les disciples qui s'y trouvaient auprès de Jésus me semblèrent jouir de sa confiance parfaite, car il leur parla de sa fin d'une manière très intime et avec une gravité extraordinaire. « Je vous exhorte, dit-il, à demeurer fermes et fidèles, parce que de grandes souffrances et de grandes persécutions me menacent ; gardez-vous de vous scandaliser à mon sujet. Je ne vous abandonnerai pas, mais vous ne devez pas non plus m'abandonner ; on me maltraitera tellement, que votre foi sera mise à une rude épreuve. » Ils furent profondément émus et versèrent d'abondantes larmes.

Lorsque Jésus, de retour à la ville, prit le chemin de la synagogue pour assister à la clôture du sabbat, il trouva sur son passage des malades qui s'y étaient fait transporter et qui, tendant les mains vers lui, imploraient son secours ; il les guérit. Devant la synagogue, d'autres malades l'attendaient sur leurs grabats ; parmi eux se trouvait un homme dont le corps était enflé par la goutte. Jésus, lors de son dernier séjour, avait refusé de les guérir, parce que leur foi n'était pas pure et qu'ils devaient souffrir encore, afin de demander leur guérison avec plus d'humilité. Cependant les pharisiens s'approchèrent, et s'irritèrent beaucoup de ce qu'il voulait guérir ces malades, car ils avaient proclamé en tous lieux qu'il ne le pouvait pas. Ils se mirent donc à crier : « Il profane le sabbat. » Mais le Seigneur n'en tint aucun compte et rendit la santé à ces gens, au nombre de sept ; puis, s'adressant en termes sévères aux pharisiens, il leur demanda s'il était défendu de faire du bien le jour du sabbat ; si ce jour-là ils ne se soignaient pas eux-mêmes ; si ces malades guéris ne pouvaient pas maintenant sanctifier aussi le sabbat ; si pendant le sabbat il n'était pas permis de consoler les affligés, de rendre le bien mal acquis ; si enfin pendant le sabbat on devait laisser dans la peine les veuves, les orphelins et les pauvres qui avaient été toute la semaine tourmentés et opprimés. Il blâma fortement leur hypo-

crisie et leurs vexations ; il les accusa formellement de pressurer les pauvres, sous prétexte de pourvoir aux besoins de la synagogue, qui pourtant avait tout en abondance ; « et maintenant, ajouta-t-il, vous voulez en outre leur défendre de recevoir le jour du sabbat la grâce de Dieu et la guérison, tandis que vous-mêmes, ce jour-là, vous mangez et buvez ce que vous leur avez extorqué. Ce discours les réduisit au silence, et ils entrèrent dans la synagogue.

Cependant, lorsque Jésus y parut, ils lui présentèrent les rouleaux des Écritures et le prièrent d'enseigner ; or ce désir qu'ils témoignaient de l'entendre prêcher venait d'une mauvaise intention ; ils voulaient épier ses paroles et y trouver de quoi l'accuser de répandre de fausses doctrines. Il enseigna encore sur les murmures des Israélites, et sur le châtiment infligé à Miriam, sœur d'Aaron. Lorsque, parlant du Messie, il dit qu'un jour beaucoup de païens se réuniraient au peuple de Dieu, ils lui dirent avec ironie, que c'était probablement pour gagner des païens qu'il était allé à l'île de Chypre. Jésus enseigna encore sur la dîme, sur les fardeaux que l'on impose aux autres, sans vouloir les porter soi-même, et sur l'oppression des veuves et des orphelins.

Depuis la Pentecôte jusqu'à la fête des Tabernacles, on payait les dîmes dues au Temple de Jérusalem. Dans les localités éloignées de cette ville, le soin de les recueillir appartenait aux lévites. L'usage ou plutôt l'abus s'était introduit de les laisser percevoir par les pharisiens, qui les gardaient pour eux-mêmes. Jésus les en réprimanda ; ce qui mit le comble à leur exaspération ; lorsqu'il eut quitté la synagogue, ils s'élevèrent contre lui avec violence. Le soir il prit un dernier repas chez la veuve mère du ressuscité, et dit adieu aux saintes femmes.

CHAPITRE XXVII

Retour de Jésus à Capharnaüm dans la maison de sa mère.

Le lendemain, au sortir de Naïm, Jésus monta sur la hauteur située au nord-est, en deçà du Cison. Il n'était accompagné que d'un petit nombre de disciples. Après une heure de marche, il atteignit un village qui s'appelait Rimmon ou quelque chose de semblable. Il n'y avait pas là de synagogue, mais seulement une école surveillée par les lévites du bourg voisin. Ceux-ci précisément s'y trouvaient, et ils vinrent au-devant de Jésus. Le Seigneur enseigna les garçons et les jeunes gens, visita les jeunes filles et se mit à prêcher devant l'école, sur une place où vinrent aussi des gens qui l'avaient entendu à Naïm. Il parla particulièrement aux enfants des devoirs généraux de la loi, et il ne leur annonça point, comme il faisait devant le peuple, les fléaux dont on était menacé.

Les lévites ayant pris congé de lui, il s'en alla de son côté à quatre lieues plus loin, traversa la vallée dans laquelle se trouvait la fontaine de Capharnaüm, et arriva sur le soir à Azanoth, où l'année précédente, les saintes femmes s'étaient arrêtées avec Madeleine, après qu'elle eut été délivrée de sept démons. C'était une petite ville, bâtie sur le flanc nord-est des collines qui descendent à la mer. Du côté du midi, les hauteurs permettent à peine de voir le Thabor ; mais du côté de Capharnaüm, la vue s'étend jusqu'à Tarichée ; le site est très pittoresque.

Jésus avait là un logement où il entra à la chute du jour. Plusieurs de ses amis de Capharnaüm l'y attendaient ; après l'avoir salué, ils lui lavèrent les pieds et lui offrirent des rafraîchissements. Je reconnus Jaïre et sa fille, l'aveugle guéri à Capharnaüm, une parente

de l'hémorroïsse Enoué, et Lia, qui s'était écriée : « Heureuses les entrailles qui vous ont porté ! » Toutes ces femmes, couvertes de leurs voiles, se prosternèrent devant Jésus ; il leur dit de se relever et les bénit. Elles pleurèrent de joie de le revoir. La fille de Jaïre était tout à fait changée ; je la vis fraîche et bien portante, humble et pieuse. Jésus prit un léger repas avec les disciples et les autres amis. Il enseigna, raconta et exhorta jusqu'à une heure assez avancée de la nuit.

Le jour suivant, je vis Jésus aller à une lieue au nord-est à Damna. Il y avait, en avant de cette ville, un logement préparé pour lui par des parents de saint Joseph. Lazare et deux disciples de Jérusalem, neveux, je crois, de Joseph d'Arimathie, l'y attendaient. Lazare était dans le pays depuis une huitaine de jours, encore occupé de se défaire des terres et des bâtiments de Magdalum ; car on n'avait guère vendu que le mobilier. Lorsque Lazare lui souhaita la bienvenue, Jésus l'embrassa, ce qu'il ne faisait d'ordinaire que pour lui, pour les apôtres et pour les plus anciens d'entre les disciples ; quant aux autres, il se bornait à leur donner la main. Après le lavement des pieds, ils se reposèrent un peu ; puis ils se promenèrent dans le jardin et s'assirent dans la grande salle. Lazare exposa avec calme l'état des choses à Jérusalem, et la position dans laquelle lui et ses amis s'étaient trouvés. Jésus parla des habitants de l'île de Chypre et particulièrement des convertis qui l'avaient suivi. J'entendis dire, à cette occasion, que Jacques le Mineur et Thaddée étaient allés à Gessur, pour recevoir et installer dans leur future résidence les sept philosophes païens et quelques autres personnes. Jésus parla avec Lazare de la façon dont on devait pourvoir à l'entretien d'un grand nombre de ces gens. Il se confiait sans réserve à Lazare, et je le vis se promener longtemps seul avec lui.

Lazare était de haute taille, doux, poli, grave et

mesuré en toutes choses ; l'homme distingué paraissait en lui, même dans les rapports les plus intimes. Il avait les cheveux blonds, et il ressemblait de visage à saint Joseph ; seulement ses traits étaient plus prononcés et plus forts. Saint Joseph, blond pareillement, avait, dans toute sa personne, quelque chose d'extrêmement doux, tendre et bienveillant.

Jésus, accompagné de Lazare, des disciples, de l'intendant de son logis, et du fils de celui-ci, qui allait être reçu au nombre des disciples, se rendit à deux lieues à l'est de Damna, au village de Zorobabel, où s'étaient présentés à lui les deux scribes lépreux que plus tard il guérit. Ce village était situé sur le flanc méridional de la montagne, qui fermait au sud la vallée de Capharnaüm, et sur laquelle se trouvaient les jardins et vignobles du centurion.

Au logement que Jésus avait là, il fut accueilli par quelques-uns de ses plus anciens disciples, au nombre desquels était Nathanaël, le fiancé de Cana ; quelques-uns venaient de quitter ceux des apôtres qui travaillaient encore, chacun de son côté. Après le lavement des pieds, ils offrirent à Jésus les rafraîchissements ordinaires. Il leur fit diverses questions, et ils lui communiquèrent les nouvelles qu'ils étaient chargés de lui apporter.

Jésus alla ensuite à l'école, où il enseigna sur l'avènement du Messie et sur l'approche du royaume de Dieu. Il montra que tous les signes annoncés par les prophètes recevaient à cette heure leur accomplissement. Il supplia les assistants de se convertir. Il dit que le Messie n'apparaîtrait pas sous la forme que s'imaginaient les Juifs ; qu'à cause de cela, il ne serait reconnu que du petit nombre des pénitents et des humbles. Il leur dit encore que le Messie annoncerait sa doctrine par plus d'une bouche, de même qu'autrefois il avait parlé par la bouche de plusieurs prophètes. Ces paroles me parurent fort remarquables.

Jésus prit un léger repas avec ses compagnons ; après quoi il reçut la visite du centurion Zorobabel, du centurion Cornélius et de son serviteur qu'il avait guéri. Il alla se promener avec eux dans le site agreste qui se trouvait près du village ; vers le soir ils retournèrent à Capharnaüm. Jésus, accompagné de seize ou dix-huit personnes qui marchaient en groupes séparés, fit le tour de la colline par un sentier solitaire, et se rendit à la maison de sa mère, située dans la vallée à l'est de Capharnaüm, à une distance de trois quarts de lieue.

Les saintes femmes venues de Naïm étaient toutes chez la sainte Vierge. Elles ne sortirent pas de la maison pour recevoir Jésus ; Marie non plus n'alla pas au-devant de son Fils. Il se lava, laissa retomber sa robe et entra dans la grande salle, sur laquelle d'un côté s'ouvraient plusieurs petits cabinets. Marie s'avança vers lui, et, inclinant humblement sa tête voilée, elle lui tendit la main, tandis qu'il lui présentait la sienne. Il la salua avec une affectueuse gravité. Les autres femmes, couvertes de leurs voiles, se tenaient un peu en arrière, rangées en demi-cercle. Elles s'inclinèrent profondément, et Jésus salua d'abord celles qu'il n'avait pas vues à Naïm. Je l'ai vu plusieurs fois, quand il était seul avec sa mère, la presser affectueusement contre son cœur pour la consoler et la fortifier ; mais depuis qu'il était entré dans sa vie publique, elle le traitait davantage avec le respect dont on entoure un saint ou un prophète, ou comme une mère traiterait son fils devenu évêque, pape ou roi ; toutefois avec plus de noblesse, et avec cette sainteté, cette simplicité ineffable qui n'appartenaient qu'à elle. Elle ne l'embrassait jamais ; elle ne lui présentait même la main que lorsqu'il lui tendait la sienne.

Je les vis ensuite seuls et prenant leurs repas. Jésus parla à sa mère de l'île de Chypre et des âmes qu'il y avait gagnées. Elle se réjouissait en silence et faisait

peu de questions. Elle lui raconta plusieurs choses qui avaient eu lieu en son absence, et, dans sa maternelle sollicitude, elle lui parla des dangers qui le menaçaient. Jésus la reprit avec douceur, lui disant qu'elle devait adorer en pleine confiance les desseins de Dieu ; il devait accomplir sa mission jusqu'à l'heure où il retournerait à son Père. Plusieurs des saintes femmes furent successivement appelées à cet entretien ; elles s'assirent auprès de Marie pendant que Jésus faisait ses récits ou ses leçons.

CHAPITRE XXVIII

Jésus enseigne ses disciples et se fait rendre compte de leurs missions.

Jésus arriva au bord du lac, à la maison de Pierre, où s'étaient rassemblés tous les disciples alors présents dans le pays. Jacques le Mineur et Thaddée étaient venus de Gessur, amenant trois des philosophes païens qui avaient reçu la circoncision ; les quatre autres étaient en arrière. C'étaient des jeunes gens de manières agréables et distinguées. Jésus les présenta aux disciples. André et Simon survinrent aussi dans une barque avec quelques autres disciples ; ils furent accueillis de la manière la plus touchante.

Quand ils eurent pris une légère réfection, Jésus se rendit avec eux tous à Bethsaïde, à la maison d'André, où se trouvait la femme et la fille de celui-ci. Il les salua et s'entretint avec elles. Ils y firent un repas frugal ; les disciples racontèrent où ils avaient été et ce qui leur était arrivé. En plusieurs endroits, poursuivis à coups de pierre, mais jamais atteints, quelques fois forcés de prendre la fuite, mais toujours protégés d'une façon miraculeuse, ailleurs, rencontrant beaucoup de

gens de bien, ils avaient guéri, baptisé et enseigné un grand nombre de personnes. Suivant l'ordre de Jésus d'aller seulement aux brebis perdues de la maison d'Israël, ils s'étaient mis à la recherche des Juifs, dans les villes païennes, sans frayer avec les Gentils, à moins qu'ils ne fussent en service chez des Israélites. André et ses compagnons, pour racheter plusieurs esclaves juifs, avaient dépensé tout ce qu'ils possédaient. Ils demandèrent à Jésus s'il les approuvait ; il leur répondit affirmativement.

Les disciples lui racontèrent ainsi bien des choses, mais Jésus ne les laissa pas tous achever. Comme quelques-uns mettaient dans leur langage une certaine complaisance, il les interrompit, disant : « Je sais déjà tout cela. » Mais il écouta jusqu'au bout, ceux qui firent leurs récits avec simplicité et humilité, et il invita à parler ceux qui gardaient le silence. Quand ceux qu'il ne laissait pas achever lui en demandaient la raison, il leur faisait remarquer la différence qu'il y avait entre leur langage et celui des disciples plus modestes.

Jésus les arrêtait souvent pour leur raconter des paraboles, d'abord celle de l'ivraie semée au milieu du bon grain, et qu'on doit laisser croître jusqu'à la moisson, époque où on la brûlera ; ajoutant que tout ce qui est semé ne lève pas. A cette occasion, parlant de plusieurs disciples qui s'étaient retirés, il avertit les autres de ne pas se confier en leurs œuvres, car ils seraient encore exposés à de grandes tentations. Après une seconde interruption, il exposa la parabole de l'homme de haute naissance, qui, s'en allant prendre possession d'un royaume, donna un certain nombre de talents à ses serviteurs, et à son retour leur en demanda compte. Cette parabole pouvait s'appliquer à son voyage en Chypre et au compte que les disciples rendaient en ce moment de ce qu'ils avaient fait pendant son absence. Tout en racontant, il adressa sou-

vent à l'un ou à l'autre de ses disciples dont il devinait les pensées, des paroles telles que celles-ci : « Pourquoi te livres-tu à ces vaines pensées ? Ne t'imagine pas de telles choses ! Tu te fais de ceci une idée fausse ; sois attentif à ceci et non à cela. » Il lisait dans tous les cœurs et reprenait chacun aussitôt. Parfois l'un ou l'autre se disait : « C'est tel ou tel qu'il a en vue. »

Je ne saurais dire comme le temps s'écoule vite pour moi, quand je vois et entends ces choses. Cependant j'ai souvent pitié de ses disciples, lorsque Jésus refuse de les écouter, et je me dis : « Il pourrait bien entendre cela ; » ou bien : « Certes, il t'en arriverait autant, si tu voulais toujours lui parler de tes affaires. »

Jésus montra quelque sévérité aux disciples, qui en furent assez affligés. Le soir, il retourna chez sa mère, et les disciples allèrent avec lui au jardin, où les femmes aussi l'écoutèrent, couvertes de leurs voiles et se tenant à l'écart. Il les consola de nouveau et leur raconta la parabole des ouvriers de la vigne qui reçurent tous le même salaire, puis il la leur expliqua.

Il présenta ensuite à sa mère les nouveaux disciples et les nouveaux convertis ; ce qu'il fit toujours dans les derniers temps. Entre lui et elle il existait comme un pacte tacite, en conséquence duquel la sainte Vierge donnait place aux disciples dans son cœur dans sa prière, dans sa bénédiction, et les tenait pour ses enfants, frères de Jésus, afin d'être leur mère spirituelle, de même qu'elle était sa mère selon la chair. Jésus les présenta très solennellement, et elle les reçut avec une gravité affectueuse. Je ne saurais rendre la touchante sainteté de cet acte profond. Marie était la mère branche de la vigne, la fleur et l'épi de la chair et du sang rédempteurs.

CHAPITRE XXIX

Guérisons à Capharnaüm. — Les pharisiens confondus.

A l'ouverture du sabbat, Jésus se rendit à la synagogue accompagné de ses disciples. Les pharisiens occupaient la place élevée où l'on enseignait ; mais, l'y voyant monter directement, ils se retirèrent. Il lut les passages de l'Exode (XIII ; XVI), et ceux de Josué (II) où il est parlé des explorateurs envoyés par Moïse dans la terre de Chanaan, des murmures du peuple et de son châtiment, de Rahab et des explorateurs envoyés par Josué à Jéricho. Les pharisiens étaient très irrités de sa hardiesse ; cependant ils convinrent entre eux de le laisser parler pour le quart d'heure, se réservant de tenir conseil le soir ou après le sabbat, et d'aviser au moyen de lui fermer la bouche. Jésus, qui connaissait toute leur malice, leur dit qu'ils étaient des explorateurs d'une espèce particulière, et qu'ils n'étaient pas là pour chercher, mais pour trahir la vérité. Après leur avoir fait de sévères réprimandes, il enseigna sur les textes d'Ezéchiel ; il parla de la ruine de Jérusalem et des châtiments réservés au peuple s'il ne faisait pas pénitence et refusait de reconnaître le royaume du Messie. Il raconta aussi la parabole du fils de roi mis à mort par ses serviteurs infidèles. Ils étaient exaspérés, mais ils n'osèrent pas le contredire.

Les femmes étaient toutes à la synagogue, où les étrangers avaient leur place. Marie et les femmes de Capharnaüm occupaient celles qui leur appartenaient. Marie a une simplicité, une gravité et une sérénité qui la distinguent parmi toutes les autres.

Je vis Jésus, à la demande de plusieurs personnes de Capharnaüm, quitter la demeure de sa mère pour

aller guérir des enfants malades. Il visita, suivi de que
ques disciples, une vingtaine de maisons riches o
pauvres, et guérit un grand nombre d'enfants des deu
sexes, de trois à huit ans. Je pensai qu'une épidémi
régnait dans la ville, car tous ces enfants avaient l
même maladie. Jésus ne les traita pas tous de la mêm
manière ; à plusieurs il mit la main sur une partie a
fectée, il en frotta d'autres avec de la salive ; il souffl
sur quelques-uns. Il ne les guérit pas tous immédiat
ment, plusieurs cependant se levèrent aussitôt. Il le
bénit et les rendit aux parents avec diverses exhorta
tions. Il ordonna de prier pour quelques-uns et pres
crivit les soins à leur donner. En toutes ces choses,
n'avait en vue que le salut des parents et des enfants
Sur la place du marché, Jésus entra dans la maiso
des parents d'Ignace. Il guérit cet enfant, qui avai
alors quatre ans et était très aimable.

On avait amené beaucoup de malades à la maiso
de Pierre, en avant de la ville ; Jésus les guérit et le
instruisit. Les pharisiens, exaspérés, l'avaieent épi
toute la matinée. Dans l'après-midi, trois d'entre eu
vinrent dans la cour de la maison où Jésus opérait se
guérisons sous les portiques. Ils s'approchèrent d'u
air doucereux, pénétrèrent jusqu'à lui, et l'avertiren
qu'il ferait bien de cesser, de se tenir tranquille et d
ne plus troubler le jour du sabbat. Leur dessein étai
d'entamer une dispute, mais Jésus se détourna d'eux
disant qu'il n'avait point affaire à eux, car il les savai
incurables. Puis il ne fit plus attention qu'à ses ma
lades, et ils s'en allèrent pleins de fureur.

Cependant les autres disciples s'étaient rendus a
nord de la maison de Marie, sur la hauteur où Jésu
avait si souvent enseigné. Beaucoup de voyageurs s'y
trouvaient campés sous des tentes. Les disciples y en
seignèrent et guérirent durant toute la journée. Ils re
produisaient les divers enseignements, si souvent ré
pétés et expliqués de tant de manières par le Seigneur,

ans les nombreux voyages où ils l'avaient suivi, et ils
iérissaient par l'imposition des mains et par l'onc-
on d'huile bénite.

Le soir, Jésus retourna, avec tous ses disciples, à la
ynagogue pour la clôture du sabbat. Il enseigna de
ouveau sur les murmures du peuple au récit des ex-
lorateurs de Moïse, et sur le châtiment qu'ils leur
vaient attiré ; tous durent périr dans le désert, et il
e fut donné qu'à leurs enfants de voir la terre pro-
ise. Il parla avec force de la bénédiction et de la
alédiction ; des explorateurs du royaume de Dieu
raitres à leur mission ; de ceux qui ne doivent pas y
ntrer parce qu'ils méconnaissent le Messie ; enfin des
ugements de Dieu sur Jérusalem et sur tout le pays.

Alors deux pharisiens montèrent en chaire et ensei-
nèrent sur un passage de la lecture du jour selon
equel Dieu, dans le désert, ordonna à Moïse de faire
apider, par tout le peuple, un homme qui avait ra-
nassé du bois le jour du sabbat (*Num.*, xv, 32-36). Ils
ppliquaient cela aux guérisons que Jésus opérait ce
nême jour. Jésus leur dit : « La santé des pauvres et
es malheureux peut-elle être comparée à du bois bon
brûler ? Ne peut-on pas avec plus de justice, com-
arer votre hypocrisie à du bois mort ? En vous
candalisant de la guérison des pauvres, en voyant la
aille dans l'œil du prochain sans apercevoir la poutre
ans le vôtre, ne ramassez-vous point vous-mêmes du
ois, non pour préparer vos aliments, mais pour le
eter en travers sur le chemin de la vérité, afin de ré-
hauffer et de mettre en ébullition le venin de la per-
écution et de la discorde ? Ne pouvons-nous pas rece-
oir le jour du sabbat les dons que nous avons de-
nandés ce jour-là même ? Ne pouvons-nous pas donner
e que nous avons ? La loi s'applique aux œuvres cor-
orelles ; or celles-ci ne sont défendues que pour lais-
er aux hommes le loisir de faire les œuvres spiri-
uelles. Comment la loi du sabbat pourrait-elle défen-

dre de guérir un malade le jour du sabbat et de lui re
dre le pouvoir de le sanctifier? » Jésus les réfuta ain
et les confondit tellement, qu'ils n'osèrent proférer u
seule parole. Les auditeurs étaient très émus : quelqu
uns méditaient en silence ces enseignements; d'a
tres se disaient à l'oreille: « Oui, c'est lui ! c'est
Messie. Nul homme, nul prophète ne pourrait ens
gner de la sorte ! » La plupart se faisaient des sign
d'intelligence, se réjouissant de la défaite des pha
siens; d'autres, au contraire, qui avaient le cœur e
durci, se dépitèrent avec eux.

CHAPITRE XXX

Jésus continue à former ses disciples.

Le lendemain, Jésus se rendit sur la colline, au no
de la route entre Capharnaüm et Bethsaïde. C'était
que, l'année précédente, il avait enseigné qu'il fa
drait manger sa chair et boire son sang. Tous les di
ciples et les apôtres présents s'y étaient rassembl
Ils étaient bien en tout une cinquantaine.

Jésus les enseigna sur leur mission; il leur d
quels fruits porteraient leurs travaux accomplis,
quelle en serait la récompense; il parla aussi de leu
dispositions, de leurs préjugés, de leur bonne volon
et des persécutions qu'ils devaient subir. Il les instru
sit sur la manière d'enseigner et de se conduire, et pa
ticulièrement sur la jalousie des uns à l'égard des a
tres; enfin il raconta la parabole des ouvriers de
vigne, telle que la rapporte l'Evangile. L'autre soi
chez Marie, il ne l'avait donnée qu'en abrégé pou
qu'ils méditassent sur ce sujet; maintenant il l'expl
qua avec beaucoup de détails. Les saintes femmes a
sistaient à cette instruction, parce qu'elles aus

ient leurs bonnes œuvres à faire, et parce que plu-
ırs d'entre elles n'avaient pas une idée bien claire
disposıtions dans lesquelles nous devons agir, pour
nos actions soient méritoires et portent leurs fruits.
ėsus loua et encouragea les disciples ; il dit que,
ınd tous ceux qu'il avait envoyés en mission se-
ent réunis, il leur permettrait d'aller visiter leurs
ches et de se reposer quelque temps. Il les bénit
s ensemble en étendant les mains sur leurs têtes,
les remplit d'une force et d'un zèle nouveau.

)ans l'après-midi, Pierre, Jacques le Mineur, Mat-
eu et quelques anciens disciples de Jean, vinrent sa-
r Jésus dans la maison de Marie. Pierre pleurait de
e ; on se réunit dans sa maison pour prendre un re-
s ; tous se souhaitèrent mutuellement la bienvenue
se communiquèrent les uns aux autres ce qu'ils
ient fait. Jésus enseigna et revint encore sur son
age en Chypre ; il raconta de nouveau à sa mère,
x saintes femmes et aux disciples la parabole du
cheur qui, étant allé en mer pour pêcher, prit cinq
ıt soixante-dix poissons et les mit dans l'eau vive. Il
était souvent les mêmes paraboles avec des expli-
ions différentes. Le Seigneur prêchait dès lors sur
vangile, comme on le fait encore. Une grande partie
ce qu'il enseigna ce jour-là se trouve dans l'Evan-
e, mais parmi les instructions qu'il donna aux dis-
les en les envoyant en mission, de même que les
raboles tant de fois redites n'y sont rapportées
'une seule fois.

.es saintes femmes avaient apporté une provision
sandales, de ceintures et de vêtements de tout
ıre ; elles les distribuèrent aux disciples nouvelle-
nt arrivés qui avaient usé les leurs en voyage. A
te occasion, Jésus leur parla de la signification des
férentes parties de l'habillement ; ainsi il dit à
opos des ceintures : « Ceignez vos reins et tenez à
main vos lampes allumées. »

Le jour suivant, dès le matin, Jésus, les apôtres
tous les disciples, montèrent sur la grande barque
Pierre et sur la petite nacelle de Jésus, lequel ét
assis près du mât, sur le banc des rameurs, enseign
ou écoutant les apôtres. Il s'était embarqué et les av
emmenés pour pouvoir, sans être gêné par la foule,
faire raconter, surtout par les derniers venus, ce
leur était arrivé, et à ce sujet faire lui-même ses
servations. Ils avaient enseigné et baptisé beaucoup
monde et guéri une foule de malades. Cependant,
face de plusieurs, ils s'étaient trouvés impuissants
les rendre à la santé. Souvent persécutés, chas
même à coups de pierre, ils avaient surtout consta
ment évité les pharisiens, et nulle part ils n'étai
entrés en dispute avec eux. Toutefois, le bien qu
avaient fait et celui qui leur avait été rendu surp
saient de beaucoup le mal qu'ils avaient eu à endur

Pierre fit son récit avec une chaleur extrême, et
clara avec un certain air de satisfaction qu'ils avai
répandu et recueilli beaucoup de bien. Mais Jésus
tourna vers lui et lui dit : « Silence, homme vain ! c'
assez ». Et le vieil apôtre que Jésus aimait tant se
aussitôt, et comprit une fois de plus qu'il était trop
dent. Judas est ambitieux, mais non pas ouverteme
Il évite une humiliation avec plus de soin que le péc
même. Le soleil brillait, et des voiles tendues tout
près les tenaient à l'ombre ; ils discoururent jusqu'
soir ; alors ils revinrent à terre.

Jésus leur fit encore une instruction sur une ha
teur, à une demi-lieue de la pêcherie de Pierre,
leur dit comment ils auraient à se conduire dans
circonstances difficiles. Ils lui avaient exposé leur m
nière de répandre son enseignement et ses parabol
ils l'interrogèrent sur ce qu'il fallait dire ou taire,
lui soumirent des discours entiers, demandant si c
tait bien. Jésus répondit à toutes leurs questions,
ajouta : « Quand je serai retourné chez mon Père,

ous enverrai le Saint-Esprit, et alors vous saurez tou
ours enseigner comme il faudra. »

Des pharisiens et quelques autres personnes s'étaient mbarqués pour suivre Jésus sur le lac. Ils suppoaient qu'il débarquerait sur un point quelconque du ttoral pour enseigner le peuple, et voulaient l'épier ; ais ils furent trompés dans leur espérance, et durent en retourner sans avoir rien fait.

Quand je considére ainsi toute la vie et les habitudes e Jésus et de ses disciples, il me semble évident que il venait maintenant au milieu de nous, il rencontreit beaucoup plus de difficultés qu'à son époque. Je le ois, lui et les siens, aller et venir en toute liberté, enigner et opérer des guérisons. Sauf les pharisiens enurcis et orgueilleux, personne ne lui fait obstacle ; ces erniers eux-mêmes ne savent où ils en sont avec lui. s n'ignorent pas que le temps de la promesse est arvé, et que les prophéties s'accomplissent ; ils reconaissent en lui quelque chose de saint, de merveilleux irrésistible. Je les vois bien souvent assis, scrutant les rophètes et d'anciens commentaires ; mais jamais ils e veulent se rendre, car ils se font une toute autre ée du Messie, qui, selon eux, devait être leur ami et ssocié ; cependant ils ne s'attaquent pas encore à sus. Beaucoup de disciples lui supposent aussi une uissance secrète, des rapports avec un peuple ou avec n roi, et croient qu'un jour il montera sur le trône Jérusalem, pour être le monarque saint d'un peuple eux ; ils croient qu'eux-mêmes, étant devenus pieux sages, auront de belles positions dans son royaume. autres comprennent la mission céleste du Seigneur, ns toutefois s'élever jusqu'à l'ignominie de la croix. petit nombre agit uniquement par amour filial et ar un saint enthousiasme.

CHAPITRE XXXI

Réunion de tous les disciples à Cana autour de Jésus. Leçon d'humilité donnée à Pierre.

Jésus se rendit à Cana avec neuf apôtres, Nathana le fiancé et quelques habitants de cette ville. Beaucou de ses parents et de ses amis qui s'y étaient rasse blés, vinrent le voir, et le supplièrent, comme ils l vaient fait auparavant, de se retirer, parce qu'il s'e posait aux plus graves périls, à cause de l'exaspérati toujours croissante des pharisiens. Il leur répon comme à l'ordinaire et les invita à entendre sa pré cation sur la colline de Cana destinée à cet usage. visita encore plusieurs amis et d'autres gens de bi et guérit quelques malades. Il bénit aussi les enfa que leurs parents ou leurs maîtres lui amenèrent s son passage. Il y avait, dans l'enceinte de la ville, u colline que le beau-père de la fiancée de Nathana avait fait planter de vignes et sur cette colline une f belle chaire où Jésus prêcha, en présence de tous s parents, des saintes femmes, des disciples et d' grand nombre de ses amis de Cana, où il avait p d'ennemis du reste. Il parla de l'accomplissement sa mission ; il dit : « Je ne suis pas venu pour jo des plaisirs de la vie ou pour vivre commodément ; serait une chose insensée de me demander quoi que soit de contraire à la volonté de mon Père. Je le d clare devant vous, je suis Celui qu'on attend dep tant d'années ; cependant je ne serai reconnu que d' petit nombre ; je retournerai à mon Père quand tâche sera finie ». Il les exhorta ensuite pathétiqu ment, tantôt avec prières, tantôt avec menaces, à pas rejeter le salut et à ne pas négliger le temps de

grâce et de l'accomplissement des prophéties. Sa prédication fut si admirable et si saisissante, que les assistants se disaient les uns aux autres : « C'est plus qu'un prophète ; jamais personne n'a ainsi parlé en Israël ».

Jésus se rendit après cela, avec les apôtres et plusieurs disciples, deux lieues plus loin au sud-ouest, à un endroit où il devait rencontrer Thomas, Jean et Barthélemy qui revenaient de leurs voyages, accompagnés des parents de Zacharie et de quelques disciples. C'était touchant de les voir se souhaiter la bienvenue ; Jean surtout se montra très ému. Barthélemy avait été ces derniers jours dans la Pérée ; Thomas venait de Joppé, et Jean d'Hébron.

Les Cypriotes s'établissent au midi de Gaza, à l'ouest d'Hébron, à peu de distance du puits de Samson, dans une contrée qui n'a pas encore été mise en culture. Ils habitent provisoirement dans des grottes. Il y en a déjà deux cents qui sont en route pour se rendre là, et ils seront suivis pas trois cents autres. A l'époque de la communauté chrétienne, sous l'administration des diacres, je vis beaucoup de gens se joindre à eux. Il se forma là un bourg qui devint plus tard la ville d'Eleutheropolis, laquelle eut des évêques de bonne heure et dont on oublia l'origine.

Jésus retourna avec ses apôtres à Cana, où arrivèrent aussi tous les disciples qui étaient restés à Capharnaüm ; de sorte que je vis là réunis ensemble tous les apôtres, les soixante-dix disciples envoyés en mission, et quelques autres encore, ainsi que plusieurs de ses parents et les saintes femmes. Il y eut un grand festin dans la maison d'Israël, le père de la fiancée de Cana. On distribua des mets et des présents aux pauvres de la ville et à ceux qui survinrent d'ailleurs ; Jésus et les apôtres les servirent. Jésus enseigna pendant le repas ; à la fin il raconta la parabole des vierges sages et des vierges folles ; il l'expliqua, disant que le temps était proche où l'époux devait venir. Ce fut

comme une fête commémorative des noces de Cana, car, ainsi qu'alors, tous les disciples, les apôtres et les amis du Seigneur se trouvaient réunis. La maison était parée de guirlandes de fleurs ; on fit usage des urnes dont on s'était servi le jour des noces ; des enfants firent de la musique et apportèrent des couronnes et des pyramides de fleurs. Barthélemy, Nathanaël-Khased et d'autres disciples avaient composé de belles sentences sur le mariage spirituel.

Le lendemain, Jésus quitta Cana avec les apôtres et tous les disciples qu'il avait envoyés en mission, et se dirigea vers la montagne voisine de Gabara, où Madeleine avait pour la première fois répandu un parfum sur sa tête. Ils marchaient lentement en divers groupes, et s'arrêtaient souvent pour écouter les paroles de Jésus, qui les traitait avec beaucoup de douceur et les appelait « mes chers enfants ». Il leur ordonna de lui raconter tout ce qui s'était passé dans leurs voyages et comment on les avait accueillis. Les apôtres prirent les premiers la parole. Déjà Jésus les avait interrogés à ce sujet pendant ces derniers jours; mais maintenant il voulait que tous entendissent ce que tous avaient fait et ce qui était arrivé à tous. Il leur adressa ces mots avec une douceur extrême : « Mes chers petits enfants, on va voir maintenant qui de vous m'a aimé, a aimé en moi mon Père céleste, qui de vous a propagé la parole du salut, et opéré des guérisons pour l'amour de moi, et non pour lui-même et pour sa propre gloire »; et il ajouta beaucoup d'autres paroles semblables. Les apôtres parlèrent tour à tour, et après eux, les disciples qui l'avaient accompagné. Cela se fit principalement sur une colline qui se trouvait à deux lieues de Cana, et à pareille distance de la montagne où Jésus avait tant de fois prêché. On aimait à y monter, parce qu'on y jouissait d'une vue plus étendue qu'en aucun autre lieu du voisinage.

Pierre raconta avec beaucoup de feu comment il

avait traité les différentes sortes de possédés qu'il avait rencontrés, et comment il avait chassé tous les esprits au nom de Jésus. Il y mit une complaisance extrême ; dans son enthousiasme, il avait déjà oublié la réprimande que Jésus lui avait faite l'avant-veille sur la barque, et s'enflammait comme d'habitude. « Dans le pays des Gergeséniens, dit-il, plusieurs disciples (et il les nomma), n'ont pu guérir deux possédés ; et moi, j'ai sur-le-champ chassé de leur corps les démons, qui ont été contraints de m'obéir ». Alors Jésus lui fit signe de se taire, leva les yeux au ciel, et dit au milieu d'un profond silence : « Je voyais Satan tombant du ciel comme la foudre ». Pendant qu'il prononçait ces mots, les yeux levés au ciel, je vis moi-même comme un sombre trait de feu sillonner l'air en serpentant. Puis Jésus réprimanda Pierre et tous ceux qui avaient des pensées vaniteuses ou parlaient avec complaisance : il dit qu'ils devaient agir et opérer en son nom et par lui, en toute humilité et par la foi, et ne pas s'imaginer que l'un eût plus de pouvoir que l'autre. Il ajouta : « Voilà que je vous ai donné le pouvoir de fouler aux pieds les scorpions, les serpents et toute la puissance de l'ennemi ; rien ne vous nuira. Cependant ne vous réjouissez pas de ce que les esprits vous sont soumis ; mais plutôt de ce que vos noms sont écrits dans les cieux ». Il dit encore plusieurs choses avec l'accent de l'affection la plus tendre, les appelant à plusieurs reprises « mes chers petits enfants » ; et il continua d'écouter leurs rapports. Il réprimanda Thomas et Nathanaël à cause d'un manquement, mais il le fit avec beaucoup de bonté et de douceur.

Jésus se tenait au haut de la colline, l'air grave, les mains levées au ciel ; son visage exprimait la joie et le bonheur ; alors je le vis entouré de lumière, je vis comme une nuée lumineuse descendre sur lui. Il tressaillit de joie dans l'Esprit-Saint : « Je vous rends

gloire, ô Père, s'écria-t-il, Seigneur du ciel et de la terre, de ce que vous avez caché ces choses aux sages et aux prudents, et de ce que vous les avez révélées aux petits. Oui, Père, il vous a plu ainsi. Toutes choses m'ont été données par mon Père. Et personne ne sait quel est le Fils, sinon le Père ; et quel est le Père sinon le Fils, et ceux à qui le Fils a voulu le révéler » Et se tournant vers ses disciples, il dit : « Heureux les yeux qui voient ce que vous voyez ! Car, je vous le dis, beaucoup de prophètes et de rois ont désiré voir ce que vous voyez, et ne l'ont pas vu, entendre ce que vous entendez, et ne l'ont pas entendu ».

Au milieu de ces enseignements ils arrivèrent enfin à la montagne de Gabara, au pied de laquelle ils prirent un léger repas, consistant en poisson, en pain, en miel et en fruits apportés de Cana. Puis Jésus monta avec ses disciples sur la montagne, où il leur fit une longue instruction sur ce qu'ils lui avaient raconté. Il leur apprit tout ce qu'ils ignoraient encore, éclaircit leurs doutes, et leur indiqua en quoi ils avaient hésité et failli. Il parla aussi des persécutions qui les attendaient, de sa mission et de sa fin prochaine. Il dit qu'avant peu il les renverrait de nouveau chez eux pour se reposer, mais que là même ils pouvaient enseigner, opérer et propager le royaume de Dieu. Après les avoir remerciés de leur obéissance et de leur zèle, il retourna avec eux à Capharnaüm, où ils n'arrivèrent qu'à la nuit tombante.

CHAPITRE XXXII

Jésus confond à Capharnaüm la malice des pharisiens.

Jésus se rendit avec tous ses disciples à la synagogue, pour le sabbat, et enseigna sur Coré et Abiron, puis sur l'abdication de Samuel (*Nombr.*, XVI-XIX. I *Rois*, XI, 14 ; XII, 23). Il commenta la lecture avec beau-

coup de gravité et d'énergie, et exaspéra d'autant plus les pharisiens attentifs à l'épier, qu'ils se sentirent atteints par tout ce qu'il dit. Cependant ils ne purent lui imputer aucune fausse doctrine ; ils ne trouvèrent à lui reprocher que des griefs insignifiants, qu'ils avaient recueillis en espionnant ses disciples pendant leurs voyages. Ils dirent que ceux-ci n'observaient pas exactement les jeûnes, qu'ils arrachaient des épis le jour du sabbat, qu'ils cueillaient et mangeaient des fruits sur leur chemin, qu'ils avaient des vêtements grossiers et malpropres ; qu'en plusieurs endroits ils étaient entrés dans les synagogues avec leurs habits souillés par le voyage ; que souvent ils mangeaient du pain sans se laver les mains, et d'autres pareilles misères. Jésus, s'animant alors, réprimanda avec sévérité les pharisiens et dépeignit toute leur conduite et tous leurs procédés. Il les appela de nouveau race de vipères ; il leur reprocha de mettre sur les épaules des hommes des fardeaux pesants qu'eux-mêmes ne voulaient pas porter. Il parla de leurs promenades le jour du sabbat, des vexations qu'ils exerçaient envers les pauvres, de leurs prévarications en recevant les dîmes, et de leur hypocrisie ; il dit aussi qu'ils voyaient la paille dans l'œil de leur frère, mais non la poutre dans le leur; que, quant à lui, il continuerait d'enseigner et d'opérer des guérisons dans tout le pays jusqu'à ce que son heure fût venue.

Pendant que le Seigneur réprimandait si sévèrement les pharisiens, un jeune homme s'éloigna d'eux, sortit de la foule, et, levant les mains au ciel, s'écria : « Celui-ci est vraiment le Fils de Dieu, le saint d'Israël ! C'est plus qu'un prophète ! » Puis il se répandit en éloges enthousiastes de Jésus. Cet incident occasionna un grand tumulte dans l'assemblée. Cependant deux vieux pharisiens, pleins de colère, le saisirent par les bras et l'entraînèrent hors de la synagogue, sans pouvoir l'empêcher de continuer ses louanges, et sans que

Jésus interrompit son discours. A peine sorti, le jeune homme déclara hautement, en présence de tout le peuple, qu'il se séparait des pharisiens.

Lorsque Jésus, après la clôture du sabbat, se retira avec les disciples, le jeune homme se prosterna à ses pieds devant la synagogue, et le sollicita de l'admettre au nombre de ses disciples. Jésus lui promit de le recevoir s'il voulait quitter son père et sa mère, distribuer tout son bien aux pauvres, porter sa croix et le suivre ; il parla encore des souffrances qui attendaient ceux qui s'attachaient à lui ; puis il le recommanda à quelques disciples, en particulier à Mnason, lesquels le prirent avec eux. Enfin Jésus retourna chez sa mère.

Dans l'après-midi, je le vis, accompagné des apôtres et des disciples, se rendre à la synagogue de Capharnaüm ; et comme plusieurs malades s'étaient fait porter à l'entrée pour l'attendre, il les remit au lendemain, disant qu'alors ils le trouveraient dans la maison de Pierre, en avant de la ville. Il s'était rendu à la synagogue, afin que tout le monde pût entendre ce qu'il enseignait aux siens, èt pour montrer qu'il ne craignait personne et ne cherchait pas à se cacher. Il leur répéta plusieurs choses qu'il leur avait déjà enseignées en particulier. Je me souviens que, dans cette instruction, il les mit en garde contre les pharisiens et les faux prophètes ; qu'il leur recommanda la vigilance ; qu'il leur raconta et expliqua la parabole du serviteur infidèle. Pierre lui dit : « Seigneur, est-ce pour nous que vous dites cette parabole, ou pour tout le monde ? » Alors Jésus lui parla comme si Pierre eût été l'intendant placé par le maître sur tous ses serviteurs, et loua beaucoup l'intendant fidèle ; puis il condamna avec force celui qui manquait à son devoir. Il y a quelque chose de cela dans l'Evangile ; cependant tout n'y est pas, à beaucoup près, mais la fin seulement. *(Luc.*, XII, 35-59).

Jésus enseigna jusqu'au moment où les pharisiens

arrivèrent pour la clôture du sabbat ; comme il voulait leur céder la place, ils se montrèrent très polis, et dirent : « Maître, commentez la leçon ». Ils le conduisirent à la chaire et placèrent les rouleaux devant lui. Jésus fit une instruction admirablement belle sur Samuel abdiquant sa dignité de juge, en présence du peuple et du nouveau roi Saül. Il donna au discours de Samuel une interprétation nouvelle qui scandalisa les pharisiens, car il expliqua les paroles du voyant comme si elles fussent sorties de la bouche de Dieu le Père, et de son Fils envoyé par lui. Il laissa voir qu'il s'appliquait à lui-même ces mots : « Je suis devenu vieux et mes cheveux ont blanchi ». (*I Rois*, XII, 2-3). Outre son explication, que j'ai oubliée, il me fut révélé pourquoi Dieu le Père est représenté sous la forme d'un vieillard. Mais je ne m'en souviens que confusément. Ce texte signifiait : « Vous m'avez depuis longtemps, vous êtes las de moi, vous vous renouvelez toujours, et je suis là, éternellement ». Il compara la mauvaise conduite des fils de Samuel aux iniquités des docteurs et des pharisiens. Puis il présenta la question de Samuel aux Israélites : « Vous ai-je fait tort en ceci ou en cela ? » comme s'appliquant à Dieu lui-même et à son envoyé, comme une question adressée par le Messie à son peuple, et il fit clairement voir que nul des pharisiens et des docteurs n'oserait dire au peuple : « Vous ai-je opprimé ? Vous ai-je pris votre bétail ? Vous ai-je extorqué des dons ? etc. ». Les pharisiens se sentirent frappés au cœur. Il est dit que les Israélites ne voulaient plus de leurs juges, et qu'ils demandaient un roi qui les gouvernât comme les païens ; Jésus appliqua ce passage à leur attente erronée d'un royaume terrestre dont le Messie serait le roi magnifique, roi sous lequel ils espéraient vivre dans le luxe et les plaisirs, et qui, au lieu d'effacer leurs péchés par la peine, la souffrance, la pénitence et la satisfaction, couvrirait leurs souillures et leurs abominations de son

splendide manteau royal, et les récompenserait pour leurs fautes même. Il est dit encore que Samuel ne cessa pas de prier pour le peuple, et que, sur sa prière, l'orage éclata et la pluie tomba du ciel. Jésus dit que cela signifiait la miséricorde de Dieu envers les âmes pieuses ; son envoyé, qu'ils repousseraient avec dédain, prierait aussi son Père pour eux jusqu'au dernier jour. L'orage et la pluie obtenus par la prière du prophète figuraient les signes et les prodiges qui devaient accompagner l'envoyé de Dieu, afin que les âmes pieuses se réveillassent et se convertissent. Il est dit encore que leur roi et eux trouveraient grâce devant Dieu, qui ne les repousserait pas s'ils marchaient devant lui dans sa voie. Jésus dit que cela signifiait que les justes obtiendraient justice, et recevraient la grâce nécessaire pour reconnaître le Messie, mais qu'un jugement sévère attendait les mauvais comme Saül. Enfin Jésus parla de David et de son onction comme roi du vivant de Saül, de la séparation des bons du milieu des mauvais, et de l'extermination de Saül et de ses partisans.

Les pharisiens ne disputèrent pas contre lui dans la synagogue, craignant d'être réfutés et confondus devant le peuple ; ils se réservaient de le faire plus tard dans la maison des docteurs de la loi, où ils avaient invité Jésus à un repas avec les apôtres et plusieurs disciples. Le banquet eut lieu sous un portique, devant lequel était un jardin avec des berceaux de verdure. Il se trouvait là une vingtaine de pharisiens. Avant que l'on fût à table, un vieux fourbe apporta malicieusement devant tout le monde à Jésus un grand bassin plein d'eau, et lui demanda s'il ne voulait pas se laver, vantant hautement les anciennes coutumes et les saints préceptes des Israélites. Jésus le renvoya, disant qu'il connaissait sa malice, et qu'il ne voulait point de son eau ; ensuite il s'éleva avec sévérité contre leur hypocrisie et leur imposture.

Dès qu'on se fut mis à table, ils commencèrent à

disputer contre lui, au sujet de l'instruction qu'il avait faite touchant l'abdication de Samuel. Ils dirent qu'ils n'avaient pas eu le loisir de lui répondre, et l'attaquèrent avec violence ; mais il les réfuta et les confondit tellement, que leur colère n'eut plus de mesure. Cependant plusieurs d'entre eux furent ébranlés et émus de cette discussion, qu'ils avaient reprise en se promenant après le repas ; plus d'une douzaine se retirèrent ; de sorte que les ennemis de Jésus furent réduits aux sept plus endurcis.

Pendant que Jésus se promenait sous le portique, un de ces jeunes gens de Nazareth, qui à plusieurs reprises l'avait importuné pour être admis au nombre de ses disciples, s'approcha et dit : « Maître, que dois-je faire pour posséder la vie éternelle ? » Jésus répondit ce qu'on lit dans l'Evangile de saint Luc (x, 26-28), et raconta la parabole du bon Samaritain. Les pharisiens qui étaient restés accusèrent Jésus de repousser ce jeune homme, parce qu'ayant étudié, il ne se laisserait pas fermer la bouche comme ses disciples. Ils reprochèrent à ceux-ci de manquer d'ordre, de propreté, de politesse, d'arracher des épis le jour du sabbat, de cueillir des fruits sur les chemins, de manger à des heures indues, et autres choses de cette espèce. Ils accusèrent en particulier Pierre d'être disputeur et querelleur comme son père.

Jésus prit la défense de ses disciples. Il dit, entre autres choses, qu'ils ne pouvaient s'attrister pendant que l'Epoux était avec eux ; et, après avoir admonesté sévèrement les pharisiens courroucés, il se retira avec les siens. Il passa par les fossés du jardin de la synagogue pour aller vers la maison de Jaïre, traversa la voie publique du côté de Bethsaïde, et pria dans la solitude jusqu'à minuit ; puis il se rendit chez sa mère. Les pharisiens avaient aposté des gens sans aveu qui poursuivirent les disciples en leur jetant des pierres ; mais Dieu les protégea.

CHAPITRE XXXIII

Jésus se retire avec les siens dans la solitude et console sa mère.

Le lendemain, de bonne heure, Jésus quitta la maison de sa mère, et, traversant le chemin de Capharnaüm à Bethsaïde, il s'avança vers le nord dans la solitude, avec quelques disciples des plus nouveaux et des moins instruits. Ils s'arrêtèrent dans ce lieu sauvage et désert ; Jésus se mit à prier ; les disciples, divisés en plusieurs groupes, en firent autant, et lui demandèrent de leur apprendre à prier ; alors ils gravirent ensemble la montagne de la mission, où se joignirent à eux une trentaine de bonnes gens des environs. Là il leur apprit toute l'Oraison dominicale, dont il expliqua longuement chacune des demandes, reproduisant les exemples déjà donnés. Ainsi il dit que si quelqu'un va trouver un ami pour avoir un pain, il doit continuer à frapper à sa porte jusqu'à ce qu'il ait été satisfait ; que le père à qui l'enfant demande un œuf, ne lui donne pas un scorpion. Il répéta de même tout ce qu'il avait déjà dit de la prière persévérante et des rapports paternels de Dieu avec l'homme. Il donna les mêmes enseignements à tous ses disciples, les répétant à plusieurs reprises, avec une patience touchante, afin qu'ils pussent toujours enseigner exactement les mêmes choses. Jésus passa la nuit en prières avec les disciples sur la montagne.

Les enseignements fréquemment répétés par Jésus se trouvent résumés dans l'Evangile, mais souvent les faits qui en ont été l'occasion sont intervertis. Souvent aussi des enseignements que Jésus a donnés en des lieux et des temps différents, comme par exemple, des

discours tenus contre les pharisiens pendant divers repas, sont rapportés à propos d'un seul de ces repas, surtout quand ils se sont succédé à des époques très rapprochées. Comme les objections des pharisiens étaient toujours les mêmes, les réponses du Seigneur étaient à peu près identiques. C'est ce que l'Eglise pratique dans ses catéchismes. Jésus enseignait généralement avec les mêmes paroles, et quand les circonstances étaient les mêmes, il n'y changeait rien, afin de mieux instruire ses disciples, qui étaient des hommes simples. Il s'en tenait à sa première parole, comme le fait toujours la vérité.

L'Evangile, qui n'est qu'un très court abrégé, ne mentionne qu'une fois des discours et des miracles fréquemment reproduits ; c'est pourquoi il m'est souvent impossible de retrouver exactement dans ce que je vois et entends, les récits de l'Evangile, qui parfois rapproche des événements séparés par de grands intervalles de temps et de lieu. Saint Luc, qui ne fit que mettre par écrit ce qu'il avait entendu raconter, est le plus inexact, quant à la suite des événements. Jean observe généralement la chronologie, mais il présente de grandes lacunes. Lorsque l'Evangile dit « pendant que telle chose se passait, telle chose arriva » ; cela ne veut pas dire que les deux faits étaient simultanés, mais seulement qu'ils se rapportent à peu près à la même époque.

Le lendemain matin, Jésus termina son instruction sur la prière. Il enseigna tout à fait comme au catéchisme. Il interrogea tous les assistants l'un après l'autre, sur les explications données la veille, les reprit, et leur répéta avec de nouveaux éclaircissements ce qu'ils n'avaient pas bien compris. Pendant toute cette semaine il se donna beaucoup de peine pour les instruire par demandes et par réponses, comme des enfants. A la fin il répéta le *Pater noster*, et expliqua le mot *Amen*, comme il l'avait fait une fois dans l'île de

Chypre, disant que ce mot renferme tout, le commencement et la fin. Il avait autour de lui une centaine d'auditeurs, les disciples compris.

Il arriva de Béthanie-Juliade deux pharisiens, qui entendirent une partie de son instruction. L'un d'eux le convia à manger chez lui. Jésus accepta l'invitation.

Pour se rendre à Bethsaïde-Juliade, il se dirigea d'abord au sud du pont du Jourdain, se rapprochant de l'autre Bethsaïde, qui est en deçà, jusqu'à une hôtellerie où l'attendaient sa mère, la veuve de Naïm, cette Léa qui s'était écriée : « Heureux le sein qui vous a porté », et d'autres femmes ; car il n'y avait que les femmes de Jérusalem qui eussent quitté Cana. Comme il voulait passer le Jourdain et aller enseigner sur l'autre rive, elles étaient venues pour prendre congé de lui.

Marie était fort triste. J'ai rarement vu Jésus la consoler avec tant d'émotion. Elle était dans une chambre, seule avec lui, tourmentée de sinistres pressentiments; elle pleurait beaucoup, et le suppliait de ne pas aller à Jérusalem pour la fête de la Dédicace. A la voir parler avec tant d'humilité et de tendresse, je compris que si elle n'avait pas la connaissance précise de la nécessité où était son Fils d'accomplir sa sainte destinée, elle la sentait au moins vaguement. Jésus la pressa sur son cœur, et s'efforça de ranimer son courage en termes pleins d'affection et de douceur ; il finit en disant : « Je dois accomplir la mission que m'a donnée mon Père, et pour laquelle vous êtes devenue ma mère. Vous devez demeurer ferme, et continuer de fortifier et d'édifier les fidèles, etc. » Ensuite il salua les autres femmes, qui retournèrent à Capharnaüm, après avoir reçu sa bénédiction.

Jésus se rendit avec les disciples à Bethsaïde-Juliade, où les pharisiens le traitèrent avec beaucoup d'égards. Outre ceux de la ville, il s'en trouvait quelques-uns de Panéas ; car on était en fête à l'occasion d'un mauvais

livre des Sadducéens qui avait été brûlé autrefois. A ce repas, les anciens reproches furent reproduits ; comme Jésus allait s'asseoir, un des pharisiens le prit par le bras et lui dit qu'il s'étonnait beaucoup de ce qu'un homme qui enseignait si bien, voulût au mépris des saintes coutumes, se mettre à table sans s'être lavé. Jésus lui répondit que les pharisiens nettoyaient les dehors de la coupe et du plat, tandis qu'au dedans ils étaient pleins de méchanceté. Alors le pharisien lui demanda comment il pouvait savoir dans quel état était son intérieur. Jésus répliqua que celui qui avait fait l'extérieur avait aussi fait l'intérieur ; que Dieu voit le cœur de l'homme, etc. Vinrent ensuite les reproches qu'on lui avait faits à Capharnaüm. Les disciples prirent Jésus à part, et le supplièrent de ne pas parler avec trop de véhémence, disant qu'autrement ils pourraient bien être chassés. Il les réprimanda sur leur lâcheté. Toutefois le repas se termina tranquillement.

Un des neveux de Joseph d'Arimathie vint alors de Jérusalem annoncer à Jésus que Lazare était malade : « Il est, dit-il, pâle et triste ; il maigrit, et son service au Temple ne lui plaît plus ».

CHAPITRE XXXIV

Jésus chez des bergers près du mystérieux chemin de David.

Jésus alla ensuite à Bosra et à Nobé ; et de là il vint aux montagnes d'Hermon, à un charmant village de bergers qu'on appelait le Camp de la paix de Jacob, parce que ce fut en cet endroit que Jacob, poursuivi par Laban, dressa ses tentes pour la première fois, à son retour dans la terre promise. C'est là que commencent les montagnes de Galaad (*Gen.*, XXXI, 25). Les bergers qui demeuraient dans ce village descen-

daient d'Eliézer, ce serviteur d'Abraham qui alla chercher Rebecca pour son fils Isaac.

Jésus y arriva vers midi avec trois de ses apôtres. Il s'arrêta auprès d'une fontaine devant la ville. Les plus anciens d'entre les bergers vinrent le recevoir ; ils lui lavèrent les pieds et lui offrirent des fruits, du miel et du pain. Comme on savait qu'il devait venir, on avait amené beaucoup de malades, dans un long bâtiment situé au pied de la montagne. Jésus les guérit et les enseigna. Quatre cents bergers s'étaient rassemblés sur une colline, avec leurs femmes et leurs enfants pour l'entendre. Il leur parla avec beaucoup de simplicité et de confiance, et leur rappela le passage des trois rois qui avaient séjourné chez eux trente-deux ans auparavant ; plusieurs des assistants s'en souvenaient encore. Il parla de l'étoile de Jacob annoncée par Balaam, et de l'enfant nouveau-né que ces sages rois avaient cherché. Il parla aussi de l'accomplissement des prophéties, de Jean le Précurseur, de son enseignement et de son témoignage, et dit que le Messie promis, le consolateur et le Sauveur était maintenant au milieu des Israélites, mais qu'ils ne le connaissaient pas. A la fin, il leur raconta les paraboles du bon Pasteur et de la semence : on faisait alors la récolte des fruits et du froment. Le Seigneur fut avec ces gens très cordial et très affectueux, et il les appela toujours : « Mes chers enfants ».

Il visita plusieurs bergers dans leurs cabanes, les consolant et les enseignant. Ces braves gens le prirent en affection. Beaucoup d'entre eux voulaient tout quitter pour le suivre, afin de pouvoir l'entendre toujours. Il les engagea à rester, mais à vivre conformément à ses instructions.

Jésus, accompagné de ses disciples, prit un chemin appelé la route de David, lequel descendait à l'ouest vers le Jourdain, en suivant toutes les sinuosités des vallons. Il était allé avec eux sur cette route pour la

leur montrer et leur en raconter l'histoire Ce chemin est un enfoncement, une espèce de ravin rempli parfois de l'eau déversée par les montagnes ; sur l'un des côtés il y a un sentier pour les chameaux, où l'on rencontre, en plusieurs endroits, des relais avec des auges et des anneaux auxquels on les attache. A son arrivée dans ce pays, Abraham vit sur ce chemin un éclat de lumière et y eut une vision que j'ai oubliée. Quand David, sur le conseil de Jonathas, eut mis ses parents en sûreté dans le pays de Maspha (I *Rois*, XXII), il se cacha avec trois cents hommes dans ce ravin, qui dès lors fut appelé la route de David. Ce saint roi vit là, dans une vision, un cortège lumineux, celui des trois rois mages, et il entendit, du haut des cieux des voix qui chantaient des hymnes, et annonçaient le Consolateur d'Israël. Il composa là un de ses psaumes, j'ai oublié lequel. Malachie aussi, après un combat, fut conduit par une lumière en cet endroit, et y resta caché pendant quelque temps. Les rois mages s'étant abandonnés, aux environs de Selcha, à l'instinct de leurs chameaux, furent amenés par eux dans ce ravin, où ils entonnèrent des chants mélodieux, en voyant l'étoile y briller d'un éclat extraordinaire (1).

A Thantia où il s'arrêta ensuite, Jésus alla aussitôt à la synagogue, où il parla de Balaam, de l'étoile de Jacob, du prophète Michée et de Bethléem Ephrata (*Nombres*, XXII, 2 ; XXV, 10. *Michée*, V, 7 ; VI, 9).

Il ne rencontra point là de contradicteurs et guérit dans les maisons un grand nombre de malades ; quelques-uns avaient été visités par ses disciples, qui n'avaient pu les guérir. Les pauvres et les malades étaient fort négligés en cet endroit ; les disciples avaient com-

(1) Ces rapports mystérieux des événements figuratifs de la loi ancienne sont bien dignes de nos méditations. Toutes les figures, conduites par la main de la divine sagesse, se sont donné rendez-vous sur le même chemin, celui par lequel Jésus lui-même est venu à nous et s'est manifesté au monde.

mencé à y régler la charité, et Jésus l'organisa complètement. Les disciples baptisèrent une multitude de personnes que le Seigneur lui-même avait préparées. Il enseigna sur l'étoile de Jacob, sur la prophétie de Michée touchant Bethléem, sur le voyage des rois mages, et il fit clairement voir que cela s'appliquait à lui.

Les habitants et les rabbins étaient très pieux. On avait dans ce pays la coutume d'aller en pélerinage à jeûn et en priant, sur la route de David, pour implorer la venue du Messie. Se fondant sur des traditions anciennes, ils espéraient avoir là des visions, des apparitions du Messie, et ils pensaient qu'il viendrait les y visiter. Pendant la prédication de Jésus, ils disaient à plusieurs reprises : « Il parle comme si c'était lui, mais ce n'est pas possible ». Selon eux, le Messie devait apparaître en Israël comme un ange sous une forme incorporelle, et ils supposaient que Jésus était son précurseur ayant mission de l'annoncer. Ils croyaient aussi qu'il ressemblerait à Melchisédech ou à Malachie. Jésus leur dit que peut-être ils reconnaîtraient le Messie lorsqu'il serait trop tard. Je vis que beaucoup d'entre eux entrèrent dans l'Eglise nouvelle, avant et après le crucifiement.

CHAPITRE XXXV

Bonté de Jésus envers les enfants. — Incidents divers.

Jésus, accompagné de quelques apôtres, se rendit alors à Bethabara. Une foule nombreuse, composée principalement d'amis de Jésus et de malades de toute espèce, s'y était rassemblée ; et la bourgade pouvait à peine contenir cette multitude. Une partie avait été réduite à s'installer sous des hangars ; plusieurs campaient sous de grands arbres.

Jésus guérit en ce lieu beaucoup de malades. Je vis
es paralytiques et des perclus jeter leurs béquilles et
narcher librement ; je vis aussi plusieurs possédés
ourds-muets ; ils étaient de ceux, me fut-il dit, qui
ont insensibles aux enseignements divins. Je vis Jésus
uérir un homme qui avait la main desséchée, ainsi
ue plusieurs aveugles. Les pharisiens avaient là leurs
spions qui suivaient partout le Sauveur.

Jésus accomplit ici une infinité d'œuvres ; il travail-
ait sans relâche, tantôt grave, calme, doux, avec une
xpression de secrète tristesse qui était touchante à
oir. Il instruisait le peuple tantôt dans les rues, tan-
ôt dans les maisons ; et, pour le faire entrer dans leur
lemeure, les habitants allaient quelquefois jusqu'à le
irer par ses habits. Il raconta plusieurs paraboles, et
l instruisait ainsi les sages et les simples. Aux sages
l disait qu'ils devaient avec reconnaissance rendre à
Dieu ce qu'il leur avait donné, comme il le faisait lui-
même. On ne trouve dans l'Evangile aucune mention de
ce qu'il fit à Bethabara.

Beaucoup de femmes arrivaient avec leurs enfants ;
il y en avait de différents âges, et jusqu'à des nourrissons que les mères portaient dans leurs bras. Elles débouchèrent par une large rue de la ville, et lorsque Jésus, tournant un angle, s'engagea dans cette rue, les disciples qui marchaient en avant voulurent les repousser, parce que le Sauveur était fatigué, ayant béni déjà beaucoup de monde. Mais il défendit qu'on les renvoyât. Alors on rangea cette multitude des deux côtés de la rue. D'un côté je voyais cinq longues rangées d'enfants de tout âge, les jeunes garçons séparés des petites filles, d'ailleurs beaucoup plus nombreuses. Les mères, leurs petits enfants sur les bras, étaient placées derrière le cinquième rang. De l'autre côté de la rue je vis aussi un grand nombre d'adultes, qui tour à tour passaient au premier rang. Le Seigneur alla d'abord vers les enfants et, tout en marchant, il leur

parlait, leur imposait les mains et les bénissait. A pl
sieurs il posait une main sur la tête, et l'autre sur
poitrine ; il en serra quelques-uns contre son cœur ;
désigna certain d'entre eux comme des modèles, et to
il les instruisait, les exhortait, les encourageait, l
bénissait tour à tour. Arrivé à l'extrémité de l'une d
cinq rangées d'enfants, il remonta la rue du côté d
adultes ; il leur parlait, les réprimandait doucement
leur donnait les enfants pour modèle. Puis il rede
cendit le long du second rang d'enfants, et revint e
suite vers d'autres adultes, à qui les premiers avaie
fait place en avant. Il continua ainsi jusqu'à ce qu
les eût bénis tous, même les enfants à la mamelle.
sus que tous les enfants qu'il bénit reçurent une grâ
intérieure, et que plus tard ils devinrent chrétien
Cette affluence continua, si je ne me trompe, penda
plusieurs jours, et Jésus bénit au moins alors un m
lier d'enfants.

Jésus se détourna de quelques adultes ; les discipl
leur en ayant demandé la raison, il répondit que le
empressement n'était pas sincère. Le Seigneur expo
aussi plusieurs paraboles. Entre autres paroles qu
prononça, je me souviens de celles-ci : « Ceux qui
disent chastes, mais qui mangent et boivent tout ce q
leur plaît, font comme s'ils voulaient éteindre un i
cendie en y jetant du bois sec » (1).

De Bethabara Jésus et ses disciples se dirigèrent ve
Jéricho par des chemins détournés qui traversaie
une contrée déserte. Les apôtres et les disciples raco
tèrent encore les œuvres qu'ils avaient accomplies, n
sans éprouver quelques mouvements de vaine compla
sance. Jésus alors les réprimanda comme autrefois lo
qu'il leur avait dit : « Je voyais Satan tomber du ci
comme la foudre ». Ils furent effrayés. En chemin Jés

(1) Notre siècle où l'on prétend allier la vie chrétienne et mê
pieuse avec l'usage de tout le confortable de la vie mondaine, a
rait grand besoin de méditer ces paroles.

leur dit une parabole que j'ai malheureusement oubliée. Elle se rapportait à la conduite future des douze apôtres. Il dit que maintenant ils le suivaient parce qu'ils étaient dans l'abondance. Ils ne comprirent pas qu'il voulait parler des divins enseignements et de la paix dont jouissait leur âme. Il ajouta qu'ils agiraient tout autrement lorsque les tribulations viendraient fondre sur lui, et qu'alors ceux qui portaient comme un manteau d'amour pour lui le laisseraient tomber et s'enfuiraient tout nus. Je vis que cela s'appliquait à Jean qui laissa son manteau dans le jardin de Gethsémani.

A quelques pas de Jéricho, il fut abordé par une femme qui habitait une bourgade en deçà du Jourdain, et qu'il avait déjà renvoyée, lorsqu'elle l'avait prié de guérir son enfant couvert d'ulcères. Il devait maintenant la secourir, disait-elle, car elle avait obéi à ses prescriptions, en se détachant de tout ce qu'il lui avait indiqué. Mais le Seigneur la renvoya de nouveau ; son enfant était le fruit d'une faute. Il lui reprocha un péché véniel qu'elle commettait habituellement depuis plusieurs années ; elle ne devait pas revenir qu'elle ne s'en fût corrigée. Cette femme passa devant la suite de Jésus et se rendit à Jéricho.

Un peu plus loin, quatre pharisiens, envoyés par leurs amis de Jérusalem, s'approchèrent de Jésus pour l'engager à ne pas entrer dans Jéricho ; car, disaient-ils, Hérode voulait le faire mourir. Ils avaient entendu parler de ses nombreux miracles, et le motif de leur démarche était seulement la crainte qu'il leur inspirait. Il leur dit : « Allez, et dites à ce renard : Voilà que je chasse les démons et que je guéris les malades aujourd'hui et demain, et c'est seulement le troisième jour que tout doit être consommé. » (*Luc*, XIII, 35). Il me fut dit que deux de ces pharisiens se convertirent, tandis que les deux autres s'en retournèrent pleins de rage à Jérusalem.

Comme Jésus allait entrer à Jéricho, deux frères qu ne pouvaient pas s'entendre au sujet de leur héritag vinrent à lui. L'un voulait rester à Jéricho, et l'autr partir. Celui-ci avait conséquemment proposé de fair faire le partage de leur bien par ce Jésus dont on par lait tant ; et ils étaient venus au devant de lui. Mais i les renvoya en répondant qu'il n'était pas un jug pour procéder à ces partages. Jean lui ayant fai observer que c'était là pourtant une bonne œuvre, e Pierre ayant parlé dans le même sens, il dit qu'i n'était pas venu pour partager les biens de la terre mais ceux du ciel, et devant le peuple assemblé il fi une longue instruction sur ce sujet. Les disciples ne l comprirent pas bien encore ; car l'Esprit-Saint n'étai pas encore descendu dans leurs âmes, et parce qu'il attendaient toujours un royaume terrestre.

En cet endroit beaucoup de femmes vinrent auss au-devant de Jésus pour demander sa bénédiction. Le disciples, qui étaient chargés de maintenir l'ordre, e qui étaient émus par les menaces récentes des phari siens, avaient peur de tout ce qui pouvait attirer l'at tention ; ils voulurent les renvoyer. Mais Jésus leu dit de laisser venir à lui les enfants, parce qu'ils avaien besoin d'être bénis pour devenir aussi ses disciples Il imposa donc les mains à beaucoup d'enfants à l mamelle, et surtout à des enfants de dix à onze ans.

CHAPITRE XXXVI

Jésus et le publicain Zachée. — Calme et mansuétude d Seigneur au milieu des attaques des pharisiens.

Il y avait près de Jéricho un endroit où l'on aper cevait un grand nombre de maisons de plaisance en tourées de jardins. Lorsque le Seigneur et sa suite y

furent arrivés, ils se trouvèrent en présence d'une foule nombreuse, composée de gens venus à la hâte de tous les environs. Là aussi beaucoup de malades attendaient le Sauveur, couchés sous des hangars et abrités par des tentes.

Zachée, chef des publicains, qui demeurait hors de la ville, était venu là comme les autres pour voir le Seigneur, qui devait passer. Comme il était petit, il monta sur un sycomore afin de le voir au milieu de la foule. Lorsque Jésus arriva au pied de l'arbre, il leva les yeux, aperçut Zachée et lui dit : « Zachée, hâte-toi ; descends, parce qu'aujourd'hui, je dois loger dans ta maison ». Zachée descendit à la hâte, s'agenouilla avec une profonde émotion, et retourna chez lui pour tout préparer. Par ces mots : « aujourd'hui dans ta maison », je comprends que Jésus entendait parler de son cœur, dans lequel il voulait entrer, car ce jour-là, le Seigneur logea à Jéricho. Dans la foule assemblée aux portes de la ville, je distinguai une femme affligée de pertes de sang, qui était venue quelques jours auparavant avec la ferme résolution d'obtenir sa guérison en priant Jésus ; cependant elle n'y réussit pas ce jour-là. Elle aura probablement à attendre longtemps, car j'ai ouï le Seigneur qui, parlant aux disciples, disait : « Celui qui ne persévère pas dans la prière manque de foi et de volonté ». Aussitôt que le sabbat fut ouvert, Jésus entra dans la ville avec ses disciples pour se rendre à la synagogue.

A la sortie de la synagogue, la femme dont il avait rejeté la demande dans le bourg en deçà du Jourdain et sur la route, s'approcha de lui et implora de nouveau sa pitié ; mais il la renvoya de nouveau parce qu'elle manquait de franchise. Elle s'était enquise auprès des pharisiens de Jéricho de ce qu'on disait de Jésus à Jérusalem, et elle avait parlé d'une manière inconvenante. Elle fut donc obligée d'attendre encore.

Zachée survint alors. Les disciples avaient d'abord

murmuré, en voyant Jésus parler à ce publicain mal famé, et plus encore lorsqu'ils l'avaient entendu exprimer le désir de se loger dans sa maison. En effet, bien que le Seigneur eût souvent combattu les préjugés de ses disciples, il y avait beaucoup de ses nouveaux amis qui se scandalisaient de Zachée, et surtout quelques parents de ce dernier, tout honteux de ce qu'il n'était pas encore converti et de ce qu'il restait publicain. Zachée s'approcha d'eux devant la synagogue, mais aucun ne voulut lui parler.

Le soir venu, le lendemain du sabbat, Jésus et les apôtres sortirent de Jéricho pour se rendre à la maison de Zachée. La femme qui implorait le Seigneur en faveur de son enfant le suivit encore sur la route ; je vis le Seigneur lui imposer la main pour la délivrer de sa faute ; il lui dit ensuite qu'elle pouvait retourner chez elle, car son enfant était guéri. Elle partit sur-le-champ.

Les disciples n'entrèrent pas chez Zachée. Celui-ci reçut bien ses hôtes et les servit lui-même ; mais lorsque Jésus parlait, il se faisait remplacer et l'écoutait avec attention, se tenant respectueusement à ses côtés. Il ne plaisait guère à quelques-uns des apôtres de manger à la table de ce publicain. Jésus, qui voyait leurs pensées, raconta alors la parabole du figuier planté dans la vigne, qui n'a pas porté de fruit pendant trois ans, et pour lequel le vigneron demande encore une année de patience (*Luc*, XIII, 5-9). Je compris que Jésus voulut faire entendre aux apôtres qu'ils étaient la vigne ; que lui-même était le maître, et Zachée le figuier. Déjà depuis trois ans les parents de Zachée avaient renoncé à leur profession décriée pour suivre le Seigneur, et ils le méprisaient beaucoup parce qu'il continuait à l'exercer. Mais Jésus venait de montrer la compassion qu'il lui inspirait, en lui ordonnant de descendre du sycomore. Il parla encore des arbres stériles qui sont chargés de feuilles et ne produisent pas

de fruits. « Les feuilles, dit-il, sont les œuvres extérieures dont on entend le bruit ; mais elles ne durent pas et n'ont pas en elles la semence du bien ; les fruits sont les actes intérieurs et efficaces de la foi et de la charité ; les actes comme les fruits raniment ; comme les fruits, ils contiennent le germe dans lequel l'arbre se perpétue ». Je crois qu'en disant à Zachée de descendre de l'arbre, il voulait l'engager à renoncer au bruit du monde, et que Zachée, semblable alors à un fruit mûr, devait se séparer de l'arbre qui pendant trois ans, était resté dans la vigne sans porter de fruits.

Des pécheurs et des publicains se pressaient autour du Seigneur, dans les rues et devant la synagogue où il prêchait. La foule se portait toujours à ses enseignements. Quelques apôtres parlèrent aussi au peuple en différents endroits. Les pharisiens s'assemblaient continuellement dans leurs maisons ; ils attendaient le retour des messagers qu'ils avaient envoyés à Jérusalem, et tenaient conseil pour se saisir de Jésus. Les disciples étaient soucieux et fâchés de voir le Sauveur s'exposer avec tant d'indifférence. Je vis encore là des malades se faire porter auprès de lui ; les disciples étaient tellement mécontents, qu'ils le laissaient seul. Il congédia la plupart des malades et se borna à enseigner. La femme paralytique qui avait des pertes de sang (je ne parle pas de celle de l'Evangile) persistait toujours à implorer sa pitié : elle s'était fait placer devant la porte de la synagogue. Mais quand elle pria de nouveau Jésus, il ne l'exauça point, parce qu'il voulait faire voir que la foi doit se prouver par l'espérance ferme et la prière persévérante. Jésus se rapprocha ensuite de ses disciples et des gens que sa doctrine étonnait et scandalisait, et qui n'approuvaient point ses rapports avec les pécheurs et les publicains, et il leur parla de l'enfant prodigue, de la brebis égarée, de la drachme perdue, etc.

Le lendemain, beaucoup de malades s'étaient fait

porter dans les rues où il devait passer, et l'invoquaie
pour être guéris. La femme qui était sujette à d
pertes de sang, et que plusieurs fois il n'avait poi
exaucée, était aussi couchée sur le chemin, et, quar
Jésus passa, elle se traîna jusqu'à lui et parvint
toucher le bord de sa robe. Il s'arrêta, se tourna ve
elle et la guérit. Alors elle se leva, le remercia, retourn
guérie à la ville, et partit après le sabbat pour sc
pays. Après ce miracle, le Seigneur parla au peuple
la persévérance dans la prière, disant qu'il fallait to
jours prier et ne se lasser jamais. J'eus aussi une v
sion sur l'amour du prochain : il me fut montré con
ment les gens qui avaient amené cette femme d'ur
contrée fort éloignée de Jéricho l'avaient conduite
et là, partout où ils pensaient trouver le Seigneu
suppliant les disciples de leur dire où il devait alle
afin de pouvoir placer convenablement la malade su
son passage ; car, à cause de son impureté légale, el
ne pouvait aller partout.

C'est un spectacle émouvant que de voir, partout c
passe le Seigneur, les malades, couchés sur le bord d
chemin qu'il parcourt, gémir, implorer son assistanc
les disciples montrer leur inquiétude et leurs soucis,
Jésus enseigner et guérir avec une gravité calme et ur
douce bonté. Il allait de maison en maison. Comme
ne devait pas revenir, il voulait répandre tous les tr
sors de sa charité.

Lazare est très malade. Ses sœurs désirent si arden
ment le retour de Jésus, qu'elles vont souvent jusq
dans le voisinage de Jéricho pour voir si leurs mess
gers ne le ramènent pas. Mais il tardera encore à
rendre auprès d'elles.

Les pharisiens s'étaient réunis en grand nombre
Jéricho. Il y en eut jusqu'à cent étrangers à la ville,
dont beaucoup demeuraient à Bethabara ou à Béthan
sur la rive gauche du Jourdain. Ils épiaient Jésus, et
montraient pleins de rage. Enfin ils s'enhardirent ju

qu'à lui demander compte de sa conduite avec beaucoup de vivacité. Ils reproduisirent contre lui leurs griefs ordinaires, mais il les réduisit au silence. Ils cherchèrent à le surprendre dans ses paroles, et comme il parlait souvent de son Père céleste, ils lui dirent de nouveau que ses frères étaient là ; il leur répondit encore que ses frères étaient ceux qui faisaient la volonté de son Père et observaient les commandements de Dieu.

Les disciples auraient voulu que Jésus allât tout de suite à Béthanie, où ils devaient être plus tranquilles et moins troublés, et ils étaient tous un peu mécontents. On ne saurait dépeindre le calme du Sauveur, sa fermeté et sa patience au milieu des questions insidieuses, des attaques et des persécutions ; on ne saurait rendre la douce gravité qui brille dans son sourire, lorsque les disciples cherchent à le détourner de sa voie.

CHAPITRE XXXVII

Guérison de dix lépreux. — Jésus assiste à une noce de bergers.

Jésus se dirigea ensuite vers Samarie. Des malades de toute espèce se rassemblaient déjà pour l'attendre sur son passage. Devant un village, à cent pas de la route, on avait dressé une tente où dix lépreux se tenaient couchés sur des lits disposés en cercle. Lorsque Jésus arriva près de ce village et devant cette tente, les lépreux sortirent, et, élevant la voix, le prièrent d'avoir pitié d'eux. Les disciples passèrent outre, mais le Seigneur s'arrêta. Les lépreux, tout enveloppés de linges, s'approchèrent aussi vite que leurs souffrances le leur permettaient, et formèrent un groupe autour de lui. Il les toucha tous, et après leur avoir ordonné de se montrer aux prêtres, il continua sa route. Un des lé-

preux (c'était un Samaritain), qui allait plus vite que les autres, suivit le même chemin que deux des disciples de Jésus ; les autres prirent diverses directions. Ceux-ci ne furent pas guéris instantanément, quoiqu'ils se trouvassent en état de marcher ; ce ne fut qu'au bout d'une heure que leur purification fut complète, peut-être parce qu'ils ne la méritaient pas plus tôt.

Bientôt après, un père de famille qui habitait un village de bergers, situé à un quart de lieue à droite de la route, se présenta à Jésus et le supplia d'aller avec lui, car sa fille était morte. Le Seigneur le suivit aussitôt par un chemin détourné, où il fut rejoint par le lépreux Samaritain. Ce dernier, tout ému de se voir guéri, était revenu sur ses pas pour le remercier. Il tomba la face contre terre aux pieds de Jésus qui lui dit : « Est-ce que les dix n'ont pas été purifiés ? où sont les neuf autres ? Seul cet étranger est revenu et a glorifié Dieu. Lève-toi, va, ta foi t'a sauvé. » Cet homme devint plus tard un des disciples de Jésus.

Le Seigneur entra ensuite dans la maison du père de famille, accompagné de Pierre, de Jean et de Jacques le Majeur. L'enfant, morte déjà je crois depuis quatre jours, avait environ sept ans. Jésus lui mit une main sur la tête, l'autre sur la poitrine, et pria les yeux levés au ciel. Alors elle revint à la vie et se leva. Le Seigneur dit aux apôtres qu'ils en feraient autant en son nom. Le père de l'enfant, homme d'une foi vive, attendait Jésus en toute confiance. Sa femme avait voulu l'envoyer plus tôt à Jésus, mais il comptait fermement sur son arrivée. Bientôt il remit ses affaires à d'autres mains, et, sa femme étant morte quelque temps après la Passion du Seigneur, il embrassa la foi nouvelle et illustra son nom. La petite fille devint, aussi une femme pieuse.

En ces jours-là Jésus visita les maisons éparses des bergers, et il guérit un grand nombre de malades dans les montagnes du pays d'Hébron, où demeurait Za-

charie. Je vis Jésus assister à une noce ; il était seul avec Pierre. Je vis même les nouveaux époux revenir de la synagogue où le mariage avait été célébré. Ils marchaient sous un dais ; en tête du cortège, de petites filles, parées de couronnes de laine de couleurs diverses, jouaient de la flûte ; derrière le dais venaient de jeunes garçons aussi couronnés et faisant également de la musique. Je distinguai parmi les gens du cortège un prêtre de Jéricho. Lorsqu'à leur entrée dans la maison les mariés virent le Seigneur, ils furent surpris et émus, et se pressèrent autour de lui. Il leur dit de ne pas interrompre les cérémonies de la noce, afin de ne donner aucun sujet de scandale. Ils burent alors dans de petites coupes ; l'épouse était avec les femmes ; les enfants jouaient de leurs instruments et dansaient devant elle. Je vis ensuite les deux époux aller trouver Jésus dans une chambre particulière où il joignit de nouveau leurs mains, les bénissant de sa main droite, puis il leur parla de l'indissolubilité du mariage et de la continence.

Le Seigneur et Pierre se mirent ensuite à table avec les bergers et le prêtre ; on leur donna la place d'honneur, et le nouveau marié les servit. Le prêtre était assis en face de Jésus ; mais, mécontent d'être dépossédé de la place d'honneur, il ne tarda pas à quitter la table. Il alla chercher quelques pharisiens, qui accoururent et accusèrent vivement Jésus. L'un d'eux, dans l'ardeur de la dispute, lui arracha son manteau, mais le Seigneur demeura calme et doux ; à cette vue, les Pharisiens, désespérant de le vaincre, se retirèrent.

Jésus se montra cordial et affectueux envers les bergers. Les parents des époux et plusieurs autres vieux bergers qui se trouvaient au festin étaient de ceux qui l'avaient visité à la crèche la nuit de sa naissance. Ils se mirent à parler de ce souvenir de la manière la plus touchante, et rendirent encore hommage au Seigneur.

Plusieurs jeunes gens rapportèrent ce que leurs parents défunts leur avaient raconté à ce sujet. On amena aussi beaucoup de malades, parmi lesquels je distinguai plusieurs vieillards que l'âge empêchait de marcher, et des enfants faibles et maladifs : Jésus les guérit tous avec joie. Il dit aussi aux nouveaux époux, qu'après sa mort ils devaient aller trouver les apôtres, et, quand ils seraient baptisés et instruits, suivre la voie qu'ils leur indiqueraient.

Durant tout ce voyage, je n'ai vu nulle part le Seigneur se montrer aussi plein de sérénité et de joie qu'au milieu de ces bonnes gens. Rien n'était plus touchant. Il m'a été dit que tous ceux qui avaient salué Jésus dans son berceau reçurent la grâce du christianisme.

CHAPITRE XXXVIII

Résurrection de Lazare

J'allai aussi à Béthanie, et je vis que Lazare venait de mourir. Ses sœurs quittèrent la maison après sa mort. On l'embauma et on l'enveloppa à la manière juive ; il y avait beaucoup de monde dans la maison. Le corps, avec la planche sur laquelle il avait été embaumé, fut déposé dans un coffre à claire-voie muni d'un couvercle bombé, et porté ensuite au tombeau. Après la mort de leur frère, Marthe et Madeleine se rendirent à la métairie qu'elles possédaient auprès de Ginéa et de Jezraël, tout près de l'héritage de Joseph ; elles avaient souvent reçu le Seigneur et la sainte famille en cet endroit : elles paraissaient vouloir y attendre l'arrivée de Jésus.

Madeleine courut la première au-devant du Seigneur, et lui dit que Lazare était mort : que ne s'était-il trouvé là ! Jésus lui répondit que son temps n'était pas encore

venu, et qu'il était bon que Lazare fût mort. Il ajouta qu'il irait les voir dans quelques jours.

Saint Jean ne raconte que très brièvement les circonstances de la mort de Lazare. Il y avait déjà trois semaines que Jésus avait reçu la nouvelle de sa maladie ; celle de sa mort lui arriva près de Samarie, dans l'endroit où il se trouvait avec les saintes femmes, et c'est là qu'il dit : « Notre ami dort. » Mais ce fut à la métairie, qu'il dit expressément : « Lazare est mort. » Jésus reprocha aux disciples leur impatience et leurs murmures de ce qu'il tardait tant à se rendre à Béthanie. Il leur parlait toujours comme s'il craignait de ne pas être compris par eux ; il n'osait ni se révéler, ni leur faire connaître leur propre état. Dans ses discours, il cherchait plutôt à détruire leurs préjugés et à les mettre en défiance contre leurs idées terrestres qu'à leur expliquer des mystères qu'ils n'auraient jamais pu comprendre.

Entre Béthanie et l'endroit où se trouvait Jésus, il y avait beaucoup de prairies, de jardins et de promenades d'agrément. Je vis le Seigneur accompagné des apôtres marcher tout en enseignant, s'arrêter par intervalles, tantôt s'asseoir, tantôt rester debout et se diriger ainsi à pas lents vers Béthanie.

Lazare était mort depuis huit jours : on l'avait laissé quatre jours sans l'enterrer, dans l'espoir que Jésus viendrait et lui rendrait la vie. Ses sœurs était allées au-devant du Seigneur jusqu'à Ginéa, et, comme il ne voulait pas venir encore, elles s'en étaient retournées, et avaient fait mettre leur frère au tombeau. Cependant beaucoup d'hommes et de femmes étaient venus de Béthanie et de Jérusalem pour consoler Marthe et Marie de la mort de leur frère. Les femmes étaient assises ensemble ; les hommes se tenaient à part. Après le repas, vers la fin du jour, Marie de Zébédée entra et s'approchant de Marthe, qui était assise au milieu des femmes, elle lui dit à l'oreille que le Seigneur arri-

vait. Marthe se rendit avec elle dans un jardin situé derrière la maison, où Madeleine était assise toute seule sous un berceau de feuillage, et dit à celle-ci que Jésus était proche. Je vis que, par affection pour sa sœur, elle voulait la laisser aller la première au-devant du Seigneur, et que Madeleine, en effet, courut à sa rencontre avec Marie de Zébédée. Cependant elle n'arriva pas jusqu'à lui ; je la vis seulement s'en aller pendant que Marthe restait auprès des femmes. Jésus, quand il se trouvait avec ses apôtres et ses disciples, ne se laissait pas aborder à tout moment par les femmes.

Au bout de quelque temps, le jour commençant à tomber, Madeleine revint trouver les autres femmes et prit la place de Marthe auprès d'elles : celle-ci alla au-devant du Seigneur, qui se tenait à l'entrée de leur jardin, où il s'entretenait avec les apôtres et d'autres personnes assemblées là. Marthe échangea quelques paroles avec lui ; puis elle rejoignit sa sœur et lui dit quelques mots à l'oreille. Madeleine alors vint au-devant de Jésus, suivie de quelques Juifs.

Jésus, entouré de beaucoup de monde, était encore auprès du berceau. Le soleil allait se coucher. Madeleine tomba à ses pieds, et lui dit : « Si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Je vis alors les Juifs pleurer, et Jésus aussi devint triste et pleura. Je le vis entrer dans le berceau de feuillage où l'on alluma une lampe, et où les apôtres et lui-même prirent quelques rafraîchissements. Il fit là une longue instruction. J'entendis beaucoup de ses auditeurs, qui se tenaient pour la plupart au dehors, et dont le nombre allait toujours croissant, murmurer de ce qu'il n'avait pas conservé la vie à Lazare. Je vis que le Seigneur était plein de tristesse et d'émotion. Il enseigna sur la mort, et ne cessa de parler que vers le matin.

A l'aube du jour, ils allèrent au sépulcre. Les apôtres étaient avec Jésus; je me souviens particulière-

ment de Matthieu et de Jean. Il y avait là aussi les sœurs de Lazare avec la sainte Vierge et les autres Marie. La foule augmentait toujours; on eût dit une émeute, comme lors du crucifiement.

Jésus, les apôtres et les femmes de la famille s'aprochèrent de la grotte, qu'on ouvrit. Le Seigneur descendit dans le sépulcre avec quelques disciples ; Madeleine, Marthe et les autres femmes restèrent à la porte. La multitude se pressait pour voir : quelques-uns grimpaient au-dessus de la voûte et sur les murs du cimetière. Lorsque Jésus fut devant le tombeau, il commanda aux apôtres d'ôter la pierre. Ils l'enlevèrent, en effet, et l'appuyèrent contre la muraille. Ce fut alors que Marthe dit que son frère était dans le tombeau depuis quatre jours, et qu'il sentait mauvais; à quoi Jésus répondit ce que nous lisons dans l'Evangile. Cependant les apôtres enlevèrent encore le couvercle en clayonnage, en sorte qu'on vit le corps enveloppé. Alors Jésus, levant les yeux au ciel, pria tout haut, et cria d'une voix forte : « Lazare, sortez ! » A ce cri, le mort se releva sur son séant, et la foule qui était dehors se précipita tumultueusement en avant. Mais le Seigneur commanda aux apôtres d'écarter la multitude, et ceux-ci la firent retirer jusqu'à l'entrée du cimetière. Cependant il était resté dans le caveau, près du cercueil, des apôtres qui enlevèrent le suaire dont le visage de Lazare était recouvert : il ressemblait à un homme appesanti par le sommeil; ils lui délièrent les mains et les pieds, remirent les bandelettes à des personnes qui étaient dehors, et prirent un manteau qui leur fut donné. Lazare sortit du cercueil et du tombeau, tout chancelant et semblable à une ombre. On lui jeta le manteau sur les épaules et lui, glissant devant le Seigneur, comme un somnambule, passa par la porte où se tenaient ses sœurs et les autres femmes. Celles-ci reculèrent effrayés, comme devant un spectre, et se jetant la face contre terre sans oser le toucher. Jésus

sortit de la grotte après lui, et lui prit les deux mains avec une gravité affectueuse.

Ils se rendirent ensuite à la maison de Lazare. La presse était grande ; mais la stupeur régnait dans la foule, qui s'écarta pour les laisser passer. Lazare marchait doucement et sans peine, mais il avait encore l'aspect d'un cadavre. Jésus se tenait à côté de lui ; les autres suivaient pleurant, sanglotant, et plongés dans un muet effroi. Le Seigneur entra avec Lazare et les siens sous le berceau de verdure dont j'ai déjà parlé. Le peuple accourut en foule, et j'entendis un bruit épouvantable. Lazare se prosterna tout de son long devant Jésus, comme un homme qu'on reçoit dans un ordre religieux. Le Seigneur parla encore assez longtemps; vers midi, ils arrivèrent à la maison de Lazare, qui était à environ cent pas de là.

Jésus, Lazare et les apôtres étaient seuls. Ces derniers se rangèrent en cercle autour de Jésus et de Lazare. Celui-ci s'agenouilla devant le Seigneur, qui lui mit la main droite sur la tête et souffla sept fois sur lui : son souffle était lumineux. Je vis sortir de Lazare une sombre vapeur; c'était le démon qui s'enfuyait furieux et impuissant, sous la forme d'une figure noire et ailée, loin du cercle formé par l'entourage de Jésus. C'est ainsi que Jésus consacra Lazare à son service, le purifia de toute affection au monde et au péché, et le fortifia par des dons spirituels. Il s'entretint longtemps avec lui, et lui dit qu'il l'avait ressuscité pour qu'il se vouât à son service. Il lui annonça qu'il aurait à souffrir de grandes persécutions de la part des Juifs.

Jusqu'alors Lazare n'avait pas quitté son linceul; il sortit pour s'en débarrasser et reprendre ses vêtements : ce fut alors seulement que ses sœurs et ses amis l'embrassèrent ; car auparavant il y avait en lui quelque chose de sépulcral qui inspirait l'effroi. J'ai vu aussi que son âme, après s'être séparée de son corps, s'était

trouvée dans un séjour paisible, exempt de supplices et faiblement éclairé, et qu'elle avait raconté à Joseph, à Joachim, à Anne, à Zacharie, à Jean-Baptiste et à d'autres justes, ce que le Rédempteur avait fait jusqu'alors sur la terre.

Grâce au souffle de Jésus, Lazare reçut les sept dons de l'Esprit-Saint. Il en jouit avant les apôtres, car sa mort lui avait révélé de grands mystères ; il avait vu un autre monde ; et, comme il avait subi la mort et qu'il était né une seconde fois, il se trouvait capable de recevoir ces dons surnaturels. La personnalité de Lazare a une signification mystérieuse d'une grande importance (1).

On fit préparer un grand festin, auquel tout le monde prit part. Après le repas, les femmes vinrent pour écouter les enseignements de Jésus : elles se tenaient au fond de la salle. Lazare était à côté du Seigneur. On entendit un grand bruit au dehors : beaucoup de personnes étaient venues de Jérusalem, et entr'autres des gardes qui avaient occupé les alentours. Mais le Seigneur envoya les apôtres dire au peuple et aux gardes de se retirer. Il enseigna encore à la lueur des lampes, et il annonça aux disciples qu'il se rendrait le lendemain à Jérusalem, accompagné de deux apôtres. Comme ils lui représentaient le danger qu'il courait, il répondit qu'il ne se montrerait pas en public, et qu'on ne le reconnaîtrait point.

(1) Les Pères ont vu, en effet, dans Lazare au tombeau une figure de l'humanité ensevelie dans le péché, dont la mort corporelle est la conséquence et l'image, et dans sa résurrection le symbole de la résurrection de l'âme et de sa régénération en Jésus-Christ, le Verbe tout-puissant, en qui est la vie éternelle.

CHAPITRE XXXIX

Retraite de Jésus. — Départ pour l'Orient.

Jésus se rendit donc avant le jour de Béthanie à Jérusalem avec Jean et Matthieu. Ils y restèrent en secret toute la journée et la nuit suivante. Jésus enseigna et encouragea les amis qu'il avait dans la ville. Je vis alors les pontifes et les pharisiens tenir conseil au sujet de Jésus et de Lazare. Ils disaient entre autres choses, qu'ils craignaient que Jésus ne ressuscitât tous les morts, ce qui ferait naître une grande confusion (1). Cette crainte me parut ridicule.

Une grande révolte eut lieu à Béthanie ; si Jésus eût été là, on l'aurait lapidé. Lazare fut obligé de se cacher ; les apôtres se dispersèrent de tous les côtés. Les amis de Jésus se cachèrent aussi. Le calme se rétablit pourtant ; car on finit par reconnaître qu'on n'avait aucun droit de maltraîter Lazare.

Jésus quitta Jérusalem avec Jean et Matthieu, et se retira au-delà du Jourdain. Il rencontra sur la route un aveugle conduit par deux enfants qui n'étaient pas de sa famille. C'était un berger des environs de Jéricho. Il avait entendu dire aux apôtres que le Seigneur arrivait, et maintenant il implorait son secours. Jésus lui mit la main sur la tête, et il recouvra la vue. Alors cet homme jeta ses haillons, et vêtu seulement de sa tunique, il le suivit jusqu'au village, où le Seigneur enseigna dans une salle, sur l'obligation de le suivre. Il dit entre autres choses que, comme cet aveugle avait quitté ses

(1) Exemple remarquable de la bonne foi qu'on doit attribuer à la science orgueilleuse lorsqu'elle demande à constater un vrai miracle pour croire à son tour. Les scribes et les pharisiens avaient demandé des miracles ; forcés de reconnaître ceux du Sauveur, ils n'en sont que plus exaspérés contre lui.

haillons, il fallait tout abandonner pour voir clair et marcher à sa suite. On donna un manteau à l'aveugle ; il demanda à rester auprès de Jésus ; mais le Seigneur s'y refusa, et lui dit qu'il fallait d'abord faire preuve de persévérance.

En approchant d'une petite ville, il eut faim. Cela me fit sourire, car il ne pouvait avoir faim que des âmes. Apercevant un figuier près du chemin, il s'en approcha, et n'y trouvant pas de fruits, il le maudit. A l'instant cet arbre sécha : ses feuilles devinrent jaunes et il se tordit sur lui-même. Lorsque Jésus fut arrivé dans la ville, il entra dans l'école et enseigna sur le figuier stérile.

Le Seigneur dit ensuite qu'il voulait faire un voyage, que les disciples et les apôtres devaient se séparer de lui pour quelque temps ; il leur indiqua ensuite les endroits où il désirait qu'ils instruisissent le peuple, ceux qu'ils devaient éviter, et le lieu où ils devaient le rejoindre.

Quelques jours après, je vis, au-delà du Jourdain, plusieurs disciples qui attendaient l'arrivée du Seigneur sous une tente de bergers. Ils avaient amené avec eux trois jeunes gens d'une taille élancée et qui paraissaient venus du pays où le Seigneur, pendant son voyage à Samarie, enseigna sous un arbre et bénit des enfants. Ils allèrent à sa rencontre, le saluèrent, et se pressèrent autour de lui ; mais il ne lui présentèrent pas la main.

Jésus était plus grand que les apôtres. Quand il était debout, il les dominait toujours de son front pur et majestueux. Il se tenait très droit en marchant ; il n'était ni gras, ni maigre, mais bien fait et plein de vie et de santé. Il avait de larges épaules et une large poitrine. Les voyages et l'exercice avaient développé ses muscles ; cependant il ne portait aucune marque d'un travail rude et fatigant.

Le Seigneur était vêtu d'une tunique brune à longs

plis, tressée ou tricotée, et très souple ; par-dessus cette tunique, il portait un manteau long de laine blanche, très fine ; ce manteau avait de larges manches, et était serré autour du corps par une large ceinture faite de la même étoffe, comme le mouchoir dont il s'enveloppait la tête pour dormir.

En cet endroit, le Seigneur dit aux apôtres qu'il ne prendrait avec lui que les trois jeunes gens, et qu'il se rendrait en Egypte par la Chaldée, par le pays d'Ur, où était né Abraham, et par l'Arabie. De leur côté, les disciples devaient se disperser sur divers points de la frontière pour y répandre la divine parole ; il voulait lui aussi enseigner dans le pays qu'il aurait à traverser. Enfin, il leur dit qu'il viendrait dans trois mois les rejoindre, vers Sichar, au puits de Jacob.

A l'aube du jour, Jésus se sépara des apôtres et des disciples, en leur tendant la main. Ils étaient affligés de ce qu'il ne voulait prendre avec lui que les trois jeunes gens. Ceux-ci n'avaient que dix-sept ou dix-huit ans. André, Philippe et Pierre retournèrent chez eux. Les disciples se dispersèrent comme il le leur avait ordonné. Jésus voulait célébrer le sabbat dans une ville juive qui se trouvait sur l'extrême frontière, et qui, si je ne me trompe, s'appelait Cédar.

CHAPITRE XI

Commencement du voyage en Chaldée. — Arrivée à Cédar.

La résurrection de Lazare avait beaucoup agité les esprits à Jérusalem. Jésus s'éloigna pour se faire oublier, jusqu'à ce que la confirmation de l'authenticité de ce miracle eût préparé le peuple à se convertir. Les apôtres n'ont rien écrit sur ce voyage, aucun d'eux ne l'ayant fait avec lui. Peut-être même tous ne savaient-

ils pas où il allait. Moi-même je vois ce voyage pour la première fois.

Jésus et ses compagnons mangèrent en route des fruits et des baies sauvages. Les jeunes gens portaient des petits pains dans leurs besaces et des cruches pleines. Ils s'appuyaient sur des bâtons ; quelquefois le Seigneur se faisait aussi un soutien avec une branche d'arbre que bientôt il abandonnait ; il était chaussé de sandales. En marchant, il instruisait les jeunes gens, qui étaient très innocents et simples de cœur. Le soir, ils entrèrent et passèrent la nuit dans une maison isolée qui était habitée par des paysans naïfs. Ici, Jésus ne se fit point connaître. Il instruisit cependant ses hôtes en racontant plusieurs belles paraboles, qui pour la plupart traitaient du bon Pasteur. Ensuite on lui parla de Jésus de Nazareth, mais il ne dit pas que ce fût lui. Il questionna ces pauvres gens sur leurs travaux et leurs affaires ; ils le prirent pour un berger qui voyageait afin de chercher de bons pâturages ; car c'était l'habitude de voyager ainsi en Palestine. Il ne guérit aucun malade et ne fit point de miracles.

Les gens de ce pays admiraient et aimaient Jésus. Ils écoutaient avec plaisir toutes ses paraboles. Lui-même ne bénissait pas le peuple, et quand on l'interrogeait sur Jésus de Nazareth, il parlait seulement de ceux qui l'avaient suivi.

Les rapports que le Sauveur avait avec les jeunes gens étaient très touchants. Le plus jeune, âgé de quinze à seize ans, s'appelait Erémenzéar. Plus tard, quand ils eurent été admis au nombre des disciples, Jésus leur donna d'autres noms qui se rapportaient à leur caractère ; mais je ne connais pas ces noms. Ce ne sont pas des habitants de la Judée, car leur taille est plus élancée, leurs membres plus agiles, et ils portent de longs vêtements. Je crois avoir entendu dire qu'ils descendaient des bergers qui restèrent en Palestine, après avoir accompagné les rois mages à Beth-

léem. Le pays où ils allaient paraissait être leur patrie. Ils traitaient Jésus comme s'il eût été leur père ; ils le servaient affectueusement, et lui lavaient les pieds quand ils rencontraient de l'eau. Ils couraient çà et là sur la route pour cueillir des branches, des fleurs ou des fruits. Jésus les instruisait avec bonté et leur expliquait en paraboles ce qu'il avait fait jusqu'alors.

Ils arrivèrent à Cédar avant le sabbat. La ville était située dans une vallée au pied d'une montagne, et traversée par un fleuve. Dans un carrefour, on voyait un jet d'eau, entouré de pelouses avec des sentiers sablés. C'était ce qu'il y avait de plus beau dans la ville.

Le Seigneur et les jeunes gens se rendirent à la synagogue avec le maître de la maison qu'ils avaient choisie ; ils célébrèrent en paix le sabbat. Les prières dites, Jésus demanda à ceux qui se trouvaient ainsi rassemblés autour de lui s'ils désiraient qu'il parlât devant eux, et comme ces braves gens répondirent qu'ils ne demandaient pas mieux, il leur raconta la parabole de l'enfant prodigue. Ils l'écoutèrent avec beaucoup d'attention et témoignèrent leur enthousiasme. Ils ne savaient pas qui il était ; mais il leur dit qu'il était un pasteur, et qu'il cherchait ses brebis égarées pour les conduire à de bons pâturages. Ils le prirent pour un prophète et ils l'invitèrent à venir dans leurs maisons. Le jour suivant, il les instruisit encore, et ses discours étaient toujours des paraboles. Ces braves gens l'aimaient beaucoup ; loin de combattre sa doctrine, ils le prièrent de rester auprès d'eux jusqu'au jour du sabbat prochain, pour prêcher dans la synagogue. Ils l'interrogèrent sur Jésus, et il leur répondit en leur exposant une partie de sa vie et de sa doctrine.

CHAPITRE XLI

Vision symbolique sur le bon pasteur.

Anne-Catherine avait eu sur le bon Pasteur une vision symbolique dont elle rapporta ce qui suit :

Je vis, dans une belle prairie pleine de fleurs et entourée de bois, un troupeau de belles brebis, et au milieu d'elles un aimable pasteur dans lequel je reconnus Notre-Seigneur Jésus-Christ. Tout à coup je vis plusieurs brebis quitter le troupeau et courir par un chemin rapide vers le bois, qui était planté d'aunes et de mauvais arbres, tout rempli de marais et de fondrières, couvert de brouillard et souvent assiégé par des tempêtes. Je vis alors le bon Pasteur, fort affligé, aller dans le bois les chercher ; puis revenir, plein de joie, rapportant au bercail sur ses épaules la brebis qu'il avait retrouvée. Une fois je le vis revenir tout triste sans la brebis égarée. Il me semblait voir un bercail dans la Palestine. Je vis le Pasteur à plusieurs reprises retourner au bois et revenir encore ne rapportant rien ; il en paraissait très affligé ; enfin il revint avec la brebis. Alors, appelant d'autres bergers, il la leur montra, et ils allèrent dans une maison qui me sembla une école, où ils chantèrent des cantiques, les mains levées au ciel : on eût dit une fête de l'Eglise.

Ensuite je vis les successeurs de ce Pasteur, je vis des troupeaux et des brebis semblables à ceux que j'avais déjà vus ; je les vis dans une série de tableaux me représentant diverses paroisses et leurs curés, les uns connus de moi, les autres non. Plusieurs de ces paroissiens s'éloignaient de la lumière pour s'abandonner au péché, aux querelles, à l'impureté, à l'impiété ; ils évitaient l'église pour aller dans les cabarets, les salles

de danse, etc. ; cependant les curés allaient à leur recherche et parlaient à leur cœur ; je les vis alors se confesser pleins de repentir et recevoir la sainte Eucharistie, tandis que les curés remerciaient Dieu, pleins de joie. J'eus ainsi plusieurs belles visions de dignes curés et aussi d'évêques qui veillaient avec beaucoup de soin sur leurs prêtres ; mais le nombre de ces évêques n'était pas grand.

CHAPITRE XLII

Jésus assiste à des noces à Edon. — Persécutions à Jérusalem.

Jésus se rendit ensuite dans un pays riche en palmiers et en beaux pâturages. Il se dirigeait vers une ville appelée, je crois, Edon. Il visita sur la route une chaumière isolée. Des bonnes gens qui l'habitaient, le père et la mère étaient, depuis longtemps, retenus sur leur couche par une maladie incurable. Jésus s'arrêta dans leur maison. Ils s'enquirent auprès de lui de Jésus de Nazareth ; car on avait répandu sur lui les bruits les plus absurdes. Il répondit qu'il serait persécuté, mais qu'il retournerait dans le royaume de son Père, et que tous ceux qui voudraient le suivre auraient leur place dans ce royaume. Il leur enseigna tout cela dans une belle parabole où il racontait l'histoire d'un roi et de son fils. Je vis alors la Passion du Sauveur et son Ascension ; je vis son trône élevé au-dessus du monde à côté du trône de Dieu le Père ; Jésus était entouré des anges et récompensait ceux qui l'avaient imité. Je vis le tableau de son royaume et de toute la parabole qu'il racontait à ces gens. Je vis qu'il laissa cette image gravée dans leur cœur.

Il leur demanda ensuite s'ils croyaient tout ce qu'il

eur avait dit et s'ils voulaient suivre le bon roi : lors-
u'ils eurent répondu qu'ils le voulaient bien, il leur
it que Dieu, pour les récompenser, leur rendrait la
anté, afin qu'ils pussent l'accompagner à Edon. Ils
urent guéris à l'instant même, et le lendemain, au
rand étonnement de tout le monde, ils le suivirent, en
ffet, dans cette ville. Pour y arriver, nous traversâmes
e riantes campagnes et de délicieux bocages de pal-
niers ; à gauche, sur une place, il y avait une maison
ù l'on célébrait une noce.

Dans ce pays, les mœurs sont plus simples et plus
atriarcales que dans la Judée. Les hommes et les
emmes, le fiancé et la fiancée se tenaient dans la même
ièce : ils étaient tous couronnés de fleurs. De jeunes
arçons chantaient ou jouaient de la flûte et de divers
nstruments. Ces bonnes gens attendaient Jésus, qu'ils
egardaient comme un prophète. Ils avaient entendu
arler des enseignements qu'il avait donnés à Cédar et
ux environs, ainsi que des paraboles qu'il y avait ra-
ontées, et ils l'avaient invité à leur fête.

Ils le reçurent avec une joie mêlée de respect. Il ar-
iva tenant à la main un bâton recourbé comme une
oulette ; aussitôt ils lui lavèrent les pieds ainsi qu'à
es compagnons, les essuyèrent avec leurs vêtements,
t prirent son bâton, qu'ils mirent dans un coin. Cela
ait, on s'assit autour d'une table sur laquelle on avait
ervi un repas composé de poissons, de petits pains et
le rayons de miel ; on plaça Jésus entre les nouveaux
poux. Les femmes étaient assises à l'autre bout de la
able. Enfin le Seigneur bénit les aliments, et tous
nangèrent.

Pendant le repas, Jésus parla de cet homme de Judée
qui avait changé l'eau en vin aux noces de Cana en
Galilée. Les deux vieux époux qu'il avait guéris la veille
rrivèrent alors, au grand étonnement des hôtes, qui
es savaient malades depuis plusieurs années. Ils répé-
èrent ce que le Seigneur leur avait dit sur le roi et sur

son royaume, sur la part qui devait leur en reven s'ils croyaient à ses paroles, et dont leur guérison éta le gage. Jésus leur expliqua tout ce qu'il leur avait di et ajouta qu'un mur les séparait de ce royaume, ma qu'en se maîtrisant eux-mêmes, ils pénètreraient a delà. Malheureusement je ne puis reproduire exact ment ce que j'ai entendu : cependant chaque questio chaque parole, me parvenait distinctement, et cette no m'a occupée toute la nuit.

Peu de temps après minuit, Jésus alla se reposer. occupa la même chambre que les trois jeunes gens. vis le Seigneur, selon son habitude, se retirer à l'éca avant de se coucher, et prier son Père céleste, ag nouillé, les mains levées au ciel. J'aperçus des rayo qui s'échappaient de ses lèvres, et une figure resple dissante qui descendait vers lui : c'était probableme un ange. Cela arrivait souvent aussi pendant le jou quand il se retirait en un lieu solitaire. Dès mon e fance, il a été mon Maître, et lorsque je le voyais prie je priais avec lui.

Avant la conception, je voyais souvent la sain Vierge prier debout, les yeux baissés, les mains croisé sur la poitrine. Mais lorsqu'elle fut devenue la mère d Dieu, elle priait seule à genoux, les yeux fixés et l mains tendues vers le ciel.

Je vis aussi tout ce que Marie et les autres amis d Jésus avaient à souffrir de la méchanceté des Juifs. L résurrection de Lazare, qui avait rendu beaucoup d monde favorable au Seigneur, les avait tellement exa pérés, qu'ils cherchaient, par tous les moyens possible à perdre ses partisans. Lazare était presque continue lement caché dans la cave de sa maison à Bethphagé ; Béthanie et dans les environs, les amis de Jésus n' saient sortir de leur retraite. Je vis des femmes de di tinction, dévouées au Seigneur, sortir de Jérusalem leur porter des aliments. La mère de Jésus n'osait plu passer le soir dans les rues de Jérusalem, de peur qu'o

e lui jetât des pierres. Jean était dans son pays. Je is aussi Judas. Lui seul était hardi, presque audacieux, vec les pharisiens ; il parlait haut ; il se vantait de on intimité avec Jésus, et se persuadait qu'il les forerait enfin à changer d'opinion. Cependant, malgré sa actance, il reniait souvent le Seigneur. Cela me fit omprendre combien il est dangereux de trop parler. udas était du reste compatissant et officieux. Je penais avec un douloureux serrement de cœur qu'il devait rahir son Maître ; mais une malédiction terrible pesait ur lui depuis sa naissance.

CHAPITRE XLIII

'ouchante bonté de Jésus pour une famille. — Il enseigne à Sichar-Cédar.

Jésus se dirigea ensuite vers le nord. Là le pays est lus uni. Il y avait avec lui beaucoup de monde, surout des parents et des compatriotes de la jeune femme ux noces de laquelle il avait assisté. L'endroit où je is le Sauveur paraissait être un village de bergers. On voyait des hangars ouverts, des maisons closes par es haies épineuses, de longues rangées d'arbres aux ranches entrelacées. Toutefois ce n'était pas la vériable demeure de ces bergers : ils entraient seulement soir dans ces cabanes pour prendre leur repas. Il faiait chaud, et des gouttes de rosée brillaient à la clarté es étoiles.

Des habitants d'une ville dont le nom ressemble à ichar, vinrent à la rencontre de Jésus (1) ; ils le conuisirent dans une hôtellerie où il y avait beaucoup de ersonnes rassemblées qui célébraient une fête parti-

(1) Pour distinguer cet endroit, nous le désignerons sous le om de Sichar-Cédar.

culière. Deux jeunes époux avaient perdu subitemen leurs parents, et donnaient un repas à ceux qui avaien assisté aux funérailles. Dans l'avant-cour, il y avait d jolies charmilles. Aux quatre coins de la cour, on voyai quatre blocs de pierre creusés en forme de vases e remplis d'eau. Des plantes grimpantes s'élançaient d ces vases et s'enroulaient sur des poteaux formant de arcades de verdure, et se réunissaient au milieu d la cour, pour enlacer le fût d'une colonne marbrée e ornée de sculptures. Ces plantes étaient toujour vertes et fraîches comme des roseaux ; cette déco ration, comme celle de la maison, me paraissai charmante.

Le maître reçut Jésus sous une galerie voisine de l cour. Il lui lava les pieds, ainsi qu'à ses compagnons dans un bassin qu'on avait apporté. Il offrit ensuit quelques rafraîchissements ; après quoi ils entrèren dans une salle où un repas était préparé. On pressa Jé sus de s'asseoir à la place d'honneur, mais il refusa, e voulut même servir à table : il présenta successivemen à tous les convives le pain, les fruits et les rayons d miel. Il parla de l'empressement qu'il faut mettre servir le prochain, et d'autres choses encore ; mais j'a oublié les détails.

L'hôte de Jésus, qui s'appelait Eliud, avait assisté la noce d'Edon. Jésus savait que ses enfants étaient le fruits de l'adultère, mais cet homme l'ignorait. Il n'a vait pas conduit sa femme à cette noce, et il était re venu dans sa patrie avant Jésus. A son retour, il appr la triste nouvelle que les parents de sa femme venaien de mourir. Ils avaient succombé au chagrin de voi leur fille enceinte, sachant qu'elle ne pouvait l'être de œuvres du mari, puisqu'il avait fait vœu de continence et que d'ailleurs il était absent au moment de la con ception. Ces bons vieillards s'étaient jetés dans les bra l'un de l'autre, et étaient morts de douleur. Mais leu gendre en ignorait la cause. Le Seigneur, à son arrivée

vait trouvé réunies dans l'hôtellerie les personnes qui vaient assisté aux funérailles. La femme n'était pas résente à la fête. Tous portaient de longs vêtements de euil avec des ceintures noires ; l'un d'eux devait prier t faire un discours au milieu de l'assemblée ; Jésus se hargea de ce soin. Il parla de la mort comme châtiment du péché, des naissances pures et des naissances mpures, et raconta la parabole de la vigne.

La fête terminée, Jésus accompagna Eliud à sa maion. Les trois disciples allèrent loger chez d'autres peronnes. Eliud conduisit le Seigneur auprès de sa femme, ui était accablée de tristesse. Jésus demanda qu'on e laissât seul avec elle, et Eliud se retira. Je vis le eigneur parler à cette femme, qui lui avoua son éché et tomba à ses pieds en pleurant ; il la bénit. Il evint bientôt dans la chambre qu'on avait préparée our lui, et adressa au mari quelques paroles graves t touchantes, et resté seul, il pria et prit un peu de epos.

Le lendemain matin, Eliud portant un bassin plein 'eau et un rameau vert, entra dans la chambre de ésus, qui était encore accoudé sur sa couche. Le Seineur se leva ; aussitôt son hôte lui lava les pieds et les ssuya avec son vêtement. Cela fait, Jésus lui dit de emmener dans sa propre chambre à coucher, parce u'il voulait lui laver les pieds à son tour. Comme Eliud 'y refusait, Jésus lui dit d'un ton sévère que s'il n'y onsentait pas, il quitterait aussitôt sa maison ; qu'il n devait être ainsi, et que, s'il voulait être des siens, l n'avait qu'à lui obéir. Eliud le conduisit donc dans a chambre à coucher, et apporta de l'eau dans un assin. Jesus alors lui prit les deux mains, et, le regarlant affectueusement, lui parla d'abord du lavenent des pieds, et enfin de son propre malheur ; il lui lit que ses enfants étaient le fruit d'un adultère, que a femme était enceinte, mais qu'elle s'était repentie, t qu'il devait lui pardonner. Alors Eliud éclata en san-

glots. Il se jeta contre terre, et se roula sur le sol en pleurant. Jésus s'éloigna quelque peu, se tourna d'un autre côté et pria. Au bout de quelques instants, la première douleur fut calmée, et Jésus se rapprochant de lui, le releva, le consola et lui lava les pieds. Quand il se fut un peu remis, Jésus lui dit d'appeler sa femme. Elle vint, couverte d'un voile. Jésus lui prit la main et la mit dans celle d'Eliud, puis il les bénit, les consola, releva le voile de la femme, et les congédia tous les deux. Il fit ensuite venir leurs enfants, leur parla, les bénit et les ramena à leurs parents. Dès lors, ceux-ci vécurent en parfaite intelligence, et l'un et l'autre firent vœu de continence.

Le même jour, le Seigneur visita presque toutes les maisons de la ville en donnant des conseils aux habitants. Je le vis aller de maison en maison, parlant à chacun de ses affaires particulières, et gagnant ainsi le cœur de tous.

Il enseigna sous le berceau de l'hôtellerie. De la place où il se trouvait, il dominait un peu ses nombreux auditeurs. Les femmes se tenaient en arrière, et je craignais qu'elles ne pussent pas entendre toutes ses paroles. On lui demanda d'où il était ; il ne répondit qu'en paraboles, et ils le crurent dans toute la simplicité de leur cœur.

Il y avait là beaucoup de gens endettés. Le Seigneur leur fit l'histoire d'un fils de roi qui était venu pour payer toutes les dettes. Ils prirent cela à la lettre, et s'en réjouirent beaucoup. Alors Jésus leur raconta la parabole du débiteur, à qui sa dette fut remise, et qui voulut faire incarcérer l'un de ses compagnons qui lui devait une petite somme. Il leur dit aussi que son Père lui avait donné une vigne ; il devait la planter, la tailler et y envoyer des ouvriers ; c'était pour cela qu'il était venu. Beaucoup de serviteurs inutiles et paresseux devaient être jetés dehors comme les sarments qu'ils négligeaient de couper. Il leur fit comprendre combien

était nécessaire de tailler la vigne, et parla du bois
iperflu, des feuilles qui ne produisent rien, du petit
ombre des raisins, des éléments introduits dans
homme par le péché et qu'il faut arracher par l'abné-
ation, si l'on veut obtenir des fruits. Il parla aussi du
ariage, de ses lois, de la continence, et dit que les
ésirs immodérés rabaissent l'homme au-dessous de la
rute, et ont besoin d'être maîtrisés, si l'on veut empê-
ler la stérilité. En finissant il parla de nouveau de la
gne, et engagea les auditeurs à la cultiver chez eux.
s lui répondirent en toute simplicité : « Le sol n'est
as propre à cette culture. » Mais il leur indiqua un
rrain favorable, à l'endroit où étaient leurs ruches;
uis il leur raconta une parabole touchant les abeilles.
s répondirent que, s'il voulait planter une vigne, ils y
availleraient volontiers; mais il leur dit qu'il était
bligé de s'en aller pour payer des dettes. Il avait à
ire pressurer le vrai cep de vigne pour en tirer le vin
e la vie, et il lui fallait apprendre à d'autres à faire ce
in. Dans leur simplicité, ils s'affligèrent beaucoup à la
ensée de son départ; et ils le supplièrent de rester
uprès d'eux. Mais il répartit qu'il devait, s'ils croyaient
n lui, leur envoyer quelqu'un qui ferait d'eux tous
es ouvriers de la vigne. Plus tard, je vis tous les habi-
ants de cette ville, convertis par Thaddée, chassés de
ur pays par la persécution. Ces gens ne savaient qui
tait Jésus. Il ne leur parla pas des prophéties et ne
ur fit point de miracles. Ils étaient simples et naïfs
omme des enfants, malgré le dérèglement de leurs
nœurs.

Cependant Lazare et ses amis ne se voyaient qu'à la
aveur de la nuit. Judas bavardait inconsidérément
vec les pharisiens. Marie lui parlait souvent et l'aver-
ssait. Il était avare et envieux. J'ai vu Marie pleurer
n lui donnant des conseils.

CHAPITRE XLIV

Jésus enseigne sur le mariage. — Il assiste à des noces et fait préparer lui-même une maison pour les nouveaux époux.

Le Seigneur visita encore plusieurs habitants de cette ville. Il réconcilia, en joignant leurs mains et en les bénissant, deux époux qui vivaient séparés depuis longtemps. Il visita aussi un homme qui, après avoir épousé successivement six sœurs, allait se marier avec la septième, et lui expliqua pourquoi cela n'était pas permis.

Jésus enseigna de nouveau en public sur la manière de cultiver la vigne. Après avoir parlé de la nécessité de labourer et de marner la terre, de tailler les ceps, etc., il en fit une application admirablement instructive au mariage, à la propagation, à la différence des races et au péché originel. Je l'entendis, dans cette instruction, donner beaucoup de détails touchant les premières générations humaines.

A cette occasion, Jésus parla aussi d'une manière simple mais profonde sur le mystère du mariage. Les paroles suivantes du Seigneur me parurent remarquablement claires et convaincantes : « Si les époux ne vivent pas en bonne intelligence, si le mariage n'atteint pas son but, qui est de procréer des enfants bons et purs, la faute en est presque toujours à la femme. Son devoir est de tout supporter et de souffrir ; elle est le vase qui reçoit, qui conserve et qui forme ; elle peut, en purifiant son âme, réparer beaucoup en elle et dans son fruit. Elle façonne cet être qui est en elle ; il est en son pouvoir, en régénérant son âme et son corps, d'effacer tout ce qui est mauvais dans l'enfant, à qui tout ce qu'elle fait nuit ou profite. Dans le mariage, il ne s'agit pas de satisfaire les sens, mais de suppor-

ter le poids de la vie, de combattre, de se mortifier et l'enfanter dans la douleur. Or c'est un douloureux enfantement que cette lutte continuelle contre la sensualité, la concupiscence et le péché, et la victoire de la mère prépare celle de l'enfant, etc. L'homme et la femme sont une seule chair : mais la femme a pour mission d'expier et d'effacer le péché originel en se purifiant dans la souffrance et la prière. »

Jésus parla longtemps encore sur le mariage, et je fus tellement frappée de la vérité de ses enseignements, et du besoin qu'auraient les hommes de les connaître, que je me dis en moi-même : « Pourquoi ces paroles ne sont-elles pas écrites, et pourquoi n'y a-t-il pas de disciples pour les recueillir et les faire connaître à tous ? » Durant cette vision, il me semblait être un des auditeurs, et j'allais çà et là avec les autres. Lorsque j'exprimai ce désir, mon Fiancé céleste se tourna vers moi et me dit à peu près ces mots : « Je fais la charité et je travaille à la vigne là où elle peut porter des fruits. Si ces paroles étaient écrites, elles seraient, comme beaucoup d'autres, mal interprétées, méprisées, anéanties. Bien des maximes qui n'ont pas été recueillies par écrit ont porté plus de fruits que celles qui l'ont été. Ce n'est pas la loi écrite qui est la mieux observée : tout est écrit dans le cœur de ceux qui croient, qui aiment et espèrent. »

Rien de plus touchant et de plus persuasif que la manière dont Jésus enseignait toutes ces choses et les expliquait en paraboles. Il se servait de la vigne pour prouver ce qu'il disait du mariage, et du mariage pour démontrer ce qu'il disait de la vigne. Ces bonnes gens l'interrogeaient en toute simplicité. Plusieurs lui offrirent leur champ pour y planter une vigne, mais il leur répondit qu'ils devaient d'abord le préparer. Il appliquait à son enseignement la parabole avec une clarté toujours croissante.

Le Seigneur assista à des fiancailles dans la synago-

gue. Les époux étaient jeunes et pauvres, et demeuraient chez la mère de la fiancée, où le marié, parent de la famille et orphelin, avait été élevé dès son enfance. Tous deux étaient pleins d'innocence, et le Seigneur se montra très bienveillant à leur égard. Je vis le cortège se rendre à la synagogue. Des enfants de six ans en habits de fête, couronnés de fleurs et jouant du fifre, marchaient en tête ; puis venaient des jeunes filles vêtues de blanc qui jetaient des fleurs, et de jeunes garçons qui jouaient de la harpe, du triangle et d'autres instruments singuliers. Le marié était vêtu à peu près comme un prêtre. Les deux époux furent présentés par des personnes qui, lors des épousailles, leur mirent les mains sur les épaules. Le mariage eut lieu à ciel ouvert devant la synagogue, sous un portique dont on avait enlevé le toit. Jésus était présent. Lorsque les étoiles brillèrent au ciel, on célébra le sabbat dans la synagogue et l'on jeûna jusqu'au soir. Alors la noce fut célébrée dans une hôtellerie.

Le Seigneur raconta plusieurs paraboles. Il parla de l'enfant prodigue et du grand nombre de demeures que renferme la maison de son Père ; il parla ainsi parce que le marié n'avait pas de maison, et qu'il devait habiter chez sa belle-mère. Il lui dit aussi que jusqu'au jour où il serait reçu dans la maison de son Père, il lui fallait demeurer sous une tente auprès de la vigne qu'il devait planter sur la montagne des ruches. Puis, continuant à discourir sur le mariage, il dit que les parents, lorsqu'ils n'étaient point chastes, semaient et propageaient le péché ; mais que, s'ils vivaient saintement, s'ils considéraient le mariage comme un état de pénitence, ils contribuaient au salut de leurs enfants et obtenaient une moisson abondante. Jésus dit encore qu'il était l'époux d'une fiancée qui donnerait une vie nouvelle à ceux qu'elle recueillerait dans son sein. Il fit mention des noces de Cana et de l'eau qui fut changée en vin. Il ne parla de lui-même qu'à la

troisième personne, comme si ces choses eussent été accomplies par cet homme de Judée, qu'il connaissait bien, que des ennemis cruels persécutaient toujours, et qu'ils devaient enfin faire mourir.

Ces braves gens l'écoutaient avec une confiance toute filiale ; ils considéraient les paraboles comme des faits historiques. Le nouveau marié paraissait être un maître d'école, car Jésus lui dit qu'il ne devait pas enseigner à la manière des pharisiens, qui imposaient aux autres des fardeaux qu'ils refusaient de porter eux-mêmes, mais qu'il devait prêcher d'exemple.

Jésus persuada aux habitants de la ville de construire aux nouveaux époux une habitation légère, et comme une tente, sur la montagne des ruches où ils devaient planter une vigne. Chacun de leurs amis fit chez soi une pièce de clayonnage, qu'on couvrit de peaux et qu'on enduisit d'une matière visqueuse. Quand les pièces furent toutes fabriquées, on les transporta à l'endroit désigné. Chacun travailla plus ou moins selon son pouvoir ; ils firent en outre présent aux époux de divers objets dont ils avaient besoin. Le Seigneur leur indiqua comment tout devait être disposé, et ils s'étonnèrent de voir qu'il s'y entendait si bien. Il leur avait dit aussi, au repas des fiançailles, que les vieillards et les pauvres devaient occuper les premières places.

Il se rendit avec eux à la montagne pour leur désigner l'emplacement le plus convenable. C'était une petite colline située un peu en avant, et la vigne devait croître derrière la maison.

Le soir on célébra à la synagogue l'une des premières fêtes qui furent prescrites par Dieu aux Israélites ; c'était, si je ne me trompe, la fête de la nouvelle lune. En sortant de la synagogue, tous les assistants allèrent avec Jésus à la maison des noces. Lorsqu'il avait exhorté les habitants à construire une maison pour les nouveaux époux, plusieurs s'étaient dit les uns aux autres : « Peut-être lui-même n'a-t-il ni maison ni

domicile, et veut-il habiter avec eux ». Jésus, qui savait leurs pensées, leur dit qu'il ne demeurerait point parmi eux ; qu'il n'aurait pas de maisôn sur la terre avant que son royaume fût établi ; il lui fallait d'abord planter la vigne de son Père, et l'arroser de son sang sur le mont du Calvaire ; ils ne pouvaient pas comprendre maintenant ces paroles, mais ils les comprendraient lorsque son sang aurait fécondé la vigne. « Alors, dit-il, je reviendrai de la région des ténèbres, et mes messagers partiront pour vous appeler, et vous quitterez votre pays pour me suivre. Mais quand j'apparaîtrai pour la troisième fois, je ferai entrer dans le royaume de mon Père tous ceux qui auront travaillé fidèlement à la vigne. N'ayez donc pour maison qu'une tente facile à enlever, car vous ne resterez pas longtemps ici. »

Il parla beaucoup de la charité fraternelle. « Aimez-vous les uns les autres, dit-il ; vous devez vous unir étroitement les uns aux autres, de peur que la tempête de ce monde ne vous disperse ou ne vous détruise isolément. » Il parla encore en paraboles de la culture de la vigne, des rejetons superflus, de la taille des branches, de la tempérance, et, s'adressant aux nouveaux époux, il fit un discours sur l'amour conjugal, qui a besoin de pureté pour produire des fruits purs. Il voulait encore, dit-il, préparer la vigne des jeunes époux, et leur apprendre à planter les ceps, pour se retirer ensuite et travailler à la vigne de son Père. Il leur présenta ces enseignements d'une manière si simple et pourtant si ingénieuse, que ses auditeurs, sans rien perdre de leur simplicité, soupçonnaient de plus en plus ce qu'il devait être en réalité. Il leur apprit à reconnaître dans la vie de l'homme et dans toute la nature une loi sainte, mais cachée, qui avait été défigurée par le péché.

Cette instruction se prolongea assez avant dans la nuit : quand Jésus voulut s'éloigner, ils le retinrent en l'embrassant, et le prièrent de leur faire mieux com

prendre tout cela. Mais il leur dit qu'ils devaient maintenant se borner à faire ce qu'il leur avait dit, que plus tard il leur enverrait quelqu'un qui les instruirait plus clairement.

Dans le petit repas qui suivit, tous burent à la même coupe. Aujourd'hui Jésus logea dans une petite maison, chez deux époux avancés en âge qui avaient sollicité cette faveur.

Le lendemain, je vis Notre-Seigneur chez les parents de la mère de la jeune épouse. Il parla encore du mariage, de l'amour dont la pureté produit des fruits purs, des choses superflues qu'il faut retrancher dans l'homme, afin qu'il ne produise pas seulement du bois mort au lieu de fruits.

Jésus sortit ensuite avec les habitants qui apportaient des ceps de vigne : il voulait leur apprendre à les planter. L'emplacement de la maison fut désigné ; on disposa en terrasses la pente de la montagne. Un espalier avait été préparé d'avance ; les gens dirent au Seigneur que leur pays ne produisait que des raisins verts. Il leur dit qu'il en était ainsi parce que leurs plants étaient d'une mauvaise espèce, et que, n'étant point taillés, ils poussaient sans mesure ; aussi les fruits n'avaient-ils que l'apparence du raisin et non sa douceur. Mais ceux qu'il allait planter donneraient de doux fruits. A cette occasion, il enseigna de nouveau sur le mariage, disant qu'il ne porte des fruits purs et doux que lorsqu'il est sanctifié par la pudeur, la continence, le travail, les souffrances et les inquiétudes.

Ils lui apportèrent de gros faisceaux de plants, mais il n'en prit que cinq. Il piocha lui-même le sol, les planta contre l'espalier à une certaine distance les uns des autres, et leur montra comment on devait les attacher en forme de croix (1). Il parla encore du ma-

(1) C'était une parabole en actions. C'est Notre-Seigneur qui plante nos âmes dans la vigne de son Eglise ; c'est lui qui les cultive et leur fait produire des fruits par leur union au mystère de la croix.

riage, appliquant tout ce que la nature et la culture opèrent dans la vigne, à la propagation de l'espèce humaine et aux fruits spirituels.

De retour à la synagogue, Jésus raconta plusieurs paraboles relatives à l'union de l'homme et de la femme. Il montra la corruption qui affecte la propagation de l'espèce humaine, dit qu'après la conception il fallait vivre dans la continence; et pour prouver que les hommes tombaient plus bas que les animaux les plus nobles, il cita l'exemple des éléphants. Ils lui rappelèrent Noé, et lui demandèrent s'il n'avait pas fait du vin et ne s'était pas enivré. Jésus leur donna les explications qu'ils voulaient : il dit que l'ivresse occasionne le péché, surtout dans l'état du mariage; que l'ivresse du vin et celle des mauvais désirs engendrent le péché, et qu'un scandale en engendre un autre. Jésus leur dit enfin : qu'il devait les quitter pour aller planter et arroser la vigne sur la montagne du Calvaire, mais qu'il leur enverrait quelqu'un pour leur enseigner sa doctrine et les conduire dans la vigne de son Père.

Le lendemain il enseigna encore, et parla longuement du royaume de son Père et de ses nombreuses demeures. Ils lui demandèrent pour quelle cause il n'avait rien apporté de ce royaume et pourquoi il allait si pauvrement vêtu. « Le royaume, leur dit-il, est réservé à ceux qui me suivront. Ceux qui veulent en avoir une part doivent le mériter. Quant à moi, ajouta-t-il, je suis venu parmi vous comme un étranger, pour appeler à ma vigne des serviteurs fidèles. »

Il dit aussi qu'il avait fait construire pour le fiancé une maison aussi légère, parce que ceux qui marchaient à sa suite n'étaient point à demeure ici-bas et ne devaient pas s'attacher à la terre. Pourquoi bâtir une maison solide pour le corps, qui lui-même est une maison fragile. Il faut purifier cette demeure de l'esprit, la sanctifier comme un temple, et ne pas la profaner ni la souiller ou l'appesantir aux dépens de l'âme. Ce

discours l'amena de nouveau à parler de la maison de son Père.

Jésus les entretint aussi du Messie et des signes auxquels on pourrait le reconnaître : il devait, dit-il, naître d'une souche illustre, quoique de parents simples et pieux, et, d'après les signes des temps, il devait être déjà sur la terre. Il les exhorta à s'attacher à lui et à suivre ses enseignements.

Il s'étendit encore assez longuement sur la charité et sur le bon exemple. Au nouveau marié, Salathiel, il recommanda de laisser sa maison ouverte, d'avoir une entière confiance en ses paroles, de mener une vie pieuse ; Dieu alors garderait sa maison, et rien ne lui serait dérobé.

Les habitants avaient déjà préparé beaucoup de choses pour la nouvelle demeure. Salathiel reçut bien au delà du nécessaire. Le Seigneur parla contre l'égoïsme, et recommanda de tout faire pour l'amour de Dieu et du prochain, etc. — Les gens de l'endroit étaient très simples, et n'avaient qu'une instruction très incomplète.

Jésus se mettait avec eux dans des rapports de plus en plus intimes. Aujourd'hui, il parla beaucoup du mariage et de la continence, en se servant de comparaisons tirées des semailles. Il dit entre autres choses qu'il fallait user de modération en semant et en moissonnant, qu'autrement on ne récoltait que des fruits gâtés et de mauvaises herbes.

Il visita ensuite deux personnes qui voulaient se marier, bien qu'elles fussent parentes à un degré qui rendait le mariage illicite. Jésus les fit venir, parla de leur dessein, et leur montra qu'ils contrevenaient à la loi, et n'avaient en vue que des avantages temporels. Ils furent effrayés de voir qu'il connaissait leurs pensées, quoique personne ne lui en eût rien dit, et ils renoncèrent à leur projet. Ils se lavèrent mutuellement les pieds, et la fiancée essuya ceux de Jésus avec l'ex-

trémité de son voile ou avec la partie supérieure de son manteau. Ces deux personnes reconurent, au langage du Seigneur, qu'il était plus qu'un prophète ; elles se convertirent et s'attachèrent à lui.

Jésus se rendit à la campagne chez une belle-mère qui avait une passion coupable pour son beau-fils, et voulait l'épouser. Celui-ci était depuis longtemps inquiet de la trop grande affection de sa belle-mère, dont il ignorait les desseins. Le Seigneur, auquel il lava les pieds, et qui les lui lava à son tour, lui révéla le danger qu'il courait, lui ordonnant de s'éloigner et d'aller travailler à la maison de Salathiel, ce qu'il fit aussitôt. La belle-mère, à laquelle Jésus reprocha sévèrement sa passion, en fut très irritée. Elle ne fit point pénitence et se perdit sans retour.

CHAPITRE XLV

Jésus ressuscite un mort. — Il revient à Cédar, où il enseigne de nouveau.

A une lieue de la ville de Sichar, du côté de l'est, on voyait une grande maison entourée d'un fossé ; elle appartenait à un riche propriétaire de troupeaux qui venait de mourir subitement, à peu de distance de sa demeure. Sa femme et ses enfants étaient accablés de douleur. On avait déjà tout préparé pour l'inhumer, et sa famille envoya à la ville, pour inviter aux funérailles le Seigneur avec plusieurs autres personnes.

Jésus s'y rendit dans l'après-midi, avec ses trois disciples, Salathiel, l'épouse de celui-ci, plusieurs hommes et femmes, ce qui faisait en tout trente personnes environ. Le cadavre, couché dans son cercueil, était déposé dans une grande allée devant la maison.

Cet homme était mort en punition de ses péchés. Des

bergers qu'il vexait ayant quitté le pays, il s'était approprié une partie de leur bien, et avait été peu de temps après frappé de mort subite dans le champ même qu'il avait usurpé.

Jésus, se tenant près du cercueil, parla du défunt : « A quoi maintenant lui servaient tous ses soins, ses empressements pour son corps, cette vile maison qu'il avait fallu quitter? » Il avait, en aimant trop son corps, chargé son âme de dettes qu'il n'avait pas pu et ne pourrait jamais payer.

Alors la femme, profondément affligée, dit : « Hélas! pourquoi le Roi des Juifs, de Nazareth, n'est-il pas ici !; il a le pouvoir de ressusciter les morts ». Jésus lui répondit : « Oui, le Roi des Juifs peut ressusciter les morts, et c'est pour cela qu'il est persécuté et qu'on veut le faire mourir, lui qui donne la vie ! On refuse de le reconnaître ! » A quoi les assistants répondirent : « Que n'est-il parmi nous ! nous le reconnaîtrions ».

Jésus cependant voulut les mettre à l'épreuve. Il les entretint de la foi, leur dit que, s'ils voulaient croire et faire ce qu'il leur enseignait, le Roi des Juifs viendrait à leur secours, etc. Puis il renvoya tous les assistants, à l'exception de la famille de celui qui était mort, de Salathiel et de son épouse, et s'entretint avec la femme, la fille et le fils du défunt. Avant que tous se fussent retirés, déjà la femme lui avait dit : « Seigneur, vous parlez comme si vous étiez le Roi des Juifs lui-même »; mais il lui avait fait signe de se taire. Maintenant, les plus faibles s'étant éloignés, il dit à ceux qui restaient, que s'ils croyaient à sa parole, s'ils voulaient le suivre, et s'ils promettaient de garder le secret, le mort reviendrait à la vie; son âme n'était pas encore jugée; elle attendait dans ce champ, témoin de son iniquité et où elle s'était séparée de son corps. Ils lui promirent volontiers de lui obéir et de se taire, et Jésus fit quelques pas avec eux dans le champ où l'homme était mort.

Je vis alors l'état de l'âme du défunt. Elle était au-

dessus du lieu où il était tombé, entourée d'un cercle et dans une sphère où le tableau de tous ses péchés et de leurs conséquences lui était présenté, et cette vue l'accablait de remords ; elle avait là aussi le spectacle de tous les supplices qu'elle devait subir ; en même temps les souffrances expiatoires du Sauveur lui furent révélées. Au moment où, déchirée de remords, elle allait entrer dans son lieu de supplice, Jésus fit une prière, et l'appelant Nazor, nom du défunt, la fit rentrer dans son corps.

Jésus dit ensuite aux assistants : « A notre retour, nous verrons Nazor sur son séant et plein de vie ». J'avais vu, en effet, à l'appel de Jésus, l'âme voler vers le corps, s'amoindrir et comme entrer dans la bouche ; et le mort aussitôt se redresser dans son cercueil. J'ai toujours vu l'âme humaine siéger au-dessus du cœur, et plusieurs fils partir de là vers la tête.

Lorsque Jésus et ceux qui l'accompagnaient furent revenus à la maison, ils virent Nazor qui était assis dans le cerceuil, enveloppé de son linceul et les mains liées ; sa femme les lui délia et défit les bandelettes. Alors il sortit de sa bière, et, se jetant aux pieds de Jésus, il voulut embrasser ses genoux ; mais le Seigneur fit un pas en arrière et lui dit qu'il fallait se purifier, se laver, puis se tenir caché dans sa chambre et ne rien dire de sa résurrection, jusqu'à ce que lui-même eût quitté le pays. La femme de Nazor conduisit donc son mari dans un réduit caché de la maison, et là il se purifia et s'habilla. Cependant Jésus, Salathiel et sa femme, ainsi que les trois disciples, prirent quelque nourriture dans la maison où ils passèrent la nuit. Le cercueil fut ensuite déposé dans le caveau sépulcral, puis le Seigneur enseigna jusqu'à une heure avancée de la nuit.

Le lendemain matin, Jésus alla visiter Nazor ; il lui lava les pieds et l'exhorta à penser désormais moins à son corps qu'à son âme, et à restituer le bien qu'il avait

usurpé. Il fit ensuite venir ses enfants, les entretint de la miséricorde de Dieu que leur père avait éprouvée, les exhorta à la crainte du Seigneur, les bénit et les mena vers leurs parents. Il conduisit aussi la femme à son époux, qu'il lui rendit comme une homme résolu à vivre désormais avec elle d'une vie meilleure et plus austère.

Ce même jour, Jésus enseigna beaucoup de choses encore sur le mariage, en se servant toujours des comparaisons tirées de la vigne et des semailles. Il s'adressa particulièrement au jeune couple, et dit à Salathiel : « Tu t'es laissé séduire par la beauté corporelle de ta femme. Vois donc quelle doit être la beauté de l'âme, puisque Dieu envoie son Fils sur la terre pour la sauver par le sacrifice de sa vie. Celui qui sert le corps ne sert pas l'âme. La beauté produit la concupiscence, et celle-ci corrompt l'âme par le rassasiement, qui, comme une plante parasite, étouffe et fait mourir le froment et la vigne ». C'est ainsi qu'il revint à des prescriptions relatives à la culture du froment et de la vigne, et qu'il leur indiqua deux plantes fort nuisibles, qu'ils devaient toujours écarter de leur champ et de leur vignoble.

Jésus leur dit encore qu'il voulait aller à Cédar pour prêcher dans la synagogue le jour du sabbat, qu'il enseignerait dans l'école, et qu'alors ils apprendraient ce qu'ils devaient faire pour avoir part à son royaume. Il annonça que le lendemain du sabbat il quitterait le pays et se dirigerait vers le levant, à travers l'Arabie. Ils lui demandèrent pour quel motif il allait chez des hérétiques qui adoraient les astres. Jésus répondit qu'il avait là des amis qui avaient suivi une étoile pour le saluer à sa naissance, et qu'il voulait les inviter à entrer dans le royaume de son père, et leur frayer le chemin qui devait les y conduire.

Aujourd'hui, dans la nuit du mercredi au jeudi, je me trouvai à Cédar, où était alors Jésus. Je rencontrai

sur mon chemin un jeune homme de quinze à seize ans dont les parents étaient malades, et ne pouvaient quitter leur lit. Il allait partout dans le pays, espérant y apprendre quelque chose sur Jésus. Il se rendait à Cédar pour le sabbat, afin d'y entendre Jésus, qui y était revenu avec une troupe de cinquante personnes. Je me souviens de m'être entretenue avec ce jeune homme, mais j'ignore sur quel sujet. Il changea plus tard de nom, prit celui de Tite, et devint disciple de Paul. Je le vis fort distinctement, parce que j'avais dans mon voisinage des reliques d'un martyr de sa famille appelé Fidèle, qui m'a nommé beaucoup de gens de ce pays et raconté beaucoup de choses qui y sont arrivées. Lorsque Jésus y alla, Fidèle n'était pas encore né : mais il y était présent dans la personne de ses aïeux. Son arrière-grand-père était cet homme que Jésus guérit ainsi que sa femme auprès d'Edon, le 25 octobre. Il s'appelait Benjamin et descendait de Ruth en droite ligne. Marc avait aussi des relations avec cette famille ; mais son lieu de naissance était plus rapproché de la Judée. Silas aussi connaissait ces personnes.

Il y avait alors à Cédar beaucoup de monde rassemblé ; on s'y pressait comme à Coesfeld le jour de la Pentecôte. Je vis Jésus guérir en public plusieurs malades. En passant près de l'endroit où ils étaient couchés, il leur disait seulement : « Levez-vous et suivez-moi ». Et ils se levaient aussitôt pleins de santé. L'étonnement et l'admiration étaient au comble, tellement que, si le Sauveur ne s'était retiré, tout le pays se serait soulevé dans le transport de sa joie. Jésus fit une exhortation au peuple et le convoqua pour le soir à la synagogue. Nazor le ressuscité et sa femme n'étaient point ici. Nazor, après son retour à la vie, avait été pris d'une maladie occasionnée par le repentir et par l'ébranlement que son âme avait produite en rentrant dans son corps. Le Seigneur, du reste, avait fait connaître à la femme l'état de l'âme de son mari.

Je vis Jésus dans une maison de Cédar instruire Salathiel et sa femme. Il leur donna des conseils détaillés pour leur vie future et leur indiqua comment ils devaient vivre ensemble, et tout ce qu'ils avaient à faire pour devenir un bon cep de vigne. Ils devaient se tenir en garde contre les mauvais désirs, et n'user du mariage qu'en considérant son but. S'ils n'étaient poussés que par les désirs de la chair, ils produiraient les fruits amers de la concupiscence. Il les prémunit contre l'excès en toute chose, les exhorta à prier, à se détacher du monde et à se garder de l'ivresse du vin. Il parla de Noé et du péché de l'ivrognerie. L'épouse doit être un vase pur ; elle doit se séparer de son mari durant ses maladies et observer une continence absolue après la conception. Il parla encore de la confiance mutuelle des époux et de l'obéissance de la femme. Le mari ne doit pas lui refuser les avis qu'elle demande ; en outre, il doit l'honorer et la ménager comme un vase fragile. Il ne faut pas qu'il entre en méfiance, s'il la voit parler à un autre homme ; de son côté l'épouse, ne doit pas être jalouse lorsque son mari s'entretient avec une autre femme ; toutefois aucun des deux ne doit scandaliser l'autre. Ils ne doivent pas souffrir entre eux deux de rapporteurs, et ils doivent traiter leurs affaires en esprit de charité. Jésus parla avec sévérité de tout ce qui tend uniquement à satisfaire la concupiscence, et représenta le mariage et son usage, tel qu'il est permis à l'homme déchu, comme devant être accompagné, chez les époux pieux, de sentiments de pénitence et d'humiliation. Ils ne doivent s'unir qu'après avoir prié. Ils doivent se maîtriser toujours, et recommander à Dieu le fruit de leur union. Il dit à la femme qu'elle devait être pieuse comme Abigaïl. Enfin il recommanda aux deux époux d'établir une clôture autour de leur vigne. Cette clôture c'était les conseils qu'il leur donnait.

La veille du sabbat, Jésus s'entretint avec le chef de

la synagogue, qui s'appelait aussi Nazor et qui était aussi parent du ressuscité ; il lui parla de Tobie, dont il était le descendant, et rappela les voies par lesquelles ce saint homme avait été conduit. Les descendants de Tobie et de Ruth, qui habitaient ici, se distinguaient de ceux d'Ismaël par leur bonté, leur sagesse et leur douceur.

Le jour du sabbat, le Seigneur discourut longuement sur la vigne, sur le mur et la haie dont il faut l'entourer, sur le champ de blé, le pain et le vin, l'arche d'alliance, la Vierge choisie entre toutes, sur le grain de blé (qui n'était autre que lui-même), et qui devait être enfoui dans la terre pour reparaître et se multiplier. Ils ne le comprirent point. Jésus dit qu'il fallait le suivre, non pas sur ce chemin de peu d'étendue qu'ils voyaient, mais sur la longue route qui mène au jugement. Il parla de la résurrection des morts et du jugement dernier, les exhortant à veiller sur eux-mêmes. Il fit mention des serviteurs paresseux, et dit que le jour du Seigneur viendrait comme un voleur dans la nuit, et que personne ne sait à quelle heure la mort doit arriver, Tous les Ismaélites étaient les serviteurs de Dieu : ils devraient se montrer fidèles. Le Seigneur ajouta que Melchisédech avait été une figure prophétique. Melchisédech avait offert du pain et du vin, mais lui offrirait sa chair et son sang. Enfin il leur dit clairement qu'il était le Rédempteur. Alors ils devinrent plus timides et plus craintifs ; d'autres, au contraire, en furent plus dévoués et plus ardents. Il leur recommanda particulièrement de s'aimer les uns les autres, de partager leurs joies et leurs peines, puisqu'ils étaient les membres d'un même corps.

FIN DU TOME DEUXIÈME

TABLE DES MATIÈRES DU TOME II

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR. — DEUXIÈME ANNÉE.

VIE PUBLIQUE DE NOTRE-SEIGNEUR. — TROISIÈME ANNÉE.

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

Cardinal GIBBONS. — La Foi de nos Pères. Un vol. très fort, in-12, franco 7 50

C'est un chef-d'œuvre, réédité à l'occasion de la mort du grand cardinal, et traduit en vingt langues. Comparable tout simplement à l'Exposition de la doctrine catholique de Bossuet, ce n'est pas peu dire! A utiliser par les prêtres, par les laïques qui veulent connaître la religion, et à mettre à profit contre les tentatives actuelles de propagande protestante : il y a là contre le protestantisme une tactique très courtoise et irrésistiblement puissante. (*Notre-Dame de Provence*).

Pierre VAN DER MEER DE WALCHEREN. — Journal d'un Converti .Traduit du hollandais par l'auteur. Introduction par Léon Bloy. 2e édition, augmentée d'un appendice inédit. In-12. Prix : 5 fr.; par la poste 5 50

Récit des pérégrinations douloureues d'une âme d'artiste qui s'achemine, poussée par l'impérieux besoin d'infini que n'assouvit ni l'argent humain, à travers les atroces ténèbres du doute vers la certitude libératrice de la foi. Cette histoire très belle sera lue avec joie et émotion par tous ceux qui y retrouveront le récit de leurs propres tourments. Nous la conseillons à tous nos A. P. A. qu'inquiète parfois la lenteur des acheminements des âmes qu'ils veulent conduire à Dieu.

Mme Paul FLICHE. — Mlle Louise Humann (1766-1836) : **Une Française d'Alsace,** préface du R. P. Schaffner, supérieur des Prêtres de Notre-Dame de Sion. In-12, 3 f. 50; franco 4 ».

Histoire d'une belle âme de Française chrétienne, modèle de douceur ferme, de confiance en Dieu et d'énergie ; personnification de l'Alsacienne dans tous ses grandes qualités, augmentées d'une foi et d'une humilité de sainte.

Mlle Humann fut l'inspiratrice d'hommes comme l'abbé Bautain, le R. P. Ratisbonne (l'apôtre des Juifs), etc., et la vraie fondatrice des Congrégations de Notre-Dame de Sion et des Prêtres de Saint-Louis qui existent encore aujourd'hui.

MINK-JULLIEN. — Appuyé sur l'Autel, 1 vol. In-12, 3 fr.; franco 3 50

L'auteur élevée dans les milieux les plus socialistes dont elle partagea ardemment la foi, a raconté ailleurs comment Dieu se révéla à elle. Ici nous voyons ce que le christianisme retrouvé apporte de paix intérieure, de bonheur et de force à une jeune mère, demeurée veuve avec ses quatre enfents. Car ce petit livre est une collection de souvenirs et de tableaux entremêlés de réflexions, de méditations, d'effusions tendres, telles que seule sait en trouver le cœur d'une femme. Et comme cette femme a été tour à tour visiteuse bénévole des pauvres, messagère du Christ auprès des malheureux, infirmière enfin dans un de ces hôpitaux de Paris où affluent toutes les victimes de la misère et du vice, on voit comment l'immense pitié qui est au fond du socialisme se mue, dans une âme régénérée et exquise par charité chrétienne.

D. BERNARD MARÉCHAUX. — Les Charismes du Saint-Esprit. Prix : 3 fr.; franco 3 50

Les livres sur le Saint-Esprit et son action dans et sur les âmes, se sont multipliés, mais pour en trouver un sur les Charismes, il faut remonter aux Constitutions apostoliques, à Saint-Denis l'Aréopagite! Le Saint-Esprit opère de deux façons, sur les âmes, par la grâce sanctifiante, les vertus, théologales et morales infuses, par la mise en œuvre de ses dons, sur tout le corps de l'Eglise, pour promouvoir son apostolat, par une série de dons, tels que prophéties ou dons des langues qui sont précisément les Charismes du Saint-Esprit, énumérés par saint Paul.

R. P. DEHON. — La Vie intérieure, ses principes, ses voies diverses, d'après les meilleurs auteurs ascétiques. 1 vol. in-12. Prix : 4 fr. 50; franco .... 5 »

Le R. P. Dehon nous donne cette étude très complète, et aussi utile qu'intéressante sur la vie intérieure. Pour faire ressortir l'opportunité de ce travail, il nous suffira de dire qu'il réunit les témoignages des saints à ce sujet en les reliant par un fil conducteur. C'est un trésor où abondent les pierres précieuses que l'auteur s'est contenté de réunir et d'enchasser. Il semble qu'en méditant ces pages, on se sentira porté vers cette vie intérieure, qui a les promesses de l'amitié divine et des joies les meilleures pour cette vie et pour l'autre.

Saint Paul, après avoir rappelé les souffrances des prophètes et celles du Sauveur, disait aux Hébreux (XII-I) : « C'est une nuée de témoins qui vous exhortent à la patience pour conquérir le Ciel. » Nos lecteurs diront : Nous avons entendu une légion de témoins qui nous montrent la vie intérieure, comme le chemin royal pour aller à Dieu. On trouvera dans ce livre de nombreux sujets de méditations et de lectures spirituelles.

Abbé RAOULT. — L'Admirable Histoire de Joseph. Prix : fr. 2-00; franco 2 50

Tout est original dans ce petit livre : les gravures aussi bien que la forme du récit. Une mère raconte à ses enfants en six entretiens pleins de vie, de charme et de piété, la dramatique histoire de Joseph, qui provoque à chaque instant de la part des jeunes auditeurs des questions et des réflexions.

Chaque récit a son cadre particulier : la pointe de l'île; sur la falaise; au pied du vieux château; à l'ombre des vieux murs; au fil de l'eau; la neige sur les toits, ce qui ajoute à l'intérêt de *L'admirable histoire* dont la lecture, avec celle des opuscules similaires du même auteur, gravera profondément dans l'âme de nos écoliers les notions reçues au cours d'histoire sainte.

V. K.

COUDURIER (Abbé). — **Vie de la Bienheureuse Lidwine, v., modèle des malades et des infirmes.** In-12. 4 fr. 50; franco. 5 25

Pendant trente-huit ans, la vierge Lidwine, étendue sur un lit de douleur, a souffert comme peut-être jamais on ne vit souffrir un saint. Le récit attachant que nous fait son religieux biographe est de beaucoup le plus complet qui ait paru jusqu'à ce jour.

DANIEL (P.-Ch.) S. J. — **Le devoir du chrétien dans les** ... **d'épreuve.** — In-18. 1 fr. 20; franco 1 50

Ce livre s'adresse à tous ceux qui pleurent et qui souffrent. Réconfortantes pages. Elles sont les expressions mêmes tombées des lèvres de Jésus. Prenez, lisez et méditez-les.

Juxta Crucem Lacrymosa. In-18, franco ....

Une mère avait perdu sa charmante enfant enlevée par cette terrible maladie du cerveau qui fait l'effroi des mères. Ces pages saignantes écrites aux jours de sa grande affliction nous ont profondément ému. Nous avons pensé que d'autres pourraient être touchés à la vue de ce cœur brisé, puis fortifié et consolé par les enseignements de la piété chrétienne.

LAPEYRADE (Abbé). — **La Prière pour les morts.** In-12. Prix : 3 fr.; franco 3 50

Quelles touchantes pages dans les chapitres : Comment il faut pleurer nos morts; — Prière de saint Augustin pour sa mère; — Funérailles chrétiennes; — Pensée du Purgatoire, pensée consolante!... Comme l'âge se sent fortifiée, raffermie à la lecture des lettres de consolation qui forment la deuxième partie de l'ouvrage!

MARCADE (Abbé A.). — **Consolations pour le temps des épreuves.** In-32. 1 fr. 50; franco 1 65

Quiconque pleure des morts puisera dans cet excellent livre la ferme espérance que nos morts ne sont pas morts, mais qu'ils vivent là-haut près de Celui qui a promis de récompenser le verre d'eau froide.

MÉRIC (Mgr E.). — **Les Élus se reconnaîtront au ciel.** Gracieux. In-16. 31° édit. Prix : 3 fr.; franco 3 50

Par ses autres écrits, l'auteur s'est concilié l'estime et l'admiration du monde savant; par cet opuscule, il a droit à l'éternelle reconnaissance et aux sympathies de ceux qui souffrent et de ceux qui pleurent : car, après l'avoir lu, tout doute s'évanouit : **Les élus se reconnaîtront au ciel.**

PERREYVE (Abbé). — **La journée des malades.** 20° édit. In-12. 3 fr.; franco 3 75

Heures pour les morts. In-32. 2 fr. 25; franco 2 50

Table des matières : Le Purgatoire. Vœu héroïque. Prières de la sainte Messe. O bon et très doux Jésus. Actes avant la Communion. Prières aprèes la Communion. Office des morts. Exercices du chemin de la croix. Rosaire. Chapelet des morts. Litanies des trépassés. Petit office pour les âmes du Purgatoire. L'Oraison Dominicale appliquée aux âmes du Purgatoire.

Vie de la Mère Marie-Madeleine Ponnet, première Supérieure de la Visitation de Lyon-Vassieux. In-12 pp. XIV-338. Prix : 6 fr.; franco 6 50

La M. Marie-Madeleine Ponnet, religieuse de la Visitation de Fourvière à Lyon, fut désignée pour être mise à la tête d'un nouveau Monastère que l'Institut fondait à Vassieux, à la porte de cette ville. Elle en restera par ses exemples et ses enseignements la lumière et la pierre fondamentale.

Sa vie, sans offrir beaucoup de faits extérieurs, est tout ce qu'il y a de plus édifiant. C'est surtout une vie intérieure, la vie d'une âme intimement unie à Dieu, et qui laisse constamment déborder autour d'elle les lumières dont la remplissait le Saint-Esprit. Ses vertus, sa foi, son amour pour Jésus, sa charité envers le prochain, brillent d'un éclat magnifique et semblent atteindre au degré héroïque.

Sa biographie, composée principalement des conseils qu'elle donnait à ses filles, aura l'importance d'un traité de spiritualité. Et comme dit Mgr Bourchany, Auxiliaire de Lyon : « Il n'est pas de doctrine plus sûre, ni plus capable d'élever rapidement les âmes dans les voies de la sainteté ».

Ce livre est donc appelé à faire beaucoup de bien, non seulement aux membres des familles religieuses, mais encore aux persones du monde qui le liront.

Récitations et Pensées de la Mère Marie-Madeleine Ponnet, Religieuse de la Visitation. In-18 de 345 pages. Prix : franco 4 50

Les Visitandines de Vassieux faisaient paraître, il y a quelques mois ,la vie de leur fondatrice, la Mère Marie-Madeleine Ponnet, vie si belle et si édifiante, que nombre de personnes, après l'avoir lue, se sont mises à prier cette sainte religieuse.

Aujourd'hui c'est un joli petit livre qui se présente aux âmes pieuses, pour leur offrir, son un ensemble méthodique et froid de méditations, mais des réflexions suaves et affectueuses qui venaient sous la plume de la Mère au fur et à mesure qu'elles jaillissaient de son cœur sous l'influence du Sannt-Esprit.

On trouvera là beauocup de lumières et d'encouragemens à vivre dans la piété et la pratique solide des vertus. Chaque mot, chaque pensée de ce recueil est de nature à réaliser le désir qu'exprimait la pieuse Visitandine en disant : *Je voudrais qu'après ma mort, il n'y eût pas une parcelle, pas un atóme de ma poussière qui ne fût une semence d'amour!*

Le Cœur de Saint François de Sales, depuis 1122. — Deux élégants petits volumes, ornés de gravures. Prix franco 8 50

Le premier volume contient l'histoire complète de ce Cœur, avec quantité de faits inédits du plus haut intérêt. Le deuxième offre aux âmes pieuses un mois de saint François de Sales et de belles prières et prières liturgiques composées en son honneur.

